

VUE GÉNÉRALE  
DE  
L'HISTOIRE DE LA CIVILISATION

I



**BIBLIOTECA  
CENTRALA A  
UNIVERSITĂȚII  
DIN  
BUCUREȘTI**

nº Curent. 65671 Format .....

nº Inventar. AH6889 Anul .....

Secția Depozit III Raftul .....

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

---

DU MÊME AUTEUR

---

BIBLIOTHÈQUE D'HISTOIRE CONTEMPORAINE

- La question d'Orient, depuis ses origines jusqu'à nos jours, avec une préface de M. GABRIEL MONOD, de l'Institut. 1 vol. in-8, 3<sup>e</sup> édit. (Récompensé par l'Académie des Sciences morales et politiques). . . . . 7 fr.
- Problèmes politiques et sociaux. 1 vol. in-8. 2<sup>e</sup> édition refon- due . . . . . 7 fr.
- La politique orientale de Napoléon. Sébastiani et Gardane (1806-1808). 1 vol. in-8 (Récompensé par l'Académie des Sciences morales et politiques). . . . . 7 fr.
- Napoléon en Italie (1800-1812). 1 vol. in-8. . . . . 10 fr.
- La question d'Extrême-Orient. 1 vol. in-8. . . . . 7 fr.
- Le monde actuel. Tableau politique et économique. 1 vol. in-8. 7 fr.
-

Inu. A. 46.889

VUE GÉNÉRALE

DE

# L'HISTOIRE DE LA CIVILISATION

PAR

ÉDOUARD DRIAULT

I

LES ORIGINES

---

AVEC 139 GRAVURES ET 13 CARTES

---

Donațiunea Prof.

Gh. Rîmniceanu, Bârlad

*Ouvrage récompensé par l'Institut.*

PARIS

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1909

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

63173



BIBLIOTECA CENTRALA  
COTA..... 65671

1956  
CONTROL 1955  
CONTROL 1956

pc 143/03

1956

B.C.U. Bucuresti  
  
C63173

# HISTOIRE DE LA CIVILISATION

---

## LIVRE PREMIER

### CIVILISATION ANCIENNE DE L'ORIENT

---

#### CHAPITRE PREMIER

##### LA CHINE ET L'INDE ANTIQUES

1. — La Chine. — Confucius.
2. — L'Inde. — Le brahmanisme.
3. — Le bouddhisme.

#### I

Il est difficile de dire l'origine des diverses sociétés humaines; on saisit à peine, au début des temps historiques, ou même dans les temps légendaires, quelques-unes des migrations qui ont déterminé peu à peu la place des peuples connus. Or les peuples qui ont contribué à la civilisation dont nous entreprenons l'étude, sont venus de l'Asie : les uns y sont restés, après des déplacements que nous connaissons mal, se sont cantonnés dans les vallées les plus fertiles, la Chine ou l'Inde; les autres ont cherché fortune vers l'Occident, dans les pays de la Méditerranée.

Les premiers jusqu'aux temps modernes ont vécu presque complètement à l'écart des seconds, parmi des richesses dont la légende exagère encore la splendeur. Ils eurent d'ailleurs entre eux quelques rapports, et le bouddhisme leur donna une sorte d'unité morale. Entre les Chinois et les Hin-

dous pourtant les différences furent plus grandes que les ressemblances, les uns de race jaune, les autres de race blanche, rapprochés seulement par la géographie et par le climat, représentant des grandes races qui séparément, pendant des siècles avant de se rejoindre, allaient travailler au développement de la civilisation humaine.

La Chine, dans les alluvions de ses grands fleuves, le Hoang-ho et le Yang-tsé-Kiang, offrit de bonne heure à ses habitants d'abondantes ressources. Aussi a-t-elle conservé le souvenir d'une organisation politique au moins aussi ancienne que celle de l'Égypte dans la vallée du Nil ; il n'en reste pas surtout des monuments de pierre, mais des documents manuscrits de la plus haute antiquité et de la plus grande valeur scientifique.

Les légendes n'y manquent pas plus qu'en tout autre pays ; elles racontent longuement les exploits du premier homme, Pankou, qui était puissant comme un dieu, car c'est lui qui sépara le Ciel et la Terre. On place en l'an 3468 avant Jésus-Christ l'avènement du premier empereur, Fou-hi, né d'une puissante princesse qui le conçut par un arc-en-ciel. Il y a sans doute encore là une part de légende ; il paraît que c'est cet empereur Fou-hi qui institua le mariage et obligea les hommes et les femmes à se distinguer par le costume ; il régna sur la plus grande partie des vallées du Hoang-ho et du Yang-tsé-Kiang, la terre chinoise se trouva dès lors rassemblée ; aussi bien présente-t-elle la plus remarquable unité naturelle.

Entre l'an 3000 et l'an 2000 environ avant Jésus-Christ, les Chinois connurent une longue période de paix et de prospérité, une sorte d'âge d'or, dont ils n'ont cessé de renouveler le souvenir avec complaisance. Ce fut le temps des empereurs parfaits ; ils enseignèrent à leurs peuples l'usage de la charrue, et les Chinois sont restés les plus habiles laboureurs de la terre. Lors du grand déluge de 2297, ces empereurs aménagèrent les eaux des fleuves débordés, ouvrirent des canaux, élevèrent des digues, accomplirent des travaux plus remarquables que ceux du Melkarth phénicien ou de l'Hercule des Grecs ; ils sont toujours très imposants. Ils cultivaient la paix ; ils avaient une lyre pour adoucir les mœurs de leurs

sujets ; ils avaient à la porte de leur palais le tambour aux plaintes : ceux qui avaient à se plaindre venaient déposer une lettre dans une urne, et se retiraient en frappant sur le tambour ; l'empereur entendait et venait lui-même se renseigner. Dans les grands malheurs publics, ces princes étonnants s'accusaient d'en être causes et d'avoir attiré la colère céleste par leur mauvais gouvernement ; ils s'en confessaient sur la place publique et prenaient l'engagement d'être meilleurs. Il ne faut donc pas être surpris que la Chine ait été dès lors heureuse ; elle avait déjà d'habiles ouvriers qui savaient fabriquer de fines étoffes de soie, de beaux vases en forme de calices de fleurs ; elle avait des savants qui connaissaient les lois des astres, la rotondité de la terre, le système décimal, qui calculèrent l'éclipse de soleil de l'an 2155, qui essayaient de régler les choses de la terre et le gouvernement des hommes sur l'harmonie des cieux : c'est une besogne qui n'est pas encore terminée.

Mais cette très brillante civilisation ne manqua pas d'exciter les convoitises des Tartares de la Mongolie ; bien des fois à travers les siècles ils quittèrent leurs déserts pour s'enrichir aux dépens des laboureurs chinois ; bien des dynasties chinoises succombèrent dans ces luttes ; bien des dynasties mongoles s'imposèrent aux Chinois, comme celle qui règne actuellement à Péking. La « Grande Muraille » ne suffit pas toujours à arrêter ces invasions. Par la Grande Muraille et par l'immense étendue du monde barbare, la Chine fut de plus en plus isolée, très loin, jusqu'aux temps modernes, de toute influence occidentale. Sa civilisation en eut une plus remarquable originalité.

Il n'y a pourtant pas que des contrastes entre cet Extrême-Orient et l'Occident. La première organisation sociale fut, en Chine comme ailleurs, celle de la famille, et elle y est demeurée toujours très fortement constituée. Comme les anciens Grecs ou les anciens Romains, les Chinois croient que la perpétuité de la famille ne peut être assurée que par un fils, capable de continuer le culte des morts ; faute des soins des vivants, faute d'une sépulture conforme aux rites, l'âme vagabonde souffre mille tourments ; on voit parfois les Chinois enfoncer de longs clous dans les tumulus, à la hau-

teur de la tête des défunts : c'est pour fixer l'âme à son tombeau ; on en voit qui se font condamner à mort ou qui se suicident pour être assurés des rites funèbres ; ils forment de grandes associations qui, en cas de voyage lointain, se chargent de rapatrier la dépouille mortelle de leurs membres pour lui garantir le repos éternel ; ils s'offrent entre eux en cadeaux de beaux cercueils, qu'ils appellent « le bois de longévité », et ce sont les cadeaux les plus appréciés, car ce sont les plus durables. Nulle part à travers le monde le culte des morts n'a persisté avec une aussi parfaite dévotion, avec une foi aussi sincère.

C'est que les idées et les mœurs des Chinois se sont très peu modifiées depuis la plus lointaine antiquité ; c'est le caractère peut-être le plus original de leur civilisation ; du moins c'est ce qui la distingue le plus de la civilisation occidentale.

Elle a subi seulement quelque influence de la pensée hindoue. Au commencement du vi<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ, le bon philosophe LAO-TSEU, sur son bœuf placide, prêchait la vertu de l'apathie contemplative, la nécessité de dégager l'âme de l'action de la matière, et exprimait une profonde pitié pour toutes les misères de l'humanité : c'était comme une première manifestation du bouddhisme qui naissait alors au sud de l'Himalaya. Mais Lao-Tseu demeura un solitaire ; il n'eut pas beaucoup de disciples. Confucius le vit un moment et écouta son enseignement.

CONFUCIUS (551-479) eut une influence bien plus grande sur les Chinois, justement parce qu'il ne s'occupa que de les confirmer dans leurs croyances nationales et de les constituer en une doctrine philosophique et morale. Il eut une existence dépourvue de merveilleux : son père était chargé d'un petit gouvernement dans le Chan-Toung ; lui-même il fut fonctionnaire, mandarin, d'abord inspecteur de la vente des grains dans la même région, puis inspecteur général des campagnes et des troupeaux : dans ces fonctions, il sut se rendre utile ; il donna autour de lui de bons conseils sur l'agriculture ; il en montra toute la valeur économique et même morale ; il en fit une sorte de culte. Sa mère morte, il quitta la vie publique pour se consacrer à son deuil pendant

trois ans, selon les anciens rites ; il renouvela à cette occasion toutes les cérémonies traditionnelles du culte des morts ; il dit la haute nécessité sociale de la piété filiale ; il éleva à la dignité d'une vraie religion les saintes coutumes chinoises. Son deuil fini, il voyagea à travers la Chine, partout populaire, partout honoré par les rois, le peuple et les grands fiers de cette doctrine qui enfongait ses racines dans la vieille terre de la patrie. Cependant Confucius étudiait, mettait en ordre, commentait les livres sacrés du temps des premiers empereurs ; il y fortifiait toujours davantage son enseignement, qu'il faut imiter les anciens, suivre les rites, que la société ne peut rompre sans péril les liens d'ordre et de subordination qui l'unissent au passé : les jeunes oiseaux éviteront le filet s'ils écoutent les vieux.

Rien de métaphysique en tout cela ; rien pour le rêve, tout pour la vie pratique, selon la bonne coutume. Et le « sage de Lou », comme on appelait Confucius, résumait son enseignement, plus moral que religieux, en quelques formules et cérémonies : il y a cinq vertus capitales, l'humanité et la charité pour tous les êtres de la création, la justice, la droiture de la conduite, la sincérité de la parole, la conformité aux rites des ancêtres. — Il faut, selon la coutume ancienne, adresser des sacrifices solennels au ciel, à la terre, au tonnerre, à la pluie, aux mânes des empereurs et des bienfaiteurs. Naturellement Confucius devait être plus tard l'un de ces bienfaiteurs divinisés.

La doctrine de Confucius est en quelque manière un hommage que la Chine se rend à elle-même. C'est le culte des anciennes croyances, des anciens livres sacrés. Elle voit toute vérité et toute vertu dans le passé, elle a pour conséquences l'admiration des vieilles choses, l'étude et le commentaire des vieux textes par les lettrés qui ainsi sont comme des prêtres, la défiance de toute nouveauté, la répugnance pour toute réforme. A travers les siècles, les empereurs réformateurs n'auront pas de pires adversaires que les lettrés qu'il leur faudra maintes fois persécuter, ou que les textes sacrés qu'il leur faudra brûler.

Ainsi déjà la Chine se repliait sur elle-même, dans le mépris des autres peuples, « barbares » qu'elle croyait tous

semblables aux Tartares. Cependant elle allait plus tard recevoir le bouddhisme de l'Inde; mais il ne lui enseigna pas davantage l'activité et le progrès.

## II

L'Inde avait été primitivement habitée par une population noire, aux cheveux plats et non laineux, parente peut-être des indigènes de l'Australie; c'était la population des *Dravidiens*, aujourd'hui refoulés dans le sud de la péninsule; ce fut pour les Aryens conquérants le peuple des *Dasyous* ou des ennemis.

Les Aryens, de race blanche, parents des tribus qui ont occupé la plus grande partie de l'Europe, séjournèrent d'abord dans les vallées de l'Iran, vers la Bactriane, où ils étaient sans doute longtemps restés mêlés aux populations qui s'en allèrent vers l'Ouest. Ils semblent être entrés dans l'Inde, par la région de l'Indus, vers l'an 1500 avant Jésus-Christ. Nous ne savons rien des faits de cette première conquête; mais les hymnes des *Védas* appartiennent à cette période, et ils sont une source précieuse de renseignements sur les mœurs et les croyances de ces Aryens de l'Inde.

Ils apportèrent dans le pays de l'Indus la connaissance de l'agriculture. Ils ne formaient pas une nation, — ils ne s'élevèrent jamais à cette conception politique; — ils étaient encore divisés en tribus; le chef de la tribu était le *rajah*; lorsque plusieurs tribus se réunissaient, par exemple pour une expédition, elles étaient commandées par un maharajah. Il n'y avait pas encore de castes; cependant certaines familles étaient chargées du sacerdoce.

Leur religion était celle de presque tous les peuples primitifs; elle a beaucoup de traits de ressemblance surtout avec celle des autres tribus indo-européennes. Elle était fondée sur le culte des ancêtres immortels, sur la nécessité de leur assurer le repos éternel par la perpétuité de la religion domestique et par conséquent de la famille elle-même; aussi les femmes stériles pouvaient-elles être répudiées, sans autre raison, après huit ans de mariage; il en était de même, au

bout de onze ans, pour celles qui n'avaient que des filles; car les fils seuls étaient capables de continuer le culte de la famille, puisque les filles pouvaient passer dans d'autres familles.

Les Aryens avaient aussi la religion des phénomènes naturels. Ils adoraient notamment *Indra*, le dieu du ciel, une sorte de Jupiter porteur de la foudre, et le Rig-Véda, le plus important des Védas, lui consacre ses cantiques les plus poétiques. Ils adoraient *Vichnou* ou le soleil, plus près de l'humanité, à laquelle il se mêla souvent par des incarnations ou des *avatars* (ou descentes) variées; la légende lui attribuait des aventures compliquées sur la terre, sous la forme du poisson, de la tortue, du sanglier, du nain ou du géant, etc. Son dernier « avatar » devait être celui de Bouddha. Ils adoraient encore *Agni*, le feu [comparer avec le latin *ignis*]; ils entretenaient pieusement la flamme du foyer; ils chantaient la découverte du feu par Manou, le premier homme, qui l'avait fait jaillir de deux morceaux de bois sec frottés l'un contre l'autre. Emus des grands spectacles de la nature tropicale, ils chantaient la lutte dramatique de la lumière et du soleil contre l'ombre et les nuages, d'Indra le lumineux contre Vritra le ténébreux. Ils divinisaient toutes les forces naturelles, qu'ils personnifiaient dans les *dévas* ou les resplendissants, — c'est le même radical que celui des mots *divin*, *divinité*; — leur Olympe fut d'abord peuplé de 36 dieux, puis de 3339, plus tard de 330 millions; leur religion fut alors un pur panthéisme naturaliste, la confusion de Dieu dans sa création. Il y avait des croyances analogues chez les anciens Grecs.

Vers le x<sup>e</sup> ou le xi<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ, vers le temps où il est possible de placer la guerre de Troie, les Indous entrèrent dans la vallée du Gange; elle leur fut disputée par des tribus très belliqueuses qu'il fut difficile de soumettre, et ce fut l'occasion d'une longue guerre qu'ils appelèrent la « guerre des dix rois ». Elle est l'objet de la grande épopée nationale du *Mahaburata*, une gigantesque Iliade de 200.000 vers, toute remplie de légendes merveilleuses où se mêle une petite part d'histoire d'ailleurs peu facile à distinguer. Il s'y rencontre de gracieux épisodes comme celui de la belle

Çakountala. Il y a un plus grand nombre d'épisodes héroïques sous le nom glorieux des cinq Pandavas et de leur femme unique, la très belle Draupadi, « aux formes divines, au visage éblouissant comme l'éclair dans la sombre nuée »; lorsqu'elle était jeune fille, elle avait tellement désiré un mari parfait qu'elle en avait exprimé le vœu cinq fois, et les dieux décidèrent qu'elle aurait à la fois cinq maris sans défauts : ce qui est évidemment une fable. On le voit, le Mahabarata est le poème de l'héroïsme et de la beauté. Après des aventures extrêmement glorieuses, les Pandavas fondèrent enfin une magnifique capitale et des palais dignes de la belle Draupadi; ce fut la grande cité d'Indraprastha, qui fut appelée plus tard Delhi : et telle est sans doute en ces légendes la part de la vérité historique.

Puis les Indous, maîtres de la vallée du Gange, étendirent leur domination sur le reste de la péninsule, jusqu'à la pointe méridionale. Ils y rencontrèrent encore de redoutables ennemis parmi les Dravidiens, et les luttes qu'il fallut soutenir contre eux inspirèrent une autre épopée, le *Ramayana*, qui n'a que 50.000 vers et qui est aussi un recueil de rhapsodies comme le Mahabarata ou comme l'Iliade. Plus encore que le Mahabarata, le Ramayana manifeste la plus extraordinaire imagination; il est plein de fabuleux prodiges, sans la moindre vraisemblance : on dirait que l'exubérante nature de ces pays a multiplié aussi chez leurs habitants la faculté d'invention. Les héros humains de cette épopée sont Rama, une des incarnations de Vichnou, et sa femme, la belle et douce Sita. Ils ont un ennemi redoutable, Ravana, le roi des géants de Lanka (île de Ceylan); il aime Sita, il parvient à l'enlever, et à travers les airs il l'entraîne dans son palais. Rama court à la recherche de la jeune femme; il n'a pas d'ailes; il lui faut jeter, sur le détroit qui sépare l'Inde de Ceylan, un pont gigantesque, dont on voit encore les restes, sous le nom de pont de Rama; il arrive dans le royaume des Singes; il y rencontre des aventures étranges; il en triomphe par sa vaillance et la protection des dieux; il retrouve Sita et l'arrache à son ravisseur.

Ces récits sont aimables et paraissent faits pour des enfants. Ils ont un autre intérêt, c'est qu'ils nous renseignent sur les

conditions de la société indoue, lorsqu'après la conquête elle se trouva définitivement constituée. Il y en a aussi des traits intéressants dans les *lois de Manou*, une sorte de code religieux et social, attribué à Manou, le premier homme, et qui semble dater environ du ix<sup>e</sup> ou du x<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ, d'une époque voisine de celle où l'on place l'existence de Lycurgue à Sparte.

La société brahmanique, telle qu'elle revit en ces antiques poèmes, fut une des plus originales de l'histoire des hommes. Elle reconnaissait pour divinité principale Brahma, le créateur, le père de tous les êtres, le dieu de la pure intelligence, inséparable d'ailleurs, lui aussi, de sa création, dont il est comme l'émanation spirituelle. Les Indous lui associent, en une sorte de trinité, qu'ils appellent le Trimourti, deux autres dieux, Vichnou le conservateur, et Civa le destructeur, neutralisés l'un par l'autre, de telle façon que le monde créé par Brahma se maintient et se maintiendra immuable à travers les siècles.

Immuable aussi est la société humaine telle que Brahma l'a organisée. Elle est fondée sur quatre castes héréditaires, donc absolument fermées : de la bouche de Brahma sont nés les *brahmanes* ; des bras de Brahma sont nés les *kehatriyas* ou guerriers ; des cuisses de Brahma sont nés les *vaïciyas* ou travailleurs, laboureurs, commerçants, artisans, artistes mêmes, capables des plus merveilleux ouvrages, des vases ciselés, des soieries de la finesse la plus délicate ; des pieds enfin de Brahma sont nés les *çoudras*, ou les serviteurs, descendants d'une race vaincue. En dehors de ces créatures de Brahma, il y a les impurs, et surtout les *parias*, où il faut reconnaître les descendants d'une tribu dravidienne presque complètement détruite dans les guerres de la conquête, les *Paharias*.

Toute cette hiérarchie sociale, où il y a bien quelques traits de la société féodale du moyen âge occidental, est dominée par les brahmanes, qui sont ensemble les plus nobles, les plus sages, les plus pieux. La suprématie leur avait été longtemps disputée par les *kehatriyas* ou guerriers ; les brahmanes l'avaient emporté par l'alliance des *vaïciyas*, longtemps victimes de l'orgueil et de la violence des guer-

riers, et dès lors l'autorité des brahmanes fut incontestée.

Les lois de Manou disent : « Un brahmane de dix ans et un kebatriya de cent ans sont comme le père et le fils : c'est le brahmane qui est le père. » — Elles disent encore : « Parmi tous les êtres, les premiers sont les êtres animés ; parmi les êtres animés, les premiers sont les êtres intelligents ; parmi les êtres intelligents, les premiers sont les hommes ; parmi les hommes les premiers sont les brahmanes. » En vérité les brahmanes sont distincts de l'humanité ; ils sont intermédiaires entre les dieux et les hommes.

Ils acquièrent une valeur scientifique et morale très remarquable ; ils étaient savants, notamment dans la médecine et l'astronomie. Mais ils étaient surtout préoccupés de leur perfectionnement moral ; dans la caste étroite où ils vivaient enfermés, dans la conscience qu'ils avaient d'appartenir à une race privilégiée, ils concevaient un naturel mépris pour les autres êtres de la création ; ils mettaient un soin jaloux à ne pas se mêler avec eux ; ils ne voyaient qu'impuretés dans le monde sensible et ils n'avaient souci que de s'en dégager. La mort particulièrement était impure : dans la maison où elle était passée, le plancher devait être purifié avec de la bouse de vache, les objets mobiliers avec de l'urine de la vache ; purifications qui nous paraissent étranges : mais la vache était très vénérée chez les Indous ; elle était l'emblème de la vie de paix, de gravité et de méditation ; il y a de nombreuses vaches merveilleuses dans leurs poèmes.

Pour se purifier les brahmanes, et parfois les gens des autres castes, s'obligeaient déjà aux pratiques insensées de l'ascétisme : rester entièrement nus sous le soleil ou la pluie d'orage, demeurer des années ou la vie entière un bras ou les deux bras en l'air, tenir les poings fermés jusqu'à ce que les ongles en poussant aient traversé la paume pour ressortir par le dos de la main, se promener avec des couteaux dans les seins ou dans les muscles des bras et des cuisses ou dans les joues et les oreilles. Ces ascètes étaient appelés *Fakirs*. Ce n'étaient que des formes de folie. Les brahmanes y voyaient le moyen de fortifier le corps, d'en anéantir les impuretés, d'atteindre la perfection morale.

Par l'ascétisme même, on pouvait exceptionnellement fran-

chir la barrière des castes, passer de celle des artisans à celle des guerriers, ou de celle des guerriers à celle des brahmanes. Mais il y fallait des mérites très rares, presque inaccessibles à la faiblesse humaine. En général on ne pouvait sortir de sa caste qu'après la mort, par la transmigration, ce que les Grecs appelèrent la métempsychose.

L'âme séparée du corps était jugée au tribunal de Brahma ; si elle était impure, ce qui était le cas ordinaire, elle subissait des supplices variés, mais non éternels, dans les enfers ; la peine accomplie, elle renaissait dans le corps d'un animal plus ou moins impur, selon sa propre dignité ou indignité ; c'est pourquoi le meurtre des animaux était défendu par les lois de Manou ; on risquait parfois, en tuant un animal, de passer par autant de renaissances successives que l'animal avait de poils. L'âme, après diverses transmigrations, se purifiait peu à peu, et pouvait de nouveau mériter de réintégrer le corps d'un homme. Si au tribunal de Brahma elle avait paru pure, elle passait aussitôt dans le corps d'un homme de la caste supérieure, et si elle était l'âme d'un brahmane elle pouvait être absorbée dans le sein de Brahma, dans la félicité suprême. Pour parcourir dans la transmigration toute l'échelle des êtres, il fallait 24 millions d'années ; et encore convenait-il d'éviter les accidents des chutes ou des rechutes, qui pouvaient allonger à l'infini le chemin de la perfection.

### III

Beaucoup d'Indous étaient effrayés par les épreuves de la transmigration, ou étaient émus par l'injustice de la distinction des castes héréditaires, par les privilèges des brahmanes auxquels il était plus facile de se purifier, n'ayant que cela à faire. Ces sentiments s'exprimèrent dans le bouddhisme, qui fut comme la bonne nouvelle de la délivrance.

Le fondateur du bouddhisme, ÇAKYAMOUNI, ou le Solitaire, était né en 622 à Kapilavastou, près du Népal, dont les routes s'ouvrent dans la montagne vers le Tibet. Il devait mourir en 543 ; il était donc de quelques générations anté-  
av. Chr. +550

rieur à Confucius; il appartenait à peu près à la génération de Solon d'Athènes. Il était fils de roi; mais il méprisa la vie de luxe qui lui était promise et voulut se consacrer à la méditation et à l'étude de la loi morale. Il s'enfuit du palais de son père. Longtemps il vécut d'aumônes; longtemps il s'abandonna, sous le grand figuier d'Ourouvilva, à la contemplation divine et à la recherche du vrai bien. Puis il commença sa prédication à travers les foules, sans se soucier des règles établies, des rites de la loi de Manou, sous la seule inspiration de son cœur et de sa pitié pour les misères des hommes; c'était la religion qui sortait du mystère des temples et qui allait parmi le peuple; elle y rencontra des âmes qui furent attendries et consolées, toutes ravies d'être délivrées des terreurs et des inégalités du brahmanisme. Çakyamouni pensa dès lors qu'il avait trouvé la vérité et il fut appelé le Sage ou le BOUDDHA.

Ce fut, par contraste avec les sévérités du brahmanisme, une doctrine de miséricorde. Elle enseigne que tous les hommes sont égaux, même les parias et les brahmanes, qu'ils doivent tous s'entr'aider, qu'ils ont tous besoin les uns des autres. C'est la première apparition dans le monde de la leçon de charité, et par là le bouddhisme fait songer, six cents ans d'avance, au christianisme.

Il s'en distingue pourtant considérablement. Il est fondé sur quatre « vérités sublimes » : 1° l'existence et même la prédominance de la douleur; c'est l'idée capitale; tout le bouddhisme en dépend et déjà se trouve marqué d'un pessimisme accablant : n'est-ce pas le fruit de la doctrine affligeante des brahmanes? — 2° La cause de la douleur est dans les passions, dans le désir; — 3° La douleur peut cesser par le *nirvâna*, ou l'anéantissement de tout désir, de toute passion; — 4° La voie qui mène au nirvâna, où l'homme est « délivré de la soif de l'être », est dans l'enseignement du Bouddha.

De ces vérités sublimes découlent les préceptes de la loi bouddhiste. Il y a d'abord cinq préceptes que l'on pourrait appeler négatifs : ne point tuer; ne point voler; ne point commettre d'adultère; ne point mentir; ne point s'enivrer. Mais ce n'est là que le commencement de la sagesse. Elle est davantage dans la foi, dans la méditation droite, dans les

quatre degrés de la contemplation : car par elle on parvient successivement à se dépouiller du désir et de la passion — c'est comme le nirvâna du cœur; — puis du raisonnement et du jugement — c'est en quelque sorte le nirvâna de l'intelligence; — on obtient ensuite l'indifférence à tout, même à la satisfaction intellectuelle qui peut résulter de cet état d'indifférence; enfin on atteint l'extase, la perte même du sentiment de l'indifférence, l'impassibilité absolue, le nirvâna, le néant, suprême garantie contre la douleur, contre les souffrances de la transmigration, — nous ajouterions volontiers : suprême suicide.

Il faut sans doute voir dans cette doctrine désespérante l'influence du climat; les lourdes et humides chaleurs de ces régions tropicales prédisposent à la paresse d'esprit, rendent pénible toute action. Quoi qu'il en soit, après la mort de Çakyamouni, le bouddhisme acheva de se constituer dans une série de conciles que tinrent ses principaux disciples. Le Bouddha lui-même devint un Dieu, le Dieu accroupi, le Dieu de la contemplation et de l'inaction.

Mais le bouddhisme ne fit pas une fortune brillante dans l'Inde; il en fut chassé, et les brahmanes y demeurèrent longtemps les maîtres, y maintinrent l'organisation des castes; préoccupés toujours de la purification morale et de la transmigration, ils y furent impuissants à fonder un véritable gouvernement; ils oublièrent dans la pensée de l'au-delà les intérêts de ce monde; et l'histoire des Indous resta purement intellectuelle et religieuse : l'Inde fut une proie offerte à des conquérants moins indifférents aux biens de la terre.

Cependant le bouddhisme franchit l'Himalaya, conquit tout le Tibet qui fut dès lors sous le gouvernement des prêtres du Bouddha et notamment de leur chef le « grand lama ». Il gagna la Chine et le Japon; il devint la religion de près de 500 millions d'hommes. Il eut en Chine la même influence déprimante, et compléta les enseignements de Confucius : par lui l'action parut être un mal, comme, par le confucianisme, le progrès paraissait être une impiété. La Chine et l'Inde s'endormirent dans le culte du passé ou le souci de l'au-delà, dans une sorte de mort vivante.

Elles eurent quelques relations commerciales dès l'antiquité

avec l'Occident, par les conquêtes du roi des Perses Darius ou d'Alexandre le Grand; mais elles ne furent pas encore véritablement pénétrées par l'influence occidentale; elles purent encore sauver le mystère de leurs richesses et de leur pensée. Puis l'une et l'autre tombèrent sous la domination des Mongols, qui a laissé, particulièrement dans l'Inde, d'importants monuments, mais qui les sépara, pour des siècles de nouveau, des peuples de la Méditerranée.

Ce n'est que dans les temps tout à fait modernes que l'Occident a trouvé le chemin de l'Extrême-Orient et institué avec ces riches et curieux pays des relations suivies. Car c'est en Occident que s'est accomplie, par la loi du progrès, l'œuvre principale de la civilisation. Il faudra voir, au terme de nos études, si la combinaison de ces doctrines orientales avec les doctrines et l'action occidentales n'est pas capable d'inspirer à la pensée humaine de nouvelles formules.

---

## CHAPITRE II

### LES ÉGYPTIENS

1. — Le Nil.
2. — Memphis.
3. — Thèbes.
4. — Le culte des morts.

#### I

Les *Égyptiens* étaient venus de l'Asie; les racines de leur langue et les traits caractéristiques de leur physionomie les rapprochaient des anciens peuples, de race blanche, qui habitaient l'Asie antérieure; ils étaient parents éloignés des Phéniciens ou des Hébreux. Après de longues migrations dont il est impossible de retrouver la trace, ils entrèrent dans la vallée du Nil par la région de l'isthme de *Suez*.

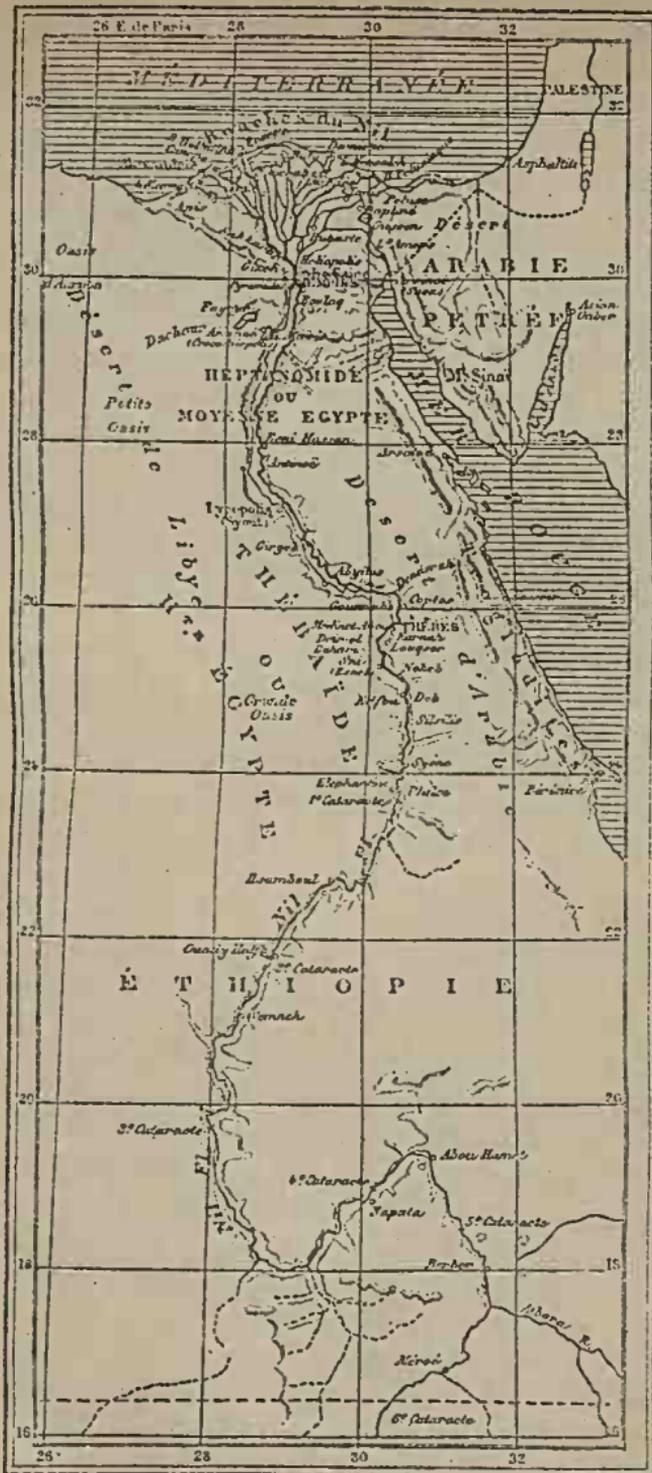
Sans doute jusque-là ils avaient traversé les phases successives de ce qu'on peut appeler les premières civilisations humaines. L'homme a faim; il se jette sur la proie qui passe, la terrasse, déchire sa chair à pleines dents jusqu'à ce qu'il n'ait plus faim, se désaltère au ruisseau voisin; c'est l'âge chasseur, où l'homme ne se distingue pas des autres animaux; à peine peu à peu apprend-il à meurtrir, pour qu'elle soit moins coriace, la chair dont il se nourrit, puis à la cuire sur un feu de bois sec; et ainsi il s'arrache lentement aux instincts purement brutaux de l'animalité; il prend d'autres goûts. Un progrès plus remarquable est représenté par l'âge pastoral; l'homme alors ne renverse pas aussitôt sa proie pour la dépecer; il la garde, il l'enferme, la nourrit, l'apprivoise, vit de ses produits, lait ou fromage, l'accouple, élève

ses petits, se constitue par prévoyance une réserve de ressources, une vraie fortune. Mais il demeure encore nomade; car il ne sait pas encore faire pousser l'herbe; il ne sait que chercher les pays où elle est meilleure, plus drue et nourissante, et il presse devant lui ses troupeaux, de prairies en prairies, revenant parfois sur ses pas, quand il pense que l'herbe tonduë par son bétail a repoussé, dessinant ainsi à travers des régions plus ou moins étendues des « parcours » à peu près réguliers selon les saisons. C'est encore la condition d'un grand nombre des habitants de la terre.

Quelle différence avec l'âge agricole! L'homme désormais a, par étude et réflexion, déterminé les plantes qui sont bonnes à son alimentation et à celle de ses troupeaux; il sait le climat qui leur convient, le sol qui leur est le plus favorable, la durée de leur croissance, les moyens de leur conservation. Il confie à la terre la graine qui renferme l'espoir de sa subsistance, il en surveille avec précaution la germination et la maturation; il exerce, autour de cette terre dont il prend possession tous les jours davantage par le travail, les facultés les plus précieuses de son intelligence. Il n'est plus nomade; lui-même, comme la plante, il s'est fixé à ce sol; il est sédentaire.

Mais il faut pour cela que la terre où il vit soit fertile, qu'elle puisse lui fournir sur place toutes les ressources nécessaires à son existence. Combien de peuples, d'abord nomades, ont cherché en sens divers cette terre « promise »! Combien même ne l'ont jamais trouvée! Parmi les plus heureux les uns ont fondé de puissantes et pacifiques sociétés dans les riches terres jaunes des fleuves chinois, les autres dans la plantureuse vallée du Gange. Les Égyptiens ont arrêté leurs migrations dans la vallée du Nil. C'est là qu'ils passèrent de l'âge pastoral à l'âge agricole.

Poussés peut-être de l'Est par d'autres tribus, ils ne pouvaient pas aller plus loin. Plus loin, c'est le désert. La vallée du Nil, dont toute l'antiquité ignore le cours supérieur, n'avait pas d'issue vers l'Ouest ni vers le Sud; l'entrée par l'isthme de Suez est étroite. Les Égyptiens y furent en sûreté, dans l'un des plus heureux cantons de la terre. Entourés de tous côtés par le désert, ils se persuadèrent qu'ils jouissaient



Égypte ancienne.



de la faveur particulière des dieux; ils adorèrent profondément les divinités protectrices; ils furent un peuple essentiellement religieux; nul peuple ne le fut jamais au même degré. Le Nil en fut la cause. Ils ignorèrent ses sources, les raisons de ses inondations régulières; pour eux, il apparaissait tout à coup entre deux colonnes, près de Philæ et d'Éléphantine, près de l'endroit où est aujourd'hui Assouan; et comme ils ne savaient rien de ce qui se trouvait derrière ces colonnes, les inondations qui se reproduisaient annuellement et qui leur apportaient la terre féconde sans laquelle leur pays n'eût été qu'un désert, leur paraissaient naturellement des manifestations divines. Plus tard ils connurent l'Éthiopie et reportèrent assez loin vers le Sud les origines de leur fleuve nourricier; mais cela ne fit que déplacer le mystère sans le résoudre; ils ne cherchèrent pas cette solution, ils gardèrent toujours la foi intime dans le miracle annuel de l'inondation; leur civilisation en garda à travers l'antiquité un pli ineffaçable.

Le Nil leur rendit d'autres services. Ils sentirent par lui la nécessité de s'entendre; ils eurent besoin les uns des autres; on ne conçoit pas la possibilité de plusieurs organisations politiques dans cette étroite vallée où les habitants de l'amont peuvent retenir les eaux fécondantes et rendre l'aval aux sables du désert; le Nil unit les peuples de la vallée; ils sont solidaires. Dès lors les tribus plus ou moins nombreuses des Égyptiens, encore distinctes probablement quand elles poussaient devant elles leurs troupeaux, se groupèrent en une société plus étendue et plus compliquée, formèrent une nation, furent l'une des premières sociétés politiques du monde, peut-être la première. Dans l'état actuel de nos connaissances, il en faudrait fixer l'origine environ vers l'an 5000 avant Jésus-Christ. Il est impossible de calculer le nombre de siècles pendant lesquels auparavant les Égyptiens étaient restés pasteurs.

Ils furent longtemps heureux sur la riche terre du Nil. L'Égypte suffit pendant plus de quarante siècles à leur existence et à leur fortune. Ce sont les peuples besoigneux qui sont belliqueux, jaloux du bonheur des autres. Les peuples heureux sont pacifiques. L'Égypte connut de longs

siècles de paix ininterrompue, elle ne se peut comparer à cet égard qu'à la Chine. Elle prit plus tard le goût des conquêtes, parce qu'elle y fut provoquée, parce qu'elle fut envahie, parce qu'elle fut obligée de s'armer pour se défendre, et qu'ensuite elle ne sut pas se retenir de conquérir à son tour : ce qui ne tarda pas à la conduire à la ruine. Du moins elle avait donné pendant longtemps au monde la grande leçon de la paix. Elle dut à la paix les richesses et le temps nécessaires à la construction de ses gigantesques monuments ; elle lui dut la gloire dont elle revit à travers les siècles. Elle dut à la guerre et aux conquêtes les conflits où elle perdit la liberté et le bonheur, les invasions étrangères qui renversèrent ses monuments. Après cinquante siècles de civilisation, de contribution remarquable à la civilisation humaine, elle s'endormit dans ses sables. Après vingt siècles de silence, on la réveille aujourd'hui, on lui arrache ses secrets, on lui réclame les grands enseignements de son histoire.

## II

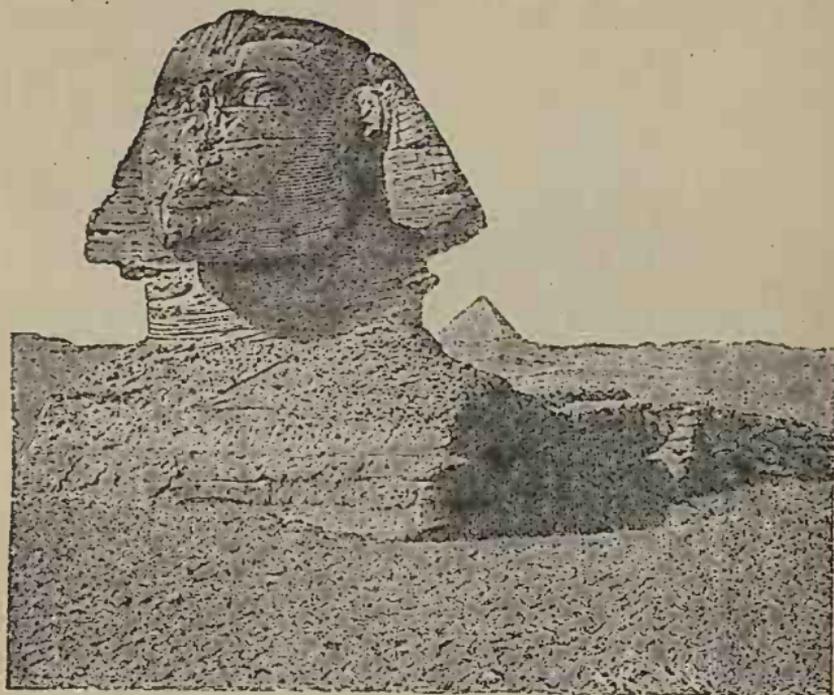
Longtemps en effet la véritable histoire des anciens Égyptiens demeura inconnue. L'historien grec Hérodote, qui voyagea dans la vallée du Nil, au v<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ, y entendit de la bouche des prêtres des récits dont la plupart ont été, non pas démentis, mais plus ou moins gravement modifiés par les découvertes modernes, en sorte que les *Histoires* d'Hérodote ont pris dès lors un caractère légendaire ; elles représentent la tradition orale, qui arrange toujours et embellit les faits, qui brode la fiction autour de la réalité. La résurrection de l'ancienne Égypte est un des résultats, même le plus remarquable, de l'expédition de Bonaparte en 1798-1799. On sait qu'il fonda l'*Institut d'Égypte*, qu'il avait emmené les plus illustres savants français de ce temps, et que leurs travaux sont les premiers éléments de la science égyptologique. Un officier français, M. Bouchard, découvrit à *Rosette* une pierre de granit noir, couverte d'une inscription en trois langues ; c'était le texte d'un décret

dalant du n<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ ; en ce temps-là, les Grecs avaient fondé des colonies aux embouchures du Nil, c'est pourquoi l'un des trois textes était en langue grecque ; les deux autres étaient l'un en hiéroglyphes, l'autre en une écriture courante, populaire, abrégée des signes hiéroglyphiques, et de laquelle l'égyptien moderne, ou le copte, paraissait être une dérivation. Grâce au grec et au copte, CHAMPOLLION LE JEUNE put retrouver le sens, et analyser les caractères de l'écriture égyptienne courante, et, grâce à celle-ci, il put retrouver les caractères et la signification des hiéroglyphes. Travail qui fut long et pénible, et lui demanda plus de dix ans. Or tous les monuments de l'ancienne Égypte sont couverts d'inscriptions hiéroglyphiques, qui racontent l'histoire de ce lointain passé, qui redisent la vie des Pharaons, qui retracent les occupations ordinaires de la société ; ce sont d'ineffaçables documents. Champollion le Jeune en donnait la clef aux historiens, qui après lui ont pu reconstituer patiemment toute l'histoire des Égyptiens.

Le plus illustre des égyptologues fut un autre Français, AUGUSTE MARIETTE. Passionné pour cette étude, il obtint en 1830 une mission scientifique du gouvernement français. Ce fut lui qui commença de fouiller, aux environs du Caire, l'emplacement de la première des grandes capitales de l'ancienne Égypte, *Memphis*. Presque aussitôt, en 1831, il découvrit, sous le sable, le grand temple du *Serapeum*, enfoui depuis dix-huit cents ans ; c'était le tombeau des bœufs Hapi, qui étaient considérés par les Egyptiens comme des formes incarnées du dieu Osiris, et qui étaient appelés ainsi après leur mort Osiris-Hapi, d'où la forme grecque Serapis. L'émotion de Mariette fut grande, lorsqu'il retrouva dans les salles du sanctuaire, dessinés par la poussière, les pas du dernier prêtre qui en avait gardé, dix-huit siècles auparavant, l'inviolabilité. Il travailla trente ans dans le désert où se cachent les gigantesques monuments de ces âges lointains ; il fonda le musée de *Boulaq*, près du Caire, où sont aujourd'hui d'incomparables richesses ; il envoya au Musée du Louvre quelques-unes de ses plus belles trouvailles, statues ou sarcophages. Il mourut en Égypte en 1881, et son principal continuateur a été M. MASPERO, dont les tra-

vaux ont abouti à une reconstitution presque complète, et d'une exactitude incontestable, de l'histoire de l'ancienne Égypte.

Les historiens placent vers l'an 5000 avant Jésus-Christ le règne du premier Pharaon, MÉNÈS, qui fonda *Memphis*, un



Le Sphinx.

peu au sud de l'emplacement actuel du *Caire*. Il n'est point possible de dire si ces premiers Pharaons régnerent sur toute l'Égypte ou seulement sur la Basse-Égypte ; sans doute leur autorité ne fut d'abord solidement établie que sur le Delta et la région de leur capitale. L'Égypte avait déjà alors une existence politique de quelque durée ; car le *Sphinx* de Gizeh est antérieur au règne de Ménès. Tout le monde connaît cet extraordinaire monument, une énorme roche taillée en forme de lion accroupi, avec une tête humaine colossale, dont le nez a près de deux mètres, dont l'expression, malgré les mutilations subies, demeure énigmatique et

ensemble souverainement serein. On peut rêver sur la signification que ses créateurs ont voulu lui donner, comme aussi bien sur celle des nombreux sphinx que l'on rencontre partout à travers les ruines de la vallée du Nil ; le sphinx est devenu ainsi comme le symbole de l'Égypte. Que veut-il dire ? Que regarde-t-il ? Qui attend-il ? Mystère. Au reste l'Égypte n'est-elle pas tout mystère ? Le Nil et l'origine de ses bienfaits n'étaient-ils pas pour les anciens des mystères ? Le sphinx alors n'est-il pas le Nil lui-même, le Dieu si bon et si puissant qui donna la vie à l'Égypte et garda toujours pour elle le secret de sa puissance et de sa bonté ?

Les Égyptiens qui vécurent dans le mystère étaient plus préparés qu'aucun autre peuple à s'émouvoir et à s'effrayer du mystère de la mort. En vérité, petits ou grands, ils ne cessèrent jamais de s'en préoccuper, et surtout aux premiers temps de leur histoire ils parurent y donner tous leurs soins. Les monuments qui nous ont conservé le souvenir des premiers successeurs de Ménès à Memphis sont les *Pyramides* ; et les *Pyramides* sont des tombeaux. La première fut construite par KHÉOPS, elle est la plus haute, elle a 147 mètres ; la seconde, de KHÉPHREN, a 138 mètres, et la troisième, de MYKÉRINOS ou MENKÉRI, a seulement 66 mètres. Elles ont coûté assurément des efforts considérables ; les Pharaons y consacraient tout leur règne, sans parfois pouvoir achever l'œuvre ; ils y employaient des milliers d'ouvriers, arrachés à leurs familles, durement traités par les intendants, et la légende, que l'histoire confirme, est restée sévère pour la mémoire des Pharaons constructeurs des Grandes Pyramides, du moins des deux premiers, Khéops et Khéphren ; le peuple révolté contre eux aurait refusé de les laisser ensevelir sous ces gigantesques tombeaux, et Menkéri seul occupa après sa mort la Pyramide qu'il se destinait ; il est vrai qu'il eut d'autres malheurs ; sa momie, bien conservée, fut retrouvée en effet sous cette montagne de pierre, arrachée de nos jours à son repos de 7 ou 8.000 ans ; transportée sur un vaisseau anglais à destination du *British Museum* de Londres, elle fut perdue en mer dans un coup de vent sur la côte de Portugal. Comment l'âme de Menkéri pourra-t-elle retrouver son enveloppe ?

Car, c'était le souci constant des Pharaons, comme de tous les Égyptiens, de préserver leur momie de toute profanation, afin qu'elle pût être réintégrée par l'âme, lorsque les temps de leur séparation seront révolus. Aussi la chambre de la momie est-elle le plus possible cachée dans l'intérieur de la pyramide : un couloir très étroit, dont l'entrée est dissimulée sur la surface de la pyramide et déjà par elle-même difficile à deviner, conduit par mille détours et escaliers à une chambre centrale qui semble être la chambre du mort, mais qui n'est qu'une tromperie ; il faut trouver ensuite, quelque part à travers les couloirs, le puits à pic au fond duquel, parfois très profondément, cachée parmi les pierres massives, se trouve enfin la vraie chambre mortuaire. C'est dans ce sanctuaire presque inaccessible qu'avait été découverte la momie du Pharaon Menkéri ; les chambres de Khéops et Khéphren étaient vides. D'ailleurs, quand il mourut, Menkéri lui-même n'avait pas achevé la construction de sa petite pyramide ; elle ne fut complètement terminée que huit siècles plus tard par une reine, dont l'histoire fut sans doute enrichie par la légende grecque, la belle Nitocris aux joues de rose. C'était une courlisane en effet d'une beauté remarquable : un jour qu'elle se baignait dans le fleuve, un aigle, qui ne pouvait être que divin, fondit sur une de ses sandales, l'emporta vers Memphis, et la laissa tomber sur les genoux du roi qui rendait à ce moment la justice en plein air. Le Pharaon fut émerveillé de l'aventure, et aussi de la beauté et de la petitesse de la sandale. Il fit chercher la jeune femme ; il voulut l'épouser, Nitocris devint reine d'Égypte. Cette histoire de la sandale a fait fortune, jusqu'à notre Cendrillon.

Il y a beaucoup d'autres pyramides sur le plateau de Sakharah, à l'ouest de Memphis et du Nil ; ce sont des tombeaux de moindres personnages ou de Pharaons moins exigeants pour leurs momies. Leurs débris se confondent avec ceux des *mastabas*, ou chapelles funéraires de forme quadrangulaire, où les parents et les amis du mort venaient à jours fixes célébrer les rites coutumiers. Cela constitue comme une immense nécropole. Mais, selon l'expression d'un voyageur anglais, c'est la pyramide de Khéops qui domine de haut le sable du désert : « La blancheur sépulcrale de ses

blocs de nummulite flamboie encore au soleil brûlant ; son ombre immense s'allonge à travers les plaines stériles qui l'entourent, et, sur le déclin du jour vient assombrir les champs de maïs et de froment de Gizeh. Quand le spectateur, placé à quelque point de vue favorable, arrive à se faire une idée distincte de l'immensité du monument, aucune parole ne peut décrire le sentiment d'écrasement qui s'abat sur son esprit. Il se sent oppressé, et chancelle comme sous un fardeau. Au contraire de bien d'autres grandes ruines, les pyramides, de quelque point qu'on les regarde, ne deviennent jamais des amas de débris ou des montagnes ; elles restent l'œuvre des mains humaines. La marque de leur origine apparaît et ressort toujours ; et c'est de là sans doute que vient ce confus sentiment de crainte et de respect qui bouleverse l'esprit, lorsqu'il reçoit pour la première fois l'impression distincte de leur immensité<sup>1</sup>. »

On n'a point retrouvé de palais royal parmi les ruines de l'ancienne Memphis ; sans doute les premiers Pharaons furent plus préoccupés de leur mort que de leur grandeur terrestre ; c'est encore un signe de ces temps primitifs, le caractère même de la civilisation de Memphis. Mais il y avait déjà dans cette antique capitale des temples consacrés aux divinités, car les dieux sont maîtres de la vie, de la mort et de l'éternité. Les Égyptiens adorèrent d'abord le Nil, sans distinguer dans ce culte le fleuve et le dieu auquel il en fallait attribuer la création. Ils adoraient aussi Rà, le soleil, qui brûle le désert, mais qui fait mûrir les fruits et nourrit les hommes. Ils adoraient, sous le grand soleil et parmi les rives du fleuve, les animaux familiers en qui ils voyaient des protecteurs mystérieux, des incarnations de la divinité, des formes diverses des êtres supérieurs dont ils dépendaient : le crocodile que le premier flot de l'inondation bienfaisante apporte dans le Delta, l'ibis dressée sur ses longues pattes en d'étranges méditations, le scarabée, le chat, tous témoins de la vie des hommes, agents peut-être des dieux tutélaires. Mais à Memphis, aucun culte n'était plus remarquable et n'est demeuré plus singulier que celui du *bœuf Hapi* ; il

1. G. Maspéro, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, p. 60.

lait demeuré pour les Égyptiens la seconde vie de Phtah, l'ordonnateur du monde, le Dieu de la création. C'est que ce bœuf était marqué de signes exceptionnels : il était noir, avec le ventre et les quatre pieds blancs ; il avait un triangle blanc sur le front, un vautour aux ailes déployées sur le dos, un scarabée sur la langue. Il était rare qu'on ne trouvât point un bœuf aussi distingué, et cela assurément était par soi-même merveilleux et le signe d'une intervention divine. Le bœuf Hapi vivait grassement dans une dépendance du temple de Phtah ; il avait des prêtres pour le servir, la meilleure herbe de l'Égypte, des adorateurs en grand nombre. Il rendait des oracles, que les prêtres interprétaient, car ils étaient habiles à comprendre et traduire son langage. Quand il mourait, car il mourait au bout de vingt à vingt-cinq ans, comme un bœuf qui n'eût pas été une incarnation d'en haut, on lui faisait des funérailles solennelles et on l'ensevelissait au Serapeum, le plus beau temple du voisinage de Memphis, celui-là même dont le secret ensablé fut violé en 1851 par M. Auguste Mariette ; car les prêtres d'aujourd'hui ne sont plus dévoués aux bœufs Hapi et n'ont pas su défendre l'inviolable secret de leur dernière demeure ; mais les siècles détruisent les siècles, et Phtah lui-même n'était pas éternel, et le Nil lui-même n'a pas su dérober le mystère de ses origines à la curiosité des modernes.

### III

Les Grecs croyaient que la civilisation égyptienne était née dans le Sud, en Ethiopie, et qu'elle avait descendu la vallée du Nil. C'est qu'ils connurent l'Égypte dans un temps où elle était tombée sous la domination des prêtres, des étrangers en somme, comme la dynastie mandchoue qui règne depuis trois siècles à Péking est étrangère à la vraie Chine du Sud. En vérité la civilisation égyptienne a remonté le fleuve, et c'est de siècle en siècle que les monuments qui en éternisent la gloire s'élevèrent sur les rivages du Nil, gagnant peu à peu à l'histoire les pays qui sont au-dessus de Memphis.

Ainsi à environ 80 kilomètres au sud de Memphis, s'ouvre à côté de la rive gauche du Nil l'oasis du Fayoum, qui est d'une admirable fertilité et où la population est toujours très serrée. Elle paraît avoir été, quelques siècles après les constructeurs de pyramides, un centre politique important ; on y a trouvé les ruines d'une grande cité, *Shed* ou *Crocodilopolis*, comme disent les Grecs, et quelques Pharaons y eurent leur résidence. C'est le lieu des admirables travaux d'un roi pacifique et bienfaisant, AMENEHMAT III. Il y fit établir artificiellement, en profitant du niveau assez bas de l'oasis par rapport au Nil, un immense réservoir qui fut appelé le *lac Mœris* : deux canaux à écluses le réunissaient au Nil ; lorsque l'inondation annuelle du fleuve était trop considérable, — car les dieux ne dosaient pas toujours convenablement la quantité d'eau nécessaire au bonheur de l'Égypte et les hommes étaient obligés de corriger leurs calculs, — on ouvrait un des canaux, et, le trop-plein des eaux du Nil ainsi détourné vers le lac, la vallée inférieure était à l'abri d'une inondation qui sans cela eût été désastreuse ; si, au contraire, l'année suivante par exemple, l'inondation était insuffisante pour l'irrigation de la terre égyptienne, le second canal permettait de rendre au fleuve les eaux du lac Mœris et de sauver les Égyptiens des misères de la sécheresse. Amenehmât III résida dans ce pays dont il avait si habilement assuré la prospérité. Il embellit Crocodilopolis ; il se fit construire près du lac Mœris un immense palais que les Grecs ont appelé le *Labyrinthe*, ce qui n'est qu'une déformation du nom égyptien *Lope-ro-hounit* — temple à l'entrée du lac. — Aussi bien méritait-il aussi son nom grec : il avait 200 mètres de longueur, il était tout de granit, il comptait un si grand nombre de chambres, coupées de galeries entre-croisées, que sans un guide il était impossible de ne pas s'y perdre : on comptait en effet 1.500 chambres souterraines et 3.000 chambres au-dessus ; elles étaient toutes d'une grande richesse d'ornementation et d'ameublement. A l'extrémité de la construction Amenehmât III avait aménagé son tombeau.

A 120 kilomètres environ du lac de Mœris, dans la montagne au-dessus du village de *Beni-Hassan*, on a découvert

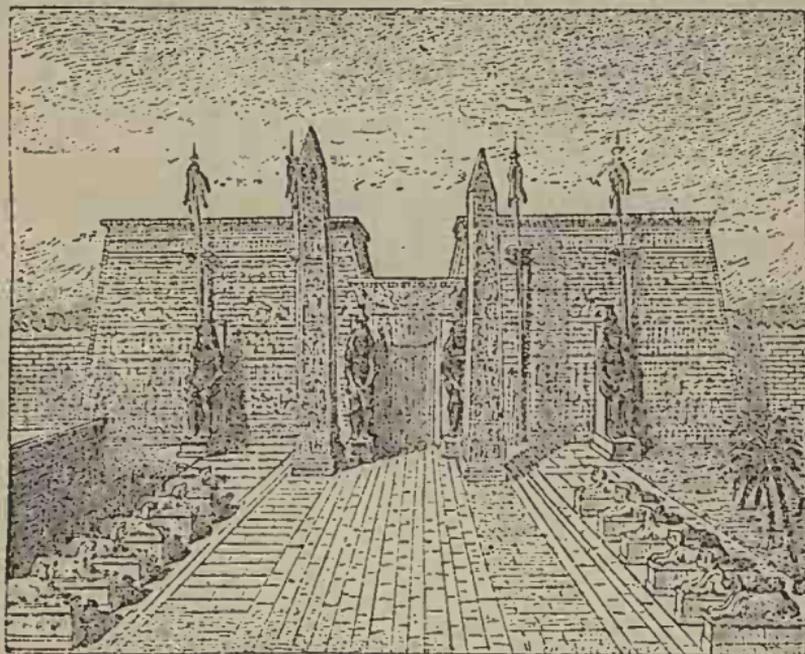
récemment une suite remarquable d'hypogées ou de grottes funéraires, qui, disent les inscriptions, était la nécropole réservée aux princes de *Mihi*, puissants seigneurs de la Moyenne-Égypte, dont on peut refaire sur un long espace de temps la généalogie, et qui furent de père en fils d'importants serviteurs des Pharaons dans le gouvernement des provinces; ces caveaux funéraires sont d'une grande richesse; ils sont soutenus souvent par des colonnes sévères, modèles du style dorien que les Grecs n'ont connu et pratiqué que trois ou quatre mille ans plus tard; les murailles en sont ornées de reliefs en couleurs et d'inscriptions, précieux pour la connaissance des mœurs de cette antique féodalité.

Plus loin encore, à 200 kilomètres vers le Sud, on arrive enfin dans la Haute-Égypte dont les ruines sont peut-être encore plus admirables et plus importantes que celles de la région de Memphis. C'est d'abord *Abydos*, le sanctuaire vénéré d'Osiris et de sa divine famille, de sa femme Isis et de leur fils Horus. Osiris fut le plus aimé des dieux de l'Égypte, il était l'une des manifestations de Râ, le bienfaisant soleil; il était aussi le dieu du Nil, et en cela il n'était que comme un autre nom des divinités suprêmes de l'Égypte; mais en particulier Osiris se rapprochait davantage de l'humanité par des légendes dramatiques; il avait soutenu des luttes terribles contre son méchant frère, Set, le dieu du mal; il avait été par lui vaincu traîtreusement, coupé en petits morceaux, qui miraculeusement ensuite s'étaient réunis pour former l'une des colonnes du palais d'un roi Phénicien. Mais Isis, partie à la recherche de son mari, le reconnut sous cette forme, tant était grand son amour; elle se fit agréer comme nourrice de l'enfant du roi Phénicien, et, comme il fut content de ses services, elle lui demanda en récompense la colonne qui était son mari; le roi y consentit, au risque de compromettre la solidité de son palais. Isis à force de baisers et de larmes finit par tirer son mari de la colonne où il était enfermé, et lui rendit la vie. Puis le misérable Set fut tué, pour toujours, par Horus, le fils d'Osiris et d'Isis; et la vertu ainsi fut récompensée, et le vice fut puni, et ce fut une grande leçon de morale. On comprend bien d'après cela pourquoi cette aimable famille de dieux était si populaire.

Mais la plus magnifique capitale des anciens Pharaons d'Égypte fut, à quelques kilomètres au-dessus d'Abydos, l'immense cité de *Thèbes*, la Thèbes aux cent portes. Ce fut une capitale de rois guerriers et conquérants; la pensée de la mort était sans doute désormais moins présente à l'esprit de ces rois, et ils eurent des préoccupations politiques, des ambitions lointaines; il est vrai qu'ils y furent entraînés d'abord par les circonstances. Vers l'an 2.000 avant Jésus-Christ — à cette date en dehors de l'Égypte la Chine seule avait une histoire, — des bandes considérables de peuples pasteurs, ou *Hyksos*, entrèrent comme un ouragan par l'isthme de Suez et s'abattirent sur l'Égypte; ce fut un effroyable désastre. Ils restèrent pendant plusieurs siècles dans la Basse-Égypte; ils eurent des rois, leur capitale à Tanis, dans le Delta; l'un de ces rois Asapi II eut un Hébreu, JOSEPH, pour premier ministre, et les Hébreux s'établirent alors aussi dans la vallée inférieure du Nil. Les Égyptiens ne connaissaient pas l'histoire de Joseph et de la femme de Putiphar, ni celle des plaies d'Égypte, ni celle de la grande noyade de leurs armées dans la mer Rouge: ce n'est pas à dire pourtant que ces récits soient de pure invention. Du moins est-il certain d'après leurs hiéroglyphes que les Pharaons de Thèbes s'armèrent enfin pour faire la guerre aux Hyksos, que de longues luttes s'engagèrent surtout dans la Basse-Égypte, qu'après des épreuves diverses les étrangers furent vaincus, chassés du delta même, refoulés vers la Syrie sur le chemin par où ils étaient venus. Les vainqueurs ne s'arrêtèrent pas aussitôt; ils furent entraînés plus loin par la victoire; ils envahirent à leur tour l'Asie occidentale. Non pas qu'ils soient allés, comme le croyaient les Grecs, jusque dans l'Inde; mais du moins ils conduisirent de glorieuses campagnes en Phénicie et en Syrie, et leur plus illustre conquérant RAMSÈS II, que les Grecs appelaient Sésostris, remporta d'éclatantes victoires sur les *Khétas* ou *Khiti*, montagnards belliqueux de la région du Liban. C'est toute cette gloire que redisent les hiéroglyphes de Karnak et de Louqsor, sur l'emplacement de Thèbes.

La Trinité divine de Thèbes était composée d'Ammon-Râ, de sa femme Mouth et de leur fils Khonsou. C'est en leur

honneur que fut élevé le plus grand temple que sans doute il y ait jamais eu, le temple de *Karnak*. *Louqsor*, au sud de Karnak, avait son temple aussi et ses obélisques, dont le plus beau a été apporté à Paris, sur la place de la Concorde, sous le règne de Louis-Philippe. Louqsor était réuni à



Obélisques et pylône de la façade du temple de Louqsor.

Karnak par une avenue pavée de granit et bordée de 1 200 sphinx à tête de bélier. Le long de cette avenue se déroulaient les processions qui se rendaient d'un temple à l'autre; en arrivant à Karnak on entrait d'abord sous un pylône ou grande porte rectangulaire qui conduisait à une vaste cour, traversée par une avenue de colonnes; après avoir franchi un second pylône, on se trouvait en présence de la salle hypostyle, au plafond soutenue par des colonnes. Longue de 50 mètres, et large de 100, elle était portée en effet par 134 colonnes, dont les 12 colonnes centrales étaient de la grosseur et de la hauteur de notre colonne Vendôme, et les 122 autres étaient seulement un peu moins gigantesques;

le plafond s'est écroulé, mais la plupart des colonnes sont toujours debout. « Les entre-colonnements n'étant pas beau-



Colonnes de la grande salle hypostyle de Karnak.  
avant l'écroulement de 1899.

coup plus larges que le diamètre de ces prodigieuses colonnes, il en résulte une demi-obscurité qui ajoute le prestige du mystère à la puissance cyclopéenne des constructions. On est

comme perdu dans une épaisse forêt ; le monde des figures qui sont peintes en vives couleurs et qui tournent sur la convexité des colonnes, vous donne le vertige. Combien devaient être imposantes les cérémonies civiles ou religieuses qui s'observaient dans un lieu pareil, où le plus grand des arts, l'architecture, enveloppait de sa majestueuse unité les œuvres du sculpteur et du peintre incorporées à la pierre et prêtait ses échos aux sonorités d'une musique lente et solennelle<sup>1</sup>. » La salle hypostyle conduisait à un sanctuaire étroit où le Pharaon avait seul le droit de pénétrer et de se trouver en présence d'Ammon. Au total le grand temple de Karnak, avec ses constructions dépendantes, avait près de 400 mètres de longueur. Aujourd'hui sur plus d'une lieue carrée ce ne sont que temples détruits et palais abattus ; on dirait le formidable champ de bataille d'une lutte de géants ou de dieux. « Je me garderai bien de rien décrire, dit Champollion à ce sujet ; car ou mes expressions ne vaudraient que la millième partie de ce qu'on doit dire en parlant de tels objets ; ou bien, si j'en traçais une faible esquisse, même fort décolorée, on me prendrait pour un enthousiaste, peut-être pour un fou. Il suffira d'ajouter qu'aucun peuple ancien ni moderne n'a conçu l'art de l'architecture sur une échelle aussi grandiose que le firent les vieux Égyptiens ; ils concevaient un homme de cent pieds de haut, et l'imagination, qui en Europe s'élançait bien au-dessus de nos portiques, s'arrête et retombe impuissante au pied des cent quarante colonnes de la salle hypostyle de Karnak. »

Mais tout ici n'était pas consacré à la majesté des dieux ; sur les deux rives du Nil, à Médinet-Abou comme à Karnak et Louqsor, s'étendent à perte de vue les ruines des palais, palais des Thoutmès, palais des Ramsès, surtout le palais de Ramsès II, le *Ramesseum*, que les Grecs appelaient le Tombeau d'Osymandias. Sur les colonnes, sur les murailles, s'allongent indéfiniment les lignes hiéroglyphiques qui racontent les exploits de ces Pharaons ; il est même arrivé, comme on le constate à des dépressions caractéristiques dans le relief de la gravure, que Ramsès II a remplacé le nom de ses prédé-

1. Ch. Blanc, dans Lanier, *Lectures géographiques*, Afrique, page 693.

cesseurs par le sien pour s'attribuer leur gloire ; il n'a pas

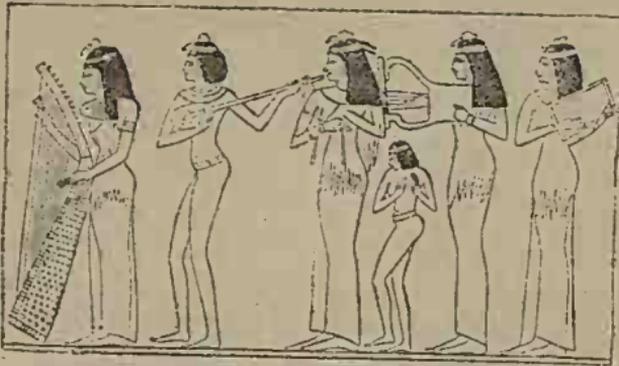


Statue de Ramsès II.

trompé la postérité et cette petite supercherie n'ajoute rien à son vrai mérite qui fut d'ailleurs solide. Les victoires sur les Khétas et la conquête de la Syrie sont bien son œuvre propre ; le souvenir en est conservé vivant sur les murailles et les portiques de son palais par les poèmes éloquentes de son poète-historiographe Penta-Our. Merveilleuses pages d'histoire, qui ne sont nulle part ailleurs : malgré la désolation des ruines, malgré la mélancolie du spectacle de cette grandeur morte, il y a une sorte de vie intense parmi ces palais dont les murailles parlent ; parmi les récits de guerre, les artistes des Pharaons ont dessiné sur le granit, pour l'éternité, semble-t-il, les scènes mêmes de la vie égyptienne, le cortège royal

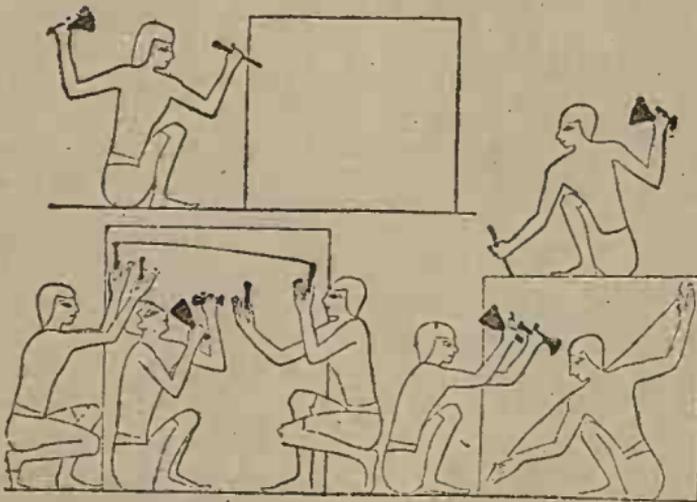
se rendant au temple d'Ammon, l'appel des recrues pour l'expédition prochaine, le recensement des vivres et leur répartition par les scribes, la belle ordonnance de ces opérations où la discipline est assurée par l'emploi ordinaire du bâton, — infiniment rares sont ceux qui sur le mur de leur tombeau peuvent se vanter de n'avoir jamais senti le bâton sur leur dos, — la marche à l'ennemi, la bataille où les misérables Khétas sont renversés de leurs chars et piétinés par le rude vainqueur Ramsès II, le partage du butin, le calcul des mains coupées, c'est-à-dire des prisonniers, le retour triomphal et les sacrifices devant le sanctuaire d'Ammon-Râ.

Mais ce sont aussi les travaux ou les joies de la paix qui reparaissent sur les monuments de Thèbes, les danseurs et les



Joueurs d'instruments, d'après les peintures des tombeaux

danseuses aux fêtes du roi, les mœurs des marchands dans la rue, les échanges des produits, les tisseuses de lin accrou-



Taille des pierres, d'après les peintures des tombeaux.

pies sur leurs nattes, les sculpteurs de sphinx, les travailleurs en grève reçus par les scribes du Pharaon qui s'efforce de leur donner satisfaction, les tailleurs de pierre qui mesurent et égalisent les grandes dalles des palais et des tombeaux.

C'est toute l'Égypte qui renaît, et comme les habitudes, les costumes, le type même de la population égyptienne n'ont pas considérablement changé depuis ces temps si lointains, il semble que c'est une Égypte vivante qui s'agite et qui se raconte en ces étonnantes pages de granit.

Mais la pensée de la mort, moins impressionnante et moins constante ici qu'à Memphis, est présente aussi ; sur la rive gauche du Nil encore on retrouve d'innombrables chapelles funéraires auxquelles les Égyptiens d'autrefois ont donné les soins les plus religieux. Car c'est par les inscriptions et gravures des tombeaux qu'il nous est possible de suivre tout ce culte de la mort qui est resté la marque la plus caractéristique de la civilisation égyptienne.

#### IV

La vraie religion des Égyptiens fut la religion de la mort. Ils eurent une reconnaissance pieuse pour les divinités tutélaires qui leur assuraient les bienfaits du soleil et des inondations fertilisantes ; mais ils ne s'élevèrent pas au-dessus de la conception de ces divinités locales, d'attributions limitées. Leurs caractères nationaux apparaissent plus originaux dans les cérémonies compliquées qui constituaient chez eux le culte de la mort ; elles occupaient une part considérable de leur existence ; ils y mettaient beaucoup de superstition, mais aussi une foi fervente en l'immortalité.

Pourtant ils n'avaient pas hâte de mourir et prenaient contre la maladie toutes les précautions. Ils avaient des exorcistes qui savaient, quelquefois, chasser le mal par des incantations, transporter la souffrance du malade à une poupée confectionnée parmi des paroles de circonstance, comme les Français du moyen âge qui envoulaient leur ennemi par des figurines de cire. Les Égyptiens avaient aussi des médecins qui étaient souvent très habiles, surtout pour les maladies des yeux si fréquentes dans ces pays de lumière crue. Malgré les exorcistes et les médecins, l'Égyptien mourait.

Dès la mort annoncée, par les cris des femmes — car le deuil en Égypte ne paraît pas avoir été discret, — les entrepreneurs de pompes funèbres se présentaient, offraient leurs services qui étaient de différents prix selon la qualité de l'embaumement que l'on désirait. D'ailleurs, sauf la valeur des aromates employés et les étoffes dont on enveloppait le corps, les procédés étaient semblables pour toutes les classes, et on embaumait les pauvres comme les riches; les pauvres désiraient continuer la vie éternellement sans doute dans l'espé-



Une momie égyptienne, telle qu'on la plaçait dans le cercueil.

rance qu'elle finirait d'être misérable, et les riches dans la confiance qu'elle leur resterait douce. Donc les embaumeurs se mettaient à l'œuvre : l'un introduisait dans la narine gauche, non pas dans la narine droite, un fer recourbé qui brisait les cloisons cartilagineuses et arrachait la cervelle; le paraschite faisait une incision dans le ventre, au-dessus de l'aîne; aussitôt qu'il avait fait cela, comme c'est un sacrilège d'ouvrir avec un instrument tranchant la peau de l'homme, il était hué, frappé, chassé de la maison à coups de bâton; sans doute d'autre part on le payait cher pour faire ce métier. Alors on arrachait du corps les intestins, le cœur, les poumons, tous les viscères, agents de corruption, et on les enfermait à part dans des vases de calcaire. Le corps ainsi vidé était plongé pendant soixante-dix jours dans un bain de natron liquide, où, dit joliment M. Maspero, « il s'imprégnait lentement d'immortalité ». Cependant le deuil se poursuivait; deux fois par jour, à heures fixes, les femmes de la famille se réunissaient pour pleurer et se lamenter hautement.

Le corps suffisamment desséché, devenu déjà une momie, la toilette commençait. Il était d'abord enveloppé dans un

vêtement peu ajusté d'étoffe souple, puis on le couvrait d'une longue et étroite pièce de toile sur laquelle était écrit le texte



Sarcophage en basalte taillé en forme de momie (Musée du Louvre).

des prières que le mort aurait à dire en se présentant devant Osiris pour obtenir sa protection. Ensuite on faisait autour de la momie un premier tour de bandelettes, en prononçant les prières appropriées pour écarter tous les dangers, pour chasser les insectes, pour éloigner toute cause de dissolution ; on fixait parmi les bandelettes des amulettes, des figurines variées, des fleurs séchées, des plaquettes couvertes d'hiéroglyphes, qui étaient autant de talismans ; puis il y avait une autre pièce d'étoffe, encore d'autres bandelettes qui avaient d'autres vertus, enfin un dernier linceul, le tout enveloppé dans une grande toile rouge. Pendant tous ces préparatifs, sculpteurs, potiers et menuisiers avaient aménagé la demeure réservée au mort de l'autre côté du Nil ; le cercueil avait été fabriqué, en basalte, en pierre ou en granit, dans la forme et à la taille de la momie ; le couvercle reproduisait même le portrait approximatif du défunt, les joues pleines, la bouche souriante, les yeux en émail enchâssés dans des paupières de bronze,

avec une apparence de vie destinée sans doute à faciliter la continuation de la vie au-delà du tombeau. Ainsi le mort était « comme enfermé dans une statue de lui-même ».

Trois mois environ après le décès, la momie était transportée à sa dernière demeure, de l'autre côté du Nil, ou du

lae, comme on disait, « vers l'Occident », dans la direction d'Abydos, où était « la grande fente » de communication avec l'éternité. Le cortège funèbre s'organisait, plus ou moins remarquable et imposant selon la condition du mort. En tête marchaient les esclaves chargés des offrandes et des objets de toutes sortes qui devaient être enfermés avec la momie pour son usage personnel en sa résidence éternelle. Puis venaient les pleureurs et pleureuses qui faisaient grand bruit, payés pour cela ; la momie était portée sur un char lentement traîné par des bœufs ; enfin, par derrière, les parents et les amis exprimaient leur douleur par des cris vigoureux, par de véritables hurlements.

Le cortège traversait l'eau sur des barques, escaladait, parfois par de rudes sentiers, la colline de la rive gauche, toute crevée de grottes et de chambres funéraires. Le mort y avait toute une demeure, un appartement de plusieurs pièces, à l'entrée une salle assez vaste où il recevait sa famille le jour même de son installation, puis de temps en temps selon les fêtes coutumières ou la persévérance du souvenir qu'on gardait de lui ; il y avait d'autres chambres plus petites, que l'on garnissait de mobilier, des fauteuils, des tables, des barques, des armes, des jeux, surtout des damiers, pour l'occupation ou la distraction de la momie. Au fond était la chambre du mort, toute petite, véritable tombe, d'où le « double » ne sortait sans doute que quand il était enfin seul.

Les Égyptiens en effet croyaient à l'existence du « double », c'est-à-dire d'un être immatériel, de même apparence et de même forme que le corps du mort, distinct de lui à partir du décès, et continuant de vivre à côté de lui, avec lui ; ce double, cette enveloppe invisible et vivante, avait besoin de toutes les ressources nécessaires ou agréables à l'existence. Mais il n'était pas exigeant : par exemple pour s'asseoir, il lui suffisait d'une chaise dessinée sur le mur. « S'il éprouve le besoin de manger, il choisit à son gré l'un des bœufs en peinture, le suit à travers les tableaux dessinés sur les murailles de la chambre, va du pâturage à la boucherie, à la cuisine, au banquet. A mesure qu'il regarde, l'action figurée devient réelle ; au moment où il aperçoit sur la muraille son portrait

prenant la cuisse rôtie des mains d'un serviteur, la cuisse est là devant lui qui lui réjouit les yeux et le rassasie »<sup>1</sup>. Il en coûtait donc assez peu à la famille pour entasser dans la chambre funéraire les plus abondantes et les plus incorruptibles provisions ; car le double d'un gâteau, c'est-à-dire le dessin d'un gâteau, est un vrai gâteau pour le double d'un homme.

Avant d'abandonner la momie à cette existence nouvelle, les parents et les amis qui l'avaient accompagnée vers l'Occident prenaient un repas suprême avec elle, ou plutôt avec le double. On causait encore des vertus du mort, des éternels regrets qu'il laissait derrière lui ; chose étrange, on parlait peu de le revoir dans une autre vie ; on n'exprimait et sans doute on n'éprouvait que la douleur de l'avoir perdu, sans l'espérance de retrouver avec lui le bonheur éternel : d'où les lamentations éclatantes et l'impuissance absolue de se résigner.

C'est qu'aussi on ignorait quelle serait cette autre vie, quelle serait la destinée de l'âme pour le moment séparée du corps et de son double. Quelle contenance aurait-elle devant le tribunal d'Osiris ? De quel poids seraient ses vertus dans la redoutable « pesée des âmes » ? Sans doute elle affirmera énergiquement tout le bien qu'elle a fait, tout le mal qu'elle a évité, et pour qu'elle n'oublie rien dans cette confession de toute sa vie, on lui a écrit sur la pièce de toile qui l'enveloppe tout ce qu'elle doit dire à Osiris, dans les termes les plus éloquents ou touchants : « Je n'ai pas tourmenté la veuve. Je n'ai pas fait ce qui est abominable aux dieux. Je n'ai pas fait pleurer. Je n'ai pas tué. Je n'ai pas fait de gain frauduleux au moyen des poids du plateau de la balance. Je n'ai pas coupé un bras d'eau sur son passage pour en priver mon voisin. Je suis pur. Je suis pur. Je suis pur. » Mais on ne trompe pas Osiris ; les poids de la balance divine ne peuvent pas être faussés. Si l'âme est coupable, elle errera misérablement, persécutée par des monstres à tête d'hippopotame, emprisonnée parfois dans le corps d'animaux immondes comme le porc, livrée à jamais à la plus triste destinée. Si

1. Maspéro, *Lectures historiques*, p. 153.

elle est juste et bonne, elle entrera en communion avec Osiris, elle rejoindra un jour le corps et le double conservés dans les bandelettes de la momie; elle jouira à jamais de tout bien.

Mais la momie bien cachée au fond de la chambre funéraire, même sous les masses de pierre des pyramides, n'a eu que quelques siècles de repos. L'Égypte elle-même, gigantesque momie conservée dans le sable, protégée longtemps par les alluvions du Nil bienfaisant, a été arrachée par des étrangers à son silence religieux; ils fouillent ses ruines entassées, ils violent la solitude de ses palais; ils pénètrent dans la chambre funéraire des Pharaons eux-mêmes, délient les bandelettes des momies, déchiffrent les hiéroglyphes de leurs toiles sacrées, saisissent leurs secrets les plus intimes, remettent à la brillante lumière du jour les dessins et les récits des murailles, réveillent d'un sommeil de plus de vingt siècles la vieille et glorieuse Égypte. Est-ce une seconde mort, plus lamentable que la première? Est-ce une renaissance?

---

## CHAPITRE III

### ASSYRIE. CHALDÉE. PERSE

1. — Ninive..
2. — Babylone. — Le culte sidéral.
3. — Suse et Persépolis.

#### I

La *Mésopotamie*, ou la vallée du *Tigre* et de l'*Euphrate*, était assez fertile pour retenir et fixer au sol les tribus d'abord nomades. Elle était moins riche cependant que la vallée du Nil; car ses fleuves venus de régions froides ne sont pas alimentés aussi abondamment que le Nil par les énormes fontes de neige qui produisent ses inondations; et l'*Euphrate*, dès qu'il a quitté la montagne du *Taurus*, est un fleuve de désert souvent envahi par les sables; en sorte que la vallée du *Tigre* ou le cours inférieur des deux fleuves vers le golfe Persique ont seuls pu être des foyers de civilisation.

Mais aussi la *Mésopotamie* n'est pas isolée comme l'*Égypte*. Pour tous les peuples belliqueux qui descendaient de la montagne de l'*Iran*, à la recherche de terres plus chaudes et plus fécondes, elle était un lieu de passage, et, par sa beauté, un lieu de querelles sanglantes. Aussi de nombreux empires s'y sont-ils succédé, dans une suite ininterrompue de catastrophes que nous ne connaissons pas toutes. Il y a peu de pays au monde qui aient eu autant de guerres et d'aussi terribles: Assyriens et Perses, Perses et Grecs, Romains et Parthes, Arabes et Persans, Arabes et Turcs, s'y sont disputé l'Empire de l'Asie occidentale. C'est un des champs de bataille de l'humanité. Sa place sur la carte l'y destinait.

Tout récemment un Français, M. DE SARZEK, a découvert

dans la vallée inférieure de l'Euphrate, surtout à *Tello*, près de Bassorah, quelques monuments remarquables d'un ancien art chaldéen; ils sont la preuve d'une civilisation assez avancée que les premières études permettent de dater de l'an 3.000 environ avant Jésus-Christ. De même, M. DE MORGAN, un autre Français, par des sondages sous les ruines mêmes de *Suse*, la capitale des Perses, a retrouvé d'autres ruines beaucoup plus anciennes, qu'il date de trois à quatre mille ans avant Jésus-Christ, antiquité qui se rapprocherait ainsi de celle même des origines de l'Égypte.

Du moins sous la réserve d'autres découvertes probables de la science archéologique, dans l'état actuel de nos connaissances, la Mésopotamie de l'antiquité fut un centre remarquable de civilisation entre 750 et 450, ce qui est peu par comparaison avec la si longue histoire de l'Égypte, ce qui n'est presque rien dans l'ensemble de l'histoire des hommes.

Les origines de cette civilisation sont symbolisées par des légendes, qui ne sont pas d'accord avec la vérité historique, mais qui ont un sens général instructif. La Bible raconte que les hommes voulurent élever une tour aussi haute que le ciel, la *tour de Babel*, et que Dieu, pour les punir, leur fit parler des langues diverses et les obligea de se disperser; il est vrai que les rois de ces pays aimaient à construire de hautes tours et qu'il y en eut en effet de remarquables à Babylone



Statue chaldéenne trouvée à Tello (Musée du Louvre), d'après le *Manuel d'Archéologie orientale* de BABELON (librairie Quantin).

ou à Ninive. On racontait aussi que le premier roi du pays avait été NEMROD, un terrible chasseur qui avait purgé toute la région de ses monstres et de ses bêtes sauvages, que Ninus et sa femme Sémiramis avaient bâti Ninive et l'avaient embellie de monuments grandioses, que le dernier de leurs successeurs, SARDANAPALE, avait vécu dans la mollesse et n'avait pas su défendre son empire contre les étrangers. Ces récits sont faux ; mais il est vrai que d'abord il a fallu éclaircir la forêt pour y faire place aux champs cultivés et aux villes bien closes, que les empires de ces régions ont été fondés par de rudes guerriers, que leurs capitales ont été embellies par des rois magnifiques, que leur grandeur ensuite périt dans la mollesse et la volupté. C'est l'histoire de presque tous les empires de ces pays qui naissent de la guerre, vivent dans le luxe et meurent au harem.

Sans parler des premiers empires chaldéens, dont M. de Sarzec retrouve si habilement les traces, *Ninive* fut d'abord la métropole de la Mésopotamie ; elle fut la capitale de plusieurs empires assyriens successifs. Le plus illustre fut fondé par SARGON, maintenu par son fils SENNACHÉRIB et dura environ un siècle (721-625) ; il s'étendit d'abord des premières terrasses du plateau de l'Iran jusqu'au Taurus et à la côte de la Phénicie ; plus tard il comprit en outre toute la Chaldée, c'est-à-dire tout le bassin inférieur du Tigre et de l'Euphrate, et même l'*Elam* ou pays de Suse : en somme, dans sa plus grande étendue, il demeura compris à peu près exactement entre le plateau de l'Iran et la côte de la Méditerranée.

Il ne fut donc ni durable ni vaste. Pourtant il a laissé des monuments très imposants. On les ignora longtemps parce qu'ils avaient presque totalement disparu, moins résistants que ceux de l'Égypte parce qu'ils étaient faits de brique et étaient ainsi presque complètement tombés en poussière. C'est un consul de France à *Mossoul*, M. BORRA, qui commença d'explorer l'emplacement de l'ancienne Ninive, non loin de sa résidence. Il retrouva le palais de Sargon près du village de *Khorsabad* ; il lut sur les murailles conservées ou parmi les ruines l'écriture assyrienne en caractères *cunéiformes*, c'est-à-dire en forme de coin ; en effet les Assyriens

n'avaient qu'un seul signe d'écriture, le coin  $\blacktriangleleft$ , une ligne droite terminée en triangle, qui, par des groupements variés, verticaux ou horizontaux, simples ou multiples, pouvait satisfaire à toutes les exigences de l'expression. M. Botta en commença l'étude; des Anglais, MM. RAWLINSON et LAYARD, un Allemand devenu Français, M. OPPERT, y donnèrent aussi leurs

A,  $\text{||}$ .

B,  $\text{≡|}$ , *ba*,  $\text{≡≡|}$ , *ab*;  $\text{≡≡}$ , *bi*,  $\text{≡-||}$ , *ib*;  $\text{≡-}$ , *bu*.

D,  $\text{≡|<|}$ , *da*,  $\text{≡≡|}$ , *ad*;  $\text{<|≡≡}$ , *di*,  $\text{≡|<|}$ , *id*;  $\text{≡≡|}$ , *du*,  $\text{≡|}$ , *ud*.

I,  $\text{≡≡≡}$ ,  $\text{≡≡≡|}$ , *ya*.

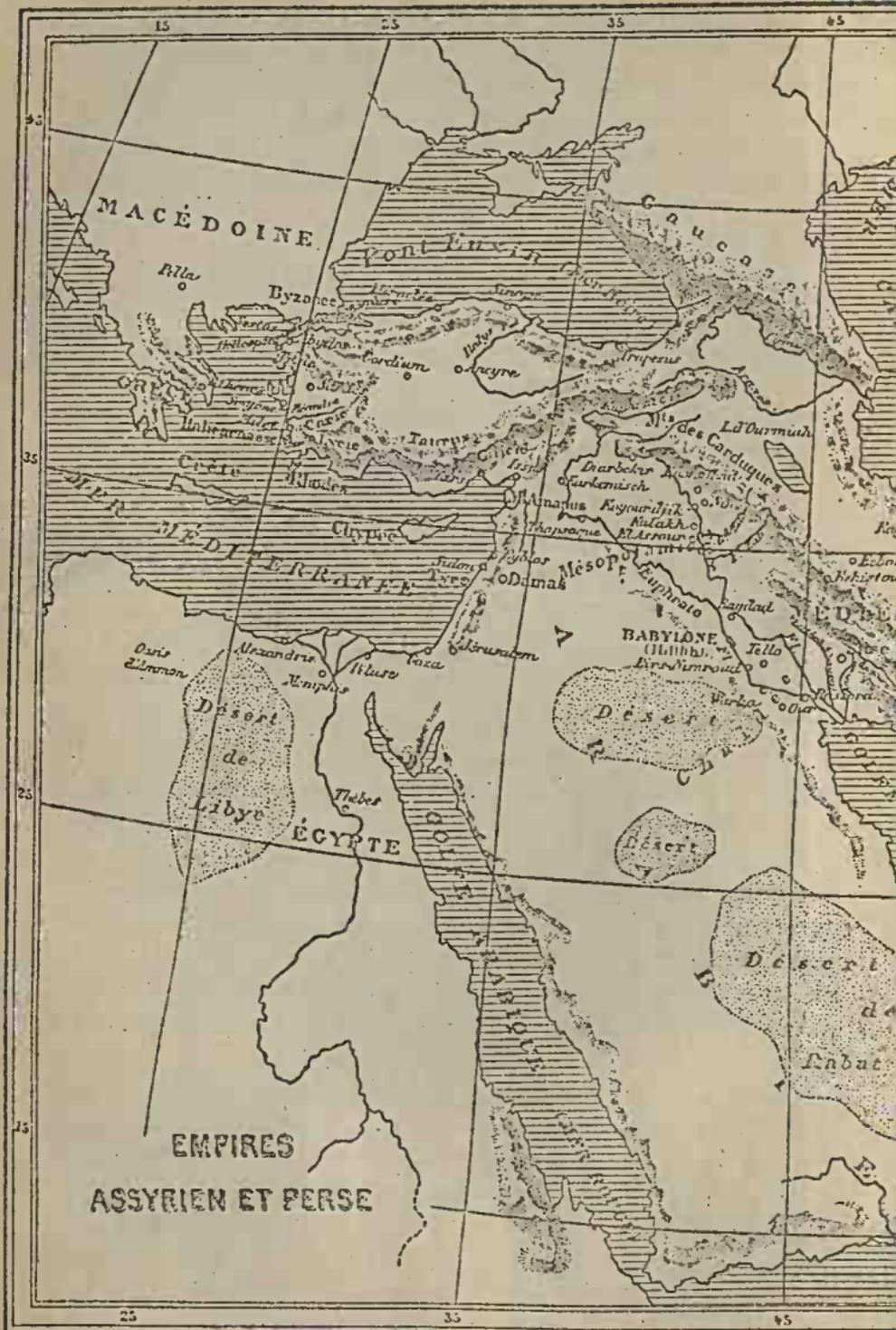
M,  $\text{≡|}$ , *ma*,  $\text{≡<|}$ , *am*,  $\text{<-≡≡}$ , *mi*,  $\text{|-}$ , *mi*, *me*,  $\text{<-||}$ , *im*;  $\text{-<}$ , *mu*,  $\text{≡≡≡||}$ ,  $\text{≡≡≡|}$ , *um*.

S  $\text{≡≡≡}$ , *s'a*,  $\text{≡≡≡<<<}$ , *as'*;  $\text{≡≡||}$ ,  $\text{≡≡|}$ , *s'i*,  $\text{≡|}$ , *is'*;  $\text{≡≡≡||}$ , *s'u*,  $\text{≡≡-|<|}$ , *us'*.

#### Écriture cunéiforme des Assyriens.

soins et achevèrent la découverte du secret des cunéiformes. On retrouva aussi toute une bibliothèque de briques; car les Assyriens gravaient leurs signes avec un stylet sur une brique d'argile molle qu'ils faisaient cuire ensuite pour la conserver. Cela ne pouvait pas avoir la valeur esthétique et la durée des hiéroglyphes égyptiens sur le granit. Cette bibliothèque, qui appartient à l'un des successeurs de Sargon, ASSOUR-BANI-PAL, et qui contient la matière de 4 à 500 de nos volumes, a pourtant été fort précieuse au développement de nos connaissances historiques sur l'Assyrie; elle a été transportée à Londres.

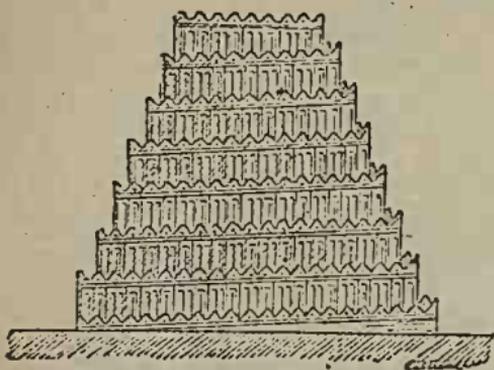
Le palais de Sargon à Khorsabad, *Dour-Saryoukyn*, est le plus remarquable monument de la civilisation ninivite. L'ensemble de ses cours et de ses constructions principales ou dépendantes couvre une énorme surface carrée d'environ 1 800 mètres de côté. Les murailles étaient de brique simplement séchée au soleil, consolidées parfois par quelques soubassements de pierre. Or les briques, surtout assez mal



**EMPIRES  
ASSYRIEN ET PERSE**



préparées, ne peuvent pas s'entasser à de grandes hauteurs ni porter de lourdes charges. C'est pourquoi le palais s'allongeait en immenses terrasses blanches et plates, à peine découpées à l'horizon de la plaine par la dentelure légère de leurs créneaux, relevées cependant de distance en distance par des tours de quelque élévation, et surtout au centre de la construction par la grande tour à étages ou *zigurat* élin-

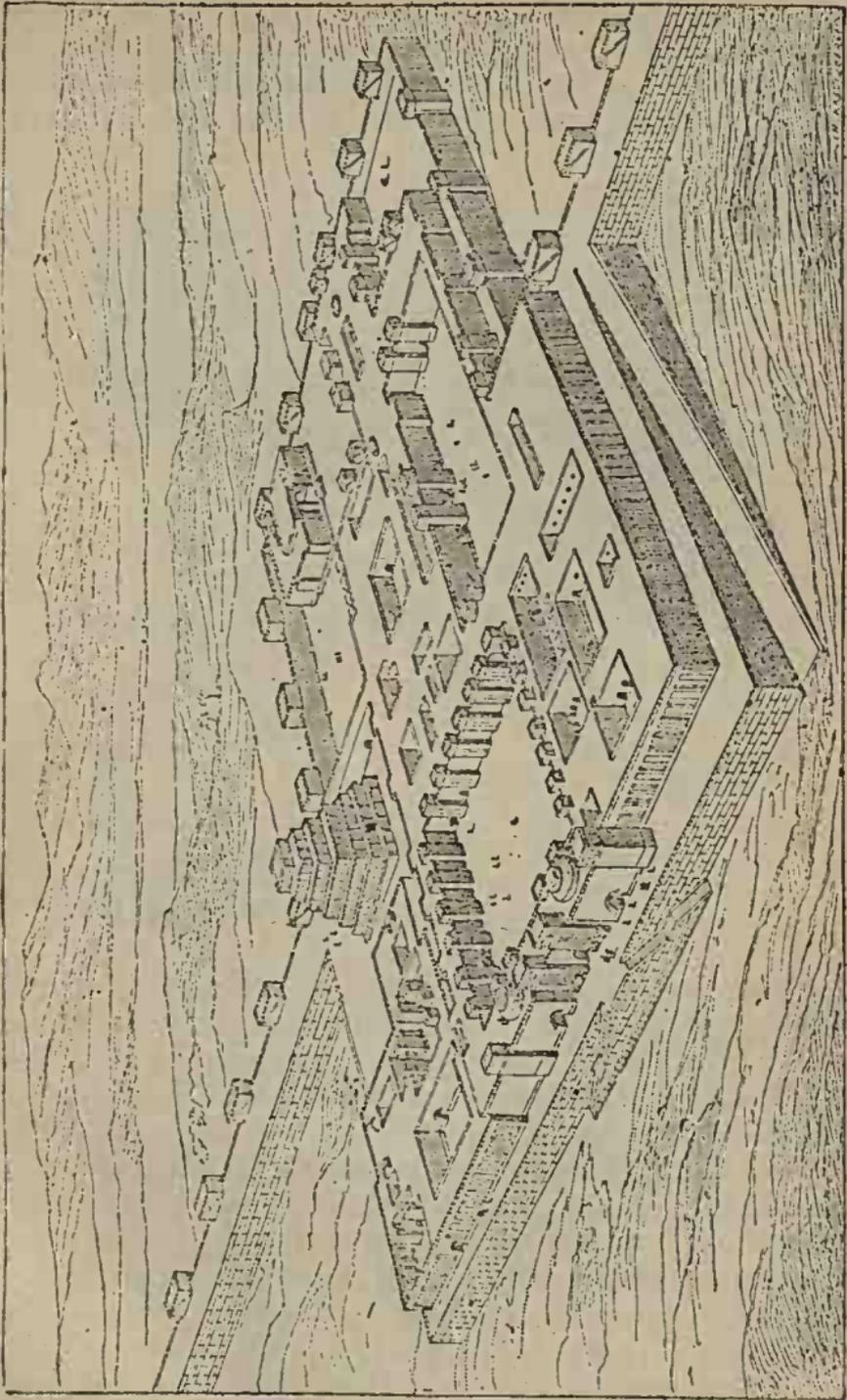


La tour à étages ou zigurat de Khor-sabad, d'après le *Manuel d'archéologie orientale* de BABELON (libr. Quantin).

celante de brique émail-lée de toutes couleurs et surmontée d'une coupole dorée, toute brillante d'une chaude lumière sous les rayons du soleil.

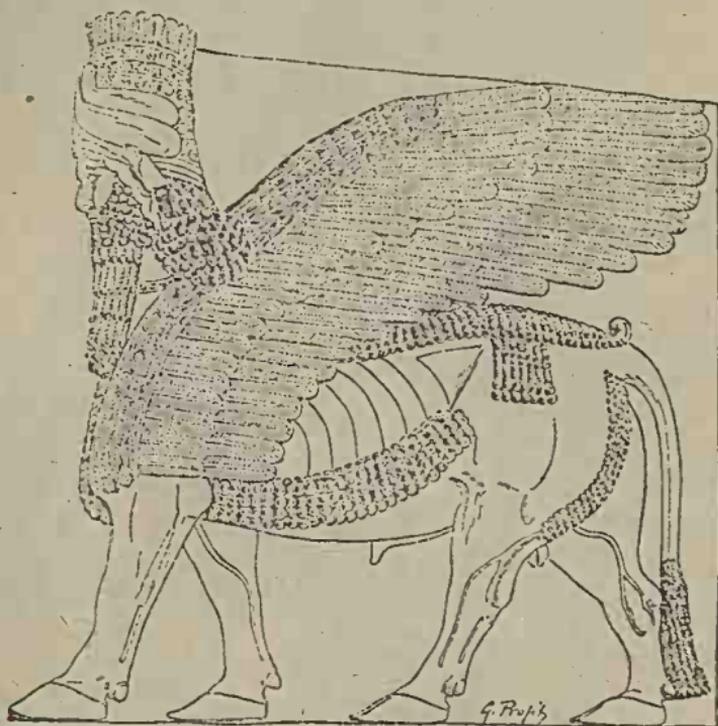
Les cours et les salles du palais étaient ornées de bas-reliefs et d'inscriptions en cunéiformes illustrant et racontant les exploits accomplis par les rois en l'honneur des dieux. Ces dieux étaient cruels. Assur à Ninive, comme Iou à Babylone,

et surtout la terrible déesse ISHTAR, demandaient sans cesse des prisonniers maltraités, écorchés vifs; il leur fallait devant leurs autels des pyramides de têtes et de mains coupées, et les scribes du roi vérifiaient avec précautions le chiffre toujours élevé de ces chairs mutilées. Mais il n'en faut pas accuser ces divinités innocentes; l'homme fait ses dieux à son image. Ce sont les Assyriens eux-mêmes, et surtout leurs rois, qui ont aimé les guerres sanglantes, qui se sont réjouis aux souffrances de leurs ennemis vaincus. Car ils eurent toujours des mœurs très rudes; leur civilisation fut toute relative. Le roi Assour-bani-pal, au retour d'une campagne victorieuse, énumère complaisamment les manifestations de sa vengeance. L'un des chefs vaincus a eu aussitôt la tête coupée qu'un autre porte suspendue à son cou; d'autres ont les lèvres et le nez percés et l'on y passe un anneau et une corde par où les soldats assyriens les tirent



Vue cavalière du palais de Sargon à Khorsabad, d'après le *Manuel d'archéologie orientale* de BANELON.

comme un bétail; un roi, qui fut puissant, est écorché vif, puis jeté dans une fournaise; innombrables ceux qui sont lapidés, ceux qui ont les yeux crevés par Assour-bani-pal lui-même qui rit de leurs grimaces, ceux qui sont jetés parmi



Taureau ailé à figure humaine de Khorsabad (Musée du Louvre).

les troupeaux de porcs sauvages, ceux dont les cadavres sont coupés en morceaux et expédiés en détail dans les provinces pour montrer aux peuples la puissance et la vengeance du roi vainqueur. Ce sont les scènes ordinaires des bas-reliefs dans les palais assyriens.

Cependant l'art des ouvriers ninivites n'est pas méprisable. La sculpture est souvent chez eux tout à fait remarquable; en bas-reliefs ou en statues, ce sont des rois en grand nombre, au type presque constant; les cheveux frisés et bouclés, la barbe florissante, la tête couverte de la tiare d'or en forme de cône tronqué, le corps presque entièrement caché sous la lourde chape que l'on devine garnie d'un luxe extra-

ordinaire d'or et de diamants, des bijoux et d'épais bracelets aux doigts et aux poignets, ils reçoivent majestueusement l'hommage des rois vaincus, ou ils offrent aux dieux les liba-



Hercule assyrien (Musée du Louvre).



Guerrier assyrien (Musée du Louvre).

tions, ou ils partent à la chasse, à la guerre, sur leurs chars massifs, sous le parasol que tient derrière eux le serviteur familial. Ce sont des scènes de chasse, des lions, des sangliers, des aurochs ou bœufs à bosse, poursuivis par les chiens, transpercés par la lance impeccable ou le javelot du roi chasseur. Ce sont en très grand nombre, dans les cours, devant les portes des palais, dans l'intérieur même des appartements, les merveilleux taureaux à tête humaine, qui étaient comme les gardiens des temples et des maisons, les *Kérubi*,

comme disaient les Assyriens, d'où nous avons fait Chérubins.

Toutes ces œuvres sont très supérieures à la sculpture égyptienne; elle avait une sorte de caractère idéaliste, faisait le corps humain élancé et délicat, sans les bourrelets des muscles, se contentait de reproduire à peu près l'apparence extérieure. Les hommes ou les animaux de la sculpture assyrienne sont autrement robustes et trapus; le modelé des muscles est accentué même avec exagération, comme pour donner l'impression de la force physique; cette application, même avec ses défauts, a produit quelques belles œuvres; il y a au Musée Britannique un lion blessé qui est du réalisme le plus saisissant; l'Hercule assyrien qui est au Louvre est moins remarquable, mais il est un exemple intéressant des préoccupations des sculpteurs de Ninive; le guerrier assyrien, du même musée, est plus expressif encore à cet égard; on remarquera que vu de profil il a pourtant les deux épaules de face. C'est la marque d'une inexpérience, d'une gaucherie qui ne devaient disparaître que dans la statuaire des Grecs. Ainsi, malgré la grossièreté et la cruauté de ses rois, l'Assyrie a apporté sa contribution au développement de l'intelligence humaine.

## II

Ninive fut prise par les Babylo니ens et les Perses en 625 avant Jésus-Christ; dès lors son nom disparut de l'histoire et ses monuments s'écroulèrent dans le sable. Un nouvel empire chaldéen s'établit sur les ruines de l'empire assyrien; il eut à peu près la même étendue; il eut seulement une autre capitale, qui fut *Babylone*, dans le bas de la plaine de Mésopotamie, dans la vallée de l'Euphrate.

L'empire babylonien n'eut pas de durée, un peu moins d'un siècle (625-538); sa capitale devait avoir une plus longue fortune et elle a laissé dans la mémoire des hommes un nom prestigieux. Elle le dut à la magnificence du plus grand de ses rois, NABUCHODONOSOR (600-561). Babylone devint par lui la plus merveilleuse des villes de l'antiquité; les explorations

modernes de l'emplacement qu'elle occupa sont à peine commencées; mais l'historien grec Hérodote la vit, quand elle était encore dans toute sa beauté, au siècle suivant, et il en fut émerveillé.

Elle avait une immense étendue sur les deux rives de l'Euphrate, qui la traversait par le milieu; elle était entourée de hautes murailles, assez épaisses pour que deux chars pussent passer de front sur le chemin de ronde établi à leur sommet derrière les créneaux. Cent portes de bronze partageaient à distances régulières la longueur des murs, et il semblait que la ville à elle seule fût tout un monde lorsque par toutes ces portes sortaient à travers la plaine les armées du grand roi, et surtout les puissants chars de guerre.

A l'intérieur de la ville s'élevait, grand lui-même comme une autre ville, le palais royal. Il ne semble pas qu'il ait été fort différent de celui qui a été retrouvé à Khorsabad; Hérodote en admire surtout les jardins suspendus, hautes terrasses supportées par des colonnes, de plusieurs étages différents, et couvertes en effet des plus belles plantes de ces pays, arrosées par des machines élévatoires qui prenaient l'eau dans l'Euphrate et produisaient sous le soleil flamboyant une exquise fraîcheur. Ces jardins étaient considérés dans l'antiquité comme une des sept merveilles du monde<sup>1</sup>. Il y avait une autre merveille dans le palais du roi Nabuchodonosor, la tour de Bel, qu'il faudrait peut-être identifier avec la légendaire tour de Babel; elle s'élevait à sept étages, selon le nombre des planètes, séparés par des plates-formes accessibles au moyen de talus inclinés; les sept étages étaient revêtus de brique émaillée dont les couleurs symbolisaient les planètes correspondantes : noir en bas pour Saturne, puis

1. Les anciens ne s'accordaient pas bien sur la désignation de ces sept merveilles, car les divers peuples y mettaient de la jalousie ou de la vanité. Cependant les sept principaux ouvrages qu'ils vantaient ordinairement étaient : les pyramides d'Égypte; les jardins suspendus de Babylone; le phare d'Alexandrie; le colosse de Rhodes, une énorme statue d'Apollon, en bronze, à l'entrée du port de Rhodes; le Jupiter olympien de Phidias; le temple de Diane à Ephèse, qui fut plus tard brûlé par Erostrate; le tombeau de Mausole, roi d'Halicarnasse, élevé par sa veuve Artémise. — Presque toutes ces merveilles ont disparu, et, faute d'en pouvoir juger, les modernes sont obligés d'en construire d'autres.

blanc pour Vénus, pourpre pour Jupiter, bleu pour Mercure, vermillon pour Mars, argent pour la Lune, or pour le Soleil; tout en haut était le sanctuaire où veillait une prêtresse des divinités du ciel.

Les Chaldéens de Babylone avaient des divinités quelconques; ils adoraient spécialement un certain dieu OANÈS, dieu bizarre au corps couvert d'écaillés de poisson; leur divinité nationale était ILOU qui avait des goûts aussi sanguinaires que son collègue Assur de Ninive. Ils connaissaient aussi quelques autres dieux secondaires, accompagnés de leurs femelles. Mais leurs véritables divinités étaient les planètes et les astres du firmament; ils furent les fondateurs du culte sidéral; leurs temples à tours étaient de véritables observatoires. Sous un ciel presque toujours admirablement clair, les étoiles répandent dans le calme des nuits une lumière si brillante, si douce et si mystérieuse, qu'ils en eurent naturellement le respect religieux, et, à force de les observer, à mesure qu'ils en découvraient les lois profondes et l'impeccable régularité, ils les admirèrent davantage et se persuadèrent que d'aussi étonnants spectacles ne pouvaient avoir qu'une origine divine.

Leurs prêtres furent donc les Mages; ils eurent une remarquable connaissance du monde céleste; ils en usèrent et en abusèrent.

En étudiant le ciel et les mouvements de ses astres, ils obtinrent d'importants résultats scientifiques. Ils surent diviser l'année en mois selon les phases de la lune; ils divisèrent la semaine en sept jours, selon le nombre des planètes qu'ils distinguaient: ils divisèrent le jour en vingt-quatre heures, l'heure en soixante minutes, la minute en soixante secondes. Ils surent partager le cercle en trois cent soixante degrés. Ils employèrent une table de multiplication semblable à celle qui porte le nom de Pythagore, un contemporain de Nabuchodonosor. Ils calculèrent les éclipses et n'en furent pas effrayés. Ils entretenirent pourtant la crainte qu'en avaient leurs compatriotes.

Car ces savants furent aussi des charlatans. Ils dégradèrent l'astronomie en astrologie. Ils prétendirent trouver dans l'observation des astres les secrets de la destinée des

empire et des hommes; ils lirèrent les horoscopes; ils effrayèrent grands et petits de la toute-puissance de leur science de l'avenir. Ils cultivèrent soigneusement le mystère autour de leurs travaux afin d'en conserver le prestige; ils contribuèrent à développer et à étendre la superstition à travers l'humanité pour des siècles très longs.

Les mœurs des Chaldéens en sont restées pénétrées de caractères très originaux. Tout d'ailleurs n'était pas à reprendre dans leurs coutumes, par exemple celle-ci : à certains jours de l'année, ils réunissaient les filles à marier sur la place publique; car les femmes vivaient chez eux très enfermées au fond des maisons, et les exposer était le seul moyen de les faire connaître aux épouseurs; on mettait en vente les plus jolies, et le produit obtenu servait de dot aux moins jolies : c'était, dit Hérodote, leur plus sage loi; il ne faut pas le contredire. Il se passait beaucoup de choses sur la place publique, dans le pays babylonien; quand on avait chez soi un malade, pour lequel on avait épuisé en vain tous les remèdes, toutes les ordonnances des hommes de science, on le transportait sur la place : c'est une idée qui ne nous viendrait plus à l'esprit. Elle avait pourtant du bon; car les voisins, les parents s'approchaient, plaignaient le moribond, et, charitables, disaient les remèdes qu'eux-mêmes avaient eu l'occasion d'employer et dont ils s'étaient bien trouvés, dans un cas semblable. On pense bien que c'étaient le plus souvent des remèdes étranges, comme en a toujours inventé la superstition à travers les âges : ainsi le mage déclarait que pour faire passer le mal de tête, fort répandu, paraît-il, en ces pays, il fallait, après s'être déchaussé, brûler un rameau chargé de fleurs, un flocon de laine, du poil de chèvre, un écheveau de fil teint, une fève, en coupant la cérémonie de formules religieuses, que le mage seul connaissait — ce qui lui rapportait quelque argent : il est juste que chacun vive de son métier. — Mais les sorcières faisaient concurrence aux mages; contre le même mal, on obtenait parfois la guérison ainsi : une sorcière, non pas un sorcier, liait sur les tempes du patient de la laine d'une jeune brebis : il fallait faire le nœud sept fois de suite, puis serrer une corde autour de la tête du malade, une autre autour du cou, d'autres

autour de chacun des membres ; c'était pour empêcher l'âme de s'évader si par hasard elle en avait eu la fantaisie. Ou bien encore on mêlait ensemble six espèces de bois différentes, on les pilait avec un morceau de serpent desséché ; on ajoutait un peu de vin, de la viande crue, et on avalait cette pâte. Ces remèdes quelquefois ne tuaient pas les malades, car les statues de Ninive et de Babylone témoignent que ces peuples étaient robustes.

Il apparaît d'après tout cela qu'ils étaient très superstitieux ; ils voyaient des monstres et des démons partout. Ils personnifiaient le vent du Sud-Ouest, terrible vent qui, venu du désert d'Arabie, apportait une horrible sécheresse et la fièvre ; pour l'écarter, ils le représentaient en des statuettes de terre cuite où il se voyait si laid que cela le mettait en fuite. Ils demandaient aux mages les incantations qui étaient nécessaires pour écarter l'esprit malin. Ils eurent au plus haut point cette maladie de l'intelligence humaine, qui après eux a parcouru le monde et qui n'a pas disparu de nos campagnes. Pourtant aujourd'hui il n'y a plus de mages pour en tirer profit.

### III

Babylone en 538 tomba au pouvoir du roi des Perses, Cyrus ; il trouva le dernier roi des Chaldéens parmi les festins et la débauche ; il lui fut facile de s'emparer de tout l'empire.

C'était l'apparition dans l'histoire d'une race nouvelle, à laquelle était réservé désormais le grand travail de la civilisation : les *Aryens* ou *Indo-Européens*, quelle qu'ait été leur contrée d'origine, s'étaient répandus depuis les vallées voisines du plateau de l'Iran et du Pamir jusqu'aux extrémités de l'Europe. Quelques-unes de leurs tribus s'en allèrent vers l'Inde et trouvèrent des terres fertiles dans les bassins de l'Indus et du Gange. D'autres demeurèrent plus longtemps sur les hauts plateaux de l'Iran, y menèrent une vie rude, y entretenirent leur santé physique et morale. Tels étaient les Mèdes, qui sous leur roi CYRAXARÈS avaient aidé les Chal-

déens à détruire Ninive. Tels étaient d'abord les Perses, maîtres avec Cyrus de l'empire de Babylone.

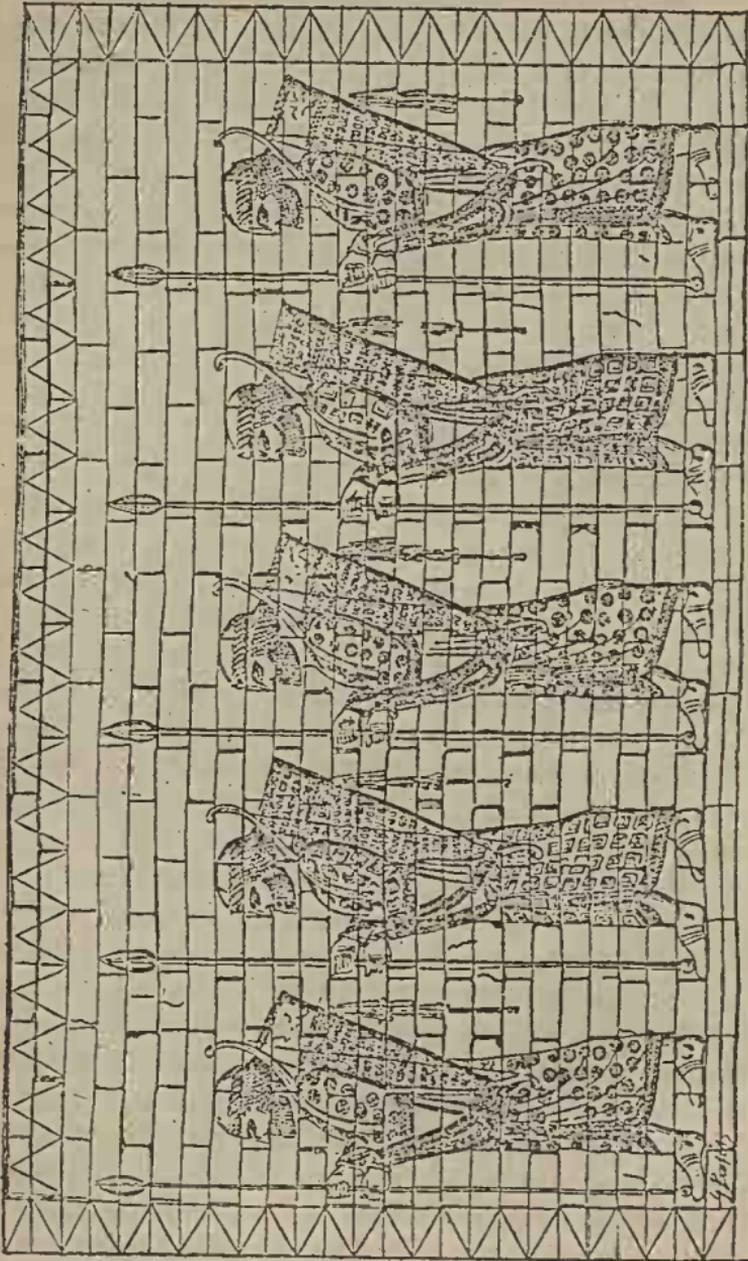
Cyrus était déjà alors le maître d'un immense empire, étendu sur toutes les montagnes de l'Asie antérieure, du plateau de Pamir aux extrémités occidentales des plateaux du Taurus. Il avait vaincu et gardait parmi ses prisonniers, dans sa suite, le riche roi de Lydie, Crésus, que ses trésors n'avaient pas sauvé de l'esclavage et dont la destinée misérable frappa l'imagination des Grecs ses voisins. Cyrus avait aussi conquis toute la partie orientale de l'Iran, la Bactriane notamment, c'est-à-dire le pays que nous appelons aujourd'hui l'Afghanistan, et l'Indus était de ce côté la frontière de ses possessions. Le petit empire babylonien, affaibli par ses vices, ne pouvait manquer d'être absorbé par une aussi redoutable puissance : il se défendit à peine. Le fils de Cyrus CAMBYSÈS conquit aussi l'Égypte, mais y mourut après quelques années seulement de règne.

DARIUS fut son successeur. Il y a sur la frontière occidentale de la Perse, entre Suse et Babylone, un rocher de 450 mètres de hauteur taillé à pic ; c'est le *rocher de Béhistoun* ; un bas relief qu'explique une inscription y représente un roi couronné : il foule aux pieds un rebelle qui l'implore, et châtie d'un regard sévère neuf autres chefs, qui, les mains attachées derrière le dos, lui sont amenés liés ensemble, par une corde au cou. Ce roi est Darius qui n'arriva au trône qu'après avoir vaincu le mage usurpateur Gaumata. C'est une histoire qu'Herodote raconte tout au long parmi les scènes légendaires les plus pittoresques<sup>1</sup>. Darius agrandit encore l'empire des Perses. Il passa même en Europe ; il conduisit une expédition jusqu'au nord du Danube, contre les Scythes qu'il ne put atteindre ; il conquit la Thrace ; il prétendit soumettre les Grecs et se fit battre à Marathon. C'était le premier contact de l'Europe et de l'Asie, l'annonce d'une nouvelle période dans l'histoire de la civilisation.

Cependant Darius était maître de tout le domaine dont nous avons jusqu'ici parcouru l'histoire, de l'Égypte et de la Thrace jusqu'aux confins de l'Inde. Il fit pour quelque temps

<sup>1</sup> 1. Livre III, ch. 65-70.

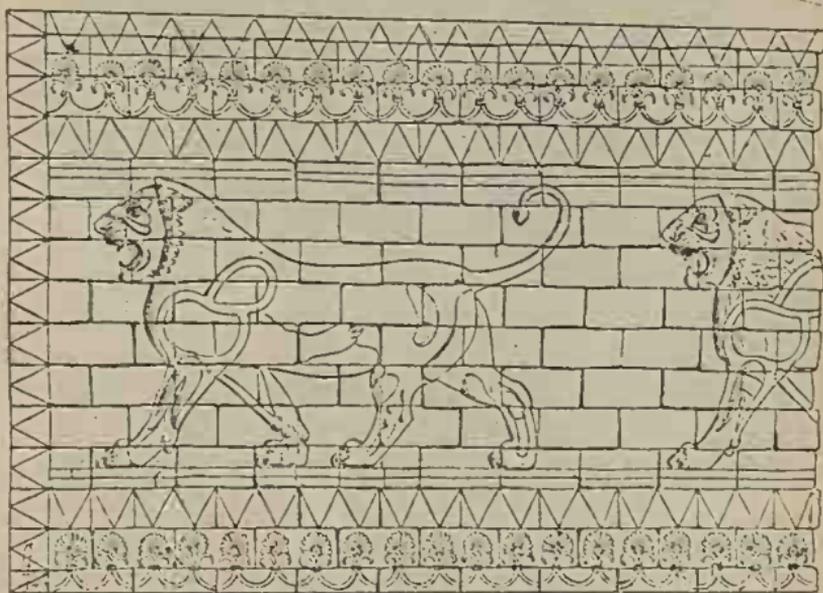
l'unité du monde oriental; il y fit cesser les guerres san-



La frise des archers Scythos (Musée du Louvre).

glantes qui le ravageaient depuis des siècles et il y fit régner la grande paix. Il faut le louer de ce service rendu à l'humana-

nité. Son gouvernement, qui naturellement fut despotique, fut habile aussi ; on n'y distingua plus les anciens royaumes qu'il avait détruits ; l'empire fut divisé en une vingtaine de satrapies ou provinces administrées par des gouverneurs tout-puissants, les *satrapes*, eux-mêmes surveillés de très près par des inspecteurs que l'on appelait « les yeux et les

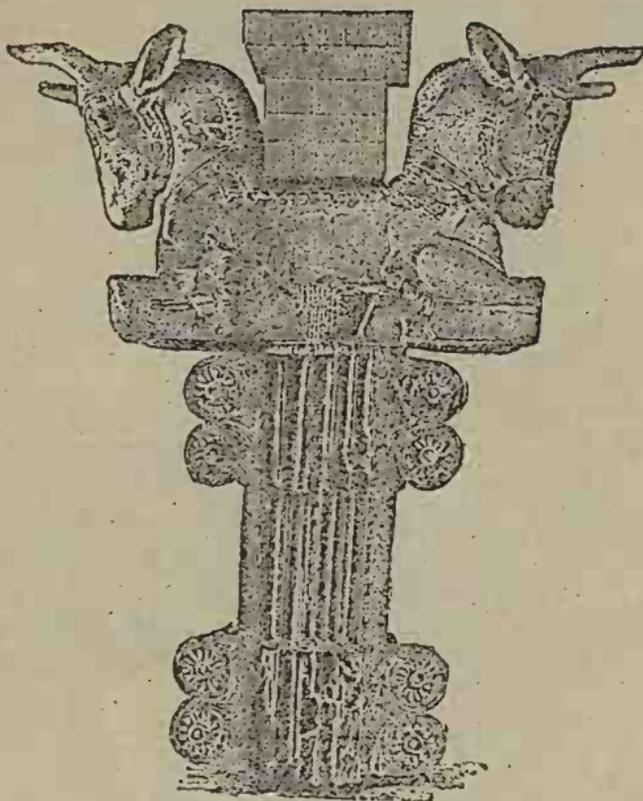


Une partie de la frise des lions (Musée du Louvre).

oreilles du roi ». De la sorte, il n'y eut aucun désordre, aucune tentative sérieuse de soulèvement local. Les satrapes envoyaient au roi, à époques fixes, le produit des impôts de la province ; cette machine financière paraît avoir été bien montée ; les chambres des palais de Suse et de Persépolis se remplirent de montagnes d'or. Mais aussi les successeurs de Darius, et déjà le premier, Xerxès, oublièrent dans ces richesses la simplicité qui avait fait la puissance et la vraie grandeur de leurs ancêtres, et l'immense empire perse allait disparaître sous les coups du petit peuple grec.

Du moins il avait fourni, dans les premiers âges, une contribution importante au développement de la civilisation. Les capitales des « grands rois » ne paraissent pas avoir

été aussi remarquables que celles du Nil ou de la Mésopotamie. La première, *Ecbatane* (aujourd'hui Hamadân), ne montre pas des ruines imposantes. M. de Morgan a trouvé dans les sondages des ruines de Suse les preuves d'une très



Chapiteau susien restauré (Musée du Louvre), d'après le *Manuel d'Archéologie orientale* de BABELON.

ancienne civilisation. M. et M<sup>me</sup> DIEULAFOI ont rapporté au musée du Louvre, de la même ville, quelques beaux morceaux de frises en brique émaillée, non pas très différentes des monuments de Ninive ou de Babylone, par exemple la frise des archers ou la frise des lions. Le palais royal de *Persépolis* était, comme ceux de la Mésopotamie, disposé en larges terrasses inclinées; mais le marbre y remplaçait la brique et il est mieux conservé; sa décoration est caractérisée par des colonnes légères dont les chapiteaux sont faits

de puissantes têtes et poitrines de taureaux fortement appuyés sur leurs genoux repliés pour soutenir l'entablement du fronton. Tout cela n'est pas original ; on y retrouve aisément l'influence de l'Assyrie ou de la Grèce.

Mais l'action morale de la civilisation persique fut considérable. Ces premiers Aryens ont vécu sur le plateau de l'Iran dans un pays de contrastes violents : le désert du Touran, au bas du plateau, est un des plus terribles qui soient ; un vent suffocant y souffle sans cesse et parfois l'atmosphère y est si absolument dépourvue de vapeur d'eau que la peau gerce sur le visage et les mains découvertes et que le sang jaillit ; les vallées de l'Iran sont d'un climat si doux, d'une terre si fertile, que la plupart de nos arbres fruitiers en sont originaires, y donnent les fruits les plus savoureux, et qu'on est embarrassé pour désigner parmi ces heureux pays celui qui put être le légendaire Paradis terrestre. Les Perses ne purent pas croire que cet enfer et ce paradis fussent les créations d'une même divinité, et ils conçurent l'existence de deux dieux à peu près également puissants, qu'ils appelèrent ORMUZD (ou Ahura-Mazda, d'où le nom de leur religion, le *Mazdéisme*) et AHRIMAN. Ormuzd est le dieu de la lumière éclatante, du soleil, du bien, du beau, du vrai, et de tout ce que les hommes admirent et vénèrent comme un idéal. Ahriman, c'est le dieu méchant, le dieu de la nuit et de ses terreurs, le dieu du mal, le dieu du détestable mensonge, de tout ce que les hommes redoutent. Chacun d'eux est entouré d'un cortège de divinités secondaires, des anges et des démons, et la terre est leur perpétuel champ de bataille, et l'humanité est l'objet de leurs entreprises rivales.

Cette croyance, d'abord tout instinctive, fut fixée en un dogme par ZOROASTRE ou ZARATHOUSTRA, dont l'existence demeure légendaire et qui aurait vécu vers le ix<sup>e</sup> ou x<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ. On ne sait rien de sa vie ; les Perses disaient qu'il avait vu Ormuzd et qu'il avait reçu la vraie loi qui est conservée dans le *Zend-Avesta*, écrite à l'origine sur des peaux de vache attachées par des fils d'or. La doctrine, depuis longtemps chassée de la Perse par la conquête musulmane, ne se rencontre plus que chez les *Guèbres* et les *Parsis* qui sont établis depuis des siècles dans la région de

Bombay. C'est là qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle le savant ANQUETIL-DUPERRON la retrouva dans leurs traditions et dans quelques lambeaux du Zend-Avesta. Après lui BURNOUF et James DARMESTETER en entreprirent l'exégèse et la traduction, et reconstituèrent, du moins dans ses grandes lignes, l'enseignement du Mazdéisme.

Le culte d'Ormuzd ne se célèbre pas dans les temples, mais en tout lieu, devant le feu, devant un foyer, dont la flamme est signe de pureté, de beauté, de vérité. Mais il ne suffit pas d'adorer et de craindre; il faut combattre contre Ahri-man et ses démons; il faut être de l'armée d'Ormuzd; il faut lutter toute la vie. Il faut faire reculer le désert devant la charrue: « Celui, dit Zoroastre, qui fait produire le blé à la terre, celui qui cultive les fruits des champs, celui qui éloigne le désert de sa maison, avance la loi d'Ormuzd autant que s'il offrait cent sacrifices. » Il faut réellement cultiver, et le radical de ce mot est le même que celui de culte, dans les langues indo-européennes, et même dans quelques-unes, comme l'allemand, il passe dans le mot civilisation, *kultur*. Il faut lutter pour tout bien contre tout mal, pour le vrai contre le mensonge, et il faut voir dans la *Cyropédie* de Xénophon les soins que prenaient les Perses pour détourner leurs enfants de tout mensonge. Il faut travailler, labourer, dans le sens étymologique du mot, faire labeur, comme dans son sens étroit; les Aryens, ce sont à proprement parler les laboureurs, car le radical de leur nom se retrouve dans toutes les langues européennes pour désigner la charrue ou le travail des champs: chez nous particulièrement araire, ou agraire, ou agriculture, comme le latin *ager*, ou le grec *agros*, champ.

C'est en quelque sorte la première apparition de la loi morale parmi les hommes; c'est la loi du progrès, de la recherche du mieux, du travail vers la vertu. La loi de l'homme n'est pas de s'humilier inerté sous la puissance des divinités, ni de tuer pour jouir sous prétexte de sacrifices à Ilou ou Assur, c'est de faire effort pour le bien, pour le vrai, pour chasser les démons qui à la fin des siècles seront enfin détruits. Ainsi les Aryens allaient être les bons ouvriers de la civilisation.

## CHAPITRE IV

### LES JUIFS ET LES PHÉNICIENS

1. — Juifs. — L'unité de Dieu.
2. — Phéniciens. — Le commerce de la Méditerranée. — L'alphabet.

#### I

Les *Juifs* et les *Phéniciens* appartenaient à la race sémitique. Avec les Aryens, c'est la principale race blanche. Elle a encore été représentée dans l'histoire par les Arabes, et elle a contribué puissamment au développement de la civilisation humaine, par les Juifs dans le domaine religieux, par les Phéniciens dans le domaine économique, comme plus tard par les Arabes dans l'un et l'autre domaine; par eux tous, elle occupe toujours dans le monde une place considérable.

Beaucoup des tribus sémites ont été longtemps ou sont restées nomades; elles ont eu en général plus de peine à se fixer que les Aryens; elles ont préféré la liberté plus grande de la vie des tentes aux exigences et aux lois nécessaires à la vie sédentaire; elles ont aimé le libre espace. C'est pourquoi elles se sont rarement organisées en État, en nation; elles sont le plus souvent restées à l'état de familles dispersées, isolées parmi d'autres peuples: il y a aujourd'hui des Arabes dans toute l'Asie antérieure et l'Afrique septentrionale et centrale; il y a des Juifs partout dans le monde. C'est en grande partie un caractère de race.

Même dans leur histoire en quelque sorte classique, dans les régions de l'Asie antérieure, les Juifs ont connu bien des terres différentes. Tout d'abord, les *Hébreux*, comme ils s'appelaient aux origines, poussèrent leurs troupeaux parmi

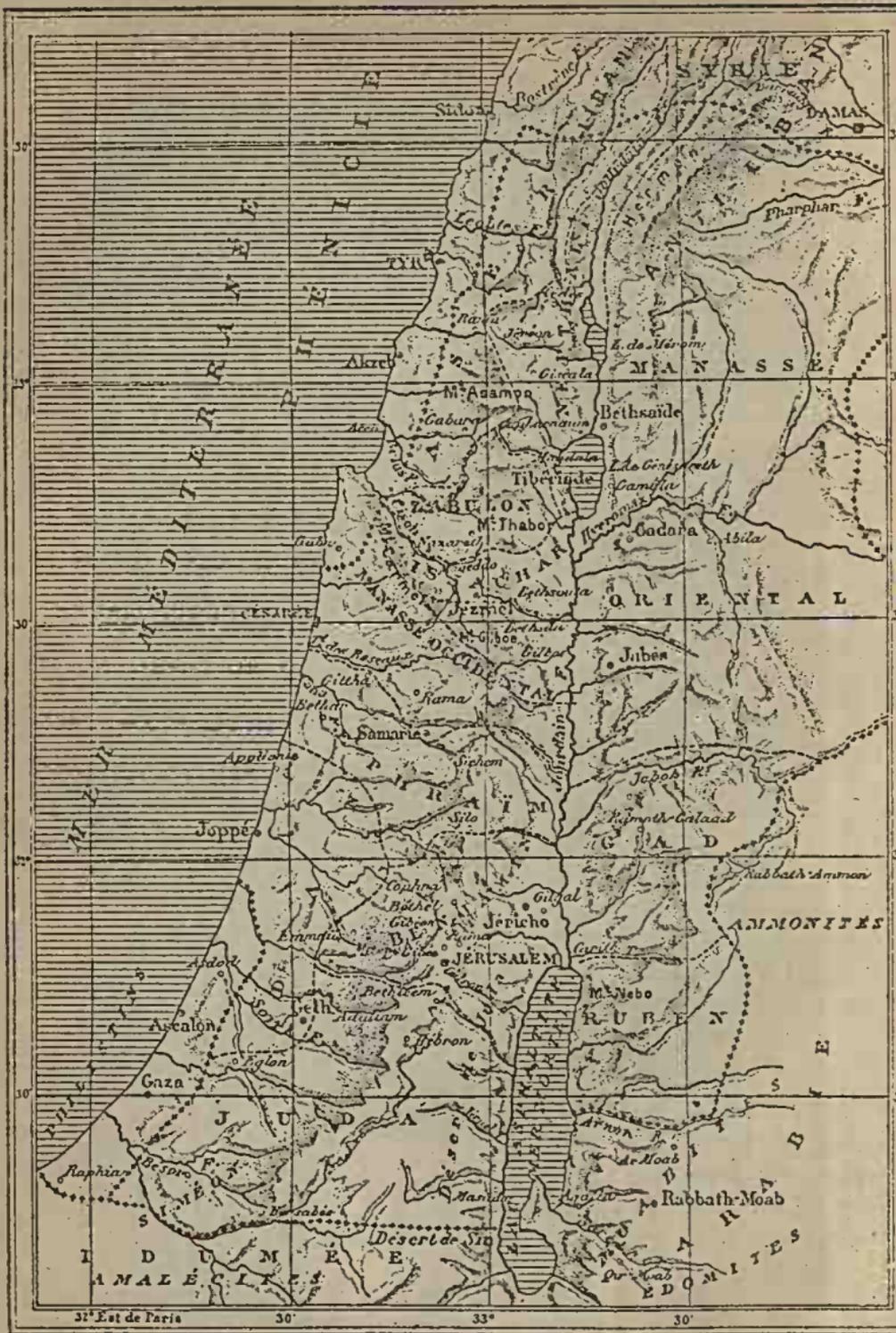
les prairies de la Mésopotamie. Leur « parcours » était tracé entre le Tigre et l'Euphrate selon les raisons et les querelles des tribus. Sous ABRAHAM, ils quittèrent la Chaldée, où ils étaient alors arrivés; ils traversèrent le désert de Syrie et vécurent une ou deux générations dans le pays de Chanaan, dans la région du Jourdain; ils eurent là pour chefs et patriarches ISAAC, fils d'Abraham, puis JACOB, fils d'Isaac. Un des fils de Jacob, JOSEPH, étant devenu ministre d'un Pharaon égyptien, dans le temps de la domination des Hyksos sur la vallée du Nil, toute la famille de Jacob s'en alla aussi vers l'Égypte et fut établie pendant longtemps dans le pays de Goschen, à l'est du delta du Nil. Ils y connurent la prospérité.

Mais lorsque les Pharaons thébains entreprirent contre les Hyksos la grande guerre de la délivrance, les Hébreux ou Israélites, comme on les appelle désormais, furent enveloppés dans les mêmes haines. Ils auraient voulu demeurer dans le pays de Goschen; mais ils y furent malheureux, persécutés, écrasés d'impôts et de vexations par les Égyptiens vainqueurs; ils étaient dès lors comme l'arrière-garde des Pasteurs refoulés. Ils durent partir aussi. MOÏSE les conduisit hors de l'Égypte, et, à travers le désert encore, ils reprirent sous sa direction le chemin du Chanaan; parmi les privations ils aspirèrent davantage au repos dans les fertiles terres de la Palestine, de la « Terre Promise ».

Car la persécution déjà fortifiait leur caractère. Ballottés par les événements contraires, ils mirent leur espoir en leur Dieu, en JAHVÉ, le Dieu suprême, le Dieu créateur du monde qui a fait le Nil et la terre de Chanaan, le désert et les oasis, toute la terre et tout le ciel. Les divinités égyptiennes ou assyriennes avaient un caractère étroitement local: Phtah régnait à Memphis; mais c'était Osiris à Abydos, c'était Ammon à Thèbes, comme c'était Assur à Ninive, Ilou à Babylone; Ormuzd même chez les Perses était le dieu des bonnes terres de l'Iran, Ahriman celui du désert aride du Touran. Nomades, de la région de l'Iran au Nil, et du Nil au Jourdain, les Israélites conçurent la pensée d'un Dieu, créateur et maître de toutes ces régions diverses; leur grande force morale fut de ne pas se fondre parmi les autres races et les autres religions, et de s'élever ainsi à la croyance que Jahvé

était supérieur aux dieux locaux : circonstances et dispositions éminemment favorables à la foi en l'unité de Dieu. Quelques-uns parmi eux furent faibles, regrettèrent l'Égypte, adorèrent encore dans le désert le veau d'or, en souvenir du bœuf Hapi. Moïse les arracha à ces superstitions dégradantes, comme il les avait arrachés à la terre même du Nil ; en passant au Sinaï, il dit avoir reçu de Jahvé les tables de la loi ; il les fit connaître à son peuple ; il les imposa par la toute-puissance de son autorité morale, et il entraîna les Israélites à la Terre Promise : ils marchaient désormais courageux, précédés de l'arche d'alliance. C'était un coffre en bois de cèdre, couvert de lames d'or, garni d'anneaux d'or où passaient les barres de bois par lesquelles on le portait sur les épaules ; il renfermait les tables de la loi, le contrat de l'alliance entre Israël et Jahvé ; il était gardé par les Lévités, les descendants de Lévi, fils de Jacob, qui n'avaient jamais fléchi dans la foi en Jahvé ; quand on s'arrêtait, l'arche d'alliance était couverte d'un fin tissu de pourpre et de lin, et déposée sous le tabernacle, riche tente faite de tissus précieux : ainsi ils avaient partout avec eux la parole de Jahvé, car Dieu est partout.

Leur établissement dans la Palestine, vers le <sup>xiii</sup><sup>e</sup> ou le <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ, fut laborieux. Josté les y fit entrer en franchissant le Jourdain et les installa dans le pays de Jéricho. Mais les autres peuples qui habitaient ces régions ne cédèrent pas la place sans combats, et pendant longtemps il fallut lutter contre les Moabites, ou les Amalécites ou les Ammonites. Quand le danger était plus grand, les Israélites se donnaient un chef extraordinaire, choisi parmi les plus vaillants et les plus forts ; ils le nommaient juge et il les conduisait à la bataille : ainsi GÉDÉON vainquit les Madianites, JEPHTÉ chassa les Ammonites loin du Jourdain. SAMSON fut moins heureux ; l'Hercule d'Israël accomplit contre les PHILISTINS du pays d'Ascalon et de Gaza d'étonnants exploits ; il tua un jour plusieurs milliers d'ennemis avec une seule mâchoire d'âne ; il emporta sur ses épaules les portes de Gaza ; mais il fut pris ; il s'endormit dans les bras de la traîtresse DALILA ; on lui coupa les cheveux et il perdit toute sa force. Les Israélites furent vaincus par les



31° Est de Paris

30°

33°

30°

Phénicie et Palestine.

Philistins; ils furent réduits en vasselage, payèrent tribut, perdirent l'arche d'alliance qui fut emmenée dans le pays ennemi, et s'engagèrent à ne plus fabriquer et à ne plus porter des armes.

Ils tinrent cet engagement le moins longtemps possible. Ils prirent des rois pour être plus forts. Le premier, SAÛL, d'abord vainqueur, périt dans une grande bataille contre les Philistins. DAVID après lui fut le libérateur d'Israël. Tout jeune il avait renversé avec sa fronde et tué le géant philistin Goliath : c'était comme un signe de sa mission. Roi, il détruisit la domination des Philistins; il reprit l'arche d'alliance; il réunit toutes les tribus israélites en un royaume uni et plus fort; il leur donna une même capitale, bâtie sur la montagne de Jébus. Ce fut *Jérusalem*, le symbole de l'achèvement, pour un temps, de la nation israélite (1000-960).

Voilà, dans ses traits essentiels, l'histoire primitive des Juifs, telle qu'elle nous est racontée dans la *Bible*, le livre sacré qui contient toutes leurs traditions.

SALOMON, fils de David, fut le plus grand roi d'Israël. Il ne fut pas tant remarquable par la rigueur de sa justice que par son luxe. Il se fit construire un palais dont les Israélites furent aussi fiers que lui-même; il eut un trône d'ivoire orné d'or fin, flanqué de lions : « Rien de pareil, dit la Bible, n'a été fait dans aucun royaume. » Il fit d'aussi grandes choses pour Jahvé; car il était temps de fixer l'arche d'alliance, de lui donner un tabernacle de pierre, puisqu'enfin Israël était établi dans la Terre Promise. Le *Temple* excita la plus grande admiration chez tous ceux qui le virent et il a conservé dans la légende juive toute la valeur d'un symbole magnifique, le symbole de la grandeur de Jahvé et de Salomon. Le monument pourtant n'avait, semble-t-il, aucune valeur artistique; construit par des architectes et des sculpteurs phéniciens, il avait seulement 30 mètres de longueur sur 10 mètres de largeur : « Petit temple pour un petit peuple », dit M. Maspero. Il est vrai que les temples comme les peuples valent surtout par leur signification morale. On distinguait dans ce petit temple trois parties : au fond, le saint des saints, le sanctuaire, où le grand-prêtre

seul pouvait pénétrer, une fois par an ; le temple lui-même, où officiaient les prêtres ; on y voyait le chandelier à sept branches, l'autel des parfums ; le parvis enfin devant lequel étaient l'autel des sacrifices et le bassin appelé mer d'airain ; là se pressait la foule pour assister au culte. C'était Jahvé triomphant avec son peuple. La puissance de Salomon était grande ; il était l'allié et l'ami du roi de Tyr, Hiram ; il reçut à son palais, parmi les fêtes les plus magnifiques, la reine de Saba ; il régnait de Damas à la mer Rouge ; il avait sur cette mer des vaisseaux qui allaient lui chercher les richesses de l'Inde. Il se complut dans ce luxe et oublia les vertus de ses ancêtres. Il arrive dans l'histoire que l'apogée soit l'annonce de la décadence.

Car aussitôt après la mort de Salomon, Israël connut les plus terribles épreuves ; elles sont souvent plus fécondes que la prospérité. Le règne de Salomon avait coûté cher ; les impôts étaient lourds. Après lui dix tribus d'Israël refusèrent de les payer et formèrent un royaume séparé ; deux seulement, *Juda* et *Benjamin*, demeurèrent fidèles au fils de Salomon, *ROBOAM* : ce fut le royaume de *Juda*, ou royaume des Juifs. Le royaume d'*Israël*, dont *Samarie* fut la capitale, ne garda pas la foi jurée à Jahvé ; plus rapproché de Tyr, il subit l'influence de la Phénicie et de ses dieux. Le roi *ACHAB* épousa une princesse de Tyr, *JÉZABEL*, la fille du roi *Ithobaal* ; il adopta les dieux de sa femme, *BAAL* et *ASTARTÉ*, et ce fut un grand scandale dans *Juda*. Des prophètes ou voyants se levèrent, *ÉLIE*, puis *ELISÉE* ; ils excitèrent les colères populaires, ils appelèrent sur Israël la vengeance de Jahvé ; ils suscitérent un usurpateur, *Jéhu*, contre l'impie *Jézabel*, qui fut vaincue, prise, et, dit la légende, jetée aux chiens qui la dévorèrent. Après *Jéhu*, Israël, un moment revenu au culte national, retomba dans sa faute première. Il n'en pouvait guère être autrement, dans le voisinage des grandes cités phéniciennes, dans les relations nécessaires avec elles. Mais aussi la colère de Jahvé fut terrible. Des envahisseurs arrivèrent de l'Est ; c'était *Sargon* et les Assyriens. Israël fut ravagé par les ennemis ; beaucoup de ses habitants périrent ; beaucoup d'autres, plus dignes de pitié, furent emmenés captifs à Ninive. Ce fut la fin des dix tribus schismatiques (721).

Le sort d'Israël attacha plus fortement Juda aux lois de Jahvé; comme il dura un grand siècle de plus (721-587), il y vit la preuve de la toute-puissance de son Dieu. Cependant il était facile de prévoir que le petit royaume juif, si proche des grands empires de la Mésopotamie, ne conserverait pas son indépendance : aussi vécut-il pendant plusieurs générations dans la terreur constante de l'invasion et de la ruine, dans l'état d'esprit le plus favorable à l'action des prophètes; car ils tirèrent argument de la destruction d'Israël pour tenir les Juifs sous la loi de Jahvé, de la durée plus grande du royaume de Juda pour prouver la toute-puissance de Dieu, et de la ruine inévitable et prochaine pour annoncer les grands desseins de Dieu sur son peuple. Dans ce siècle d'épreuves, ils sauvèrent la foi des Juifs et lui assurèrent les plus étonnantes destinées.

ISAÏE de bonne heure annonça que le temps n'était pas loin où *Sion*, la sainte colline de Jérusalem, serait occupée par des ennemis, où les plus terribles malheurs s'abattraient sur le peuple de Dieu, que Jahvé voulait achever dans cette épreuve suprême la vertu de Juda, qu'un jour le royaume des Juifs serait refait par le Messie envoyé par Dieu et qu'une Sion plus belle que la première serait le signe de la régénération du monde. En 625, Ninivé succomba et sa chute fit grand bruit dans l'Asie antérieure; elle apparut aux Juifs comme une éclatante manifestation de la puissance divine.

Alors, sous l'effort ardent des prophètes, au milieu de ces circonstances dramatiques, la loi religieuse de Juda fut achevée. Ce fut sous le règne du roi JOSIAS. Autour de lui les prophètes et les prêtres rédigèrent dans le plus grand détail les prescriptions morales et matérielles qu'ils prétendaient écrites sur les tables de la loi que Jahvé avait remises à Moïse sur le mont Sinaï. Elles furent publiées solennellement dans la fête particulièrement remarquable de la Grande Pâque de 623 : l'une des dates essentielles de l'histoire de l'humanité, puisque c'est là que se formula pour la première fois dans la conscience d'un peuple la croyance en l'unité de Dieu, transmise plus tard à tous les peuples chrétiens, puis musulmans. Cette doctrine fondamentale se compléta, se fortifia par les commandements moraux du Décalogue :

1. Je suis Jahvé, ton Dieu, qui t'ai retiré du pays d'Égypte, de la terre de servitude. Tu n'auras pas d'autres dieux devant ma face.

2. Tu ne feras pas d'images taillées ; tu ne te prosterner pas devant elles et ne les serviras pas ; car je suis l'Éternel, ton Dieu, un Dieu fort et jaloux.

3. Tu ne prendras pas en vain le nom de Jahvé, ton Dieu.

4. Souviens-toi du jour de repos pour le sanctifier. Tu travailleras six jours et feras toute ton œuvre ; mais le septième jour est le jour de Jahvé, ton Dieu ; tu ne feras aucune œuvre en ce jour-là.

5. Honore ton père et ta mère.

6. Tu ne tueras point.

7. Tu ne commettras point d'adultère.

8. Tu ne déroberas point.

9. Tu ne porteras pas de faux témoignage contre ton prochain.

10. Tu ne convoiteras pas la maison de ton prochain, ni sa femme, ni son serviteur, ni sa servante, ni son bœuf, ni son âne, ni son champ, ni aucune chose qui soit à ton prochain.

Le roi Josias ordonna que la Pâque fût à l'avenir célébrée selon les rites exprimés aux tables de la loi. La Pâque était destinée à célébrer la sortie d'Égypte, c'est-à-dire le moment où Jahvé avait couvert Israël de sa protection et avait fait alliance avec lui, le choisissant parmi tous les peuples de la terre. Il y avait deux autres grandes fêtes : la Pentecôte pour commémorer la loi venue du Sinaï et la fête des tabernacles ou des tentes, en souvenir de la vie au désert ; ce jour-là les Juifs dressaient des tentes dans les rues, sur les places publiques, à la campagne, et y vivaient un moment parmi les réjouissances et les cérémonies du culte.

La Bible, formée de morceaux d'époques diverses, a été ordonnée méthodiquement, à une date difficile à préciser, en trois grandes divisions : le *Pentateuque*, ou les cinq livres de Moïse, c'est-à-dire la Genèse, l'Exode ou sortie d'Égypte, le Lévitique ou les institutions rituelles, les Nombres ou le recensement des tribus avant l'entrée dans la Terre Promise, le Deutéronome ou les secondes ins-

tructions de Moïse; — les livres des *Prophètes*, qui comprennent le livre de Josué, le livre des Juges, le livre des Rois, le livre d'Isaïe, le livre de Jérémie, le livre d'Ezéchiel, — enfin les *Hagiographes*, dont les livres manifestent les plus remarquables qualités littéraires, surtout les Psaumes, le Livre de Job, le Cantique des cantiques, le Livre de Ruth, l'Ecclésiaste. Nul peuple ne s'est constitué une pareille histoire de ses origines et de sa foi. Mais la *Bible*, c'est-à-dire le *Livre*, n'est pas seulement une histoire ou un recueil d'institutions; c'est l'encyclopédie, comme nous dirions aujourd'hui, de toute la littérature politique, juridique et morale des Juifs, c'est l'expression très haute de leur idéal de spiritualité religieuse et de justice sociale.

C'est cette Loi et ce Livre qui devaient assurer au Peuple de Dieu sa force et sa durée à travers les siècles, malgré les défaites, la captivité et la dispersion. En 587, le roi de Babylone Nabuchodonosor s'empara, sans beaucoup de peine, de Jérusalem; Sion, la cité sainte, fut détruite; le temple de Salomon fut renversé; les Juifs furent emmenés en captivité sur les bords de l'Euphrate. Quelques-uns furent émus dans leur foi par ces malheurs, crurent à l'abandon de Jahvé. Les prophètes, JÉRÉMIE, EZÉCHIEL, les tinrent sous leur forte discipline, gardèrent jalousement le petit troupeau des fidèles. Au bout de soixante-dix ans, Cyrus, le roi des Perses, devenu maître de Babylone, les renvoya à Jérusalem. Ils relevèrent le Temple, ils continuèrent la rédaction des livres saints; mais ils se déchirèrent de querelles dogmatiques, ils passèrent de l'oubli de Jahvé au repentir, de la corruption à la purification, ballottés par les événements qui bouleversèrent encore l'Asie antérieure, sujets des Perses, puis des Grecs, puis des Romains; ils ont connu de pires épreuves à travers leur si longue histoire, et n'ont pas cessé de se croire l'objet de la faveur spéciale de Dieu. Ceux qui sont restés fidèles à la Loi attendent toujours le Messie annoncé par les prophètes pour relever Sion. Ce ne fut pas pour eux Jésus, car il n'a pas empêché la ruine de Juda, et au contraire la dispersion des Juifs par l'empereur romain Titus en 70 a suivi immédiatement le temps de la prédication du Christ; Jésus d'ailleurs s'est élevé contre les prêtres de Juda et a fait

éclater les cadres mosaïques de la religion nationale en une religion humanitaire où tous les peuples sont ensemble les peuples de Dieu. Il ne fut donc pas le Messie promis par Jahvé à son peuple fidèle. Ils l'attendent. Ils ont toujours la même foi. Comment l'auraient-ils perdue? Où sont aujourd'hui les peuples de l'ancien Orient, quelques-uns plus jeunes que le peuple juif? Où sont les Égyptiens? Où sont les Assyriens ou les Chaldéens, les Perses ou les Phéniciens? Dispersés partout, en proie aux pires désastres, les Juifs durent toujours; ils se disent toujours le peuple élu, dont le Messie se servira pour établir sur la terre le royaume de la justice.

## II

Les Phéniciens tiennent une moindre place dans l'histoire; ils ont cependant parcouru tous les rivages de la mer Méditerranée; ils ont découvert au loin, vers l'Ouest, des terres inconnues jusque sur les côtes de l'océan Atlantique, et mesuré, pour ainsi dire, le domaine où allait se développer ensuite l'histoire de la civilisation ancienne. Ils habitaient sur la côte de la Syrie, au pied du Liban, des terres insuffisantes à leur existence, parfois si étroites qu'on ne pouvait passer d'un point à un autre que par mer, que les maisons des villes devaient s'élever à sept ou huit étages, que Tyr même ne put se construire sur la terre ferme, mais dans une petite île toute proche. Comme les Portugais dans les temps modernes, les Phéniciens ne pouvaient manquer d'avoir des destinées maritimes. Les bois du Liban leur en fournissaient les moyens. Ils furent d'ailleurs indifférents aux bouleversements territoriaux du continent asiatique, aux constructions ou aux renversements des empires; ils payèrent tribut aux conquérants venus du Nil ou de la Mésopotamie; ils cultivèrent ainsi tranquillement leurs intérêts sur les mers où pendant longtemps personne ne leur chercha querelle.

Le premier empire colonial dont il soit question dans l'histoire est celui de *Sidon*. Cette ville occupa en face de son rivage l'île de Chypre et en exploita le cuivre; ses vaisseaux

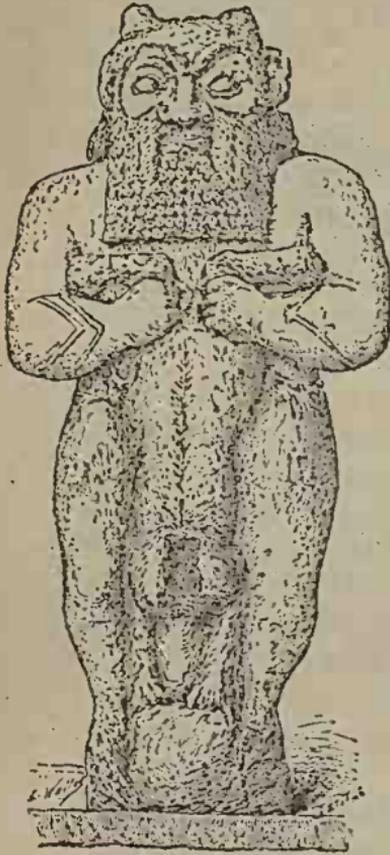
parcoururent les îles de la mer Egée, touchèrent les côtes de la Grèce, en occupèrent quelques points — la légende grecque attribuait à un Phénicien nommé CADMOS la construction de la citadelle de Thèbes en Béotie, la *Cadmée*. — Les Sidoniens allèrent plus loin encore, au-delà des Dardanelles et du Bosphore, sur les côtes du Pont-Euxin; ils allèrent chercher l'or dans les rivières de la Colchide au pied du Caucase; ainsi ils furent, environ 1300 ou 1400 ans avant Jésus-Christ, les marchands de toute la Méditerranée orientale. Il semble que Sidon fut détruite par les Philistins dans le temps où d'autre part ils réduisaient les Israélites à leur payer tribut.

*Tyr* fut l'héritière de Sidon. La légende y racontait les lointains exploits d'une sorte d'Hercule, MELKARTH, dont elle fit plus tard un dieu, Melkarth-Baal; il aurait parcouru toute la Méditerranée et c'est lui qui aurait séparé l'Espagne de l'Afrique et élevé les colonnes d'Hercule. On vit longtemps en effet à cet endroit les ruines d'un monument phénicien. Sur les traces de ce héros, les Tyriens connurent la Sicile, la Sardaigne, les îles Baléares. L'Espagne fut pour eux comme un nouveau monde; ils en exploitèrent les mines d'argent. Au delà des colonnes d'Hercule ou de Melkarth, ils trouvèrent de l'étain dans les îles Cassitérides sur la côte méridionale de l'Angleterre, de l'ambre jaune sur les côtes de la mer Baltique, comme au Sud ils longèrent la côte d'Afrique jusqu'au cap Vert. Toute l'antiquité n'a pas connu de terres plus lointaines.

Tyr fut déchirée par de sanglantes dissensions; les partis s'y disputèrent le pouvoir et la fortune. A ces querelles *Carthage* dut la naissance; une fille d'un roi de Tyr, Elissar, que nous appelons Didon, chassée par des ennemis, fonda Carthage, qui fut prête à prendre la succession de Tyr, lorsque celle-ci eut été ruinée par les Assyriens et surtout par le long siège de treize ans qu'elle eut à soutenir contre Nabuchodonosor. Carthage alors posséda dans la Méditerranée occidentale, sur les côtes de l'Espagne, de la Sardaigne et de la Sicile, un empire qui ne fut détruit que par les Romains deux siècles avant Jésus-Christ.

Par ces trois puissantes cités, Sidon, Tyr, Carthage, tout le monde connu des anciens fut tributaire du commerce phé-

nicien. Les caravanes allaient de la Phénicie à l'Arabie, ou à l'Assyrie vers la Perse, vers l'Inde, ou par l'Asie Mineure vers la mer Noire. Les vaisseaux allaient d'une extrémité à l'autre de la Méditerranée; leur plus lointain voyage occidental fut



Le colosse d'Amathonte (Musée de Constantinople), d'après le *Manuel d'Archéologie orientale* de BABELON.

accompli au v<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ par le Carthaginois HANNON, qui au sud du cap Vert alla jusqu'à l'entrée du golfe de Guinée, vers le pays actuel de Libéria. Jusqu'au commencement des temps modernes la navigation ne fit pas d'autres progrès; avec les Espagnols et les Portugais, les Phéniciens sont les plus grands voyageurs de l'histoire.

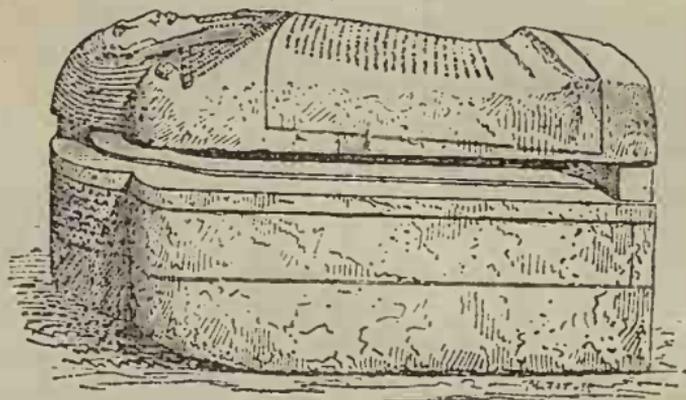
Il n'y a rien à retenir de leur religion, à la fois sanguinaire et sensuelle, sinon le souvenir des sacrifices humains et des odieuses cérémonies dont était fait le culte de leurs divinités, APOXIS le dieu-soleil, sa compagne AS-TARTÉ déesse de la lune et de la planète Vénus, et surtout ce Melkarth-Baal qui ne se satisfaisait que du sang abondamment versé des jeunes garçons et des jeunes filles. Il est devenu le Moloch carthaginois auquel il fallait

sacrifier le premier-né de chaque famille, auquel un jour, pour obtenir la délivrance de Carthage assiégée, on sacrifia 200 jeunes enfants: ce qui d'ailleurs ne servit à rien.

Les Phéniciens eurent une industrie active; ils fabriquaient le verre, des poteries remarquables, des bijoux, des étoffes de pourpre dont la renommée était universelle. Ils n'ont pas

eu un art original; ils n'en avaient pas le temps, et quand ils avaient par exemple à ensevelir un puissant personnage, ils prenaient un beau sarcophage égyptien, ils expulsaient la pauvre momie et la remplaçaient par leur illustre compatriote : telle est l'histoire, non point très honnête, du *sarcophage d'Eschmunazar*, au musée du Louvre.

Ils ont aussi emprunté aux Égyptiens leur alphabet. Avec leur tempérament de vulgarisateurs, ils ont fait subir à l'écri-



Le sarcophage d'Eschmunazar (Musée du Louvre), d'après le *Manuel d'Archéologie orientale* de BADELON (libr. Quantin).

ture égyptienne les simplifications nécessaires pour qu'elle devint pratique, et leur rôle en cette affaire a la valeur d'une invention.

Les Égyptiens d'abord comme des enfants écrivirent en dessinant ce qu'ils voulaient dire, en dessinant un lion pour dire le lion, un oiseau pour dire l'oiseau, tout à fait à la façon de nos rébus. Puis ils simplifièrent ces dessins en ne représentant qu'une partie de l'objet, la tête du lion, le bec de l'oiseau : ils eurent ainsi ce qu'on appelle les signes idéographiques, ou les signes d'images; on conçoit le nombre considérable de signes qui leur étaient alors nécessaires.

Par un premier effort de synthèse déjà fort remarquable, ils constatèrent que les sons sont beaucoup moins nombreux que les images; ils rapprochèrent tous les signes idéographiques qui oralement s'expriment par le même son, par exemple *pa*, dans palais ou papyrus ou parure, ou bien *li*,

dans lion, lire, livrer. Ils eurent alors une série moins nombreuse de signes de son, la plupart syllabiques; ainsi ils eurent un signe pour dire *pa*, un autre pour *pi*, un troisième pour *po*, d'autres encore *pla*, *pri*, *pra*, etc. Ils surent même faire l'effort nouveau de rapprocher les sons identiques dans chaque articulation; ils distinguèrent *a*, d'une part, et *p* de l'autre, et ils eurent deux signes distincts pour l'une et l'autre lettre : c'était l'alphabet.

Ⲁ	ⲁ ⲁ	Ⲃ ⲃ	Ⲅ ⲅ	Ⲇ ⲇ	Ⲉ	ⲉ	Ⲋ ⲋ Ⲍ
a	b	g, c	d	e, E	u	z	h
ⲍ	Ⲏ ⲏ	Ⲑ ⲑ	Ⲓ	ⲓ	Ⲕ	ⲕ Ⲗ	
th	i	k	l	m	n	s	
ⲏ	Ⲑ	ⲑ	Ⲓ ⲓ	Ⲕ	ⲕ	Ⲍ ⲍ Ⲏ	
o	p	p	q	r		t, x	

L'alphabet phénicien.

Un alphabet est essentiellement l'ensemble des signes nécessaires pour exprimer tous les sons et les inflexions que l'on peut émettre. Les Égyptiens eurent l'alphabet, mais ils eurent aussi une infinité de signes syllabiques et de signes idéographiques, qui ont fait pendant des siècles de leurs hiéroglyphes autant d'énigmes. Les Phéniciens, plus pratiques, ont tiré des hiéroglyphes 22 signes seulement, 22 lettres, suffisantes par leurs combinaisons diverses pour exprimer tous les sons, consonnes ou voyelles. C'est cet alphabet, extrait de l'écriture égyptienne, qui est devenu, par légères modifications, l'alphabet grec, l'alphabet latin, l'alphabet de toutes les langues européennes. Ce sont aussi plus tard des Sémites, les Arabes, qui ont facilité tous les progrès du calcul par l'invention des dix chiffres et de la numération décimale. En vérité la civilisation doit beaucoup, surtout par vulgarisation, aux races sémitiques, nomades et voyageuses : elles eurent le génie des rapports entre les peuples.

## LIVRE II

### CIVILISATION GRECQUE

---

#### CHAPITRE V

##### LA GRÈCE HÉROÏQUE

1. — Les Hellènes. — Leurs établissements.
2. — Les Dieux et les Héros.
3. — Athènes et Sparte. — L'Oracle de Delphes.

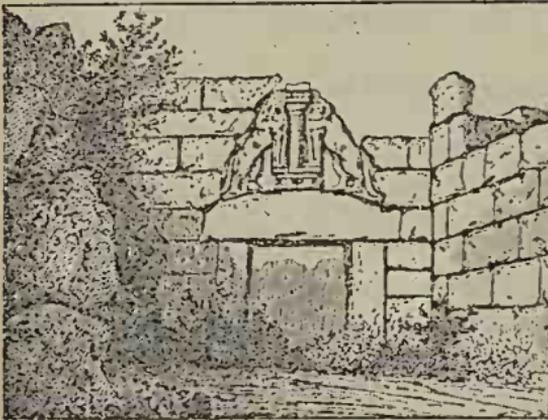
#### I

La Grèce tient sur le globe une place toute petite et elle fut, même dans l'antiquité, peuplée d'un petit nombre d'habitants. Mais la nature de son sol et de son climat explique le grand rôle historique qu'elle a joué.

Divisée en deux parties par le golfe de Corinthe, elle est, au Nord comme au Sud, dans l'Hellade comme dans le Péloponèse, couverte de montagnes. Sauf la plaine de Thessalie, l'Hellade, de l'Acarnanie à l'Attique, est parcourue par les derniers chaînons du Pinde, dont les pentes mêmes sont battues des flots de la mer et ne laissent que des passages étroits, comme les Thermopyles, pour entrer dans le pays. Le Péloponèse aussi est sillonné en tous sens par les rameaux du plateau d'Arcadie, et Sparte fut comme perdue dans un ravin de la vallée de l'Eurotas. La montagne occupe donc la plus grande partie du sol de la Grèce, son air vif a donné la force et la souplesse au corps de ses athlètes et de ses jeunes gens, a versé dans l'âme de ses guerriers la passion de la liberté.

Mais la mer est partout voisine de la montagne; en aucun pays du monde elles ne se mêlent aussi intimement. Outre la profonde déchirure du golfe de Corinthe, le continent grec est partout déchiqueté en caps et en baies; les îles sont comme

des morceaux de Grèce qui auraient été détachés pour servir de ponts sur la mer Egée ; elles mènent à l'Asie Mineure dont la côte a des caractères analogues. On dirait que la mer s'enfonce partout dans les terres pour y aller chercher les hommes et les attirer à elle. Et si parmi les Grecs, les uns, comme les Spartiates, se sont le plus souvent attachés à leurs rochers, d'autres, comme les Athéniens, se sont laissé séduire par l'attrait de la mer. Ils ont quitté leur patrie, soit pour fonder au loin d'autres patries, soit pour revenir à leur pays d'origine, toujours pour faire le commerce, s'instruire des mœurs et des coutumes étrangères,



Porte des Lions, à Mycènes.

s'élargir l'esprit par ces comparaisons incessantes, et former ainsi peu à peu le plus mobile et le plus intelligent des peuples.

La mer et la montagne enferment entre elles un grand nombre de régions, de vallées bien closes, bien isolées, où

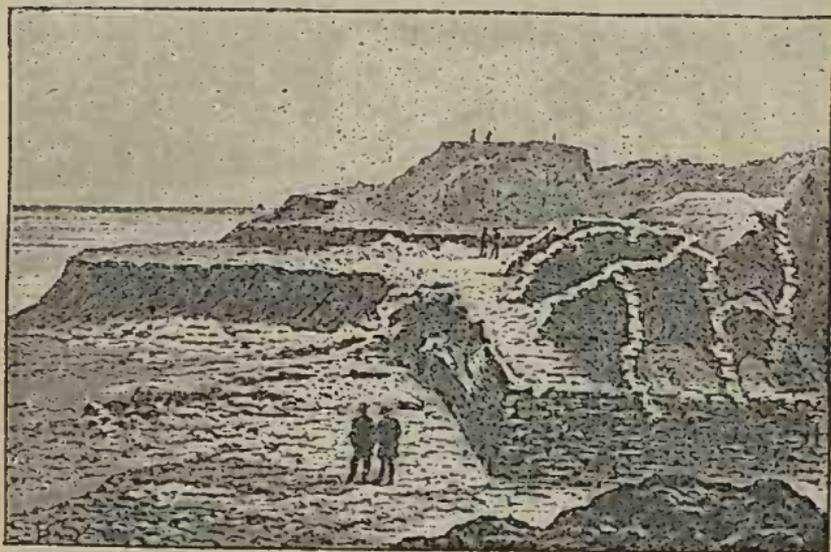
chaque tribu a vécu de sa vie propre, jalouse de sa liberté, fière de son originalité, et rebelle à toute influence des voisins. De là la variété si grande de l'histoire de ce petit peuple dont aucune cité ne sut absorber les autres. L'Asie aux vastes plateaux, aux larges bassins, fut le pays des empires immenses. La Grèce aux étroites vallées fut le pays des petites républiques, la terre de la liberté pour chaque cité, presque pour chaque homme. Sa physionomie historique présente les aspects les plus changeants, partant les plus instructifs.

Les Grecs, ou plutôt les Hellènes, comme ils s'appelaient eux-mêmes, ne furent pas les premiers habitants de la Grèce. Il y a dans le Péloponèse et en Crète des traces de civilisation qui ne leur appartiennent pas et que l'on attribue à une population antérieure, celle des *Pélasges* : ce sont à *Corinthe*, des murs cyclopéens faits de gros blocs de pierre entassés

irrégulièrement et qui se tiennent par leur seule masse; ce sont à *Mycènes* des murs pélasgiques faits de blocs plus réguliers ajustés aussi sans ciment, comme ceux qui soutiennent la porte des Lions. Ils sont le souvenir d'une ancienne civilisation qu'on appelle aujourd'hui la civilisation mycénienne ou crétoise et qu'il faudrait sans doute placer vers le XIII<sup>e</sup> ou le XIV<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ. Elle a été surtout étudiée par un savant allemand, le docteur SCHLIEMANN. Il a retrouvé sur la colline d'His-sarlik, près du détroit des Dardanelles, l'emplacement de Troie, c'est-à-dire les ruines superposées de cinq villes

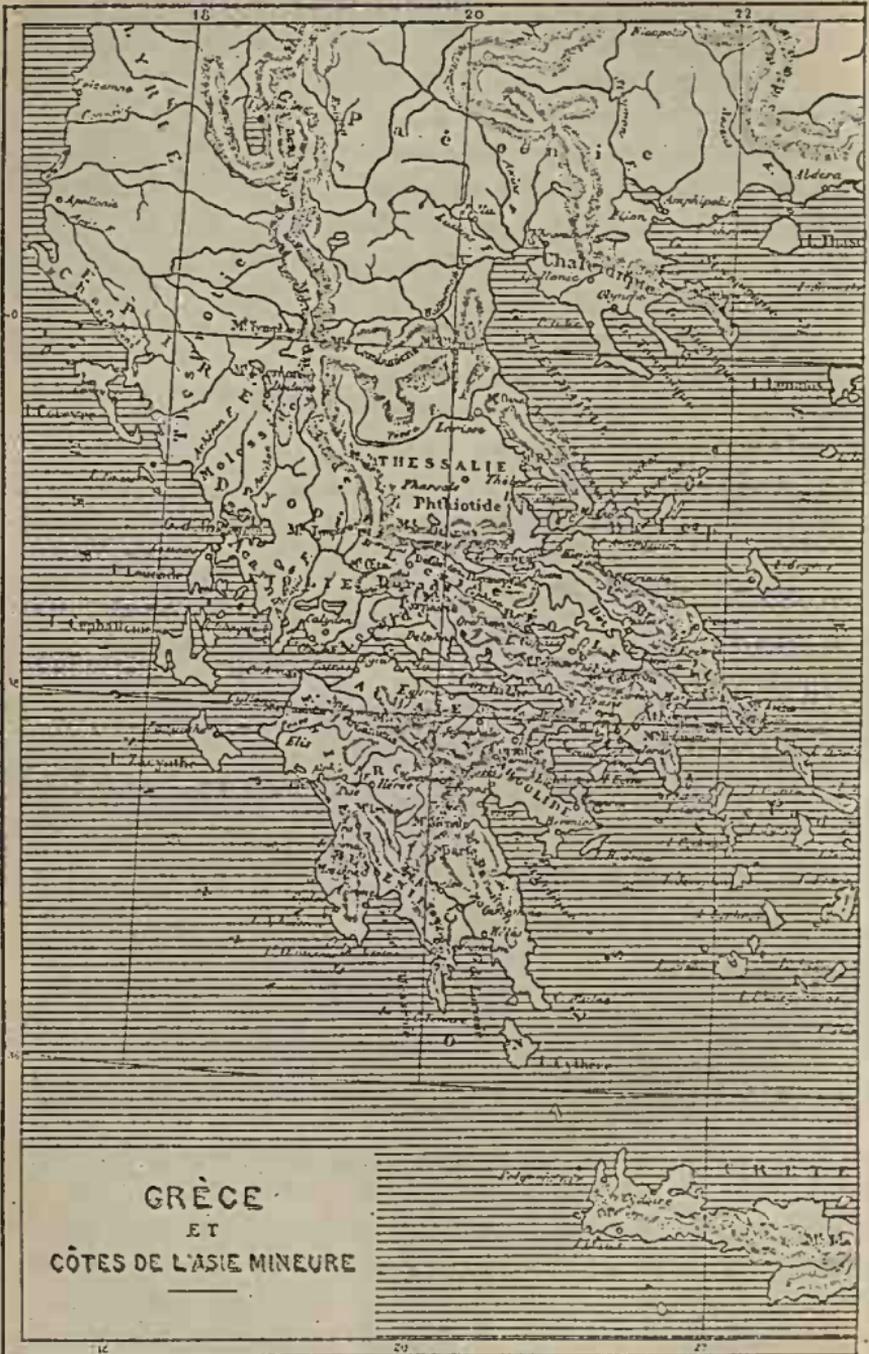


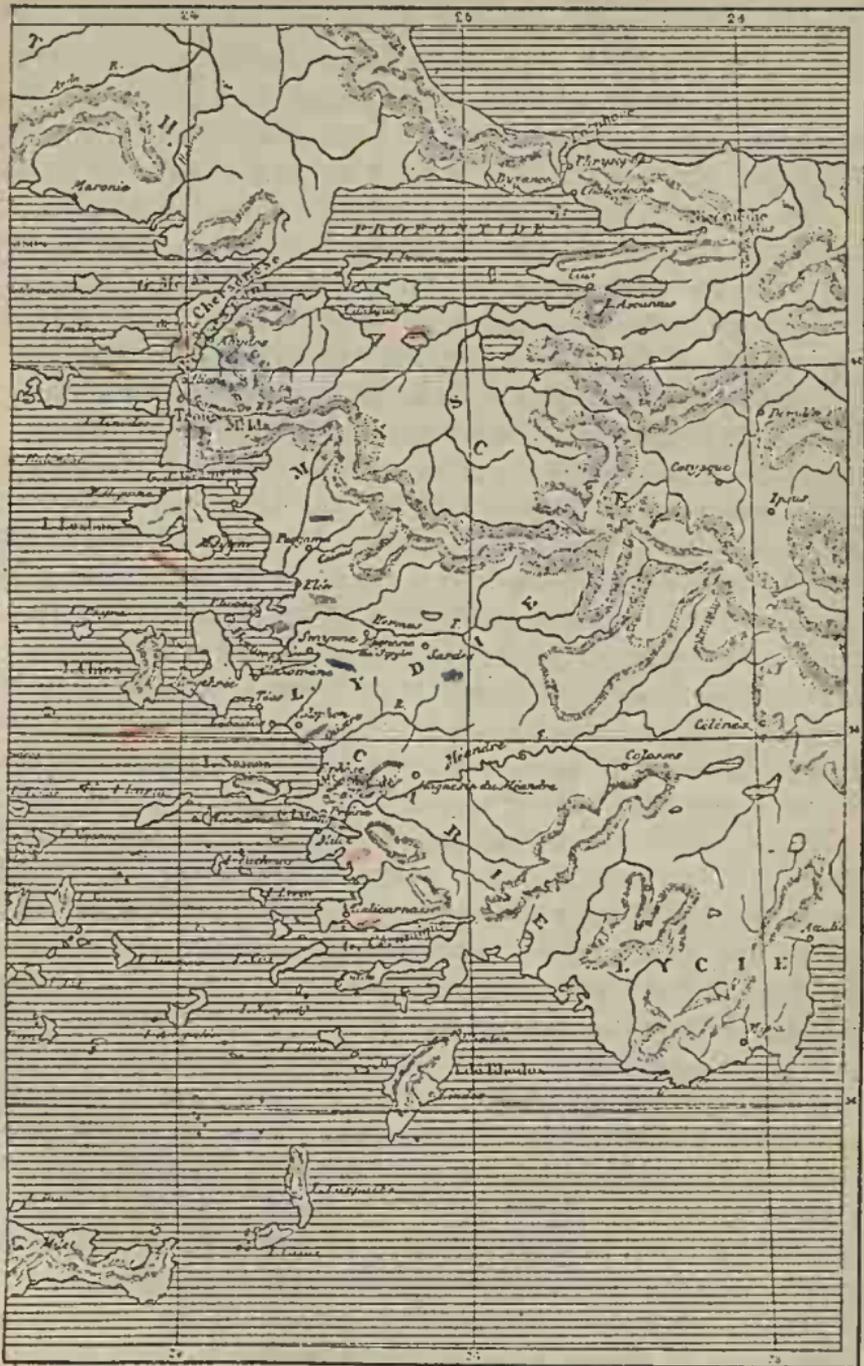
Masque d'or trouvé à My-cènes (art mycénien).



Les fouilles de M. Schliemann à His-sarlik (Troie).

successivement construites sur cette colline, et parmi les ruines les plus récentes, les plus superficielles, des armes, des vases de l'époque de la guerre de Troie et surtout une belle collection de chaînes d'or et de colliers qu'il appela le *Trésor de Priam*. De même il mit au jour parmi les ruines d'*Argos* des monuments qu'il considère, peut-être justement,





comme les tombeaux de la famille d'Agamemnon, à *Tirynthe* une citadelle et les restes d'un palais qui dut être assez semblable à ce que l'Odyssée raconte du palais d'Ulysse à Ithaque.

Un autre savant, un Anglais, M. Evans, a retrouvé de même en Crète, sur l'emplacement de l'ancienne Gnosse [aujourd'hui Céphala, près de Candie], les restes du palais de Minos et prouvé que ce roine fut pas purement légendaire : il s'agit d'un vaste palais de 120 mètres de long où le trône du roi s'est conservé presque intact ; une autre construction considérable aussi paraît avoir été le *Labyrinthe* et se perd en effet, comme celui d'Égypte, en galeries et corridors interminables. M. Evans y a découvert une statue du *Minotaure*, monstre humain à tête de taureau : ce n'est pas une preuve d'ailleurs qu'il ait jamais existé. On ne sait pas encore beaucoup de choses sur cette civilisation ancienne ; c'est un problème historique dont la solution sera vraisemblablement longue et difficile. On peut admettre du moins qu'il y eut là un premier État grec régulièrement organisé sous Mixos, que peut-être les contemporains de Minos eurent déjà le goût des arts et l'esprit inventif, puisque c'est là que Dédale et Icare essayèrent de s'élever et de se diriger dans les airs : il est vrai que leurs ailes enduites de cire furent fondues par le soleil jaloux et qu'ils retombèrent lourdement sur le sol.

Les *Hellènes* vinrent d'Asie, où ils se détachèrent de la masse des familles aryennes pour descendre sur les rivages de la mer Égée pendant que les Latins et les Celtes poursuivaient leur route vers l'Ouest. Les uns, les *Ioniens*, comme on les appela, ne furent pas effrayés de la mer sonore et profonde ; ils se risquèrent sur des barques, à la façon des Phéniciens ; ils passèrent dans les îles de la mer Égée sur les côtes du pays grec, ils s'y établirent ; ils allèrent même plus loin et donnèrent leur nom à la mer qui sépare la Grèce de la Sicile, la mer Ionienne. Ils accomplirent ces premiers progrès sous la conduite et la tutelle de peuples plus anciens et plus instruits qu'eux, et leurs légendes en gardèrent le souvenir. Le Phénicien CADMUS, fils d'un roi de Tyr, leur enseigna l'alphabet, construisit la citadelle de Thèbes en Béotie, la *Cadmée*, et leur apprit, dit-on, l'art de travailler les métaux. L'Égyptien CÉCROËS bâtit la première forteresse de l'acropole qui

domine Athènes, répartit les habitants de l'Attique en douze bourgades et leur enseigna la culture de la vigne et de l'olivier. En Argolide la légende parlait d'un autre Égyptien, DANAÛS, et de ses cinquante filles qui épousèrent le même jour leurs cinquante cousins et les tuèrent tous, sauf un, pendant leur sommeil. Elles furent condamnées dans les enfers à remplir d'eau un tonneau sans fond.

D'autres Hellènes, moins hardis, étaient arrivés en Grèce par terre, de pâturage en pâturage, et entrèrent dans le pays par le Nord. Leur avant-dernière étape fut au sud de l'Épire. C'étaient surtout des tribus de DORIENS, groupées autour du sanctuaire de Dodone, dont le chêne sacré rendit à travers les siècles des oracles toujours écoutés. D'eux se séparèrent d'abord les Thessaliens, qui chassèrent devant eux les Béotiens et occupèrent les fertiles vallées qui ont gardé leur nom ; les Béotiens durent descendre plus au Sud, au-delà du défilé des *Thermopyles*.

Les Doriens eux-mêmes, après s'être arrêtés sur les pentes de l'Olympe, restèrent quelque temps sur le Parnasse, dans la contrée qui en conserva le nom de Doride. Enfin leurs bandes continuèrent leur route vers le Sud ; trouvant l'isthme de Corinthe défendu, elles franchirent le golfe sur des barques, jetèrent la terreur parmi les populations achéennes et ioniennes du Péloponèse et occupèrent la plus grande partie de la péninsule.

L'invasion doriennne est le premier fait vraiment authentique, dans ses grandes lignes du moins, de l'histoire grecque. Il eut des conséquences très étendues. Les tribus déplacées, refoulées par cette arrivée de nouveaux peuples, durent chercher une demeure ailleurs ; et ce fut pendant plusieurs générations un bouleversement général des populations établies dans la Grèce. Des tribus furent rejetées sur les côtes, s'y embarquèrent et retournèrent vers la côte d'Asie, d'où elles venaient ; il faut peut-être rattacher à cette migration la légende de la guerre de Troie. Beaucoup d'Ioniens refluèrent à travers les Cyclades, atteignirent Chios, Samos, fondèrent *Ephèse*, *Milet*, et la partie centrale de la côte de l'Asie Mineure s'appela désormais l'*Ionie*. Les Doriens eux-mêmes, continuant en quelque sorte le mouvement qui les avait

jetés de la Thessalie sur le Péloponèse, traversèrent les îles qui unissent cette presqu'île à la Crète, s'emparèrent de cette grande île, arrivèrent jusqu'à Rhodes, et envoyèrent quelques colons à Halicarnasse, à la pointe sud de l'Asie Mineure, qui fut connue longtemps sous le nom de Doride.

Ces établissements grecs sur la côte d'Asie, l'Ionie surtout et sa principale ville Milet, furent bientôt très prospères et très peuplés. Avant la Grèce, Chios et Samos eurent de brillantes écoles de peinture et de sculpture. L'illustre poétesse SAPHO était de Lesbos et vivait au commencement du vi<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ. La science grecque naquit dans l'Ionie : THALÈS DE MILET fut déjà un mathématicien remarquable ; il savait calculer les éclipses, mesurer la hauteur des pyramides d'après l'ombre projetée ; il pensa donner une explication du système du monde en faisant de l'eau le principe de toutes choses. Il y eut alors en Ionie une nombreuse et remarquable école de philosophie. Nul ne fut plus célèbre que PYTHAGORE de Samos ; il enseignait au vi<sup>e</sup> siècle que la terre tourne sur elle-même, et que cela produit le jour et la nuit ; il enseigna l'immortalité de l'âme et la métempsychose, c'est-à-dire la migration des âmes après la mort à travers des corps d'animaux où elle subit le châtement de ses péchés et se purifie peu à peu ; cela n'est pas très éloigné de certaines croyances des Égyptiens. Pythagore eut d'ailleurs une haute conscience de sa valeur et pensa un moment fonder à Samos une sorte de gouvernement de la philosophie ; il attira sur lui les colères populaires, et exilé il alla finir ses jours à Croton dans la Grande-Grèce. On conserva une grande estime de ses talents, et on raconta qu'il était ressuscité après sa mort et que quelques-uns l'avaient vu : le bruit ne dura pas.

Il ne fut pas seul victime des discordes qui déchiraient déjà les cités grecques et qui allaient être un des caractères essentiels de leur histoire ; elles furent du reste dès ce moment la cause d'autres établissements. En effet, outre les querelles intérieures, des besoins nouveaux, l'excès de population en firent sortir, comme de la Grèce aussi, de nouvelles colonies, qui s'éloignèrent de la mer Egée dans toutes les directions et détruisirent les derniers restes de la puissance coloniale des Phéniciens.

Les Ioniens, comme jadis les Sidoniens, occupèrent les côtes de la Méditerranée orientale. Chalcis d'Eubée donna son nom à la presque île thrace de la Chalcidique. Milet régna sur la mer Noire, bâtit *Sinope*, d'où sortirent ensuite les fondateurs de Trapézonte ou *Trebizonde*, et établit des colons jusque sur les côtes de la Chersonèse Taurique, à Théodosia, Panticapée. Milet aussi fit un commerce actif avec l'Égypte, et *Naucratis*, sur un des bras du Nil, fut comme une ancêtre d'Alexandrie.

Les Doriens furent plus nombreux dans la Méditerranée occidentale, parcourue par les derniers vaisseaux de Tyr et par ceux de Carthage. Corinthe, au nord de la mer Ionienne qui dès lors ne méritait plus son nom, occupa l'île de Corcyre et Epidamne sur la côte. Franchissant cette mer, ses colons jetèrent les assises de *Syracuse*; d'autres Doriens furent les fondateurs, en Sicile aussi, de *Géla* et d'*Agrigente*. Le sud de l'Italie fut alors appelé la Grande-Grèce. Après la grandeur éphémère de *Sybaris*, les principales villes de cette région furent doriennes, *Crotone* et *Tarente*. Des Phocéens allèrent jusqu'à *Massalia* (*Marseille*). En face de Tarente enfin, sur la côte africaine, les Doriens fondèrent Cyrène, qui, vers l'Égypte ferma le cercle des colonies grecques, désormais réparties tout autour de la mer Méditerranée, depuis l'extrémité occidentale de la Sicile jusqu'au fond du Pont-Euxin, au pied du Caucase.

Tel fut le domaine de la race grecque, le théâtre où se développa son histoire. Le centre de la scène est autour de la mer Égée; mais l'action s'étend bien plus loin de part et d'autre. Les marchands grecs d'aujourd'hui fréquentent toujours les mêmes rivages.

## II

On connaît mieux un peuple par ses croyances et par les préoccupations de son esprit que par ses faits d'armes les plus retentissants. La vie politique des Grecs n'exerça pas, du moins avant Alexandre, une grande action en dehors des limites mêmes du monde grec que nous venons de déterminer: mais leur vie intellectuelle et morale a contribué à

l'éducation de tous les Européens, et l'étudier c'est étudier les origines mêmes de notre civilisation.

La vraie religion des Grecs fut la religion du foyer. Ils avaient l'habitude d'ensevelir leurs morts dans la maison même, parfois sous la pierre du foyer, et ils ornaient la pièce principale de leur demeure, l'atrium, de figurines de cire ou de terre cuite qui représentaient les ancêtres, devenus les dieux lares, les divinités protectrices de la famille. Le père était naturellement le prêtre de ce culte ; à chaque repas il ne manquait pas d'observer la touchante coutume des libations aux morts : il versait sur la pierre du foyer un peu de tous les mets et de toutes les boissons qu'on servait et ainsi les ancêtres semblaient participer aux repas de leurs descendants ; ils paraissaient présents au milieu de la famille. L'esclavage même, cette plaie de toute l'antiquité, fut moins odieux dans ces temps primitifs de la Grèce, où les esclaves étaient admis à ce culte domestique ; n'avaient-ils pas servi les parents disparus ? Ne serviraient-ils pas les enfants ? Par ce culte des ancêtres, ils faisaient partie de la famille ; ils en étaient naturellement mieux traités. D'ailleurs à cette époque de migrations belliqueuses, de continuel conflits entre les races, ils étaient souvent des hommes libres de la veille ; nul ne pouvait être certain de n'être pas esclave demain, et il n'y avait pas entre les maîtres et les serviteurs les différences qui les ont séparés plus tard comme en deux espèces de l'humanité, les uns même plus près de l'animalité. En attendant, le culte du foyer constitua pendant longtemps des familles étroitement unies ; il n'y eut rien de plus profond chez les Grecs que le respect des morts ; leurs coutumes les plus constantes, leurs superstitions les plus enfantines s'y rattachent : ce fut leur véritable et pour beaucoup leur unique religion.

Mais ils eurent aussi peu à peu des croyances communes à plusieurs familles. Lorsque les cités se formèrent de la réunion de plusieurs tribus, elles eurent un culte plus étendu que celui du foyer ; elles honorèrent le dieu ou le héros qui les avait fondées, le grand ancêtre auquel elles croyaient devoir l'existence. Car dans les associations antiques rien n'était durable qui n'était cimenté par le culte. Aussi chaque cité grecque eut sa divinité protectrice ; mais enfin toutes les

cités grecques associèrent leurs diverses divinités, et constituèrent de véritables familles ; chaque cité garda ses préférences pour sa divinité particulière, mais toutes les cités honorèrent ensemble les dieux de l'Olympe : ce fut la religion nationale de la Grèce, qui n'eut jamais que des dieux grecs et ne témoigna jamais que du mépris aux croyances des « barbares », c'est-à-dire des autres peuples.

Aussi l'Olympe était-il le séjour de ses dieux, tout près d'elle, au-dessus des plaines de Thessalie, très haut d'ailleurs, loin de l'atteinte des regards humains, à près de 3 000 mètres d'altitude, parmi les nuées. Avant de s'établir en maîtres sur l'Olympe, les dieux avaient eu à lutter contre les Titans qui leur en disputaient la possession ; il ne faut pas juger de l'importance de cette guerre par la *Gigantomachie* de SCARRON ; Scarron était un personnage très irrévérencieux et qui avait totalement perdu le respect des divinités. Assurément la guerre des dieux et des géants dut être épouvantable ; et les Titans entassèrent un jour le mont Ossa sur le mont Pélion pour escalader l'Olympe, et Jupiter et les autres dieux eurent beaucoup de peine à repousser une attaque pareille ; les dieux pourtant triomphèrent et enchaînèrent les vaincus sous les entrailles de la terre où quelquefois, en secouant leurs chaînes, ils agitent le sol de tremblements redoutables.

Mais les dieux régnerent sur l'Olympe. Ossa et Pélion restèrent tranquilles à côté l'un de l'autre. Le maître des dieux, le roi de l'Olympe et du ciel, était Zeus, le Jupiter des Romains. Le seul froncement de son sourcil faisait trembler la terre ; il portait la foudre ; le plus fort des oiseaux, l'aigle qui ne craint pas le soleil, était son attribut ; il n'était pas toujours aussi grave, par exemple lorsqu'il se déguisait en pluie d'or pour entrer dans la tour où Danaé était prisonnière, ou qu'il prenait auprès d'Alcmène les traits de son mari Amphitryon, ou qu'il se transformait en génisse pour emporter la jeune Europe sur son dos. Les Grecs, amis des contes, se plaisaient à transformer en récits poétiques ou plaisants des mythes qui à l'origine étaient presque tous les symboles de phénomènes naturels. Son frère POSEIDON, ou NEPTUNE, régnait sur la mer et les coups de son trident ébranlaient la terre et les plus

hautes montagnes. Leur frère HADÈS, ou PLUTON, était le roi des Enfers, royaume terrible où l'on arrivait après la mort, en traversant les eaux du STYX, sur la barque du funèbre nocher CHARON ; il était assisté de redoutables déesses, les *Erynnyes* ou *Furies*, qui poursuivaient partout les criminels, les *Parques* qui filaient et tranchaient le fil des destinées humaines.

HÉPHAÏSTOS, VULCAIN, fils de Zeus, était le dieu du feu ; précipité de l'Olympe par son père, qui n'était pas toujours aimable, il s'était brisé la jambe en tombant ; difforme, il était laid aussi : on eut tort de le marier à Vénus. Il avait ses forges dans l'île de Lemnos et sous l'Etna, et souvent on entendait les sourds mugissements de ses enclumes. ANÈS, MARS, était le dieu de la guerre, un dieu brutal et bellâtre, qui n'eut pas beaucoup d'autels en Grèce. PHOÏBOS, APOLLON, au contraire, était le dieu grec par excellence ; il avait les attributions les plus variées et régnait sur toutes les manifestations de la vie intellectuelle ; il était le dieu lumineux et conduisait le char du soleil, lorsque l'Aurore aux doigts de rose lui avait ouvert les portes du ciel ; il était le dieu des lettres, des arts, des sciences et sur le Parnasse il conduisait le chœur des neuf Muses. Sa sœur, ARTÉMIS, DIANE, ou PHOEBÉ, était la déesse de la lune et de la chasse.

DIONYSOS, BACCHUS, le dieu du vin, voulait qu'on lui consacraît des fêtes brillantes et tumultueuses. Ces représentations, grossières d'abord, furent ensuite ou sérieuses ou piquantes et furent l'origine de la tragédie et de la comédie.

DÉMÈTER, CÉRÈS, la déesse de la terre nourricière, le front couronné d'épis, avait appris aux hommes l'art de cultiver les champs. Sa fille PERSÉPHONE ou PROSERPINE avait été enlevée par Pluton et était devenue la reine des enfers.

HÉRA, JUNON, sœur et femme de Zeus, présidait sur la terre aux mariages ; pourtant très acariâtre, elle ne savait pas assurer la paix de son propre ménage. APHRODITE, VÉNUS, marquée de quelques traits de l'Astarté phénicienne, et née des eaux de la mer, était la déesse de la beauté et de l'amour ; femme de Vulcain, elle fut aimée de Mars ; Vulcain les surprit et les enveloppa dans un même filet afin de pouvoir prendre tout le monde à témoin de son malheur ; il eût mieux fait d'être discret, car on se moqua de lui. PALLAS ATHÈNA,

MINERVE, était sortie tout armée du cerveau de Zeus ; elle était la protectrice d'Athènes qui lui devait son nom ; elle portait le casque guerrier, la longue lance et l'égide, le bouclier invincible ; elle était l'intelligence même et la divinité favorite du peuple athénien.

HERMÈS, ou MERCURE, le messager des dieux, était en même temps le dieu du commerce dont son caducée est resté l'emblème ; les voleurs avaient l'impertinence de l'invoquer. Dans les campagnes de l'Attique, les bornes des champs étaient surmontées de l'image d'Hermès, car il avait la charge de faire respecter les propriétés.

Et tous ces dieux étaient entourés de milliers de divinités secondaires ; dans les bois, chaque arbre abritait une déesse, un dieu, un faune ou une dryade ; chaque source baignait les pieds d'une naïade, et si parfois dans la profondeur des bois, parmi les bruits de la source et des oiseaux, on entendait quelque léger cri, c'était le dieu Pan ou quelque faune qui poursuivait les nymphes ou qui se moquait du passant. La Grèce, dit Musset, « vivait et respirait dans un peuple de dieux ».

Les Grecs, tant que les philosophes n'eurent pas épuré les conceptions spontanées de l'imagination populaire, ne s'élevèrent donc pas à la conception d'un Dieu unique, d'une Providence universelle ; ils n'eurent pas l'idée d'une telle notion. Ils se contentèrent de diviniser le ciel, la terre, les eaux, l'intelligence ; ils s'arrêtèrent au *polythéisme*. L'imagination grecque enrichit la vie de ces dieux des plus merveilleux récits ; elle leur fit une existence agitée, belle ou triste, à l'image de celle des mortels ; elle leur inventa, avec une fécondité intarissable, des querelles de ménages, des joies et des peines ; ils furent des hommes vraiment plus grands que les hommes de la terre, plus beaux, plus puissants, aux colères plus terribles, aux passions plus violentes ; ainsi le caractère essentiel de cette religion grecque fut l'*anthropomorphisme*, c'est-à-dire la ressemblance des hommes et des dieux : en vérité les Grecs divinisèrent les passions de l'homme comme les forces de la nature. Si l'élévation morale manqua souvent à ces conceptions religieuses des Grecs, elles furent du moins pour l'art et la poésie une source inépuisable d'inspiration.

Les Grecs mêlaient si intimement les dieux à l'humanité que les hommes supérieurs, les *héros*, qui leur avaient rendu de grands services, étaient divinisés par eux et devenaient après leur mort des demi-dieux.

Le plus illustre, celui qui en quelque sorte les résume tous, fut **HERCULE** ; il était d'ailleurs fils de Jupiter et d'Alcmène, donc dès sa naissance un demi-dieu. Sa destinée et son courage le forcèrent de bonne heure à accomplir les plus rudes travaux. Il parcourut le monde en purgeant la terre de ses monstres. Il délivra l'Argolide du terrible lion de Némée qui y jetait l'épouvante. Il tua l'hydre de Lerne. Il enleva les pommes d'or du jardin des Hespérides aux extrémités occidentales du monde. Il soulagea un moment Atlas fatigué de porter le ciel sur ses épaules. Il vainquit en Italie le brigand Cacus. Il assainit l'Élide et nettoya en un jour les écuries d'Augias en y détournant les eaux de l'Alphée. Il sépara l'Europe de l'Afrique, et éleva, de chaque côté du détroit ainsi ouvert, les colonnes qui portèrent son nom ; sa légende ici se confond avec celle du Melkarth de Tyr. Il terrassa en Libye le géant Antée. Il arracha aux enfers Alceste qui avait consenti à mourir pour son mari Admète, et il faut lire à ce propos la tragédie d'*Alceste* si humaine. Redresseur de tous les torts, fléau de tous les criminels, Hercule passa sur la terre comme le châtiment envoyé du ciel pour y assurer le règne de l'ordre et de la justice. Il est comme le symbole de ces temps primitifs où l'homme est obligé d'abord de lutter contre les brigands, contre les bêtes féroces, contre les marécages pestilentiels, et d'organiser son domaine avant de le cultiver et d'y vivre une vie régulière.

Les autres héros grecs ne sont, pour ainsi dire, que la monnaie d'Hercule. Thésée, le fondateur d'Athènes, fut longtemps son compagnon ; il délivra l'Attique du Minotaure de Crète auquel il fallait chaque année payer un tribut de sept jeunes gens et de sept jeunes filles ; il n'épousa point Ariane, dont le fil l'avait guidé parmi les détours du Labyrinthe ; il épousa Phèdre, et ce mariage fut tragique, si l'on s'en rapporte à l'*Hippolyte* d'Euripide et à la *Phèdre* de Racine. PERSÉE coupa la tête de MÉDUSE, monstre-femme à la chevelure de serpents ; son horrible figure orna désormais l'égide

de Pallas ; elle avait le don de pétrifier tous ceux qui la regardaient. BELLÉROPHON montait *Pégase*, le coursier ailé né du sang de la Méduse ; il tua la *Chimère*.

Thèbes en Béotie donna naissance à la terrible légende d'ŒDIPÉ qui a trouvé dans SOPHOCLE un si admirable interprète ; il faut lire en particulier la grandiose trilogie d'*Œdipe roi*, *Œdipe à Colone*, *Antigone* ; il faut y suivre notamment l'invincible puissance de la fatalité : Œdipe, exposé aux bêtes par son père qui craint d'après l'oracle d'être tué par lui, vécut cependant et tua son père sans le connaître ; il tua le Sphinx de Béotie en devinant son énigme ; il en fut récompensé par les Thébains qui le nommèrent roi et lui firent épouser la veuve de son père, sa mère, Jocaste ; et ensuite il connut tout cela, qu'il était le meurtrier de son père, le mari de sa mère, le frère de ses enfants ; d'horreur il se creva les yeux, et erra misérable, sous la conduite touchante de sa fille Antigone. Sa légende se prolonge interminable dans les luttes sacrilèges de ses deux fils Étéocle et Polynice, les frères ennemis.

Plus près de l'époque historique, la légende grecque embellit certains faits dont le fond fut sans doute réel. Telle l'expédition des Argonautes. Sur son vaisseau *Argo*, Jason quitta la Grèce avec d'illustres compagnons, et s'en alla jusqu'au fond du Pont-Euxin, dans ce pays de Colchide aux fleuves extraordinaires où il suffit de plonger une toison pour qu'elle se couvre de paillettes d'or. Jason y arriva, et avec l'aide de la magicienne MÉDÉE, qui l'aima, il conquit la *Toison d'Or* ; mais il ne rentra en Grèce qu'après des aventures innombrables à travers le fleuve Océan qui entoure la terre, et Médée lui fit payer cher l'abandon dont elle fut victime.

La *guerre de Troie* réunit encore tous les Grecs dans une même querelle, lorsqu'il fallut punir PARIS, fils du roi de Troie, qui avait enlevé HÉLÈNE, femme du roi de Sparte Ménélas. L'expédition dura dix ans. Tous les rois de la Grèce y prirent part : AGAMEMNON, le roi des rois ; ULYSSE, le rusé roi d'Ithaque ; le vieux et sage NESTOR, les deux AJAX, ACHILLE surtout, le héros aux pieds légers, à la lance infailible, invulnérable, sauf au talon ; car sa mère, la déesse marine Thétis, l'avait plongé dans les eaux du fleuve des enfers, le Styx, ne le retenant que par le talon. Ce fut la plus

merveilleuse des épopées, tous les dieux de l'Olympe y furent intéressés, s'y mêlèrent même aux combats. La poésie grecque, surtout par HOMÈRE, broda autour de cette petite guerre, à peine certaine, autour d'une petite ville, les plus admirables légendes. Lorsque les Grecs furent prêts à partir, les vents se refusèrent à enfler leurs voiles, il fallut sacrifier à Diane la fille d'Agamemnon, IPHIGÉNIE; on sait ce qu'Euripide et Racine ont fait de ce sujet. Quand ils furent devant Troie, l'oracle leur déclara que, pour prendre la ville, il leur fallait avoir les flèches d'Hercule, elles étaient entre les mains de son ami Philoctète, qu'ils avaient abandonné malade dans l'île de Lemnos. SOPHOCLE a représenté dans son *Philoctète* le drame qui s'engage à Lemnos autour du malheureux héros. Troie fut vaillamment défendue, non par Pâris, mais par un autre fils du roi Priam, le vaillant HECTOR, le mari d'ANDROMAQUE; il faut lire dans l'*Iliade* (chant VI) les touchants adieux d'Hector à sa femme et à son petit enfant Astyanax, car, pour avoir tué Patrocle, l'ami d'Achille, il excita la colère de celui-ci; il périt dans ce combat, le plus terrible de toute la guerre, et Homère raconte le corps d'Hector traîné par Achille autour de Troie dans la poussière, les funérailles de Patrocle et les sacrifices ordonnés par le vainqueur, la poignante prière de Priam aux pieds d'Achille pour obtenir qu'on lui rende le corps de son enfant (chants XXII, XXIII, XXIV). Les Grecs finirent par prendre Troie, en s'y introduisant par ruse, cachés dans le flanc d'un énorme cheval de bois: c'est une autre légende que raconte VIRGILE, dans l'*Enéide*, car son héros, ENÉE, fut presque le seul survivant de Troie détruite et incendiée par les Grecs. Les vainqueurs ne jouirent pas tous de la victoire: Achille était mort tué d'une flèche au talon, par Pâris. Agamemnon rentrant à Argos y fut assassiné par sa femme CLYTEMNESTRE, qui fut elle-même tuée ensuite par leur fils ORESTE: car le sang coule abondamment dans toutes ces légendes, c'est la marque des temps primitifs. Ulysse erra dix ans sur les flots, poursuivi par la colère de Poséidon, avant de pouvoir rejoindre *Ithaque*, et l'*Odyssée* d'Homère raconte toutes ses aventures parmi la mer immense: la magicienne Circé, les Cyclopes et surtout le redoutable Polyphème, les Sirènes, Calypso la charmeuse, Nausicaa, la mignonne et

charmante fille du roi des Phéaciens, qui va laver elle-même son linge à la rivière et joue ensuite à la balle avec ses servantes (chant VI), la descente aux enfers où Ulysse retrouve tant de ses anciens compagnons d'armes (chant XI), enfin le retour à Ithaque, le massacre des prétendants qui avaient pillé son bien et convoité sa femme pendant son absence, et les tendres entretiens d'Ulysse retrouvé et de sa fidèle Pénélope (chant XXIII). On ne finirait pas de dire, même en résumé, toutes les richesses que renferment ces deux beaux livres de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, c'était en vérité le trésor de l'imagination et de la poésie grecque. Il n'est pas étonnant que sept villes se soient disputé l'honneur d'avoir donné naissance à Homère; tous les peuples de la Méditerranée se sont partagé son merveilleux héritage, son œuvre est demeurée un des éléments essentiels de leur éducation.

### III

Enfin peu à peu on sort des temps légendaires. LYCURGUE et SOLOX, les législateurs de *Sparte* et d'*Athènes*, leur appartiennent encore, le premier surtout, dont on a pu nier qu'il ait vécu; l'un et l'autre sont comme des demi-dieux, des héros, mais de l'âge des lois et non plus de l'âge des combats et des migrations.

Lycurgue donna en effet aux Doriens de Sparte les lois qui les fixèrent dans le Péloponèse et leur en assurèrent ensuite la domination. Ces Doriens arrivés du Nord se trouvèrent toujours en minorité parmi l'ancienne population qu'ils avaient dépossédée et avec laquelle ils refusèrent toujours orgueilleusement de se fondre; ils préférèrent se tenir à son égard sur le pied de guerre : et pourtant elle était grecque comme eux.

Aussi le gouvernement de Sparte fut-il par Lycurgue très fortement organisé. Il y eut deux rois; ils se surveillaient réciproquement, et il était moins à craindre que l'un d'eux songeât à s'appuyer sur la population sujette pour s'emparer de toute l'autorité. Ils n'eurent d'ailleurs aucune puissance politique; ils n'eurent que des attributions sacerdotales, avec

le privilège de commander l'armée à la guerre. Tout le pouvoir réel appartenait au *Sénat* des vieillards. En comptant les deux rois, ce Sénat était composé de vingt-huit membres élus par les Spartiates. Ils faisaient les lois, rendaient la justice, gouvernaient Sparte, et l'influence des rois y était le plus souvent nulle. Plus tard même, quelques rois ayant tenté de modifier à leur profit cette constitution où ils n'étaient rien, le Sénat institua les cinq *éphores* ou surveillants, chargés particulièrement de contrôler les actes des rois, de les accompagner partout, même à la guerre, capables de les appeler à leur tribunal, de leur demander chaque année un serment de fidélité, et même de les déposer.

Mais l'originalité de l'œuvre de Lycurgue est surtout dans le système d'éducation qu'il imposa à ses compatriotes. Pendant toute sa vie le Spartiate fut consacré à l'État ; la nécessité du salut public supprima toute liberté individuelle, et Sparte supporta pendant plusieurs siècles ce régime qui semble ne pouvoir être qu'exceptionnel.

L'enfant nouveau-né était examiné par les magistrats ; s'il était mal constitué, il était voué à la mort et précipité dans un gouffre de la montagne ; s'il était robuste, on le laissait vivre et il demeurait jusqu'à sept ans confié aux soins des femmes. A sept ans, l'État s'emparait de lui pour ne plus l'abandonner jamais. Pendant toute son enfance il était rompu à des exercices physiques violents, coupant dans l'Eurotas les roseaux qui faisaient son lit, volant les aliments qui lui faisaient envie pourvu qu'il ne se fit point prendre, exercé à toutes les ruses de la guerre, endurci par les plus cruelles épreuves, comme celle du fouet : chaque année, devant l'autel des dieux, les jeunes garçons étaient fouettés jusqu'au sang ; l'honneur était grand de celui qui supportait le plus longtemps la douleur, et plusieurs moururent sous le fouet plutôt que de se plaindre.

A vingt ans, le jeune Spartiate était armé et prenait sa place entre les guerriers. Il ne cessait pas d'appartenir à l'État. Pendant la paix, il se livrait avec les autres Spartiates à la chasse et aux exercices du corps. Il prenait part aux repas communs, où tous les hommes se réunissaient, autour d'un menu frugal, sans que les rois eux-mêmes pussent s'en

dispenser. Marié à trente ans, le Spartiate n'en était pas moins obligé de vivre au milieu des autres guerriers ; il ne vivait pas avec sa famille. Les Spartiates n'avaient un peu de liberté que pendant les expéditions militaires. La discipline se relâchait alors.

Il était permis d'orner ses vêtements, de parer sa chevelure. La guerre était une fête pour eux.

Ils n'avaient pas besoin de demeures luxueuses, et ils n'eurent pas de véritable architecture. Une loi de Lycurgue défendait d'employer à la construction des maisons d'autres instruments que la hache et la scie. Une autre éloignait de Sparte les étrangers, dont l'influence était réputée immorale. La monnaie d'or et d'argent était interdite ;

on ne permettait que la monnaie de cuivre, trop lourde pour qu'on pût en porter sur soi de grosses sommes. En un mot le Spartiate n'avait d'occupation que l'accomplissement de ses devoirs envers l'État et surtout de ses devoirs militaires. Nul n'a pratiqué mieux que lui les vertus civiques. Mais si la Grèce eût été toute semblable à Sparte, elle n'eût pas contribué grandement à la civilisation : peut-être même Sparte serait-elle depuis longtemps oubliée. Cependant, grâce à cette organisation militaire, elle établit assez vite sa domination sur tout le Péloponèse ; elle fut la première des cités



Guerrier grec armé.

*abcd*, casque avec visière et garde-nuque ; *ghil*, cuirasse de bronze ; *m*, ceinturon ; *k*, vêtement de dessous en cuir ; *o*, bouclier ; *n*, enémidés ; *p*, épée ; *q*, lance.

doriennes ; elle eut une grande réputation dans toute la région de la mer Egée, et le riche roi de Lydie, Crésus, lorsqu'il fut attaqué par Cyrus, rechercha l'alliance des Spartiates ; car avant la phalange macédonienne et la légion romaine, ils furent les meilleurs soldats de l'antiquité.

Athènes au contraire fut la cité de Pallas Athèna, qui lui avait donné son nom. C'était Thésée, disait la légende, qui y avait institué le culte de la déesse de l'intelligence. Pourtant il fallut beaucoup de temps aux Athéniens pour se donner une organisation politique ; ils n'en eurent même jamais une définitive ; car ils avaient l'esprit inquiet et curieux ; ils étaient avides de nouveautés, ils furent le peuple le plus mobile de l'histoire ; en quelques générations, ils épuisèrent les formes de gouvernement les plus diverses et ce ne fut pas toute leur occupation.

D'abord ils eurent des rois héréditaires. Le dernier périt en défendant le pays contre l'invasion doriennne. Le pouvoir appartint alors aux grands ou *Eupatrides*. Ils en abusèrent. Ils le confièrent, sous leur contrôle, à un *archonte* élu à vie, puis pour dix ans, puis pour un an seulement, enfin ils le partagèrent entre neuf archontes annuels ; on sent que c'était pour se réserver toute la réalité du pouvoir. Leur autorité fut écrasante pour les non-nobles ; ils dépouillèrent les petits propriétaires de leurs biens, les obligèrent à emprunter, les réduisirent à l'esclavage pour dettes. Ils connaissaient seuls les formules sacrées du droit ; ils firent de la justice l'instrument des plus criantes injustices. Les pauvres voulurent connaître les lois qu'on leur appliquait ; l'archonte Dracon publia un code d'une rigueur effroyable, châtiant les moindres délits de la peine de mort. Ce régime ne pouvait pas durer ; il excitait autour de la classe des Eupatrides les haines les plus naturelles et les plus redoutables ; il eût fini sans doute par quelque catastrophe, par quelque terrible révolution, si Solon n'avait pas sauvé sa patrie par de sages institutions.

Il était noble, mais pauvre ; il avait fait du commerce, il avait vu du pays, il avait comparé les institutions politiques ; il avait réfléchi sur le tempérament de ses concitoyens et sur ce qui leur était le plus convenable : il avait en vérité une

constitution toute prête dans sa tête. Mais il fallait qu'on voulût bien l'entendre. Une occasion le porta au pouvoir. Les discordes intestines avaient naturellement affaibli Athènes ; dans une querelle avec sa voisine Mégare, elle perdit l'île de *Salamine* qui ferme le port du Pirée, plusieurs tentatives pour la reprendre échouèrent, et, désespérés, lâches, les Athéniens défendirent, sous peine de mort, qu'on leur en reparlât jamais. Un jour Solon se précipite dans la rue en poussant de grands cris ; on le croit fou, on s'assemble autour de lui. Il monte sur la pierre des hérauts et laisse échapper d'abord des paroles incohérentes. Puis tout à coup il chante des vers patriotiques, composés par lui ; il s'indigne de la honte de *Salamine*, il enflamme d'enthousiasme le cœur mobile des Athéniens. Ils l'acclament, le nomment général, le suivent contre *Salamine* et reprennent l'île aux Mégariens. La popularité de Solon le rendit un moment tout-puissant. Il en usa pour le bien de la cité.

En 594, il fut nommé archonte avec des pouvoirs extraordinaires. Il supprima l'esclavage pour dettes et rendit la liberté à un grand nombre de malheureux. Ce fut un soulagement considérable pour la plus grande partie de la population. Alors il put promulguer sa constitution. Les citoyens d'Athènes furent divisés en quatre classes, selon le chiffre de leur revenu. Les plus riches, appartenant à la première classe, étaient seuls éligibles à l'archontat. Ceux de la seconde entretenaient un cheval et servaient dans la cavalerie. Ceux de la troisième s'équipaient à leurs frais, pour former l'infanterie pesamment armée. Les pauvres de la dernière classe n'allaient pas à la guerre, ne payaient pas d'impôts, mais n'exerçaient aucune fonction publique. Ainsi plus on avait de droits politiques, plus on avait de charges à supporter : les plus intéressés à la bonne marche des affaires y avaient la plus grande part.

Le gouvernement se trouvait dès lors réparti entre quatre grands corps, de dignité et de puissance croissantes. L'*Assemblée du peuple* comprenait tous les citoyens des quatre classes ; elle faisait les lois et nommait à toutes les fonctions ; le plus pauvre, s'il avait de la valeur, y pouvait jouer par la parole un grand rôle ; Solon avait voulu que tous les Athé-

niens fussent vraiment des citoyens, intéressés aux affaires publiques. L'Assemblée nommait parmi les citoyens des trois premières classes le *Conseil des Quatre-Cents* ; c'était lui qui étudiait les propositions de lois qui étaient ensuite délibérées par elle. L'Assemblée nommait aussi, parmi les citoyens de la première classe, les neuf *archontes*, chargés pour un an du pouvoir exécutif. Enfin l'*Aréopage*, recruté parmi les anciens archontes les plus honorables, était à la fois une cour de justice criminelle et un conseil politique, contrôlant tous les actes publics de la cité. C'était un tribunal d'institution divine : Pallas Athèna, disait-on, l'avait fondé elle-même pour juger Oreste, après qu'il eut tué sa mère Clytemnestre. Il suffisait donc de travailler, de s'enrichir par le commerce, d'être ensuite désigné par l'Assemblée, pour faire partie du Conseil des Quatre-Cents ou même pour devenir archonte : Solon faisait appel à l'activité laborieuse de ses concitoyens, il contribua même ainsi au développement de la prospérité matérielle d'Athènes.

Avant la mort de Solon, un habile flatteur du peuple, PISISTRATE, s'empara de la tyrannie et la garda jusqu'à sa mort ; mais ses fils HIPPARQUE et HIPPIAS eurent de nombreux ennemis ; Hipparque fut tué, au nom de la liberté, par Harmodius et Aristogiton. Hippias s'enfuit chez les Perses (510). Pour empêcher le retour de la tyrannie, les Athéniens instituèrent alors l'*ostracisme*. Les votes du peuple, écrits sur des coquilles (en grec *ostrakon*), pouvaient bannir un citoyen innocent de toute faute, mais réputé dangereux par ses talents ou par son ambition. La constitution de Solon parut ainsi désormais garantie ; elle développa pendant quelque temps tous ses avantages.

Il y eut d'autres cités puissantes en Grèce, comme *Thèbes* en Béotie, *Corinthe*, *Argos* ; car la Grèce ne forma jamais, tant qu'elle fut libre, un État unique, et elle s'épuisa vite en querelles entre ses cités. Les unes ressemblaient davantage à Athènes par leurs constitutions plus ou moins démocratiques ; les autres davantage à Sparte par les privilèges maintenus aux classes supérieures ; et les querelles entre les cités s'aggravèrent des querelles dans les cités. Pourtant il y eut une unité grecque ; il y eut une même langue grecque,

malgré quelques différences entre les dialectes ; il y eut des sentiments communs pieusement entretenus, le culte des dieux de l'Olympe, le souvenir des légendes héroïques. Il y eut des institutions communes.

Presque tous les Grecs des îles et des côtes, surtout des Ioniens, eurent la plus grande vénération pour le temple d'Apollon à Délos ; car ils racontaient qu'Apollon et Diane, les enfants de Latone et de Jupiter, poursuivis par la vengeance et la haine de Junon, ne lui avaient échappé qu'en se réfugiant sur cette petite île que Jupiter avait détachée pour eux de la côte d'Asie : ce sanctuaire fut surtout glorieux au temps de la grandeur d'Athènes. Le temple d'Apollon à *Delphes* avait une plus haute signification ; il s'y forma de bonne heure, sous son inspiration, une association moitié religieuse, moitié politique, appelée *Amphictyonie* ; elle comprenait douze peuples de la Grèce, et leurs ambassadeurs se réunissaient chaque année pour prendre les mesures nécessaires à la sécurité et à la bonne administration du sanctuaire de Delphes. L'Amphictyonie eût pu sans doute devenir l'instrument d'une sorte de fédération politique de toutes les cités grecques, mais elle n'eut jamais que des caractères religieux.

Apollon pourtant conserva toujours en Grèce la plus grande influence. Les oracles qu'il rendait à Delphes par l'organe de sa prêtresse, la *Pythie*, étaient célèbres dans tout le monde ancien. Le temple était plein de riches offrandes, et le dieu prêtait volontiers de l'argent aux cités dans l'embarras. Il donnait de sages conseils aux fondateurs de colonies. Apollon Pythien, comme on l'appelait, eut même une puissance morale que n'eut jamais au même degré aucune autre divinité grecque ; car l'accès de son temple était interdit aux coupables, et il fallait se purifier avant d'être admis en présence de la Pythie : « Or, si une goutte de l'eau de la fontaine de Castalie suffit à purifier l'homme de bien, l'océan tout entier ne purifierait pas le méchant. »

Les Grecs se rencontraient encore, sans distinction de partis et de tribus, aux grands jeux nationaux qui se donnaient en l'honneur des dieux. Il y avait tous les quatre ans alternativement, c'est-à-dire chaque année en quelque

endroit, quatre grands jeux nationaux : les jeux *Isthmiques* dans l'isthme de Corinthe, en l'honneur de Poséidon-Néptune; les jeux *Néméens* dans l'Argolide en l'honneur d'Hercule; les jeux *Pythiques* à Delphes; les jeux *Olympiques* surtout, à Olympie dans l'Élide, à l'ouest du Péloponèse, en l'honneur de Jupiter Olympien. Ceux-ci étaient les plus importants, ils servaient même à dater les années; on appelait en Grèce *Olympiade* une période de quatre années, la première année de la première Olympiade correspondant à l'année 776 avant Jésus-Christ. Ainsi l'année de la naissance du Christ était datée par les Grecs Ol. 194, 4<sup>1</sup>.

C'est que les jeux Olympiques étaient suivis de la Grèce entière, et toute guerre devait être interrompue pendant les cinq ou six jours qu'ils duraient, au milieu de l'été. Ils comprenaient des courses à pied, des courses de chars, des luttes au pugilat, des jeux de force et d'adresse, des représentations poétiques et dramatiques. Les vainqueurs étaient comblés d'honneurs. Ils ne recevaient que des couronnes de laurier, mais leur victoire était chantée par les plus grands poètes, comme Pindare; leur patrie les recevait en triomphe; Sparte réservait aux athlètes vainqueurs le droit de marcher au combat à la tête de l'armée, à côté du roi.

Aussi les Grecs se préparaient-ils toujours soigneusement à ces fêtes. Elles entretenaient chez leurs jeunes gens la souplesse et l'agilité physique et contribuèrent à la perfection de leur éducation que ce peuple harmonieux exprimait ainsi : un esprit sain dans un corps sain. Elles cultivèrent, malgré les querelles, le sentiment de la patrie commune; et si les Grecs se ruinèrent en querelles, ils furent unis contre les « barbares ».

1. Des fouilles importantes ont été faites pendant ces dernières années, par les Français à Delphes, par les Allemands à Olympie; elles ont mis au jour les ruines des temples élevés à Apollon et à Jupiter et des chefs-d'œuvre de sculpture en marbre et en bronze, l'*Hermès* d'Olympie, le *Conducteur de char* de Delphes.

---

## CHAPITRE VI

### LES GUERRES MÉDIQUES. ATHÈNES AU TEMPS DE PÉRICLÈS

(V<sup>e</sup> SIÈCLE AV. J. C.)

1. — Les guerres Médiques.
2. — La grandeur d'Athènes.
3. — Le siècle de Périclès.
4. — La vie d'un grec au temps de Périclès.

#### I

Le roi des Perses, auprès duquel se réfugia Hippias, fils de Pisistrate, chassé d'Athènes en 510, était le puissant roi DARIUS. Il avait réuni sous sa domination tous les anciens empires de l'Orient ; il régnait de l'Égypte à la mer Caspienne, de l'Indus à la mer Egée. Il avait même franchi le Bosphore ; il avait porté ses armes contre les Scythes jusqu'au-delà du Danube, qu'on appelait alors l'Ister. Il régnait même sur les Grecs, car les riches cités grecques de la côte orientale de la mer Egée, Milet, Ephèse, étaient ses sujettes et lui payaient tribut. Le satrape de l'Ionie avait sa capitale à *Milet*.

Mais ces Grecs supportaient mal la domination des Perses ; ils furent toujours de nature indocile, et ils avaient sans doute du mépris pour leurs maîtres. Milet se révolta contre son satrape ; elle demanda des secours aux Athéniens qui lui envoyèrent des vaisseaux et quelques troupes ; le satrape fut vaincu, Sardes fut brûlée. Le triomphe dura peu. Le roi Darius envoya une puissante armée qui reprit Sardes, refoula les Grecs, rentra dans Milet et la soumit à un rude châtement. Les Athéniens rembarqués échappaient à la colère du Grand Roi ; mais il se promit bien de les atteindre

et de se venger. On raconte que chaque matin, à son réveil, il se faisait répéter par un esclave : « Maître, souviens-toi des Athéniens ! » Les femmes de la Grèce avaient au loin la réputation d'être actives et fort habiles ; Darius se promit de donner à sa femme la reine Atossa quelques belles servantes d'Athènes, de réduire Athènes même à son propre service.

Il ne semblait pas qu'Athènes pût opposer quelque résistance à la puissance du roi de Perse. Comment admettre que cette petite cité, de quelques milliers d'habitants, pût soutenir le choc d'un empire qui disposait de toutes les ressources et de tous les guerriers de l'Asie occidentale, qui réunissait en lui la force des empires de l'Égypte, de l'Assyrie et de la Perse ? En effet, une armée, que Darius dédaigna de commander lui-même, fut dirigée contre Athènes à travers les îles de la mer Egée ; elle soumit sans peine toutes les Cyclades, elle s'empara même de l'île d'Eubée le long de la côte orientale de l'Attique. Elle débarqua sur cette côte et pensa marcher droit sur Athènes.

Les Athéniens osèrent l'attendre de pied ferme, sur les collines qui longent le rivage, à *Marathon*. Ils étaient 10.000 ; ils espéraient un renfort de Spartiates ; mais il fut retardé par une éclipse de lune et n'arriva point à temps ; ils n'eurent que le secours de 1.000 soldats de la petite ville béotienne de Platées. Il faut demander à Hérodote le récit de ce combat :

« Quand l'armée athénienne, dit-il, fut rangée en bataille, ses lignes s'étendirent autant que les lignes des Perses ; le centre se trouva formé d'un petit nombre de files ; c'était le côté faible de l'armée ; mais les ailes présentaient des forces formidables. Les positions prises, les auspices se montrèrent favorables, et les Athéniens, dès qu'on leur en donna le signal, s'élançèrent à la course sur les barbares. Il n'y avait pas moins de huit stades (plus d'un kilomètre) entre les deux armées. Les Perses, voyant leurs adversaires charger à la course, attendirent le choc ; à leur petit nombre, à cette manière d'attaquer en courant, ils les jugèrent atteints d'une folie qui allait en un clin d'œil les perdre, d'autant plus qu'ils n'avaient ni cavalerie, ni archers : voilà ce que crurent les barbares. Les Athéniens engagèrent la mêlée et combattirent avec une bravoure digne de mémoire. En effet, les

premiers des Grecs à ma connaissance, ils tombèrent à la course sur des ennemis ; les premiers aussi, ils envisagèrent sans trouble le costume médique et les hommes qui le portaient. Jusque-là, parmi les Grecs, le nom seul des Mèdes inspirait l'effroi.

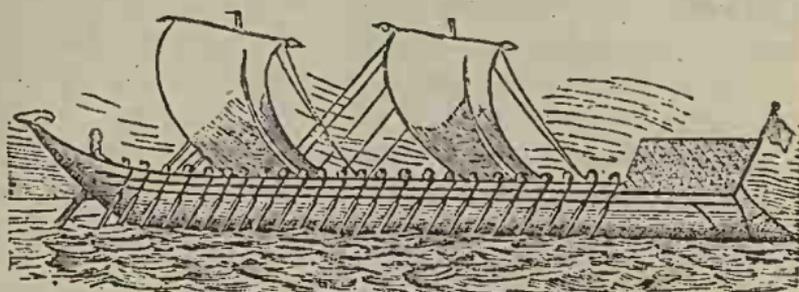
« La bataille de Marathon dura longtemps. Au centre, les barbares l'emportèrent ; ils rompirent les Athéniens et les poursuivirent dans les terres. Mais, aux deux ailes, Athéniens et Platéens eurent le dessus ; ils mirent en déroute les corps qui leur étaient opposés ; puis, s'étant réunis, ils se tournèrent contre ceux qui avaient enfoncé leur centre. La victoire des Athéniens fut complète ; ils serrèrent de près les fuyards, les taillèrent en pièces et les poussèrent jusqu'à la mer. Les barbares perdirent 6.400 hommes, les Athéniens 192<sup>1</sup>. »

Un des guerriers d'Athènes, malgré la fatigue de la bataille, courut d'une traite pour annoncer la victoire ; il put crier la grande nouvelle et tomba mort au milieu de ses concitoyens. Ses camarades le suivaient de près. Car les Perses embarqués sur leurs navires doublèrent précipitamment le cap méridional de l'Attique, dans la pensée de surprendre Athènes en l'absence de ses guerriers. Quand ils virent leurs vainqueurs rangés en bataille devant la cité, ils n'essayèrent même pas de descendre sur le rivage et s'en retournèrent dans leur pays.

Darius n'accepta pas la honte de cette défaite ; il prépara longuement et ardemment sa vengeance. Les Athéniens se persuadèrent aussitôt qu'ils auraient à affronter de plus redoutables dangers. Ils n'en furent pas émus et se préparèrent virilement aux luttes prochaines. Ils se confièrent alors à un de leurs plus remarquables concitoyens, THÉMISTOCLE. Athènes, jusqu'alors bâtie à une dizaine de kilomètres de la côte, n'était pas surtout une cité commerciale ; ses habitants étaient occupés plutôt d'agriculture ; dans cette situation, elle pouvait être enveloppée de tous côtés par des troupes nombreuses et réduite par la famine. Thémistocle pensa qu'elle serait plus forte si elle pouvait se servir de la

1. Hérodote, livre VI, 111-117.

mer, que des navires garantiraient plus sûrement sa liberté. Il eut quelque peine à persuader les Athéniens. Il y fut aidé par un oracle de la Pythie de Delphes ; elle déclara en effet qu'Athènes serait détruite de fond en comble, mais qu'elle serait sauvée par des murailles de bois, et Thémistocle déclara que ces murailles de bois ne pouvaient être que des vaisseaux. On le crut et fiévreusement les Athéniens aména-



Navire bas de bord à 50 rameurs.

gèrent un bon port au Pirée et construisirent une flotte considérable ; ils y dépensèrent pendant plusieurs années tout le produit de leurs mines d'argent du Laurion.

Heureusement la mort de Darius leur donna quelques années de répit ; car le pauvre Grand Roi mourut sans avoir satisfait sa vengeance, l'orgueil meurtri. Son fils XERXÈS hérita sa haine et acheva ses préparatifs. Dix ans après Marathon, en 480, il dirigea contre la Grèce une formidable invasion ; tous ses peuples lui avaient fourni l'élite de leurs contingents, et il faut en lire dans Hérodote l'énumération terrifiante et probablement exagérée [liv. VII, 61-98]. Le roi se mit lui-même à la tête de ses guerriers qui auraient été au nombre d'environ un million ; il passa par l'Hellespont ou le détroit des Dardanelles ; la mer lui fut indocile et dispersa d'abord ses bateaux de transport ; il la fit battre de verges, il y fit jeter de grosses chaînes pour la tenir esclave ; l'armée passa. Elle continua sa lente invasion à travers la Thrace, pendant qu'une flotte de 1.200 navires longeait le rivage pour la soutenir et la ravitailler. A travers la Thessalie, Xerxès arriva au nord de la Béotie, devant l'étroit défilé des Thermopyles ; 300 Spartiates le défendaient sous leur

roi LÉONIDAS : 300 Spartiates contre 1 million de Perses ! Les Grecs tinrent bon ; grâce à l'étroitesse du défilé, ils repoussèrent les attaques des barbares ; mais un traître indiqua à Xerxès un sentier qui à travers la montagne conduisit une grosse troupe de Perses sur les derrières des Spartiates, qui furent cernés. Léonidas et ses 300 hommes se firent tous tuer, et leur exemple héroïque encouragea les Grecs à montrer le même courage.

Cependant Xerxès traversa sans obstacle la Béotie, arriva dans l'Attique, devant Athènes, entra dans Athènes, que ses habitants avaient abandonnée ; il en prit fièrement possession, il en brûla les maisons, il en détruisit les temples. Ses nombreux vaisseaux avaient longé l'Eubée, doublé la pointe méridionale de l'Attique ; ils arrivèrent devant le Pirée en présence de la flotte athénienne, entre la côte et l'île de Salamine. Xerxès se fit construire sur le rivage un trône d'où il voulait contempler la bataille navale où les Grecs allaient être définitivement vaincus.

Ce fut la bataille de *Salamine*. Les Grecs n'osaient pas l'engager ; leurs navires étaient petits et peu nombreux, et ils étaient effrayés du grand nombre et de la masse formidable des vaisseaux ennemis à trois rangs de rameurs. Thémistocle les força à se battre en faisant informer secrètement Xerxès que les Grecs se préparaient à s'enfuir et qu'il fallait se hâter de les attaquer. Les Perses en effet attaquèrent aussitôt ; les Athéniens furent obligés de se défendre. Ils manœuvrèrent habilement leurs petits vaisseaux autour des gros navires des Perses embarrassés par l'étroitesse du petit golfe où ils étaient serrés ; incapables d'évoluer, ils présentaient le flanc aux éperons des navires grecs ; ils étaient frappés sans frapper ; ils se heurtaient et se brisaient les uns contre les autres ; leurs débris flottèrent bientôt sur les eaux de Salamine. Alors les Grecs, saisis d'enthousiasme par la certitude de vaincre, redoublèrent leurs coups, firent un affreux carnage des Perses, qui furent tués et noyés par milliers. Xerxès se précipita de son trône, laissa sur le rivage de lourdes chaînes qui étaient destinées à charger les bras de ses prisonniers grecs, d'énormes blocs de marbre qu'il avait amenés pour se faire élever un monu-

ment triomphal, car il n'avait rien oublié ; il s'enfuit, et pendant plusieurs jours on ne sut ce qu'il était devenu ; on le crut lui-même perdu.

C'est un des épisodes les plus dramatiques de la tragédie des *Perses*, où ESCHYLE a retracé pour la postérité la plus lointaine le glorieux souvenir de Salamine : Atossa, la veuve de Darius et la mère de Xerxès, attend des nouvelles de son fils, et elle est inquiète, car elle se souvient que les Grecs ont déjà privé beaucoup de femmes de la Perse de leurs époux ou de leurs fils. Quelle émotion pour elle, mais quel triomphe pour les Athéniens écoutant le drame, lorsque le messager perse arrivait en criant devant la vieille reine : « O ville de l'Asie ! ô Perse, et toi, Suse, cité, port de la richesse ! Comme un seul coup a flétri tant de splendeur et de puissance ! La fleur des Perses est moissonnée ! O malheureux ! Pourquoi faut-il que, le premier, j'annonce de tels malheurs ? Mais je dois tout vous découvrir. Perses, votre armée entière est détruite !... Salamine, nom détesté ! Que de larmes, Athènes, je verse à ton souvenir ! » Et quand il avait fini le long récit de ce grand malheur, le messager disait encore : « Nos pertes sont sans nombre, et je n'en ai fait connaître que la moindre partie. Les dieux protègent la ville de Pallas. Athènes est invincible ; ses citoyens sont pour elle un rempart inexpugnable ! » On devine l'accueil que les spectateurs athéniens faisaient au drame d'Eschyle. Quel exceptionnel bonheur de célébrer en même temps la gloire de la patrie sauvée et de leur génie poétique inspiré par la victoire !

La Grèce en effet fut invincible. L'année suivante, en 479, l'armée des Perses eut le même sort que leur flotte ; à *Platée*, les Athéniens et les Spartiates la détruisirent. Le même jour, dit-on, la flotte athénienne, commandée par CIMON, détruisit les derniers vaisseaux des Perses à la pointe de Mycale, près de Samos. Pendant les années qui suivirent, les Cyclades furent délivrées ; la côte orientale de la mer Égée, toute l'Ionie, toutes les cités grecques furent arrachées au joug étranger ; le *traité de Cimon*, signé avec les Perses vers 450, assura l'indépendance de tous les rivages de la mer Égée. La barbarie déjà reculait.

Cette histoire, que résumant surtout les noms glorieux de Marathon et de Salamine, renferme de remarquables enseignements. Ce fut une victoire de l'Europe sur l'Asie, de quelques petites cités sur un immense empire, de l'intelligence et de la tactique sur le nombre et sur la masse. Ce fut le salut de la civilisation européenne dont Athènes allait être le berceau; sans ces victoires, cette civilisation, la nôtre, eût disparu sans doute dans l'oppression commune, sous le joug mortel des grands empires orientaux. On verra donc en la victoire d'Athènes l'un des épisodes essentiels de l'histoire même de l'humanité.

## II.

La plupart des cités grecques avaient contribué à la défaite des Perses; Sparte en particulier y avait joué un rôle glorieux, notamment aux Thermopyles et à Platée. La plus grande gloire en revenait pourtant à Athènes; elle avait soutenu le premier choc à Marathon, elle avait remporté la victoire principale à Salamine, elle avait achevé la délivrance et forcé le grand roi à souscrire à l'indépendance de tout le pays grec. Elle avait été, comme dit Hérodote, « la colonne de l'Hellade ». Elle devait son triomphe au sentiment de la liberté, à l'ardente volonté qu'elle avait eue de repousser l'esclavage; logiquement, elle se trouva donc par là entraînée dans une évolution nouvelle vers un régime plus démocratique que celui de Solon.

Elle y fut guidée surtout par PÉRICLÈS. Il était de la plus haute naissance. Ses ancêtres remontaient jusqu'aux premiers rois d'Athènes ou à la famille de Pisistrate. Son éducation fut très soignée. A vrai dire il ne la considéra jamais comme terminée; il eut des maîtres choisis qui restèrent ses amis; il vécut dans la société de Sophocle, d'Euripide, de Socrate, et il dut à cette fréquentation le jugement droit, l'éloquence sobre et la grande largeur de vues qui lui assurèrent tant d'influence sur l'esprit de ses concitoyens. Pourtant il se défia toujours de la jalousie des Athéniens: c'est le défaut des démocraties de craindre toute supériorité.

Longtemps Périclès, dont ses ennemis faisaient remarquer la ressemblance avec Pisistrate, se tint à l'écart. Jamais il n'occupa les plus hautes fonctions de l'État; il fut seulement



Périclès (Musée du Louvre).

*stratège* (général); il dut à cette prudente réserve de conserver de longues années le prestige que lui valaient ses hautes qualités. Et, quand on rappelle que, sans grande charge, il conduisit plus de vingt ans la République, on est en droit de dire qu'il n'y a pas d'autre exemple d'une aussi longue domination par la parole et d'une domination aussi heureuse pour sa patrie.

C'est qu'à Athènes, sous Périclès, l'Assemblée du peuple était souveraine et l'éloquence pouvait tout sur elle. Une série de modifications de la constitution de Solon avaient fondé la démocratie absolue. ARISTIDE, en 478, avait fait voter une loi ouvrant à tous

les magistratures sans condition de fortune. Périclès, allant plus loin, obtint que tous les magistrats seraient désignés par le sort, sauf pourtant les stratèges. L'Assemblée était donc seule maîtresse du gouvernement. L'Aréopage n'était plus qu'une cour de justice criminelle. Le contrôle supérieur sur le gouvernement était exercé par l'*Héliée*, assemblée de 5.000 citoyens désignés par le sort, qui exerçaient par sections le pouvoir exécutif et surtout le pouvoir judiciaire : avec cette innombrable armée de juges qu'il était impossible de corrompre tous, Athènes ressemblait presque chaque jour à un vaste tribunal où se traitaient les affaires des citoyens et de la cité.

Mais, pour que l'égalité démocratique fût parfaite, il fallait que chacun pût exercer réellement les fonctions que le sort lui attribuait. Les Héliastes recevaient donc par jour une obole; les fonctionnaires, les membres du Conseil touchaient

aussi diverses sommes. Le citoyen était payé pour aller au théâtre. Il avait des vivres et de l'argent pour participer aux fêtes de la cité. La vie était facile en Grèce : les métiers manuels étaient exercés par les esclaves. Le citoyen échappait ainsi, par la loi même, à l'influence des riches et pouvait s'acquitter de sa part de souveraineté.

Les riches n'avaient plus que l'avantage de supporter toute la charge des contributions publiques. Car c'est à l'époque de Périclès que fut définitivement organisé le curieux système des *liturgies*. Les plus riches citoyens furent chargés de la triérarchie, c'est-à-dire de l'équipement des trirèmes et de toute la flotte : qu'on suppose chez nous le budget de la marine ou de la guerre alimenté exclusivement par les contributions des riches ; il en était de même à Athènes de la chorégie ou des frais des représentations dramatiques, ou encore de l'organisation des fêtes et *jeux*. Et il était impossible d'éviter ces lourdes charges : si un citoyen désigné pour une liturgie prétendait qu'un autre était plus riche que lui, celui-ci devait prendre le fardeau à sa place ou échanger sa fortune contre celle du premier.

Ainsi, en résumé, l'ancien Conseil des Quatre-Cents, devenu par une augmentation du nombre des tribus, le Conseil des Cinq-Cents, choisi par le sort, étudiait les propositions de lois. L'Assemblée entendait ses orateurs, était souveraine dans la discussion et le vote. L'Héliée, délégation de l'Assemblée, composée alternativement d'environ la moitié des citoyens, surveillait l'exécution de la loi, constatait qu'elle n'était pas contraire aux intérêts supérieurs de l'État, et punissait les contraventions. Tous les citoyens avaient la possibilité, et, par suite, l'obligation d'user de leurs droits politiques. Toute l'influence était à l'éloquence, et sous Périclès, dit Thucydide, le gouvernement d'Athènes fut le gouvernement du premier citoyen. Nulle part il n'exista jamais un régime plus démocratique. Il ne faut pas oublier d'ailleurs qu'Athènes était une petite cité, qu'elle ne comptait que 10 ou 12.000 citoyens, peut-être 20.000 au temps de son plus grand développement, et qu'il était possible de les réunir sur la place publique, de leur parler et de les persuader.

Pendant environ un demi-siècle cette pure démocratie gou-

verna tout un empire maritime. Athènes en effet ne fut pas longtemps à réparer les ruines de l'invasion des Perses ; elle se releva plus forte et plus belle. Thémistocle, dès le lendemain de Salamine, avait présidé à la reconstruction des murailles de la ville. Périclès ensuite acheva une œuvre depuis longtemps projetée : il réunit Athènes au *Pirée* par deux *longs murs*, garnis de tours de distance en distance, de manière à empêcher tout blocus de la ville ; maîtresse de la mer par ses flottes victorieuses, il semblait ainsi qu'elle fût désormais invincible.

Dans les dernières années de la guerre médique, les cités de la mer Egée contribuèrent naturellement à la lutte contre l'ennemi commun ; elles fournissaient des vaisseaux à la flotte dont les généraux athéniens, comme Cimon, avaient le commandement. Ainsi se trouva formée une ligue, qu'on appela la *Confédération de Délos*, parce qu'elle fut placée sous la protection divine d'Apollon Délien et qu'elle eut d'abord son trésor à Délos. Il parut plus simple à la plupart des cités confédérées d'acquitter leur contribution en argent et de laisser à Athènes le soin de construire et d'entretenir les vaisseaux nécessaires ; et les sommes remises à Athènes et fixées par contrat prirent peu à peu le caractère d'un tribut versé par des États sujets à un État souverain ou protecteur.

Athènes ne sut pas, comme Rome, assimiler à ses propres citoyens les habitants des villes alliées ou de ses colonies. Elle resta un état dominateur au milieu de sujets. Aussi ces sujets cherchèrent-ils souvent à secouer son joug. L'île de Naxos voulut sortir de la Confédération ; elle y fut retenue par la force et, vaincue, paya une contribution plus élevée. Thasos eut le même sort et céda en outre à Athènes ses mines d'or du mont Pangée sur la côte de Thrace. Un conflit entre Samos et Milet fut jugé par l'Héliée athénienne au profit de Milet ; Samos n'accepta point le jugement rendu, y fut contrainte par les armes, dans une expédition que conduisirent Périclès et Sophocle, comme stratèges. Ces incidents consolidèrent la domination d'Athènes sur ses alliées. Le trésor de la Confédération fut transporté de Délos à Athènes et administré selon son bon plaisir : il lui arriva de l'employer à la construction des monuments dont

elles s'embellissait. La Confédération était dès lors un Empire athénien, qui fut divisé par Périclès en cinq provinces : les Iles, la Thrace, l'Hellespont, l'Ionie, et la Carie. Athènes fut une capitale. Elle en eut la beauté, par ses incomparables monuments. Elle en eut l'activité politique, et les délibérations de l'Assemblée du peuple n'eurent pas un simple intérêt municipal, elles portèrent sur l'administration de tout l'Empire athénien. Elle en eut la prospérité industrielle et commerciale.

Car la domination de la mer par ses flottes, pendant tout le v<sup>e</sup> siècle, donna le plus grand développement à la fortune de ses habitants. L'industrie athénienne était surtout remarquable dans les métaux travaillés, les cuirs, lampes, ustensiles de toutes sortes, vases de terre cuite : sa foire aux poteries était célèbre dans tout l'Orient. Les affaires se centralisaient au Pirée. Le commerce était sûr, grâce à la renommée d'Athènes. Ses marchands étaient protégés au loin, dans les ports étrangers, par de véritables chargés d'affaires, ou, comme nous dirions, des consuls, les *proxènes*. Athènes fut à ce moment le plus grand marché du monde méditerranéen : on y trouvait les esclaves de la Nubie, les poissons et les peaux de la mer Noire, les bois de construction de la Thrace, les fruits de l'Eubée, les raisins de Rhodes, les vins des Iles, les tapis de Milet, les métaux de Chypre, l'encens de Syrie, les dattes de Phénicie, le papyrus d'Égypte. La vie commerciale était particulièrement active entre le Pirée et la Thrace ; et Athènes n'était nourrie que des blés de ce pays. Et, en vérité, le domaine économique d'Athènes fut surtout la mer Egée ; Carthage était encore très puissante dans la Méditerranée occidentale ; les colonies grecques de l'Italie méridionale et de la Sicile étaient presque toutes doriennes et faisaient surtout du commerce avec Corinthe. Athènes apparaît ainsi surtout comme l'héritière de Sidon dans le commerce de la Méditerranée orientale. Mais elle servit mieux que Sidon la civilisation ; car elle fit de sa fortune le plus magnifique usage.

## III

La culture grecque avait déjà produit ailleurs, en Ionie notamment, de nombreux chefs-d'œuvre : c'est à Athènes qu'elle brilla de tout son éclat. Homère fut sans doute un Ionien ; c'est à Athènes que ses rhapsodies furent rapprochées les unes des autres et que furent composées, au temps de Pisistrate, l'*Illiade* et l'*Odyssée* : une part de leur gloire en demeura donc à la cité de Pallas. En vérité, presque tous les grands écrivains de la Grèce naquirent ou vécurent à Athènes. HÉSIODE et PINDARE furent Thébains. HÉRODOTE était d'Halicarnasse ; mais il venait lire à Athènes les plus beaux passages de ses *Histoires*, comme il les lisait aussi aux réunions des grands jeux de la Grèce ; car ce peuple aimait à entendre lire des pages d'histoire comme à raconter des tragédies.

Il est un genre littéraire qui est l'expression même de la vie politique d'Athènes et qui en donnerait l'idée la plus parfaite, s'il n'était par nature difficile à saisir ; c'est l'éloquence de la tribune. On voudrait avoir les discours des grands orateurs de la période brillante de l'histoire athénienne, on voudrait se faire par eux une idée des grands débats de la place publique ; nous n'avons même pas les discours de Périclès ; à peine en pouvons-nous saisir quelques traits, à travers l'histoire de Thucydide qui d'ailleurs les habille de son propre style ; en sorte qu'il nous est impossible de retrouver avec précision les qualités littéraires ou oratoires par lesquelles ce grand homme s'est imposé pendant si longtemps à un peuple si mobile : « La déesse Persuasion était assise sur ses lèvres », disait-on ; c'est à peu près tout ce que nous savons de son éloquence. Il est vrai qu'un peu plus tard Démosthène illustra à son tour hautement la tribune aux harangues, et que ses plus beaux discours ont été conservés, comme aussi ceux d'autres grands avocats, Isée, Isocrate, etc. ; mais par les sujets et les circonstances, les discours de Démosthène n'appartiennent pas à la glorieuse période de l'histoire d'Athènes ; ils ne sont que les derniers cris de la liberté mourante.

Les plus grands chefs-d'œuvre qui soient demeurés des lettres athéniennes appartiennent à l'art dramatique et à la philosophie.

L'art dramatique, qui fut à Athènes beaucoup plus mêlé que chez nous à la vie de tout le peuple, est né des fêtes de Dionysos ou Bacchus. A l'époque des vendanges, c'était une coutume chez les jeunes gens de danser en l'honneur du dieu en chantant ses exploits; or Bacchus n'était pas seulement le dieu du vin, l'élève de Silène, le maître des Satyres et des Bacchantes; la légende lui attribuait des conquêtes lointaines, jusque dans l'Inde. Les chœurs qui lui étaient consacrés avaient donc un double caractère, tantôt bachique, tantôt héroïque. Peu à peu, pour varier les réjouissances, l'imagination athénienne inventa de représenter les scènes que le dieu avait vécues ou d'autres sujets empruntés à la légende ou même à la vie réelle; le chœur interrompant ses danses chantées, ses évolutions rythmées autour de la statue de Dionysos, deux personnages ou trois, ou plus tard un plus grand nombre, se détachaient, montaient sur la scène et faisaient revivre dans le dialogue quelque drame du passé, ou excitaient le rire des spectateurs en se moquant des vices du temps. Ainsi naquirent la tragédie et la comédie; le chœur en demeura, non pas le complément, mais le personnage essentiel, l'élément capital; Bacchus-Dionysos en demeura l'inspirateur, et le grand théâtre d'Athènes était le temple de Dionysos.

Nos théâtres modernes, payants, sous un ciel incertain, sont petits et clos. Le théâtre de Dionysos était établi en plein air sur le penchant de l'acropole qui constituait un amphithéâtre naturel; des gradins de pierre y avaient été construits, et offraient de la place à 30.000 spectateurs, tout le peuple d'Athènes. En bas des gradins était l'orchestre où évoluait le chœur autour de l'autel du dieu; en face, la scène où montaient les acteurs. Il n'y avait de représentation qu'au moment des fêtes de Dionysos; elles duraient plusieurs jours; le peuple écoutait les œuvres des poètes qui s'étaient présentés, et, à la fin des fêtes, décernait les prix à ceux qui lui paraissaient les meilleurs : un peuple de 30.000 spectateurs décernant le prix de la poésie à des hommes tels qu'Eschyle,

Sophocle ou Euripide, après plusieurs jours de fêtes dramatiques et lyriques, sous le ciel si pur de l'Attique! quel spectacle comparable à celui-là! Moins noble, mais plus vivant, était celui des comédies d'Aristophane; il est le seul grand comique de la Grèce dont nous ayons quelques œuvres complètes; lorsqu'il faisait représenter les *Nuées*, lorsqu'il montrait au public Socrate dans un panier hissé parmi les nuées et disputant d'abstractions métaphysiques, ou lorsque dans les *Guêpes* il se moquait des institutions judiciaires des Athéniens et de leur manie de juger tout le jour, il puisait dans la réalité contemporaine la matière de son art et préparait pour la postérité les plus étonnants tableaux de la vie publique des Athéniens. Les comédies de MÉXANDRE, plus délicates, ne sont connues que par quelques fragments et les imitations des poètes comiques de Rome.

Elle offrit encore à l'admiration des spectacles d'un autre caractère. A quelque distance au nord d'Athènes, sur les bords de la petite rivière du Céphise, un riche citoyen, ACADÉMUS, avait donné au peuple ses jardins, et ils étaient devenus le rendez-vous de toute la population oisive, cherchant de l'ombre et de la fraîcheur. On s'y rendait par la voie des tombeaux, toute glorieuse du souvenir des héros qu'elle célébrait; il y avait, parmi les arbres des jardins d'Académus, de grandes clairières où jouaient et luttaient les jeunes gens; ils s'exerçaient à la course, au pugilat, au disque, au javelot; ils se reposaient en se promenant dans les ombrages; ils écoutaient les rhéteurs, qui enseignaient l'art de la parole, instructeurs indispensables de ce peuple chez qui l'éloquence était une reine; ils écoutaient surtout, au temps de Périclès, les sages discours de Socrate: Aristophane raillait la grande place qu'ils tenaient dans la vie athénienne; on n'en serait point ému si l'on ne se souvenait que Socrate fut condamné à mourir de la ciguë.

SOCRATE commença d'accomplir à Athènes une sorte de révolution morale. Il estima que les dieux de l'Olympe n'étaient pas des professeurs de morale et qu'il y avait de la place, à côté de la religion, pour l'enseignement du bien. Il voulait qu'Athènes fût dévouée au bien autant qu'à la beauté, et il s'efforçait de retenir les réflexions de ses légers

concitoyens sur l'âme humaine, sur son essence, sur ses besoins, sur son avenir même. Il dédaignait les traités de morale ou de philosophie qui ne peuvent pas avoir d'action sur les masses, et il s'en allait par les rues, il arrêtait ses concitoyens sur le seuil de leurs maisons, sous les galeries du Céramique, sous les arbres de l'*Académie*; il faisait appel à leur bon sens, à leur conscience innée du bien; beaucoup passaient en se moquant, riant au souvenir des *Nuées*; d'autres écoutaient d'une oreille distraite; quelques-uns furent de fervents disciples du philosophe.

Il fut surtout aimé de XÉNOPHON, qui demeura un homme d'action, qui est resté plus célèbre pour avoir ramené de Persé l'expédition malheureuse et glorieuse des Dix-Mille, mais qui a élevé son petit monument au souvenir de son maître en conservant dans les *Mémorables* quelques-uns de ses meilleurs propos. ALCIBIADE, l'incorrigible contempteur de toutes choses divines et humaines, un moment l'idole des Athéniens, puis leur ennemi, capable de leur faire autant de mal qu'ils en attendaient de bien, doué des plus magnifiques qualités et des défauts les plus brillants, fut un ami dévoué de Socrate : l'amitié vit souvent de contrastes. Mais le vrai disciple de Socrate fut PLATON, l'incomparable, le divin Platon. Il est l'auteur d'une admirable *Apologie de Socrate*; car le philosophe n'a rien écrit, il a laissé à ses élèves le soin de répandre sa doctrine; ce n'est pas que Platon ait reproduit fidèlement, sans y rien changer, les enseignements de Socrate; il est à croire qu'il y a mis sa marque personnelle, et par là ses ouvrages offrent l'exceptionnel intérêt de nous découvrir deux personnalités également remarquables. On lira, par exemple, le dialogue du *Criton*, ou celui, plus beau encore, du *Phédon*. Criton était un des disciples du maître, Comme Socrate était enfermé, accusé d'avoir corrompu la jeunesse en lui enseignant autre chose que le culte des divinités de la cité, Criton vint le trouver et lui indiqua le moyen de s'enfuir sûrement; Socrate s'y refusa, et expliqua à Criton, parmi ses objections pressantes, le devoir civique, le devoir de se soumettre à la loi, le devoir de donner à tous l'exemple de l'obéissance aux lois, même injustes, jusqu'à la mort même.

PHÉDON était un autre ami de Socrate. Le dialogue qui

porte son nom est le récit dramatique de la mort du maître qui vient de boire la ciguë; ses disciples se pressent en larmes autour de lui; il les console, il les relève de leur

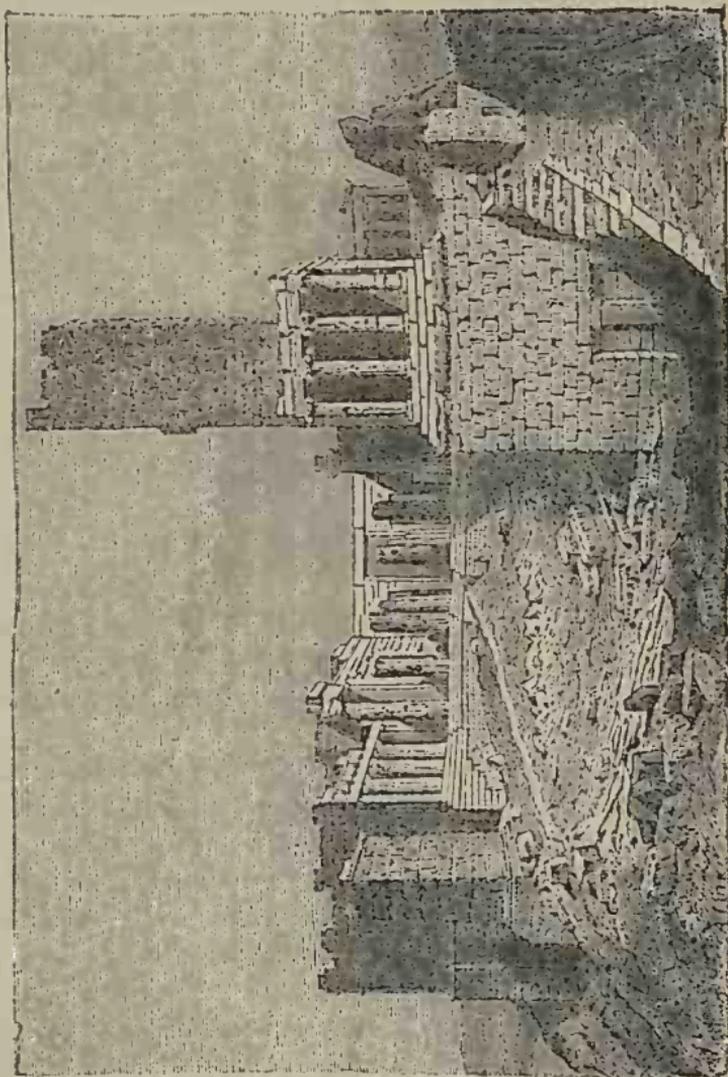


Plan d'Athènes ancienne.

désespoir; il leur parle de l'âme qui ne meurt pas; et il s'endort doucement parmi des phrases de la plus touchante sérénité, qui sont demeurées dans toute l'antiquité comme le viatique suprême pour les plus nobles âmes.

Mais il faut dire aussi où se donnaient ces fêtes de l'art et de la pensée; certes l'élévation poétique de Sophocle et la noblesse philosophique de Socrate ne furent sans doute pleinement comprises que par l'élite du peuple athénien. Il subit pourtant tout entier l'impression ineffaçable du milieu artistique que lui firent Périclès et les immortels architectes et sculpteurs qu'il employa.

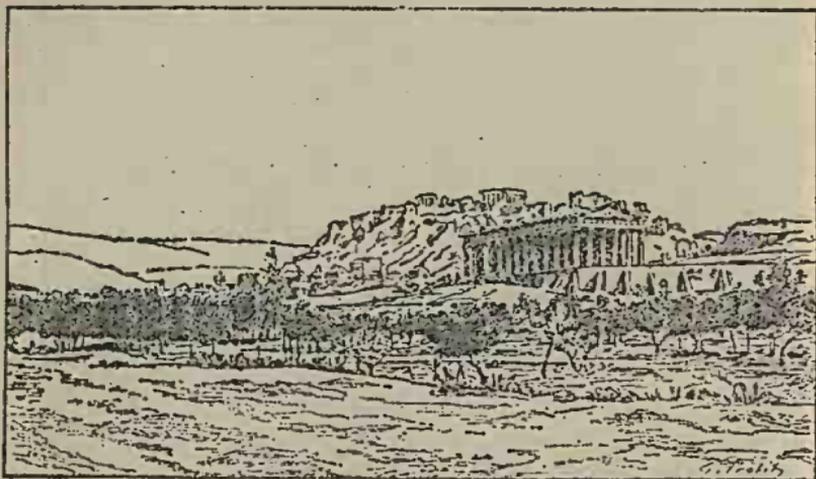
Lorsqu'on arrivait de la mer à Athènes, soit par la route des Longs-Murs, soit par le chemin d'Éleusis, au Nord-Ouest, on passait près de la place publique, où du haut de la tribune



L'Acropole d'Athènes et les Propylées (état actuel).

les orateurs pouvaient montrer aux Athéniens la mer qui les avait sauvés et qui faisait leur fortune. Plus loin était le quartier du *Céramique*, le plus peuplé, tout autour de la place du Marché; le portique du *Céramique* qui bordait cette place fut plus tard orné d'une trilogie de tableaux rappelant les vic-

toires de la Grèce sur les barbares, le combat des Amazones vaincues par Thésée, la ruine de Troie et la bataille de Marathon. De là partait vers le Nord la voie des tombeaux, qui à un kilomètre environ conduisait aux jardins d'Académus. Il y avait surtout dans ce quartier les fabricants des célèbres poteries d'Athènes, des vases rouges peints de figurines noires, des lampes, des statuettes; on y trouvait aussi les



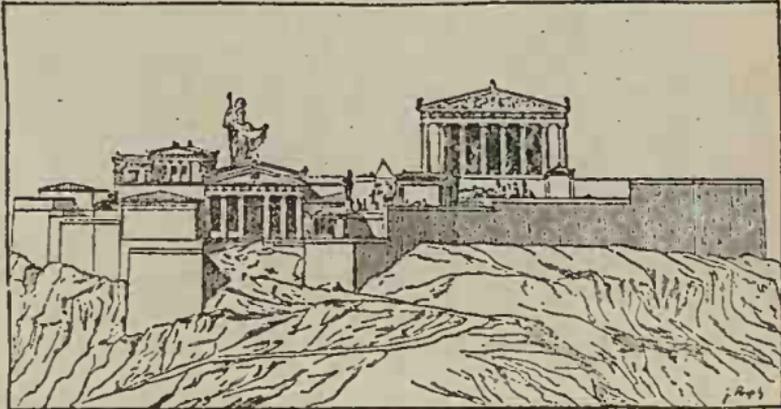
Athènes actuelle avec les ruines du temple de Thésée. Dans le fond, la colline de l'Acropole, couverte des ruines des anciens monuments.

fameuses statuettes de terre cuite venues de Tanagra en Béotie.

Au-dessus du Céramique, se dressait presque à pic la colline de l'Acropole qui a plus de 150 mètres de hauteur. C'est là-haut que Périclès et son ami, le grand sculpteur Phidias, entreprirent de faire le plus admirable ensemble architectural que l'on pût rêver; ils y consacrèrent pendant plus de vingt-cinq ans les ressources financières de la ville et les magnifiques marbres blancs du *Pentélique* voisin. Tout cela est en ruines; mais on peut suivre par quelques restes imposants les lignes générales des constructions, et diverses restitutions ont pu en être tentées avec quelque chance de reproduire la réalité. Ce fut, avec le temple de Jupiter à Olympie, dont la statue fut d'ailleurs aussi l'œuvre de Phidias, le plus remarquable monument inspiré par les divinités de l'Olympe; ce fut la plus magnifique illustration de ce

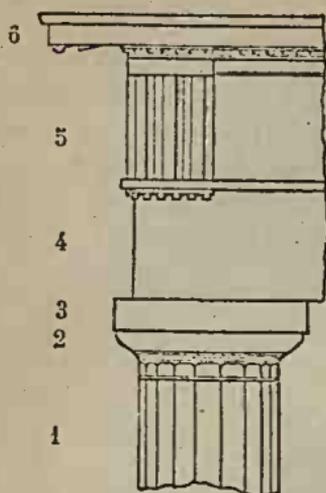
que les chrétiens ont appelé plus tard la religion païenne.

On montait sans doute à l'Acropole par des degrés monumentaux qui conduisaient aux *Propylées*, sorte de vestibule de marbre qui annonçait les splendeurs prochaines. On avait ensuite à sa gauche la colossale statue de bronze de Pallas-Athéna, haute de plus de 12 mètres avec son socle, et dont on apercevait de la haute mer l'aigrette du casque et la pointe de la lance. Derrière elle était le temple de l'Érechthéion. A



L'Acropole ou citadelle d'Athènes, d'après la reconstitution de M. Lambert.  
Le grand temple à droite est le Parthénon ou temple d'Athéna.

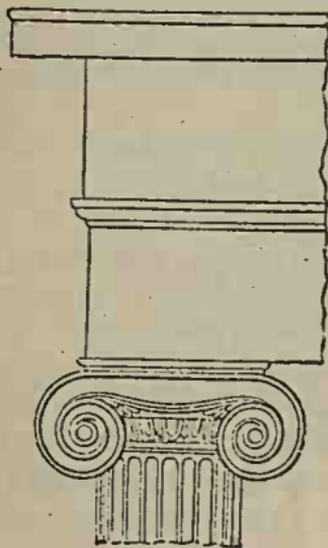
droite était d'abord le petit temple de la Victoire Aptère ou sans ailes, puis le *Parthénon*. Il y avait là des chefs-d'œuvre des deux principaux ordres de l'architecture grecque, l'ordre *dorique* et l'ordre *ionique* : le premier, le plus ancien, représenté par le Parthénon, est le plus simple et le plus imposant : les colonnes qui reposent directement sur la base sont peu élevées, d'une proportion grave qui annonce surtout de la solidité ; elles sont surmontées d'un chapiteau sans ornement sur lequel s'appuie directement le fronton, donnant une grande impression de force. L'*Érechthéion* est bâti sur des colonnes ioniques, ainsi que le temple de la Victoire Aptère ; l'un des côtés de l'*Érechthéion* a même son fronton supporté par des statues de femmes ou Caryatides [on disait qu'elles représentaient des jeunes filles faites prisonnières dans la ville de Caryœ, en Laconie] ; la colonne ionique est plus haute que la colonne



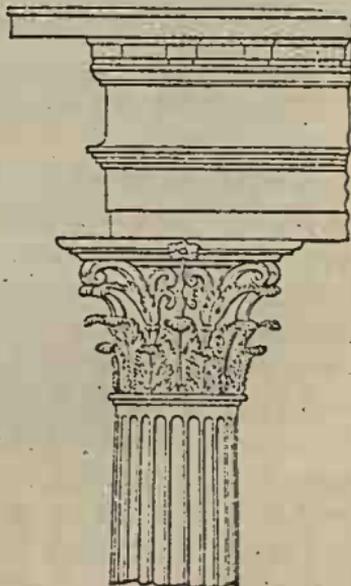
Colonne dorique.

1, Fût; 2, Echine; 3, Tailloir;  
4, Architrave; 5, Frise; 6, Corniche.

dorique; elle paraît ainsi plus élan-  
cée, elle donne l'impression de la  
légèreté, de la grâce; elle soutient  
un chapiteau qui a la forme d'un  
cousinet recourbé en forme de  
volute; sur lui porte le fronton.  
Ces deux ordres dérivent naturelle-  
ment de la construction en bois : la  
colonne est le poteau sur lequel  
s'appuie la poutre par un chapiteau  
ou directement, et c'est même ainsi  
l'ordre dorique qui se rapproche le  
plus de la construction naturelle,  
qui satisfait le plus la logique ou la  
vraisemblance qui sont des élé-  
ments essentiels de l'art ; pour-  
tant l'ornement de la volute ne  
contredit pas ce raisonnement. Au  
contraire l'ordre corinthien, qui plus tard s'ajouta aux



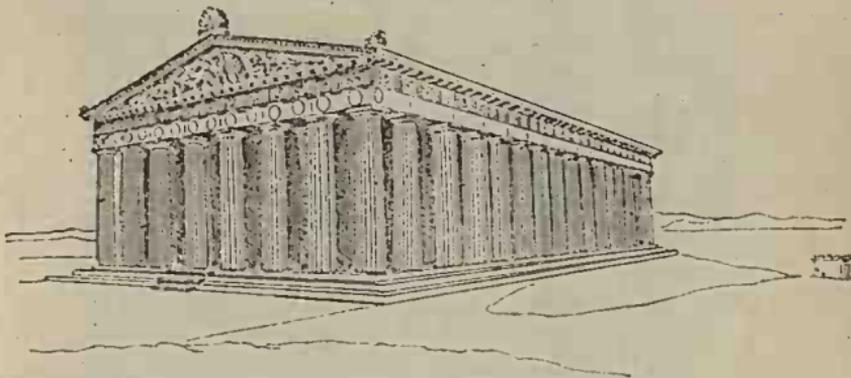
Colonne ionique.



Colonne corinthienne.

deux premiers, leur est inférieur; il surmonte la colonne par

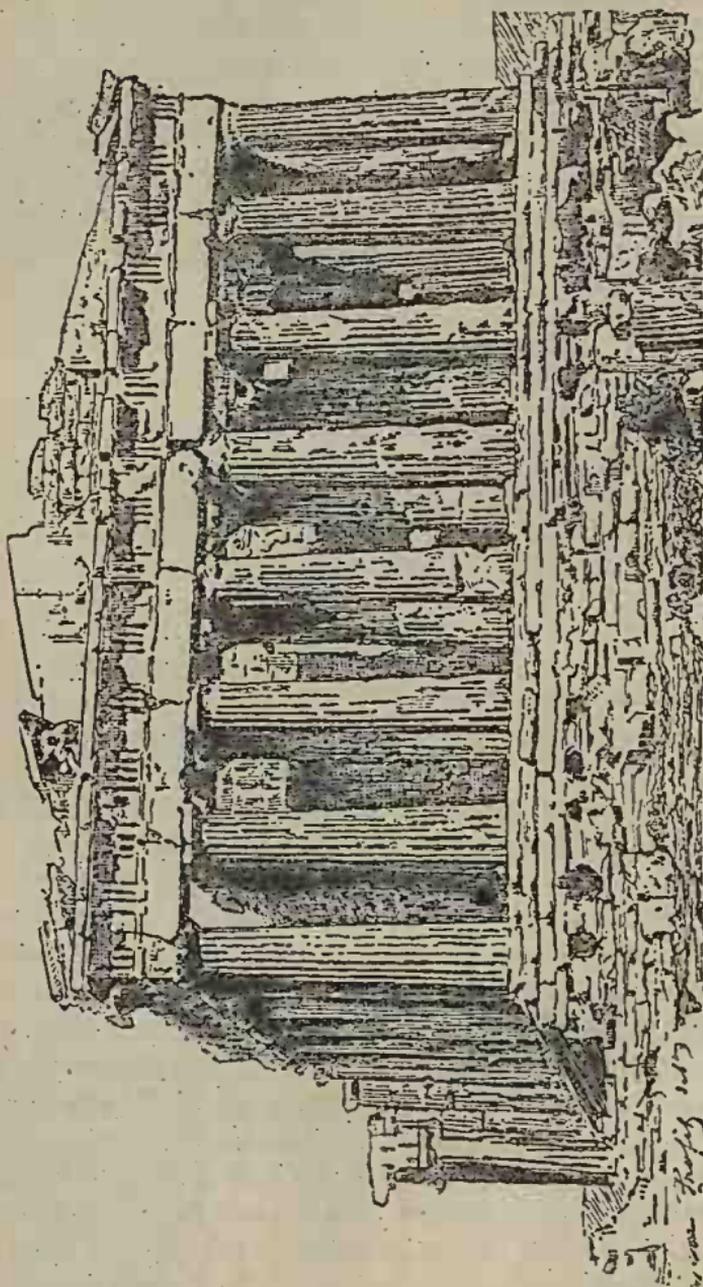
un chapiteau en forme de corbeille de feuilles d'acanthé. Comment admettre que le lourd fronton du temple puisse se poser sur une corbeille de feuilles? Et déjà ainsi l'ordre corinthien marquait le commencement de la décadence par comparaison avec l'art pur du grand siècle. Est-ce pour cela que le Parthénon, le chef-d'œuvre de l'ordre dorique, demeure le chef-d'œuvre de l'architecture, et par là « un des lieux de pèlerinage de l'humanité »? D'ailleurs il était le plus grand et le plus vénéré : il avait 70 mètres de longueur, 30 de large,



Le Parthénon (reconstitution).

21 de haut; les colonnes avaient une hauteur égale à six fois leur diamètre; le soleil en a patiné la blancheur, qui ressort plus éclatante aux cassures qui ont été faites par l'explosion où le Parthénon fut en partie détruit au xvii<sup>e</sup> siècle : les Turcs y avaient mis de la poudre; l'endroit était bien choisi! Pendant le siège de 1687, un boulet vénitien fit sauter la poudrière, et les parties les moins abîmées furent les deux façades. Les frontons figuraient en haut-relief des statues de dieux, d'un côté la naissance de Pallas Athèna, de l'autre Athèna et Poséidon s'établissant sur l'Acropole pour protéger Athènes, tout autour une frise de plus de 100 mètres de longueur représentait la procession des Panathénées, surtout composée de jeunes filles portant des offrandes à la déesse. Car le Parthénon était essentiellement le sanctuaire destiné à contenir l'offrande de la cité à la vierge protectrice : une statue d'or et d'ivoire, de plus de 15 mètres de hauteur, l'un des chefs-

d'œuvre de Phidias : la déesse était représentée debout vêtue



Le Parthénon (état actuel).

d'une longue tunique, l'égide sur la poitrine, coiffée d'un casque orné de sphinx et de griffons, emblème de la perspi-

cacité; sa main gauche appuyée sur un bouclier tenait la lance; la main droite portait une Victoire en or et ivoire. L'armure et les draperies étaient d'or massif, les parties nues étaient d'ivoire, les yeux de pierres brillantes. Elle était comme le symbole de la richesse et de l'intelligence, donc d'Athènes elle-même.



Statues du fronton du Parthénon (British Museum, à Londres).

L'Acropole donnait ainsi une impression de grandeur et de gravité; la différence était grande avec les temples égyptiens où s'accumulait une succession de salles dont on aurait pu augmenter ou diminuer le nombre sans changer le caractère de l'édifice. A l'Acropole, il y avait un plan de construction; il y avait de la composition; il y avait dans la conception de l'ensemble et dans la construction de chaque temple une incomparable manifestation d'art. Et encore faudrait-il évoquer de ces ruines la vie d'autrefois, ressusciter les fêtes qui se déroulaient autour de ces temples, le long de la Voie Sacrée qui y conduisait, et notamment la procession des Panathénées. En tête étaient les pontifes, des vieillards choisis parmi les plus beaux, des vierges de famille noble, les députations des villes alliées avec des offrandes, des hommes qui

portaient des vases d'or et d'argent, des athlètes à pied, à cheval, ou sur des chars, une longue file de sacrificateurs et de victimes, tout le peuple en habits de fête. La trière



Cariatide de l'Érechthéion à Athènes.

sacrée, roulant sur un char, portait à son mât le voile brodé d'or que les jeunes filles avaient tissé pour la déesse. Après avoir traversé la ville on montait l'immense escalier de marbre; du haut du plateau, en arrivant aux Propylées, on avait sous les yeux toute l'Attique, le Pentélique et l'Ilymette, plus loin la mer luisante encadrée dans la saillie des côtes. On passait d'abord à l'Érechthéion, le plus vénéré des sanctuaires, qui renfermait le Palladium tombé du ciel et l'olivier sacré, père de tous les autres; l'Athénien remontait par la pensée aux origines divines de la cité, et, « déposant ses offrandes, il embrassait d'un regard, en arrière et en avant, la longue prospérité de la ville et reliait en espérance son avenir à son passé » ! Enfin le cortège faisait le tour du Parthénon, les prêtres entraient dans le sanctuaire

de la cella, les portes s'ouvraient, et tout le peuple émerveillé contemplait la Vierge [*Parthénos*, en grec], la victorieuse, la protectrice de la cité, qui l'avait faite glorieuse contre les barbares, belle parmi toutes les cités, la déesse de la Sagesse, à l'expression sereine et sublime, sûre de sa force, pleine de pensée, « une des forces universelles qui mènent le cours des choses, l'intelligence active qui pour Athènes était l'image de la patrie <sup>1</sup> ».

#### IV

Toute la vie privée du citoyen athénien avait cette har-

1. Taine. *Philosophie de l'art*, I, p. 248-256.

monie, cette mesure qui caractérisent les jeux et les arts d'Athènes; elle fut comme un modèle de grâce et de simplicité, du moins dans le temps dont nous parlons. On la suit avec agrément de la naissance à la mort.

Le septième jour après sa naissance, l'enfant était présenté au foyer et associé ainsi au culte domestique. La porte de la maison était ornée d'olivier, s'il s'agissait d'un garçon, de guirlandes de laine s'il s'agissait d'une fille. Le dixième jour, le père reconnaissait son enfant en lui donnant un nom, en présence de nombreux amis invités au festin.

Jusqu'à sept ans, à Athènes comme à Sparte, l'enfant restait dans la maison avec les femmes. On le laissait jouer tout à son aise. Les petits Grecs que l'on voit sur les peintures, surtout sur les poteries, font déjà des pâtés avec du sable, attellent des chiens à leurs petites charrettes, enfourchent, faute de chevaux, des canards plus dociles, et se disputent la voiture aux chèvres.

Puis leurs occupations devenaient plus sérieuses. Jusqu'à douze ans environ, ils étudiaient les lettres et la musique. Ils apprenaient la lecture, l'écriture, un peu de calcul. Ils récitaient les meilleurs vers des poètes, des poésies morales. Ils chantaient, avec accompagnement de lyre ou de flûte, les œuvres des poètes lyriques; car les anciens attribuaient à la musique le don d'élever les âmes aux nobles sentiments. A partir de quatorze ans, la gymnastique était leur principal passe-temps. Ils se livraient à la lutte, à la course, à l'exercice du javelot et du disque. Ils commençaient à aller aux théâtres, à suivre les discussions politiques de l'Assemblée ou les séances des tribunaux. Ils faisaient leur apprentissage de la vie.



Le Discobole, lanceur de disque, de Myron (Musée du Vatican).

A dix-huit ans, les jeunes gens étaient inscrits sur les listes des citoyens, on les appelait alors *éphèbes*. Ils recevaient des armes et prêtaient serment dans le temple de ne pas les déshonorer, de ne jamais abandonner leur place dans la bataille. Sous la direction suprême des stratèges, ils apprenaient la tactique, les marches, l'art des campements, les manœuvres des machines de guerre ou des trirèmes ; ils se préparaient au métier militaire. Dans les intervalles de ces exercices belliqueux, ils achevaient leur éducation intellectuelle chez les maîtres à la mode ; ils fréquentaient surtout les cours des rhéteurs ; car à Athènes il fallait être habile à parler ; la parole était indispensable et puissante dans les assemblées judiciaires ou politiques. Le jeune homme était prêt désormais à jouer son rôle dans les combats ou sur la place publique.

Il était prêt aussi à fonder une famille. Le mariage avait chez les Grecs la plus grande importance sociale et religieuse. Celui qui n'avait pas d'enfant, pas de garçon surtout, était comme maudit : car, après sa mort, il n'y aurait plus personne pour célébrer les rites obligés sur le tombeau des ancêtres, et le feu du foyer s'éteindrait, le culte de la famille périrait ; les dieux pénates deviendraient aux enfers des âmes éplorées, en quête de sacrifices et de libations ; leur malheur serait éternel. Le mariage assurait la persistance de la religion domestique. Il comprenait trois actes : dans sa maison paternelle, la jeune fiancée était déliée de ses devoirs envers les dieux de ses pères ; — puis elle était conduite à la maison du fiancé ; — enfin elle était mise en présence du foyer de sa nouvelle famille, touchait le feu sacré, partageait un gâteau avec son mari et entrait ainsi en communion avec ses nouveaux dieux domestiques. Désormais elle ne connaissait plus d'autre culte.

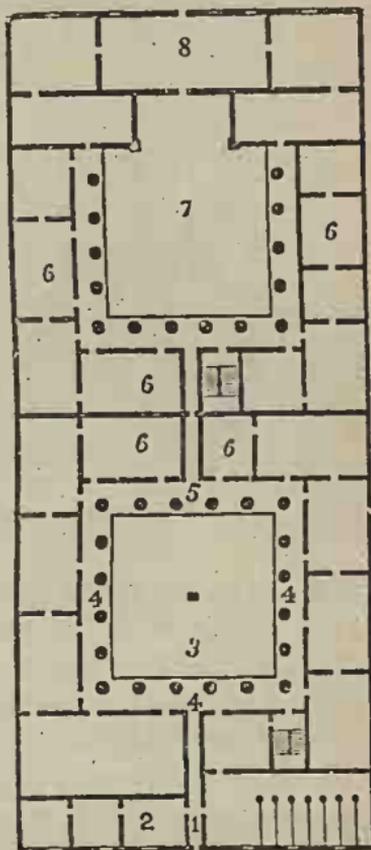
La maison, où elle régnait alors en souveraine, était d'une très simple disposition. Elle s'ouvrait sur la rue par un vestibule. De part et d'autre étaient des boutiques, où travaillaient les esclaves industriels, tailleurs, cordonniers, potiers. Le vestibule conduisait à une cour, entourée d'un péristyle peu orné en général, du moins au temps de Périclès. Dans le fond de la cour était la salle du foyer, où les hommes recevaient

leurs amis et donnaient les repas. Au-delà, jusqu'au jardin, étaient les chambres des femmes, le *gynécée*, où elles se tenaient tout le jour, surveillant le travail de la laine, ou occupées à tisser, à broder, par exemple pour le voile qui devait être offert à la déesse le jour des Panathénées.

Les femmes étaient maîtresses absolues à la maison. Elles réglaient l'économie du ménage ; elles avaient la gestion de toutes les affaires domestiques et en étaient entièrement responsables ; les hommes devaient tous leurs soins à l'État. Elles avaient tout un monde à gouverner, les esclaves qui allaient au marché et faisaient les courses, les filles qui tissaient ou brodaient, les garçons qui revenaient de l'école, la nourrice qui avait souvent besoin de conseils ou de recettes médicinales. Tous les instants des maîtresses de maison étaient bien remplis.

Aussi jouissaient-elles de la plus grande considération ; elles étaient pour la plupart des « ménagères entendues » ; c'était la commune louange qui leur était adressée. Nulle part plus qu'à Athènes il ne fut vrai de dire que la fortune de la maison repose sur la mère de famille.

Les hommes cependant étaient absents jusqu'au soir. Dès le matin, après un léger repas, ils sortaient. Ils allaient sur la place du marché et demandaient s'il y avait quelque chose de nouveau ; si quelque événement important s'était produit, ils étaient retenus toute la journée à l'agora [la place publique], qu'il y eût ou non assemblée. Il pouvait se faire encore qu'ils

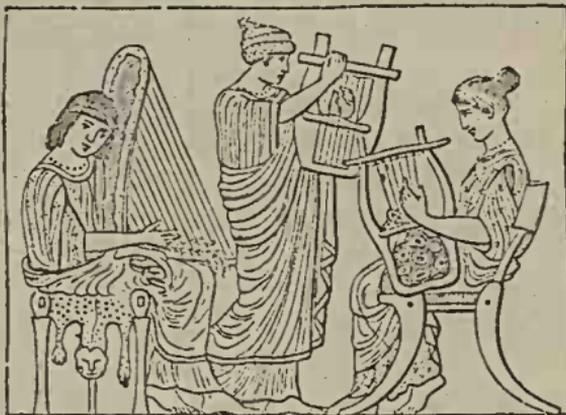


Maison grecque.

- 1, vestibule étroit ; 2, chambre du portier ; 3 et 7, cours ; 4, péristyle ; 5, passage ; 6, chambres ; 8, pièces pour les suivantes.

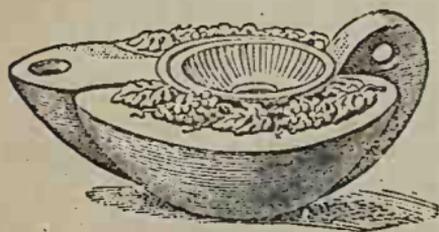
fussent appelés aux tribunaux comme juges, ou à la séance du Conseil des Cinq-Cents, ou tout simplement que la curiosité les retint autour d'un procès retentissant.

Il arrivait pourtant quelquefois qu'ils ne pussent compter



Femmes grecques faisant de la musique.

sur aucun de ces divertissements. Ils en profitaient pour aller visiter leurs fermes à la campagne. Ce n'était pas loin du reste, car l'Attique n'est pas grande. Un temps de galop suffisait à porter le propriétaire à son champ. Il surprenait les esclaves au travail, s'entretenait un instant avec l'intendant, se rendait compte de



Lampe grecque.

la récolte des olives, des vivres nécessaires aux ouvriers, jetait partout le coup d'œil du maître et rentrait vite au logis. Il y restait quelques heures, prenait un léger repas et laissait passer la grande chaleur de midi.

Il retournait alors par la ville. Car il était de bon ton de se montrer dans la soirée sous la galerie de l'agora. On y rencontrait d'autres citoyens, et avec eux on prenait la voie des tombeaux pour aller continuer la conversation sous les ombrages de l'Académie ; ou bien on se rendait au gymnase, et on regardait les éphèbes lutter, courir, lancer le disque ou

le javelot. Là enfin on invitait ses amis à partager le repas du soir et on revenait en compagnie à la maison, la nuit tombée.

Le repas avait lieu dans la grande salle du foyer. Les Athéniens mangeaient étendus sur des lits, appuyés sur des coussins moelleux. Les lits étaient le plus près possible les uns des autres et formaient un cercle autour des tables, en ménageant seulement la place au passage des esclaves.



Poterie grecque.

Après les huîtres, on servait les viandes et les légumes, puis les fruits et les gâteaux, surtout les friandises de Sicile très recherchées. Les tables alors étaient enlevées; les convives se parfumaient, se couronnaient de fleurs, et les esclaves apportaient les amphores, les cratères et les coupes. Dans cette seconde partie du repas, la plus importante, les Athéniens buvaient en s'excitant avec de l'ail, de l'oignon, des pâtisseries épicées. Les serviteurs mêlaient dans les cratères le vin et l'eau. On élisait alors le roi du banquet; il faisait, au nom de tous, les libations aux dieux domestiques, aux dieux de la cité et de l'Olympe, et, la coupe en main, il chantait, en improvisant le plus souvent, le premier couplet d'une chanson de table. Il passait la coupe à son voisin de droite qui devait dire un second couplet, et ainsi tout à la ronde. On jouait ensuite à des charades, aux dés, à une sorte de jeux d'échecs. Des musiciens, des danseurs, des jongleurs, des bouffons étaient introduits; ils exécutaient quelque divertissement connu, quelque mime à la mode.

Enfin les serviteurs, les bateleurs, étaient éloignés. Les convives, restés seuls, engageaient quelque conversation sur

les lettres, les arts, les affaires de la cité, et souvent, chez ces Grecs qui vivaient au milieu de tant de chefs-d'œuvre, dans la liberté politique la plus complète, l'entretien s'élevait aux plus nobles pensées, aux vues les plus hautes sur toutes les choses de la vie intellectuelle et artistique. « Dans les vins dorés de l'archipel, se montre non seulement la vérité, mais encore la pensée, l'imagination, l'art, tout ce qui ennoblit l'homme et ensoleille la vie<sup>1</sup>. »

Mais les meilleurs moments ne peuvent pas toujours durer. La maladie et la mort interrompaient ces existences d'une simplicité si gracieuse. Contre la maladie, les Grecs faisaient intervenir les médecins, ils en avaient d'illustres : nul ne le fut plus, et plus justement, qu'Hippocrate, contemporain de Périclès. Contrairement aux magiciens qui l'avaient précédé, il observait avec le plus grand soin son malade, son âge, ses mœurs, son sommeil, le mouvement de ses mains, ses vomissements, ses frissons, et lui appliquait un traitement rationnel.

Mais souvent les Grecs avaient plus de confiance encore dans le dieu même de la médecine, ASCLÉPIOS ou ESCULAPE, fils d'Apollon. Leur imagination leur était alors d'un grand secours. Ils transportaient leurs malades dans le temple du Dieu, qui souvent ainsi ressemblait à un hôpital, et ils le consultaient par ses prêtres. Les guérisons par Asclépios étaient innombrables et on se les répétait à travers les générations : une femme borgne s'était endormie dans le temple ; elle avait eu une vision pendant laquelle le dieu avait versé une certaine liqueur dans son œil malade ; à son réveil elle était guérie. — Un enfant muet implorait le secours divin : « Consens-tu, dit Asclépios, à m'offrir un sacrifice si tu recouvres la parole ? » — Et, dans un élan de foi : « J'y consens, » répondit aussitôt l'enfant à haute voix. — Un guerrier avait depuis six ans dans la joue une pointe de lance ; pendant son sommeil, le dieu la retira et la lui mit dans la main.

Les remèdes des hommes ni des dieux n'empêchaient pas la mort de venir à son heure. Quand elle avait passé, le

1. P. Monceaux. *La Grèce avant Alexandre*, p. 310.

cadavre était exposé, lavé, parfumé, couvert de vêtements blancs, sur un lit de parade, à l'entrée de la maison. Les parents et les amis apportaient leurs regrets. Le lendemain, avant l'aube, ou à la nuit noire, — car il ne fallait pas que le soleil vit un spectacle funèbre, — le corps était transporté au lieu de sa sépulture; il était accompagné des parents, des femmes de la famille et de joueurs de flûtes exécutant des airs plaintifs. Enfin le corps était enseveli, rarement incinéré. La sépulture était la condition de la paix éternelle pour l'âme du défunt; celle dont le corps n'avait pas reçu les honneurs funéraires errait à jamais, sous forme de fantôme, tourmentait les vivants, troublait leur sommeil, les effrayait par des apparitions sinistres, détruisait leurs troupeaux, leurs moissons. Mais ce cas était rare; les Athéniens prenaient le plus grand soin des tombeaux de leurs ancêtres; à époques fixes, ils y faisaient des libations; ils adressaient aux défunts leurs prières, les tenaient au courant des affaires du monde, réunissaient autour de la sépulture des joueurs de flûte ou de lyre, pour les réjouir dans leur solitude. Le mort regretté entendait ainsi longtemps le son des voix qu'il avait aimées, leurs paroles de tendresse et de consolation, et les doux accords de la lyre le berçaient dans l'éternel sommeil.

---

## CHAPITRE VII

### ALEXANDRE ET L'HELLÉNISME

1. — Philippe et Démosthène.
2. — Alexandre. — La conquête de l'Asie.
3. — L'hellénisme en Orient et en Occident.

#### I

L'éclat de la civilisation hellénique n'eut pas une grande durée. Cependant il devait rayonner sur tout le monde de l'antiquité classique, d'abord par les colonies et le commerce de la Grèce, puis par les armes du royaume de Macédoine qui réunit les forces de l'hellénisme au moment où celles-ci menaçaient d'être anéanties par les rivalités et les guerres des cités.

Sparte était jalouse d'Athènes; elle voulait être la première parmi les cités de la Grèce. Au lendemain des guerres médiques, elle avait prétendu empêcher Athènes de reconstruire ses murailles, sous prétexte que si elles retombaient aux mains des barbares, elles leur seraient une forteresse dangereuse à la liberté de tous les Grecs : Thémistocle avait eu grand'peine à détourner par ruse ces jalouses précautions. Lorsqu'ensuite Athènes fut devenue la présidente de la Confédération de Délos, la capitale d'un véritable empire maritime, la haine de Sparte grandit et s'aggrava de réelles inquiétudes : Athènes pouvait prétendre à la domination de toute la Grèce. Sparte était résolue à ne pas le permettre; elle chercha toutes les occasions de réduire la puissance de sa rivale.

Les Athéniens commirent la faute de donner des raisons à cette malveillance. Parmi eux des ambitieux rêvèrent légè-

rement d'être en effet les maîtres d'une sorte d'empire grec, ou du moins d'absorber dans l'empire athénien toutes les cités maritimes de race hellénique, doriennes ou ioniennes. A l'instigation d'ALCIBIADE, ils entreprirent la conquête de la Sicile ; ils échouèrent devant *Syracuse* ; ils y perdirent la plus grande partie de leurs vaisseaux, et Sparte ne manqua pas alors de leur déclarer la guerre pour les affaiblir définitivement. Ce fut une longue et pénible guerre, de près de trente ans (431-404) ; on l'appelle la guerre du Péloponèse ; mais toute la Grèce y fut plus ou moins directement mêlée.

Les Spartiates l'emportèrent ; pour vaincre Athènes même sur mer, ils construisirent des vaisseaux ; il est vrai que pour cela ils reçurent de l'argent du roi de Perse, très heureux naturellement de ces querelles entre ses vainqueurs. La flotte athénienne fut détruite à la bataille d'*Egos-Potamos*, sur la côte de la Chersonèse de Thrace (presqu'île des Dardanelles). Les Spartiates parurent devant Athènes et la prirent ; ils ordonnèrent l'incendie de tous les vaisseaux du Pirée et le renversement des Longs-Murs ; ils firent venir des danseurs et des joueurs de flûte pour accompagner la chute des murailles d'Athènes.

Sparte alors régna sur presque toute la Grèce ; elle avait dans toutes les cités des agents qui les tenaient dans l'obéissance, et y détruisaient les institutions démocratiques au profit d'oligarchies militaires ; elle y employait l'or de la Perse. Elle réussit même à s'emparer par surprise de la citadelle de Thèbes en Béotie, et de là elle domina la Grèce centrale comme le Péloponèse. Sa suprématie fut d'ailleurs détestée : les Thébains en particulier ne voulurent pas supporter la servitude où elle prétendait les tenir et une conspiration patriotique chassa les Spartiates de la citadelle. Ce fut encore une guerre entre Grecs ; les Spartiates croyaient avoir facilement raison des Thébains. Il n'en fut rien ; car ceux-ci eurent un général du plus grand mérite, EPAMINONDAS, qui, avec l'aide de son ami le très vaillant PÉLOPIDAS, organisa la défense de Thèbes avec une extrême habileté, forma en particulier avec la jeunesse de la ville un solide « bataillon sacré ». La surprise fut grande en Grèce lorsqu'à la bataille de *Leuctres* en Béotie le bataillon sacré renversa les lignes ennemies, et arracha

aux Spartiates la gloire jusque-là incontestée d'être les premiers guerriers de la Grèce. Epaminondas alla les vaincre jusque dans le Péloponèse, rendit la liberté aux villes qu'ils opprimaient, bâtit en face de Sparte des cités rivales comme Messène ou Mégalopolis, et, s'il fut tué dans son éclatante victoire de *Mantinée*, si la grandeur thébaine ne lui survécut pas même d'un jour, Sparte ne se releva point de ses défaites.

La Grèce n'en fut pas beaucoup plus libre ; elle en fut de plus en plus faible. Elle était lasse de ses guerres fratricides ; elle n'y mettait même plus de passion ; elle se laissait aller à l'indifférence. Toute cette histoire prouvait son impuissance à fonder une organisation politique solide ; elle n'avait pu faire durer un empire maritime avec Athènes, ni un empire continental avec Sparte ou Thèbes ; elle s'abandonna ; elle attendit de l'étranger le conquérant qui l'obligerait à l'unité.

Ce fut le rôle des rois de Macédoine, PHILIPPE et ALEXANDRE. Les Macédoniens étaient de race grecque ; mais dans leurs montagnes éloignées de l'Hellade proprement dite, ils n'avaient pas pris part aux affaires du pays et ils avaient entretenu leur valeur militaire dans leurs continuels combats contre les tribus voisines ; ils avaient gardé toute la rudesse d'une population primitive. Philippe, qui y régna de 360 à 336 avant Jésus-Christ, put former de ses guerriers une forte armée qui devait être invincible jusqu'au jour où elle se trouverait en face de la légion romaine ; elle eut pour élément fondamental l'infanterie de la *phalange*, elle-même composée de 16 carrés parfaits de 16 files de 16 hommes. L'arme essentielle des soldats de la phalange fut la sarisse, longue lance de 6<sup>m</sup>,50 ; les hommes des six premiers rangs pouvaient ainsi présenter leurs lances en avant de la phalange, par-dessus les épaules de leurs camarades, et le choc de ce gigantesque hérisson de fer fut longtemps irrésistible, surtout en plaine.

Ainsi armé, Philippe eut la résolution très nette de devenir le maître de la Grèce ; il lui fallait pour cela posséder au moins les côtes de son propre pays, qui étaient devenues depuis les guerres médiques des colonies athéniennes,

notamment en Chalcidique; il fut donc aussitôt d'Athènes. Pourtant elle avait été si maltraitée par le roi qu'elle ne s'opposa pas avec une grande vigueur aux projets du roi de Macédoine; Démosthène essaya de réveiller le patriotisme des anciens temps; mais l'énergie des Athéniens était épuisée, et le roi de Macédoine n'était pas le roi de Perse; cette situation inspira du moins à DÉMOSTHÈNE quelques-uns des plus beaux discours de l'éloquence politique; il ne cessa de gourmander la faiblesse de ses concitoyens, et il eut la gloire de jouer le rôle principal dans ces derniers moments de la liberté hellénique.

« Quand donc, ô Athéniens, disait-il, quand cesserez-vous d'être inactifs? Qu'attendez-vous? Vous attendez sans doute qu'il y ait nécessité. Mais quel autre nom donner à ce qui se passe? Ma pensée est qu'il n'y a pour les hommes libres aucune nécessité plus pressante que la honte, en ce qui touche le pays. Voulez-vous toujours, dites-moi, aller çà et là dans la place publique, vous demandant les uns aux autres: N'y a-t-il rien de nouveau? — Eh! que peut-il y avoir de plus nouveau que de voir un homme de Macédoine qui triomphe des Athéniens et qui gouverne la Grèce? — Est-ce que Philippe est mort? dit l'un. — Non, par Jupiter, dit l'autre; mais il est malade. — Eh! que vous importe, puisque, s'il vient à mourir, vous vous ferez bientôt un autre Philippe en apportant si peu de soin à vos affaires! Car, s'il a pris tant d'accroissement, c'est moins à sa force qu'à votre négligence qu'il le doit. » Mais on lira toute cette première *Philippique*.

Les Athéniens firent quelques efforts, le plus souvent vains, pour sauver leurs colonies; ils n'arrêtèrent pas la fortune de Philippe; ils ne l'empêchèrent pas même d'établir sa domination sur la Grèce; ils n'eurent que le mérite de l'essayer. Il se servit habilement pour cela de l'institution amphictyonique dont on a vu plus haut qu'elle était à peu près la seule institution grecque qui eût un caractère fédéral et national; sous prétexte que les Phocidiens de la région de Delphes avaient labouré un champ sacré dépendant du temple, il intervint comme le soldat d'Apollon, et il en profita pour mettre une garnison aux Thermopyles et une autre à Elatée, en pleine Béotie. Démosthène réussit encore à soulever les Athéniens

et à négocier leur alliance avec les Thébains; ils furent ensemble battus à *Chéronée* (338). Philippe, vainqueur, réunit à Corinthe un congrès de toutes les cités grecques; il se fit donner le commandement de toutes les forces militaires de la Grèce contre les Perses; car du commencement à la fin de l'histoire grecque, la guerre médique fut le seul moyen d'union entre les diverses cités; elle était comme le symbole de la lutte de la civilisation européenne contre la barbarie asiatique; il fallait sans doute, pour assurer son triomphe définitif, que la civilisation s'imposât à la barbarie, que la Grèce conquît l'Asie. Ainsi l'établissement de la suprématie macédonienne en Grèce allait être le moment de l'expansion de l'hellénisme. C'est en cela que Démosthène représente le passé et Philippe l'avenir.

## II

Ce ne fut pas Philippe pourtant qui porta la guerre en Asie; il fut assassiné au moment de partir, par un ennemi personnel. Ce fut son fils Alexandre, celui que l'histoire appelle Alexandre le Grand. Il n'avait que vingt ans à la mort de son père; mais il avait de si étonnantes qualités que sa jeunesse lui fut une force de plus par l'ardeur impatiente qu'elle donna à son ambition. Il avait tous les dons du corps et de l'esprit. Il était beau et fort; tout jeune, il bondissait quand il entendait un hymne de guerre et il s'élançait comme pour combattre. Lui seul était capable de dompter et de monter le cheval Bucéphale, qui devait le porter dans l'Inde. Il était jaloux des succès de son père, il craignait de n'avoir plus rien à faire ni à conquérir après lui; il se trompait. Il était très simple dans ses manières et dans ses goûts, il avait des amis qu'il aimait tendrement comme s'il n'avait pas été le fils du roi; ils lui étaient attachés par la plus vive affection et il leur dut ses joies les plus douces, jusqu'au jour où sa grandeur le sépara d'eux. Il ne serait pas impossible de lui trouver dans sa jeunesse quelques traits de ressemblance avec Alcibiade. Alcibiade avait été l'élève, peut-être l'élève préféré de Socrate; Alexandre fut l'élève du plus grand philo-

sophe grec de ce temps, du plus grand savant de l'antiquité, ARISTOTE ; il l'aima beaucoup, et sans doute ainsi il subit profondément son influence : « C'est à mon père que je dois de vivre, disait-il ; c'est à mon maître que je dois de vivre bien. » - Le spectacle est intéressant : ne semble-t-il pas que l'on puisse définir l'œuvre d'Alexandre : la force de la Macédoine inspirée par la pensée grecque ?

Après avoir affirmé son autorité sur la Grèce, en détruisant Thèbes révoltée, Alexandre partit pour l'Asie, au printemps de 334, avec 30 000 fantassins et 5000 cavaliers, pour renverser l'empire des Perses. Il franchit l'Hellespont et passa sur les ruines de Troie ; il célébra un sacrifice en l'honneur d'Achille qu'il disait son ancêtre, qui du moins était de sa parenté, dans la famille des héros ; aussi aimait-il beaucoup Homère et l'*Iliade* était-elle son livre de chevet : par Homère et Aristote ce Macédonien était bien un Grec de la plus fine trempe intellectuelle.

On rencontra une première armée perse à peu de distance de là, sur les bords du *Granique* ; Alexandre s'y battit avec sa témérité ordinaire et faillit se faire tuer ; il fut sauvé par son ami Clitus le Noir. Il prit Sardes, l'ancienne capitale de Crésus ; à Gordion, au centre de l'Asie Mineure, on lui montra le *nœud gordien*, qui liait les traits du char de l'ancien roi Midas ; personne jusque-là n'avait pu le dénouer, et l'oracle promettait l'empire de l'Asie à celui qui y réussirait ; Alexandre trancha le nœud d'un coup d'épée, et il paraît que l'oracle trouva la solution suffisamment élégante.

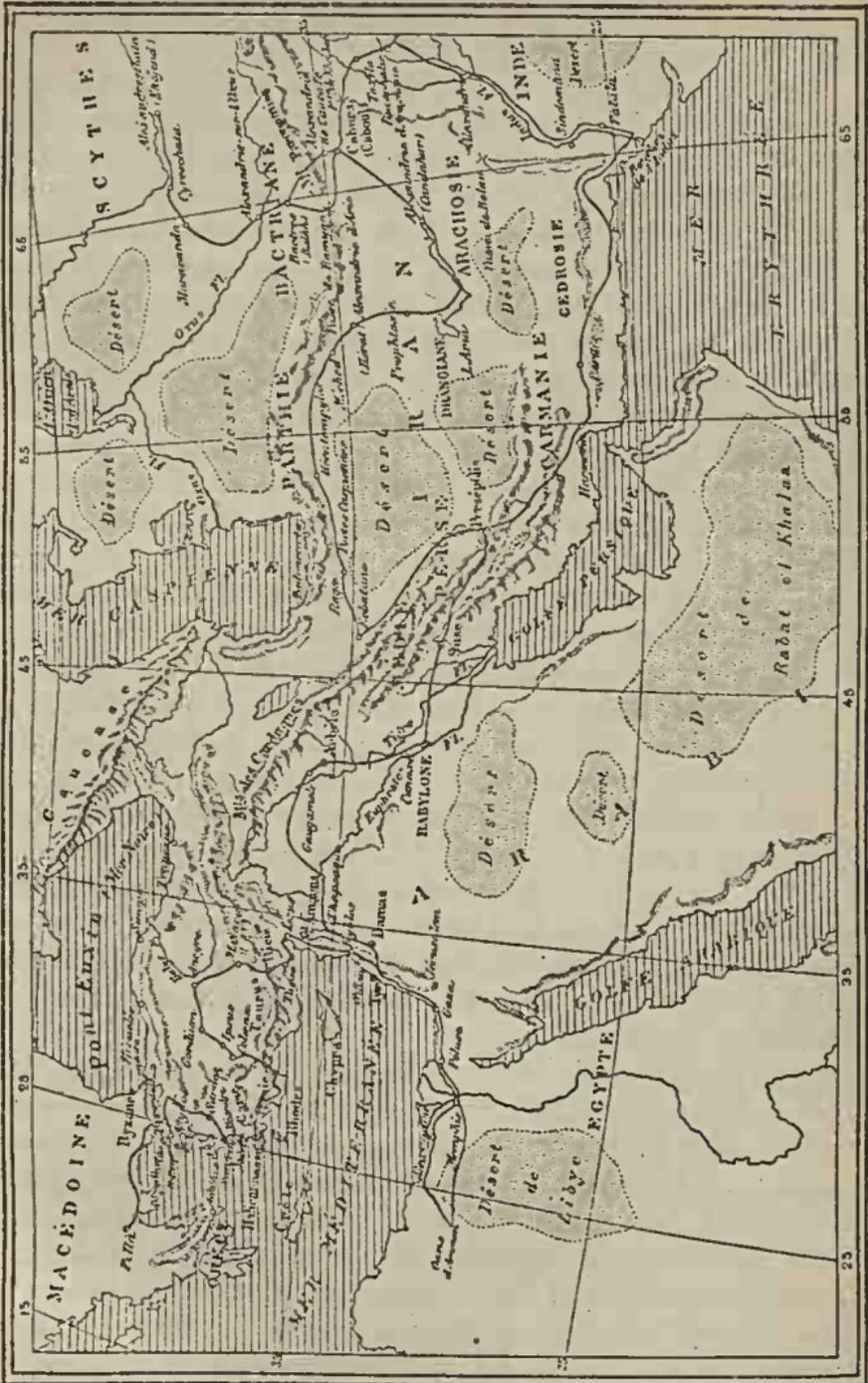


Buste d'Alexandre (Musée du Louvre).

Au sud de l'Asie Mineure, il rencontra une grande armée perse, de plus de 100 000 hommes, sous le commandement du roi Darius III. La bataille d'*Issus* lui donna la domination de la Syrie, les Perses s'enfuirent à travers le désert vers la Mésopotamie. Pourtant les Macédoniens furent retenus sept mois devant *Tyr*; car la ville, construite dans une île et maîtresse de la mer par ses vaisseaux, fut difficile à investir; il fallut construire une levée pour l'atteindre du rivage et dresser devant ses murs les machines de guerre. Alexandre fut fier d'avoir pu s'en emparer. Il alla prendre alors possession de l'Égypte, où la domination persique était plus crainte qu'aimée; les prêtres de Thèbes le proclamèrent fils d'Ammon-Rà; il les laissa dire, car ce fut précieux à son autorité.

Ainsi, de l'Hellespont au delta du Nil, il était le maître de toutes les côtes occidentales de l'empire perse; il ne risquait pas, en s'engageant vers la Perse, d'en être rappelé par quelque diversion maritime de ses ennemis. Un peu à l'ouest des bouches du Nil, il jeta le plan et commença la construction d'*Alexandrie*, qui allait être en peu d'années l'héritière d'Athènes et de Tyr dans le commerce de la Méditerranée et de l'Inde.

Il suffit d'une dernière bataille pour achever la ruine de l'empire perse. Ce fut la bataille d'*Arbèles*, à l'est du Tigre, non loin de l'emplacement de Ninive (331). Ce fut comme à Issus ou à Platées, une poignée d'hommes disciplinés dispersant une cohue de barbares. Darius III dut s'enfuir à travers les montagnes voisines; un traître l'y tua. Alexandre prit alors possession des merveilleuses capitales du Grand Roi; il ne passa qu'un moment à *Babylone*, il se réservait d'y faire un plus long séjour, car il en voulait faire sa capitale; il occupa Suse, puis Pasargades, puis Persépolis; il y trouva non seulement des palais magnifiques, mais surtout des trésors incalculables. Il fallut, dit Quinte-Curce, son historien, 20 000 mulets et 3 000 chameaux pour enlever les richesses de Pasargades, qui n'était pas la plus riche. Presque tout le métal précieux, or et argent, du monde ancien était entassé et inutile dans la chambre des rois de Perse, Alexandre le jeta à travers le monde, et ce fut une provision



qui suffit à la circulation monétaire jusqu'à la découverte de l'Amérique.

Il eût pu s'arrêter là et fonder de la Perse à la Grèce un empire gréco-persique qui eût conservé la Macédoine comme centre. Mais il était trop jeune pour fixer déjà le terme de sa conquête, et, comme Cyrus, comme le premier des Darius, il voulut aller jusque dans l'Inde dont les trésors avaient toujours l'attrait de la fable. Dès lors le roi de Macédoine devenait le Grand Roi. Il y prit de nouvelles habitudes ; il oublia les mœurs très simples qui lui avaient fait tant d'amis, il aima le luxe, il se vêtit d'or et de pourpre, il se couronna du diadème royal, il pensa se faire adorer comme un dieu. Il épousa une femme de la Perse, Roxane ; il encouragea ses soldats à épouser les filles des vaincus. Il ne voulait pas être seulement un conquérant, il voulait être un fondateur. Ses amis ne le comprirent pas ; ils lui reprochèrent de renier son passé, d'avilir sa force en cette imitation des barbares. Il en résulta les plus graves malentendus ; Parménion et son fils Philotas, accusés de conspiration, furent frappés sans pitié. Plus tard, comme il était au fond de la Bactriane, à Maracanda (Samarcande), Alexandre, à la fin d'un festin, se querella sur le même sujet avec son ami Clitus, celui-là même qui l'avait sauvé au Granique ; dans un accès de colère aveugle, il le frappa d'un coup mortel. Ainsi se brisaient violemment les liens qui l'unissaient à la Macédoine. D'ailleurs il ne devait jamais la revoir. Les cadres trop étroits de la Grèce étaient désormais rompus, Alexandre allait étendre la civilisation hellénique jusqu'au fond de l'Asie.

L'année qui suivit celle de la bataille d'Arbèles, en 330, Alexandre se mit en campagne vers l'Inde. Il passa d'abord par le nord du plateau de l'Iran, par Ecbatane, les Portes Caspiennes et Méched. Il fonda un peu plus loin Alexandrie d'Asie, qui s'appelle aujourd'hui Hérat ; on en verra sur la carte l'importante position. Il entra alors en Bactriane (*Bactres*, aujourd'hui Balkh, est dans la vallée de l'Oxus ou Amou-Daria). Il passa à *Maracanda*, où mourut Clitus ; il entra dans la vallée de l'Iaxartes (Syr-Daria) et pénétra jusqu'à Khodjent, qui fut alors appelée Alexandreschata : c'est

tout le pays qui forme aujourd'hui la partie orientale du Turkestan russe. Il revint ensuite dans la montagne des Paropamisades (Hindou-Kousch); il séjourna à *Cabura* ou Caboul, fonda Alexandrie d'Arachosie, et l'on retrouve le souvenir de son nom dans le nom qu'elle a aujourd'hui, *Candahar*. Enfin il entra dans la vallée de l'Indus par la passe de Khaïber. Heureusement pour lui, elle était gouvernée par plusieurs petits rois qui étaient jaloux les uns des autres et ne cessaient de se quereller; ils ne surent pas se mettre d'accord contre lui; au contraire ils pensèrent profiter de son arrivée pour se nuire; ainsi le roi de Taxila, sur l'Indus, fit aussitôt sa soumission pour être désagréable à son rival Pauravata ou Porus. Celui-ci se défendit vaillamment; les Macédoniens eurent de la peine à le réduire, et Alexandre dut maintes fois payer de sa personne; Porus pourtant fut vaincu, fit sa soumission et fut généreusement traité. Alexandre fut le maître de tout le bassin de l'Indus.

Il eût volontiers poussé plus loin, ne sentant point d'obstacle devant lui. Ses officiers et ses soldats, fatigués ou suffisamment gorgés de richesses par la conquête, refusèrent de le suivre vers la vallée du Gange. Il céda à leur résistance et consentit à revenir vers l'Ouest. Il ne reprit pas le même chemin. Il descendit jusqu'aux bouches de l'Indus. Il y arma des vaisseaux et les confia à NÉARQUE, avec la mission de longer le rivage jusqu'au golfe Persique et à l'Euphrate; il voulait connaître cette route maritime de Babylone à l'Inde. Pour lui il ramena son armée à travers l'Iran méridional, par Persépolis, Suse, et rentra à Babylone, où Néarque le rejoignit après une navigation très heureuse par une route que les marchands n'avaient pas cessé de suivre depuis les temps les plus anciens.

Ce fut toute la carrière du conquérant. Il s'établit à Babylone, il y entreprit de grands travaux, il voulait surtout en faire un grand port; sans doute il voulait qu'elle fût, avec Alexandrie, le grand entrepôt des marchandises entre l'Inde et peut-être la Chine d'une part, la Grèce et la Méditerranée d'autre part; au centre géographique de son empire, juste à la moitié du chemin de l'Inde à la Sicile, elle en eût été la capitale politique et économique. Il ne put rien achever; le

19 août 323, il fut emporté tout à coup par une sorte de fièvre paludéenne. Il avait trente-deux ans.

Si rapide qu'ait été son passage à travers l'histoire, Alexandre y a laissé les traces les plus profondes; les villes qu'il a fondées, d'Alexandrie d'Égypte à Alexandrie d'Arachosie, sont comme les jalons de sa route; elles conservent son souvenir à travers les siècles. Mais surtout elles ont été, pendant longtemps après lui, les étapes du grand commerce à travers l'Asie antérieure; car les conséquences des conquêtes d'Alexandre ont été grandes au point de vue commercial; elles ont donné une sorte d'unité économique au monde ancien.

Il est plus étonnant qu'une marche militaire de dix ans seulement ait été si féconde pour le développement de la civilisation hellénique. Il est vrai que les Perses étaient aussi de race aryenne et que par là sans doute ils étaient préparés à adopter la culture grecque; ils n'avaient pas cessé d'avoir des relations avec la Grèce depuis les guerres médiques, c'est-à-dire depuis près de deux siècles. L'Asie Mineure était depuis longtemps occupée en grande partie par des populations helléniques ou parentes des Hellènes. Les soldats ou les chefs macédoniens et grecs qui se fixèrent dans les pays conquis y trouvèrent donc un terrain favorable, et l'hellénisme s'y implanta avec une grande facilité; la langue grecque, expression nécessaire de cette civilisation, devint la langue de toute l'Asie antérieure et de la Basse-Égypte.

Ainsi le rôle essentiel d'Alexandre est d'avoir fondé l'hellénisme dans toute l'Asie antérieure, d'avoir ainsi achevé après les rois de Perse l'unité des anciens peuples de l'Orient, d'avoir fait de ce que nous appelons l'Orient l'empire de la culture grecque.

### III

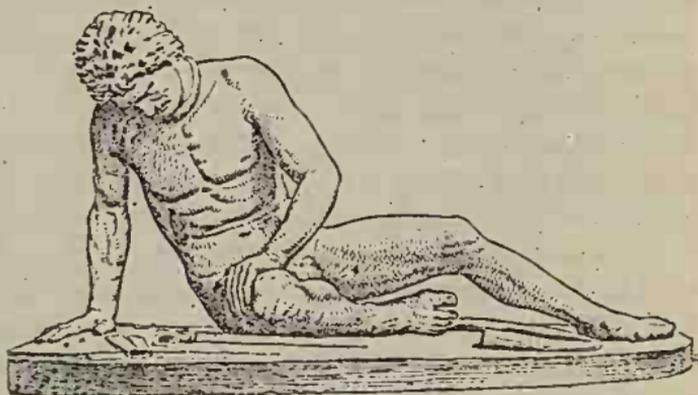
Mais il n'avait pas eu le temps d'organiser sa conquête, son empire n'eut aucune durée. Au lendemain de sa mort, ses généraux se disputèrent l'héritage en de sanglantes guerres.

où il fut impossible à aucun d'eux de s'imposer à l'obéissance des autres. Ils en vinrent à partager la proie, et tout d'abord trois principaux royaumes se constituèrent : le royaume d'Asie ou de Syrie, le royaume d'Égypte et le royaume de Macédoine et Grèce.

Le royaume d'Asie, où Séleucus fonda la dynastie des Séleucides, eut pour principales villes *Séleucie*, sur le Tigre et *Antioche* sur l'Oronte au nord de la Syrie ; il occupa ainsi essentiellement la place des anciens empires de Ninive et de Babylone. Comme eux, il eut une existence assez courte. Presque aussitôt il perdit les pays du plateau de l'Iran ; un royaume de Bactriane se fonda, qui, sous des chefs grecs, conserva quelque temps les caractères de l'hellénisme. Dans le nord de l'Iran, vers les côtes méridionales de la mer Caspienne, le royaume des *Parthes* eut de bonne heure une organisation militaire assez redoutable. Même à l'ouest de l'Iran, les Séleucides ne surent pas garder tout le pays jusqu'à la Méditerranée et à la mer Noire ; l'Asie Mineure leur échappa tout entière et se divisa entre plusieurs petits États, comme le royaume du *Pont* (c'est-à-dire du Pont-Euxin ou de la mer Noire) qui allait avoir un moment d'éclatante fortune sous la dynastie des MITHRIDATES ; le royaume de *Bithynie* ; le royaume des *Galates*, curieuse fondation politique, résultat d'une migration gauloise particulièrement hardie ; le royaume de *Pergame*, qui fut prospère sous la dynastie des ATTALES. La plupart des villes grecques de la côte et des îles avaient profité du désordre général pour se rendre indépendantes, comme aux premiers temps de la colonisation ionienne et dorienne. Ainsi assez vite le royaume des Séleucides ne fut que le royaume de Syrie.

Cependant les résultats économiques de l'expédition d'Alexandre ne furent pas perdus ; les relations commerciales demeurèrent assidues, à travers l'Asie, entre Alexandrie et l'Inde, grâce aux excellents rapports noués entre les rois de Syrie et les rois de Patna, sur le Gange. Ces relations devaient se prolonger à travers les siècles jusque très tard dans le moyen âge, en vérité jusqu'à l'établissement de la domination turque dans l'Asie antérieure, vers le temps des Croisades.

Toute l'Asie Mineure et la Syrie se pénétrèrent de plus en plus profondément de la culture grecque ; elle y trouva même des centres nouveaux d'activité. *Pergame*, grâce à la protection très éclairée de ses rois, eut une école artistique remarquable, qui a laissé quelques chefs-d'œuvre de sculpture, inspirés par les luttes des rois de Pergame contre les Galates voisins : le *Gaulois mourant* que l'on appelle souvent improprement le *Gladiateur mourant*, et *Arria et Pœtus* qui



Gaulois mourant (Musée du Capitole à Rome).

représentent exactement un Gaulois se tuant après avoir tué sa femme. Une mission archéologique allemande y a retrouvé et a ramené à Berlin les imposants débris d'une frise en haut-relief qui provient d'un autel colossal en marbre blanc dédié à Zeus ; elle a pour sujet le combat des dieux et des géants, mais il semble que les dieux ici représentent les Grecs, et les géants sont les Gaulois : on voit quelle place les Galates tinrent alors dans les préoccupations des Grecs de l'Asie Mineure ; il y a là, par le mouvement, par la perfection de l'exécution, quelques-uns des plus beaux morceaux de la statuaire grecque.

A Rhodes on admirait autrefois le *Colosse*, gigantesque statue du dieu du soleil, qui s'élevait à l'entrée du port, à 35 mètres de hauteur ; il fut, moins d'un siècle après, vers la fin du premier siècle avant Jésus-Christ, renversé par un tremblement de terre. A la même école appartient l'*Apollon du Belvédère* ; le dieu, qui vient de lancer une flèche, a le

regard encore courroucé et l'allure générale du corps est inquiète ; il n'a plus la sérénité olympienne des œuvres de l'école de Phidias, il marque une sensible évolution artistique. Ce caractère est encore bien plus remarquable dans le dramatique groupe de *Laocoon*, le prêtre troyen étouffé par des serpents, avec ses deux fils ; ce n'est pas l'expression la plus parfaite du génie grec, mais c'en est du moins « la plus pathétique et la plus émouvante »<sup>1</sup>. On rattache même quelquefois à cette école de Rhodes la *Diane de Gabies*. On se rappelle que l'Ionie avait été, même avant Athènes, un centre remarquable de civilisation hellénique ; on voit que, sauf sous la domination des Perses, elle n'avait pas cessé de contribuer à ce développement de l'art grec : elle demeure dans l'histoire, à côté d'Athènes, un des foyers de la civilisation générale.

L'Égypte elle-même eut, au contact de la Grèce, un renouveau de vie intellectuelle. Dans le partage de la succession d'Alexandre, elle fut le lot de Ptolémée : il y fonda une dynastie qui dura jusqu'à la conquête romaine. Ce fut une dynastie à la fois égyptienne et grecque, et *Alexandrie*, sa capitale, fut comme une fleur délicate de culture hellénique poussant sur le granit des vieux temples pharaoniques. Le premier



Apollon, dit du Belvédère (Musée du Vatican).

1. Cf. S. Reinach, *Apollo*, p. 68-69.

des Ptolémées s'efforça d'être un Pharaon ; il témoigna le plus absolu respect pour les dieux de la vallée du Nil, il se rendit très populaire en restaurant les temples de Karnak et



Laocöon et ses fils (Musée du Vatican).

de Louqsor. Pourtant il ne pouvait pas établir sa capitale à Thèbes ; il la mit naturellement à Alexandrie ; il en fit, sur la place indiquée par Alexandre lui-même, une des plus belles cités de l'antiquité ; il en éclaira le port par une haute tour lumineuse construite dans l'île de Pharos et qu'on appela dès lors le Phare ; et elle devint le plus grand port du monde au III<sup>e</sup> siècle et au IV<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ ; elle recevait, par les caravanes du Nil, les peaux de lions, l'ivoire, les esclaves noirs ; de l'Asie, par mer ou par les routes de l'Iran,

l'or et les diamants de l'Inde, les soieries et les porcelaines de la Chine; elle fut comme un entrepôt universel.

Elle fut aussi une capitale littéraire et scientifique. Les Ptolémées y construisirent le *Musée*, qui ne fut pas seulement ce que nous entendons par là, qui fut consacré au culte de toutes les Muses. Ce fut un grandiose ensemble d'établissements scientifiques, ce que nous appellerions une Université, avec une bibliothèque, un observatoire, un jardin des plantes, un parc d'animaux rares, sous la direction d'une centaine de maîtres constituant une sorte d'Académie. La *Bibliothèque* fut particulièrement remarquable; elle avait aussi à son service une armée de copistes, qui travaillaient sur parchemins (ou papier de Pergame; c'étaient des peaux, de veau surtout, préparées selon une méthode inventée à Pergame); ces copistes recueillaient et fixaient le texte des grands ouvrages de l'antiquité grecque et ainsi la Bibliothèque d'Alexandrie fut comme le Musée de toute la littérature hellénique; elle perdit beaucoup de ses richesses lors de l'incendie dont elle fut victime en 47 avant Jésus-Christ, sous César, et ce fut un désastre en grande partie irréparable. Par là Alexandrie attira longtemps, plus qu'Athènes même à ce moment, les travailleurs de tout le pays grec; les idylles de THÉOCRITE, le grand poète sicilien du III<sup>e</sup> siècle, ont été écrites en partie à la cour des Ptolémées. L'illustre géomètre EUCLIDE vivait à Alexandrie, et Archimède de Syracuse y vint prendre ses leçons avant de devenir lui-même plus illustre encore. Ainsi l'on voit alors briller, tout autour de la Méditerranée, des foyers remarquables de civilisation hellénique, Pergame, Rhodes, Alexandrie, Syracuse; ils n'effacent pas, ils portent au loin l'incomparable éclat de l'école d'Athènes.

Car la Grèce après le siècle de Périclès ne cessa point de



Artémis ou Diane  
de Gabies (Musée  
du Louvre).

produire des hommes illustres dans les lettres et dans les arts; il y eut évolution plutôt que décadence. Elle eut des peintres qui excitèrent l'admiration de leurs contemporains, comme ZEUXIS qui peignait avec tant de réalisme que les



Vénus de Milo (Musée du Louvre).

chevaux de ses tableaux faisaient hennir les chevaux de chair et d'os, que les oiseaux venaient becqueter les fruits qu'il avait représentés, — ce qui montre que les Grecs avaient une admiration fâcheuse pour les trompe-l'œil. — APELLE fut le peintre d'Alexandre. Mais nous ne connaissons la peinture antique que par l'impression qu'elle produisit sur les anciens; nous n'en pouvons juger que par les mosaïques qui reproduisaient des tableaux et par quelques peintures murales charmantes. Nous sommes moins dépourvus au sujet de la sculpture; il nous reste de PRAXITÈLE, de SCOPAS et de LYSIPPE, qui sont tous les trois du IV<sup>e</sup> siècle, quelques œuvres ou quelques bonnes copies. Leurs figures de dieux n'ont plus la majesté sereine des œuvres de Phidias, comme sa Pallas Athèna,

ou même comme la *Vénus de Milo* que l'on attribue généralement à ce IV<sup>e</sup> siècle et qu'il faut peut-être rattacher à l'école de Phidias; leurs personnages ont plus de délicatesse et de grâce, plus d'expression, par exemple l'*Hermès* de Praxitèle, ou surtout les œuvres de l'école de Scopas, comme la *Niobé* défendant si douloureusement ses filles contre les flèches d'Apollon et de Diane, ou la *Victoire de Samothrace* (Musée du Louvre) si frémissante sous les plis de la tunique et du

manteau ; on retrouverait des caractères analogues dans l'*Apoxyomène* de Lysippe, un athlète qui se frotte le bras avec un strigile pour enlever l'huile et la poussière de la palestra. Cette école, plus humaine en quelque sorte que l'école divinement sereine du siècle précédent, et que les figures hiératiques du vi<sup>e</sup> siècle allait fournir à Rome pendant plusieurs siècles des disciples habiles.

La philosophie grecque ne fut point non plus épuisée après Socrate et ses disciples ; elle ne cessa point après eux d'étudier l'âme humaine, avec la préoccupation surtout de fonder des systèmes de morale ; et deux écoles de philosophie se constituèrent alors, qui allaient se partager toute la société cultivée de l'antiquité grecque ou romaine jusqu'au christianisme. ÉPICURE était né à Athènes et il y mourut en 270 ; il déclarait en morale qu'il fallait chercher le bien dans la nature et vivre selon la nature ; beaucoup de ses prétendus disciples en ont profité pour pratiquer la doctrine du plaisir, et l'épicurisme servit d'excuse cynique, dans la Rome impériale surtout, à l'immoralité pure ; en vérité Epicure enseignait que le vrai plaisir est dans la pra-



La Victoire de Samothrace (Musée du Louvre).

tique de la vertu, qui seule procure à l'homme des joies conformes à sa vraie nature, qui n'est pas celle des animaux.

Zénon était né à Chypre, mais il vécut à Athènes, et à sa mort il fut honoré par les Athéniens d'une sépulture publique au Céramique ; il fonda une école qui fut appelée *stoïcienne* (du mot grec *σῶζ*, portique, à Athènes, où il réunissait ses disciples). Hautement Zénon déclare : le bien n'est que dans la vertu, et la vertu est toute dans la volonté ; le mal n'existe donc pas pour l'âme droite et vertueuse ; elle le méprise, ou plutôt elle l'ignore, et le stoïcisme a inspiré quelques-uns des plus énergiques tempéraments moraux de l'antiquité, comme ces victimes de l'empereur Néron qui s'ouvraient tranquillement les veines et mouraient en devisant avec leurs amis : on sent la parenté d'une telle doctrine avec les suprêmes enseignements de Socrate. Ainsi la Grèce, même après la liberté perdue, allait conserver jusqu'au christianisme la direction morale de la société antique.

Au-dessus d'ailleurs de tous les philosophes se trouvait Aristote de Stagyre qui non seulement résuma dans son œuvre toute la science de l'antiquité grecque, mais encore réalisa le plus grand effort qui ait peut-être jamais été fait pour constituer la politique, la morale, la psychologie, la logique et la métaphysique conformément aux lois de la raison et de la nature scientifiquement observées. La philosophie et la logique d'Aristote devaient exercer à travers tout le moyen âge une véritable maîtrise sur la pensée humaine.

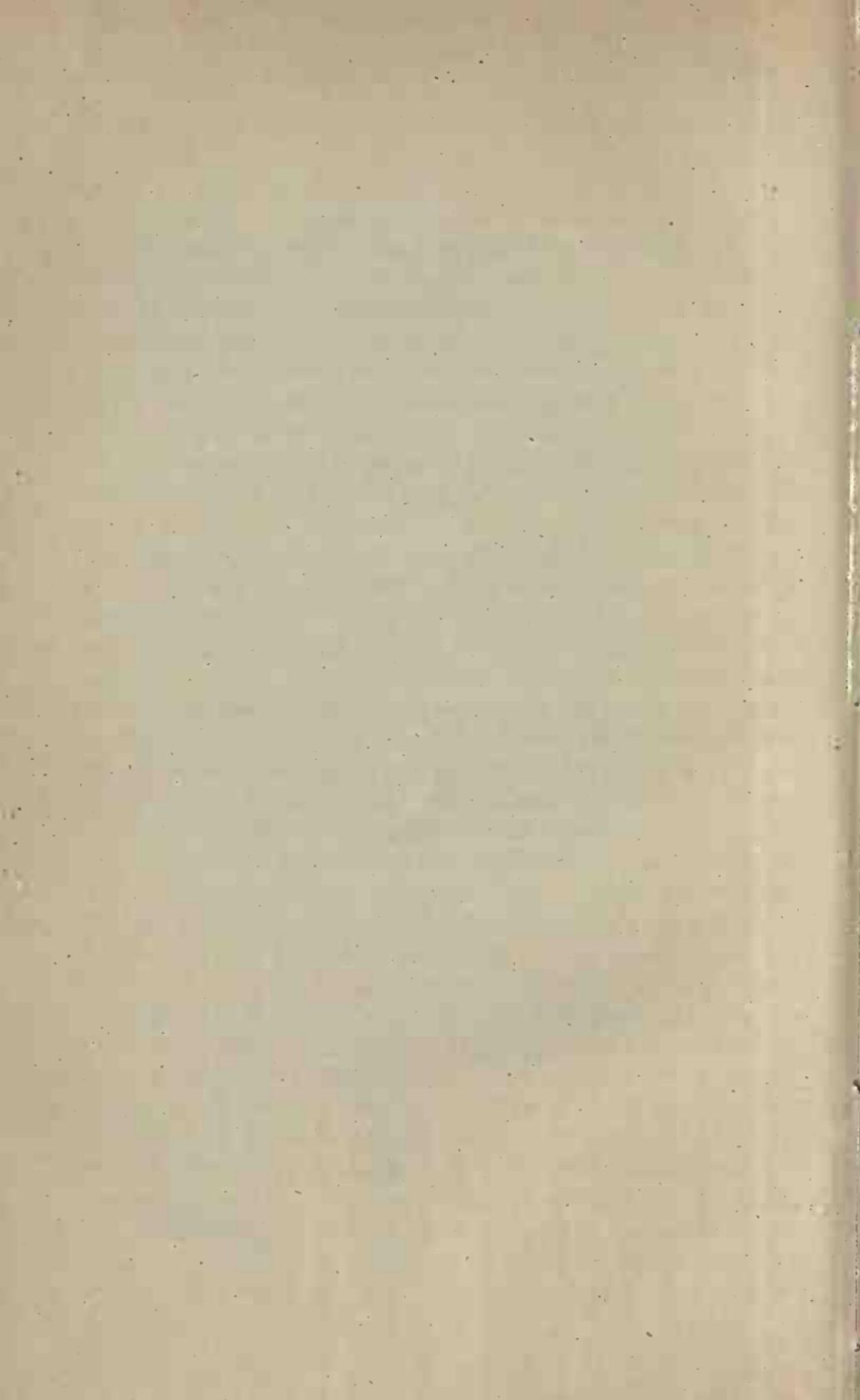
Dès lors si la Grèce n'avait pas assez de force militaire pour garantir son indépendance, si elle ne sut jamais se donner une organisation politique véritablement nationale, elle avait une trop forte personnalité morale pour être absorbée par ses vainqueurs.

Elle ne put pas lutter longtemps contre la puissance romaine si fortement constituée. La phalange même ne pouvait vaincre la légion. Elles se trouvèrent en présence en 197 dans les champs de *Cynoscéphales* en Thessalie. C'était une large plaine ouverte aux évolutions de la phalange, mais toute parsemée de petits rochers qui lui avaient valu son nom (*Cynoscéphales* signifie Têtes de chiens). En chargeant contre la légion, la phalange dut se briser pour contourner

les rochers ; sa solidité, qui faisait toute sa force invincible, fut comme rompue, et le légionnaire romain, sa courte épée au poing, eut facilement raison en corps à corps du Macédonien embarrassé de sa longue sarisse. Ce fut la fin de la phalange. Après Cynoscéphales, les Romains laissèrent encore quelque temps d'apparente liberté à la Grèce ; ils ne la réduisirent en province romaine qu'environ cinquante ans plus tard. Mais ils commencèrent déjà à subir l'influence de ses arts ; ils admirèrent aussitôt ses œuvres de peinture et de sculpture, et le consul Mummius, faisant transporter un jour à Rome quelques-unes des plus belles œuvres enlevées à Corinthe, les recommandait tout particulièrement à ses soldats et leur déclarait que s'ils les gâtaient, ils seraient obligés de les refaire.

« La Grèce conquise, dit plus tard HORACE, conquit son barbare vainqueur. » En vérité, Rome se mit à l'école de la Grèce. Au grand désespoir des admirateurs de la vieille Rome, comme Caton l'Ancien, elle fut envahie par des médecins et des précepteurs, des philosophes et des rhéteurs grecs. Elle imita les comiques grecs. TÉRENCE parla grec en latin. VIRGILE imita Homère. HORACE imita les lyriques grecs comme Pindare. Les jeunes gens de la haute société romaine allèrent achever leur instruction à Athènes. Les dieux grecs entrèrent dans le *Panthéon* romain et y changèrent seulement de nom : on distingua mal désormais Jupiter de Zeus, ou Minerve de Pallas, ou Vénus d'Aphrodite. La Grèce imposa sa culture à Rome, et l'histoire de la civilisation romaine ne sera à beaucoup d'égards que la suite de l'histoire de la civilisation hellénique.

Ainsi la contribution de la Grèce à la civilisation méditerranéenne a été incomparable. Son œuvre littéraire et scientifique se conserva et subit une évolution nouvelle à Constantinople et dans tout l'empire grec ; par delà le moyen âge, elle inspira une admiration passionnée aux hommes de la Renaissance italienne et française ; et la Grèce recommença d'être l'institutrice de l'humanité, toujours séduite par les richesses de son imagination, longtemps éclairée par son intelligence si droite et si lumineuse, par le rayonnement de Pallas Athèna.



# LIVRE III

## CIVILISATION ROMAINE

---

### CHAPITRE VIII

#### LA RÉPUBLIQUE ROMAINE

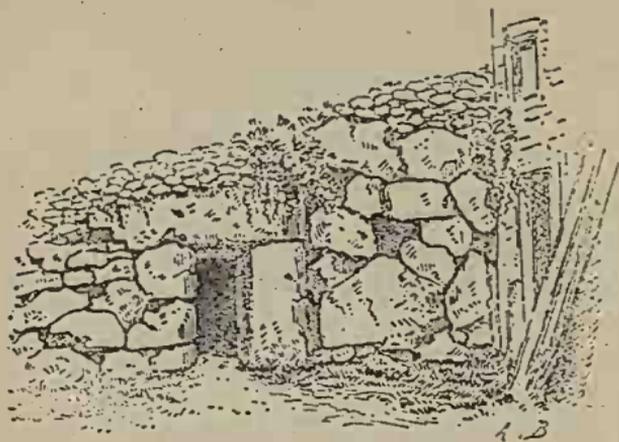
1. — La fondation de Rome [754 av. J.-C. ?]
2. — La famille et la religion.
3. — Les patriciens et les plébéiens. — Rois et tribuns.
4. — Les comices et le Sénat. — L'État.

#### I

Les anciens ne donnaient le nom d'*Italie* qu'à la partie péninsulaire de la région que nous appelons ainsi ; la vallée du Pô était la *Gaule Cisalpine*. On a retrouvé dans toute la péninsule des restes de constructions dites pélasgiques, d'ailleurs moins remarquables qu'en Grèce, qui rappellent le souvenir d'une population primitive. Sur la côte nord de l'Italie se trouvaient des populations du nom de *Ligures* qui se répandirent aussi dans le sud-est de la Gaule, et au Sud les *Iapyges* dont nous possédons des inscriptions inexplicables jusqu'ici. Avant même l'organisation politique des peuples italiens proprement dits, et notamment des *Latins*, l'Italie fut occupée au Sud par des colonies grecques, et dominée au centre par les Étrusques. Les principales colonies grecques furent Tarente, Sybaris, Crotona ; Tarente eut quelque durée dans l'histoire sans être jamais très glorieuse ; Sybaris, d'abord très riche, tomba dans une mollesse qui est restée légendaire, et fut vaincue par Crotona, qui avait au contraire des athlètes célèbres, comme Milon. Aucune de ces colonies n'eut l'importance de Syracuse, en Sicile ; elles étaient cepen-

dant assez nombreuses pour avoir fait donner à l'Italie méridionale le nom de Grande-Grèce.

Les Étrusques ont eu beaucoup plus d'action sur l'avenir de l'Italie; leur influence a laissé les traces les plus profondes à Rome même; c'est pourquoi il importe de les caractériser en quelques mots. D'origine inconnue, sans doute refoulés au sud de l'Apennin par les Gaulois, ils formèrent



Mur pélasgique (en Italie).

au ix<sup>e</sup> siècle une confédération puissante qui s'étendit jusque sur la Campanie, et, alliés des Carthaginois, ils eurent un moment avec eux l'empire de la Méditerranée. Ils étaient d'habiles agriculteurs, car ils surent dessécher les marais de leurs côtes; ils avaient une industrie déjà remarquable dont on peut juger par les restes très bien conservés que l'on a retrouvés dans leurs tombeaux: des bijoux d'or, des meubles, des poteries noires à dessins rouges, sur les murs des scènes de festins et de combats; on peut même se rendre compte par là, jusqu'à un certain point, de leur civilisation. Ils paraissent avoir eu l'imagination bizarre et comme malsaine; ils avaient des dieux-monstres, à têtes hideuses, maniant des serpents vivants pour effrayer les humains, exigeant des sacrifices sanglants. Ils ne demandaient pas l'avenir à des oracles; ils le recherchaient dans les entrailles des victimes, dont les contractions sous le couteau du sacrificateur dessinaient des lignes qui avaient pour eux un sens,

ou bien dans le vol des oiseaux qui étaient plus ou moins funestes selon la direction qu'ils prenaient. Les Étrusques étaient comme nos paysans qui disent qu'une pie volant vers la gauche est d'un mauvais augure, que deux pies volant, ensemble vers la droite sont un excellent signe. Il est possible que ces superstitions de notre temps remontent jusqu'aux croyances des Étrusques; car ils ont exercé la plus grande influence sur les Romains.

Les Italiotes proprement dits, *Samnites*, *Ombriens*, *Sabins*, *Latins* surtout, étaient des Aryens comme les Grecs; avec les Grecs ils avaient erré d'abord parmi les pays de l'Asie antérieure. Ils s'étaient séparés d'eux dans la région des Balkans et avaient continué leurs migrations jusqu'en Italie. Ils y vécurent d'abord de chasse et d'élevage dans la montagne des Abruzzes; ils en descendirent vers les terres plus fertiles de la plaine; ils se fixèrent dans les vallées; ils les cultivèrent; ils y fondèrent des cités qui ne furent d'abord que des villages plus ou moins peuplés. Ils essaimèrent ainsi de colline en colline.

On raconte à leur sujet cette coutume. Aux origines, quand ils étaient victimes de quelque malheur, inondation ou sécheresse, tremblement de terre, ils apaisaient les dieux en leur sacrifiant tous les produits du printemps: fruits du sol, animaux, enfants: c'était l'effroyable dime de leur rédemption. Puis les dieux s'adoucirent, ou plutôt les hommes s'arrachèrent un peu à cette barbarie; on ne sacrifia plus que les fruits et les animaux; on éleva les enfants jusqu'à l'âge d'homme; alors on les chassait de la cité, on les abandonnait à la volonté des dieux, et ils s'en allaient fonder plus loin quelque autre village qui prospérerait si les dieux le voulaient permettre.

Rome doit peut-être son origine à quelque « printemps consacré ». TITE-LIVE et VIRGILE la racontent d'une façon plus poétique encore: le Troyen ÉNÉE, fils de Vénus et d'Anchise, échappé à la ruine de sa patrie, aborda sur les rives du Tibre. Il s'y établit, et son fils IULE ou JULE fonda *Albe la Longue*. Un de ses successeurs, Numitor, eut une fille à qui Mars envoya deux enfants jumeaux, ROMULUS et RÉMUS. Ils reçurent de leur grand-père un territoire où ils construisirent une ville: Romulus, favorisé par les présages des





oiseaux, lui donna son nom ; ce fut Rome. Ainsi les Romains descendaient de Mars et de Vénus, fille elle-même de Jupiter.

Le fondateur de Rome observa scrupuleusement tous les rites qui devaient assurer la prospérité et la grandeur de la ville nouvelle. Les dieux lui avaient désigné la colline du Palatin comme l'endroit le plus favorable ; il y creusa une petite fosse de forme circulaire et y jeta une motte de terre apportée de sa patrie, d'Albe la Longue ; ainsi la ville nouvelle allait être aussi la terre paternelle. Autour du foyer, il traça le sillon de l'enceinte, avec un soc de cuivre, la charrue trainée par un taureau blanc et une vache blanche, lui-même, la tête voilée, en costume sacerdotal, dirigeant la charrue en chantant des prières ; ses compagnons marchaient religieusement derrière lui, rejetant les mottes à l'intérieur de l'enceinte, pour qu'aucune parcelle de cette terre sacrée ne fût du côté de l'étranger. « Cette enceinte, tracée par la religion, était inviolable. Ni étranger ni citoyen n'avait le droit de la fran-

chir ; sauter par-dessus ce petit sillon était un acte d'impiété. » On disait que Rémus avait commis, par jalousie, ce sacrilège et que Romulus l'avait tué sur la place. Mais, pour que l'on pût entrer dans la ville et en sortir, le sillon était interrompu en quelques endroits ; pour cela Romulus avait soulevé et porté le soc ; ces intervalles furent les portes de la ville. Cette cérémonie était rappelée chaque année à la mémoire du peuple par une fête anniversaire qu'on appelait le jour natal de Rome ; elle est encore célébrée chaque année le 21 avril<sup>1</sup>.

On plaçait la fondation de Rome en effet au 21 avril de l'an 754 avant Jésus-Christ. On racontait encore que l'on avait trouvé plus tard sur la colline voisine une tête d'homme encore fraîche ; la colline en fut appelée *Capitole* (de *caput*, tête), et l'on pensait que cela signifiait que Rome serait la tête, la capitale du monde.

## II

La maison romaine fut d'abord essentiellement composée d'une grande pièce carrée appelée *atrium*, ce qui étymologiquement signifie pièce éclairée, exposée à l'air pur ; son originalité consistait en effet en ce que le plafond en était ouvert largement pour laisser tomber l'eau de pluie qui était recueillie dans l'*impluvium*, sorte de citerne disposée au milieu de la pièce pour les besoins de la maison ; nous fermons nos maisons à la pluie ; les Romains les ouvraient ; ils y gagnaient de la fraîcheur et souvent privés d'eau ils la ménageaient soigneusement : question de climat.

On arrivait généralement à l'*atrium* par un couloir qui le séparait de la rue ; en y entrant, on avait devant soi le lit conjugal monté sur une haute estrade ; d'un côté il y avait la table autour de laquelle la famille se rangeait pour le repas, et de l'autre le foyer, sorte de petit autel où avaient lieu les libations à l'adresse des dieux pénates ou des dieux mânes, c'est-à-dire des divinités ancestrales. Plus tard, surtout dans les familles riches, cette organisation toute simple se compliqua ; il y eut sur la rue, de part et d'autre du couloir, des

1. Fustel de Coulanges, *La Cité antique*, p. 156-157.

bouliques ou des écuries ; il y eut des chambres à coucher, ou des jardins, ou des salles de travail pour les esclaves, mais toujours l'atrium fut la pièce principale de l'habitation, celle qui donna à la maison romaine tout son caractère.

Ce fut à la fois une salle de réception et le sanctuaire de la famille. L'étranger qui y venait se trouvait là en présence, non pas seulement des membres vivants de la famille, mais des ancêtres décédés, des mânes. Sur l'autel du foyer brûlait jour et nuit une flamme soigneusement entretenue, car elle était comme l'âme de la maison, le signe de sa prospérité et de sa durée ; pas de plus sinistre présage que l'extinction accidentelle de la flamme du foyer. Elle était aussi l'expression du culte dû aux pénates : souvent lorsque l'autel était appuyé contre la muraille de l'atrium, on avait peint par derrière les figures des ancêtres, parmi des symboles de gaité, des scènes de musique et de danse, des cornes d'abondance, signes de la prospérité que l'on attendait de la protection des dieux mânes. Mais pour qu'ils fussent toujours dévoués à la fortune de la maison, pour qu'ils en fussent toujours la Providence, il fallait entretenir leur culte ; nul repas sans les libations, un peu de tous les mets déposé sur le foyer et consommé par la flamme en l'honneur des ancêtres ; à certains jours, fêtes de la famille, des aliments plus substantiels, des gâteaux et des fruits, déposés devant les pénates et à eux réservés. Il y a quelque chose de touchant dans ces étroites relations entretenues de générations en générations entre les anciens et les vivants ; c'était comme le signe extérieur de la perpétuité de la famille ; nos mœurs, pénétrées par d'autres croyances, n'ont pas conservé avec une semblable piété la religion domestique.

On comprend d'après cela la nécessité religieuse du mariage : quel malheur si la famille disparaissait, si la flamme du foyer s'éteignait ! Qui alors entretiendrait le culte des mânes ? Que deviendraient ces divinités abandonnées ? Éternellement ensuite elles erreraient, fantômes et revenants, et sans doute elles tourmenteraient lamentablement, après la mort, l'auteur de leur misère. Donc le mariage était nécessaire au culte des pénates ; on vit maintes fois à Rome un mari répudier sa femme tendrement aimée parce qu'il n'en

avait pas d'enfant; plus tard d'ailleurs l'adoption permit d'assurer d'autre façon l'entretien de la flamme du foyer.

Le mariage fut donc surtout, comme en Grèce, une cérémonie religieuse. Quelques semaines avant la cérémonie, les fiançailles avaient été décidées par les parents dès la première heure du jour, ce qui les rendait meilleures et plus favorables; le jeune homme avait alors offert à la jeune fille un anneau de fer tout uni sans aucune pierrerie, et elle l'avait mis à l'avant-dernier doigt de la main gauche, car il y a, dit-on, un nerf qui correspond de ce doigt au cœur.

Le jour du mariage arrivé, la jeune fille revêtait le costume de mariée, une longue robe blanche, unie, tombant sur les pieds, et par-dessus une *palla*, ou voûte, couleur de safran, qui gracieusement ramenée sur la tête encadrait son visage et laissait voir sur le front ses cheveux partagés en deux bandeaux. Elle en était comme voilée, et le mot noces, ou nopces, comme on disait autrefois, et dont l'adjectif est nuptial, signifiait en latin la fête du voile. Elle était alors conduite à la maison nuptiale, c'est-à-dire à la maison du jeune homme, qui allait être sa maison, à elle. Devant la porte, un garçon d'honneur, un ami du fiancé, lui présentait une torche de pin enflammé et de l'eau; et elle y portait légèrement la main; ainsi il était annoncé qu'elle partagerait désormais avec son mari l'eau et le feu. Elle attachait des bandelettes de laine à la porte, pour indiquer qu'elle serait bonne fileuse; elle en frottait les montants avec de la graisse de porc et de loup pour conjurer les malélices.

Alors les jeunes gens l'enlevaient comme de force, et lui faisaient franchir la porte : c'eût été comme une profanation que ses pieds touchassent le seuil. Ainsi elle était conduite à l'atrium. Elle s'asseyait à côté de son mari, sur une chaise jumelle couverte de la toison d'une brebis qui avait servi de victime. Le jeune homme lui présentait quelques pièces d'or, une clef, signe de l'administration intérieure qui allait lui être confiée. Le père de famille mettait la main droite de la jeune fille dans la main droite du jeune homme, prononçait certaines paroles sacramentelles pour annoncer que dès lors la femme participerait aux biens du mari et à toutes les choses saintes de sa nouvelle famille. Un gâteau de pur froment était apporté, partagé en deux, et donné aux époux :

c'était leur communion devant les divinités du foyer. Le mariage était accompli. Après un souper, où prenaient part les parents et les amis, les femmes les plus âgées conduisaient la mariée devant le lit nuptial, et jeunes gens et jeunes filles faisaient entendre le chant d'hymen en évoluant autour des nouveaux époux en danses gracieuses.

Dès lors la jeune femme appartenait à la religion de son mari. Si le jeune homme avait encore son père ou son grand-père, c'était celui-ci qui était le père de famille, *pater familias*, c'est-à-dire le chef du foyer, le prêtre de la religion domestique. A ce titre le père de famille avait sur toute la maison l'autorité la plus absolue; son fils, fût-il devenu le premier magistrat de la cité, lui devait dans la maison une entière obéissance. Si au contraire le jeune mari n'avait plus que sa mère ou même sa grand-mère, c'est lui qui était le *pater familias*, le chef et le prêtre; sa mère et sa grand-mère lui étaient soumises comme sa femme. Fondée sur ces fortes croyances religieuses, l'autorité du père de famille fut à Rome plus forte que nulle part ailleurs; un jurisconsulte romain disait encore au n<sup>e</sup> siècle après Jésus-Christ : « Il n'y a, pour ainsi dire, pas de peuple qui confère au père autant de pouvoir que nous sur les enfants. » Et c'est en effet l'un des traits les plus caractéristiques de la société romaine. On peut citer notamment cet exemple : un fils devenu tribun du peuple avait proposé une loi que son père trouvait funeste; quand il fut sorti de charge le père le fit comparaître devant lui et devant le foyer, le condamna à mort et le fit exécuter; nulle puissance n'eût pu l'empêcher.

On juge d'après cela ce que devait être l'autorité paternelle à l'intérieur de la maison; elle était sans limites et sans contrôle, parce qu'elle était religieuse. Ainsi la société romaine était fondée sur l'autorité la plus rigoureuse, la discipline la plus étroite. C'est un caractère qui se retrouve dans l'organisation même de la cité.

En effet à l'imitation de chaque famille la cité avait son foyer, où il était nécessaire d'entretenir aussi nuit et jour le feu qui était le signe de la vie même de la cité; et ce foyer était sous la protection d'une divinité particulièrement vénérée à Rome, VESTA, dont le nom, d'ailleurs, signifie étymo-

logiquement foyer (en grec *ἑστία*, substantif féminin). L'entretien du foyer de la cité et le culte de Vesta étaient confiés aux *Vestales*, qui constituent peut-être la seule communauté



Vestale.

religieuse que l'antiquité ait connue; elles faisaient vœu de chasteté; en cas de délit sur ce point la coupable était enterrée vivante; elles avaient de grandes richesses, par donations publiques ou privées; elles avaient de grands privilèges, des honneurs extraordinaires dans toutes les cérémonies; la grande Vestale notamment, c'est-à-dire la plus âgée, avait autant d'autorité morale que le grand Pontife lui-même.

Les Romains, en dehors des pénates domestiques, connaissaient d'autres dieux que Vesta. Dans les temps primitifs dont nous parlons ici, ils ne connaissaient pas encore, du moins sous la forme qu'ils leur ont donnée plus tard, les divi-

nités de l'Olympe, comme Jupiter, ou Junon, ou Mars; ils en empruntèrent les traits aux Grecs. Ils n'avaient pas assez d'imagination pour se représenter et surtout pour faire vivre dans la poésie de la légende les dieux qui président à l'action des forces de la nature; ils adoraient avec une terreur superstitieuse des êtres divins qui restèrent pour eux comme autant de fétiches: Mars, le dieu qui tue; Janus, le dieu du matin; Terminus, le dieu qui protège les propriétés; Faunus, le dieu secourable; Ops, la déesse du labourage. Ils avaient des divinités spéciales, également tristes et froides, sans forme et sans poésie, pour toutes les occupations et toutes les circonstances de la vie. Il y avait le dieu Vaticanus ou Vagitanus, qui dès la naissance ouvrait la bouche de l'enfant et lui faisait pousser son premier vagissement; le besoin

d'une divinité spéciale ne se faisait peut-être pas expressément sentir ; il y avait Educa et Potina pour lui apprendre à manger et à boire ; Ossipaga, pour lui durcir les os ; Statina, pour l'aider à se tenir debout ; et toutes les manifestations de la vie de l'enfant étaient ainsi sous la tutelle de quelque divinité, à laquelle il était utile d'adresser des prières et des libations : Numéria lui apprenait à compter, Camena à chanter ; Fortuna barbata présidait à la naissance de son premier duvet, s'il s'agissait d'un garçon. Dans les champs, aux côtés du laboureur, il y avait Saturnus pour ensemer, Lactans, le dieu des jeunes épis encore laitieux, Matuta qui les mûrissait, Robigo pour les défendre de la rouille, Messia pour assurer la coupe dans les meilleures conditions, Pomona pour la maturité des fruits, Mellona pour l'élève des abeilles ; Bubona, Epona pour l'élève des bœufs et des chevaux ; Ascensus, pour aider à monter les chemins en pente ; Arquis, pour aider à passer sous les voûtes sans recevoir sur la tête un moellon.

On obtenait la protection de ces divinités par des prières, par des sacrifices qui n'étaient pas pour tous aussi importants ; il y avait surtout quelques dieux particulièrement puissants, qu'il était indispensable de consulter et de gagner toutes les fois qu'on entreprenait quelque chose de grave. Il y avait pour cela des prêtres chargés de garder les traditions qui assuraient l'efficacité de toute cérémonie pieuse ; il y avait des collègues d'augures pour étudier le vol des oiseaux, le collège des Féciaux pour rappeler les rites utiles au commencement d'une guerre ; il y avait quinze prêtres pour interpréter les prophéties renfermées dans les livres sibyllins, que l'on croyait d'origine divine parce que les profanes, et peut-être les prêtres aussi, n'y comprenaient rien. Le simple citoyen romain songeait à tout moment aux devoirs qu'il avait à accomplir envers quelque divinité ; il était facile en effet d'en oublier ; il multipliait les invocations autour de sa récolte confiée à la terre : il ne sortait pas sans regarder aussitôt au-dessus de sa tête pour voir s'il ne passait pas quelque oiseau de mauvais augure ; il ne quittait le seuil de sa maison que du pied droit ; il ne se faisait couper les cheveux qu'au moment de la pleine lune ; il écrivait sur sa maison des for-

mules magiques pour la protéger de l'incendie, c'était son paratonnerre; il avait une formule pour faire passer le mal de tête, mais il fallait la répéter vingt-sept fois et cracher à chaque fois d'une certaine façon; s'il se trompait de façon, il gardait sa migraine; il avait au cou une mouche vivante enveloppée dans un petit linge blanc, pour se garantir des ophthalmies.

C'étaient là les croyances et les pratiques des Romains les plus cultivés. Le gouvernement lui-même ne faisait rien sans consulter les dieux, était ému de toute chose réputée extraordinaire; on vit plus tard le Sénat délibérer au sujet d'un cheveu qui avait poussé sur la tête d'une statue d'Hercule. Surtout au moment d'ouvrir une séance des comices ou des assemblées publiques, ou d'engager la bataille, on consultait les entrailles des victimes ou le vol des oiseaux, on trouvait dans les viscères des bœufs ou des moutons sacrifiés la réponse aux angoisses du moment; on se tranquillisait, on prenait du courage si le cœur montrait un peu de graisse à la pointe, si le poumon n'était pas fendu, si les lignes du foie étaient fines et délicates, s'il se conservait entier dans l'eau bouillante. De même les augures, qui, dit-on, ne pouvaient pas se regarder sans rire, notaient la direction du vol des oiseaux, la hauteur où ils se tenaient, la succession plus ou moins lente ou précipitée de leurs battements d'aile, surtout le cas où ils laissaient tomber quelque plume, ce qui était particulièrement grave; le cri du pivert ou de la corneille était favorable quand il venait de gauche, celui du corbeau quand il venait de droite et n'était pas enroué. Les augures élevaient des poulets sacrés; on les consultait au moment de quelque grande entreprise; s'ils avaient bon appétit, c'était bon signe; un jour, un consul, voulant livrer bataille aux Carthaginois, consulta les poulets qu'il avait emportés, selon l'habitude, dans une grande cage; à toutes ses invitations et sommations, ils refusèrent de boire; il les noya pour les y contraindre; mais il fut terriblement battu, et le prestige des poulets sacrés fut plus assuré que jamais.

Les Romains croyaient avec ferveur que l'issue de leurs entreprises dépendaient de la rigueur qu'ils avaient apportée à l'observance des rites traditionnels: aussi étaient-ils en

cette matière de l'exigence la plus scrupuleuse. Jupiter, par exemple, n'admettait en sacrifice que des bœufs blancs, et, comme ils devinrent rares, on le trompa en lui sacrifiant des bœufs blanchis à la craie ; il ne s'en aperçut pas. Saturne, qui voulait d'abord des victimes humaines, se contenta ensuite d'avaler des poupées. Le vin des sacrifices devait être sans mélange d'eau ; on en trouvait encore ; pour certains dieux, il fallait le leur verser d'un seul coup ; pour d'autres, il fallait vider la coupe goutte à goutte. On n'en finirait pas de noter toutes les pratiques de ces cultes divers ; elles étaient écrites en termes précis dans les livres des pontifes, qui avaient été rédigés sur l'ordre de l'un des premiers rois de Rome, le successeur de Romulus, Numa Pompilius ; elles étaient rappelées lors de chaque cérémonie par les prêtres ; un sacrifice était bon et devait être efficace lorsqu'il était fait selon la formule ; la morale n'y importait pas, et les prêtres de Rome ne furent que des comptables ou des archivistes, non pas des professeurs de vertu ou de piété véritable.

Aussi bien est-ce encore un des traits caractéristiques du peuple romain ; il n'a pas contribué, comme la Grèce, à l'éducation de l'homme, au progrès de l'intelligence humaine dans la connaissance du beau et du vrai ; il s'est soucié davantage de la forte organisation de la cité, de la constitution de l'État ; il a trouvé les plus remarquables lois de la société politique, il a fondé le droit. Ses croyances et toutes ses habitudes d'esprit l'y préparaient.

### III

Dès l'origine, on distingua dans la cité romaine deux sortes de population : les *Patriciens*, c'est-à-dire ceux qui s'étaient établis à Rome avec le fondateur, et les *Plébéiens*, c'est-à-dire les étrangers ou les vaincus, une tourbe à laquelle les patriciens, maîtres de la cité, n'étaient pas disposés d'abord à reconnaître des droits politiques. En effet, pendant plusieurs siècles, les chefs des familles ou des *gentes* patriciennes, prêtres de la religion de leurs foyers, chefs des cultes domestiques, furent naturellement les chefs aussi des cultes com-

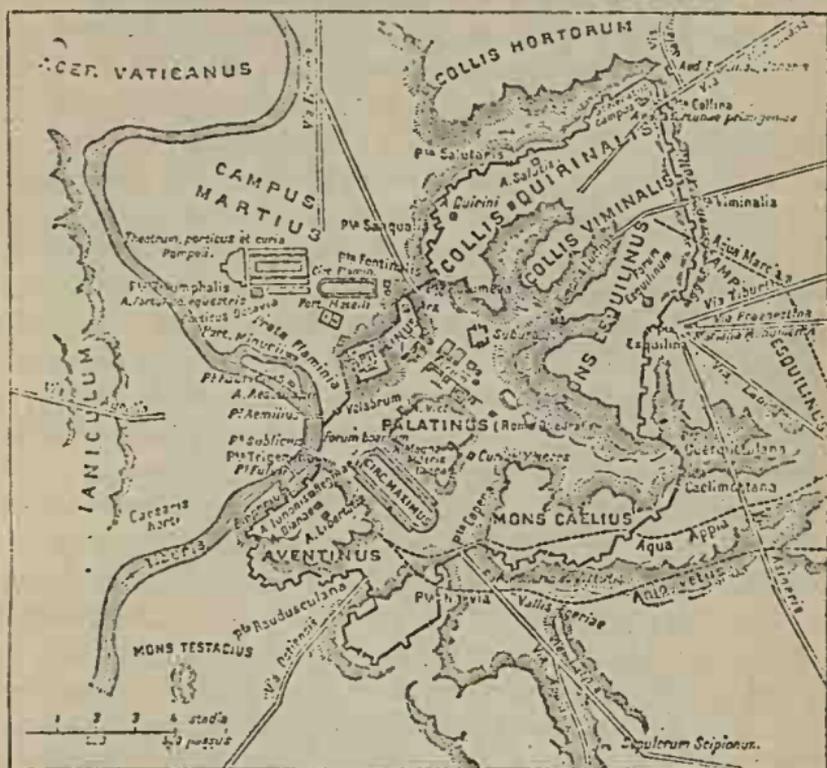
muns, les organisateurs du culte de Vesta. Ils choisirent des rois pour assurer l'unité du gouvernement, mais ils formèrent leur conseil, sous le nom de *Sénat*, ou assemblée des anciens; leurs décisions étaient ensuite communiquées à l'assemblée de tous les membres des familles patriciennes, appelée l'assemblée curiate; car une curie était un groupe de plusieurs gentes patriciennes. D'après les traditions légendaires de Rome les rois eurent l'ambition de se débarrasser de la tutelle des grands et cherchèrent à s'appuyer sur la plèbe pour contrebalancer leur influence: on racontait que les sénateurs profitèrent d'un orage pour tuer Romulus et le faire disparaître; ainsi plus tard ils firent périr les plus hardis tribuns de la plèbe, ils assassinèrent Jules César; et l'histoire des rois, qui se peut placer entre 754 et 509 avant J.-C., qui dura donc plus de deux siècles, semble avoir été une première image, toute fabuleuse, de la lutte des patriciens et des plébéiens.

Après Romulus, NUMA POMPILIUS fut fait roi par le Sénat et lui demeura toujours soumis; aussi passe-t-il pour un roi modèle; c'est lui qui aurait achevé l'organisation du culte de la cité, et commencé d'en fixer les rites et pratiques. TULLUS HOSTILIUS détruisit Albe la Longue, et Rome fut désormais l'unique métropole des tribus latines; la légende des Horaces et des Curiaces symbolise cette victoire.

Puis un aventurier venu d'Étrurie, TARQUIN L'ANCIEN, devint roi et introduisit à Rome l'influence étrangère, la science des augures, les insignes des magistratures, la chaise curule des sénateurs. Il commença la construction du Capitole, celle aussi des fameux égouts de Rome, de la *Cloaca Maxima*, aux voûtes si solides qu'elles se sont conservées jusqu'à nos jours. Ces récits sont les récits traditionnels où l'histoire des origines romaines s'est comme matérialisée en légendes; ils signifient sans doute simplement que Rome fut fondée par des combats longs et rudes contre les populations du voisinage, qu'elle organisa peu à peu son gouvernement et sa religion, qu'elle subit l'influence des Étrusques, et ces conclusions seules importent.

Le roi SERVIUS TULLIUS (578-534) a plus de réalité historique; il fut de la génération qui suivit celle de Solon; peut-être pourrait-on l'appeler le Solon des Romains.

Rome encore jeune était déjà assez robuste pour exciter la colère et l'inquiétude de ses voisins ; Servius l'entoura des premières murailles dont l'existence soit certaine et



Plan de Rome sous la République.

dont les traces n'ont pas totalement disparu ; elles partaient du Capitole, et enveloppaient les collines du Quirinal, du Viminal, de l'Esquilin, du Cœlius, de l'Aventin et du Palatin : c'étaient les sept fameuses collines de Rome, au milieu desquelles était le Forum.

Mais Servius voulut surtout donner à Rome des institutions militaires capables d'assurer sa sécurité et sa grandeur ; il fut le fondateur de l'armée romaine. Il divisa les Romains patriciens ou plébéiens — car on avait besoin de tout le peuple pour constituer un recrutement suffisant, — en six classes, selon leur fortune : ainsi avait fait Solon. Les plus riches, ou chevaliers, formèrent la cavalerie. Les citoyens des quatre

classes suivantes fournissaient les guerriers à pied, plus ou moins complètement armés suivant leurs moyens. Les prolétaires, rangés dans la dernière classe, furent dispensés de tout service. L'armée se trouva ainsi augmentée de tous les plébéiens assez riches pour s'équiper, et qui jusque-là en avaient été éloignés comme de toute autre fonction dans l'État. Il y eut au total 193 *centuries* ou compagnies de 100 hommes, soit une armée de 19 300 hommes.

Peu à peu les *centuries*, où se trouvaient tous les citoyens, sauf les prolétaires, furent consultées sur les intérêts de la cité, appelées aux sacrifices où l'on demandait aux dieux le succès de l'expédition commune ; ces comices *centuriates* ne tardèrent pas à avoir plus d'importance que les comices *curiates*, ils devinrent la principale assemblée délibérante. Ainsi se préparait la fusion des deux groupes de la population romaine ; les plébéiens étaient admis peu à peu dans l'ordre politique de la cité.

Mais c'était comme soldats qu'ils étaient citoyens, et c'est là le caractère le plus remarquable de la constitution de Servius, où elle montre quelque ressemblance avec les institutions de Lycurgue. « Le soldat et le citoyen étaient le même homme, dit Fustel de Coulanges ; nul ne pensait à faire du service militaire une profession. Tout citoyen était soldat et il n'y avait de soldats que les citoyens. » C'était tout à fait le contraire des institutions militaires des temps modernes qui refusent les droits politiques aux soldats et officiers. L'*assemblée centuriate* n'était que l'assemblée de l'armée ; elle se réunissait au Champ de Mars, à l'endroit des exercices militaires, car aucune troupe armée ne pouvait se réunir dans l'enceinte de Rome ; les citoyens s'y rendaient en armes, appelés par la trompette militaire, se rangeaient en *centuries*, et votaient par *centuries*, chaque *centurie* exprimant un seul suffrage, résultat du calcul des suffrages individuels. Les institutions militaires et politiques ne cessèrent pas à Rome de se pénétrer étroitement <sup>1</sup>.

Les patriciens, quoiqu'une pareille organisation fût nécessaire à la sécurité de la ville, s'inquiétèrent de la place

1. Cf. Fustel de Coulanges, *Revue des Deux Mondes*, 15 novembre 1870.

que dès lors les plébéiens pouvaient prendre dans la cité, et de la force que les rois y pouvaient trouver. En 509, ils chassèrent de Rome le dernier roi, Tarquin le Superbe, et s'efforcèrent de s'assurer désormais toute la puissance politique.

La constitution resta à peu près ce qu'elle était ; le pouvoir souverain continua d'être au Sénat ; mais le roi fut remplacé par deux consuls, souvent jaloux l'un de l'autre, élus pour un an seulement et obligés de rendre compte de leur gestion au Sénat, après leur sortie de charge. Les plébéiens gardèrent leur place à l'armée, conformément à la constitution de Servius Tullius ; ce fut une misère de plus pour eux. Les guerres furent longues contre les rois chassés et les peuples voisins. Il fallut chaque printemps partir en campagne, et les terres des plébéiens, petits propriétaires pour la plupart, demeurèrent sans culture. Pour vivre et faire vivre leurs familles, il leur fallut emprunter. Les riches, pour la plupart des patriciens, leur prêtèrent à des taux énormes, poursuivirent ensuite leurs débiteurs insolvables, les dépouillèrent de leurs terres, les firent même emprisonner : car selon la tradition ancienne, celui qui devait sans pouvoir s'acquitter devenait l'esclave de son créancier ; s'il devait à plusieurs, ils pouvaient se partager son corps ; il était leur chose. Les plébéiens se lassèrent de combattre pour la République et d'en être ainsi récompensés. Quelques révoltes éclatèrent. Les grands y répondirent en instituant, pour les circonstances graves, la *Dictature*, magistrature exceptionnelle, mais souveraine, dont le titulaire, désigné pour six mois au plus, avait droit de vie et de mort sur tous les habitants de Rome, sans avoir à répondre à personne de ses actes.

Une telle oppression ne fit qu'exciter de plus violentes colères. En 493, en revenant d'une expédition glorieuse, pendant laquelle encore leurs terres n'avaient pas été cultivées, les plébéiens refusèrent de rentrer dans Rome ; ils se retirèrent en masse sur une colline voisine, le mont Sacré ; ils y jetèrent les fondements d'une ville nouvelle où à leur tour ils seraient les patriciens ; ayant le nombre, ils auraient la force : c'était l'existence même de Rome qui se trouvait ainsi compromise. Au bout de quelques semaines, le Sénat inquiet envoya des députés au mont Sacré ; l'un d'eux.

Ménénius Agrippa, dit aux plébéiens la fable des *Membres et de l'Estomac*, tous menacés de mort par leurs discordes ; il les engagea à l'union, à l'oubli du passé. Ils consentirent à revenir à condition qu'ils auraient des magistrats spéciaux, pour les défendre contre l'arbitraire des grands. Ce furent les *tribuns de la plèbe* ; il y en eut d'abord deux ; plus tard il y en eut davantage.

Ils devaient être eux-mêmes plébéiens.

Ils étaient inviolables pendant la durée de leur charge, sacro-saints, disait la loi romaine ; quiconque eût levé la main sur eux eût été voué aux dieux infernaux, et passible des plus sévères châtimens.

Ils avaient le droit de veto sur tous les actes de la cité, sur l'ordre d'un magistrat emmenant un plébéien à la prison pour dette, sur les ordonnances des consuls, sur la loi même. Le veto du tribun arrêtait d'un coup toute la vie publique à Rome.

Ce furent donc de redoutables magistrats ; ils furent pour la plèbe des protecteurs résolus ; ils ne se contentèrent pas de défendre les plébéiens dans leurs personnes et dans leurs biens ; ils dirigèrent de vigoureuses attaques contre la constitution même ; ils parvinrent à la modifier peu à peu, à conquérir pour les plébéiens tous les droits de la cité. Il y fallut près de deux siècles d'efforts, parfois dramatiques.

Les premiers tribuns de la plèbe furent élus par les comices centuriales, et, comme on y votait par centuries, et que sur 193 centuries les deux premières classes en comptaient à elles seules 98, c'est-à-dire la majorité, il était facile aux riches de faire passer les candidats qui leur étaient agréables. En 471, la loi Publilia décida, sur les réclamations des plébéiens, que désormais les tribuns de la plèbe seraient élus par les comices tributes, c'est-à-dire par l'assemblée des tribus ou des quartiers ; dans chaque quartier, il y avait le plus souvent beaucoup plus de pauvres que de riches ; aussi les pauvres, les plébéiens, eurent-ils toujours dans ces comices la majorité, et les tribuns ainsi élus furent plus hardis que les premiers.

Ce fut le commencement du grand rôle du tribunat de la plèbe.

En 461 le tribun TERENTILIUS ARSA demanda la rédaction d'un code de lois; car jusque-là les consuls, seuls juges, jugeaient selon la coutume, ou selon leur caprice, n'étant liés par aucune disposition écrite, et les plébéiens n'avaient contre eux aucune garantie. Il fallut dix ans pour qu'il obtint satisfaction; il fallut des émeutes, des vetos arrêtant le fonctionnement de la constitution. Enfin des commissaires furent nommés pour aller étudier les lois de la Grande-Grèce et de la Grèce. A leur retour dix magistrats spéciaux furent nommés pour la confection des lois; on les appela décemvirs; pour qu'ils ne fussent impressionnés par personne, et qu'ils pussent accomplir leur œuvre selon l'inspiration de la justice pure, on leur donna des pouvoirs dictatoriaux, et les autres magistrats, consuls et tribuns de la plèbe, furent supprimés (450). A la fin de l'année, dix tables de lois étaient prêtes.

Il restait encore quelques lois à étudier; de nouveaux décemvirs furent désignés pour l'année 449 et parmi eux APPIUS CLAUDIUS qui passait pour un ennemi résolu des plébéiens. Avec lui les nouveaux décemvirs abusèrent de leur dictature; à cela se rattache l'épisode de la jeune Virginie; de famille plébéienne, mais libre, elle fut livrée arbitrairement comme esclave à un client d'Appius Claudius. Son père Virginius la tua plutôt que de la laisser déshonorer, souleva l'armée et l'emmena encore une fois au mont Sacré. Il fallut céder à cette explosion de colère. Les décemvirs furent renversés; Appius Claudius se tua pour échapper au châtiment qui sans doute lui était réservé; la constitution fut rétablie avec le consulat et le tribunat de la plèbe. Les douze tables des Lois furent promulguées. Elles étaient bienfaisantes aux plébéiens, car elles ne les distinguaient pas des patriciens, comme notre Code de la Révolution quand il cessa de distinguer les nobles des roturiers. Tous les citoyens furent égaux devant la loi; les mêmes délits, commis par un plébéien ou par un patricien, furent punis des mêmes peines, et les consuls-juges durent conformer leurs sentences aux prescriptions des Tables. Servius Tullius avait admis les plébéiens dans l'armée. La *loi des XII Tables* leur assura l'égalité civile. Elle est aussi le premier monument du droit romain, qui devait constituer peu à peu à travers les siècles un ensemble si imposant.

En 444, le tribun CANULÉIUS présenta deux nouvelles propositions : que les mariages fussent permis entre les familles plébéiennes et patriciennes, et que les plébéiens fussent admis au consulat. La première fut votée ; elle devait tôt ou tard entraîner le vote de la seconde ; car de ces mariages entre familles plébéiennes et patriciennes, qui furent aussitôt assez nombreux, naquirent des générations de citoyens disposés par leurs origines à effacer la vieille distinction entre les classes rivales. Plutôt que de partager le consulat, les patriciens préférèrent le supprimer et le démembrer. Le consulat fut en effet supprimé de 444 à 366 ; ses attributions politiques, le recensement de la population, la répartition en classes, furent confiés à des magistrats nouveaux appelés censeurs ; ses attributions financières à des questeurs : censeurs et questeurs devaient être patriciens. Les attributions militaires du consulat passèrent à des tribuns consulaires ou militaires, qui purent être choisis parmi les plébéiens ; et même pendant longtemps encore aucun plébéien ne fut élu à cette charge. En somme les patriciens avaient abandonné le moins qu'ils avaient pu.

Mais les barrières s'abaissaient de plus en plus entre les deux ordres. Les progrès de la plèbe furent quelque temps retardés par les désastres de la guerre contre les Gaulois : Rome fut prise en 390 et le Capitole même assiégé. La tourmente passée, et les Gaulois chassés par la vaillance égale des patriciens et des plébéiens, les tribuns du iv<sup>e</sup> siècle reprirent la politique de leurs prédécesseurs. En 376 les deux tribuns LICINIUS STOLON et LUCIUS SEXTIUS — le premier avait épousé une patricienne, — proposèrent le rétablissement du consulat et l'admission des plébéiens à cette magistrature suprême. Dix ans le Sénat résista ; dix ans de suite, les deux tribuns furent réélus. Enfin les patriciens cédèrent ; le consulat fut rétabli avec ses anciennes attributions politiques et militaires ; Sextius fut le premier consul plébéien (366).

Successivement toutes les autres magistratures furent conquises, la questure, la censure, la dictature, même le pontificat. En 300 il n'y avait plus de différences entre les deux ordres ; d'ailleurs les mariages mixtes avaient achevé de les

confondre; il y avait dès lors peu de familles patriciennes, l'élément plébéien n'eût pénétré. Camille, l'illustre vainqueur des Gaulois, avait pu faire construire un temple à la Corde. La constitution de la République se trouva fixée pour longtemps.

## IV

« En apparence la constitution était démocratique, puisque la loi proclamait l'égalité, et qu'il était dit que chacun pouvait voter, être sénateur, être consul. En réalité le gouvernement était aristocratique, puisque dans les comices centuriates la classe riche était maîtresse du vote<sup>1</sup>. »

En effet les résultats obtenus par les tribuns de la plèbe assurèrent tous les droits civils à tous les plébéiens, mais les droits politiques seulement aux plébéiens riches; « à l'aristocratie de naissance succéda l'aristocratie de richesse. » Sans doute les comices tributes restèrent dominés par le nombre, chargés d'élire les tribuns, capables de voter des *plébiscites* qui avaient force de loi pour tous les citoyens. Mais, en fait, jusque vers l'an 150 avant Jésus-Christ, ces comices n'eurent pas une influence comparable à celle des comices centuriates. Ceux-ci conservèrent, à cause de leurs origines, à cause de leur caractère militaire, l'habitude de se réunir au Champ de Mars. Cela ne modifia point leur rôle politique, et pendant la période principale de l'histoire de la République romaine ils furent la véritable assemblée du peuple. On a vu déjà qu'ils votaient par centuries, qu'ainsi les deux premières classes, équipant à elles seules les 18 centuries de chevaliers et les 80 centuries de grosse infanterie, avaient 98 voix sur 193; si l'on ajoute que la première centurie des chevaliers était la centurie prérogative, c'est-à-dire qu'elle avait le droit de voter la première, on comprendra que les riches étaient aisément les maîtres de la majorité. Or les comices centuriates étaient chargés de voter presque toutes les lois; c'étaient eux qui avaient voté les lois où la plèbe avait conquis l'égalité. Ils élisaient, sauf les tribuns, la plupart des autres magistrats

1. Fustel de Coulanges, *article cité*.

de la République ; devant eux se présentaient les candidats en toge blanche : *candidats* vient du latin *candidatus*, vêtu de blanc (*candidus*).

Les principaux magistrats de la République étaient les suivants : le dictateur était toujours un magistrat extraordinaire, presque révolutionnaire, élevé pour un moment à des fonctions exceptionnelles dans les cas de crise très grave. Parmi les magistrats ordinaires, les censeurs étaient les plus importants ; ils n'étaient élus que tous les cinq ans, pour dix-huit mois ; ils faisaient le cens ou recensement, c'est-à-dire qu'ils inscrivaient sur leurs registres les noms de tous



*Suovetaurilia* (bas-relief du musée du Louvre).

les citoyens avec le chiffre de leur fortune ; d'après cela, ils les rangeaient dans les diverses classes de la cité, et cela était de la plus grande importance au point de vue de la contribution pécuniaire à l'entretien de l'armée et au point de vue des droits politiques. Surtout les censeurs avaient le gouvernement des mœurs, ils présidaient à la cérémonie quinquennale du *lustre* ou de la purification de la cité ; ainsi on appelle *lustre* une période de cinq ans ; ils offraient aux dieux sur le Champ de Mars un sacrifice expiatoire, ou *suovetaurilia*, dont les victimes étaient un porc (*sus*), une brebis (*ovis*), un taureau (*taurus*) ; l'assemblée était aspergée de leur sang et ainsi réconciliée avec les dieux qu'elle avait pu offenser. Les censeurs enfin nommaient les sénateurs ou les dégradèrent comme indignes, sans avoir à donner d'explication de leur décision. Par là ils exerçaient une magistrature très redoutée ; il est vrai que par contre ils n'avaient aucune action sur les lois et sur la constitution.

Les autres magistrats se partageaient les fonctions ordinaires du gouvernement : il y avait les questeurs pour la gestion des finances publiques ; les édiles pour les travaux publics et le bon entretien matériel de la ville et de ses monuments ; les préteurs, chargés de rendre la justice ; les *consuls* étaient toujours les principaux magistrats de la République, car ils exerçaient le pouvoir exécutif ; ils présidaient les comices centuriates et en dirigeaient les débats en prenant les auspices ; ils commandaient l'armée et la conduisaient en campagne ; ils étaient à la fois des magistrats civils et militaires ; ils donnaient leurs noms à l'année ; car à Rome on comptait les années à dater de la fondation de Rome (754 avant Jésus-Christ) ; ainsi l'an 300 avant Jésus-Christ était pour eux l'an 354 de la fondation de la ville ; mais aussi chaque année était en outre distinguée dans les actes publics par les noms de deux consuls : « un tel et un tel étant consuls ».

Au-dessus des magistrats, le Sénat donnait à la politique de la République une continuité qui fut la raison de ses principaux succès ; il faut voir à ce sujet dans Montesquieu quelques chapitres des causes de la grandeur et de la décadence des Romains. Les sénateurs étaient nommés par les censeurs qui choisissaient généralement les magistrats qui avaient rendu le plus de services à la République, et sauf de rares exclusions ils gardaient cette charge jusqu'à leur mort. Aussi jouissaient-ils de l'autorité la plus considérable. Ils fixaient les contributions à lever et le mode de perception. Ils indiquaient aux consuls leurs fonctions, la politique à suivre à l'égard des peuples voisins, les expéditions à entreprendre, et ils les contrôlaient de près. Ils proposaient au peuple la paix et la guerre, et le peuple suivait le plus souvent leurs conseils avec docilité. Ils réglaient le gouvernement des pays conquis, et par leur expérience, leur habileté, la suite de leurs desseins, ils avaient la plus grande influence morale ; ils furent les Pères conscrits, les pères de la patrie, les chefs respectés de la République romaine ; l'ambassadeur du roi Pyrrhus d'Épire, entrant un jour au Sénat, disait qu'il avait cru se trouver au milieu d'une assemblée de rois.

## CHAPITRE IX

### LA CONQUÊTE ROMAINE

1. — L'armée romaine. — La légion.
2. — Conquête et organisation de l'Italie.
3. — Guerres puniques et conquête de la Méditerranée.
4. — L'empire romain au II<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ.

#### I

Il fallut de longues guerres aux Romains pour imposer leur domination à tout le pays latin et aux cités étrangères situées au nord du Tibre. Rome alors luttait pour l'existence et elle le faisait en toute simplicité; lorsqu'une expédition était nécessaire, on appelait les centuries au Champ de Mars; les consuls se mettaient à leur tête, et quelques semaines de campagne suffisaient généralement à achever l'entreprise. Si le danger était exceptionnellement grave, si quelque grande victoire de l'ennemi l'avait amené aux portes de Rome, on employait les moyens extraordinaires, on nommait un dictateur devant qui toute autre magistrature disparaissait; c'était le citoyen en qui l'on avait le plus de confiance; c'était par exemple Cincinnatus que les envoyés du Sénat trouvèrent à sa charrue; il conduisait l'armée contre l'ennemi, et le péril écarté, au bout de quelques jours, il revenait à Rome et retournait à ses occupations ordinaires; la constitution reprenait son cours. Ainsi furent successivement vaincues les tribus latines; ainsi fut vaincue encore après un long siège la grande cité étrusque de *Veiès*, qui vers le Nord bornait de tout près l'horizon romain (395).

Juste à ce moment l'invasion des Gaulois faillit étouffer d'un seul coup la grandeur naissante de Rome. En 390, une

considérable migration gauloise, traversant l'Apennin et l'Étrurie, écrasa l'armée romaine sur les bords de l'*Allia*, prit Rome, dont la plupart des maisons furent renversées et les temples détruits, et força les derniers survivants de la population à se réfugier sur le Capitole ; un assaut des Gaulois, tenté par une nuit noire, échoua grâce aux oies sacrées dont les cris éclatants réveillèrent les Romains endormis. La vérité est que les Gaulois, rappelés au Nord et ne sentant pas la nécessité de vaincre cette poignée de Romains retranchés sur une petite colline, se retirèrent en emportant quelque butin.

Cette crise fut l'occasion d'une organisation militaire définitive ; on l'attribue à CAMILLE, qui aurait été dictateur pendant la lutte contre les Gaulois, sans qu'il soit nécessaire d'ajouter foi à toutes les victoires que la légende lui

prête. Du moins c'est à son nom, en quelque sorte symbolique, que l'on rattache l'institution de la légion : nous sommes ici en présence de la principale institution militaire de l'antiquité.

*Légion* signifie levée. Lorsqu'une expédition avait été résolue, tous les citoyens se rendaient au Champ de Mars, convoqués par la trompette militaire. Le Sénat avait fixé le chiffre du contingent nécessaire. Les consuls levaient, choisissaient parmi les citoyens ceux qui leur paraissaient le plus capables de servir. La solde, instituée au moment du siège de Véies, permettait de choisir parmi les moins pauvres des prolétaires ; cependant le système du recrutement était toujours fondé sur la constitution de Servius Tullius, puisque les citoyens s'armaient et s'équipaient eux-mêmes.



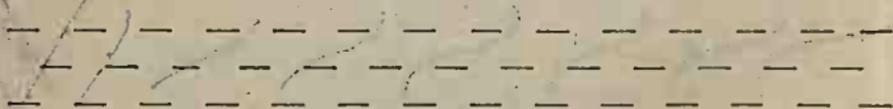
Légionnaire romain.

Ils étaient donc plus ou moins complètement armés. La

cavalerie ne pouvait être fournie que par les plus riches, les citoyens de la première classe, qui fut toujours appelée par suite la classe des chevaliers. La seconde classe pouvait fournir 80 centuries d'hommes à pied, pesamment armés : ils avaient le casque, la cotte de mailles, les jambières, le bouclier de métal, la lance et le glaive ou *gladius* : c'était l'élite de l'infanterie.

Les autres fantassins étaient essentiellement armés du *gladius*, d'un petit bouclier et d'un *pilum* ou long javelot de près de deux mètres, moitié bois, moitié fer, qui pouvait être lancé de loin. Tous portaient sur le dos un lourd chargement d'outils et de vivres. Les hommes des dernières classes constituaient une sorte d'infanterie légère ; on les appelait *vélites* ; ils n'avaient qu'un court javelot et le glaive : ce glaive était donc l'arme de toute l'infanterie romaine : il était court, trapu, tranchant des deux côtés, pointu ; d'estoc et de taille, difficilement faussé, il était une arme très redoutable ; il fut l'instrument essentiel des victoires de Rome.

L'ordre de bataille et la tactique des Romains n'étaient pas moins avantageux. Ils étaient rangés en manipules de 120 hommes, dont l'enseigne était une botte de foin — *manipule* signifie poignée, petite botte. — Les manipules étaient séparés les uns des autres par des espaces vides égaux à la place qu'ils occupaient ; et derrière les espaces vides étaient rangés les manipules du second rang, dont les vides aussi étaient fermés par les manipules du troisième rang ; c'était la disposition en quinconce, qu'on peut ainsi représenter :



Les manipules du premier rang étaient composés des *hastati* ; on les choisissait, autant que possible, jeunes, vifs, habiles à manier le *pilum* ou javelot. Ils commençaient l'attaque ; ils couraient à l'ennemi ; à vingt ou vingt-cinq pas de son front, ils lançaient leurs javelots. Les javelots ne pouvaient pas tuer un grand nombre d'hommes ; le plus souvent l'ennemi les recevait sur son bouclier, mais la pointe de fer se fichait fortement dans le bouclier de bois ou de peau, et la

lourde hampe de bois retombant à terre entraînait ce bouclier et découvrait l'homme au moment où le soldat romain arrivait sur lui le glaive au poing : la ligne ennemie était au moins bouleversée par cette première attaque. Si les hastati étaient repoussés, ils se repliaient, remportant la plupart de leurs javelots et rentraient pour se reformer dans les vides du second rang. Cependant le second rang, des *principes*, des hommes faits, solides, entraît à son tour dans la lutte ; c'était une nouvelle bataille que l'ennemi avait à soutenir, non pas seulement contre des troupes fraîches, mais plus fortes que les premières ; il n'était pas rare que la charge des principes suffît à assurer la victoire aux Romains. Si pourtant l'ennemi tenait encore, si les principes étaient à leur tour rejetés, la

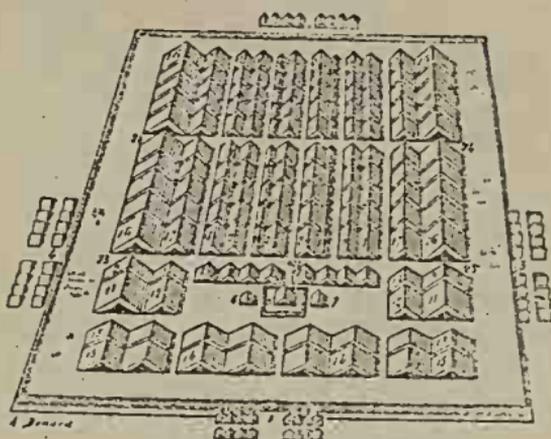


Cavalier romain.

troisième ligne romaine, celle des *triarii*, des vétérans, armés du glaive et d'une forte lance, pesait à son tour sur les lignes ennemies d'un poids généralement irrésistible ; de leurs lances habilement maniées les vieux soldats de Rome fouillaient avec une sorte de méthode à travers les rangs qui leur étaient opposés ; si la lance leur échappait ou se brisait, le glaive prenait entre leurs mains toute sa valeur.

Le caractère essentiel de la tactique romaine était donc d'engager l'action par degrés, et même par une sorte de progression ascendante, où il était rare que l'ennemi pût conserver jusqu'au bout sa force de résistance. Car dans le même temps, les vélites le harcelaient de leurs petits javelots ; aux deux ailes, les auxiliaires latins, généralement plus nombreux même que les légionnaires romains, ne cessaient de le déborder et l'énervaient en menaçant ses flancs ; la cavalerie,

parfois à longue distance, inquiétait ses communications, tombait sur ses bagages, brûlait son camp. La cavalerie d'ailleurs rendait dans la victoire d'autres services; elle achevait la défaite de l'ennemi, elle le poursuivait, le cer-  
nait. Quelques victoires romaines ont été absolument étonnantes par la gravité des pertes ennemies, et la légèreté des



Camp romain.

- |   |  |                                      |
|---|--|--------------------------------------|
| 1. Porte prétorienne.                       | 10. Lieutenants du commandant en chef. | 16. Contingents alliés (fantassins). |
| 2. Porte décumane.                          | 11. Fantassins d'élite.                | 17. Contingents alliés (cavaliers).  |
| 3. Porte de droite.                         | 12. Cavaliers d'élite.                 | 18, 19, 20. Légionnaires romains.    |
| 4. Porte de gauche.                         | 13. Cavaliers <i>extraordinarii</i> .  | 21. Cavaliers romains.               |
| 5. Prætorium (tente du commandant en chef). | 14. Fantassins <i>extraordinarii</i> . | 22. Autel.                           |
| 6. Forum.                                   | 15. Auxiliaires.                       | 23. Via principalis.                 |
| 7. Quæstorium.                              |  | 24. Via quintana.                    |
| 8. Tribuns.                                 |  |                                      |
| 9. Chef des alliés.                         |  |                                      |

pertes romaines; il arrivait que Rome ne perdît que quelques dizaines de soldats, tandis que l'ennemi en perdait des milliers; c'est que, sa ligne rompue par les assauts des Romains, l'ennemi en fuite n'avait aucune défense; javelots, lances, glaives, sabres des cavaliers s'enfonçaient, dans les dos qui s'offraient, avec une effroyable efficacité. Il y avait dans la légion à la fois une force et une souplesse qui sont la principale explication de la conquête romaine.

La stratégie des Romains se complétait de quelques autres ressources matérielles ou morales. Les Romains ne se laissaient pas surprendre la nuit en plaine rase; ils s'enfer-

maient chaque soir dans des camps ou *castra*. C'était une enceinte carrée, entourée d'un fossé dont la terre avait été toute rejetée à l'intérieur, en un retranchement fortement garni de pieux. Les portes, au milieu de chacun des quatre côtés, étaient fortement gardées par des postes nombreux dont la vigilance était rigoureusement surveillée. Les tentes étaient dressées presque dans l'ordre de la bataille : autour du prétoire ou de la tente du commandant en chef, des cavaliers et des fantassins d'élite ; sur les bords du camp, l'infanterie et la cavalerie auxiliaire ; au milieu la légion proprement dite ; à travers les tentes régulièrement rangées et tout autour en dedans des fossés, de larges voies assuraient une circulation aisée et le transport rapide des hommes aux points menacés. L'art des retranchements devait prendre plus tard avec Jules César une perfection plus grande ; mais dès le temps de la République, les Romains y furent plus habiles que leurs adversaires ; on pourrait dire qu'ils furent les premiers terrassiers de l'antiquité.

Ils devinrent, comme par une suite naturelle, très habiles dans la guerre de sièges. Ils avaient enlevé Véies par de profondes mines ; un oracle, paraît-il, avait dit que Véies serait invincible tant qu'elle aurait la protection de Junon ; et les Véiens gardaient soigneusement le temple de la déesse pour qu'elle ne s'échappât point ; une nuit, quelques Romains arrivèrent par une galerie souterraine juste au milieu du temple ; ils enlevèrent Junon, c'est-à-dire son image, et s'en retournèrent parmi leurs compagnons. Les Véiens renoncèrent à la résistance. Plus tard, les Romains eurent raison devant Syracuse du génie d'Archimède ; ils eurent des machines de toutes sortes, des balistes, des catapultes, des béliers, des tours de bois, des tortues faites des boucliers joints de plusieurs dizaines d'hommes qui le dos ainsi couvert s'avançaient jusqu'au pied des murailles pour les saper ou briser les portes. Le siège d'Alésia par Jules César devait être plus tard comme le chef-d'œuvre de l'art des sièges dans l'antiquité.

La discipline militaire dans les armées de la République fut extrêmement rigoureuse et un des éléments de sa gran-

deur. Le général en chef avait sur tous ses hommes le droit de vie et de mort, et il en usait avec la plus grande sévérité. Un jour, une légion romaine, commandée par T. Manlius, était en présence d'une bande gauloise; un Gaulois de haute taille vint devant les rangs des Romains, et par insultes les provoqua en combat singulier. Le fils du consul, un des meilleurs soldats de la légion, sortit des rangs, se battit, renversa et tua le Gaulois; il revint à sa place, près du consul, attendant quelque compliment. Manlius lui reprocha d'avoir combattu et vaincu sans ordre, rappela que la désobéissance était pour les armées un vice mortel, et fit aussitôt passer son fils par les armes. En cas de défaite, les fuyards n'étaient pas admis à rentrer à Rome; on les envoyait dans des colonies plus ou moins lointaines, et il leur était bien difficile, même par des exploits, de se faire pardonner. Quand une troupe s'était mal conduite, elle était décimée, c'est-à-dire que le général désignait par le sort un homme sur dix et le faisait exécuter.

Par contre, la République donnait à ses soldats vainqueurs des récompenses très recherchées; celui qui s'était le plus distingué recevait une couronne de chêne. Le général victorieux, si sa victoire était décisive, si elle achevait la guerre dans des conditions particulièrement éclatantes, pouvait être honoré du triomphe. Il ornait de branches de laurier les faisceaux de ses licteurs; arrivé devant Rome, il était proclamé, par le Sénat et le peuple *imperator* : ce titre devait avoir une singulière fortune. Il faisait alors son entrée dans la ville. Il était précédé de ses trophées, des chevaux, des statues, des armes, des vases quelquefois pleins d'or et d'argent, produit du butin, des animaux destinés à servir de victimes pour le sacrifice d'action de grâces aux dieux protecteurs, des prisonniers souvent victimes eux-mêmes de ce même sacrifice. — Lors de la conquête de la Macédoine, le défilé des trophées dura trois jours. — Derrière le défilé, le triomphateur entrait dans Rome; il était sur un char spécial, en forme de tour; il avait le visage peint de vermillon pour cacher la rougeur de son orgueil; il était assis sur une chaise curule, entouré de ses fils et de ses filles; un esclave debout derrière lui tenait au-dessus de sa tête une couronne d'or. Il allait par les rues de

la ville, au milieu d'un peuple nombreux et enthousiaste, parmi les hymnes de victoire et les satires de ses soldats à son adresse; car ils y étaient autorisés ce jour-là; on estimait à Rome qu'il convenait de ramener le vainqueur à la modestie par des tempéraments et des plaisanteries quelquefois virulentes. Le triomphateur, qui sous les mordantes railleries n'était pas toujours seulement rouge de vermillon, passait au Forum, et pendant que ses plus illustres prisonniers conduits à la prison Mamertine étaient étranglés, il montait au Capitole, il y déposait de riches offrandes aux dieux; il présidait un solennel festin, et était enfin reconduit chez lui au son des flûtes.

Il y eut beaucoup de « triomphes » à Rome, car elle fut longtemps victorieuse, et le Capitole, tête du monde, s'enrichit en effet du butin conquis sur tous les peuples de la Méditerranée.

## II

Rome eut d'abord la domination de l'Italie; ce fut sa plus difficile entreprise; car si l'on remonte aux temps de Romulus, au VIII<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ, il lui fallut près de cinq cents ans pour la finir, elle ne fut maîtresse de l'Italie, et même sans la Sicile et la Gaule Cisalpine, que vers le milieu du III<sup>e</sup> siècle. Sa vigueur militaire y fut solidement trempée. Avant l'invasion gauloise, elle avait vaincu la plupart des cités latines; elles essayèrent de profiter de la crise pour obtenir d'importants avantages politiques; elles voulaient pour leurs citoyens le droit de cité romaine, c'est-à-dire le droit de participer aux assemblées politiques, aux élections des magistrats, d'entrer au Sénat; Rome refusa ces privilèges; elle préféra engager contre les Latins une guerre sanglante où elle demeura victorieuse : elle resta, comme avant l'invasion gauloise, la métropole des Latins.

Il fallut un demi-siècle pour venir à bout des *Samnites*. C'étaient les rudes montagnards des Abruzzes; ils descendaient fréquemment de leurs rochers stériles dans les riches vallées de la Campanie, et ils en emportaient d'abondants butins. Capoue, sans doute trop molle pour se défendre, solli-

cita le secours du Sénat romain. C'était imprudent : on racontait déjà dans l'antiquité la fable du cheval qui voulut se venger du cerf. La guerre samnite s'engagea : le Sénat y mit toute sa prudence et toutes les ressources de Rome, conscient que la victoire renfermait la suprématie de toute la péninsule. Mais les Samnites étaient dans leurs montagnes difficiles à atteindre et à vaincre ; dès le début de la lutte, en 321, ils infligèrent à leurs ennemis un terrible désastre, dont le souvenir retentit à travers les siècles : les deux consuls et leurs deux légions furent cernés dans un défilé, mis dans l'impossibilité même de combattre, et obligés de se rendre : c'est l'affaire des *Fourches Caudines* ; tous les officiers et soldats romains durent déposer leurs armes aux pieds de leurs vainqueurs et passer sous un joug, en courbant l'échine. Le chef samnite les rendit ensuite à la liberté, humiliés, frémissants de rage et de la volonté de la vengeance.

Les campagnes suivantes leur furent favorables. En vain les Samnites s'allièrent-ils aux Étrusques, et même aux Gaulois Cisalpins ; et à Tarente ils ne purent vaincre la forte discipline de leurs adversaires qui fut toujours plus remarquable même dans les épreuves. Ils furent refoulés dans les montagnes, enserrés peu à peu dans des lignes de retranchements infranchissables. Ils illustrèrent leur fin par le plus splendide héroïsme : au milieu de leur camp, sous une toile de lin, les anciens dressèrent un autel, gardé par des centurions l'épée nue ; ils invitèrent les plus braves des soldats à venir jurer devant l'autel, parmi les plus terribles imprécations, d'aller au combat sans peur, de ne point reculer, et de mourir plutôt au rang fixé par les chefs : 16 000 hommes se présentèrent, jurèrent, et furent appelés la légion du lin ; à la prochaine bataille, tous furent tués à leur place de combat.

Il fut bien plus facile de vaincre Tarente et les cités de la Grande-Grèce. Tarente n'eut pas le courage de se défendre elle-même ; comme elle était riche, elle prit à sa solde l'aventureux roi d'Épire PRANUS. Il amena 25 000 hommes et 20 éléphants ; dans les premières rencontres, il l'emporta ; ses éléphants en effet épouvantèrent beaucoup les Romains et bouleversèrent notamment leur cavalerie ; mais ces vic-

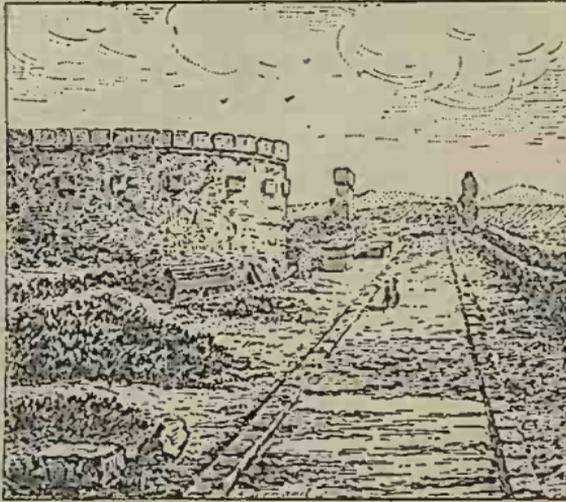
toires même lui coûtèrent cher, et il ne pouvait réparer ses pertes ; ce furent des victoires stériles, aussi funestes qu'une défaite, par le nombre de morts, « des victoires à la Pyrrhus », comme on dit désormais. Il se lassa d'une lutte où il n'avait rien à gagner ; il essaya de traiter avec le Sénat, qui se refusa à rien entendre tant que l'ennemi serait sur le sol de l'Italie. Il passa en Sicile, la prit, la perdit ; il alla en Grèce, prit Argos, et, comme il y entra, il fut tué d'une tuile que du haut d'un toit une vieille femme lui envoya sur la tête : fin sans héroïsme. Cependant Tarente se soumit aux Romains, dès lors toute l'Italie péninsulaire leur appartient (270 avant Jésus-Christ).

Le Sénat donna à l'Italie une organisation très habile et très forte ; elle fut plus tard la forteresse de sa domination sur la Méditerranée. Il ne donna pas à toutes les villes de l'Italie le même régime ; il institua une sorte de hiérarchie politique, et pratiqua la formule « diviser pour régner ». Quelques villes, situées le plus souvent dans les environs mêmes de Rome, reçurent le *droit de cité romaine* ; leurs citoyens furent admis à tous les droits civils et politiques des citoyens romains ; quand ils venaient à Rome, ils assistaient aux assemblées, ils participaient aux élections, ils pouvaient être admis au Sénat ; d'autre part, ils augmentaient ainsi le nombre des légionnaires ; Rome put en lever vers le milieu du III<sup>e</sup> siècle environ 300 000 ; ils entrelinrent sa force ; ils lui donnèrent comme un sang nouveau.

A travers toute la péninsule, d'autres villes eurent ce qu'on appelait le *droit latin*, c'est-à-dire seulement les droits que jusque-là le Sénat avait réservés aux cités du Latium. Ces villes avaient une administration autonome ; elles étaient gouvernées par leurs conseils élus ; elles nommaient elles-mêmes leurs magistrats, mais leurs citoyens n'avaient aucun droit à Rome : leurs magistrats seulement, à leur sortie de charge, recevaient le titre de citoyens romains, ce qui d'ailleurs constituait un lien étroit entre ces villes et Rome.

Enfin les villes dont le Sénat était le moins sûr, qui avaient été le plus difficiles à soumettre et qui gardaient ou semblaient garder quelque esprit de rébellion, étaient réduites à la condition de *préfectures* ; c'est-à-dire qu'elles n'avaient

pas d'assemblées ni de magistrats élus par elles-mêmes, mais étaient gouvernées par des *préfets*, nommés par le Sénat, qui disposaient d'une autorité absolue. Ce fut d'abord la condition de Tarente. Car le Sénat se réservait de faire passer une ville de la condition de préfecture à celle de cité latine ou même de cité romaine; c'était une récompense à mériter par une bonne conduite; de même il lui arriva de faire rétro-



Voie romaine (la voie Appienne).

grader des villes d'un rang ou de deux rangs dans cette sorte de hiérarchie : c'était un puissant moyen de discipline.

Cette très souple organisation fut complétée par le système des colonies romaines. Le mot de *colonies* eut à Rome un sens très particulier, qui ne correspond nullement à ce que nous entendons par là. C'étaient des forteresses, de véritables garnisons de citoyens-soldats, chargées d'assurer la police du pays environnant, des « sentinelles », comme on disait. Ainsi en 383 la colonie de Sutrium, au nord du Tibre, fut destinée à la garde de l'Étrurie; en 328, Frézelles surveilla le pays volsque, la côte des Marais Pontins. En 314 Luceria, en 291 Venouse, furent instituées pour la police de l'Apulie. En 299, Narnia sur le Tibre moyen garda l'Ombrie. En 268 Ariminum fut jetée au cœur du pays des Gaulois, sur la côte de l'Adriatique, en allant vers les embouchures

du Pô. Bénévent, en 268 aussi, assura la soumission du Samnium. Plus tard Crémone et Placentia (Plaisance) devaient être fondées dans la vallée du Pô, celle-ci en particulier dans une position très heureusement choisie; Aquilée, au commencement du II<sup>e</sup> siècle, au fond de l'Adriatique.

Ces postes furent reliés par d'admirables voies militaires, très droites, entièrement pavées pour être praticables en toute saison, très larges pour assurer aux troupes une circulation plus aisée; il y en a dans tout l'ancien empire romain des vestiges souvent remarquables. Les premières furent la Voie Appienne qui en 312 joignit Rome à Capoue et fut prolongée plus tard sur Bénévent, Venouse et Tarente; et la Voie Flaminienne construite en 299 de Rome à Ariminum (Rimini); elle devait être poussée ensuite à travers la vallée du Pô sous le nom de Voie Émilienne; son nom est resté à l'Émilie. Elles ont été les solides liens de Rome avec les diverses parties de son empire; elles mettent en quelque sorte sur la carte la marque de sa domination.

### III

La République romaine, parce qu'elle fut une république aristocratique, fut belliqueuse; elle s'occupa plus de la gloire et de la fortune de quelques grandes familles que de l'amélioration de la condition des classes inférieures ou du relèvement des peuples vaincus: elle ne fut organisée dès l'origine, et de plus en plus fortement, que pour la conquête et le commandement.

La domination de l'Italie lui inspira la volonté de régner sur la Méditerranée. A cette date, milieu du II<sup>e</sup> siècle, la Grèce avait cessé d'être redoutable sur les mers; depuis plus d'un siècle elle était déchirée de querelles intestines; elle se débattait alors parmi les querelles des successeurs d'Alexandre; Alexandrie seulement développait ses intérêts commerciaux vers l'Orient et devenait un brillant foyer de civilisation. Mais c'était le moment de la plus grande puissance de Carthage dans la région de la Méditerranée occidentale; elle régnait alors sur les côtes de l'Afrique, sur les

côtes de l'Espagne, sur la Sicile, c'est-à-dire justement sur tous les rivages qui étaient en face de l'Italie romaine. Un conflit ne pouvait être évité entre ces deux grandes aristocraties également orgueilleuses et avides; ce fut la guerre punique ou phénicienne.

Car cette querelle, qui remplit toute la seconde moitié du II<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ, eut quelques caractères d'une querelle de races; elle fut comme la rencontre des Aryens et des Sémites se disputant la domination du monde alors connu et tout l'avenir de la civilisation. En ce sens elle fut un des moments les plus solennels de l'histoire; la victoire de Carthage sans doute eût changé les destinées de l'humanité.

Mais ce fut surtout dans le moment une lutte d'intérêts rivaux, de suprématie commerciale. Il y avait des apparences de ressemblance entre les deux Républiques; à Carthage comme à Rome, le pouvoir appartenait aux plus riches familles, seules admises au Sénat dirigeant, et les deux *suffètes* carthaginois n'étaient pas très différents des consuls de Rome. Mais il n'y avait pas de comices populaires à Carthage; les diverses classes sociales ne s'étaient pas fondues en une forte unité politique comme à Rome; il y avait même deux populations superposées, presque sans contact et non pas sans haine: les conquérants phéniciens venus de Tyr, et jaloux de leur autorité parce qu'ils étaient une minorité, détestés parce qu'ils détenaient presque toute la richesse; et la population indigène, libyenne, tenue dans une condition sujette, presque servile. Cependant des rangs de cette population quelques familles avaient grandi, s'étaient enrichies par le commerce, par l'exploitation des fertiles terres de l'intérieur; la famille des BARCAS fut la plus remarquable: HAMILCAR BARCA fut le meilleur général de Carthage pendant les premières luttes contre Rome; envoyé ensuite, autant par crainte que par reconnaissance de ses services, au gouvernement de l'Espagne, il y fonda Carthagène, Carthago nova, la Nouvelle-Carthage; il fit de sa province une sorte d'apanage réservé à sa famille; il la laissa en mourant à son gendre Asdrubal qui devait la transmettre au fils d'Hamilcar, l'illustre Hannibal. Ainsi le pouvoir échappait à l'aristocratie.

phénicienne de Carthage, au profit des Libyens, et les maîtres de la République ne souhaitaient pas sans angoisse la défaite de Rome par les Barcas qui eût été le signal de leur propre déchéance ; la plus importante des guerres puniques, celle que Rome soutint contre Hannibal, ne fut pas en vérité une guerre punique, mais bien plutôt une guerre libyque. Carthage devait périr de ce mal très profond.

Par défiance des indigènes libyens, le Sénat carthaginois ne prenait pas parmi eux les soldats nécessaires à sa défense ; il eût redouté de leur mettre des armes aux mains, il préférerait acheter en tous pays des mercenaires, des Grecs, des Gaulois ; en effet ils ne pouvaient pas s'entendre, parlant des langues diverses, pour renverser le gouvernement de l'aristocratie ; pourvu qu'on les payât bien, ils se battaient volontiers. Mais dans les moments de crise, il était difficile de leur donner tout l'argent qu'ils demandaient, et, au lendemain des premières défaites dans la lutte contre Rome, comme on ne les paya point selon leur gré, ils se révoltèrent et ils firent à Carthage une effroyable guerre de trois ans, qui a mérité de demeurer connue sous le nom de guerre inexpiable : on en pourra lire le saisissant tableau dans *Salammbô*, de Gustave Flaubert. Hamilcar Barca fut encore seul capable de les vaincre ; il fallut les tuer tous au défilé de la Hache. Il n'est pas nécessaire de comparer une telle force militaire avec celle de la légion romaine, avec la valeur de son armement et de sa discipline morale.

Ainsi Rome était forte de l'union de ses classes sociales, de ses institutions militaires, de l'organisation politique qu'elle avait donnée à l'Italie. Carthage était faible de la haine de ses sujets, de l'imparfait dévouement de ses mercenaires ; son empire n'était fait que d'une longue et étroite ligne de rivages facile à briser. Il est étonnant seulement que la lutte ait été aussi longue : ce fut le seul fait du génie d'HANNIBAL.

Dès le début de la lutte, le Sénat romain comprit aisément que la seule supériorité des Carthaginois était dans leurs vaisseaux ; il construisit une flotte et le consul Duillius la conduisit contre la flotte carthaginoise dans les eaux de la Sicile. Ce fut la bataille de Myles. Le consul avait adapté à

ses vaisseaux d'énormes crampons de fer qui s'abattirent sur le pont des vaisseaux carthaginois, les retinrent collés au flanc des vaisseaux romains; les légionnaires, à l'abordage, eurent tout l'avantage de leurs armes, et leur victoire fut complète. Rome fit à Duillius un éclatant triomphe; elle orna la tribune aux harangues, sur le forum, avec des rostres ou éperons enlevés en trophée sur la flotte carthaginoise, et ce fut comme un symbole de la volonté où était désormais le peuple romain de conquérir la mer (260 avant Jésus-Christ). Le premier résultat de la victoire fut l'occupation de la Sicile et bientôt après de la Sardaigne et de la Corse.

Mais Hannibal à lui seul balança près de vingt ans la fortune de Rome. La guerre qu'il déclara lui-même, en 218, fut une sorte de guerre personnelle entre lui et le Sénat : ce fut le dramatique conflit du génie d'un homme contre le génie d'un peuple; le premier sans doute eût vaincu s'il avait eu derrière lui toute la force d'un véritable peuple.

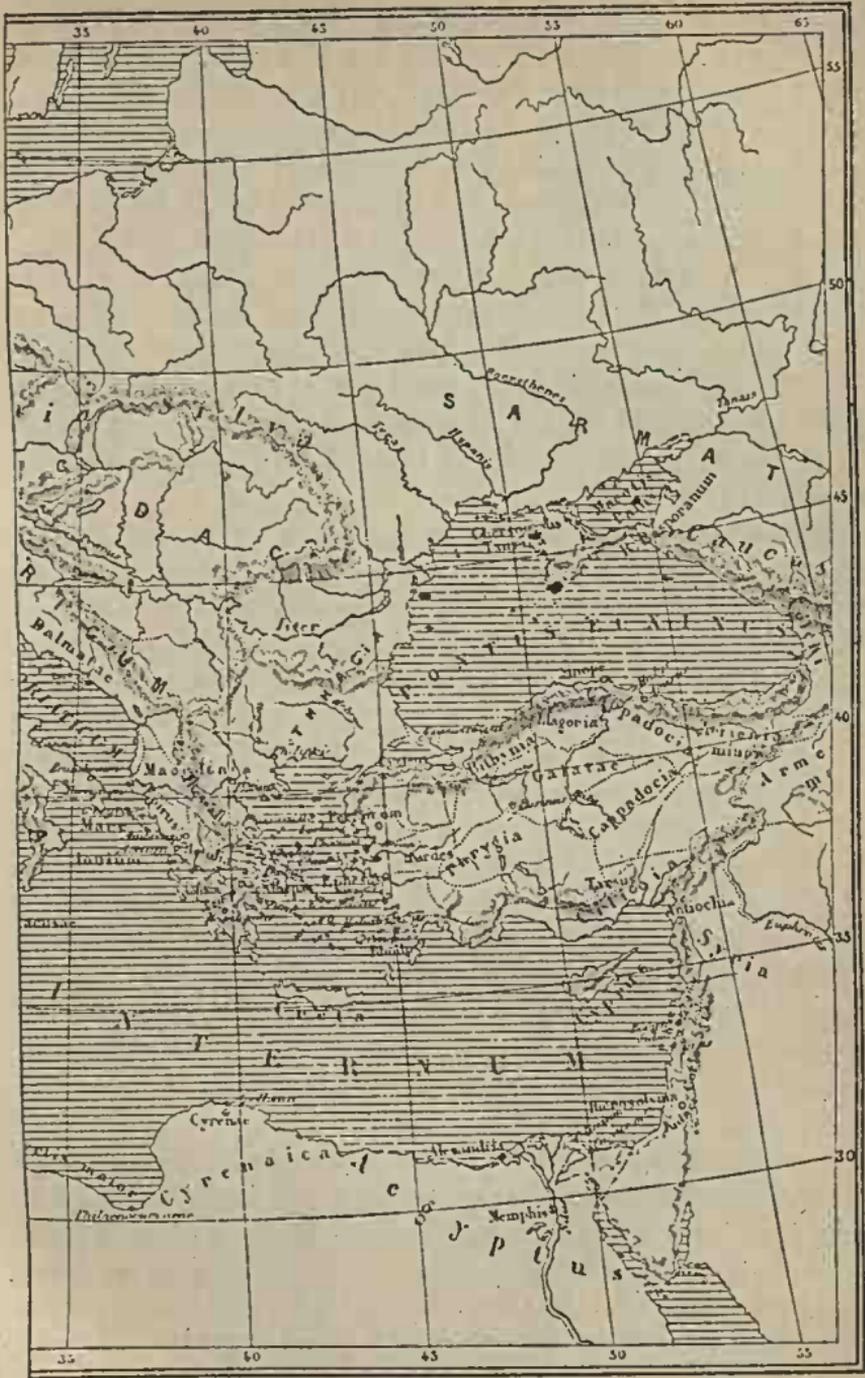
Parti d'Espagne à la tête d'une armée qui ne dépendait que de lui, à travers le continent pour n'avoir pas à employer les vaisseaux de Carthage, Hannibal franchit les Pyrénées, le Rhône, les Alpes et parut dans la vallée du Pô, où les Gaulois Cisalpins se mirent à son service par haine de Rome qu'ils redoutaient. Toutes les armées qu'on lui opposa furent culbutées, sur le Tessin, au nord du Pô, sur la Trébie au sud, près du lac Trasimène, en Toscane. La route de Rome était ouverte. Il n'en voulut point risquer l'attaque aussitôt; il passa au sud de l'Italie dans la pensée de soulever les anciens ennemis de Rome et de l'enserrer dans un cercle où elle serait étouffée. Les consuls de l'année 216 le suivirent avec toutes les forces de la République; ils furent écrasés à Cannes et laissèrent 70 000 morts sur le champ de bataille. C'est le plus grand désastre que Rome ait jamais subi au temps de la République.

Hannibal n'osa point encore marcher sur Rome; il ne voulait rien livrer au hasard; son armée était fatiguée par ses victoires mêmes; il attendait des renforts de Carthage, mais le Sénat carthaginois ne lui envoya rien, sous prétexte que vainqueur il n'avait besoin de rien : c'est que les sénateurs se fussent effrayés du retour triomphal d'Hannibal. Il

s'établit à *Capoue*, pour y refaire ses troupes ; il demeura quinze ans dans cette région, dans un duel étonnant avec la République romaine, un des plus grands spectacles de l'histoire. Il souleva la Sicile contre les Romains : ils assiégèrent Syracuse et s'en emparèrent malgré l'ingénieuse défense d'Archimède. Il s'allia avec le roi Philippe de Macédoine ; une légion envoyée en Illyrie suffit à contenir ce prince d'ailleurs peu redoutable. Cependant les généraux romains, désormais prudents en face d'un pareil adversaire, s'appuyaient sur les colonies militaires de l'Italie méridionale pour l'envelopper peu à peu dans Capoue et le prendre tout en lui refusant la bataille ; ils crurent le tenir, en occupant et retranchant fortement Sinuessa, Téanum, Bénévent au nord de la ville, Nola, Liternum et Cumes au sud ; il réunit un troupeau de bœufs, leur fit attacher aux cornes des sarments enflammés, les jeta affolés sur la ligne romaine qui s'ouvrit devant cet ouragan et laissa passer Hannibal. Du moins le siège de Capoue se resserra. Hannibal pour la sauver se jeta sur Rome, pensa que le Sénat rappellerait l'armée à son secours ; le Sénat ne rappela pas l'armée, porta la population aux murailles, attendit l'assaut ; le Carthaginois se retira. Capoue fut prise par les consuls, et, pour l'exemple, elle fut réduite à la condition de préfecture. Faute de renforts carthaginois, Hannibal appela son frère Asdrubal d'Espagne ; celui-ci vint, aussi habile que son aîné à la traversée des Pyrénées et des Alpes, et se rapprocha de lui. Les deux consuls de l'année 207 l'arrêtèrent sur le Métaure, le battirent et le tuèrent, jetèrent sa tête dans le camp d'Hannibal : c'était sa dernière ressource. Il resta pourtant encore quatre ans invincible dans le sud de l'Italie.

Une armée romaine, sous le commandement d'un tout jeune consul, PUBLIUS CORNELIUS SCIPION, fut transportée devant Carthage. Le Sénat carthaginois, qui n'avait pas voulu soutenir Hannibal, le rappela quand il eut besoin de lui. Il s'arracha enfin à l'Italie. Il fut vaincu devant Carthage à *Zama* (202). Carthage perdit l'Espagne comme la Sicile, livra ses vaisseaux, s'engagea au paiement d'une lourde contribution annuelle ; un peu plus tard, elle dut chasser Hannibal qui s'efforçait de la relever et qui se





retira alors en Orient auprès du roi de Syrie Antiochus.

Rome le rencontra encore dans la Méditerranée orientale, car il semble que la destruction de l'empire carthaginois ait abattu devant elle toutes barrières. Coup sur coup elle renversa les plus puissants rois de l'Orient; en 197, elle écrasa la phalange macédonienne à Cynoscéphales; en 191, elle battit aux Thermopyles les armées du roi Antiochus de Syrie qui n'avait pas voulu les confier à Hannibal; celui-ci fut encore chassé de cette cour. La haine de Rome s'acharnait sur lui; il se réfugia chez le roi de Bithynie Prusias; un ambassadeur romain le vint réclamer, et pour ne pas tomber vivant aux mains de ses ennemis implacables, il s'empoisonna. Il avait personnifié la résistance de l'ancien monde à l'unité romaine.

Successivement, avec une très grande rapidité et comme par une inéluctable fatalité, tous les pays de la Méditerranée tombèrent au pouvoir des Romains : la Macédoine et la Grèce furent soumises; Attale, le roi de Pergame, désigna le Sénat romain pour son héritier, et son royaume devint la province d'Asie. L'Espagne ne put rien contre la force des légions et Rome y hérita de la puissance d'Hamilcar et d'Hannibal. La Gaule Cisalpine fut conquise, et même au-delà des Alpes la province romaine de *Narbonnaise* fut fondée. Carthage, toujours redoutée pour l'obstacle qu'elle avait été, fut détruite en 146. Vers cette date, au milieu du II<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ, la République romaine avait l'empire de la Méditerranée.

#### IV

L'empire romain, tel qu'il avait été constitué par les victoires des armées de la République, fut d'abord divisé en dix provinces : vers l'Est, l'Illyricum, la Macédoine et Achaïe, l'Asie; vers l'Ouest, la Sicile, la Sardaigne et la Corse, l'Afrique, la Gaule Cisalpine, la Gaule Transalpine ou *Narbonnaise*, l'Espagne citérieure et l'Espagne ultérieure. D'une part, c'étaient des pays qui avaient en quelque sorte épuisé leur action civilisatrice et qui se déchiraient de dissensions;

d'autre part, c'étaient des pays barbares où les querelles de tribus n'avaient pas encore cédé à une véritable organisation politique. Il est incontestable qu'aux uns et aux autres, Rome a imposé la paix, la grande paix romaine, qui pendant quatre ou cinq siècles fait sur les bords de la Méditerranée un contraste si absolu avec les agitations antérieures et avec les invasions barbares qui inaugurèrent le moyen âge. Nul peuple dans l'antiquité ne fut aussi habile que le peuple romain à conquérir et à gouverner, et c'est là sa contribution essentielle à l'histoire de la civilisation : il a fait l'unité politique du monde ancien, favorisé par là la diffusion de la civilisation grecque de l'Est aux pays barbares de l'Ouest, plus tard l'expansion du christianisme dans le même sens.

Ce n'est pas à dire que la conquête romaine n'ait apporté aux peuples vaincus que des bienfaits ; elle leur fut moins onéreuse que les discordes où ils se déchiraient, mais elle aurait pu leur être plus douce. L'aristocratie du Sénat romain se préoccupa plutôt d'exploiter que de bien administrer les provinces, et la paix lui fut plus lucrative qu'à ses sujets ; ils furent pressurés sans répit par un savant système politique et financier. La doctrine de la République était que le pays conquis appartenait tout entier à l'État romain, domaine public ou privé ; cependant, si elle saisissait tout le domaine public, elle se contentait de percevoir sur le domaine privé des impôts qu'elle fixait souverainement : les provinciaux payaient le *tributum* qui variait selon leur fortune, le *vectigal* qui était une sorte de dime payée le plus souvent en nature ; les marchandises qui entraient dans les ports étaient frappés de droits ; qu'on peut comparer à nos douanes, au profit aussi du gouvernement romain ; mais en dehors de ces impôts à peu près fixes les gouverneurs romains avaient sur leurs administrés un droit de réquisition absolu, constant, illimité. La perception de ces impôts était abandonnée aux publicains ; c'étaient des hommes de finance, des banquiers, dirions-nous, de la classe des chevaliers, qui versaient à l'État romain d'avance la somme que devaient rapporter les impôts de la province et qui ensuite les recouvraient eux-mêmes pour rentrer dans leurs fonds ; ils ressemblaient aux fermiers généraux de notre ancien régime ; on se doute

que ce système de perception leur était avantageux et qu'ils y faisaient de grosses fortunes ; les provinciaux n'eurent pas beaucoup à se louer d'eux : l'un des plus honnêtes, Brutus, prêtait de l'argent à une ville de Chypre au taux de 48 pour cent : qu'on juge de ceux qui n'étaient pas honnêtes.

Sortis des couches inférieures du patriciat et des plus riches de la plèbe, les chevaliers formèrent une classe moyenne de capitalistes qui concentrèrent entre leurs mains la banque, le commerce, l'administration des impôts et une partie de l'administration de la justice. Ils transformèrent la vieille république romaine aristocratique et militaire en une république financière et capitaliste.

Les gouverneurs eux-mêmes n'ont pas laissé une meilleure réputation ; c'étaient pour la plupart des *proconsuls*, c'est-à-dire d'anciens consuls désignés par le Sénat pour l'administration d'une province ; la charge était très recherchée par les sénateurs, car il y avait une grande fortune à y faire, un vaste terrain à exploiter, l'espérance du plus brillant avenir ; c'était le couronnement de toutes les ambitions, en attendant que l'exercice du pouvoir absolu dans une région de l'empire leur inspirât le dessein de le garder à Rome même, et ce devait être la fin de la République. Le proconsul était en effet dans sa province un vrai roi ; il avait l'*imperium*, c'est-à-dire tous les pouvoirs ; ses édits avaient force de lois ; il avait toute la puissance exécutive, et il rendait lui-même la justice selon sa volonté qui n'était souvent que du caprice ; il était vêtu du manteau de commandement, le *paludamentum* ; il était accompagné de douze licteurs, portant les faisceaux avec la hache, en signe de son droit de condamner à mort. Les proconsuls ne méritèrent pas tous la réputation qui est restée à leur fonction. Beaucoup pourtant furent très justement impopulaires, et VERRÈS, qui fut gouverneur de la Sicile au 1<sup>er</sup> siècle avant Jésus-Christ, est demeuré comme la personnification du proconsulat romain. Verrès vendait la justice, vendait les élections, aux enchères, vendait tout ; une fois, il supprima un mois et demi de l'année pour hâter l'échéance de l'impôt ; ceux qui se plaignaient étaient battus de verges ; un citoyen romain, qui se croyait à l'abri de tout châtiment, fut crucifié. Des villes entières étaient données à

des comédiennes qui y levaient toutes les contributions possibles ; des villages, des régions considérables furent abandonnés par leurs habitants ruinés et devinrent des déserts. Verrès gardait l'argent que le Sénat lui envoyait pour acheter du blé et envoyait à Rome du blé qu'il volait. Le roi

Antiochus de Syrie adressait au Sénat de riches cadeaux ; Verrès les enleva au passage. Il dépouilla la statue de Jupiter de son manteau d'or et le remplaça par un manteau de laine pour qu'il eût plus chaud. Cet homme avait sa statue dans toutes les grandes villes de la Sicile ; il se fit élever à Syracuse un arc de triomphe avec le titre de Sauveur ; il eut à Rome même des statues équestres élevées « par la reconnaissance des Siciliens ». Cicéron réussit à le faire condamner à l'exil, parce qu'en vérité cette administration avait été par trop scandaleuse. Mais combien d'autres proconsuls ont pu commettre impunément de pareils excès ! Il y en eut beaucoup puisqu'il fallut instituer à Rome en 139 un tribunal spécial et permanent pour le jugement des concussionnaires. Remède insuffisant ; car ce tribunal fut composé de sénateurs, juges aujourd'hui, proconsuls peut-être demain, et indulgents pour des crimes qu'ils espéraient commettre à leur tour.

Rome en effet n'avait plus sa belle et forte simplicité des premiers siècles. Qu'il y a loin de Cincinnatus à Verrès ou à Lucullus qui fut proconsul de la province d'Asie ! Elle porta elle-même la peine de ces conquêtes et de ce mauvais gouvernement.

On a vu déjà, à la fin de l'histoire de la civilisation grecque, que l'hellénisme se développa en Occident, à Rome, comme



Proconsul romain vêtu du paludamentum.

dans l'Orient asiatique. Rome imposa ses lois à la Grèce, la Grèce lui imposa ses mœurs. Les dieux de Rome se prêtèrent, étant de définition très flottante, une identification complète avec les dieux grecs : le Jupiter romain, dont l'existence avait été jusque-là fort ennuyeuse, s'enrichit des exploits de Zeus. Arès-Mars, Héra-Junon, Pallas-Minerve, etc., s'associèrent si étroitement que la postérité ne les distingua plus les uns des autres ; le Capitole devint une succursale de l'Olympe. Il ne faut pas dire d'ailleurs que les Romains adorèrent les dieux grecs avec une foi entière ; leur culte à leur endroit ne consista qu'en pratiques extérieures plus ou moins rigoureuses ; il n'était point nécessaire chez eux que la conscience y fût sincère : il suffisait d'observer les formes.

Toute la vie intellectuelle des Grecs fut imitée des Romains. La littérature romaine en vérité n'existait pas auparavant ; elle ne fut le plus souvent qu'une branche de la littérature grecque. Térence et Plaute lui-même firent en latin des comédies grecques, tout de même que l'on pourrait dire que plus tard chez nous Racine fit des tragédies grecques en français. La langue grecque fut à la mode à Rome dans toute la classe cultivée ; les enfants des familles riches ou simplement aisées eurent des précepteurs grecs ; on ne vit que médecins grecs, rhéteurs grecs. On n'est pas obligé de partager à ce sujet l'opinion simpliste de Caton le Censeur, qui condamnait brutalement et sans réserve ces mœurs nouvelles et prétendait conserver à Rome toutes ses coutumes rustiques des premiers siècles ; on ne remonte pas le cours des temps, et la civilisation grecque avait des qualités de délicatesse et d'humanité qui ne pouvaient point être nuisibles aux Romains.

Il est vrai pourtant que les Romains ne prirent pas uniquement les vertus de l'hellénisme ; ils eurent des préférences pour ses vices, que les richesses accumulées par la conquête leur permirent d'entretenir luxueusement. Ce n'était pas d'ailleurs l'hellénisme seul qui envahissait Rome, c'était le luxe, les dépravations sensuelles de l'Asie. En 186, on dut rendre une loi contre les Bacchanales pour réprimer d'effroyables débauches qui, sous le couvert de pratiques

religieuses venues d'Asie, avaient perverti les plus grandes familles de Rome. L'influence amollissante et dépravante de l'Asie fut un des périls de Rome grandissante.

Quel autre peuple d'ailleurs eût résisté à la tentation de la mollesse après d'aussi rudes travaux et parmi d'aussi abondants trésors ? Il y eut encore des pauvres à Rome ; il y en eut plus que jamais ; car les grandes familles achetèrent les petites propriétés, les absorbèrent dans leurs immenses domaines, et les cultivateurs autrefois libres furent réduits aux plus petits métiers, retenus dans la clientèle des riches, habitués peu à peu à une sorte de mendicité : il y faudra bientôt des institutions appropriées. Mais la fortune issue de la conquête et du gouvernement provincial s'entassa dans quelques mains en monceaux extraordinaires. L'esclavage fut considérablement étendu par le nombre des prisonniers amenés à Rome après chaque victoire ; après la conquête de la Macédoine, on pouvait avoir au marché un esclave pour la valeur de 5 à 10 francs ; en temps normal, la marchandise était moins accessible, et un bon esclave grec, intelligent, adroit, même instruit, pouvait valoir 3 à 4 000 francs ; une famille de condition moyenne avait deux ou trois esclaves à son service ; les riches en avaient des milliers, esclaves de campagne ou esclaves de ville, laboureurs ou pasteurs, charpentiers ou boulangers, même précepteurs et médecins. Quelques-uns étaient humainement traités ; d'autres étaient employés à tourner les moulins à moudre le grain ou à battre le blé, comme nous faisons encore quelquefois avec des chevaux ; car ils étaient tout à fait des animaux domestiques, et le maître avait tous droits sur eux, et l'on en cite un qui dans son vivier nourrissait ses anguilles avec des esclaves vivants pour qu'elles eussent la chair plus fine.

Le luxe romain déborda en débauches inouïes : les riches eurent des palais peuplés de statues grecques, des jardins immenses englobant des lacs et des montagnes, de la vaiselle d'or et d'argent ; il leur fallut sur leur table des sardines de la mer Noire, des vins de la Grèce ; il leur fallut des soies de l'Inde ou de la Chine, des broderies d'or et de pierres précieuses. Les institutions les plus vénérées y sombrèrent ; la famille, chez les grands surtout, fut dissoute par l'extrême

facilité du divorce : on citait comme un modèle de vertu rare une femme qui n'avait eu que trois ou quatre maris, un mari qui n'avait eu que quatre ou cinq femmes. Plus la vie primitive des Romains avait été rude et faite de privations, plus leur vie nouvelle fut luxueuse et immorale ; les fils semblaient avoir à cœur de faire oublier la rusticité de leurs pères. La République ne pouvait pas durer dans une pareille atmosphère ; c'étaient déjà des mœurs impériales.

---

## CHAPITRE X

### JULES CÉSAR

1. — La révolution à Rome.
2. — César Imperator.
3. — Organisation du gouvernement impérial.

#### I

Le Sénat de Rome, parce qu'il s'était réservé tous les bénéfices de la conquête, avait beaucoup d'ennemis, tous ceux qui n'en profitaient pas ou qui en souffraient. Aussi les victoires de la République eurent-elles pour conséquences politiques les plus graves désordres et finalement la ruine même de la constitution.

Les esclaves étaient les plus malheureuses victimes de l'état social. Ils enduraient les pires traitements et n'étaient pas mieux traités, l'étaient quelquefois moins bien que les bêtes. Mais ils n'excitaient pas de pitié, parce que l'esclavage avait toujours existé, qu'il était passé dans les mœurs et qu'on ne concevait pas la société sans cette institution : ce fut la grande plaie sociale de l'antiquité ; il est vrai qu'elle a traversé même les temps modernes. Pourtant nulle part les esclaves ne furent plus maltraités qu'à Rome ; les mœurs romaines n'étaient pas douces. On imagina, à partir de la conquête, d'employer les esclaves à l'amusement du peuple et ce fut le commencement de l'odieuse institution des gladiateurs : ils étaient instruits le plus parfaitement possible au maniement des armes, et, quand ils étaient bien entraînés, ils se battaient les uns contre les autres, en combats véritables, et le peuple romain était content de voir leur sang couler, et il fallait qu'il y eût mort d'hommes ; ces jeux

deviendront sous l'Empire de véritables massacres. Les esclaves ne supportèrent pas patiemment ce régime ; ils se révoltèrent souvent, en des haines violentes, qu'il est difficile de trouver excessives : en 140, ce furent les esclaves gardiens de troupeaux en Sicile qui se soulevèrent sous la conduite d'un certain ENNUS ; ils furent écrasés. En 73, soixante-dix-huit gladiateurs gaulois de Capoue s'enfuirent dans la montagne et se donnèrent pour



Esclave enchaîné.



Esclave suspendu à une fourche.

chef SPARTACUS ; ils battirent les quelques troupes qu'on envoya contre eux et s'armèrent des armes des vaincus ; plusieurs armées successivement battues les rendirent de plus en plus redoutables, en attirant à eux des bandes d'esclaves pâtres et laboureurs de tous les grands domaines agricoles de l'Italie centrale. Ils furent au bout de quelques mois plus de 50 000, et le Sénat fut obligé d'envoyer contre eux les consuls eux-mêmes, et de donner même des pouvoirs spéciaux à Crassus, puis à Pompée. On finit par les envelopper, par les refouler en Calabre ; dans une seule rencontre on en tua 12 000, une autre fois 5 000. Spartacus périt dans une bataille. Des prisonniers que l'on fit, 6 000 furent crucifiés dans la région de Capoue. Ces horreurs ne compromirent point l'institution de l'esclavage : les

esclaves demeurèrent le jouet sanglant d'une société féroce.

Beaucoup de citoyens romains n'eurent pas à se louer des résultats de la conquête. Par le fait de l'organisation militaire de la République, ce fut la classe moyenne, celle des petits cultivateurs, qui fut la plus décimée par les guerres ; elle y périt presque toute, soit sur les champs de bataille, soit par le développement considérable de la fortune des



Gladiateurs.

grands qui achetèrent les petites propriétés pour constituer leurs immenses domaines. Ainsi la population de Rome se trouva composée de prolétaires ; ils avaient peu de moyens d'existence, car l'antiquité fut presque toujours sous le régime de l'industrie domestique : les esclaves fabriquaient à l'intérieur à peu près tout ce qui était nécessaire à la famille ; il n'y avait que des petits métiers qui le plus souvent végétaient ; les champs étaient cultivés aussi par les esclaves des grands domaines, il ne restait aux prolétaires qu'à mendier, c'est-à-dire à se mettre au service des grands, à entrer dans leur clientèle ; chaque matin, il y avait à Rome, à la porte des riches, de longues files de pauvres gens, munis de la *sportula*, ou petit panier, où ils emportaient après une longue attente du pain, des figes, des olives ; il faut

dire que par habitude beaucoup aimaient cette oisiveté et que la vie matérielle n'est pas dure dans ces pays chauds.

Mais il y avait là un grave danger politique et social ; si la plupart des citoyens romains étaient nourris par les grands, où serait leur liberté ? Que deviendrait la constitution ? La proie des ambitieux. La République elle-même pouvait y périr. Quelques bons esprits s'en émurent ; ils voulurent arracher la classe ouvrière à l'oisiveté, aux vices qui en étaient le fruit, et à la domination des grands. Les Gracques ont fait à cet égard le plus remarquable effort ; ils ont fait voter des lois agraires pour assurer aux pauvres une part du domaine public, en petits lots, et reconstituer ainsi la classe des petits cultivateurs ; ils ont obtenu des lois frumentaires, chargeant l'État de fournir lui-même à bas prix du blé aux pauvres, pour qu'ils n'eussent pas à demander leur pain aux riches ; ils voulurent même relever de leurs ruines les plus grandes ennemies de Rome, Carthage, Corinthe, et y envoyer des milliers de prolétaires romains pour soulager d'autant la vie politique à Rome de quelques-uns de ses éléments de désordre. L'entreprise était louable ; elle est demeurée l'honneur des GRACQUES dans l'histoire ; elle excita naturellement la colère des nobles qui avaient accaparé tout le domaine public et qui s'habituèrent à absorber les citoyens romains dans leur clientèle, comme les terres romaines dans leurs propriétés. Les deux Gracques périrent au milieu des querelles qu'ils avaient déchainées ; avec le second, Caius, 5 000 hommes furent tués dans la bataille des rues, et ce fut l'inauguration sanglante d'un siècle entier de guerres civiles. Quelques prolétaires furent arrachés aux misères de la vie à Rome, on reconstitua quelques petits domaines, quelques colonies, mais ce ne fut qu'un soulagement insuffisant à la grande crise que l'on pouvait prévoir ; la plupart des pauvres demeurèrent au service des riches, prêts à se donner de leurs votes et de leurs bras à ceux qui leur fournissaient, le plus abondamment possible, du pain et des jeux.

Les Italiens n'avaient pas moins contribué que les Romains à la conquête du monde. Il y avait dans les armées plus d'auxiliaires italiens que de légionnaires. Ils n'en furent pas justement récompensés. Très peu de villes latines avaient le

droit de cité romaine, le nombre n'en fut pas sensiblement augmenté ; et soit dans les cités de droit latin, soit surtout dans les préfectures, la plupart des Italiens furent tenus dans une condition subalterne ou sujette. Ils en exprimèrent de bonne heure leur mécontentement et s'imposèrent aux préoccupations de quelques hommes politiques de Rome. Ils demandaient le droit de cité : rien, semble-t-il, de plus naturel, de plus conforme à la constitution de la République ; elle était fondée sur ce principe essentiel que le citoyen est un soldat ; le soldat devait donc être un citoyen ; pourquoi se serait-il battu pour des droits dont il n'aurait point sa part ?

SCIPION-EMILIEN, fils de Paul-Emile, le vainqueur de la Macédoine, petit-fils adoptif de Scipion l'Africain, le vainqueur de Zama, lui-même le destructeur de Carthage et le conquérant de l'Espagne, songea le premier, dès 129, à donner le droit de cité aux Italiens. Caius Gracchus en reprit l'idée, sans plus de succès : les grands excitaient la jalousie du peuple de Rome contre le peuple de la péninsule. Les Italiens se lassèrent de cette injustice : en 90, ils se levèrent en armes, ils prétendirent se séparer de Rome qui ne pouvait rien sans eux, comme avaient fait jadis les plébéiens en se retirant sur le Mont Sacré ; ils formèrent des légions ; ils constituèrent un Sénat de 500 membres, comme à Rome, ils eurent deux consuls ; ils prirent pour capitale *Corfinium*, qu'ils appelèrent du nom symbolique d'*Italica*. C'était un effort pour remplacer la *cité* romaine par une *nation* italienne.

La guerre fut longue, deux ans, et pénible ; les troupes romaines mieux commandées l'emportèrent, mais la principale cause de leur succès fut dans les concessions décisives que le Sénat romain fit aux révoltés ; il leur accorda, dès le commencement de la lutte, tout ce qu'ils réclamaient, le droit de cité pour tous les Italiens. L'événement était de la plus grande importance : tous les Italiens étaient désormais des Romains, et ce pouvait être le salut de la République, un obstacle infranchissable aux ambitions individuelles ; mais en fait les Italiens ne profitèrent que des droits civils attachés à la condition de citoyens romains ; ils ne jouirent pour ainsi dire pas des droits politiques ; à cause de l'éloignement ils ne prirent pas part aux comices, aux élections des magis-

trats, à la confection des lois ; il leur aurait fallu pour cela des représentants élus, des députés se transportant en leur nom à Rome. Jamais l'antiquité ne comprit le système représentatif, qui est une des institutions essentielles par lesquelles les temps modernes s'en distinguent. Du moins les cadres étroits de la cité romaine étaient rompus, elle englobait l'Italie, elle s'élargissait pour devenir l'Empire.



Mithridate.

Les provinciaux eux-mêmes furent déjà capables, non pas de s'entendre contre Rome, mais de risquer contre sa domination quelques tentatives redoutables. C'est l'intérêt du règne de MITHRIDATE ; roi de Pont, maître aussi de la Cappadoce et de la Chersonèse Taurique, c'est-à-dire de presque toutes les

côtes du Pont-Euxin ou mer Noire, allié aux rois de Bithynie et d'Arménie, il tint un moment sous sa dépendance toute l'Asie Mineure ; il appela tous les Asiatiques à la vengeance contre Rome ; en 88, il donna l'ordre de massacrer tous les Romains qui étaient en Asie, et la haine contre eux était telle qu'il y eut 80 000 victimes. La solide organisation romaine l'emporta encore : Mithridate fut vaincu par SYLLA, achevé par LUCULLUS et POMPÉE, et la paix fut maintenue en Orient par l'extension de la frontière de l'Empire jusqu'à l'Euphrate. Les provinciaux retombèrent sous le joug, mais ils n'aimèrent pas davantage la République, ils aspirèrent à un changement de régime.

Ainsi de tous côtés la constitution paraissait insuffisante, elle avait été faite pour une cité, elle ne pouvait plus convenir à un empire, et s'écroulait peu à peu sous l'effort des partis et la fatalité des circonstances nouvelles. A la fin du II<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ, de 110 à 100, Rome fut menacée par une formidable migration des *Cimbres* et des *Teutons*, qui, chassés par la misère des plaines germaniques, cherchaient à s'établir sous des cieux plus cléments, avant-garde des invasions barbares ; une armée de 100 000 Romains fut par eux détruite aux environs d'Orange. La disparition de la classe moyenne

dans les guerres précédentes obligea le Sénat romain à permettre de graves modifications aux anciennes institutions militaires. **MARIUS**, chargé de défendre l'Italie contre l'invasion, dut recruter son armée même et surtout parmi les prolétaires ; beaucoup se rendirent à son appel ; l'État se chargea de les équiper et de les armer ; ils furent heureux de trouver ce moyen d'existence, et comme ils n'en avaient pas d'autre, ils restèrent soldats ; l'armée devint permanente. C'était une véritable révolution ; dès lors le soldat n'est plus le citoyen, il n'est plus que soldat, et le



Marius.

temps n'est pas éloigné où le nom de citoyen, de Quirite, comme on disait à Rome, lui paraîtra méprisable. Si l'on ajoute que Marius choisit ses cavaliers, non pas dans la première classe, mais à son gré parmi ceux qui lui paraissaient le plus capables de ce service, en sorte qu'ils devinrent comme une élite dévouée au général, et ainsi une sorte de garde du corps, si l'on considère enfin que Marius donna à la légion un emblème distinctif, l'aigle d'argent, la louve de



Sylla.

Romulus n'étant plus que l'enseigne de la centurie, on verra la vérité de cette phrase de Mommsen : une armée permanente, une garde du corps, ce sont tous les états de la monarchie ; les aigles de Marius annoncent l'Empire et les Césars.

Dès lors, en effet, le pouvoir à Rome fut la proie des ambitieux, c'est-à-dire des commandants d'armée ; pendant la première moitié du 1<sup>er</sup> siècle avant Jésus-Christ, la question ne fut plus que de savoir à qui serait l'Empire, quel ambitieux serait le plus habile.

Marius fut le maître d'abord ; il ne sut en profiter que pour inaugurer l'effroyable coutume des proscriptions, des condamnations capitales, contre ses adversaires, et la Répu-

blique fut longtemps ensanglantée par d'atroces vengeances. Puis ce fut le tour de SYLLA, son rival; vainqueur de Mithridate, à la tête d'une armée toute dévouée, il fit périr ses ennemis par milliers, et s'empara de la dictature à Rome; il ne sut en profiter que pour tenter une restauration impossible de l'ancienne constitution, pour supprimer presque absolument la puissance des tribuns de la plèbe, rendre au Sénat son autorité première; il abdiqua même tout pouvoir ensuite pour être fidèle à sa doctrine. Mais son œuvre n'était pas aussi concluante que son exemple; pour de multiples raisons la constitution n'était plus viable; qu'un autre l'imitât, s'emparât comme lui du pouvoir par l'armée, introduisit dans le régime politique et social les réformes nécessaires, et la République aurait vécu. Il suffit à César d'imiter Sylla et de mieux comprendre son temps pour fonder l'Empire.

## II

De 70 à 50 avant Jésus-Christ, Rome n'eut pas de constitution; elle faillit même tomber dans les pires désordres. L'ancienne constitution rétablie par Sylla n'avait été observée que très peu d'années après sa mort, et la République en vérité fut gouvernée au jour le jour: occasion excellente à la manifestation des plus mauvaises passions. Elles s'associèrent en une entreprise singulièrement redoutable, la conspiration de Catilina: de noble naissance, doué des plus belles qualités, Catilina, perdu de dettes et de vices, groupa autour de lui quelques jeunes patriciens endettés comme lui, des fils de proscrits, des gens ruinés par les dissensions continues, et aussi une tourbe d'affranchis, d'esclaves fugitifs, sortis des derniers rangs de la populace et prêts à tout. Il est impossible de dire ce qu'il voulait faire d'une pareille armée: sans doute s'emparer au moins quelque temps du pouvoir, et satisfaire à satiété ses rancunes, ses convoitises et celles de ses partisans; s'il eût réussi, c'eût été sans doute un moment effroyable. Rome fut d'abord sous cette menace imprécise dans une sorte d'angoisse. Catilina osa briguer le

consulat pour 63 ; le Sénat porta contre lui et fit élire un homme nouveau, le grand orateur Cicéron, déjà célèbre par ses discours contre Verrès. Cicéron consacra toute son activité à déjouer le complot que l'on sentait autour de Rome sans le pouvoir saisir. Il fit surveiller de près par des espions Catilina et ses principaux complices ; il obtint, non tout de suite des preuves, mais des indications sur des émeutes préparées à Rome et dans les environs ; il prit toutes les mesures de précaution. Une insurrection éclata en Étrurie ; Catilina, demeuré à Rome pour y suivre l'exécution de son plan, eut l'audace de se présenter à la séance du Sénat ; Cicéron lui lança la fameuse interpellation de la première Catilinaire : « Jusques à quand, ô Catilina, abuseras-tu de notre patience ? Quoi ! ni la garde qui veille la nuit sur le Mont Palatin, ni les soldats réunis dans la ville, ni la consternation du peuple, ni ce concours des bons citoyens, ni ce



Cicéron.

lieu fortifié où le Sénat s'assemble, ni les regards indignés que tous ici jettent sur toi, rien ne t'arrête. Tous ces complots, le Sénat les connaît, le consul les voit, et Catilina vit encore. Que dis-je ? Il vit ? Il se rend au Sénat, il désigne aux poignards ceux de nous qu'il veut immoler. » Catilina, inquiet à son tour de ces menaces à peine déguisées, sortit de Rome. Enfin Cicéron put saisir des pièces probantes ; aussitôt, cinq conjurés restés dans la ville furent arrêtés, condamnés à mort et immédiatement exécutés. Une armée sortit contre Catilina et dans un combat sanglant dispersa sa bande : il y périt avec la plupart des chefs du complot.

Cependant le désordre régnait partout : c'était SERTORIUS qui se rendait presque indépendant en Espagne ; c'étaient les esclaves de Spartacus en armes dans la Campanie ; c'étaient les pirates maîtres de toute la Méditerranée, coupant les arrivages de blé de l'Afrique et de l'Égypte, c'était

Mithridate encore redoutable en Orient. POMPÉE fut le grand homme de cette triste histoire; il vainquit Sertorius; il acheva la défaite des esclaves; il reçut des pouvoirs extraordinaires pour détruire les pirates, et balayant toute la mer il les refoula sur la côte de l'Asie Mineure et les anéantit. Il eut encore des pouvoirs extraordinaires pour en finir avec Mithridate, et il organisa souverainement le gouvernement de l'Asie. Il semble bien que, s'il avait voulu ou s'il avait su, il eût été le maître à Rome. Mais ce personnage, gonflé de vanité, qui se faisait appeler Pompée le « Grand », Magnus, n'avait aucune valeur politique. Quand il revint d'Asie, plus puissant que Sylla, il licencia son armée, sûr qu'il n'en avait



Pompée.

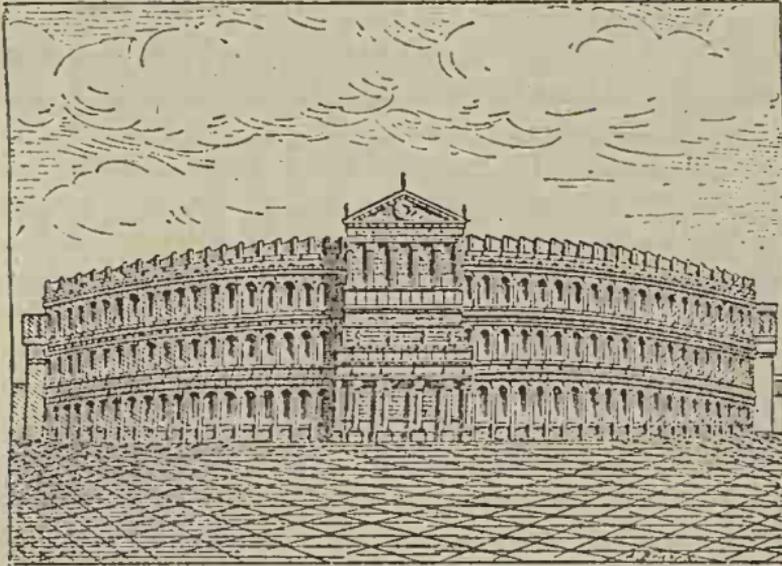
pas besoin pour s'imposer; dès lors, il ne fut plus rien, on lui demanda même des comptes sur ce qu'il avait fait des pouvoirs qu'on lui avait conférés. Il ne sut jamais ce qu'il voulait; il passa sans cesse du parti du Sénat au parti populaire, suspect à tous les deux à la fois, incapable ainsi de barrer la route à JULES CÉSAR.

Né en 102, César avait vingt ans au moment de la dictature de Sylla, quarante ans lors de la conspiration de Catilina. Cette longue période de discordes avait mûri son expérience et ses desseins. Très riche, de la noble famille Julia, dont on rattachait l'origine à Iule, le fils d'Enée, lui-même fils de Vénus et d'Anchise, il se rendit populaire par ses idées démocratiques et surtout par les jeux coûteux qu'il donna aux Romains. Lorsque Pompée revint d'Asie, il était de ceux avec qui il fallait compter.

Pompée, mécontent de la réception qu'on lui avait faite, s'entendit avec César, et, pendant qu'il restait à Rome, il l'aida à obtenir le consulat, puis le proconsulat dans la

Gaule Cisalpine, avec le commandement de la guerre des Gaules. César voulait avoir une armée pour revenir à Rome s'emparer du pouvoir : c'était le vrai moyen indiqué par les exemples précédents.

Jules César montra en Gaule les plus remarquables qualités politiques et militaires. Il vainquit assez rapidement la plupart des peuples gaulois en s'alliant partout avec les partis aristocratiques. Il eut plus de peine à vaincre VERCINGÉTORIX,



Théâtre de Pompée (restitution).

et il lui fallut déployer tout son génie, après la bataille de *Gergovie*, pour enfermer son adversaire dans *Alésia* et l'obliger à se rendre. Il a écrit lui-même le récit de cette guerre, comme aussi de la guerre qu'il eut ensuite à soutenir contre Pompée et le Sénat; il y a dans ces *Commentaires* quelques-unes des pages les plus remarquables de la littérature latine; remarquables surtout par la précision des descriptions et la clarté de la forme : il y faudrait lire, par exemple, le tableau de la Gaule au commencement de la guerre, la construction du pont sur le Rhin, les opérations autour d'*Alésia*; on s'y ferait une idée juste du tempérament intellectuel de César et de sa force de caractère, c'est-à-dire

des mérites qui ont fait le succès de son œuvre à Rome.

Car la conquête de la Gaule n'était pour lui que le premier épisode de la conquête de l'Empire. Lorsqu'il eut formé par huit ans de guerre une armée solide et dévouée, comme cette fameuse légion de l'Alouette qui devait lui être précieuse, il fut prêt à renverser définitivement la puissance du Sénat et à s'emparer de toute autorité.

Ses adversaires lui fournirent tous les prétextes dont il avait besoin. Le Sénat, inquiet de sa force et des desseins qu'il lui supposait, s'accorda avec Pompée qui, après avoir exploité tous les partis, n'avait plus d'autre ressource que de défendre la cause de la noblesse. Il fut nommé seul consul avec des pouvoirs extraordinaires ; il y était habitué, et n'y fut pas plus habile. La guerre des Gaules étant finie, César fut sommé de licencier son armée ; il refusa et avec ses troupes passa le Rubicon, petite rivière qui était la limite de son gouvernement de la Cisalpine ; il proclamait ainsi sa rébellion, et il marcha sur Rome, disant : « *Alea jacta est* », le sort en est jeté.

Pompée, qui n'avait point d'armée, s'enfuit de Rome en Grèce avec la plupart des sénateurs. César prit le pouvoir sans opposition. Avant de suivre Pompée en Orient, il voulut ne point laisser d'ennemis derrière lui ; il alla en Espagne, où les Pompéiens disposaient de cinq légions ; avec des troupes moins nombreuses il les enveloppa auprès de Lérida et les obligea à capituler. L'Espagne dès lors lui fut soumise. En revenant il prit Marseille qui s'était prononcée pour le Sénat. Alors il marcha contre Pompée ; celui-ci ne disputa même pas la traversée de la mer Adriatique qu'il aurait pu rendre difficile à son adversaire, et César fit tranquillement passer ses troupes sur la côte de l'Épire. La rencontre décisive eut lieu à *Pharsale*, le 9 août 48. Les Pompéiens furent écrasés : sur 50 000 hommes ils eurent 15 000 morts, 20 000 prisonniers ; le reste se dispersa et Pompée s'enfuit en Égypte. Le roi d'Égypte, par crainte du vainqueur, fit lâchement assassiner le vaincu.

César se rendit aisément maître de l'Égypte ; il renversa le roi meurtrier et donna le trône à sa sœur, la célèbre CLÉOPATRE, auprès de laquelle il resta quelques mois. Il assura

l'ordre en Asie Mineure par la défaite d'un fils de Mithridate, Pharnace. Les Pompéiens avaient réuni une armée en Afrique; il y courut, et leur défaite à *Thapsus* leur coûta 50.000 hommes. CATON LE JEUNE s'enferma dans Utique et sur le point d'être pris se donna la mort d'un coup d'épée à travers le corps; c'est le modèle du suicide stoïque, on en lira le récit dans Plutarque ou dans l'*Histoire romaine* de Michelet. Les derniers débris des partis pompéiens furent détruits en Espagne, à *Munda*, près de Cordoue (45); il y eut encore là 30 000 morts. C'est, on le voit, dans d'effroyables luttes que disparut la République sénatoriale.

Car l'avènement de César fut bien la chute de la République. Il est vrai qu'il y eut encore un Sénat, mais César s'empara de la censure pour le renouveler à son gré, il y introduisit même des Gaulois et des Espagnols; il le réduisit d'ailleurs au rôle d'un Conseil d'État et se passa souvent de ses avis; il y eut encore des comices; mais ils n'eurent à délibérer que sur les lois proposées par César; il partagea avec eux les élections de magistrats et souvent négligea même de les consulter à cet égard; en fait, directement ou indirectement, il nomma tous les magistrats qui ne furent plus que des fonctionnaires.

Tous les pouvoirs constitués du temps de la République furent conservés, mais concentrés entre les mains de César, et c'est là le trait caractéristique de la Révolution qu'il personnifie et qu'il acheva, c'est l'essence du *césarisme*. Il fut dictateur, non pas pour six mois, mais pour dix ans, puis à vie. Il fut consul pour dix ans, et il mourut avant d'avoir épuisé ce mandat qu'il eût renouvelés sans doute selon le besoin. Il eut toutes les attributions de la censure, sous le titre de préfecture des mœurs, qui avait l'avantage d'être permanente et qui lui permettait en tout temps de modifier à son gré la composition du Sénat. Il ne pouvait pas être tribun de la plèbe, étant de la plus haute origine patricienne; il s'attribua ce qu'on appela la puissance tribunitienne; à ce titre il fut proclamé inviolable; il est vrai que l'inviolabilité même des tribuns de la plèbe n'avait pas toujours été respectée. Il exerçait depuis longtemps le grand pontificat, comme tel il avait la haute main sur les affaires religieuses et la protection

iale de son aïeu Jupiter. Il fut proclamé « père de la patrie » ; il donna son nom de *Julius* au mois de sa naissance, *Juliet* ; il accomplit d'ailleurs une importante réforme du calendrier. Le calendrier julien comptait l'année à 365 jours et 6 heures, et instituait donc tous les quatre ans une année *bissextile*<sup>1</sup>. César eut son image dans les temples, il fut rangé dès son vivant parmi les demi-dieux.

Mais en vérité son titre le plus important fut celui d'*Imperator*, et c'est celui qu'il légua à ses héritiers. Il fut le premier *Empereur*. Il eut à Rome et dans toutes les terres romaines l'*imperium*, c'est-à-dire le pouvoir absolu qu'exerçait chaque proconsul dans chaque province ; mais il eut cet *imperium* sans contrôle et sans limite de temps ; *imperator*, chef unique d'une armée permanente, il fut le seul maître de tout l'Empire.

### III

La bataille de Pharsale est du mois d'août 48 ; et César fut assassiné en mars 44. Sa dictature impériale fut donc de très courte durée : elle fut pourtant singulièrement féconde : ces quatre années suffirent à l'achèvement de la Révolution qui était commencée depuis la conquête de la Méditerranée, et à l'établissement du régime politique et social, qui allait être celui de l'Empire romain jusqu'aux invasions barbares.

Comme César voulait faire une œuvre d'intérêt général et non pas une œuvre de parti, il ne pratiqua point le système des proscriptions devenu avant lui le signe et comme la consécration de la victoire d'un parti sur l'autre ; il a d'autant plus de mérite à cela que sa générosité lui a peut-être coûté la vie ; naturellement il rappela à Rome les victimes de la réaction oligarchique de Sylla ; mais il y laissa rentrer la plu-

1. Le jour complémentaire était placé en février. A Rome le dernier jour de février était appelé le premier avant les calendes de Mars ou avant le 1<sup>er</sup> mars ; l'avant-dernier était le deuxième avant les calendes de mars, et, en remontant, on avait ensuite le troisième, le quatrième, le cinquième, le sixième avant les calendes de mars ; le jour intercalaire fut placé tous les quatre ans avant ce sixième, et s'appela *bis VI* ou *bissextus*, d'où le nom de l'année *bissextile*.

part des Pompéiens, et leur confia même des charges considérables pourvu qu'ils fissent acte de soumission.

Il ne flatta point les vices de la plèbe, car il n'était pas ambitieux pour lui-même seulement, il l'était pour l'avenir de l'Empire. Il eût voulu relever la plèbe, plutôt que de l'avilir encore par des dons, comme on avait fait depuis plusieurs générations. Ainsi les secours en blé que l'État distribuait aux pauvres furent ramenés de 320 000 à 150 000, et l'*annone*, comme on appelait ce système, devint une sorte d'institution de bienfaisance à l'usage des citoyens véritablement nécessaires. Il estimait meilleur d'aider les pauvres à vivre de leur travail, et non plus de leur oisiveté et des désordres; ainsi il obligea les propriétaires de grands domaines à employer sur leurs terres au moins un tiers d'hommes libres; comme Caius Gracchus, il envoya des colonies à Corinthe, à Carthage, à Véies, et dégagea ainsi Rome d'une importante partie de sa populace; l'ordre public en fut plus assuré. De grands travaux, qui commencèrent de transformer Rome en une capitale impériale, donnèrent de l'ouvrage à des milliers d'ouvriers, et ainsi l'agitation des rues fit place à l'activité laborieuse; si la liberté y perdit, l'ordre et la prospérité générale y gagnèrent.

A Rome, il n'y eut plus guère d'autre autorité que celle de l'Imperator; de César; le Sénat et les comices n'eurent que des apparences d'autorité, et ne furent plus guère que des assemblées municipales. Ainsi elle ne fut pas très différente des autres villes de l'Italie; car la *loi Julia municipalis* donna à l'administration des villes une organisation uniforme; d'importants fragments de cette loi ont été retrouvés sur une table de bronze à Héraclée, près de Tarente; il devait y avoir dans chaque ville un Sénat appelé quelquefois curie, des comices ou assemblées populaires, et des administrateurs appelés préteurs ou quelquefois duumvirs ou même consuls.



Jules César.

La ressemblance avec les institutions municipales de Rome est assez frappante; chacune de ces villes ou municipes avait une autorité considérable pour la gestion de ses propres intérêts, mais elle n'avait aucune part au gouvernement de l'Empire; ses citoyens étaient citoyens romains, mais n'avaient pas à se rendre aux comices de Rome, ayant leurs comices municipaux; ce fut une sorte de nivellement de toutes les villes sous le pouvoir de l'Empereur; l'ancienne métropole ne se distingua plus de ses anciennes sujettes que comme résidence de l'empereur et capitale de l'Empire, ce qui fut d'ailleurs pour elle une nouvelle source de grandeur. Les Italiens ne se plainquirent pas de ce régime, n'ayant pas réellement joui de la liberté politique sous la République.

Les provinciaux furent réellement soulagés par la chute de l'oligarchie sénatoriale et du pouvoir corrompueur des chevaliers. Certes ils ne furent point délivrés de toutes charges; ils continuèrent de payer de lourds impôts; mais ils ne pouvaient que gagner à avoir un seul maître à contenter au lieu d'une suite de nobles qui mettaient leur gloire à s'enrichir toujours davantage. Du reste César régularisa utilement le gouvernement des provinces. Ce fut enfin autre chose qu'une pure exploitation. Les impôts ne furent plus affermés à des publicains; ils furent perçus en régie, c'est-à-dire directement par les agents de l'État; les contribuables ne payèrent donc que le montant de l'impôt augmenté seulement du traitement des receveurs; ce fut une notable amélioration de leur sort. Il y eut encore des proconsuls dans quelques provinces; mais ils furent responsables devant César et après lui devant les empereurs, au lieu de ne l'être que devant des collègues qui pour la plupart n'aspiraient qu'à faire comme eux. Dans beaucoup de provinces, d'ailleurs, César envoya, au lieu de proconsuls, des légats nommés par lui et révocables à sa volonté. Les uns et les autres furent rigoureusement soumis à l'action d'une loi récente, la loi de restitution, qui permit de reprendre aux concussionnaires le fruit de leurs rapines.

Les provinciaux ne furent plus traités simplement comme des sujets; ils eurent des espérances d'émancipation; car des municipes furent fondés dans quelques provinces comme en Italie, par exemple à Gadès en Espagne; toutes les villes

de la Gaule Cisalpine furent assimilées aux villes italiennes ; il en devait être de même un peu plus tard en Transalpine. On a vu que César appela quelques provinciaux au Sénat, comme jadis les censeurs y avaient appelé des Italiens. Bientôt les provinces fourniront à Rome même des empereurs.

Ainsi s'élargissait peu à peu l'ancienne cité romaine pour devenir l'Empire, c'est-à-dire un véritable État méditerranéen, de civilisation hellénique, de gouvernement impérial ; la *pax romana*, la paix romaine, fut mieux assurée pendant quelques siècles par les empereurs que par le Sénat, et l'Empire jouit d'abord d'une incomparable prospérité. Ce fut comme une Rome nouvelle, moins libre que la première, mais plus grande encore.

C'est pourquoi l'historien allemand Mommsen a écrit en achevant son histoire de la République romaine : « César a travaillé, a bâti plus qu'aucun mortel avant et après lui. » Il ne faut point oublier que pour cet historien, l'un des plus grands de la dernière école historique allemande, le régime impérial est le régime idéal, et il n'est pas défendu de penser qu'il a mis dans ce jugement quelque préoccupation contemporaine. Il est vrai pourtant que César fut un des hommes les plus remarquables de l'humanité et que son nom représente une imposante forme de gouvernement qui allait avoir à travers les siècles la plus éclatante fortune. On peut regretter néanmoins que le bienfait du régime impérial n'ait pu se concilier avec la liberté ; sans doute la République romaine avait été purement aristocratique et elle avait lourdement opprimé les vaincus ; mais l'Empire dégénéra vite et naturellement en une tyrannie insensée : Tibère, Caligula, Néron, furent les successeurs presque immédiats de César. Pourtant ce ne fut guère que Rome qui souffrit de cette tyrannie ; les provinces jouissaient de larges libertés locales ; leurs cités s'administraient elles-mêmes et elles ne connaissaient de l'autorité impériale que la sécurité qu'elle leur assurait.

Parce que César fondait un régime nouveau, parce qu'il ne cachait point sa volonté de ne point rétablir l'ancienne République, il y avait autour de lui beaucoup de mécontents, des ambitieux qui espéraient après lui, comme après Sylla,

prendre une part du pouvoir, mais aussi de vrais républicains, comme BRUTUS, un neveu de Caton d'Utique, un fervent de la liberté. Le jour des ides de mars, ou 15 mars 44, César,



Brutus.

malgré de mauvais présages, malgré les pressentiments de sa femme, se rendit à une séance du Sénat ; dès qu'il fut assis, plusieurs sénateurs se pressèrent autour de lui, pour lui adresser quelques prières, pour lui demander le rappel de quelques bannis ; il essaya de les écarter et se leva de son siège. Alors l'un d'eux lui arracha sa toge en lui découvrant les épaules ; un autre le frappa d'un premier coup de poignard ; les autres l'imitèrent ; Brutus en particulier

voulut avoir sa part du meurtre. César alors se couvrit la tête de sa robe et s'abandonna aux assassins. Il tomba percé de coups. Ainsi sans doute était mort aussi Romulus, tué par les sénateurs.

Brutus et ses amis ne tuèrent que César, et non le césarisme, dont les fautes de la République oligarchique avaient fait tout le succès ; pour avoir refusé la liberté aux vaincus, les nobles de Rome avaient compromis le principe même de la liberté et rendu pour beaucoup la tyrannie préférable : c'est ce qui fit la vanité de toutes les autres tentatives dirigées ensuite contre l'Empire : elles ne furent que des manifestations individuelles et non pas l'expression de l'intérêt général.

## CHAPITRE XI

### AUGUSTE

1. — Octave-Auguste,
2. — La société romaine au temps d'Auguste.
3. — Le siècle d'Auguste.

#### I

Après la mort de César, il n'y eut pas même un commencement de restauration républicaine. Un de ses lieutenants, ANTOINE, alors consul, s'empara de l'autorité, souleva la colère populaire contre les meurtriers, fit brûler leurs maisons et les obligea à s'enfuir de Rome. Il y demeura un moment le maître, et l'on put croire qu'il serait le successeur du dictateur. Il fut rejoint bientôt par un jeune homme de dix-huit ans, OCTAVE, un neveu de César, dont celui-ci avait fait son fils adoptif et l'héritier de ses biens ; Octave parut d'abord ne s'occuper que de cet héritage ; cependant, en souvenir de l'illustre victime des républicains, il distribua dans le peuple d'abondantes largesses ; quelques sénateurs, comme Cicéron, pensèrent faire de ce jeune homme leur créature ; il se laissa faire d'abord et sollicita modestement leurs conseils : Antoine fut obligé de compter avec lui et de lui laisser une part du pouvoir.



Octave.

Ensemble ils exécutèrent de cruelles vengeances sur le

parti sénatorial ; ils publièrent une liste de proscription de plus de cent noms, promettant 25 000 francs au meurtrier s'il était un homme libre, 10 000 francs, la liberté et le droit de cité si c'était un esclave : cette prime au meurtre provoqua les crimes les plus odieux. Cicéron, qui avait prononcé contre Antoine de violents discours, qu'on appelle ses *Philippiques*, en souvenir de celles de Démosthène, fut assassiné en se sauvant de Rome ; sa tête fut coupée ; la femme d'Antoine, Fulvie, lui fit arracher la langue, la perça d'une aiguille et la fit clouer sur la tribune aux harangues.

Antoine et Octave marchèrent ensuite contre les meurtriers de César qui avaient réuni des troupes en Macédoine, sous le commandement de Brutus et de Cassius. Ce fut comme une reprise de la campagne de Pharsale. Mais l'action de César avait été déjà si forte qu'il suffit de quelques opérations et d'un combat à *Philippes* pour en finir avec le parti républicain.

Les vainqueurs se partagèrent l'Empire ; ce qui ne pouvait pas être durable : il n'y avait pas à Rome de la place pour deux maîtres. Octave, plus politique, se chargea du gouvernement de l'Occident et retourna à Rome ; Antoine, plus avide de jouissances, préféra l'Orient. Il se laissa prendre comme César, et plus longtemps, aux beaux yeux de Cléopâtre et s'établit auprès d'elle à Alexandrie. Les Romains ne tardèrent pas à l'oublier et à le blâmer ; on le vit apparaître dans les cérémonies publiques sur un trône à côté de Cléopâtre ; il lui donna successivement la Cyrénaïque, la Crète, la Syrie, l'Arménie et enfin tout le pays compris entre les Dardanelles et l'Euphrate, reconstituant au profit d'une reine ambitieuse une grande partie de l'ancien Empire d'Alexandre. Il prétendit même obliger le Sénat et le peuple romain à confirmer par une loi ces arrangements.

Octave en profita pour se prononcer énergiquement contre lui. Il n'eut pas de peine à exciter la colère du peuple romain ; le bruit fut habilement répandu que Cléopâtre voulait peu à peu s'emparer de tout l'Empire romain, qu'elle s'était vantée de renverser le Capitole. Malgré l'in vraisemblance, on s'en inquiéta, et lorsque Octave déclara la guerre à Cléopâtre, et non pas à Antoine, il parut être le champion de la grandeur

et même de l'indépendance de Rome. La bataille où se disputa entre Antoine et Octave l'empire du monde fut la bataille navale d'*Actium*, sur la côte occidentale de l'Épire (2 septembre 31). Il serait oiseux de philosopher sur les conséquences qu'aurait eues une victoire d'Antoine et de Cléopâtre, sur l'étonnant spectacle qu'aurait été leur entrée triomphale à Rome. Au milieu de la bataille, quand il était impossible encore de savoir à qui serait la victoire, pendant qu'Antoine conduisait la lutte avec une grande habileté et un beau courage, il vit tout à coup les vaisseaux égyptiens, sur un ordre de Cléopâtre, changer leurs voiles et s'enfuir. Il ne voulut pas être séparé de la reine, et, laissant ses équipages se battre sans lui, il se sauva avec elle; à la nouvelle de cet abandon, toutes ses troupes se livrèrent à Octave. Comme César après Pharsale, Octave poursuivit son adversaire en Egypte. Cléopâtre fit dire à Antoine qu'elle s'était tuée; il se tua pour ne point lui survivre. Elle espéra séduire à son tour Octave; mais elle n'était plus très jeune, et il n'était pas de caractère à sacrifier légèrement les intérêts de son ambition. Elle craignit qu'il ne l'emmenât à Rome pour la trainer derrière son char de triomphe; prisonnière, surveillée de près, elle se fit piquer au bras par un aspic qu'on lui avait apporté dans un panier de figues. Elle mourut. L'Égypte fut réduite en province romaine. Octave fut le seul maître du monde; il avait trente-deux ans.

Il reprit l'œuvre de l'organisation du régime impérial au point où César l'avait laissée, mais en ayant bien soin de conserver toutes les formes et les noms du gouvernement républicain, en se faisant seulement conférer dans les formes légales tous les pouvoirs des principales magistratures. Comme lui, il évita de consulter le Sénat et les comices; il institua même auprès de lui un conseil suprême, qui fut appelé le Conseil du prince, *consilium principis*, composé de ses amis pris parmi les sénateurs ou dans les autres classes de la société, et qui fut le véritable centre du gouvernement; de lui dépendaient les *scrinia*, ou les bureaux de l'administration impériale. Comme César, Octave garda pour lui-même la plupart des magistratures, la dictature à vie, le consulat, la préfecture des mœurs, la puissance tribunitienne,

le grand pontificat, mais surtout le titre et les pouvoirs de l'Imperator. Il s'éleva même d'un degré au-dessus dans la hiérarchie politico-religieuse; il prit le nom d'Auguste, *Augustus*, qui était jusque-là réservé aux divinités; il se fit appeler *divus Augustus*, le divin Auguste; il donna son nouveau nom à un autre mois de l'année, le mois d'août (contraction d'*Augustum*). Ses monnaies le nommèrent *Divus Cæsar Augustus Imperator*.



Auguste (Musée du Vatican).

Il apporta d'autres perfectionnements au régime que César avait fondé: il en compléta l'organisation financière; il institua deux nouveaux impôts: l'impôt du centième (1 pour cent) sur toute vente, et l'impôt du vingtième (5 pour cent) sur les successions; ils frappèrent les Romains aussi bien que les Italiens ou les provinciaux. Auguste entreprit même le gigantesque travail du recensement général et du cadastre de tout l'Empire, afin de donner une base solide au système des contributions.

Un autre instrument très remarquable du despotisme impérial fut l'armée prétorienne; c'était l'élite des légions, choisie par l'Empereur lui-même; sous le commandement de deux préfets du prétoire, elle fut le plus solide appui du pouvoir impérial. Elle fut établie dans des camps bien aménagés, non pas dans Rome — la constitution républicaine avait toujours écarté de la ville les soldats en armes —, mais aux portes de Rome. Ce fut la garantie de la tranquillité des rues; mais aussi la garde prétorienne fut si forte que souvent il lui arriva de faire et défaire les empereurs, et l'Empire fut bien des fois le régime de la soldatesque.

Rome ainsi n'eut même plus les apparences de la liberté. Divisée en quatorze quartiers, elle fut administrée par des

préfets de l'empereur, le préfet de l'annone pour les distributions de blé, le préfet de la ville, remplacé la nuit par le préfet des vigiles. A son tour, après avoir réduit les villes vaincues à la condition de préfectures, elle n'était plus qu'une préfecture impériale.

L'Italie de même fut divisée en 11 provinces, administrées par des gouverneurs qui dépendaient de l'Empereur; les



Prétoriens (bas-relief du musée du Louvre).

voies furent refaites, consolidées, élargies, et par la facilité plus grande des communications, elles contribuèrent à tenir le pays de plus près sous l'autorité centrale.

Et, selon le même système, enfin, l'Empire tout entier fut divisé en 18 provinces. Dix furent appelées *sénatoriales* et furent gouvernées par des proconsuls désignés par le Sénat; mais ces proconsuls n'étaient nommés, on le pense bien, que sur la présentation et par la volonté expresse de l'empereur; les huit autres furent dites *impériales* et gouvernées directement par les légats de l'Empereur. Il y eut aussi, dans quelques provinces, par exemple en Gaule, à Lyon, des assem-

blées provinciales, composées de représentants élus par les cités, qui se réunissaient annuellement, surtout pour renouveler leur serment de fidélité à l'Empereur, mais qui pouvaient aussi exprimer leur opinion sur la conduite de leurs gouverneurs : Auguste n'hésitait pas à révoquer ces fonctionnaires lorsque les plaintes de leurs administrés lui paraissaient fondées.

Car il s'intéressa particulièrement à la condition des provinciaux, et ce fut le principal mérite du régime impérial du moins dans les premiers siècles. Auguste voulut connaître par lui-même toutes les provinces; il passa onze années de son règne à les visiter. Il se rendit compte par lui-même de leurs besoins, fit continuer en tous sens les grandes voies qui partaient de Rome, organisa un service de postes, parut aux points de la frontière qui étaient menacés du dehors, les fortifia et assura pour longtemps à l'Empire tout entier les avantages de la paix.

Il eut à cet égard de sérieuses difficultés à vaincre. L'Empire romain ne devait pas être sensiblement agrandi par de nouvelles conquêtes, et il se trouvait fixé à peu près aux limites du Rhin, du Danube et de l'Euphrate. Mais il était sur ces frontières en contact avec de redoutables voisins qu'il fallut continuellement tenir en respect, contre lesquels il fallut même quelquefois prendre l'offensive. Au-delà de l'Euphrate, Auguste lui-même infligea aux Parthes de sanglants échecs et les obligea pour quelque temps au repos. Sur le Rhin et le Danube, les Germains étaient plus dangereux et il fallut sans cesse conduire les légions contre eux. TIBÈRE et DRUSUS, les beaux-fils d'Auguste, fils de sa femme Livie, soumirent les peuples des Alpes. Drusus organisa le pays des embouchures du Rhin et pénétra jusque dans le bassin du Weser. Mais QUINTILIUS VARUS, à la tête de trois légions et de nombreux auxiliaires, fut écrasé par un chef germain, HERMANN ou ARMINIUS, dans la forêt de Teutberg, aux sources de l'Ems, et ce désastre faillit soulever toute la Germanie : jusqu'à la fin de sa vie Auguste ne put s'en consoler. Tibère et Germanicus, fils de Drusus, réussirent à contenir Arminius et à couvrir la frontière du Rhin.

La Germanie était loin d'être vaincue ; elle était difficile à

vaincre; l'Empire eut sans cesse à lutter contre elle, et ne put que retarder les invasions. Du moins Auguste avait donné à l'Empire l'organisation habile qui lui permit de les contenir pendant quatre siècles, et d'étendre vers l'Afrique, l'Espagne et la Gaule, les bienfaits de la civilisation romaine. Ce temps était nécessaire aussi à la propagation de la religion du Christ qui naissait à ce moment, quatorze ans avant la mort d'Auguste.

## II

A l'abri du pouvoir impérial, la société romaine, de toutes les classes, presque sans exception, s'endormit dans la servitude.

On a déjà vu ce qu'était devenu le peuple romain après la conquête : pour la plus grande partie, une populace sans mœurs ni foi politique, soucieuse surtout de jeux et de distributions gratuites. Depuis, elle n'avait pas changé en bien ; elle s'était considérablement augmentée d'anciens esclaves, d'aventuriers en quête de butin, venus de partout, attirés par les profits des proscriptions et de la guerre civile, elle s'était mêlée en effet aux luttes des rues, elle s'était armée de bâtons, elle s'était mise au service des ambitieux, et, l'ordre rétabli par les empereurs, elle avait déposé ses armes, mais il fallait la nourrir et l'amuser.

Les distributions gratuites de blé et de vivres étaient ainsi devenues une absolue nécessité politique et sociale, et l'administration de l'annone était d'une importance essentielle dans le gouvernement : elle était la condition de l'ordre. Les jeux continuels étaient une autre forme de cette politique indispensable et vile. *Panem et circenses*, selon le mot fameux de Juvénal, du pain et les jeux du cirque, telle était l'unique et incessante exigence de ce peuple de mendiants. Et sous Auguste déjà, 66 jours de l'année étaient consacrés à des fêtes ; plus tard il devait y en avoir 175, soit un jour sur deux. Le peuple ainsi fut satisfait, il n'avait pas le temps de s'ennuyer ; si parfois on le faisait attendre, il grondait, de profonds frémissements le secouaient, et l'empereur épou-

vanté s'exécutait : c'était la limite de son pouvoir absolu, la rançon de son despotisme.

Au cirque avaient lieu des courses de chars, où la foule prenait pour favoris les cochers bleus, ou verts, ou rouges, et pariait sur leur succès, avec de grands cris d'enthousiasme ou de blâme ; la lutte passait généralement de l'arène aux gradins des spectateurs et dégénérait en pugilats où le sang coulait abondamment. Les héros de l'amphithéâtre étaient les gladiateurs ; pour la plupart d'origine barbare, ils étaient longtemps d'avance exercés à diverses luttes. Les mirmillons combattaient avec un casque à visière, une épée et un bouclier. Les réliaires étaient armés d'un grand filet où ils cherchaient à envelopper leur adversaire pour l'achever à coups de trident. Les bestiaires donnaient la chasse aux bêtes féroces qu'on lâchait dans l'arène ; on en tuait des centaines à chaque représentation, des lions, des tigres, qui parfois avant de périr faisaient de nombreuses victimes parmi les chasseurs, et le spectacle était des plus intéressants lorsqu'un beau lion abattait un homme, le déchirait à pleine gueule et dispersait ses lambeaux sous les yeux du peuple romain : la bête alors était couverte d'applaudissements.

Cette populace aimait aussi, moins cependant, les scènes du théâtre. Mais il ne fallait pas lui offrir, comme aux Athéniens, les drames de Sophocle ou les comédies d'Aristophane. Elle voulait des jeux plus grossiers, des mimes, des farces, des pantomimes. Encore abandonnait-elle souvent ces représentations pacifiques pour courir au spectacle d'un combat d'ours. En l'an 2 avant Jésus-Christ, Auguste donna, dans les jardins de César transformés en une vaste et profonde nappe d'eau, un combat naval où 3 000 matelots, sous prétexte de représenter la bataille de Salamine, luttèrent réellement : le succès fut complet, car il y eut beaucoup de Perses tués ou noyés, des navires éventrés et coulés. Néron, l'acteur bouffon et féroce, fut longtemps aimé de cette foule, car il lui donna de belles fêtes, des gladiateurs massacrés par centaines, des chrétiens enduits de résine et flambés comme des torches. Quand un incendie dévora une grande partie de Rome, l'imagination populaire crut que Néron avait

allumé cet incendie pour imiter la ruine de Troie et rebâtir une ville plus belle.

L'aristocratie, tenue à l'écart du gouvernement, assistait à ces spectacles pour ne pas exciter le courroux du prince ; elle n'en éprouvait pas d'indignation, mais seulement quelque dégoût qu'elle évitait de manifester. La classe des chevaliers continuait à s'enrichir dans les opérations financières ; elle fournit à l'Empire quelques fonctionnaires importants pour l'administration des provinces ; mais à Rome, loin des affaires de l'État, elle ne s'occupait ordinairement que de la gestion de sa fortune et des plaisirs les plus coûteux. Les riches d'ailleurs étaient réduits aux distractions les plus futiles. Ils allaient à des cercles ou à des repas somptueux chez leurs amis. Ils s'intéressaient quelquefois aux opérations militaires de la frontière, distribuaient gravement l'éloge ou le blâme aux généraux, dressaient des plans de campagne à distance, donnaient leur avis sur les traités de paix, qui avaient rarement leur approbation. Leurs entretiens n'étaient pas toujours favorables au gouvernement, notamment sous TIBÈRE, CALIGULA ou NÉRON ; alors on baisait la voix ; parfois on était entendu quand même, et le cercle était diminué le lendemain de l'un ou de l'autre de ses membres qui avait reçu dans la nuit une lettre d'exil ou l'ordre de s'ouvrir les veines.

Quand la journée était belle, la promenade à la mode, sur la Voie Appienne, était suivie par une grande foule. Les élégants y allaient faire parade de leurs toges de lin très fin, de leurs équipages attelés de deux paires de mules blanches richement harnachées, de leurs litières, ornées d'ivoire, de cuivre ou même d'argent ciselé. Il fallait être vu là pour compter dans la haute société. Si le temps était incertain, les *thermes* ou bains publics étaient pleins d'une clientèle oisive et bavarde. On y rencontrait ses amis ; on y apprenait les nouvelles, les bruits qui circulaient en ville ; on y trouvait des bibliothèques, on y entendait des concerts. Ces *Thermes* étaient le luxe des grandes villes romaines ; les empereurs y donnaient des soins particuliers et y faisaient des installations merveilleuses ; sous Auguste, on construisit un aqueduc spécial pour l'alimentation des Thermes d'Agrippa. Ils

furent un des traits essentiels, et des plus louables, de la vie des Romains à l'époque impériale.

L'esprit de ces hommes de plaisir ne s'attardaient pas aux méditations sur les problèmes de la morale; ils se tenaient le plus souvent à un élégant scepticisme. Ils aimaient pourtant à philosopher : cela était de bon ton et les doctrines des penseurs grecs étaient répandues parmi eux. Quelques Romains admiraient les enseignements de Zénon et étaient de fervents stoïciens. Le stoïcisme ne leur apprenait pas à combattre la tyrannie, mais seulement à en supporter les maux avec patience, au besoin à se donner courageusement la mort qu'elle ordonnait. Il y eut quelques nobles suicides, qui sont l'ornement de cette histoire impériale; il y eut peu d'entreprises véritablement politiques, de conspirations fortement conçues : le parti sénatorial était anéanti.

Car la plupart des Romains cultivés se trouvaient mieux des doctrines d'Epicure, adaptées à leur égoïsme; ils n'en prenaient certes que ce qui leur était commode et agréable, la loi du plaisir comme unique règle de conduite, et ils s'y conformaient sans réserve. Cette morale, non pas la morale d'Epicure, qui était d'une autre élévation, mais celle qu'ils appelaient ainsi et qui n'était que l'excuse de tous les vices, était celle qui convenait le mieux à ce monde avili, la vraie morale de la société impériale.

Quelques philosophes dissertaient savamment d'écoles et de principes, écrivaient des traités quelquefois très remarquables, en faisaient la plus noble occupation parmi les loisirs où les réduisait le despotisme du temps. L'empereur se délivrait sans peine des stoïciens, encourageait les épicuriens à s'endormir dans les jouissances, permettait aux philosophes le refuge des études abstraites, pourvu que son gouvernement leur demeurât étranger, que sa tyrannie fût toujours incontestée. Et l'on voit ce que le régime impérial avait fait d'une société autrefois laborieuse et grave : une populace sanguinaire, une noblesse élégamment et profondément vicieuse; il avait achevé de détruire toutes les qualités qui avaient fait la grandeur du peuple romain, car c'est l'esprit de liberté qui fait la vertu des peuples.

Et au milieu de ce peuple perdu dans les jeux sanglants de

l'amphithéâtre ou dans les orgies plus élégantes de son aristocratie, tout le pouvoir était exercé, au nom de l'empereur, par des affranchis : ce n'est pas le trait le moins caractéristique de cette société corrompue.

Dès les derniers temps de la République, les *affranchis*, d'anciens esclaves, étaient devenus les principaux représentants des professions libérales que les nobles dédaignaient. Leurs maîtres, en les affranchissant, les avaient retenus dans leur domesticité ou au moins dans leur clientèle, et leur avaient donné toute leur confiance. Dans les maisons riches, ils étaient intendants, scribes, médecins, précepteurs, grammairiens ; ils avaient le soin de l'éducation des enfants : comment leur auraient-ils inspiré des sentiments libéraux ? Ils s'enrichissaient à ce métier ; ils avaient palais à la ville, maison de campagne au bord de la mer. Ils affectaient de prendre les goûts et les manières des grands seigneurs. Ils protégeaient les lettres et les arts. Ils tenaient table ouverte, et pour recevoir grandement ils ramassaient dans la rue leurs convives qui souvent dans la joie du festin, revenaient avec exubérance à leur naturel, et ameutaient le quartier où accourait la garde des vigiles. C'est ainsi que les empereurs eux-mêmes confièrent les plus hautes charges de l'État à leurs affranchis, dont ils faisaient la fortune et dont ils pensaient mériter le dévouement ; des PALLAS, des NARCISSE furent les conseillers intimes du prince, disposèrent de la vie des plus nobles et des plus dignes, régnèrent vraiment sur le monde : un affranchi de Tibère, mort parmi les plus grands honneurs, eut sa tombe ornée par les plus illustres peintres et sculpteurs du temps. Le Sénat vota solennellement un décret où l'affranchi Pallas était supplié de vouloir bien accueillir le don qui lui était offert de 15 millions de sesterces (ou 5 millions de francs) ; et comme Pallas n'accueillit point — car il avait d'autres richesses —, le Sénat, considérant que « l'éclatante fidélité et probité de Pallas étaient les modèles les plus propres à exciter une honnête émulation, » décida que son précédent décret serait gravé sur une table de bronze et affiché auprès de la statue cuirassée de Jules César. » Nous ne sommes pas éloignés du temps où Domitien fera délibérer le Sénat sur la sauce à laquelle il convenait de manger un

beau turbot du Pont-Euxin. Cinéas eût-il alors pensé se trouver devant une assemblée de rois ?

### III

Auguste a donné son nom à son siècle, et l'on dit : *le siècle d'Auguste*, comme on dit le siècle de Périclès. Il ne faut pas attacher trop d'importance à cette expression, ou du moins il en faut mesurer la valeur exacte ; elle ne peut avoir qu'un intérêt littéraire et artistique. Il est vrai qu'Auguste eut autour de lui quelques-uns des écrivains les plus illustres de son temps, et que son ami Mécène fut le protecteur très aimable de Virgile et d'Horace ; il est vrai aussi qu'AGRIPPA, le gendre d'Auguste, fut très préoccupé de la transformation matérielle de Rome et qu'il y fit construire quelques-uns de ses principaux monuments.

Mais il serait tout à fait injuste d'attribuer à Auguste ou à son gouvernement l'éclat des lettres latines en ce temps. La vérité est que la génération précédente, contemporaine des guerres civiles, avait produit des écrivains d'une forme peut-être moins parfaite, mais d'une inspiration plus haute et d'un tempérament plus fort. SALLUSTE, qui était mort en 34 avant Jésus-Christ, avait écrit un chef-d'œuvre d'exposition historique dans son *Histoire de la Conspiration de Catilina*. Les *Commentaires de César* sur la Guerre des Gaules, qui sont de véritables Mémoires, sont le vrai modèle du genre, par la clarté du récit et la limpidité du style : ils prouvent une intelligence singulièrement nette et pénétrante. Cicéron ne pouvait être un grand orateur que dans une époque de liberté, soit qu'il intervint dans les grands débats politiques du Forum, soit qu'il contint dans ses quatre *Catilinaires*, en joignant l'action à la parole, la conspiration tramée contre le Sénat et contre Rome même, soit que dans ses quatorze *Philippiques* il poursuivit Antoine de son mépris vigoureux : plus orateur qu'homme d'État, Cicéron avait eu du moins quelques moments de grandeur : ballotté par les événements de son temps, il n'eut pas la claire conception de la politique à suivre ; il ne faut point oublier qu'il paya

de sa vie le courage de ses dernières opinions. Le jour où sa tête coupée fut exposée sur la tribune aux harangues, l'éloquence politique se lut pour des siècles.

Mais le plus puissant écrivain de cette génération remarquable avait été LUCRÈCE, mort en 55 avant Jésus-Christ. Saint Jérôme et les écrivains chrétiens ont longtemps accrédité la légende qu'il était fou, parce qu'il était athée et matérialiste ; il est certain que les enseignements de Lucrèce, qui se donne pour le disciple d'Épicure, contrastent étrangement avec toutes les croyances païennes ou chrétiennes. Dans son poème de *la Nature*, en effet, il veut rendre aux hommes le repos en détruisant le respect des dieux et la crainte de la mort ; il dit ce que les religions ont causé de crimes et de terreurs ; il condamne les sacrifices ; il s'emporte avec une haute éloquence, faite surtout de la sincérité de son indignation, contre le sang qui ruisselle sur les autels des dieux ; il raille amèrement l'effroi des peuples devant les plus belles manifestations des forces naturelles ou devant les inventions grossières des prêtres ; un des plus beaux morceaux de son poème est consacré à la description de la peste d'Athènes, à la fin de la vie de Périclès ; il explique longuement et scientifiquement que cette peste, comme toutes les autres misères de l'humanité, ne fut pas l'effet de la colère des dieux, mais de germes ou d'atomes — nous dirions microbes — s'agitant dans l'atmosphère et se développant dans le corps humain. Il faut, dit-il, laisser toutes les superstitions absurdes du passé ; il faut se reposer dans la sénérité de la philosophie, comme faisait Épicure : « Il est doux, quand la vaste mer est troublée par les vents, de contempler du rivage la détresse d'un autre. Il est doux encore d'assister, sans avoir part au péril, aux grandes luttes de la guerre se développant dans les plaines. Mais rien n'est plus doux que d'habiter ces hauteurs sereines, ces refuges construits par la doctrine des sages, d'où l'on découvre au loin le reste des hommes égarés et agités dans les routes de la vie... O malheureuses pensées humaines ! Esprits aveuglés ! Dans quelles ténèbres, parmi quels dangers se consume ce peu de jours qui est notre vie ! » Il faut surtout, pour être heureux, ne pas craindre la mort ; elle n'est pas plus triste

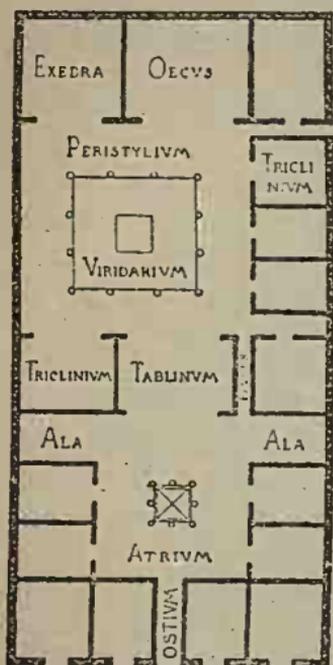
que la chute des feuilles, que l'épanouissement des fleurs ; elle est un phénomène de la nature. Et après avoir expliqué, par la science d'ailleurs imparfaite de son siècle, l'origine du monde et l'action des forces de la nature, Lucrèce enseigne qu'il faut rire des inventions anciennes sur le Tartare et sur les enfers, sur la punition de celui-ci ou de celui-là, de Tantale ou de Sisyphe ; il faut vivre selon la nature et non selon la superstition ; il faut se convaincre que l'âge d'or — nous dirions le paradis — n'est pas en arrière, mais en avant, que les hommes ont passé d'une barbarie purement animale à quelques notions de civilisation, et qu'ils auront toujours plus de vrai bonheur à mesure qu'ils connaîtront mieux la nature des choses et se conduiront selon la science.

Les écrivains du « siècle d'Auguste » n'ont pas ce génie rude et franc. La forme est chez eux plus parfaite ; le temps des troubles et des agitations politiques est passé ; leurs œuvres reflètent le calme, la paix de l'époque où ils vivent. TITE-LIVE, le plus grand des historiens latins, fit de son histoire romaine une véritable épopée nationale ; il y accueillit toutes les légendes des origines de la ville et ne se soucia pas de l'exactitude scientifique, c'est un Hérodote moins naïf. HORACE, l'ami intime de Mécène, fut le poète familier de la cour impériale. Il chanta dans ses odes les joies de la table ou de l'amour ; il peignit dans ses Satires les ridicules de son temps, sans beaucoup de profondeur ; il fut l'écrivain aux ambitions modestes, à l'inspiration élégamment tempérée, aux goûts simples ; il aima « la médiocrité douce », comme il disait, l'aisance et les plaisirs, loin des soucis politiques. C'étaient les goûts de son temps.

Il y a dans les *Géorgiques* de VIRGILE quelques traits de ressemblance avec le *Poème de la Nature* de Lucrèce ; c'est le poème des champs. Le poète y dit notamment les rudes travaux imposés à l'homme pour extraire les richesses de la terre, les trésors et les beautés de la terre d'Italie, le bonheur de la vie champêtre. L'ouvrage avait été inspiré à Virgile par les conseils de Mécène et d'Auguste qui voulaient engager leurs contemporains aux soins de l'agriculture. Ses *Bucoliques*, imitées des œuvres idylliques des Grecs, mais où il laissa libre cours à la poésie tantôt passionnée, tantôt



d'Auguste : le poète raconte l'arrivée des Troyens sur le sol du Latium, y rattache avec une piété peut-être sincère la famille de Jules César et d'Auguste à la descendance d'Iule ou Ascagne, fils d'Énée, fils lui-même de Vénus et d'Anchise, et



Plan d'une maison de Pompéi.

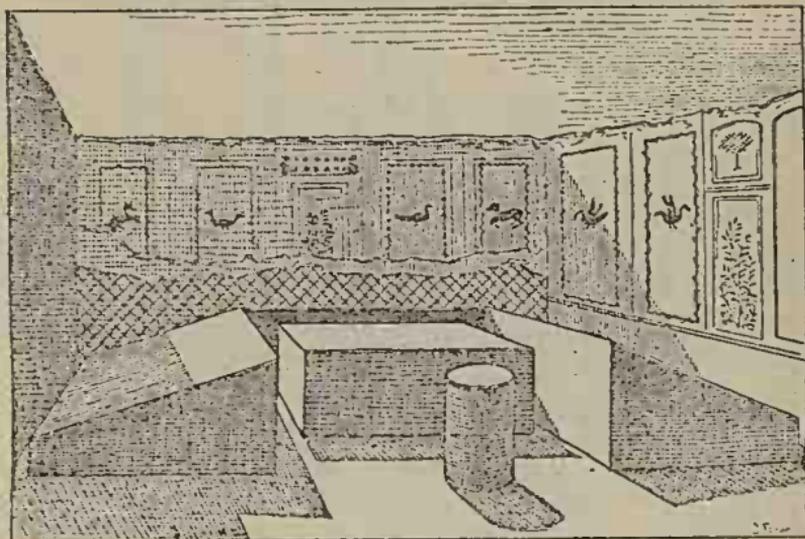
petit-fils de Jupiter, selon la mythologie romaine : c'était contribuer à l'affermissement de la puissance d'Auguste que d'en faire remonter le principe au roi des dieux ; c'était consolider en quelque façon la nouvelle dynastie impériale que de lui donner une origine divine : que nous sommes loin de Lucrèce ! Heureusement une forme impeccable et riche rachète la pauvreté d'un tel sujet.

La poésie amoureuse, qui avait déjà produit avec CATULLE de petits chefs-d'œuvre, produisit encore avec TIBULLE, PROPERCE, OVIDE des œuvres vraiment romaines, mais d'un sentiment efféminé et sensuel qui annonce la décadence.

Au siècle d'Auguste les arts plastiques et l'architecture prirent à Rome un magnifique essor. L'empereur prit des mesures pour encourager la reconstruction de la ville ; il perça des rues nouvelles, il assura un meilleur entretien des monuments ; il en entreprit quelques-uns ; il voulut que Rome fût belle ; il l'avait trouvée de brique, disait-il, il eût voulu la laisser de marbre. Son exemple et ses conseils furent suivis ; à la faveur de la paix publique, un grand nombre de riches abattirent leurs maisons pour en construire de nouvelles, et c'est le moment d'étudier la maison romaine de l'époque impériale telle que nous l'a conservée le Vésuve engloutissant Herculanium et Pompéi sous l'éruption du 24 août 79.

La maison primitive s'est embellie et agrandie. L'atrium, auquel on arrive par le vestibule où s'ouvre la porte sur la

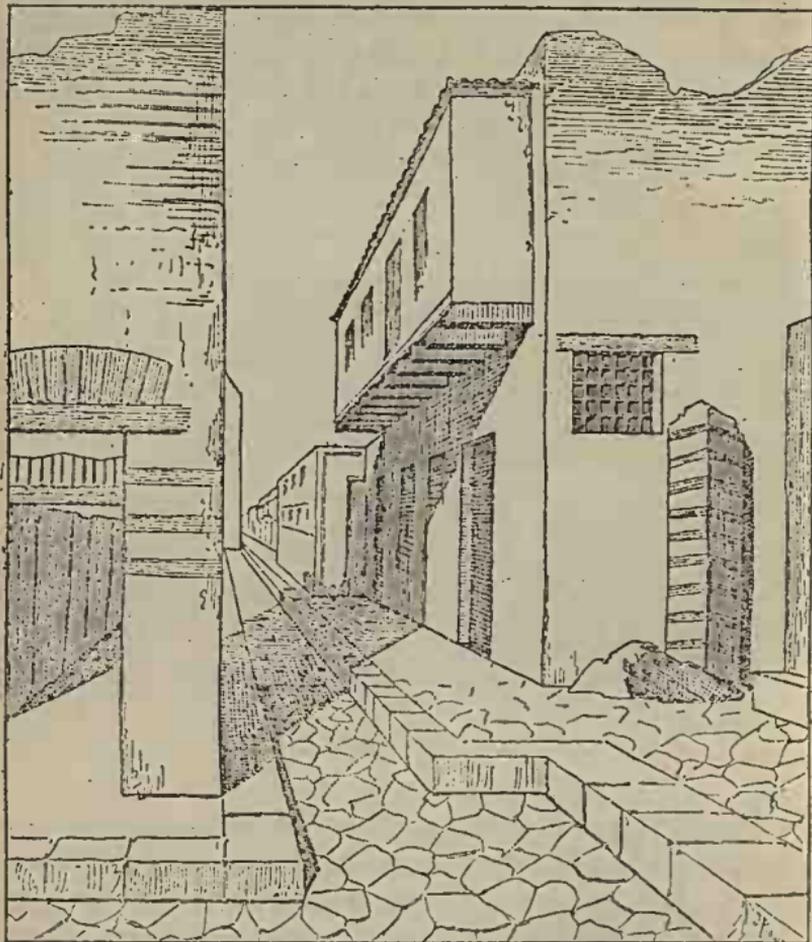
rue, est toujours la pièce principale, mais non plus la pièce unique ; les images des aïeux y sont plus nombreuses, accompagnées d'inscriptions pompeuses pour rappeler leurs exploits. En arrière, la maison se complique d'appartements variés ; elle comprend le tablinum où le maître travaille au milieu de ses archives, le triclinium ou la salle à manger ainsi appelée parce qu'il y a trois lits autour de la table car-



Triclinium.

rée, le quatrième côté demeurant libre pour le service, car l'habitude bizarre est désormais établie de se coucher à table et de manger appuyé sur le coude gauche, ce qui en somme devait être assez mal commode. Les corridors au-delà conduisent à une cour découverte, ornée d'un péristyle, c'est-à-dire d'une galerie à colonnade, entourée des chambres à coucher de la famille et continuée par un jardin plus ou moins étendu. A Pompéi, la plupart des maisons n'avaient qu'un rez-de-chaussée, et, avec les cours et les jardins, elles occupaient de vastes superficies. A Rome les plus belles maisons avaient plusieurs étages, jusqu'à trois et quatre, et elles étaient parfois, comme nos maisons françaises, habitées par des locataires de conditions diverses.

Les unes et les autres étaient souvent richement décorées ; les murs intérieurs étaient couverts d'une couche de peinture de couleur vive, jaune ou rouge, rehaussée de com-



Rue de Pompéi.

positions décoratives qui offrent parfois un grand intérêt artistique, comme cette mosaïque qui représente un chien de garde au mouvement très réaliste avec cette inscription *Cave canem*, prenez garde au chien ; ou comme cette autre mosaïque d'une autre maison de Pompéi qui représente la bataille d'Arbèles entre Alexandre et Darius ; ailleurs ce

sont des tableaux de genre, la boutique d'un boulanger, l'atelier d'un foulon, ou, le plus souvent, des scènes mythologiques; le tout constituant un ensemble riche et élégant.

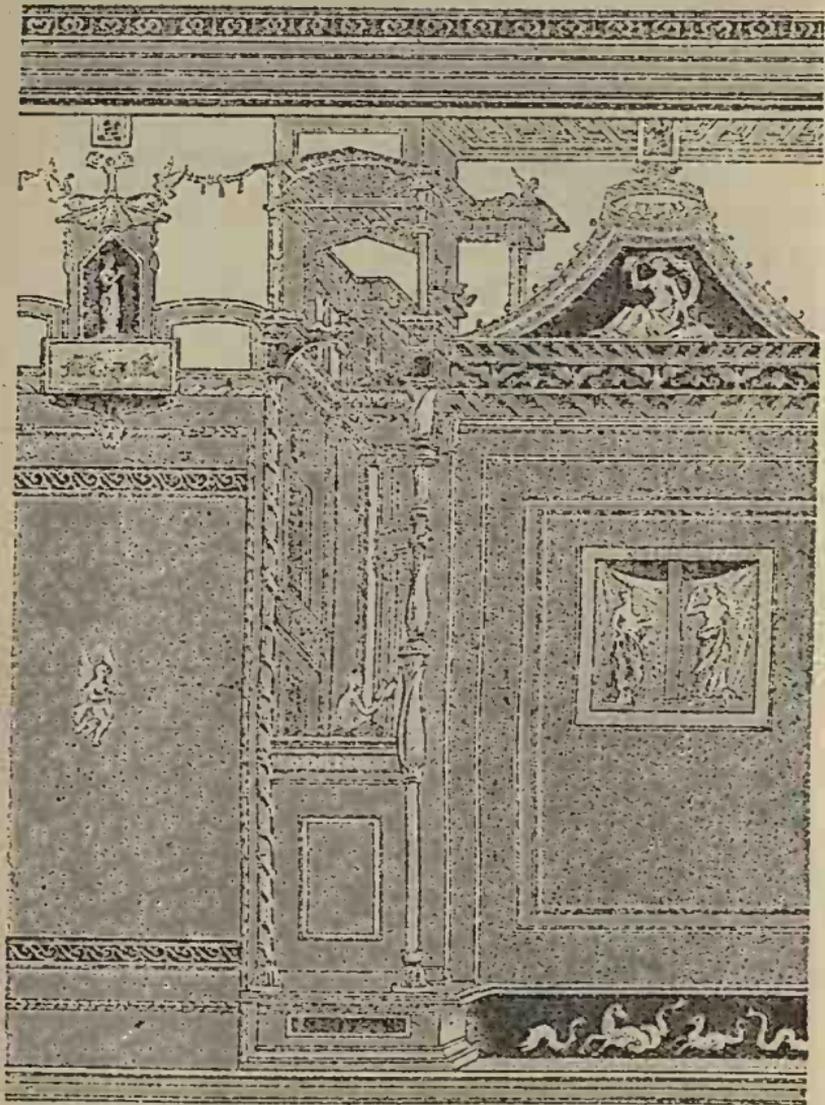
Quant aux monuments publics, Auguste ne fit que commencer les grandes constructions qui devaient peu à peu illustrer la Rome impériale. Agrippa fut le grand bâtisseur



*Cave canem* (prends garde au chien). Mosaïque du Musée de Naples.

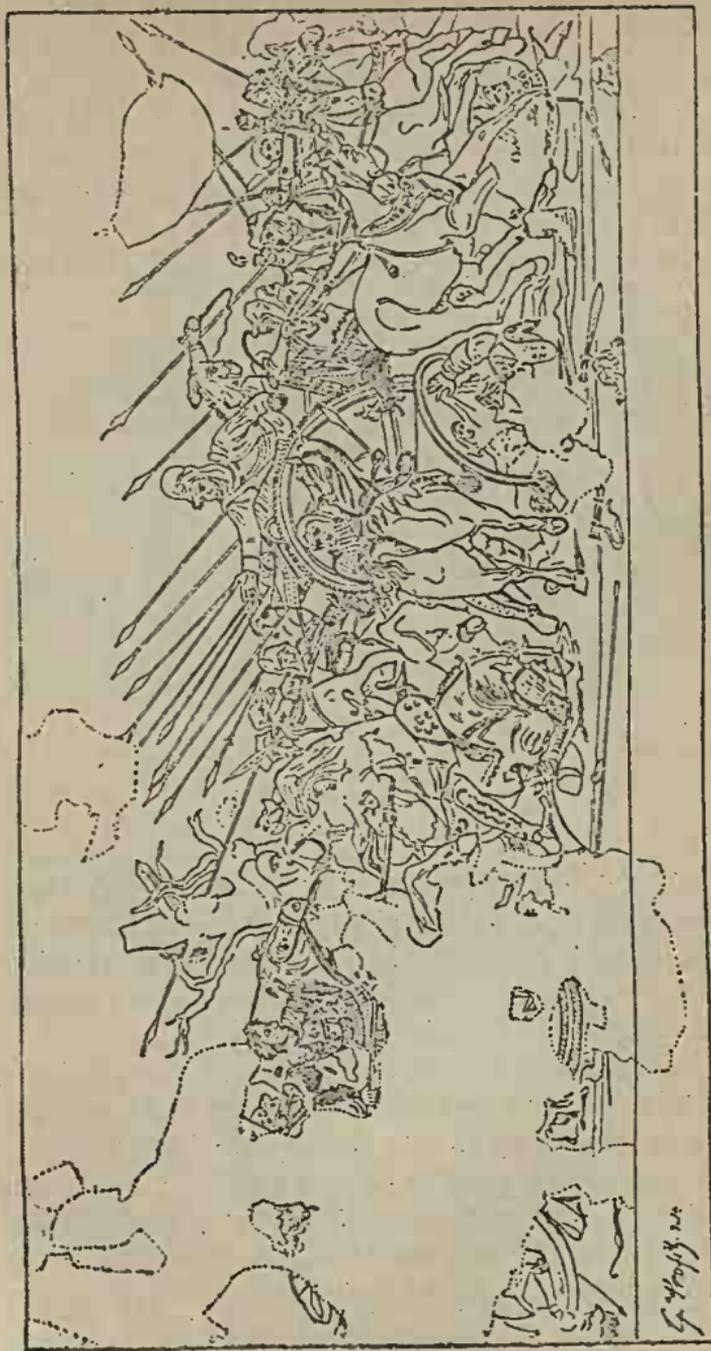
du règne; il acheva surtout des œuvres d'utilité publique, des aqueducs et des thermes; les Thermes d'Agrippa furent construits au Champ de Mars, car Rome ne tenait plus dans son enceinte primitive, elle avait débordé au-delà du mur de Servius Tullius, et le Champ de Mars devint un des principaux quartiers de la ville. C'est aussi au milieu du Champ de Mars que s'éleva le monument aujourd'hui le plus ancien et le mieux conservé de la Rome impériale, le *Panthéon* d'Agrippa. Il se compose de deux parties distinctes: un portique quadrangulaire porté par seize colonnes corinthiennes

de plus de douze mètres de hauteur, soutenant un fronton triangulaire; là est l'inscription rappelant que le monument



Décoration d'une maison pompéienne.

fut construit par Marcus Agrippa, fils de Lucius, consul pour la troisième fois (27 avant Jésus-Christ); et, au-delà du portique une vaste rotonde de briques, décorée de marbres de



Alexandre à la bataille d'Arbèles (mosaïque de Pompéi).

couleur, de niches en plein cintre, couronnée d'une coupole

grandiose, de 43 mètres de hauteur et de 43 mètres de diamètre, ménageant au sommet une ouverture pour l'éclairage du temple.

Si le portique est d'imitation grecque, la rotonde et la coupole, toutes les lignes courbes de la construction et de la décoration, constituent la grande originalité romaine du monument; car les Romains, de grands architectes, sont demeurés, après les Étrusques, des maîtres en matière de



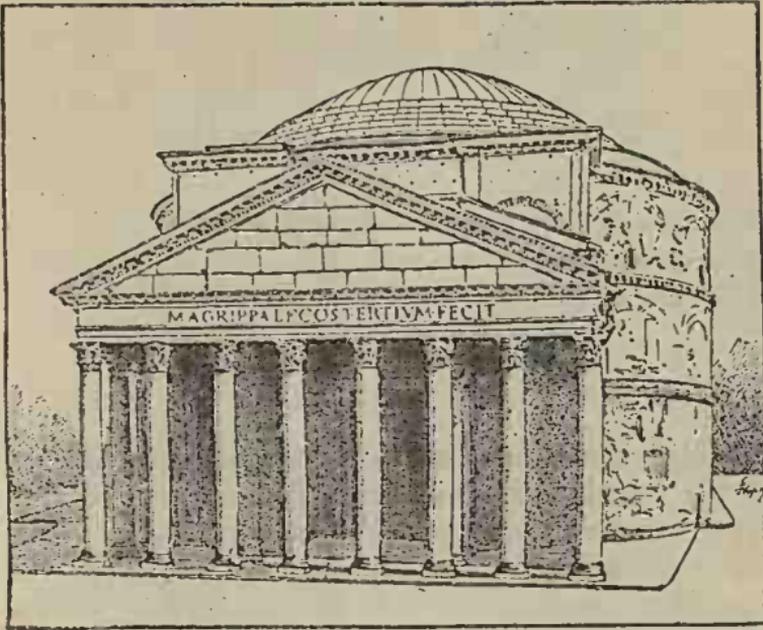
Agrippa.

construction de voûtes, dans leurs aqueducs, leurs égouts, leurs cirques, leurs amphithéâtres. D'ailleurs la coupole du Panthéon d'Agrippa ne fut achevée que plus tard, sous les Antonins, et elle annonce ainsi d'assez près l'architecture byzantine, et même l'architecture romane; elle annonce une nouvelle époque de l'histoire de l'art.

Agrippa dédiait ce temple aux divinités ancestrales de la famille Julia; le nom de Panthéon lui est resté, qui signifie le temple de tous les dieux; car Rome accueillait libéralement les dieux des divers peuples de son Empire; après ceux de l'Olympe grec, elle adopta sans obstacle et presque sans choix les cultes orientaux; son tempérament politique lui faisait voir dans ce large éclectisme un nouveau moyen de gouvernement. Ainsi le Panthéon, sanctuaire de la famille impériale, symbolise en même temps la réunion de toutes les croyances des peuples de la Méditerranée dans la religion

impériale. Cette universalité préparait les voies à la propagande chrétienne.

Deux genres de monuments, la colonne et l'arc de triomphe



Le Panthéon d'Agrippa.

sont essentiellement romains et perpétuent à travers les siècles le souvenir orgueilleux de leur victoire et de leur puissance. Ils appartiennent surtout au siècle des Antonins.

---

## CHAPITRE XII

### LE SIÈCLE DES ANTONINS

1. — Étendue de l'Empire au II<sup>e</sup> siècle après Jésus-Christ.
2. — Le gouvernement des Antonins.
3. — L'âge d'or de l'Empire. — Les monuments.

#### I

Le premier siècle de l'Empire romain fut en grande partie rempli par des règnes qui ne firent pas honneur au régime, et le palais impérial fut souvent troublé par toutes sortes de scandales. Ce furent les dernières années du règne de **TIBÈRE**, fils adoptif et successeur d'Auguste, qui, après avoir été un excellent administrateur, retiré dans l'île de Caprée, devint un tyran soupçonneux et féroce et fit périr un grand nombre de victimes; ce furent les folies sanglantes de **CALIGULA**, un malade, qui voulut donner le consulat à son cheval et jouait aux échecs la vie de ses partenaires; ce fut, après l'assassinat de Caligula, l'avènement de **CLAUDE**, porté au trône par les prétoriens et obligé de les en remercier par un donativum, c'est-à-dire par des gratifications en argent qui furent ensuite de règle, car les prétoriens entretenirent cette bonne habitude; ce furent ensuite sous ce règne les mœurs invouables de l'impératrice **MESSALINE** qu'il fallut faire périr, puis les insatiables ambitions d'**AGRIPPINE**, la seconde femme de Claude, portant au pouvoir son fils **NÉRON** sur le corps empoisonné de son mari; après de si beaux commencements, ce furent les crimes et les orgies sanglantes des quatorze années du règne de Néron, l'assassinat de son frère **Britannicus**, celui de sa mère **Agrippine**, l'exécution d'un grand nombre de prétendus conspirateurs, la terreur sur toutes les

bonnes familles de Rome, suspectes par leur fortune, par leurs ancêtres ou par leur vertu, Thraséas obligé de s'ouvrir les veines, pour n'avoir pas adoré « la voix divine » de l'Empereur, Néron faisant courir des chars aux jeux Olympiques, chantant sur la lyre la ruine de Rome incendiée, livrant aux bêtes du cirque les chrétiens par centaines. Puis ce furent, dans l'indignation enfin soulevée par tous ces



Agrippine, femme de Germanicus (Musée du Capitole), mère de la deuxième Agrippine qui fut la mère de Néron.

crimes, plusieurs mois de guerres civiles où régnèrent trois empereurs, GALBA, OTHON, VITELLIUS, celui-ci célèbre par sa gourmandise et les instincts les plus grossiers. Enfin après une douzaine d'années de répit, sous les règnes bienfaisants de VESPASIEN et de TITUS, ce furent les quinze années du règne de DOMITIEN, à peu près semblables à celles de Néron, jusqu'au jour où il fallut aussi faire cesser ses crimes en le tuant (96). Ce devait être le commencement du règne des Antonins.

Ainsi, presque sans interruption depuis la mort d'Auguste, l'aristocratie romaine continua d'être décimée par les caprices de quelques tyrans, comme auparavant par les proscriptions; ce fut comme la continuation des troubles auxquels César et

Auguste paraissent avoir mis fin ; l'Empire ne pouvait sans doute s'établir et se consolider que dans le sang. Il faut lire dans Tacite le récit vigoureux de ces scènes criminelles, les applications de la « loi de majesté » au nom de laquelle les Néron et les Domitien consommèrent tous leurs crimes, le



Néron.

règne des délateurs enrichis par la trahison ou même par le mensonge, la manifestation, dans l'entourage impérial, des vices les plus bas. Punis dès leur vivant, au milieu des débauches, par les terreurs qui sans cesse les poursuivaient, ces tyrans le sont éternellement par l'histoire, vengeresse de la liberté, justicière du despotisme.

Cependant, le gouvernement impérial continuait d'être profitable aux provinces, et l'œuvre de César et d'Auguste assurait toujours la prospérité et la

grandeur de l'Empire : il atteignit dans ce siècle sa plus grande étendue, et avec les Antonins il allait avoir son organisation la plus parfaite. A l'Occident et à l'Orient, sur le Rhin et sur le Danube, les empereurs ou leurs généraux ne cessèrent pas de fortifier les frontières et de garantir la tranquillité des provinces qu'elles protégeaient.

Ainsi le neveu de Tibère, GERMANICUS, vengea enfin le désastre de Varus ; il s'enfonça à travers la forêt Hercynienne jusqu'au-delà du Weser, et y détruisit les bandes d'Arminius. Pourtant les Romains ne se risquèrent pas à rester dans ce pays ni à le réduire en province ; ils demeuraient un peu étonnés et inquiets devant la rudesse des Germains et les profondeurs inconnues de la Germanie. TACITE écrivit un peu plus tard un livre sur les mœurs des Germains où il opposait leur simplicité et leurs vertus primitives à la mollesse et aux

raffinements de délicatesse de la société romaine : il semblait pressentir une formidable poussée de la barbarie où succomberait la civilisation méditerranéenne. Les Romains se contentèrent de garder fortement les bords du Rhin ; ils y fondèrent une colonie militaire, qu'ils appelèrent Colonia Agrippinensis, du nom d'Agrippine, fille de Germanicus, qui y était née ; c'est la ville actuelle de Cologne.

Dès le règne de Claude fut commencée la conquête de la Grande-Bretagne. Elle fut longue. Elle ne fut achevée que sous Vespasien par AGRICOLA, le beau-père de Tacite. Il pacifia l'île jusqu'aux confins du pays des Scots, éleva sur la Clyde quelques retranchements pour contenir ces tribus pillardes et fit faire par sa flotte tout le tour de la Grande-Bretagne. Désormais l'île demeura paisible sous la domination romaine qui s'y maintint sans difficulté jusqu'aux invasions barbares du v<sup>e</sup> siècle.

En arrière du Rhin et de la Manche, la Gaule, de bonne heure pacifiée, était de plus en plus prospère. Il y eut à peine quelques soulèvements comme celui de SABINUS, qui fut rendu illustre par le dévouement de sa femme EPONINE ; mais dans l'ensemble on peut dire que la Gaule accepta la domination romaine presque aussitôt ; elle en fut récompensée et jouit de bonne heure parmi les provinces de l'Empire d'une condition privilégiée. César avait eu toute une légion gauloise de l'Alouette ; Claude appela au Sénat de Rome un grand nombre de notables gaulois : les Romains se plainquirent de ce qu'ils considéraient comme une humiliation pour eux ; Claude, dans un discours célèbre que lui attribue Tacite, leur rappela que jadis les patriciens de Rome avaient ouvert la cité et le Sénat aux plébéiens, que plus tard les Romains avaient donné le droit de cité aux Italiens ; c'était donc seulement continuer la politique libérale de l'ancienne Rome que d'appeler au Sénat les plus distingués des provinciaux : il fallait attacher les peuples conquis à Rome comme à une patrie et opérer la fusion désirable entre vainqueurs et vaincus. C'était en somme la tradition déjà et même la raison d'être de l'Empire.

Dans l'Orient, la même activité politique produisit de semblables résultats. Les *Parthes*, toujours turbulents dans la

vallée de l'Euphrate, furent définitivement vaincus par Corbulon, que Néron récompensa en lui envoyant l'ordre de se tuer : il avait acquis trop de gloire. Les Juifs révoltés en Palestine furent vaincus par Titus ; ils résistèrent cinq mois dans Jérusalem : 500 000 y périrent, 100 000 furent emmenés en captivité ; toute la ville fut détruite ; le reste de la population fut dispersé.

Plus près de Rome, le long du Danube, les provinces romaines étaient sans cesse ravagées par les *Daces*. TRAJAN, le second des Antonins, conduisit contre eux une série de campagnes très glorieuses ; il les chassa au nord du Danube, il les y poursuivit, les atteignit dans leurs montagnes (vers la Transylvanie actuelle), et finit par détruire leurs forteresses. Il resta le maître du pays ; il y établit des colonies romaines qui eurent un succès extraordinaire ; c'est d'elles en effet que la Roumanie actuelle tient son nom, et elle a gardé une langue fort voisine de la langue latine. La Dacie romanisée protégea fortement la frontière romaine du Danube inférieur.

Ce fut la dernière conquête de Rome, et elle eut en vérité un caractère défensif. Les Antonins après Trajan adoptèrent une politique résolument pacifique. L'Empire s'étendait alors de l'Océan Atlantique à l'Euphrate, du Rhin et du Danube aux déserts du Sahara. Ce fut le domaine définitif de la « Roumanie ». Il fut couvert aux endroits les plus menacés par des retranchements considérables ; on éleva des murs au nord de la Grande-Bretagne pour contenir les Scots, le mur d'Hadrien, le mur d'Antonin. HADRIEN et ANTONIN construisirent aussi, au-delà du Rhin moyen, une muraille très forte qui s'étendait de Confluentes (Coblentz) à Régina Castra (vers Ratisbonne), sur le Danube ; les restes en sont encore assez imposants par endroits pour être appelés par les habitants les murs du Diable. Car ce fut toujours du côté des Germains que les Empereurs furent obligés de prendre le plus de précautions ; MARC-AURÈLE mourut même dans la région du Danube moyen, vers *Vindobona* (Vienne) en combattant péniblement contre les tribus germanes des Quades et des Marcomans. La frontière, si forte qu'elle fût, ne devait pas résister toujours à la pression des invasions barbares.

## II

Du moins, avant que l'invasion germanique ne renversât la frontière, l'Empire romain eut encore sous les Antonins un siècle de paix et de prospérité. Il acheva même d'y prendre quelques-uns des caractères par lesquels il a contribué grandement au développement de la civilisation générale.

Après la mort de Domitien, le Sénat et les principales familles de Rome furent assez forts pour constituer une sorte de parti des honnêtes gens et porter au trône un sénateur, NERVA, qui, déjà âgé, ne garda le pouvoir que deux ans (96-98), mais eut le temps de chasser de la cour les délateurs et les affranchis, et surtout d'adopter pour son successeur TRAJAN. L'adoption fut presque jusqu'à la fin des Antonins le système de la succession impériale. Ainsi Trajan adopta et eut



Trajan (Musée du Louvre).

pour successeur HADRIEN, qui lui-même adopta ANTONIN. Le trône passa dans les mêmes conditions d'Antonin à MARC-AURÈLE, mais, comme Marc-Aurèle eut un fils, COMMODE, pour le malheur de l'Empire il lui laissa le pouvoir. Car ce système d'adoption ne pouvait pas constituer un régime normal de succession ; ces princes vertueux portèrent leur choix sur les plus dignes, et la cour impériale fut, sous les Antonins, « une pépinière de vertu ». Si cette succession de bons empereurs ne fut pas troublée, c'est que jusqu'à Marc-Aurèle ils n'eurent pas de fils ; de sorte que l'heureuse époque, qui est appelée le siècle des Antonins, est due en partie au hasard. La plupart de ces excellents empe-

reurs étaient à peine Romains : Trajan était né à Italica, dans la Bétique (actuellement l'Andalousie), Hadrien était aussi d'origine espagnole. Antonin était originaire de Nîmes, Marc-Aurèle était de naissance romaine ; mais il eut un fils indigne de lui : il semble que Rome ne fût plus capable de produire des hommes de valeur et qu'elle eût à retremper ses vertus parmi les provinciaux.



L'empereur Antonin.

Quoi qu'il en soit, Rome et l'Empire furent très prospères sous ces règnes. A Rome surtout cette époque fait un contraste absolu avec le siècle précédent ; ce fut la fin de la terreur où les plus nobles familles de Rome avaient été tenues presque sans interruption depuis la mort d'Auguste. Ce fut la fin de la puissance des affranchis. Les Antonins, auxquels l'histoire a donné le nom du plus parfait d'entre eux, gouvernèrent, en

apparence au moins, avec le concours du Sénat ; Nerva et Trajan en particulier aimaient à siéger à leur banc sénatorial et écoutaient les avis exprimés autour d'eux. En réalité pourtant toute la réalité du pouvoir était toujours au *consilium*, au conseil privé de l'empereur ; le Sénat n'avait qu'un rôle consultatif ; par comparaison avec le passé, il en fut heureux ; il fut satisfait des égards qu'on avait pour lui. D'ailleurs, dans le conseil, les Antonins appelèrent quelques sénateurs, des chevaliers aussi ; ils s'entourèrent surtout de savants dans le droit ; car en dehors des soins assidus qu'ils donnèrent à la prospérité matérielle de l'Empire, les Antonins ont commencé la constitution définitive du droit romain. Après le règne des conquérants, voici celui des jurisconsultes : ce fut d'abord sous Hadrien, SALVIUS JULIANUS, et après lui,

jusque dans le siècle suivant, les grands classiques : GAIUS, PAPINIEN, PAUL et ULPIEN. C'est donc le moment de définir le droit romain et ses éléments constitutifs : on sait qu'à travers les siècles il est demeuré essentiellement la loi des sociétés ; en ce sens il est toujours vrai de dire que Rome a donné des lois au monde.

Aux origines, dans les premiers siècles de la République romaine, la législation n'était pas écrite ; elle était faite de coutumes et de formules dont les patriciens se réservaient la connaissance et qui étaient ainsi un instrument de leur autorité morale ; car elles conservèrent longtemps un prestige religieux. La *loi des XII Tables*, obtenue par les plébéiens à la suite d'une sorte de révolution, fut la première base du droit romain, « la source de tout droit public et privé », selon l'expression de Tite-Live : elle renferme en effet deux principes d'une importance considérable : l'égalité civile, car elle ne distingue pas, dans ses prescriptions, les patriciens des plébéiens ; la souveraineté du peuple, « car, dit-elle, ce que le peuple aura ordonné en dernier lieu sera la loi ». Est-il nécessaire de faire remarquer la gravité de ce double principe ?

Mais les XII Tables ne renfermaient guère que des principes généraux ; elles n'entraient pas dans le détail de la vie politique et sociale, qui fut de siècle en siècle de plus en plus complexe : il fallut en préciser les applications. Aussi les préteurs, c'est-à-dire les magistrats chargés de rendre la justice prirent-ils l'habitude, à leur entrée de charge, de publier un *édit* où ils indiquaient les règles selon lesquelles ils jugeraient, dans les cas qui apparaissaient douteux ; ils ajoutaient presque chaque année des prescriptions nouvelles au vieux fonds du droit romain : il pouvait arriver que ces prescriptions nouvelles fussent des corrections de l'ancien droit, rendues nécessaires par l'expérience ou par les progrès de l'opinion : on les appelait pour cela très justement « la loi vivante ». De plus le Sénat promulguait des lois, les sénatus-consultes dans des circonstances importantes.

On conçoit qu'il était difficile qu'il y eût une harmonie parfaite entre ces législations successives ; il y avait parfois contradiction entre les édits prétoriens et les XII Tables ; il y en

avait aussi entre les édits prétoriens eux-mêmes, car à travers les siècles les préteurs n'avaient pas pu demeurer d'accord, et les circonstances avaient considérablement changé. Il était difficile de se retrouver en ce désordre; il y fallait de grandes connaissances juridiques qui exigèrent peu à peu des compétences spéciales; et il y eut, dès la fin de la République, des savants, des *jurisconsultes*, qui donnèrent des consultations sur les questions épineuses du droit, qui écrivirent des traités sur l'interprétation des lois : leurs avis étaient appelés « les réponses des sages », et Auguste leur donna force de lois. Ce fut une nouvelle source, très abondante, du droit romain; elle fut moins pénétrée que la première de l'influence des faits immédiats et des contingences, elle le fut davantage de l'influence de la justice théorique ou idéale; par opposition à la « loi vivante », on pourrait l'appeler la philosophie du droit.

Enfin, la République disparue, la puissance législative appartient tout entière aux empereurs et s'exprima par leurs ordonnances; comme elles s'appliquaient à tout l'Empire et qu'il y avait désormais une unité politique de plus en plus parfaite entre les diverses provinces, elles ne manquèrent pas de mettre peu à peu de l'unité aussi dans la législation, elles firent mieux sentir la nécessité de coordonner l'œuvre juridique de tout le passé. C'est à cette œuvre que s'appliquèrent les jurisconsultes de l'époque des Antonins.

En 131, sur l'ordre d'Hadrien, le jurisconsulte Salvius Julianus résuma le droit prétorien, en en faisant disparaître les incohérences, sous la forme d'un premier code qui est connu sous le nom d'*édit prétorien* ou perpétuel. Les jurisconsultes des règnes suivants continuèrent cette refonte méthodique de tous les éléments du droit romain; elle devait demander plusieurs siècles encore et ne s'achever qu'au vi<sup>e</sup> siècle dans le code Justinien.

A cause de l'immense étendue de l'Empire, englobant tous les peuples de la région méditerranéenne, à cause de la fusion de tous ces peuples dans le régime impérial, les distinctions locales essentielles disparurent, et ce fut en vérité le droit humain, autant que le droit romain. Il n'y resta presque plus rien de la dureté des premiers temps, caractérisée par

exemple par les excès de l'autorité paternelle ; il fut, parce qu'il s'était formé lentement, à travers plus de dix siècles, le résultat et comme l'image fixée de l'évolution des mœurs vers une condition plus douce et plus juste, sous le contrôle de la raison très droite de ce peuple romain qu'on peut appeler par excellence le peuple politique. Ce droit par là est demeuré en somme l'un des monuments les plus parfaits de la civilisation.

### III

De pareils travaux conviennent aux temps pacifiques ; sous le règne des Antonins, en effet, la « paix romaine » fut une réalité.

Les provinciaux y jouirent d'une prospérité qu'ils n'avaient pas encore connue. Leurs libertés se développèrent d'un progrès régulier, car la paix est aussi favorable à la liberté. Ils s'habituaient à l'exercice de leurs droits municipaux ; ils travaillèrent à la richesse et à la beauté de leurs villes ; il y eut partout de remarquables manifestations du patriotisme municipal. Les empereurs encouragèrent cette activité, étendirent largement ces libertés bienfaisantes. Vespasien avait donné le droit latin à toute l'Espagne et multiplié partout les colonies de citoyens romains. Les Antonins, qui étaient eux-mêmes pour la plupart des provinciaux, distribuèrent libéralement le droit de cité dans toutes les provinces, et ce fut une transition toute naturelle vers l'ordonnance impériale de l'an 212, sous l'empereur Caracalla, qui déclara citoyens romains tous les hommes libres de l'Empire : c'était l'achèvement de l'unité qui était la véritable raison d'être du régime impérial.

D'autres manifestations prouvèrent le développement des idées libérales ; des institutions de bienfaisance furent créées par Antonin et Marc-Aurèle à l'intention des enfants pauvres et des orphelins. La condition même des esclaves fut améliorée ; il fut défendu de les vendre pour combattre dans l'arène, ce qui devait tarir le recrutement des gladiateurs ; ils furent protégés par la loi contre les mauvais traitements ; l'affran-

chissement fut favorisé de toutes façons. On n'alla pas jusqu'à les émanciper; le christianisme lui-même n'y devait pas suffire : il y faudra la Révolution française.

Le monde romain tout entier fut alors animé de la vie la plus féconde. Les empereurs, dévoués au bien public, inspirèrent la même activité à tous les gouverneurs de provinces ;



Marc-Aurèle.

la correspondance de Trajan avec Pline le Jeune, gouverneur de Bithynie, est à cet égard instructive; elle montre l'empereur s'occupant de tout et faisant aux questions du gouverneur embarrassé les réponses les plus précises et les plus sensées. Les Antonins encouragèrent partout la formation des *collegia*, ou corporations de métiers, où les ouvriers libres purent se grouper, défendre leurs intérêts, lutter contre le travail servile : c'était le développement naturel de la prospérité des villes nouvelles, des colonies de citoyens surtout. Partout le commerce multipliait l'échange des marchandises et des idées ; les voies romaines partout construites, en

un réseau très serré, comme on le peut constater en Gaule notamment, abaissaient, par la facilité des communications, le prix des denrées dans l'intérêt surtout des petits consommateurs, rendant ainsi des services analogues à ceux de nos chemins de fer.

Ce fut en vérité la plus heureuse époque que le monde eût encore connue, l'âge d'or de l'Empire romain et même de toute l'antiquité. Le rhéteur grec Aristide, au temps des Antonins, comparait l'Empire à « un immense et merveilleux jardin, couvert d'autant de villes qu'il y avait autrefois de maisons ».

Nous n'en avons le souvenir que par quelques écrivains de cette époque ou par les ruines des monuments : c'est assez sans doute pour que nous en ayons une idée juste. Au com-

mencement du siècle des Antonins, les lettres latines furent encore représentées par deux grands noms, TACITE et JUVÉNAL,



Marc-Aurèle sacrifiant.

dont la vigueur satirique fut excitée par les crimes et les débauches du siècle précédent ; par eux s'achevait en quel-

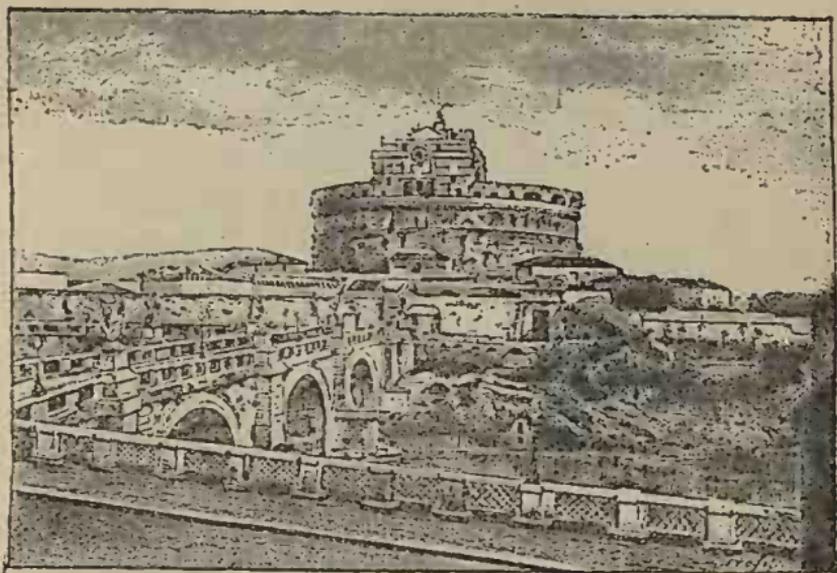
que manière le cycle de la littérature romaine où l'on peut distinguer, au premier siècle avant Jésus-Christ, les écrivains des temps de liberté, puis sous Auguste les apologistes du régime impérial, enfin après Néron et Domitien les grands satiriques.

Après Tacite et Juvénal, la littérature latine cesse d'être aussi remarquable ; il y eut au contraire une sorte de renaissance assez brillante des lettres grecques, avec le grand géographe et astronome Ptolémée, avec LUCIEN dont les *Dialogues des Morts* sont d'un esprit si vif, avec PLUTARQUE surtout qui fit comme l'inventaire des titres de gloire de la Grèce et de Rome, où s'exprime une préférence fort naturelle pour la Grèce. Le *Manuel* de l'ancien esclave ÉPICTÈTE et les *Pensées* de l'empereur MARC-AURÈLE sont aussi écrits en langue grecque ; ces deux ouvrages sont l'un et l'autre de la plus grande élévation morale et marquent le terme où la philosophie morale des anciens allait rejoindre l'enseignement du christianisme. Épictète distingue, comme les stoïciens, ce qui ne dépend pas de nous, honneurs, richesses, santé : cela n'a pas d'importance, — et ce qui dépend de nos pensées, sentiments, vertus surtout : cela seul importe. Marc-Aurèle écrivait ses *Pensées*, en se battant contre les Quades et les Marcomans, et la lutte ne lui enlevait rien de la sérénité qu'il devait conserver jusque dans la mort : il y a même en cette sagesse un accent de bonté chrétienne : « Ce n'est point assez de pardonner, dit l'empereur, il faut aimer ceux qui vous offensent. — Il faut être comme la vigne qui donne son fruit et puis ne demande plus rien. » On retrouve mieux le stoïcien dans des maximes comme celles-ci : « Offre au dieu qui est au dedans de toi, un être viril, un citoyen, un empereur, un soldat à son poste, prêt à quitter la vie si la trompette sonne. — Il faut quitter la vie comme l'olive mûre tombe en bénissant la terre, sa nourrice, et en rendant grâce à l'arbre qui l'a portée. » C'est comme un dernier parfum de la pensée grecque avant la ruine de la civilisation méditerranéenne.

Hadrien voyagea pendant la plus grande partie de son règne, il aima surtout beaucoup l'Orient et la Grèce ; il séjourna longtemps à Athènes, il y fit élever de beaux monu-

ments, et la « cité de Thésée » put être appelée la « cité d'Hadrien ». Il parcourut aussi la Syrie, la Palestine, l'Égypte, relevant les villes en ruines, bâtissant tout le long du chemin ; on retrouve partout en Orient les traces de son passage.

Revenu à Rome, il voulut exprimer son admiration pour

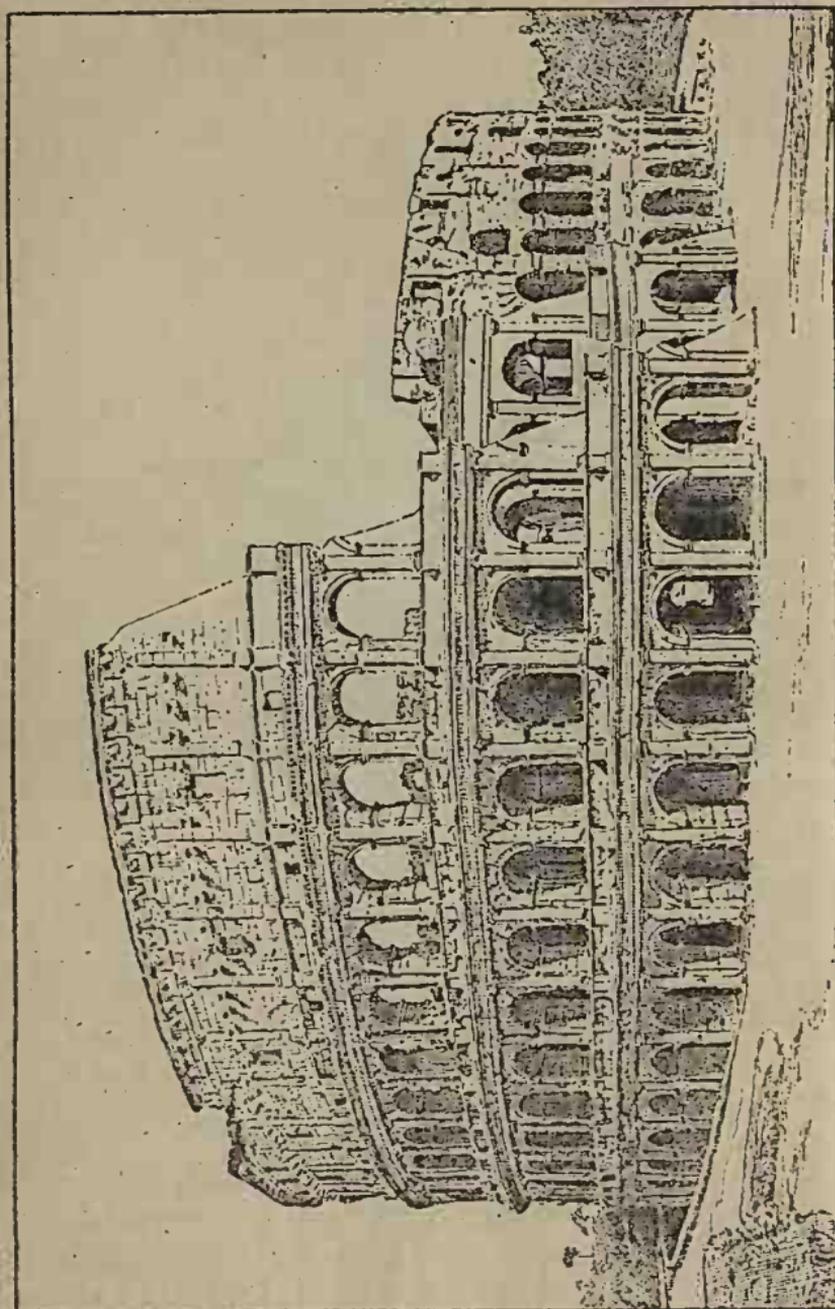


Pont et château Saint-Ange (Mausolée d'Hadrien).

les monuments de la Grèce, et il fit construire, au pied de la colline de *Tibur*, une villa, où parmi les thermes et les bibliothèques, le long d'une vallée qu'il appela la vallée de Tempé, en souvenir de celle qui est au bas de l'Olympe, il fit reproduire le Pécile d'Athènes, une basilique de style olympique, un théâtre grec et un théâtre latin, comme une miniature des chefs-d'œuvre de l'art antique. Il n'en reste aujourd'hui que des ruines mélancoliques.

A Rome même, sur la rive droite du Tibre, Hadrien fit construire pour son tombeau le Môle qui s'est appelé depuis le château Saint-Ange. Mais les plus importantes ruines de l'époque Antonine sont celles des divers Forums ; en avant du *Colisée* ou de l'amphithéâtre colossal, dont Vespasien avait commencé la construction, se trouvait, sur le vieux Forum, le

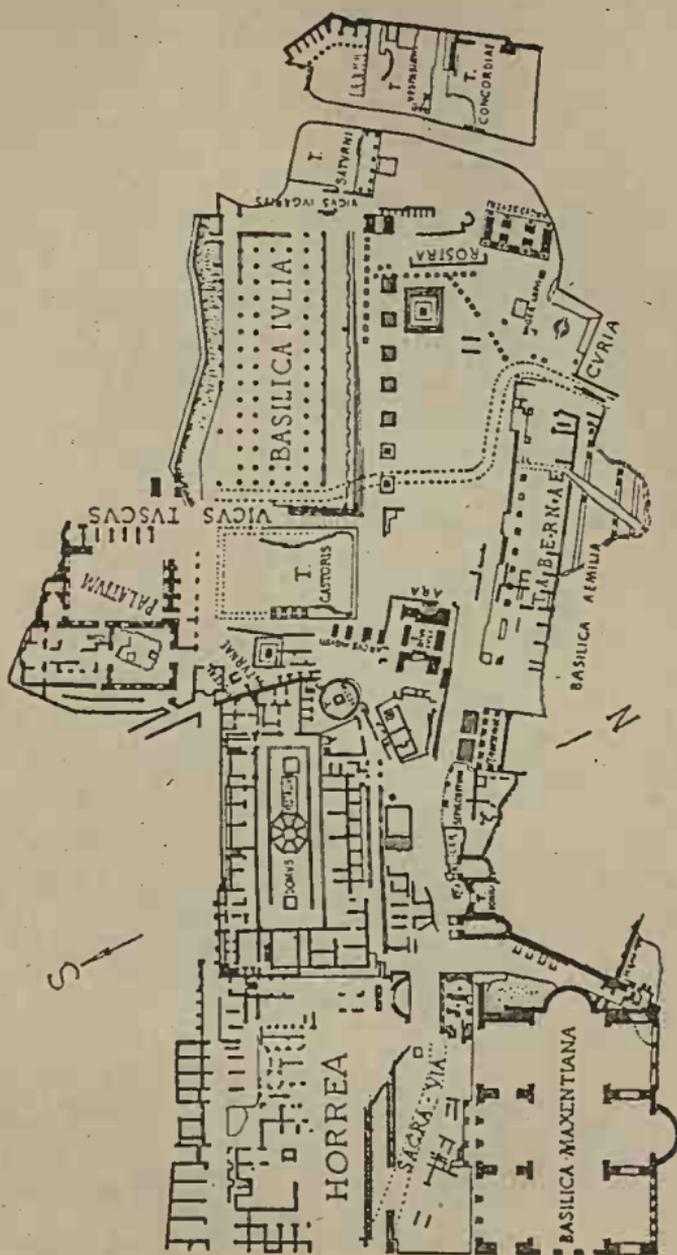
temple d'Antonin et de Faustine, puis on passait vers l'Est



Le Colisée.

au Forum de Nerva et de là au Forum de Trajan; on y entrait

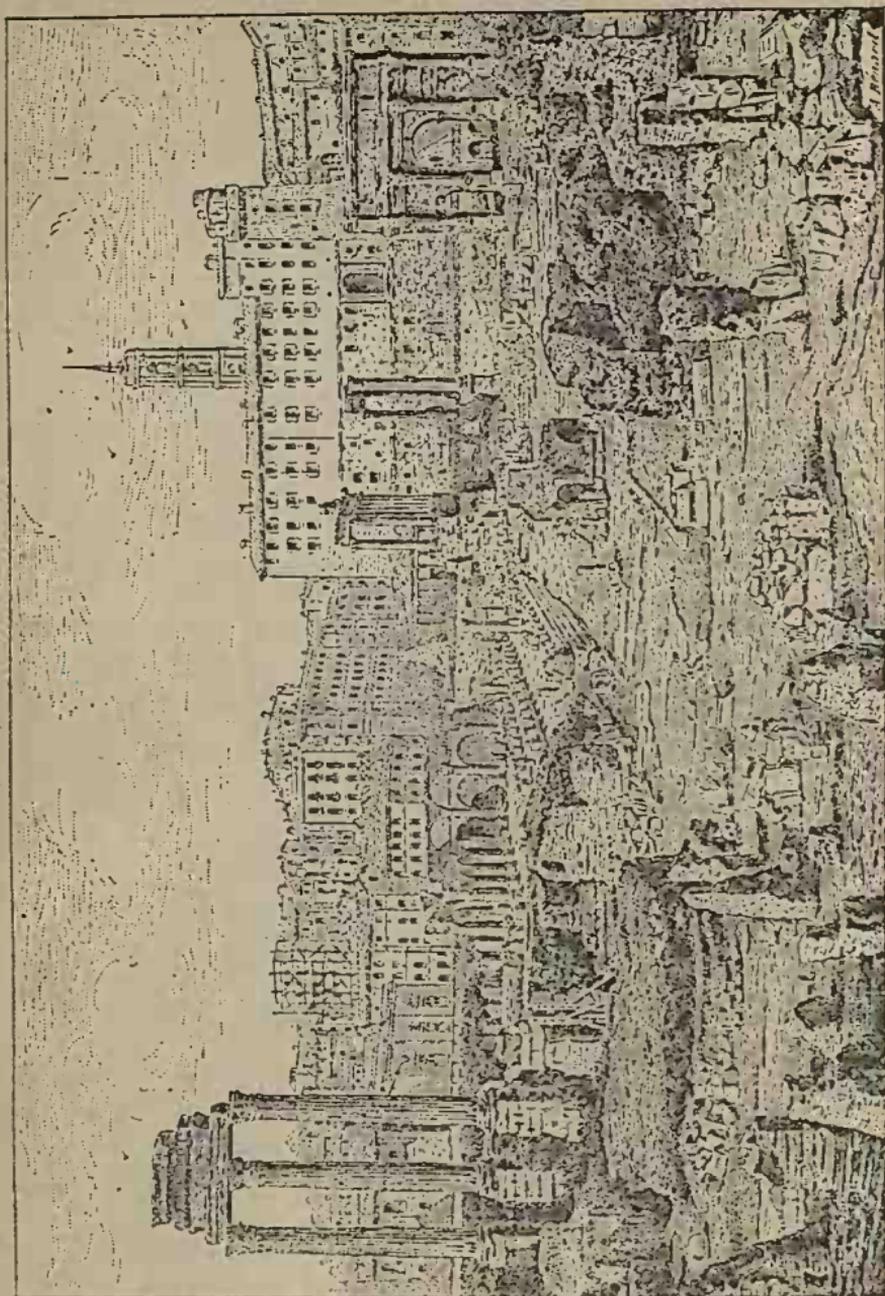
par des propylées en arc de triomphe ; sur la place se



Plan du forum romain sous l'Empire (état actuel).

trouvait la statue équestre du prince entre une bibliothèque et une basilique, puis la colonne monumentale, et au-delà

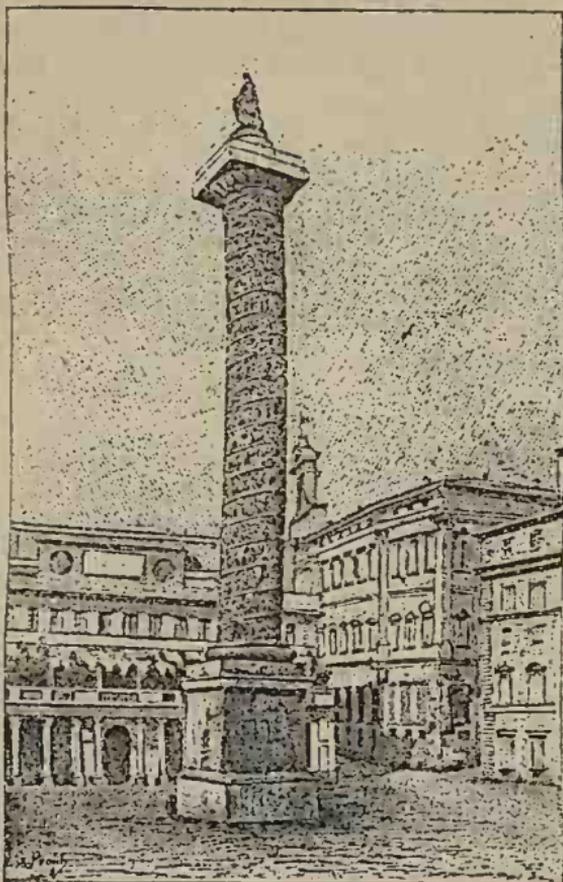
le Temple de Trajan ; des contemporains ont déclaré que par



Le Forum (état actuel).

les proportions colossales, par la richesse et la beauté, ce

forum était une œuvre miraculeuse, supérieure à toute œuvre humaine, digne de l'admiration des dieux mêmes ; nous ne pouvons juger que du cadre, car presque tout est ruiné, au



Colonne de Marc-Aurèle à Rome.

ras du sol ; on n'y voit plus que des débris qui d'ailleurs sont en partie des monuments postérieurs. Le seul reste imposant est la *colonne Trajane*, haute de 43 mètres, toute en marbre blanc, enveloppée tout entière d'une spirale de bas-reliefs représentant les principales scènes de la conquête de la Dacie, et constituant ainsi un enseignement archéologique unique. La *colonne de Marc-Aurèle* est aussi fort remarquable.

Les empereurs qui ont régné après les Antonins ont construit d'autres monuments, des arcs de triomphe et des colonnes, des palais et des basiliques, qui complètent par quelques édifices nouveaux l'œuvre architecturale du <sup>II</sup>e siècle. Mais la Rome impériale ne connut plus d'aussi grande période que le siècle des Antonins ; avec eux son rôle politique était fini ; aussitôt après eux, les Germains commencèrent de franchir les frontières, dans le temps même où le christianisme se propageait dans l'Empire et y manifestait une force morale qui devait s'imposer aux barbares.

---

## CHAPITRE XIII

### LE CHRISTIANISME. CONSTANTIN

1. — Jésus. — La prédication.
2. — Les persécutions. — La doctrine.
3. — Constantin. — L'organisation de l'Eglise.

#### I

Il n'y a pas dans l'histoire des hommes d'événement plus important que l'apparition et la propagation du christianisme. Il ne faut pas y voir seulement une transformation du judaïsme qui depuis longtemps attendait la venue d'un Messie qui apporterait le salut à l'humanité déchue et malheureuse. Le Christianisme a répondu aussi aux aspirations les plus élevées du monde antique vers un idéal de justice, de fraternité et de pureté ; et il a cherché comme Rome à fondre dans une unité supérieure toute l'humanité par la soumission à une croyance et à une autorité communes. Il n'est pas tout entier renfermé dans les enseignements et les pratiques religieuses de l'Eglise.

Nous essaierons de dire ce que fut la religion du Christ en ne tenant compte que de ses éléments humains, moraux et religieux, sans nous arrêter aux éléments miraculeux dont ses origines sont accompagnées dans les récits évangéliques ni à la théologie dogmatique à laquelle le Christianisme a donné naissance. Nous ne voulons dire ici que ce qui peut être accepté de tous.

Jésus, le fondateur du Christianisme, était de Nazareth ; son père JOSEPH et sa mère Marie étaient de modestes artisans qui travaillaient pour nourrir leur famille ; ce pays de Galilée dans la vallée du lac de Tibériade, d'une nature

riante et douce, au pied des collines, parmi la verdure des figuiers et des oliviers, faisait contraste avec la sécheresse du « désert de Judée », de la région de Jérusalem. L'enfance de Jésus en reçut une profonde impression.

En grandissant, il aida son père aux travaux de son atelier de charpentier ; mais de très bonne heure il se montra rêveur et méditatif ; il fut extrêmement frappé par la lecture de l'Ancien Testament, dont les récits faisaient le fond de toute la tradition religieuse des Juifs ; il fut particulièrement ému par le Livre des Prophètes, et surtout par les poèmes enflammés d'Isaïe ; ils furent ses véritables maîtres, quoique d'ailleurs il les ait dépassés de beaucoup. Il retrouva en eux le rêve divin du peuple juif à travers les siècles, sa foi inébranlable en la protection de Jahvé, la conscience qu'il avait d'être le peuple de Dieu. Il éprouva comme ses contemporains, après les émotions de la captivité, les angoisses nées de l'établissement d'une nouvelle administration étrangère, la domination romaine, avec ses impôts et ses recensements d'une régularité accablante ; il sentit avec les Juifs de son temps la soif d'une protection divine solennellement affirmée, la lassitude de la résignation, la fiévreuse attente du Messie : sentiments développés parmi les populations de la Judée et de la Galilée par les conversations et les délibérations des synagogues, par les enseignements des *rabbis* ou des prêtres-prophètes qui surgissaient de tous côtés, par les moindres propos des pèlerins qui s'en allaient fidèlement chaque année à Jérusalem pour la Pâque ou pour la fête des Tabernacles.

De ces influences extérieures et des profondeurs de son âme, Jésus tira la foi en un Dieu père, en un Dieu bon, dont il faut adorer la puissance et attendre les bienfaits, dont il faut se rendre digne par la perfection morale, qu'il faut aimer, dont il faut être le fils ; il fut lui-même le « fils de Dieu » et sa doctrine religieuse qu'il donnait comme l'abrégé de la loi et des prophètes se résuma en deux préceptes : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta pensée, et ton prochain comme toi-même. »

Pour se donner à Dieu de tout cœur, il ne faut point de sacrifices particuliers, de rites compliqués ; c'est le sacrifice

de soi-même qui suffit et qui est nécessaire : c'est une religion de pur sentiment, et ainsi la religion de Jésus est la religion même, en ce qu'elle comporte d'essentiel, l'adhésion de l'âme au culte de l'idéal moral. C'est une religion de perfection morale en vue de l'amour de Dieu, sans culte, sans prêtre, sans pratiques extérieures : à chacun d'avoir recours à Dieu, de gagner « le royaume de Dieu », c'est-à-dire de le créer en soi-même par la conversion du cœur, par l'ardente foi au règne de la justice : c'est la communion avec Dieu par la pureté du cœur et la fraternité humaine.

Ce fut aussi la religion des pauvres, des malheureux, des esclaves, des coupables; de la charité; ils y prirent l'espérance bienfaisante de la guérison, du pardon, de la résurrection. Jésus les aima, les consola, les traîna après soi; ils furent ses disciples, parce que seul parmi les hommes il les arracha, en leur annonçant l'*Évangile*, c'est-à-dire la bonne nouvelle de l'amour de Dieu, à leurs misères, à leurs servitudes qu'ils croyaient éternelles, parce que, par ces misères et ces servitudes mêmes, ils n'avaient pas d'attachement pour les biens de la terre, parce que, malheureux, ils avaient conservé l'âme sensible et qu'en vérité le cœur du misérable est toujours ouvert à l'espérance. « Il est plus facile à un chameau, disait Jésus, de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu. »

Grande révolution morale : les hommes jusque-là demandaient à leurs dieux les trésors de la terre; la religion, manifestation d'État, était le culte public rendu par les magistrats suprêmes de la cité aux divinités puissantes pour obtenir d'elles la durée et l'Empire. « Mon royaume n'est pas de ce monde », dit Jésus. — « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. » C'est la séparation des devoirs civiques et des aspirations de la conscience; c'est la pure liberté des âmes : « La patrie n'est pas tout, l'homme est antérieur et supérieur au citoyen » (E. Renan). C'est la haute foi spiritualiste qui allait remplir les âmes de joie, qui allait donner à chacune, si éprouvée qu'elle fût, une échappée sur un coin du ciel, qui allait répandre parmi le monde la bonne nouvelle d'un meilleur lendemain. Cette religion, qui promet le ciel à tous les disciples du Christ, ne distingue

devant Dieu ni esclaves, ni libres. Elle fonde l'égalité des hommes.

Vers l'an 28, Jésus alla voir au désert de Judée un homme extraordinaire, qui exerçait autour de lui la plus grande influence, qui annonçait de grands événements, qui sommaït les hommes de s'y préparer, de se régénérer; c'était JEAN-LE-BAPTISTE : car il baptisait ses disciples par l'immersion totale dans les eaux du Jourdain, et c'était un signe de purification, de régénération, dans l'attente du Messie annoncé. Il y avait un grand concours de population autour de ce prophète vigoureux, dur aux faiblesses et aux molles résignations, car tout le peuple de Palestine sentait l'avenir plein de nouveautés extraordinaires. Jésus demeura quelque temps près de lui, fut baptisé aussi, avec ses premiers disciples, entendit ses enseignements, eut la révélation qu'il devait être lui-même le Messie attendu, qu'il avait de Dieu son père la mission d'annoncer l'Évangile. Ce fut l'achèvement de sa préparation intérieure; sa prédication en prit un caractère définitif et résolu, une foi active, une inspiration supérieure.

Jésus ne rencontra pas beaucoup de disciples en son village de Nazareth. Il en eut davantage sur les bords du lac de Tibériade, à Capharnaüm, dont la synagogue très fréquentée entendit souvent ses enseignements, à Magdala, le pays de Marie la repentante. Il trouva des cœurs dévoués dans la population des pêcheurs du lac; il fut souvent leur hôte; il allait parmi eux, entrait dans leurs maisons, et selon une coutume aimable, il s'asseyait à leur table, il présidait leur repas, il brisait le pain en communion avec eux, il demeurait chez eux tout le temps qu'il lui plaisait. Alors il parlait, il leur disait sa foi, l'avènement du royaume de Dieu, l'amour de son « Père »; sa parole et toute sa personne exerçaient le charme le plus séduisant; il trouva là ses premiers disciples, ses futurs apôtres, deux frères Pierre et André, puis deux autres Jacques et Jean, fils de Zébédée; il allait avec eux sur leurs barques, et pendant la pêche la parole divine achevait leur conversion; ils faisaient parfois avec lui des pêches abondantes; Jésus n'y attachait pas une grande importance : « Je vous ferai pêcheurs d'hommes »;

disait-il, et ils abandonnèrent leurs filets, et ils laissèrent leurs maisons pour le suivre.

Ensemble ils allaient par les villages voisins, la bonne nouvelle se répandait devant eux; la parole de Jésus était suave et douce, toute pleine de la nature et du parfum des champs, toute vivante de paraboles. « Regardez les oiseaux du ciel; ils ne sèment ni ne moissonnent; ils n'ont ni cellier ni grenier, et votre Père céleste les nourrit. Considérez les lis des champs; ils ne travaillent ni ne filent. Cependant, je vous le dis, Salomon dans toute sa gloire n'était pas vêtu comme l'un d'eux. Si Dieu prend soin de vêtir de la sorte une herbe des champs qui demain sera jetée au feu, que ne fera-t-il point pour vous, gens de peu de foi? » Les Galiléens entendaient ce doux langage, ils renonçaient à tout, ils suivaient le Messie. Ce fut, sur les bords du lac de Tibériade, une fête de tous les jours, la plus belle de toutes, la fête de l'espérance infinie, un beau rêve dont d'ailleurs depuis l'humanité a longtemps vécu.

Après plusieurs courts voyages à Jérusalem, Jésus y séjourna plus longuement en 31. Les Galiléens se trouvèrent dépaysés dans la sèche Judée. Ils furent mal accueillis par les prêtres de la religion mosaïque, qui n'admettaient pas que le Messie pût s'annoncer sans eux. Jésus renonça bientôt à s'accorder avec eux. Le Temple le scandalisait par le bruit qui s'y faisait, les cris des marchands, les sacrifices sans foi : « Je détruirai le temple, dit-il un jour, et je le rebâtirai en trois jours. » Il s'indignait contre l'hypocrisie officielle, contre les mômeries des pharisiens, contre les vaines pratiques du culte, contre les observances rituelles qui dispensaient de sincérité. « On ne met pas le vin nouveau dans de vieilles outres », disait-il. Il prêcha contre la Loi devenue un texte mort; il annonça la religion de toute l'humanité, et non pas seulement du peuple juif : « Allez et enseignez toutes les nations », disait-il à ses apôtres; il prétendait sauver les Samaritains et tous les Gentils, c'est-à-dire les peuples de toutes les autres races. Il n'y avait plus de peuple de Dieu; tous les peuples étaient appelés à fonder le royaume de Dieu. C'était l'annonce de la déchéance du peuple des Juifs; les prêtres de Jérusalem ne le lui pardonnèrent pas.

En 32, Jésus retourna à Jérusalem pour y continuer sa prédication. Ses disciples se multiplièrent, excitant davantage la colère des prêtres; la noblesse sacerdotale du Temple l'invita à des discussions théologiques, où il se rendit; il ne connaissait pas aussi bien qu'eux les détails de la Loi, les subtilités du rituel; ils triomphèrent de son infériorité; ils ne comprirent pas le caractère moral de sa doctrine; la Loi leur avait desséché le cœur; ils ne parlaient pas la même langue que lui.

Parmi le peuple l'enseignement de Jésus avait un autre succès, et les prêtres s'exaspéraient, s'inquiétaient peut-être aussi de sa popularité grandissante. Après les disputes du Temple, il allait se recueillir aux environs, dans la vallée du Cédron, au village de Béthanie, où il avait des amis dans la maison de Lazare et de ses deux sœurs, Marthe et Marie. Le 29 mars 33, il revint à Jérusalem pour les fêtes de la Pâque. Beaucoup de Galiléens s'y étaient rendus pour le même objet; ils voulurent faire à Jésus un triomphe, et les disciples de la région de Jérusalem et de Béthanie se joignirent à eux; ils lui amenèrent une ânesse, qui était suivie de son ânon; ils étendirent sur le dos de la bête leurs plus beaux habits et y firent asseoir Jésus, et, le précédant, déposant des vêtements sur la route et jetant des rameaux verts, ils entrèrent dans Jérusalem parmi les acclamations : « Hosannah au fils de David! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! » L'émotion fut très vive dans toute la ville.

Les prêtres, sous la conduite du grand-prêtre CAÏPHE, résolurent d'en finir avec le prophète de Galilée; ils eurent peur que les fêtes de la Pâque, en amenant beaucoup d'étrangers à Jérusalem, ne fussent l'occasion de son triomphe définitif. Ils le jugèrent secrètement; ils rappelèrent qu'il avait dit qu'il détruirait le Temple; il leur fut facile d'établir que sa doctrine n'était pas conforme à la Loi, dont le gouvernement romain leur avait garanti le respect.

Le 2 avril au soir, Jésus eut avec ses disciples son dernier repas; pour la dernière fois il rompit le pain et partagea le vin avec eux. Puis il se retira au jardin de Gethsémani, au pied du mont des Oliviers; c'est là qu'il fut arrêté par les sergents du Temple soutenus de quelques soldats romains. Il fut

conduit devant Caïphe, le jugement fut rapide ; la foule demandait la mort du roi des Galiléens, qui prétendait être le roi des Juifs. Il fut condamné à être crucifié. Le vieux parti juif, qui est le véritable auteur de la mort de Jésus, demanda au procureur romain, PONCE PILATE, de faire exécuter la sentence. Il hésita quelque temps ; car le gouvernement impérial jusque-là tolérait tous les cultes ; mais le procureur craignit les plaintes des Juifs auprès de l'empereur ; il ne portait pas d'intérêt à cette histoire ; il ordonna l'exécution.

Jésus fut conduit au Calvaire du Golgotha dans la soirée du 3 avril ; il fut cloué à la croix par les mains et par les pieds ; sa constitution délicate lui épargna une lente agonie : au bout de trois heures il rendit l'âme.

## II

La mort de Jésus, si elle produisit quelque émotion à Jérusalem et en Galilée, fut d'abord totalement inconnue dans le reste de l'Empire romain. Cependant moins de trente ans après, Néron faisait périr à Rome un grand nombre de chrétiens ; on désigna dès lors ainsi les disciples de Jésus, parce qu'ils l'appelaient *CHRIST*, *χριστός*, c'est-à-dire l'Oint du Seigneur, ou l'envoyé de Dieu, le Messie.

La rapidité de la propagande fut extraordinaire. Les apôtres, dès le lendemain de la mort du Christ, se séparèrent et portèrent la bonne nouvelle dans les pays voisins. Ils rapportèrent que le Christ avait ressuscité, qu'ils avaient trouvé son tombeau vide et avaient revu leur maître vivant jusqu'au jour où, un mois après son supplice, il avait été enlevé au ciel. Ils furent entendus par tous ceux qui souffraient et qui étaient avides d'espérance ; ils fondèrent en tous lieux des églises, c'est-à-dire des assemblées de nouveaux chrétiens, organisées sous la direction des anciens ou prêtres, plus tard sous le haut contrôle des évêques ou surveillants. Une des plus remarquables conversions qu'ils obtinrent d'abord fut celle de SAINT PAUL, un citoyen romain de la Syrie, qui a été surnommé l'apôtre des Gentils ; car par Athènes

et par Rome, à travers les capitales du monde méditerranéen, ce fut lui qui en quelques années donna à l'Évangile une action universelle; il périt à Rome parmi les victimes de Néron. Pierre pourtant devait être considéré comme le chef de l'Église chrétienne, après Jésus, parce qu'il fut regardé comme le premier évêque de Rome et qu'il était un apôtre direct du Christ. On peut dire en somme que les grands apôtres du christianisme ont été PIERRE et PAUL.

Mais la doctrine ne resta pas ce que Jésus l'avait faite; elle se développa dans les générations suivantes, de siècle en siècle, par des apports nouveaux, les uns venus des souvenirs des contemporains du Christ, les autres des circonstances nouvelles, des nécessités de l'organisation et de la propagande.

Ainsi, à l'Ancien Testament, de pur judaïsme, s'ajouta le Nouveau, qui comprit successivement les quatre *Évangiles* ou récits de la vie de Jésus attribués à saint Jean, le plus proche et le plus aimé des disciples du Christ, à saint Mathieu, à saint Marc et à saint Luc; — puis les *Actes des Apôtres* ou l'histoire de la propagande, complétés par les *Épîtres* ou lettres des apôtres aux premiers chrétiens; — enfin l'*Apocalypse*, la prophétie enflammée de SAINT JEAN aux églises d'Asie, pleine de symboles impénétrables, l'un des livres les plus étrangement beaux que les hommes aient écrits.

Plus tard devaient paraître d'autres ouvrages d'apologie ou d'interprétation, car la doctrine ne fut pas aussitôt fixée : la lettre de saint Justin à l'empereur Antonin, au sacré sénat et au peuple romain tout entier, pour leur exposer la foi nouvelle; les lettres de saint Clément de Rome et de saint Clément d'Alexandrie, les œuvres de saint Irénée, les *Constitutions apostoliques*, l'Apologétique de Tertullien, plus tard encore, au IV<sup>e</sup> siècle, les confessions de saint Augustin, évêque d'Hipponne dans la province d'Afrique et les lettres de saint Cyprien. Les écrits chrétiens formèrent ainsi de bonne heure un ensemble imposant, où les formes du culte et la doctrine allaient peu à peu se définir. Elle s'exprima dans des confessions de foi ou Symboles, dont le plus ancien est le *Symbole dit des Apôtres*.

Assurément ces progrès ne se firent pas sans obstacle. La

nouvelle religion connut les plus terribles persécutions, qui ne firent d'ailleurs que la fortifier au cœur de ses adeptes et lui gagner des néophytes. Les Juifs d'abord la combattirent de toutes leurs forces; mais les Galiléens renoncèrent à se maintenir en Judée, et laissèrent Jérusalem à la loi mosaïque; d'ailleurs en 70, sous l'empereur Vespasien, son fils Titus détruisait le Temple et la ville et commençait la dispersion du peuple juif.

Les Chrétiens eurent à souffrir plus que les Juifs de la persécution des Gentils. Rome pourtant était largement tolérante pour tous les cultes, et même elle donnait asile chez elle, dans son Panthéon, à toutes les croyances des peuples de l'Empire : c'était comme la forme religieuse de la conquête romaine. Il faut donc expliquer pourquoi ses meilleurs empereurs, comme ses plus mauvais, furent pendant longtemps très cruels à l'égard des Chrétiens.

C'est que d'abord les Chrétiens refusaient d'adorer l'Empereur. Le culte des Augustes était la forme extérieure où se manifestait la soumission des provinciaux; ainsi chaque année les Gaulois allaient sacrifier à Lyon sur l'autel de Rome et d'Auguste. Les Chrétiens ne voulaient pas se prêter à ces cérémonies qui répugnaient à leur conscience; ils passèrent bientôt pour des rebelles. D'autre part leurs églises, recrutées d'abord surtout parmi les pauvres, dans les quartiers les plus misérables des villes, par une propagande mystérieuse, pouvaient facilement paraître des associations illicites; leurs ennemis furent à l'aise pour les accuser des crimes de sacrilège à l'égard des dieux officiels, de lèse-majesté : on vit longtemps en eux des conspirateurs contre la sûreté de l'État.

Et ils l'étaient en vérité. Car la cité antique était fondée sur la religion; les devoirs civiques avaient leur dernier terme dans le culte des divinités de la cité, parmi lesquelles dès César les empereurs prirent leur place. L'antiquité, avant le christianisme, ne distingua pas le domaine de la conscience de celui des devoirs envers l'État; dans l'homme elle ne connaissait que le citoyen. Lorsque Jésus disait : « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu », il distinguait César et Dieu, il brisait la cité antique. Aussi bien

ces distinctions avaient-elles, même dans la vie publique, de graves conséquences : Tertullien voulait que les Chrétiens fussent entièrement consacrés à leur foi, et non pas aux fonctions publiques; et beaucoup refusèrent d'exercer des magistratures, ou même d'accomplir le service militaire; de là à refuser l'impôt il n'y aurait eu qu'un pas à faire. Ils pouvaient donc paraître des ennemis de l'État, de la société; ils se mettaient eux-mêmes, à beaucoup d'égards, hors la loi; et c'est pourquoi les empereurs romains, qui toléraient tous les cultes pourvu que la religion même de l'État fût respectée, ne purent pas s'accorder, pendant des siècles, avec la religion du Christ.

Pendant trois siècles, en effet, les Chrétiens furent persécutés; les empereurs espérèrent longtemps détruire totalement le culte nouveau. Néron ne poursuivit pas les Chrétiens comme adeptes d'une religion nouvelle, mais comme incendiaires; il était soupçonné d'avoir lui-même ordonné l'incendie de Rome; il fut heureux de pouvoir détourner sur eux les colères populaires; il les livra aux bêtes; il les fit enduire de résine et brûler vifs pour éclairer ses jardins pendant les fêtes qu'il donnait aux Romains; parmi ces scènes périrent, dit-on, saint Pierre qui fut crucifié comme Jésus, et saint Paul, qui dut à sa condition de citoyen romain le privilège d'être décapité.

Domitien ne poursuivit les Chrétiens que parce qu'il y en avait quelques-uns dans la famille impériale, qu'ils s'opposaient à ses crimes, et qu'il sentait le mépris qu'il leur inspirait. Mais Trajan déjà ordonnait à PLINE LE JEUNE, gouverneur de la Bithynie, de faire périr les Chrétiens qui affirmeraient publiquement leur foi; il tenait à assurer le maintien de l'ordre. Marc-Aurèle le philosophe fut l'auteur, pour de semblables raisons, de la terrible persécution de Lyon, où l'évêque POTHIX et ses quarante-six compagnons, parmi lesquels la jeune esclave BLANDINE, furent livrés aux supplices les plus odieux. La dernière et la plus sanglante des persécutions fut ordonnée par l'empereur Dioclétien en 303 : il décréta la démolition des églises, la vente de leurs biens, la destruction des livres saints, l'exécution de tous les Chrétiens; pendant huit ans l'édit impérial fut appliqué; mais

Dioclétien ayant abdiqué en 305, ses ordres furent naturellement atténués, et dès 306 le nouvel empereur Constantin allait manifester d'autres dispositions à l'égard des Chrétiens.

Heureusement pour les chrétiens ces persécutions furent intermittentes et séparées par de longues périodes de paix et de tolérance. Les associations chrétiennes trouvaient dans les confréries funéraires le moyen d'avoir des cimetières, des



Catacombes.

catacombes où ils pouvaient se réfugier quand on les persécutait. Ces cimetières souterrains ne furent pas cachés aux autorités; leurs entrées n'étaient nullement secrètes; il y en avait à Rome environ cinquante, la plupart le long de la voie Appienne; la plus considérable fut mise plus tard sous l'invocation du pape Calixte.

Creusées dans un tuf assez peu compact, les catacombes recevaient les corps des martyrs que les Chrétiens voulaient protéger contre les outrages et qu'ils ensevelissaient dans de petites niches rectangulaires fermées par des briques ou des plaques de marbre dont les inscriptions offrent le plus grand intérêt. A mesure que le nombre des Chrétiens augmenta, il fallut élargir les catacombes, creuser de nouvelles galeries les unes au-dessous des autres, jusqu'à 20 et 25 mètres de

profondeur, sur de très grandes longueurs; de temps en temps les galeries s'élargissaient et formaient des chapelles plus ou moins larges où les Chrétiens pouvaient se réunir pour entendre les enseignements des prêtres, pour assister aux cérémonies du culte : ce furent les premiers sanctuaires de l'Église. Aussi les catacombes renferment-elles les documents les plus précieux sur les premiers temps du christianisme : des noms gravés sur les plaques de marbre, des dessins décoratifs très simples, Jésus sous la forme du Bon Pasteur, et partout le signe symbolique de la foi chrétienne, le poisson (en grec ἰχθύς, abréviation de Ἰησοῦς, υἱοῦ θεοῦ, σωτήρ, Jésus-Christ, fils de Dieu, Sauveur). Dans les moments critiques les Chrétiens se réfugiaient dans ces souterrains pour échapper aux poursuites, et les catacombes en prirent un caractère mystérieux qu'elles n'avaient pas d'abord. Les ennemis du Christ y virent une conspiration permanente et témoignèrent longtemps à ses disciples un mépris mêlé d'inquiétude : c'était l'attente des âges nouveaux.

### III

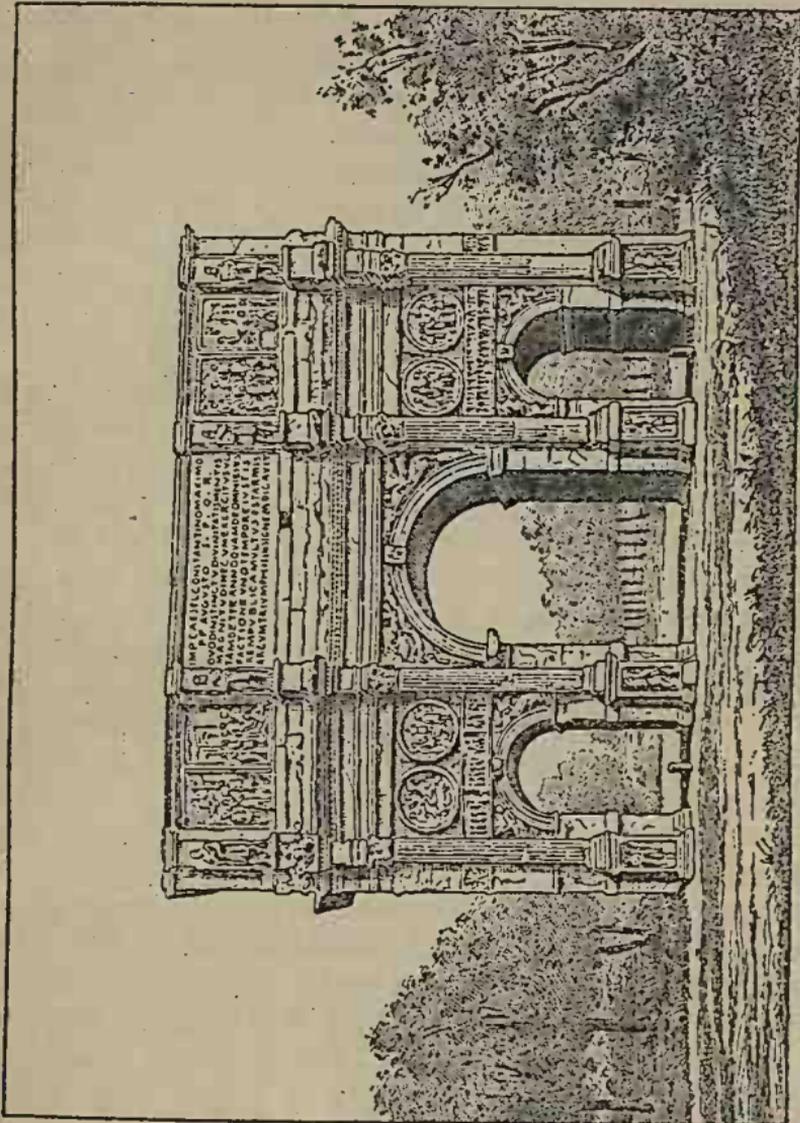
Cependant, après le siècle des Antonins, l'Empire romain était tombé dans une anarchie qui présageait la ruine prochaine. Il y eut une série de mauvais empereurs, et les frontières commencèrent de céder sous le poids des invasions barbares : les Perses ravagèrent la Syrie; des Alamans vinrent jusqu'aux environs de Milan; les Goths franchirent le Danube, pillèrent la Thrace, les îles de l'Archipel, et rentrèrent par l'Illyrie chargés de butin. Au III<sup>e</sup> siècle, la Gaule, pour lutter contre les Germains menaçants, se sépara un moment de Rome, se donna des empereurs nationaux, pendant une vingtaine d'années, et réussit ainsi à contenir les bandes des barbares. L'empereur AURÉLIEN, puis DIOCLETIEN, à la fin du III<sup>e</sup> siècle, rétablirent à peu près l'ordre, relevèrent les défenses des frontières; mais pourtant le danger avait paru si grand que les inquiétudes persistèrent, et Aurélien entourait Rome d'une muraille continue qui garda son nom : Rome préparait désormais la défensive.

Ces désordres et ces menaces extérieures compromirent la prospérité de l'Empire; ce fut la fin de la « paix romaine ». Beaucoup de campagnes furent dévastées par les guerres civiles et les invasions; beaucoup de provinces furent ruinées par les impôts augmentés pour suffire au luxe de la cour impériale. La misère fut grande en beaucoup de pays. Elle favorisa la propagande chrétienne, puisque la religion du Christ était la religion des pauvres, puisqu'elle consolait les misérables par l'espérance du royaume de Dieu. Au commencement du iv<sup>e</sup> siècle, tout l'Orient était chrétien, et la plus grande partie de l'Occident aussi, du moins dans les villes : le christianisme était devenu une force avec laquelle le pouvoir impérial était obligé de compter.

L'empereur CONSTANTIN, qui fut le successeur de Dioclétien, était le fils d'une chrétienne, Hélène, qui rechercha avec un grand zèle le bois de la croix où était mort Jésus. Il n'arriva au trône que parmi les guerres civiles; comme il marchait sur Rome pour y combattre un rival, Maxence, il eut sur la route une vision qui resta célèbre; il vit au-dessus du soleil couchant une croix lumineuse avec ces mots : « *hoc signo vinces*, avec ce signe tu vaincras »; et la nuit suivante Jésus lui apparut, dit-on, et lui ordonna de faire de la croix son étendard. Constantin obéit, et fit porter devant ses troupes l'image du crucifié : Maxence fut vaincu aux portes mêmes de Rome et se noya dans le Tibre. Constantin fut le seul maître de l'Empire, il en conserva de la reconnaissance à la religion chrétienne.

Très peu de temps après son avènement, il quitta Rome et établit la résidence impériale à *Constantinople*; cette résolution d'importance considérable lui fut inspirée par diverses raisons; Rome était trop éloignée des frontières du Danube et de l'Euphrate; les empereurs seraient sur le Bosphore mieux à portée de défendre l'Empire contre les Goths et les Perses; d'autre part Rome était trop remplie de souvenirs républicains et païens pour convenir à la monarchie impériale définitivement organisée et à un Empire qui allait devenir chrétien : sans doute Constantin ne prévoyait pas que Rome serait malgré son passé la capitale de la chrétienté. Surtout la fondation de Constantinople apparaît comme un

retour de la civilisation vers l'Orient, comme une renaissance de la Grèce, comme une défaite de Rome; en fait, c'est

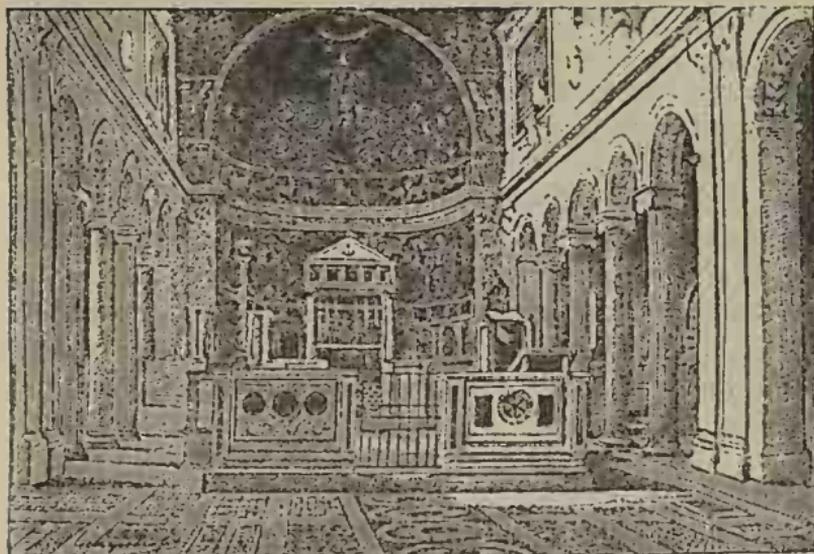


Arche de triomphe de Constantin à Rome, à l'entrée de la voie Appienne.

sous sa forme byzantine que l'Empire allait traverser tout le moyen âge. L'Empire cédait doublement à l'attraction que l'Orient avait toujours exercé sur Rome, en acceptant le christianisme et en transportant son centre à Constantinople. En devenant oriental il devait perdre l'Occident qui allait

appartenir aux barbares Germains, et le Christianisme se partagera en deux Églises, l'une en Occident romaine et germanique, puissante et féconde, l'autre en Orient byzantine et asiatique, stérile et impuissante.

Constantinople fut aussitôt, au iv<sup>e</sup> siècle, la capitale de l'Empire devenu peu à peu chrétien. Constantin garda son



Intérieur de la basilique de Saint-Clément à Rome, époque constantinienne.

titre de grand pontife et demeura le chef de l'ancienne religion officielle ; mais aussi il se considéra comme le chef politique du christianisme, responsable de sa sécurité et garant du respect des consciences. En 313, il promulgua l'Édit de Milan, qui ferma l'ère des persécutions : « Nous accordons aux Chrétiens et à tous autres, disait-il, toute liberté de suivre toute religion qu'ils choisiront ». Les biens qui avaient été enlevés aux chrétiens pendant les dernières persécutions leur furent donc rendus.

En 324, Constantin présida le Concile de Nicée où la doctrine de l'Église chrétienne acheva de se constituer ; car la tolérance dont elle jouit désormais lui permit de s'organiser ouvertement, de sortir du mystère où elle avait été jusque-là

obligée de se tenir, et de se donner enfin une hiérarchie et des cadres réguliers. Elle s'établit naturellement dans les divisions administratives de l'Empire romain, dont elle devait perpétuer le souvenir à travers les siècles. Elle n'eut pas encore un centre unique, un seul chef; les patriarches d'Alexandrie, d'Antioche, plus tard de Constantinople, eurent longtemps autant d'autorité morale que l'évêque de Rome. Cependant, parce qu'il fallait une autorité et une juridiction suprême, parce que Rome avait été la capitale de l'Empire et la résidence de Saint-Pierre le chef des apôtres, elle devait imposer, pour quelque temps du moins, sa suprématie à toutes les Églises chrétiennes: on sait pourtant que celles d'Orient finirent par se séparer de Rome. Il y eut au-dessous des patriarches les archevêques ou métropolitains dont les circonscriptions ecclésiastiques correspondaient à peu près à celles des provinces; on appela *diocèse* la circonscription ecclésiastique d'un évêque, correspondant à une cité, c'est-à-dire à une ville et au territoire rural qui l'entourait; enfin de petites églises, plus ou moins serrées ou populeuses, vécurent et se multiplièrent, sous la direction de leurs prêtres, qui achevaient de constituer avec leurs évêques et métropolitains ce qu'on appela l'Église séculière, c'est-à-dire l'Église mêlée aux choses du siècle, au monde.

Car il y eut de bonne heure des hommes de piété exaltée qui voulaient dompter et meurtrir leurs corps pour mieux dégager l'âme des préoccupations terrestres, qui se mortifiaient pour gagner par des mérites exceptionnels le royaume de Dieu, des solitaires, comme saint Antoine, qui s'obligeaient à vivre dans les déserts de la Thébàïde, dans la Haute-Égypte, des ascètes comme saint Pacôme qui pendant quinze ans ne dormit que debout appuyé contre un mur, comme Siméon le Stylite qui se tint pendant quarante ans au haut d'une colonne, sous le soleil ou la pluie, nourri par les offrandes que lui apportaient ses admirateurs, donnant des conseils, réprimandant les pécheurs, vénéré dans toute la chrétienté. Puis il y eut de ces solitaires ou moines (*moine* veut dire *seul*) qui se réunirent pour vivre ensemble loin du monde; on les appela des cénobites (c'est-à-dire ceux qui vivent en commun); ils se retirèrent dans des couvents sous

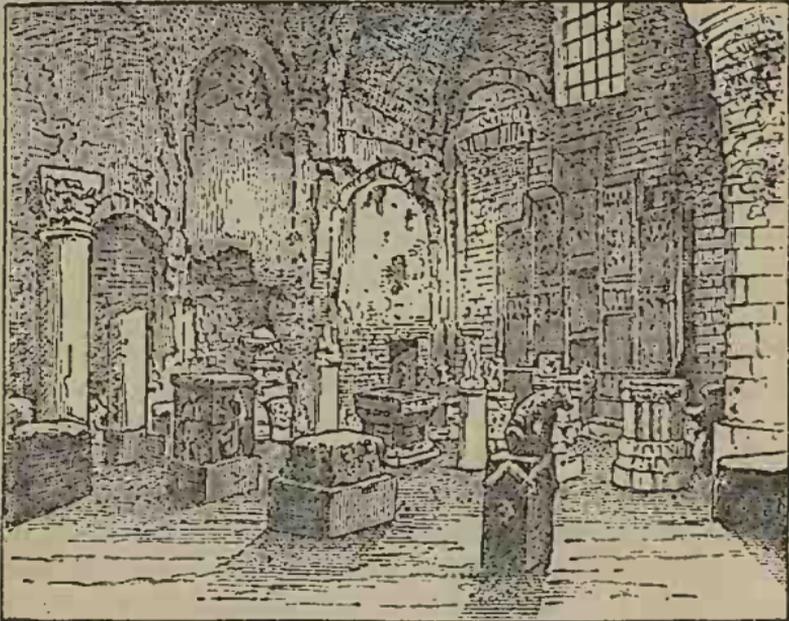
la direction de prieurs et d'abbés. Plus tard, ils eurent des règles de vie plus ou moins rigoureuses, et ils formèrent l'Église *régulière*, celle qui vit conformément à la règle, à l'écart du monde.

Le gouvernement suprême de l'Église, dès lors organisée, fut d'abord exercé par les *conciles*, c'est-à-dire par les assemblées des évêques, considérés comme les successeurs des apôtres. Le premier grand concile, ou concile œcuménique (c'est-à-dire des évêques de toute la terre habitée), fut celui de *Nicée*, qui fut présidé par Constantin en 325. Il fixa la doctrine en un Credo, ou Acte de Foi, qui est demeuré la base essentielle du christianisme.

Mais l'Église triomphante avait encore des ennemis à vaincre, des hérétiques ou des païens. Le Credo de Nicée ne fut pas admis par tous les Chrétiens; il y était dit que Jésus, le fils de Dieu, est de même nature que Dieu (en grec *ὁμοῦς*, le même), qu'il est également Dieu; quelques-uns croyaient et affirmaient que Jésus était seulement semblable à Dieu (en grec *ὁμοίος*, semblable); ils maintenaient la distinction entre le Père et le Fils; un prêtre de Constantinople, nommé *Arius*, ne cessa pas de prêcher cette doctrine contre le concile de Nicée; il eut de nombreux disciples, et sur cet iota de plus ou de moins éclatèrent des querelles qui ensanglantèrent bien des fois Constantinople et l'Empire: le Credo de Nicée finit par l'emporter.

L'ancienne religion des dieux de l'Olympe eut encore un moment de résistance, et l'un des successeurs de Constantin l'empereur *JULIEN*, un philosophe, disciple de Marc-Aurèle, celui-là même qui résida longtemps à Paris et y construisit des thermes dont les ruines sont encore remarquables, pensa qu'il était possible de rendre à la religion d'autrefois l'élévation morale qu'elle avait acquise avec le stoïcisme et les grands philosophes de la Grèce. Vaine tentative. Du moins il ne persécuta pas les Chrétiens; il se contenta de leur retirer l'appui officiel de son gouvernement. Ce ne fut qu'un court moment de réaction. *THÉODOSE*, qui régna bientôt après à Constantinople, ne fut pas seulement comme Constantin un protecteur du christianisme; il en fut un adepte fervent et soumis. Il chassa les ariens; il détruisit les temples que

Julien avait ouvert de nouveau. En 380, l'Édit de Thessalonique recommanda à tous les habitants de l'Empire la doctrine du divin apôtre Pierre ; en 391, l'Édit de Milan, qui est connu par ses deux premiers mots *Cunctos Populos*, imposa à tous les peuples de l'Empire le Credo du concile de Nicée ; tous les temples furent rasés ou convertis en églises ; les dis-



Une salle du palais des Thermes. État actuel (Musée de Cluny).

sidents furent condamnés à mort ; beaucoup furent en effet exécutés, et les persécutions recommencèrent, non plus désormais contre les Chrétiens.

C'était l'Église triomphante. L'ancienne religion demeura quelque temps encore retirée au fond des campagnes, des *pagi*, comme on disait en latin ; c'est ainsi qu'elle fut appelée le *paganisme* ou la religion des paysans ; elle ne tarda pas à disparaître devant les nouveaux apôtres qui achevèrent d'évangéliser les peuples de l'Empire, pour aller conquérir ensuite les Barbares mêmes aux enseignements du Christ. Tous les peuples de la Méditerranée furent alors Chrétiens ; ce fut pour quelques siècles l'unité morale de l'Empire romain.

## CONCLUSION SUR L'ANTIQUITÉ

Les grands foyers où s'est élaborée à travers les siècles la civilisation européenne ont laissé des traces plus ou moins remarquables sur les bords de la mer Méditerranée : les Pyramides et le Sphinx, les temples et les palais de Karnak et de Louqsor ; quelques ruines informes à Ninive, à Susse et Persépolis ; l'Acropole d'Athènes, le Forum de la République, celui d'Auguste ou celui de Trajan. Les monuments de Constantinople ne sont pas des temps antiques, et le grand rôle historique de Constantinople est postérieur.

Ces foyers ont contribué diversement et inégalement à l'œuvre générale de la civilisation.

Les Égyptiens demeurèrent toujours pénétrés par l'idée de la mort ; ce fut un peuple triste, asservi par les extraordinaires phénomènes de la terre où il vécut : l'homme n'a toute son activité intellectuelle que dans les pays de nature tempérée ; il ne faut pas qu'il soit dominé par des manifestations trop puissantes et mystérieuses, qui ne peuvent que comprimer ses facultés dans une crainte superstitieuse.

Les Assyriens et les Perses ne surent guère que conquérir, Les Phéniciens ne surent que trafiquer.

Il n'y a pas d'enseignement plus riche que celui que rappellent les ruines d'Athènes : elles évoquent le Pirée et les entreprises lointaines de ses marchands, — car Athènes fut un temps la reine de la Méditerranée — ; elles évoquent l'Agora et les débats passionnés de ses citoyens ; elles évoquent surtout l'Acropole de Périclès et de Phidias. Il faut relire ici, dans les *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* de REXAN, la *Prière sur l'Acropole* : « Toi seule es jeune, ô Cora, toi seule es pure, ô Vierge ; toi seule es saine, ô Hygie : toi seule es forte, ô Victoire. Les cités tu les gardes, ô Promachos ; tu as ce qu'il faut de chars, ô Aréa ; la paix est ton but, ô Pacifique ; Législatrice, source des constitutions justes ; Démocratie, toi dont le dogme fondamental est que tout bien vient du peuple et que, partout où il n'y a pas de peuple pour nourrir et ins-

pirer le génie, il n'y a rien, apprendis-nous à extraire le diamant des foules impures. » Mais il faut lire toute cette admirable invocation à Pallas Athéna, ce merveilleux hommage au culte de la beauté.

Rome eut le génie de l'ordre. Elle organisa la cité sur des fondements solides; elle l'élargit en des conquêtes qui furent le produit de sa discipline, dans la région méditerranéenne; elle mit l'ordre à la place de l'anarchie. Elle fit l'unité politique de presque tout le domaine historique de l'antiquité, et donna des lois au monde; car l'Empire qui commençait à Constantinople au IV<sup>e</sup> siècle devait être un Empire grec et non plus un Empire romain; dès la mort de Théodose en 395, l'Orient et l'Occident se séparaient; même l'unité chrétienne y devait être brisée.

Du moins à ce moment et pour quelques siècles, le christianisme donnait aux peuples de l'antiquité l'unité religieuse, plus capable que l'unité politique même d'absorber et d'assimiler les barbares germains et slaves, de leur enseigner peu à peu les lois morales et celles du gouvernement des nations.

---

# LIVRE IV

## LE MOYEN AGE

---

### CHAPITRE XIV

#### LE CHRISTIANISME ET LES BARBARES

1. — La Gaule romaine.
2. — La Gaule chrétienne et franque.
3. — Extension du christianisme en Europe.

#### I

La Gaule appartient à la région tempérée ; elle a des pluies en automne et en hiver ; elle est en grande partie enveloppée par les brouillards de la mer. Avant d'être cultivée, elle fut naturellement couverte de forêts et de prairies ; elle ne se distinguait pas beaucoup alors des immenses plaines basses de la Germanie, et l'Europe fut longtemps comme partagée en deux régions aux contrastes frappants : l'Europe méditerranéenne, sèche, chaude, au ciel pur, aux peuples industriels, occupés aux échanges fructueux des idées et des marchandises, l'Europe de la civilisation en un mot, et d'autre côté l'Europe septentrionale et occidentale, humide, assez froide, souvent brumeuse, attardée dans la barbarie. Le moyen âge en somme ne devait pas être autre chose que le rapprochement de ces deux Europes, leur action réciproque, d'où devaient résulter des formes nouvelles de gouvernement et de civilisation.

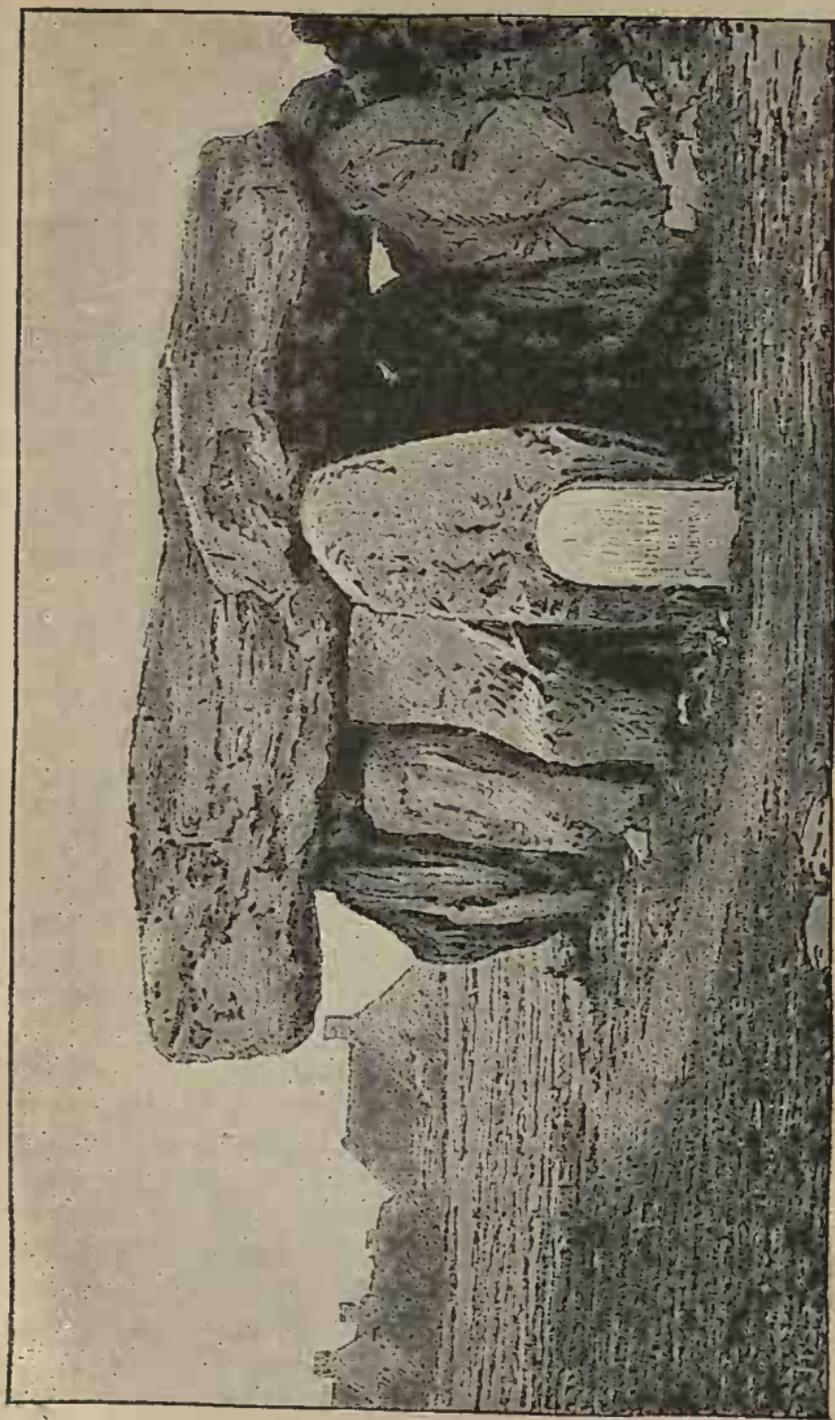
Les hommes qui vivaient à travers la grande forêt hercynienne, à l'est ou à l'ouest du Rhin, se livrèrent d'abord seulement à la chasse, abattant le gibier avec des épieux, déchi-

rant la chair de la bête tuée, se faisant des colliers de ses dents enfilées, couverts de sa peau, sculptant des dessins informes sur les os soigneusement nettoyés ; c'est ce que nous rencontrons encore dans les débris des grottes de la Vézère ; ce sont les premières traces de l'humanité en Gaule, ou en Germanie. L'époque des cités lacustres, dont on retrouve des restes par exemple dans les pilotis du lac de Zurich, marque déjà un grand progrès ; l'homme se construit une hutte sur l'eau, à l'abri des bêtes féroces ; il retire le soir la planche qui fait le pont avec le rivage. Il sait dès lors domestiquer les animaux, et c'est le signe décisif de sa supériorité sur eux ; il apprend à mettre la graine en terre et à en soigner la croissance ; il va cultiver les céréales. Il s'arrache lentement à la barbarie première.

C'est à ces époques lointaines, *préhistoriques*, qu'il faut rattacher les monuments mégalithiques, dont la Gaule conserve de si précieux exemples. Les pierres fitées, ou fichées en terre, les menhirs quelquefois énormes, dressés et alignés comme à Carnac, les dolmens, ces gigantesques tables de pierre, les cromlechs, qui enferment avec des pierres des enceintes arrondies, toutes ces manifestations d'une architecture si grossière qu'il n'est pas possible d'y voir un sentiment artistique, ont pourtant un sens, qui nous demeure mystérieux, mais qui par là même est comme religieux, que les auteurs inconnus de ces constructions les aient consacrées au souvenir des morts ou qu'ils les aient élevées en hommage à leurs divinités. Elles sont donc le signe d'une idée morale, et par là encore elles marquent un progrès de plus dans l'évolution de l'humanité primitive.

En vérité les Gaulois qui ne s'établirent à l'ouest du Rhin que vers le vi<sup>e</sup> ou vii<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ, dans le temps de Solon ou de Lycurgue, ne furent pas d'abord différents des populations qui avaient élevé les monuments mégalithiques. Ils n'ont même laissé nulle part aucun souvenir aussi imposant. Cependant ils employaient le fer ; ils avaient des bijoux de cuivre ou d'or<sup>1</sup> ; ils avaient une sorte de luxe. Ils

<sup>1</sup> On en verra d'abondants spécimens au Musée de Saint-Germain, enrichi par les fouilles du plateau d'Alésia (Alise-Sainte-Reine).



Le dolmen de Crucuno, à Carnac.

portaient des braies ajustées, des saies ou blouses, des galoches ; ils savaient fabriquer de la bière d'orge ou cervoise ; ils avaient des armes redoutables, ils se mettaient sur la tête des casques effrayants. Mais tout cela ne permet pas de les distinguer encore des barbares. Marseille fondée en 600 par des Grecs de Phocée n'eut aucune action éducative sur les Gaulois de la vallée du Rhône ; elle n'eut avec eux que des relations de mauvais voisinage.



Un chef gaulois.  
(Musée d'Artillerie.)

Pendant plusieurs siècles encore ils furent incapables de toute organisation politique ; ils restèrent jusqu'à la conquête romaine divisés en tribus, souvent jalouses les unes des autres, déchirées par de continuelles querelles. Il n'y eut pas alors une Gaule, mais des Gaules, *Galliæ* ; les frontières des tribus n'étaient pas fixes, elles flottaient selon les chances des querelles ; elles se gouvernaient différemment, ici par les druides, là par les chefs de guerre ou *brenns* ; maintes fois aussi le peuple se donnait des rois. Tout cela indique des efforts, d'ailleurs incohérents, pour fonder un régime politique plus régulier ; mais cela laissa la Gaule faible devant la discipline ancienne des légions romaines et le génie de César.

Cela pourtant marque aussi une secrète conscience nationale ; les diverses tribus gauloises avaient sans doute le sentiment plus ou moins vif qu'elles faisaient partie d'une même nation. Au iv<sup>e</sup> siècle avant J.-C., lorsqu'elles parcoururent le monde en jetant partout la terreur, même à Rome, lorsqu'elles portèrent à travers toute l'Europe les perches surmontées du sanglier qui leur servaient d'étendards, au grand bruit de leurs trompettes colossales, elles avaient un rudiment d'organisation militaire ; elles avaient des

chefs communs, comme elles avaient des croyances communes et une même ambition de gloire et de butin. Elles annonçaient ainsi des aptitudes à former une nation, mais ne formaient pas encore un État.

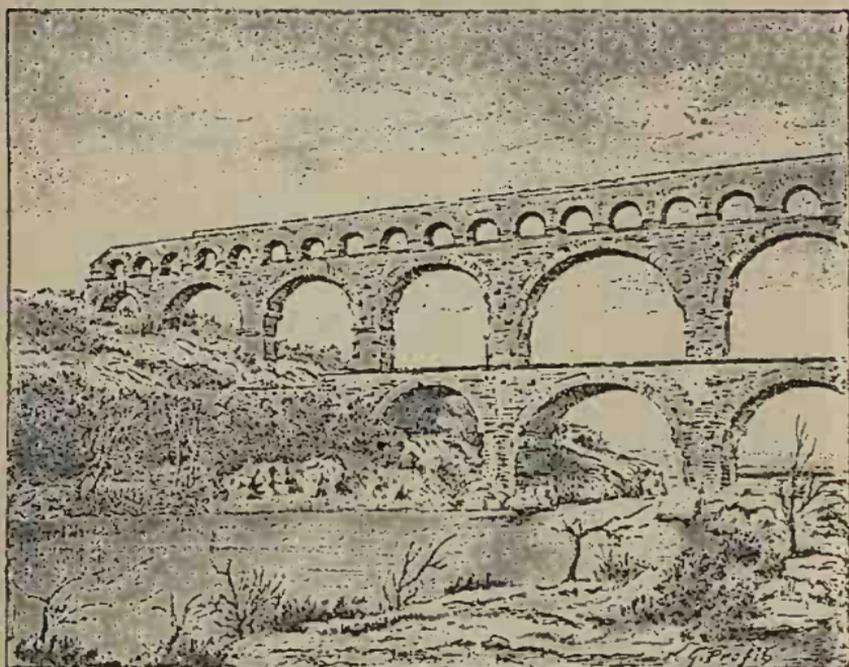


La Gaule divisée en provinces romaines.

Les Romains, après avoir vaincu la Gaule Cisalpine, s'établirent ensuite, vers la fin du II<sup>e</sup> siècle avant J.-C., dans le pays d'Aix qui fut appelé la *Provincia* ou Provence et s'agrandit ensuite de la Narbonnaise. Ils distinguaient alors deux Gaules, la *Gallia togata*, la Gaule vêtue de la toge romaine, et la *Gallia comata*, ou la Gaule chevelue, c'est-à-dire la Gaule encore indépendante. C'était le contact de la civilisation et de la barbarie; il restait à faire que toute la Gaule fût *togata*.

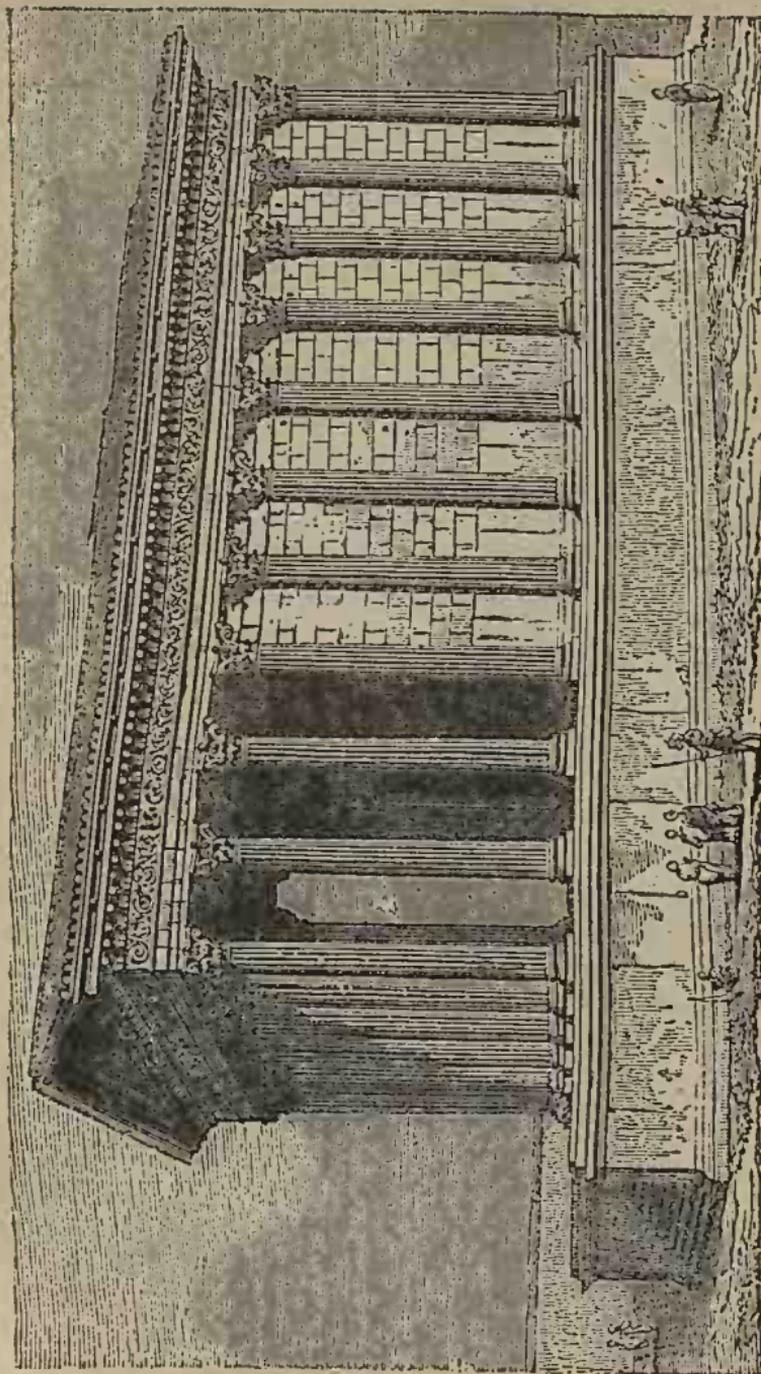
Ce fut l'œuvre de Jules César et des empereurs romains.

En quelques générations seulement la Gaule fut entièrement transformée ; les marais furent desséchés ; la forêt fut en partie défrichée. Il y avait auparavant quelques bourgs fortifiés sur les coteaux les plus abrupts ; il y eut dès lors de grandes villes, bâties de pierre, sur le bord des rivières, aux endroits les plus accessibles ; elles n'étaient pas farouches



Le pont du Gard, aqueduc de l'époque gallo-romaine.

comme des forteresses, elles étaient accueillantes comme des marchés. Les marchands en effet s'y pressaient de tous les points de la Gaule ; les Gaulois se mirent à cultiver le blé, pour le vendre aux Italiens ; ils achetèrent à Rome des objets d'art, des étoffes, des armes, des meubles. Ils s'adonnèrent au commerce, renoncèrent aux grandes beuveries et aux tumultueux cliquetis de leurs épées ; ils s'enrichirent, car ils avaient l'esprit subtil et le goût des belles choses. Ils se construisirent de belles villas, imitées des riches maisons romaines, mais mieux closes, aux toits mieux protégés, à cause des intempéries : elles furent décorées de peintures,

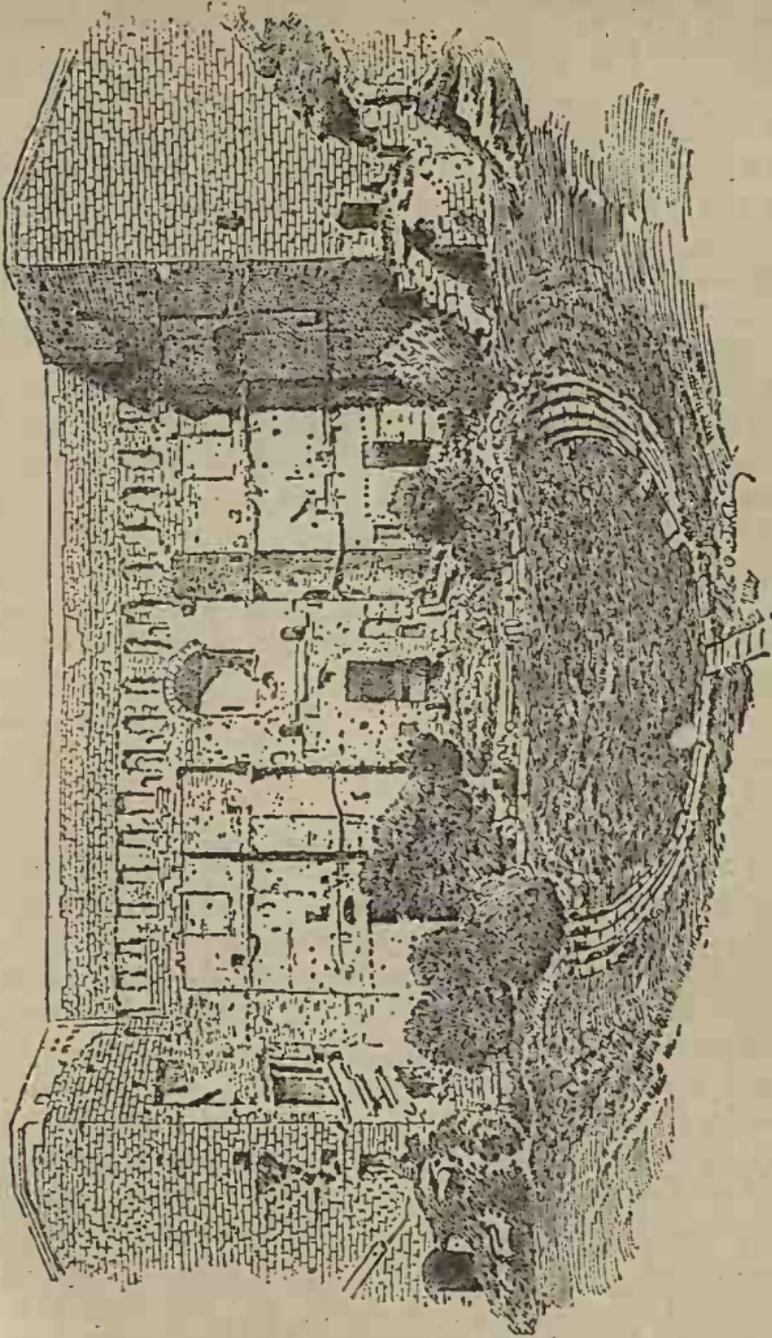


La Maison carrée, à Nîmes. (Restauration.)

de mosaïques, de statues et de vases, encadrées de beaux jardins. Comme en Italie, les villes furent propres et bien coupées, beaucoup mieux que plus tard au moyen âge ; elles eurent de l'eau comme à Rome ; elles allaient la chercher quelquefois très loin, par des aqueducs, comme il est prouvé par le pont du Gard près de Nîmes ; elles eurent des thermes comme ceux de Julien à Lutèce. Nos villes modernes sont loin de répondre toutes aussi bien aux exigences de l'hygiène. Elles eurent des arènes, des théâtres, des cirques ; elles imitèrent Rome elle-même.

Quelle différence avec la Gaule d'autrefois ! S'il ne reste rien de celle-là, si même nous ne la connaissons un peu que par les *Commentaires* de César, que de souvenirs nous avons conservés de la Gaule romaine ! Après le temps des dolmens et des menhirs, ce fut la seconde époque de notre histoire monumentale, c'est-à-dire de l'histoire de notre civilisation. Les ruines de l'époque romaine en Gaule sont nombreuses et parfois remarquables, surtout naturellement dans les pays du Midi, à Fréjus, à Nîmes la Maison Carrée et les arènes, à Orange l'arc de triomphe et le théâtre, à Vienne, à Lyon, à Saintes. Il n'y a pas un département qui n'ait quelque trace d'un camp romain ou d'une voie romaine : ce sont des signes symboliques, le camp rappelant la forte discipline de l'armée romaine et de tout l'État, la voie romaine rappelant l'activité industrielle ou commerciale qui donna alors à la Gaule une incomparable prospérité.

Pendant plus de deux siècles en effet la Gaule fut heureuse sous le régime de la « paix romaine ». Elle lui dut d'autres bienfaits. Elle oublia ses dissensions ; elle admira la culture romaine et l'adopta avec une sorte d'enthousiasme ; elle fut séduite par la sonorité chantante du latin ; elle oublia pour lui la langue des anciens Celtes ; elle le plia aux exigences de son organisme et de son climat, elle en fit la langue romane qui devait être la langue française. Ses écoles furent un moment aussi célèbres que celles de Rome ou d'Athènes : avec la Grèce, avec l'Italie, elle constitua, à partir du II<sup>e</sup> siècle après Jésus-Christ, un nouveau foyer de civilisation, non pas encore original, mais capable d'un éclat toujours grandissant.



Le théâtre d'Orange (avant les restaurations).

Les Romains même lui enseignèrent le gouvernement de soi-même, dont elle n'avait pas été capable jusque-là. Les

Gaulois, qui n'avaient su le plus souvent que se battre les uns contre les autres, envoyèrent ensemble des députés chaque année à Lyon. Toutes les cités gauloises avaient là des représentants. Ils apportaient surtout l'hommage de leurs concitoyens au gouvernement romain; ils prenaient part aux sacrifices solennels célébrés devant l'autel de Rome et d'Auguste, ils étaient mis au courant des récentes ordonnances de l'Empereur. Mais aussi ils apprenaient à se connaître; parlant la même langue latine, unis dans une même culture, modelés par la même civilisation, ils eurent conscience de leur communauté de race, d'intérêts; ils conçurent pour la première fois un sentiment national. Ils n'avaient qu'une capitale, Lyon; ils n'avaient qu'un même gouvernement, celui de l'Empereur; ils furent une seule nation, non plus les Gaules, mais la Gaule, *Gallia*, encore soumise à une domination étrangère, mineure encore, en quelque sorte, dans l'histoire de la civilisation, mais capable d'une belle croissance et d'un rôle singulièrement original dans l'évolution de l'humanité.

## II

Le christianisme produisit en Gaule une transformation morale encore plus importante. Les Gaulois y étaient peut-être préparés d'avance par un profond sentiment religieux; ils n'adoraient d'abord que les forces de la nature, comme la plupart des populations primitives; et leurs fêtes les plus solennelles étaient celle de l'année nouvelle avec la cueillette du gui, symbole de la renaissance prochaine de la nature, et celle du soleil au commencement de l'été. Mais leurs druides paraissent leur avoir enseigné peu à peu d'autres croyances, comme celle de l'immortalité de l'âme: on raconte que dans certaines tribus cette croyance était si solide que le créancier parfois consentait à des échéances de l'autre monde.

Après la conquête, les Gaulois adoptèrent les dieux de Rome, mais plutôt par discipline et par admiration de leur intérêt poétique, que par une foi sincère. Et ces dieux, venus

de la Grèce, et déjà dépaysés en Italie, n'eurent pas le temps de faire en Gaule une longue fortune.

Ils s'y montrèrent tout à fait inférieurs à leur tâche, et n'offrirent aucun refuge à la détresse des Gaulois ou des Gallo-Romains lorsqu'après la prospérité vinrent les épreuves des invasions barbares. Car dès le III<sup>e</sup> siècle, aussitôt après les Antonins, les frontières de l'Empire, mal défendues, commencèrent de fléchir sous la poussée des Germains. La prospérité des terres romaines les attirait, car elle contrastait étrangement avec la misère de leurs forêts et de leurs marécages ; ils étaient entraînés invinciblement vers les pays du soleil et de la civilisation ; ils passèrent grâce à la faiblesse des empereurs des derniers siècles, grâce aux dissensions intestines où se dissolvait peu à peu la force de l'État romain.

Dès lors les Gallo-Romains furent ruinés par les impôts ; il y eut parfois deux, puis quatre empereurs ; les impôts furent doublés et quadruplés. Le désordre général compromit le développement de l'agriculture et du commerce ; la fortune publique et toutes fortunes privées furent menacées. Rien ne pouvait être plus avantageux à la propagande chrétienne.

Le christianisme en effet était entré en Gaule dès le siècle des Antonins, et l'Église de Lyon, avec son évêque Saint-Pothin, avait été décimée en 177 par la persécution de Marc-Aurèle. Mais c'est surtout au III<sup>e</sup> et au IV<sup>e</sup> siècle que s'acheva presque complètement la conversion de la Gaule : au III<sup>e</sup> siècle, quelques villes furent gagnées au Christ par des apôtres dont la légende a exalté les vertus, comme saint Trophime à Arles, saint Martial à Limoges, ou saint Denis à Paris. Au IV<sup>e</sup> siècle le triomphe du christianisme, sous les empereurs Constantin et Théodose, assura le succès définitif des missionnaires chrétiens en Gaule. Le nom de saint Martin, qui devait rester si populaire à travers tout le moyen âge, personnifie cette complète conversion de la Gaule à la religion du Christ ; il fonda en effet, aux monastères de Ligugé et de Marmoutier, les séminaires d'où sortirent la plupart des prêtres et des évêques qui achevèrent l'organisation de l'Église chrétienne en Gaule.

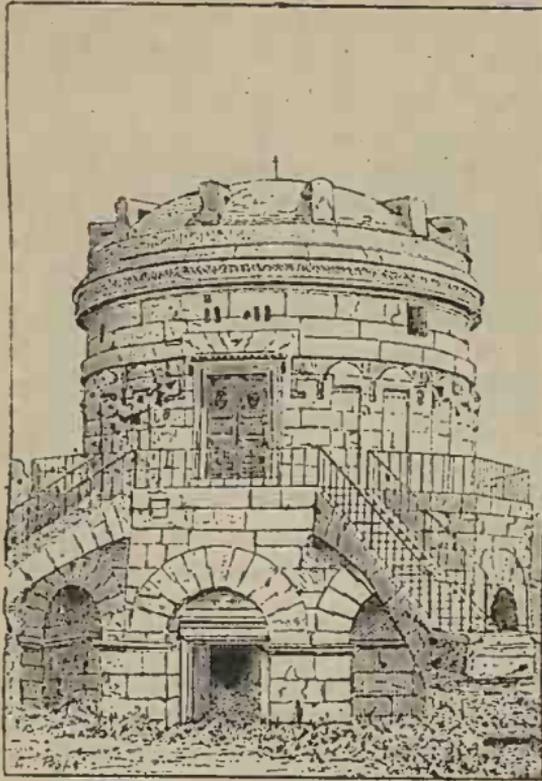
Le clergé séculier institua les Églises nouvelles dans les cadres administratifs de l'Empire. Il y eut essentiellement un archevêque par province, un évêque par cité, car les cités étaient en moyenne grandes comme nos départements ; il y en avait environ 120 jusqu'à la frontière du Rhin ; ainsi lorsque l'Empire eut disparu tout à fait, les divisions ecclésiastiques, qui s'étaient calquées sur ses divisions administratives, en conservèrent le souvenir à travers les siècles jusqu'à la Révolution française.

Le clergé régulier fut moins sédentaire. Tenus au couvent sous une discipline rigoureuse, astreints à de rudes travaux par la règle bénédictine, les moines ne cessèrent alors, pendant des siècles, de pousser toujours plus loin la conquête chrétienne. Ils s'en allaient à travers les contrées encore incultes et païennes ; ils défrichaient la terre, ils enseignaient les hommes, ils reculaient d'année en année à travers la barbarie les frontières de la civilisation. Les monastères de la Gaule fournirent un fort contingent à cette armée d'apôtres ; car elle fut désormais profondément et ardemment chrétienne. Elle se couvrit de basiliques ; il n'en reste aujourd'hui presque aucune trace ; car elles étaient en bois, et elles ont fait place plus tard à des constructions plus durables. C'est que l'Église ne fut pas aussitôt de force à dompter la barbarie. Elle ne put pas empêcher les ruines de l'invasion. Il fallut de longs siècles à l'instruction des Germains.

La lente infiltration des Germains dans l'Empire romain, qui n'avait pas cessé pendant le III<sup>e</sup> et le IV<sup>e</sup> siècle, avait été onéreuse aux populations. La grande invasion du V<sup>e</sup> siècle fut un désastre général, surtout en Gaule. En 406, les Alains, les Suèves, les Vandales, franchirent le Rhin et traversèrent, en pillant et brûlant, tout le pays jusqu'aux Pyrénées : ce fut une catastrophe irréparable. Près de cinquante ans après, en 451, les Huns d'Attila arrivèrent à leur tour de l'Est, par Metz, excitèrent une terreur plus grande encore sur leur passage, échouèrent devant Orléans, retournèrent sur leurs pas par les plaines entre Châlons-sur-Marne et Troyes, où ils furent écrasés ; ils renversèrent dans toute cette région à peu près tout ce que les Vandales avaient laissé debout.

Toute la prospérité matérielle que la Gaule devait au gou-

vement romain fut ruinée; les villas, les églises, les monuments furent détruits; les récoltes des campagnes furent brûlées, les villes furent comme rasées, et en effet pendant plusieurs siècles il n'y eut plus de grandes villes en



Le tombeau de Théodoric, à Ravenne.  
[Aujourd'hui Église Santa-Maria-della-Rotonda.]

Gaule. Du temps de la « paix romaine » il ne resta déjà que des monuments mutilés.

D'autres Barbares vinrent en Gaule qui s'y établirent et y montrèrent des goûts moins sauvages. Les Wisigoths se fixèrent autour de Toulouse et lui conservèrent quelque temps une fortune encore brillante. Les Burgondes occupèrent la vallée de la Saône et s'y adonnèrent bientôt aux travaux des champs. Le roi des Ostrogoths, THÉODORIC, fonda un moment un puissant royaume en Italie. Mais ils étaient

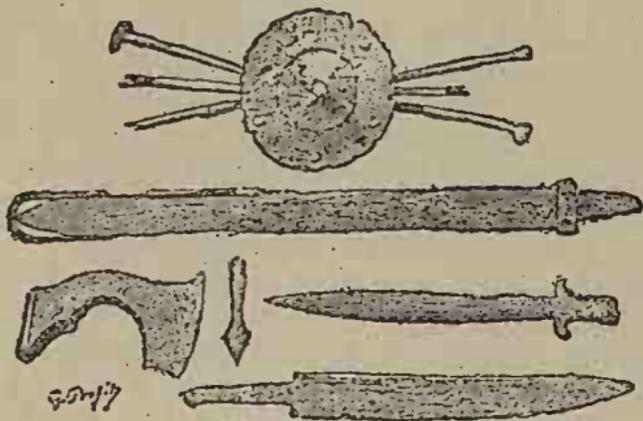
*ariens*. Convertis au christianisme par les disciples du prêtre Arius, comme lui ils niaient la divinité du Christ et la présence réelle dans le sacrement de l'Eucharistie. Or l'Église fut toujours impitoyable aux hérétiques, plus même qu'aux infidèles, qu'elle a toujours l'espérance de convertir. Puissante dans toute la Gaule, plus puissante que jamais par la ruine des institutions civiles de l'Empire, elle combattit de toute son influence les Burgondes et les Wisigoths et attendit l'occasion de renverser leurs royaumes.

SAINT RÉMI, évêque de Reims, se mit d'accord avec CLOVIS, le roi des Francs, qui ravageait la Gaule du Nord. Ce païen fut gagné par les habiles paroles de l'évêque. Il se fit baptiser avec ses guerriers en 496. Dès lors la Gaule était à lui; les évêques partout l'aidèrent à vaincre ses rivaux. Il vainquit les Burgondes et commença le démembrement de leur royaume qui fut détruit par ses fils. Il vainquit les Wisigoths et les rejeta au delà des Pyrénées. Les évêques le couvrirent de titres romains, patrice, consul; il en fut fier; il leur donna des terres et des églises.

L'alliance de l'Église fit la grandeur du royaume franc, et donna à la Gaule, après le désordre des invasions, une nouvelle organisation politique. Les rois mérovingiens eurent, par elle et par leur vigueur guerrière, un empire très étendu, ils régnèrent sur toute la Gaule jusqu'au Rhin; ils rejetèrent les autres tribus germaniques au-delà du fleuve; ils conquièrent la Thuringe; ils portèrent leurs frontières jusqu'à la Bohême. Pendant un siècle environ, le VI<sup>e</sup>, le royaume franc fut un véritable Empire. Ils s'essayèrent à gouverner à la façon des empereurs romains; ils admirèrent beaucoup le système des impôts, qu'ils n'avaient point connu dans les forêts de la Germanie; ils pensèrent le conserver, mais leurs guerriers ne s'y prêtèrent pas, et l'on vit le roi Chilpéric brûler le cadastre pour leur complaire; l'organisation financière de Rome disparut et pendant des siècles les rois francs n'eurent d'autres ressources que les revenus de leurs domaines: ce qui devait avoir les plus graves conséquences, car ils étaient ainsi privés de l'instrument essentiel de tout gouvernement. Cependant ils se croyaient les vrais successeurs des empereurs: Chilpéric était très fort en grammaire latine;

Brunehaut restaurait avec grand soin les voies romaines depuis longtemps abandonnées. Ils étaient vêtus souvent à la manière des empereurs; ils avaient des loges et des diadèmes, des monnaies plus ou moins correctement frappées; ils avaient de grands fonctionnaires, de grands officiers; ils avaient un palais, *palatium*.

Mais ce *palatium* était une ferme, ou, comme on disait



Armes franques, d'après la *Normandie souterraine*, de l'abbé COCHET.

alors, une *villa*, par exemple la villa de Berny, qui fut la résidence du roi Clotaire. Les mœurs de ces rois étaient grossières; Frédégonde, dont Chilpéric fit une reine, était une servante de basse-cour. Leurs règnes sont pleins de crimes affreux : massacre des enfants de Clodomir par leurs oncles, assassinat de Galeswinthe, assassinat de Sigebert, exécution de Brunehaut. Ils n'avaient pas la moindre notion de l'État; ils se partageaient le royaume entre frères, comme s'il s'était agi d'un héritage privé.

Les lois de ce temps, comme la loi salique, sont toutes primitives; elles sont très courtes; elles ne supposent pas entre les Francs des relations très civiles; elles ne contiennent guère que des règles de procédure et le tarif des peines destinées à protéger les personnes et les biens; elles énumèrent les peines qui seront infligées pour un doigt coupé, pour un œil crevé, pour une jambe brisée, pour le meurtre d'un

comte, ou d'un évêque, ou d'un homme libre, ou d'un serf; car la pénalité varie avec la qualité de la victime; et consiste le plus souvent en une compensation pécuniaire (*Wergeld*); ce qui indique une notion très rudimentaire de la justice et du droit. On sait d'ailleurs les moyens imaginés pour la découverte des coupables, les épreuves judiciaires par le fer rouge, par l'eau bouillante, le duel de l'accusateur et de l'accusé. Par rapport au gouvernement et aux lois de Rome cela marque un recul de plusieurs siècles vers la barbarie.

L'Église n'avait pu qu'enseigner la foi chrétienne à ces barbares, et elle était une insuffisante barrière à leurs grossiers instincts. Elle-même faillit se perdre dans ces mœurs brutales; au VI<sup>e</sup> siècle le saint évêque GRÉGOIRE DE TOURS, qui nous a laissé une *Histoire des Francs* très remarquable, était un digne homme, mais accessible à toutes les superstitions, d'une mentalité très inférieure à celle de ses prédécesseurs. Les autres évêques de ce temps se mêlent aux luttes des rois et des leudes, aux crimes et aux intrigues.

Il semble ainsi qu'il ne reste plus rien de la transformation que la Gaule devait à Rome et au christianisme, qu'elle est redevenue aussi barbare qu'avant la conquête romaine. Cependant les leçons qu'elle a reçues ne seront pas perdues: elle est dès lors profondément pénétrée du sentiment chrétien et elle le dégagera lentement de la superstition; elle conserve, malgré l'ignorance des Mérovingiens, l'idée romaine du gouvernement. Grâce à l'alliance de l'Église désormais assurée, les Rois Très Chrétiens referont à travers les siècles la monarchie.

### III

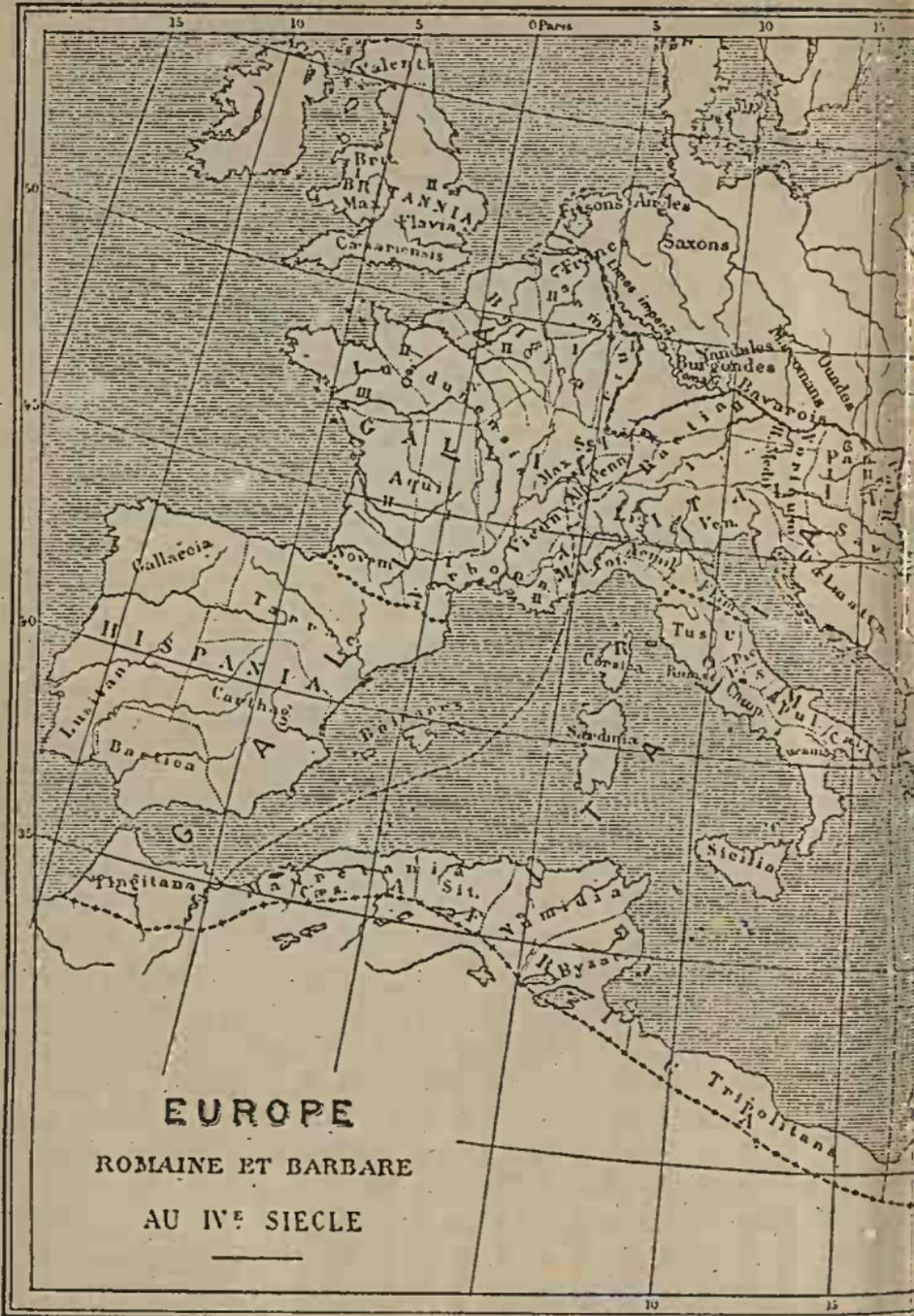
Dès le premier siècle, le christianisme s'était répandu dans tout l'Orient. Des Églises, bientôt nombreuses, avaient été fondées à Alexandrie, à Antioche et Ephèse, à Thessalonique et Corinthe. SAINT PAUL avait été le plus grand apôtre des « Gentils ». Dès le règne de Néron il y avait des chrétiens à Rome, on sait qu'ils y furent cruellement persécutés.

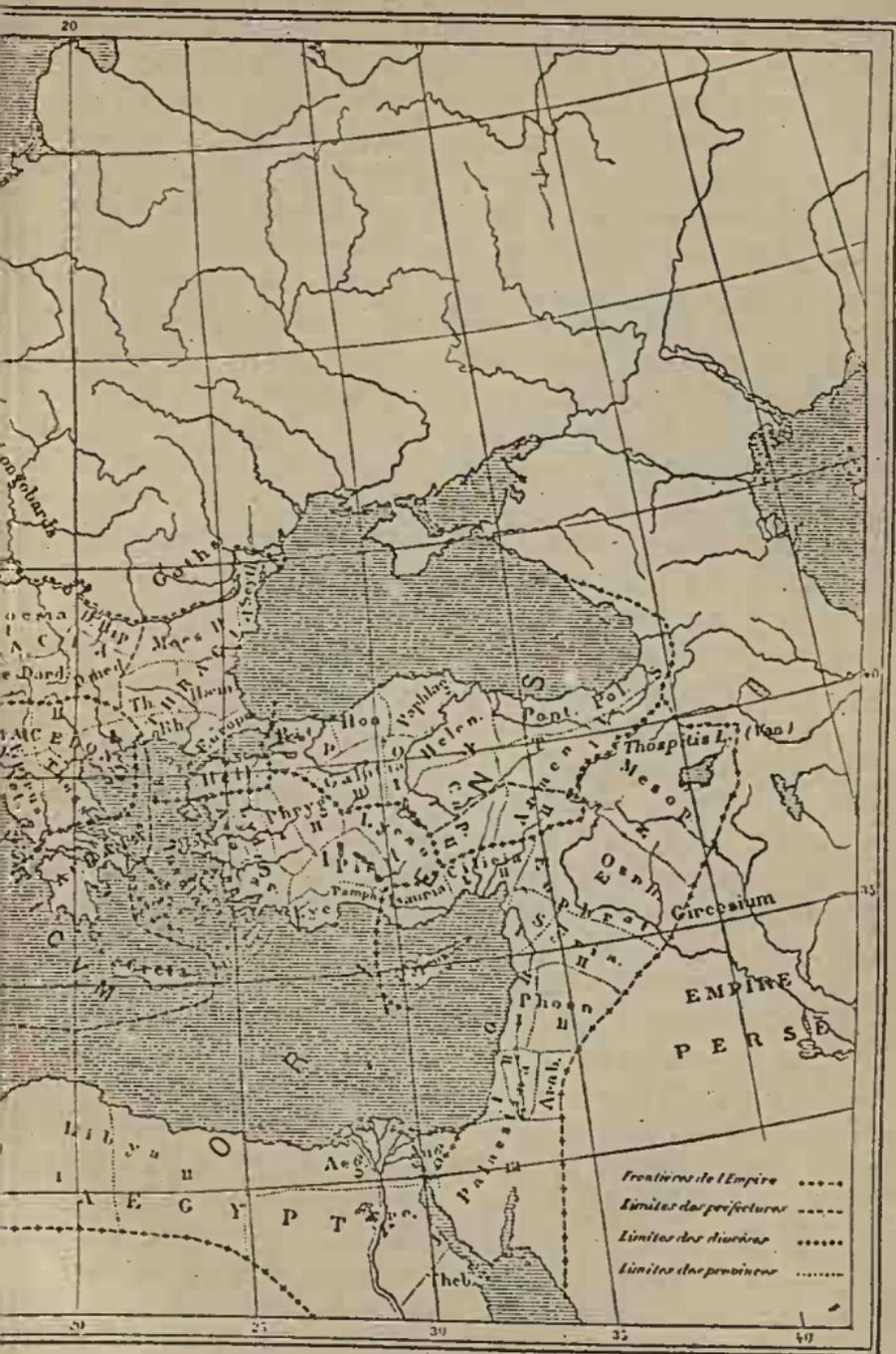
Au siècle suivant, l'Évangile fut porté de Rome en Espagne,

et surtout en Afrique; la religion du Christ fit de très rapides progrès dans cette province d'Afrique; il semble qu'elle voulût compenser la courte carrière qu'elle y devait avoir par un incomparable éclat. L'Église de Lyon date aussi du 1<sup>er</sup> siècle; ses fondateurs venaient directement de l'Orient par Marseille et la vallée du Rhône. La persécution de Marc-Aurèle ne la détruisit point, elle eut au contraire ensuite une plus ardente vitalité; et au 3<sup>ème</sup> siècle elle envoya des apôtres à travers toute la Gaule; il ne fallut que quelques générations pour que la Gaule fût entièrement conquise au Christ.

A la fin du 4<sup>ème</sup> siècle, vers l'an 395, au moment où par la mort de l'Empereur THÉODOSE, l'Empire romain se partageait en *Empire d'Occident* et *Empire d'Orient*, on peut dire que tout cet Empire était devenu chrétien. Certes dans les campagnes les plus reculées, le paganisme durait encore et il devait durer longtemps, même chez les convertis, sous la forme de croyances ou de cérémonies traditionnelles; mais le christianisme était bien devenu la religion de tout l'État romain; il y avait des Églises dans toutes les provinces et la grande majorité des citoyens romains professaient la doctrine de la Galilée.

Il fut bientôt facile de remarquer quelque rivalité entre Rome et Constantinople, l'ancienne et la nouvelle capitale. Parce qu'il siégeait dans la résidence de l'Empereur, le patriarche de Constantinople pensa avoir une certaine autorité sur tous les autres dignitaires de l'Église, ou du moins une autorité égale à celle de l'évêque de Rome; il se fit appeler le patriarche œcuménique, ce qui veut dire le patriarche universel. Mais il ne fut même pas capable de contenir les nombreuses hérésies que l'esprit subtil des Grecs suscitait autour de la vraie doctrine et qui risquaient d'en compromettre tout l'avenir. C'est de Constantinople en particulier que sortit l'hérésie d'Arius, qui fut enseignée au 4<sup>ème</sup> siècle aux barbares du voisinage, notamment aux Wisigoths, Ostrogoths, et qui leur valut la haine acharnée de l'Église catholique dans tous les pays où ils passèrent ensuite. L'évêque de Rome finit par imposer sa suprématie spirituelle au patriarche de Constantinople, mais ce ne fut pas pour





longtemps : le schisme politique entre Rome et Constantinople devait finir par produire le schisme religieux entre l'Église romaine et l'Église grecque, et il ne fut plus ensuite possible de le réparer.

Cependant l'Église de Rome n'avait pas cessé de grandir. Rome avait été si longtemps la capitale de l'Empire, la maîtresse du monde, qu'elle était demeurée comme « le lieu du commandement ». Plus encore, elle était l'Église de saint Pierre, le prince des apôtres, et elle s'enorgueillissait de posséder son tombeau ; ce souvenir fut soigneusement entretenu par les papes. La ville de saint Pierre devait donc être la capitale de toute la chrétienté, et le pape y apparut à la fois comme le successeur de l'Empereur, qui ne quittait plus Constantinople, et comme le successeur de Pierre. De bonne heure aussi, comme par l'effet de la discipline qui avait toujours caractérisé le gouvernement romain, le pape de Rome prit à l'égard des hérésies, quelles qu'elles fussent, la position la plus ferme et s'enferma strictement dans la lettre du *Credo* du Concile de Nicée. En lui se retrouvait « le génie romain, étroit, mais précis et pratique » ; il fonda son autorité spirituelle sur ces deux piliers : la primauté de l'Église de Pierre et la fixité de la foi.

Parmi les papes des premiers siècles, LÉON I<sup>er</sup>, surnommé le Grand, s'était déjà rendu illustre, en 451, en arrêtant l'invasion d'Attila en Italie : on racontait qu'il s'était porté devant la horde des Huns et qu'il l'avait fait reculer par le spectacle de sa dignité souveraine. Mais en vérité le premier grand pape de l'Église romaine fut GRÉGOIRE LE GRAND (590-604). A ce moment les Lombards venaient de s'établir dans le nord de l'Italie, et par eux les communications se trouvaient rompues entre Rome et Constantinople, en sorte que le pape était désormais tout à fait indépendant de l'Empereur. Ainsi Grégoire le Grand, porté au trône pontifical par l'acclamation du peuple romain, n'eut pas à demander à l'Empereur la confirmation de son titre. Il fut appelé le « Consul de Dieu », et en effet à Rome il n'eut que Dieu pour chef.

C'est pourquoi il prit très fermement en mains le gouvernement de l'Église. Il n'y fut pas beaucoup aidé par les évêques ; à cette date, le clergé séculier vit et s'endort quelque

peu sur les résultats acquis, se laisse même gagner par la grossièreté des mœurs barbares. C'est à cette époque au contraire que le clergé régulier fut organisé en une milice toute prête pour le service de l'Église. Ce fut l'œuvre très remarquable de SAINT BENOÎT DE NURSIE. Retiré près de Rome au monastère du Mont-Cassin, il fut ému des aberrations de mysticisme, de privations et de macérations, auxquelles s'abandonnaient certains solitaires avides de gagner ainsi le ciel, comme ceux qui se retiraient au désert pour vivre parmi les bêtes sauvages, comme ce saint Siméon le Stylite, qui vécut quarante ans au sommet d'une colonne parmi les témoignages d'admiration de ses contemporains. Saint Benoît donna à ses moines d'admirables règlements. Il les obligea naturellement à la servitude morale absolue à l'égard de leurs supérieurs et surtout du pape; mais encore il leur imposa à tous la loi du travail, manuel ou intellectuel; dès lors ils furent occupés au défrichement des terres incultes ou à la transcription des manuscrits. Les *Bénédictins* accomplirent une œuvre considérable, car leur règle ne tarda pas à être introduite dans presque tous les monastères de l'Occident; leurs copistes ont conservé un grand nombre des œuvres de l'antiquité, même profane, leurs laboureurs ont poussé la charrue à travers les forêts et les marais, ont fondé des villes et des villages en grand nombre; la plupart des pays qui sont sous l'invocation d'un saint ont une telle origine. Grégoire le Grand employa beaucoup les moines de Saint-Benoît à la conversion des peuples encore païens et à l'affermissement de son autorité sur l'Église.

Il y fut aussi aidé par quelques femmes illustres; les femmes en effet sont plus accessibles au mysticisme de la foi, plus émues de la misère des petits, plus dévouées à leur porter les consolations de l'espérance. La reine des Lombards, THÉODELINDE, commença la conversion des guerriers de son mari, le roi Autharic; elle fut comme la Clotilde de ce peuple. Grégoire eut aussi une correspondance amicale avec Brunehaut; il eût voulu par elle assurer son autorité sur l'Église franque, dont les sièges épiscopaux n'avaient pas été fondés par Rome et ainsi conservaient une réelle indépendance. Il ne réussit pas parfaitement, et jusqu'au xix<sup>e</sup> siècle

l'Église franque, qu'on appellera plus tard l'Église gallicane, devait demeurer jalouse de ses libertés.

Le pape Grégoire I<sup>er</sup> fut préoccupé aussi de détruire l'arianisme ; il y obtint de grands succès. Les Burgondes, d'ailleurs peu nombreux, petite minorité perdue dans la masse des populations catholiques, se soumirent au dogme de l'Église romaine ; on se souvient d'ailleurs que cette conversion était commencée depuis longtemps et que Clotilde, la femme de Clovis, nièce d'un roi burgonde, était déjà catholique. Les Wisigoths, refoulés au sud des Pyrénées, n'y restèrent pas non plus fidèles à l'arianisme ; une fille de Brunehaut, Ingonthe, mariée à un de leurs rois, y fut une alliée dévouée du Saint-Siège. Le pape eut aussi une correspondance assidue avec le roi de Tolède, RECCARED, qui dès son avènement adopta le catholicisme ; il lui envoyait des reliques dont le roi se montrait très reconnaissant ; il le témoignait par d'autres cadeaux, des vêtements et vases précieux, et il laissait au pape une grande autorité sur les évêques de son royaume. L'Espagne des Wisigoths fut aussitôt remarquable par son zèle catholique. Les Juifs, dont la loi romaine avait respecté la foi, commencèrent d'être persécutés ; ils furent exclus des fonctions publiques ; ils furent parfois baptisés de force ; le concile de Tolède en 694 ordonna la confiscation de leurs biens et l'instruction de leurs enfants dans la religion chrétienne à partir de l'âge de sept ans. L'Inquisition plus tard devait encore perfectionner cette politique de persécution ; en attendant, la conquête de l'Espagne par les musulmans allait donner aux dissidents quelques siècles de tolérance.

La papauté sous Grégoire le Grand et ses successeurs se préoccupa surtout de la conversion et de l'éducation des races germaniques, c'est-à-dire des Angles et des Saxons qui venaient de s'emparer de la Grande-Bretagne, et des Germains de la rive droite du Rhin.

Les Angles et les Saxons, qui habitaient d'abord sur les côtes de la mer du Nord, dans le pays des embouchures du Weser et de l'Elbe, avaient été entraînés, par le mouvement général de l'invasion, jusque sur les rivages de la Grande-Bretagne orientale. Ils en entreprirent la conquête qui fut

de dure, à cause de la vaillante résistance des Bretons sous le roi ARTHUR ; la légende ensuite transmet à la postérité les exploits de ce héros. Arthur fut vaincu, les Bretons crurent longtemps qu'il s'était caché dans une caverne du pays de Galles et qu'il en sortirait un jour invincible pour chasser l'envahisseur. Arthur ne reparut point et les Anglo-Saxons demeurèrent les maîtres de la Grande-Bretagne. C'est alors qu'un grand nombre de Bretons, passant la Manche, se réfugièrent dans notre Armorique, qui put être appelée désormais la Bretagne.

Les Anglo-Saxons conservèrent en Grande-Bretagne leurs croyances païennes ; ils adoraient, comme les autres Germains, le dieu suprême ODIN, le dieu du soleil et de la guerre, qui chevauche à travers les nuées sur un cheval à crinière d'or comme les rayons du soleil. Ils espéraient gagner dans les combats le paradis du *Wahl-Halle*, le séjour des vierges guerrières, les *Walkyries*, où l'on passe les jours à se battre, les nuits à boire l'hydromel dans le crâne des ennemis morts, ce qui est évidemment un plaisir ineffable. C'étaient encore au ix<sup>e</sup> siècle les croyances des Normands qui envahissaient la France.

Cependant le christianisme avait gagné l'Irlande ; il y demeura quelque temps isolé par l'invasion anglo-saxonne ; il en prit des caractères plus originaux que sur le continent ; il eut ses cérémonies particulières, ses fêtes, par exemple sa manière spéciale de célébrer les Pâques. C'est pourquoi les Irlandais affirmèrent que leur christianisme leur avait été enseigné directement par le Saint-Esprit, et leur patron, SAINT PATRICK, qui vivait au v<sup>e</sup> siècle, avait, selon eux, reçu sa mission d'en-haut. Quoi qu'il en soit, ce saint Patrick paraît avoir soutenu contre les Druides de l'Irlande une lutte glorieuse ; il fonda la première église chrétienne de l'île à Armagh, dans l'Ulster. Après lui, les Irlandais furent en grand nombre de courageux apôtres de la religion du Christ ; leurs monastères furent pleins d'ardents missionnaires. SAINT COLOMBA passa en Écosse et par sa vaillance il en assura la conversion. SAINT COLOMBAN prêcha parmi les Burgondes et les populations du Rhin moyen ; il fonda le monastère de Luxeuil. Il y eut aussi dans les couvents irlandais des savants

illustres, comme SCOT ÉRIGÈNE, qui fut au IX<sup>e</sup> siècle un rénovateur de la philosophie grecque. Les moines d'Irlande essayèrent naturellement de convertir les Anglo-Saxons, leurs voisins. Ils n'y réussirent point. Depuis le temps d'Arthur, il y avait sans doute trop de haines entre les Celtes et les Anglo-Saxons ; d'ailleurs il y eut toujours entre eux les plus graves incompatibilités.

Un jour que Grégoire le Grand passait à Rome sur le marché aux esclaves — car on vendait des esclaves à Rome encore, — il y vit des enfants d'une grande beauté, le teint blanc, les yeux bleus, de longs cheveux blonds. Il s'étonna et demanda de quelle race ils étaient ; on lui dit : « Ce sont des Angles (en latin *Angli*). — En effet, reprit-il, ils sont beaux comme des *anges* (*angeli*). Et comment s'appelle leur pays ? — *Deira*<sup>1</sup> (c'est une région de la Grande-Bretagne voisine d'York). — Le Seigneur, s'écria Grégoire, changera pour eux son *ire* (sa colère) en miséricorde. Et leur Roi, quel est son nom ? — *Ælla*. — Alleluia ! triompha le pape, nous ferons en sorte qu'on chante chez eux l'Alleluia du Seigneur. » Il racheta les petits esclaves ; il les fit instruire dans la foi chrétienne. Il organisa une mission évangélique de 40 moines sous la conduite d'un prieur, SAINT AUGUSTIN. Il les envoya en Grande-Bretagne. Il leur donna les plus sages instructions. « On ne monte point par bonds au sommet d'une montagne. » Il leur recommandait de ne point renverser les temples païens, mais de les conquérir, après les avoir bénis, au service du vrai Dieu, de respecter autant que possible les habitudes des populations : « C'est en leur réservant quelque chose pour la vie extérieure que vous les conduirez plus aisément à goûter les joies intérieures. »

La mission de saint Augustin fut tout à fait fructueuse. Elle fut soutenue par une pieuse femme, Berthe, fille du roi Caribert, un petit-fils de Clovis, qui avait épousé le roi du Kent, Ethelberg. Chrétienne auprès de lui, comme Clotilde autrefois, elle le convertit. Aussi saint Augustin fut-il bien accueilli. Il fonda une première église à *Cantorbery*, et elle fut dès lors l'église primatiale de l'Angleterre ; il fonda un

<sup>1</sup> *Ira* signifie colère en latin, — *de ira* signifie par colère.

autre évêché à York. La conversion totale du pays fut très rapide, plus rapide même que la conquête de l'armée romaine au temps d'Agriola. Le pape divisa le pays conquis en provinces comme faisaient autrefois les Empereurs. L'Angleterre fut une province du Saint-Siège.

Il fut difficile d'accorder la nouvelle Église chrétienne d'Angleterre avec l'Église chrétienne d'Irlande. Il y fallut des débats longs et passionnés, des violences même. Enfin en 664 la réconciliation s'acheva, et les deux Églises unies ne furent plus rivales que de zèle et de science. La règle bénédictine y inspira comme ailleurs de beaux travaux, une admiration parfois naïve des chefs-d'œuvre de la langue latine ; dès la fin du VII<sup>e</sup> siècle, BÈDE LE VÉNÉRABLE écrivit une *Histoire ecclésiastique des Anglais* qui a de la valeur. ALCUIN, qui devait être célèbre au palais de Charlemagne, était originaire d'York. La barbarie s'éclairait de la lumière antique.

Il sortit surtout des monastères anglo-saxons, comme des monastères irlandais, de hardis missionnaires tout prêts à conquérir à l'empire du Saint-Siège de nouvelles provinces.

Le plus illustre fut Winfried, plus connu sous le nom de SAINT BONIFACE. Il fut le plus remarquable des missionnaires de la Germanie et par là l'initiateur principal de la civilisation en ce pays. Son rôle est donc des plus importants dans l'histoire de la civilisation européenne.

Il commença son apostolat en Frise, avec un de ses compatriotes, saint Willibrod. Ensuite il se présenta au pape Grégoire II qui le chargea de pénétrer au cœur même de la Germanie et lui donna le pallium d'investiture comme archevêque à Mayence, primat de Germanie, avec le droit de fonder des évêchés nouveaux au fur et à mesure de la conversion du pays. Saint Boniface reprit les traces des légions romaines et ouvrit la voie aux guerriers de Charlemagne. Charles-Martel lui donna de curieuses lettres d'introduction parmi les chefs de la Germanie : « Sachez que l'homme apostolique, notre Père en Jésus-Christ, l'évêque Boniface, est venu vers nous et nous a demandé de le placer sous notre sauvegarde de protection. Que nul n'ose lui être contraire ou lui porter dommage, et qu'il demeure en tout temps tranquille. Pour que cela paraisse plus certain, nous avons,

aux yeux de tous, souscrit ces lettres de notre propre main, et les avons scellées de notre anneau. » Boniface eut en effet les meilleurs rapports avec les descendants de Peppin d'Ilé-ristal, avec Charles-Martel et Peppin le Bref, et il contribua puissamment à la fondation de la dynastie carolingienne. C'était la consécration de l'alliance entre les Carolingiens et la papauté qui allait d'abord y gagner la fondation définitive de son pouvoir temporel à Rome.

Mais l'œuvre de saint Boniface fut surtout remarquable en Germanie. Il poursuivit pendant plusieurs années en Thuringe et Hesse une admirable campagne de prédication chrétienne ; sur son chemin les conversions se multipliaient : il avait le don de susciter autour de lui les vocations apostoliques, et avec lui des moines et des nonnes fondaient avec ardeur les églises et les couvents. Une sainte femme, ЛЮБА, qui fut l'amie mystique de saint Boniface, qui le soutint parfois dans sa tâche par le plus beau courage au milieu des épreuves, doit être associée à sa gloire, car elle conduisit cette pieuse croisade avec une merveilleuse constance.

En dehors de l'archevêché de Mayence, la principale fondation de saint Boniface fut celle de l'abbaye de *Fulda*. Il en chargea son disciple le plus aimé, STURM. Sturm s'enfonça au cœur de la forêt germanique, et il chercha longtemps le lieu le plus favorable où pût s'élever ce monastère sur lequel Boniface fondait les plus grandes espérances. Il s'arrêta enfin sur les bords de la Fulda, non loin du chemin que suivaient les marchands pour aller de Mayence vers les régions de la Thuringe : c'est encore une des grandes routes qui traversent l'Allemagne. Il en prit possession avec sept moines au mois de mars 744 ; deux mois après saint Boniface vint bénir l'emplacement et surveiller la construction.

La prospérité du nouveau monastère fut rapide et brillante ; toute la forêt voisine fut défrichée et remplacée par des champs fertiles qui firent l'admiration des barbares et les convertirent à des mœurs plus douces. D'année en année des moines quittaient le couvent et s'en allaient plus loin fonder d'autres couvents et des évêchés, bâtir partout les

églises du Christ. Ainsi furent institués dans les années suivantes les évêchés de Ratisbonne, Freising, Salzbourg, tout le long du Danube, sur l'emplacement qu'occupaient autrefois les légions impériales chargées de la garde du fleuve : c'était, au nom du Saint-Siège, une sorte de reconquête romaine : elle devait être durable.

Saint Boniface ne put pas pousser très loin sa prédication au nord du Mein, parmi les « féroces Saxons » ; il y fallut de plus rudes apôtres, qui furent les guerriers de Charlemagne. Le domaine qu'il conquit à l'Église de Rome fut essentiellement le pays compris entre Mayence et Salzbourg, c'est-à-dire à peu près ce que nous appelons l'Allemagne du Sud. Il mourut martyr. Dans sa vieillesse, il voulut retourner parmi les barbares Frisons où il avait commencé sa carrière ; au bout de peu de temps, il fut pris et massacré avec ses compagnons (755).

A cette date, et grâce à lui notamment, l'Église de Rome avait presque reconstitué à son profit l'ancien Empire romain d'Occident. Car, par son alliance avec les Carolingiens, elle avait pris de l'autorité sur le clergé de France ; par la conversion des Wisigoths elle avait régné un moment sur l'Espagne, mais les Arabes venaient de s'en emparer. La papauté était maîtresse encore de la Grande-Bretagne et de l'Irlande d'une grande partie de la Germanie, sinon du pays des Saxons ; son empire s'étendait des Pyrénées au Mein, de l'Océan Atlantique à Salzbourg, vers l'Autriche actuelle. Certes elle n'avait pas réparé les ruines de l'invasion barbare ; elle avait du moins adouci quelque peu dans la foi chrétienne les mœurs des Germains ; elle avait commencé de les introduire dans la société civilisée ; elle inaugurerait l'histoire de leur civilisation.

Cependant, le christianisme était alors ruiné en Orient, en Asie et en Afrique, à son berceau même, par la conquête musulmane. Ainsi le patriarche de Constantinople, fort inférieur en puissance à celui qu'il appelait l'évêque de Rome, n'étendait plus son autorité religieuse que sur les débris de l'ancien Empire d'Orient. Un peu plus tard seulement, au IX<sup>e</sup> et au X<sup>e</sup> siècle, lorsque la conquête arabe se fut arrêtée, Constantinople envoya dans l'Europe orientale, en Bulgarie,

en Bohême, en Russie, des missionnaires qui lui donnèrent de nouvelles provinces ecclésiastiques. Alors le schisme était déclaré entre l'Église catholique de Rome et l'Église orthodoxe de Constantinople. Il y avait toujours eu, à travers les siècles, les plus grandes différences entre ce que nous appelons l'Orient et l'Occident, et leurs destinées ne cessèrent pas d'être distinctes.

---

## CHAPITRE XV

### L'ORIENT. CIVILISATION BYZANTINE ET ARABE

1. — L'art byzantin. — Sainte-Sophie.
2. — L'Islam. — La civilisation arabe.

L'Orient, c'est-à-dire les pays de la Méditerranée orientale, Égypte, Syrie, Asie Mineure, péninsule des Balkans, eut presque toujours des destinées distinctes de celles de l'Occident. Il était devenu par Alexandre le Grand le domaine de la langue et de la civilisation grecques. Puis il avait été conquis par Rome, mais il avait conservé sous la domination romaine la plus grande part de son originalité ; il avait même imposé sa culture à ses vainqueurs. C'est pourquoi la fondation de Constantinople avait été comme une restauration de la Grèce ; l'Empire d'Orient, séparé définitivement de l'Empire d'Occident en 395, fut à beaucoup d'égards un empire grec ; on ne tarda pas à l'appeler ainsi, jusqu'au jour où, réduit par des voisins belliqueux à l'étroit espace des environs immédiats de Byzance-Constantinople, il ne fut plus que l'empire byzantin.

Car une grande nouveauté vint modifier au moyen âge les caractères propres de la civilisation grecque en Orient ; ce fut l'intervention de l'élément arabe et de la religion musulmane, le triomphe de la race sémitique qui put donner pendant quelques siècles toute la mesure de sa valeur intellectuelle et morale. Il est vrai que les Arabes ne furent pas vraiment des créateurs, que même en religion, à plus forte raison en matière de culture artistique et scientifique, ils furent surtout d'habiles imitateurs et disciples des Persans et des Grecs, des Juifs et des Byzantins ; en sorte que la civilisation arabe ne fait pas contraste avec la civilisation byzan-

en Bohême, en Russie, des missionnaires qui lui donnèrent de nouvelles provinces ecclésiastiques. Alors le schisme était déclaré entre l'Église catholique de Rome et l'Église orthodoxe de Constantinople. Il y avait toujours eu, à travers les siècles, les plus grandes différences entre ce que nous appelons l'Orient et l'Occident, et leurs destinées ne cessèrent pas d'être distinctes.

---

## CHAPITRE XV

### L'ORIENT. CIVILISATION BYZANTINE ET ARABE

1. — L'art byzantin. — Sainte-Sophie.
2. — L'Islam. — La civilisation arabe.

L'Orient, c'est-à-dire les pays de la Méditerranée orientale, Égypte, Syrie, Asie Mineure, péninsule des Balkans, eut presque toujours des destinées distinctes de celles de l'Occident. Il était devenu par Alexandre le Grand le domaine de la langue et de la civilisation grecques. Puis il avait été conquis par Rome, mais il avait conservé sous la domination romaine la plus grande part de son originalité ; il avait même imposé sa culture à ses vainqueurs. C'est pourquoi la fondation de Constantinople avait été comme une restauration de la Grèce ; l'Empire d'Orient, séparé définitivement de l'Empire d'Occident en 395, fut à beaucoup d'égards un empire grec ; on ne tarda pas à l'appeler ainsi, jusqu'au jour où, réduit par des voisins belliqueux à l'étroit espace des environs immédiats de Byzance-Constantinople, il ne fut plus que l'empire byzantin.

Car une grande nouveauté vint modifier au moyen âge les caractères propres de la civilisation grecque en Orient ; ce fut l'intervention de l'élément arabe et de la religion musulmane, le triomphe de la race sémitique qui put donner pendant quelques siècles toute la mesure de sa valeur intellectuelle et morale. Il est vrai que les Arabes ne furent pas vraiment des créateurs, que même en religion, à plus forte raison en matière de culture artistique et scientifique, ils furent surtout d'habiles imitateurs et disciples des Persans et des Grecs, des Juifs et des Byzantins ; en sorte que la civilisation arabe ne fait pas contraste avec la civilisation byzan-

tine, elle a avec elle beaucoup de liens de parenté : ensemble elles constituent ce qu'il convient d'appeler la civilisation orientale, qui est un des éléments au moins les plus brillants de l'histoire générale de la civilisation.

## I

Lorsqu'à la fin du iv<sup>e</sup> siècle l'Empire d'Orient se distingua définitivement de l'Empire d'Occident<sup>1</sup>, il s'étendait de l'Adriatique à l'Euphrate, du Danube inférieur au Sahara. Sauf le royaume de Perse, il représentait à peu près l'ancien Empire d'Alexandre. Il eut peu à souffrir des invasions germaniques ; les Wisigoths d'Alaric le traversèrent en pillant, il n'y eut pas de la part des Germains d'autre grave alerte. Derrière eux vinrent ensuite les Slaves, les Bulgares, qui battirent plusieurs fois les murailles de Constantinople, mais qui furent toujours assez facilement écartés. Le voisinage des barbares tint cependant la ville dans une continuelle angoisse, qui fut pour quelque chose dans l'état de fièvre où souvent elle s'agita.

Théoriquement l'Empereur est l'élu de Dieu ; c'est un signe de Dieu qui l'a choisi pour l'Empire ; il est prédestiné dans les desseins de Dieu pour gouverner le monde comme l'œil pour diriger le corps ; entre la divinité et l'Empereur il n'y a pas d'intermédiaire. « Le Tout-Puissant, dit un empereur à son fils, te couvrira comme d'un bouclier, le Créateur te remplira de sa sagesse. Car lui-même t'a élu ; il t'a choisi avant ta naissance, et il t'a confié, comme au meilleur, sa royauté, et il t'a élevé comme une tour sur une colline, ou comme une statue d'or sur un socle de marbre, ou comme une ville sur une montagne, afin que les nations l'apportent des présents et que les habitants de la terre se prosternent

<sup>1</sup> Aux yeux des hommes du iv<sup>e</sup> siècle et des siècles suivants, l'Empire Romain subsistait toujours dans son unité, bien qu'il eût deux maîtres, l'un à Rome, l'autre à Constantinople. Mais en fait, les deux parties de l'Empire eurent des caractères et des destinées nettement séparés et divers, aussi peut-on leur conserver les qualifications d'Empire d'Orient et d'Empire d'Occident.

devant toi. » Ce père n'enseignait pas à son fils la modestie. Prêtres et moines multipliaient après l'avènement les prophéties ou les miracles qui l'avaient en toute certitude annoncé, accumulaient les plus effroyables anathèmes sur quiconque eût osé s'élever contre la majesté impériale, conspirer contre son autorité divine ; par eux aussi l'Empereur était devenu une divinité sur la terre. A cet égard il n'y a pas une grande différence entre ces empereurs byzantins et les grands rois de l'ancienne Perse.

Cependant, s'ils proclamaient avec cette énergie leur institution divine, c'est qu'ils avaient peur qu'on en doutât, car la succession au trône de Constantinople ne fut pas plus régulière qu'au trône de Rome ; elle revint souvent à des soldats de fortune, à des usurpateurs, à des conspirateurs qui profitaient d'une intrigue de cour, en attendant d'en pâtir. L'empereur Justin, oncle et prédécesseur de Justinien, avait été gardeur de cochons, et il eut de la peine à assurer son prestige. Il y eut beaucoup de crimes et de guerres civiles autour du palais impérial, ce fut spectacle ordinaire offert au peuple que celui de l'Empereur assis sur son trône les deux pieds sur la tête d'un rival que le hasard avait trahi. Plus tard on essaya d'établir une sorte de loi d'hérédité, en faveur des Porphyrogénètes, c'est-à-dire des fils d'Empereurs, nés dans la chambre de porphyre, la grande chambre des appartements impériaux ; il y eut ainsi un peu plus de régularité dans la succession ; mais il y eut encore bien du désordre. Le gouvernement impérial à Constantinople n'eut jamais de stabilité.

Les querelles civiles eurent souvent un caractère religieux. Autant Rome se montra fidèle au dogme catholique, attachée étroitement à la doctrine du concile de Nicée, autant l'Orient fut fertile en hérésies, ou du moins en interprétations de la doctrine ; il était impossible à l'esprit des Grecs de ne pas raisonner et discuter ; leur intelligence n'avait pas admis la forte discipline qui avait toujours caractérisé la société romaine. Il serait impossible de dire toutes les sectes qui se formèrent dans l'Empire d'Orient ; il en est quelques-unes qui ont duré. Les Nestoriens par exemple refusaient d'appeler Marie la mère de Dieu, ils ne l'appelaient que la mère du

tine, elle a avec elle beaucoup de liens de parenté : ensemble elles constituent ce qu'il convient d'appeler la civilisation orientale, qui est un des éléments au moins les plus brillants de l'histoire générale de la civilisation.

## I

Lorsqu'à la fin du iv<sup>e</sup> siècle l'Empire d'Orient se distingua définitivement de l'Empire d'Occident<sup>1</sup>, il s'étendait de l'Adriatique à l'Euphrate, du Danube inférieur au Sahara. Sauf le royaume de Perse, il représentait à peu près l'ancien Empire d'Alexandre. Il eut peu à souffrir des invasions germaniques ; les Wisigoths d'Alaric le traversèrent en pillant, il n'y eut pas de la part des Germains d'autre grave alerte. Derrière eux vinrent ensuite les Slaves, les Bulgares, qui battirent plusieurs fois les murailles de Constantinople, mais qui furent toujours assez facilement écartés. Le voisinage des barbares tint cependant la ville dans une continuelle angoisse, qui fut pour quelque chose dans l'état de fièvre où souvent elle s'agita.

Théoriquement l'Empereur est l'élu de Dieu ; c'est un signe de Dieu qui l'a choisi pour l'Empire ; il est prédestiné dans les desseins de Dieu pour gouverner le monde comme l'œil pour diriger le corps ; entre la divinité et l'Empereur il n'y a pas d'intermédiaire. « Le Tout-Puissant, dit un empereur à son fils, te couvrira comme d'un bouclier, le Créateur te remplira de sa sagesse. Car lui-même t'a élu ; il t'a choisi avant ta naissance, et il t'a confié, comme au meilleur, sa royauté, et il t'a élevé comme une tour sur une colline, ou comme une statue d'or sur un socle de marbre, ou comme une ville sur une montagne, afin que les nations t'apportent des présents et que les habitants de la terre se prosternent

<sup>1</sup> Aux yeux des hommes du iv<sup>e</sup> siècle et des siècles suivants, l'Empire Romain subsistait toujours dans son unité, bien qu'il eût deux maîtres, l'un à Rome, l'autre à Constantinople. Mais en fait, les deux parties de l'Empire eurent des caractères et des destinées nettement séparés et divers, aussi peut-on leur conserver les qualifications d'Empire d'Orient et d'Empire d'Occident.

devant toi. » Ce père n'enseignait pas à son fils la modestie. Prêtres et moines multipliaient après l'avènement les prophéties ou les miracles qui l'avaient en toute certitude annoncé, accumulaient les plus effroyables anathèmes sur quiconque eût osé s'élever contre la majesté impériale, conspirer contre son autorité divine; par eux aussi l'Empereur était devenu une divinité sur la terre. A cet égard il n'y a pas une grande différence entre ces empereurs byzantins et les grands rois de l'ancienne Perse.

Cependant, s'ils proclamaient avec cette énergie leur institution divine, c'est qu'ils avaient peur qu'on en doutât, car la succession au trône de Constantinople ne fut pas plus régulière qu'au trône de Rome; elle revint souvent à des soldats de fortune, à des usurpateurs, à des conspirateurs qui profitaient d'une intrigue de cour, en attendant d'en pâtir. L'empereur Justin, oncle et prédécesseur de Justinien, avait été gardeur de cochons, et il eut de la peine à assurer son prestige. Il y eut beaucoup de crimes et de guerres civiles autour du palais impérial, ce fut spectacle ordinaire offert au peuple que celui de l'Empereur assis sur son trône les deux pieds sur la tête d'un rival que le hasard avait trahi. Plus tard on essaya d'établir une sorte de loi d'hérédité, en faveur des Porphyrogénètes, c'est-à-dire des fils d'Empereurs, nés dans la chambre de porphyre, la grande chambre des appartements impériaux; il y eut ainsi un peu plus de régularité dans la succession; mais il y eut encore bien du désordre. Le gouvernement impérial à Constantinople n'eut jamais de stabilité.

Les querelles civiles eurent souvent un caractère religieux. Autant Rome se montra fidèle au dogme catholique, attachée étroitement à la doctrine du concile de Nicée, autant l'Orient fut fertile en hérésies, ou du moins en interprétations de la doctrine; il était impossible à l'esprit des Grecs de ne pas raisonner et discuter; leur intelligence n'avait pas admis la forte discipline qui avait toujours caractérisé la société romaine. Il serait impossible de dire toutes les sectes qui se formèrent dans l'Empire d'Orient; il en est quelques-unes qui ont duré. Les Nestoriens par exemple refusaient d'appeler Marie la mère de Dieu, ils ne l'appelaient que la mère du

Christ. Pendant plusieurs siècles on se battit à Byzance pour ou contre le *filioque* : le dogme catholique, fixé au concile de Nicée, et connu sous le nom de Credo, ou symbole des apôtres, enseigne la croyance au Saint-Esprit, complément de la Trinité divine, qui procède à la fois du Père et du Fils « qui ex Patre Filioque procedit ». Mais le prêtre Arius et ses disciples les Ariens refusaient de reconnaître le Fils comme égal au Père, comme consubstantiel à son père; ils supprimaient *Filioque*; ils admettaient que le Fils était *semblable* au Père [ὅμοιος], mais non pas le *même* que lui [ὁμοῦς]. De leur foi à celle des catholiques il y avait la différence d'un *iota*.

Ce grave débat bouleversa longtemps l'Église d'Orient, il gagna même l'Occident, les Wisigoths et les Ostrogoths ayant reçu la doctrine chrétienne par des prêtres ariens. En particulier Constantinople en fut pendant quelques années, au commencement du règne de JUSTINIEN, gravement troublée. Le lieu ordinaire des réunions de la population était l'*Hippodrome*, plus vaste et plus magnifique que le Colisée. L'Empereur y avait sa tribune, à dix mètres au-dessus de l'arène, en communication avec son palais, et il assistait aux courses ainsi sans sortir de ses appartements. Or les querelles religieuses pénétraient jusque dans l'enceinte de l'Hippodrome et, dans les premières années du règne de Justinien, l'immense multitude qui se pressait aux courses des chars se divisait en deux partis : les uns acclamaient les cochers à la casaque bleue, les autres les cochers verts; et on en était venu à appeler les catholiques les *Bleus* et les ariens les *Verts*. Justinien était avec les Bleus; les Verts s'en plaignaient et lui adressaient des reproches de plus en plus vifs. Le 13 janvier 532, l'Empereur venait de prendre place dans sa tribune; il fut interpellé par les Verts, qui le prièrent, puis le sommèrent de révoquer tel ou tel magistrat, de rapporter tel ou tel décret dont ils n'étaient pas contents. Justinien se retira dans son palais, et les portes de bronze de la tribune se refermèrent derrière lui. Sur son ordre trois des plus violents protestataires furent arrêtés, et sur-le-champ condamnés à mort; la foule les suivit au prétoire, au champ d'exécution, et furieuse les arracha au bourreau, s'arma, brûla le prétoire, et souleva dans toute la ville une émeute qui jus-

qu'au 18 janvier, parut triomphante. Le 18, la foule étant assemblée dans l'hippodrome, tumultueuse, Justinien parut dans la tribune, et demanda pardon, disant : « Je suis seul coupable ! Vous êtes tous innocents ! » On l'accueillit par des huées : « Tu mens, âne ! Mort à l'assassin ! » Et il dut fuir aussitôt et faire fermer encore les portes de bronze. Le peuple proclama alors un autre Empereur, Hypatius, neveu de l'empereur Anastase, l'amena à l'hippodrome, le hissa à la tribune impériale et lui adressa les hommages de circonstance. Justinien, épouvanté, séparé de l'émeute seulement par la porte de bronze, voulait se sauver, faisait préparer un vaisseau. Sa femme, l'impératrice THÉODORA, lui fit honte de sa faiblesse : « Ceux, dit-elle, qui ont porté la couronne ne doivent pas survivre à sa perte. Je prie Dieu qu'on ne me voie pas un jour sans la pourpre. Que la lumière s'éteigne pour moi quand elle cessera de me saluer du nom d'impératrice. Elle me plaît, cette antique parole, que la pourpre est un beau linéul. »

Et elle donna elle-même des ordres pour la résistance et la répression. Les rebelles étaient enfermés dans l'hippodrome, acclamant Hypatius. Trois mille soldats fidèles, commandés par Bélisaire, les y cernèrent, et pénétrant dans les gradins supérieurs, se mirent à cribler de flèches la foule entassée dans l'arène. Epouvantée, la foule se jeta sur les portes pour sortir ; elle ne put les forcer, et bientôt des tas de cadavres y firent une barrière infranchissable et horrible. Ce fut un carnage effroyable ; les soldats, des mercenaires barbares, se baignèrent littéralement dans le sang. Ils n'épargnèrent qu'Hypatius qui fut conduit à Justinien, longuement insulté par l'Empereur désormais courageux, puis conduit au supplice. Par tous ces traits, la grande sédition de 532 peut servir à caractériser le gouvernement impérial à Constantinople ; il faut considérer d'ailleurs que Justinien fut incontestablement le plus remarquable empereur de l'Empire byzantin, et qu'il y eut beaucoup d'autres Empereurs qui furent moins respectés et moins bien obéis. On en conclura que les Grecs furent toujours difficiles à gouverner.

Justinien, qui régna de 527 à 565 — il fut un contemporain des fils de Clovis, — fut un rude ennemi des Ariens,

même hors de son Empire. Ce furent ses généraux qui vainquirent les Vandales d'Afrique, puis les Ostrogoths établis en Italie, et son Empire s'étendit ainsi sur presque toutes les côtes de la Méditerranée. Ce fut comme une restauration de tout l'ancien Empire romain ; ce ne fut pas pour longtemps.

Plus tard, au VIII<sup>e</sup> siècle, pendant que les Arabes fondaient en courant un vaste Empire très redoutable à la chrétienté, les Grecs imaginèrent d'autres nouveautés. L'empereur Léon l'Isaurien, en 728, ordonna la destruction de toutes les images, peintures ou statues, représentant des saints ou des saintes ; il voyait dans le culte des images une nouvelle idolâtrie ; il eut beaucoup de partisans qui furent appelés les *iconoclastes* ou les briseurs d'images. Ce fut l'occasion d'un conflit avec la papauté qui condamna les iconoclastes comme hérétiques, et qui l'emporta après les Empereurs isauriens. Mais la séparation entre l'Église de Rome et celle de Constantinople était inévitable ; elle était dans l'histoire ; elle répondait à des différences anciennes et irrémédiables, qui expliquaient et jusqu'à un certain point autorisaient les prétentions du patriarche de Constantinople à l'indépendance à l'égard de Rome ; le *grand schisme*, entre les deux Églises, qui datait en vérité du jour où les papes avaient cessé de demander l'investiture impériale, fut consommé solennellement en 1054.

Pourtant il n'y avait pas d'opposition de doctrine entre l'Église grecque et l'Église romaine ; il n'y a quelque différence qu'au point de vue du culte extérieur, des fêtes et cérémonies, et l'Église grecque peut se dire justement orthodoxe. Elle travaille avec le même zèle que l'Église romaine à la conversion des païens ; elle y obtint des succès semblables. Pendant que Rome achevait, comme on l'a vu, d'enseigner les peuples germaniques, Constantinople enseignait les Slaves et demeurait à travers les siècles leur métropole vénérée, la capitale de leur foi. Même elle n'eut pas à subir de redoutables crises, comme la Réforme protestante du XVI<sup>e</sup> siècle. Il y a aujourd'hui plus de 100 millions d'orthodoxes. En dépit de ses querelles byzantines, Constantinople joua donc aussi un rôle considérable dans l'histoire de la civilisation, puisqu'elle fit l'unité morale de l'Orient. Pourtant le titre qu'a pris

chacune des deux Églises est à bien des égards significatifs : l'Église romaine est *catholique*, universelle. Elle a écarté toutes les discussions dogmatiques pour s'occuper de politique, d'action pratique et transformer la société humaine en une société chrétienne. L'Église d'Orient est qualifiée *orthodoxe*, parce qu'elle a toujours eu la passion des disputes théologiques, parce que c'est chez elle, dans ses conciles, que le dogme s'est élaboré, parce qu'elle a donné dans ses préoccupations la première place à la doctrine, tandis que Rome la donnait à la domination.

Le règne de Justinien fait d'autre part un contraste remarquable avec la barbarie germanique qui avait remplacé en Occident la civilisation romaine; ses travaux devaient même avoir l'action la plus lointaine sur l'avenir, car les empereurs romains, particulièrement les Antonins, n'avaient pas eu le temps d'achever l'organisation méthodique des institutions judiciaires des siècles précédents; ils l'avaient seulement commencée avec l'édit perpétuel. Justinien fit terminer cet immense travail par les jurisconsultes de son temps, dont le plus célèbre fut TRIBONIEN. Ce n'est pas qu'il faille louer toute l'œuvre alors accomplie : sous prétexte d'éviter désormais toute confusion, Tribonien fit détruire beaucoup des travaux des grands jurisconsultes qui l'avaient précédé, des grands classiques du droit, Salvius Julianus, Gaius, Papinien, Paul, Ulpien, et des études très remarquables ont ainsi disparu. De plus, les Antonins et les savants de leur temps avaient respecté les principes du droit ancien qui étaient fondés, depuis les XII tables, sur la volonté du peuple : c'était le caractère fondamental de l'autorité publique à Rome. Tribonien faussa à cet égard toute la portée des enseignements de l'ancienne Rome en ramenant toute autorité à la souveraineté monarchique d'institution divine; il détruisit, pour ainsi dire, les profondes racines du droit romain et n'en garda que la plus récente et la moins solide, l'autorité impériale, d'ailleurs issue en droit de la volonté du peuple. Par là, le droit romain porta surtout la marque du temps de Justinien, et cela n'est pas son principal mérite.

Quoi qu'il en soit, c'est sous la forme que lui donnèrent Tribonien et ses collaborateurs qu'il traversa les siècles. Il

comprit essentiellement le *Digeste*, recueil considérable, mais très confus, de fragments des jurisconsultes antérieurs, œuvre informe qui permet seulement de mesurer la perte infligée à la science du droit par la destruction du reste ; — le *Code*, qui est le recueil des ordonnances impériales, et qui contient ainsi l'ensemble des prescriptions législatives sur lesquelles était désormais fondée la société romaine, c'est-à-dire la civilisation de ce temps ; il fut complété plus tard par les *Novelles*, qui sont les ordonnances postérieures de Justinien lui-même ; — enfin les *Institutes*, qui sont un manuel à l'usage des étudiants, et renferme les extraits principaux et les principes fondamentaux du droit romain. Ce sont ces livres qui, par la grande influence qu'exerçait le gouvernement impérial sur les peuples barbares, ont été étudiés ensuite par les légistes des rois francs ou des autres rois de l'Europe, qui ont préparé ainsi la restauration d'un ordre politique nouveau ; ils ont donc surtout transmis à la postérité des formules monarchiques, et il faut y chercher la principale cause de l'établissement du régime monarchique dans la plus grande partie des sociétés modernes. C'est par là que l'action de la Rome impériale a été le plus profonde et durable.

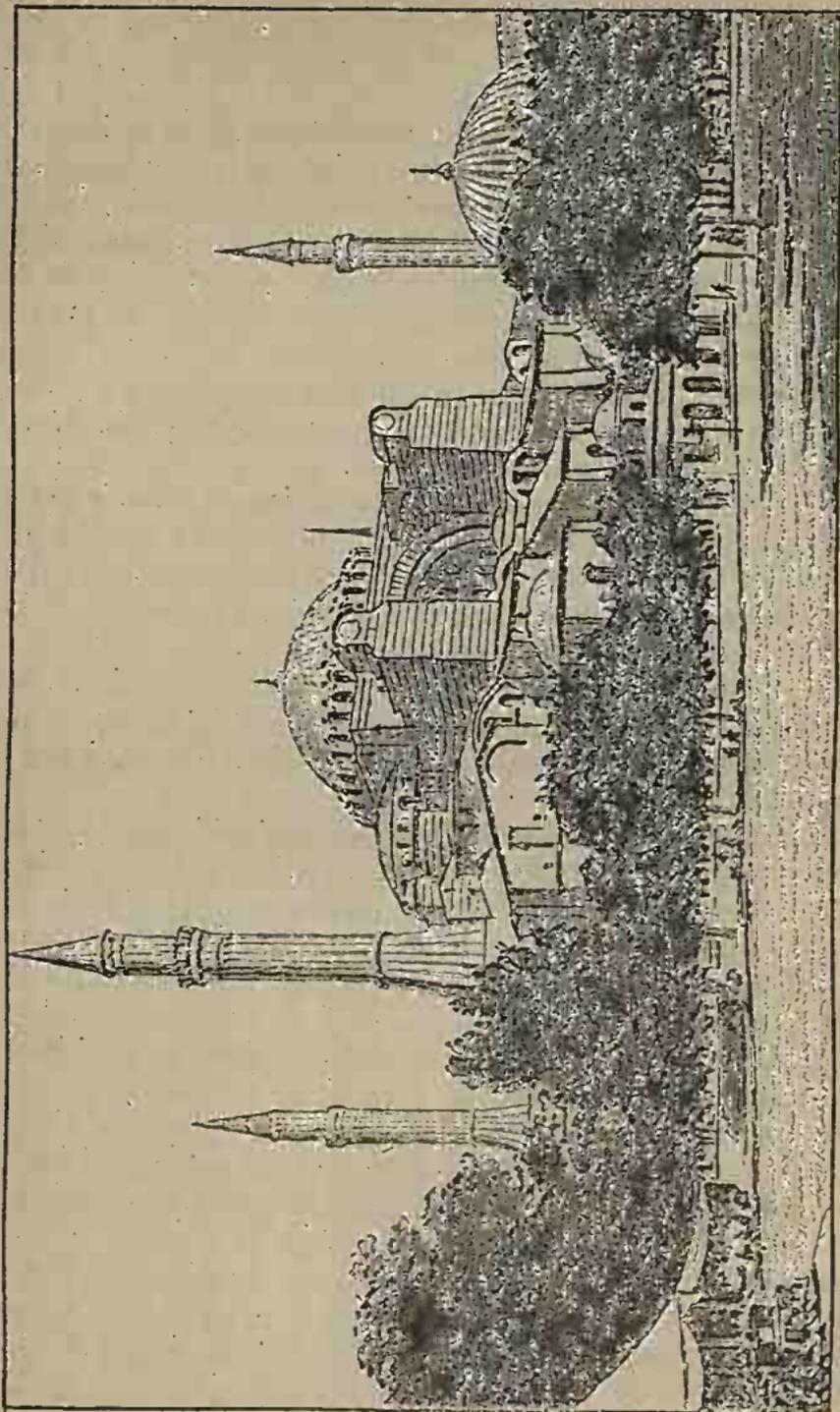
Enfin, comme toute grande époque dans l'histoire de la civilisation s'illustre naturellement des monuments qui la caractérisent le mieux, l'Empire byzantin, représenté par le règne de Justinien, a exprimé les traits particuliers de son génie dans l'église de la *Sainte-Sagesse* ou de *Sainte-Sophie*. Ce fut l'apparition grandiose de l'art chrétien.

Jusque-là en effet le christianisme n'avait pas encore trouvé une forme architecturale qui lui convint. Les chrétiens s'assemblaient dans des basiliques qui ne différaient pas grandement des anciennes basiliques romaines où siégeaient les tribunaux ; cette forme première de l'architecture chrétienne se retrouve en grande partie conservée dans l'église de Saint-Paul-hors-les-murs à Rome : on franchissait d'abord un premier portique qui conduisait à une cour, ou atrium, comme dans les anciennes maisons romaines, à ciel ouvert, avec des portiques sur les quatre côtés. Un vestibule conduisait de là à l'église même. Elle était divisée en trois nefs : la nef cen-

trale la plus haute, à plafond plat, avec un toit à double pente, était éclairée par des fenêtres percées au-dessus des deux autres nefs; elle était réservée au clergé; elle avait deux ambons ou chaires à gauche et à droite pour la lecture de l'épître et de l'évangile; elle se terminait à une balustrade, derrière laquelle était l'autel, encore très étroit; les deux nefs latérales étaient destinées l'une aux hommes, l'autre aux femmes. Cette disposition n'offre encore rien de bien original, et surtout elle ne présente pas cette forme si caractéristique de la croix que reproduisent la plupart de nos églises de l'Occident; pourtant il n'est pas difficile d'y observer quelques-uns des caractères que l'on retrouve dans la plupart des églises plus modernes.

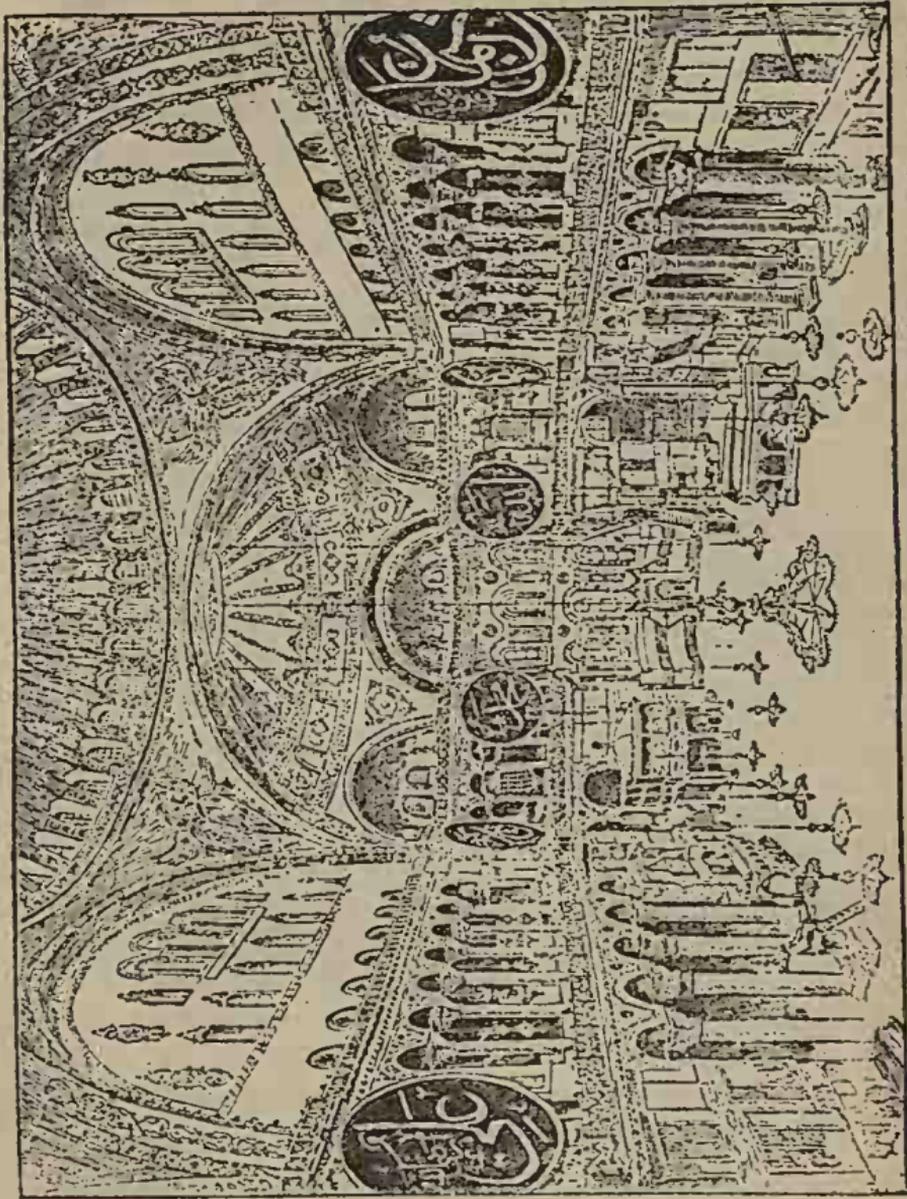
A Constantinople, une basilique ancienne, montée sur une charpente de bois, avait été brûlée pendant la grande sédition des Verts en 532. Justinien voulut la reconstruire d'une façon grandiose, plus préoccupé de faire une œuvre de luxe qu'une œuvre de piété, de « vaincre Salomon », comme il disait, que de célébrer sa foi. Il confia la construction à deux architectes d'Asie Mineure : Isidore de Milet et Anthémios de Tralles [Tralles était une petite ville des environs de Milet].

L'aspect extérieur de l'église Sainte-Sophie n'est pas très remarquable, surtout si l'on en supprime par la pensée les deux minarets musulmans que les Turcs y ont ajoutés plus tard et qui en relèvent la platitude un peu lourde. Elle présente essentiellement une grande coupole centrale entourée de plusieurs petites coupoles. L'intérieur comprend une grande nef et deux nefs latérales comme dans les basiliques; au milieu de la grande nef, sur quatre gros piliers portant quatre grands arcs de pierre de 31 mètres de diamètre, s'élève, très imposante, la grande coupole, qui a elle-même 31 mètres de diamètre. Effrayés devant une telle largeur, les architectes de Justinien eurent soin d'employer à la construction des matériaux très légers, des tuiles blanches fabriquées à Rhodes et si légères qu'il en fallait cinq pour faire le poids d'une tuile ordinaire; malgré cela, au bout d'une vingtaine d'années, la coupole s'écroula; un neveu d'Isidore de Milet la reconstruisit, fortifia les grands arcs d'appui, éleva la cou



L'église Sainte-Sophie de Constantinople, dans son état actuel, avec les minarets musulmans.

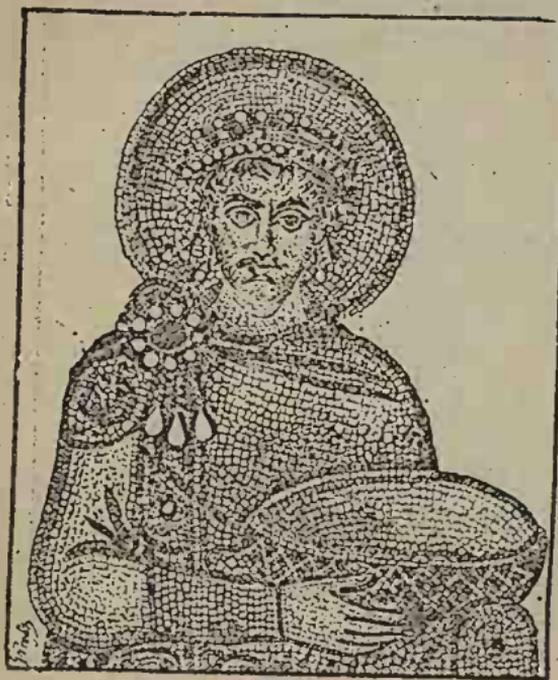
pole elle-même et put soutenir mieux ainsi les clefs de voûte : dès lors elle fut solide et traversa les siècles.



L'intérieur de l'église Sainte-Sophie, dans son état actuel, avec ses grandes appliques d'inscriptions arabes.

Mais la beauté de Sainte-Sophie était surtout dans sa décoration intérieure; elle était toute construite, tout le long des nefs, de colonnes de marbre ou de porphyre et de jaspe, de toutes les couleurs; le sol et les murailles étaient presque netièrement de mosaïques à motifs pieux, sur fond d'or;

d'immenses fresques représentaient de longues processions de saints ou des cérémonies religieuses, dont les personnages, ayant perdu la souplesse et la vérité d'observation de l'art hellénique, avaient pris une sorte de raideur hiératique : la plupart de ces peintures ont été recouvertes de chaux par les Musulmans lors de la transformation de



La mosaïque de Ravenne (partie) ;  
Le portrait de Justinien.

Sainte-Sophie en une mosquée. Le sanctuaire, au fond de l'église, était entouré d'une clôture en argent massif ; l'autel était d'or et de pierres précieuses. Partout ruisselaient en profusion les couleurs vives et les dorures ; l'œuvre entière était remarquable par un éclat tout oriental.

Elle était faite pour exciter l'admiration enthousiaste des barbares de l'Orient et de l'Occident, et elle passa

longtemps pour la merveille de l'architecture chrétienne, pour un monument presque digne de la gloire de Dieu, presque comparable aux splendeurs du Paradis attendu. Elle représenta pendant plusieurs siècles l'art chrétien ; Constantinople, du reste, pendant longtemps fut la seule capitale artistique du monde méditerranéen : ses ornements, ses petits motifs de décoration, anneaux, broches, pendentifs, ses sculptures sur bois et sur ivoire, son orfèvrerie, ses émaux et miniatures, furent recherchés dans tout l'Occident, et ses ouvriers d'art travaillèrent pour toute l'Europe.

Aussi l'influence de l'art byzantin fut-elle considérable, et les splendeurs de Sainte-Sophie furent imitées, plus ou moins habilement, de la Russie, à peine convertie, aux extrémités de la Gaule franque. Kiev, la première capitale religieuse de



La mosaïque de Ravenne : L'impératrice Théodora et ses suivantes portant des offrandes à l'autel.

la Russie, eut aussi une église de Sainte-Sophie ; Saint-Marc de Venise est de pure architecture byzantine ; Saint-Vital de Ravenne a les plus riches mosaïques de l'époque justinienne, qui représentent Justinien et sa femme Théodora entourés d'une cour brillante et portant des offrandes à l'autel. Saint-Front de Périgueux est en France le modèle le plus remarquable des églises à coupoles byzantines ; il est difficile de dire comment l'influence de Constantinople avait pu être portée

jusque-là, si ce n'est par l'effet naturel de l'admiration que tout l'Occident barbare eut alors pour la grande cité impériale et que Villehardouin exprima plus tard dans ses Chroniques de façon si ingénue : car la Croisade fut pour les Francs la révélation du grand art.

## II

L'arrivée soudaine des Arabes au premier rang des nations, pour y jouer pendant quelques siècles le rôle le plus remarquable, est un des événements les plus étonnants de l'histoire générale : tout l'Orient en fut bouleversé et en prit des caractères qu'il a en grande partie conservés depuis ; cela acheva de lui donner la physionomie qu'il devait d'autre part à l'influence de Constantinople.

Il était à peine question des Arabes avant le VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne. La légende biblique les rattachait à la descendance d'Ismaël, fils d'Agar, la servante d'Abraham, et ils avaient adopté cette tradition : ils vénéraient tout spécialement la pierre tombée du ciel sur laquelle la pauvre servante s'était assise, fatiguée de la traversée du désert ; c'était la pierre noire, noire à cause des péchés des hommes ; elle blanchira de nouveau à mesure qu'ils deviendront meilleurs. Sauf cela, on les connaissait pour des nomades besoigneux, pour des pillards redoutables, comme les Bédouins de nos jours, et les marchands craignaient de les rencontrer. En effet ils n'avaient pas de véritable organisation politique ; ils étaient divisés en tribus qui s'accordaient ou se battaient selon les circonstances ; car ils vivaient dispersés à travers le désert, poussant devant eux leurs troupeaux, ou organisant de lointaines expéditions de pillage plus ou moins heureuses. Ils avaient des croyances très variées ; chaque tribu avait ses idoles et ses traditions ; quelques-unes avaient reçu avec plus ou moins de fidélité l'enseignement des Israélites ou des Chrétiens, et avaient un culte pour Moïse, ou pour Isaïe, ou pour Jésus. Elles paraissaient destinées à vivre toujours dans cet état d'anarchie, comme elles ont continué à le faire

de nos jours; elles ne paraissaient pas capables de former jamais une nation.

Il est vrai qu'elles avaient pourtant quelques traditions communes, qu'elles aimaient à fréquenter ensemble les grandes foires annuelles de leur capitale, *La Mecque*, qu'elles s'y pressaient ensemble autour du temple de la *Kaaba* et de la pierre noire; il est vrai surtout que tous les Arabes avaient des caractères communs, qu'ils étaient d'une même race, très fière, très fine, amis des grands rêves que favorise la vie des tentes sous les étoiles innombrables, l'imagination très riche, douée merveilleusement pour les plus gracieuses inventions, curieuse de poésie : le peuple le plus aimable et le plus séduisant. Mais ce peuple sans doute, en dépit des brillantes qualités qui devaient lui faire une histoire si glorieuse, ne serait pas sorti de l'isolement où il avait jusque-là vécu, si Mahomet ne lui avait pas donné l'unité politique et la foi ardente qui le jeta en une magnifique chevauchée à travers le monde. Nul homme ne fit jamais tant pour son peuple que Mahomet pour les Arabes; et quand on considère la place que ce peuple tint dès lors parmi les autres peuples, on est disposé à compter Mahomet parmi les plus grands hommes, parmi ces héros, ou ces demi-dieux de l'histoire, qui ont été les maîtres de l'humanité.

La vie de MAHOMET (571-632) fut très simple et très claire, sans miracles, ni légendes, tout au plus embellie de quelques ornements poétiques. Il appartenait à la puissante famille des prêtres Koréischites qui avaient l'administration du temple de la *Kaaba*. Mais, orphelin de bonne heure, il fut d'abord très pauvre et se fit berger, métier généralement réservé aux filles et aux esclaves. Puis il fut conducteur de caravanes, parcourut ainsi l'Arabie dans tous les sens, fut connu partout pour sa probité et sa sagesse : il fut surnommé *El-Amin*, l'homme sûr.

Il fut ensuite chargé des intérêts commerciaux d'une riche veuve de *La Mecque*, *Khadidja*. Il les fit habilement valoir, lui plut et l'épousa. Il était désormais délivré de tous soucis matériels; il s'abandonna à son goût pour la prière et la méditation, à ses accès d'exaltation mystique. Il aimait à se retirer, pour y rêver, dans la montagne voisine de *La Mecque*.

Il s'y crut visité par diverses apparitions surnaturelles, qui étaient comme l'expression extérieure du profond travail de sa pensée. Celle de l'an 611 fut décisive; l'ange Gabriel le terrassa, c'est-à-dire sans doute qu'il vainquit ses dernières résistances, et lui fit lire l'ordre de Dieu de prêcher la vérité. Il se soumit, conçut la foi nouvelle de l'*Islam* [qui signifie abandon, soumission], et en fit part aussitôt à sa femme, qui l'encouragea à répandre ses enseignements.

Il n'eut d'abord de disciples que dans sa famille : après sa femme, son ancien esclave Zéid, son oncle Abou-Bekre, son cousin Ali. Puis il essaya de gagner à l'*Islam* d'autres habitants de La Mecque. Mais il se heurta à l'hostilité violente des Koréischites, qui craignaient de perdre les bénéfices de leur sacerdoce, si l'idolâtrie était détruite. Mahomet ne put les convaincre; il fut en butte à leurs menaces, même à leurs tentatives criminelles. Il s'enfuit le 24 septembre 622, et se retira à Yatrib, rivale de La Mecque, où il avait de nombreux amis : elle prit aussitôt le nom de Médinet-Al-Nabi, ou Médine, la ville du Prophète. Cette date de 622 est celle de *l'hégire* [ou fuite]; elle marque le commencement de l'ère des Arabes. Pendant six ans, Médine et Mahomet soutinrent la guerre contre La Mecque; ils l'emportèrent, par le progrès naturel des idées du Prophète : en 630, il rentra en triomphe à La Mecque. Il renversa les idoles, excepté la pierre Noire, purifia la Kaaba et y enseigna sa doctrine. La plupart des tribus du désert, accourues plus nombreuses aux grands foires annuelles, se donnèrent avec enthousiasme à la religion nouvelle, et quand Mahomet mourut, à Médine, en 632, les Arabes enfin formaient un seul peuple prêt à l'action pour sa foi.

Mahomet n'avait pas donné à la doctrine de l'*Islam* une expression arrêtée; il avait communiqué ses pensées à ses disciples selon l'inspiration ou l'occasion, et elles avaient été recueillies au hasard, sur des feuilles de palmiers, sur le cuir des harnais. Après la mort du Prophète, elles furent composées en 116 chapitres ou *sourates*; elles formèrent le *Coran*, c'est-à-dire le Livre, par excellence, le monument essentiel de la doctrine musulmane.

Le dogme s'inspire manifestement des enseignements juifs

et chrétiens. Il proclame l'unité de Dieu, ou *Allah*, dont Mahomet est le dernier et le principal prophète. La toute-puissance de Dieu ne permet pas la liberté humaine ; les actions des hommes sont d'avance écrites sur le livre de la destinée, et les Musulmans ou Moslems (les résignés) sont profondément fatalistes. « C'est écrit », disent-ils, et cette formule désespérante leur enlève tout ressort moral, dans les temps de détresse. Pourtant, par une contradiction étrange que le Coran ne résout pas et dont les Arabes ne sont point émus, Mahomet annonce la récompense des bons et la punition des méchants, après la mort, au tribunal d'Allah. Cette doctrine n'offre donc rien de bien original ni de bien consistant.

La morale qu'enseigne Mahomet est supérieure à celle que pratiquaient jusque-là les Arabes. Il interdit l'usage du vin, exhorte à la charité, à la piété filiale, relève jusqu'à un certain point la situation de la femme, ne permet à chaque Arabe de condition moyenne qu'un maximum de trois femmes, chiffre qui s'élève avec la condition sociale de l'homme. En fait Mahomet recommande surtout des pratiques simples, claires ; il n'est pas question dans sa doctrine, comme dans celle du Christ, de renoncement, de continuel effort vers la perfection morale. On a pu résumer tout l'Islam en cinq commandements que l'Arabe appelle les cinq piliers de la foi :

Croire et proclamer qu'Allah seul est Dieu et que Mahomet est son prophète.

Prier cinq fois par jour, c'est-à-dire adorer Allah en se tournant vers La Mecque, le corps profondément humilié devant la puissance divine, la tête couverte d'ablutions d'eau ou de sable. Trois fois par jour, depuis lors, dans les pays musulmans, le *muezzin*, ou prêtre, monte au minaret, et appelle solennellement tous les fidèles à la prière.

Faire aux pauvres l'aumône du dixième de ses biens.

Observer le jeûne du *Rhamadan*, qui dure quarante jours par an, du lever au coucher du soleil ; il doit être absolu, mais il y a quelque tolérance dès que le soleil est couché.

Enfin accomplir, au moins une fois dans sa vie, le pèlerinage de La Mecque. Cela s'entend des Arabes de l'Arabie ; dans

les pays plus éloignés, si beaucoup de fidèles tiennent à accomplir personnellement ce pèlerinage, la plupart se font représenter à La Mecque par des pèlerins attitrés, des *hadjis*, pour lesquels ils ont une vénération particulière.

Il est en somme relativement facile d'être un bon musulman, d'éviter la punition éternelle et de gagner le Paradis d'Allah. Les méchants, les impies et les infidèles seront précipités dans la Géhenne, car le pont qui mène au Paradis est léger comme un cheveu, étroit comme le tranchant du cimeterre, et les âmes alourdies de péchés tomberont au fond du gouffre en feu ; aussitôt que les flammes auront consumé leur peau, une peau nouvelle les recouvrira, afin de leur faire endurer de nouveaux supplices ; ils seront abreuvés d'une eau bouillante qui déchirera leurs entrailles. Quant aux bons, quelles délices au Paradis leur seront en partage ! « Au jour du jugement, dit le Coran, les hôtes du Paradis boiront à longs traits dans la coupe du bonheur. Couchés sur des lits de soie, ils reposeront sous des ombrages délicieux. Ils y trouveront tous les fruits ; tous leurs désirs seront comblés. Les vrais serviteurs de Dieu auront une nourriture choisie, des fruits exquis, et ils seront servis avec honneur. Pleins d'une bienveillance mutuelle, ils reposeront sur des coussins, on leur offrira des coupes emplies d'une eau pure, limpide et d'un goût délicieux. Près d'eux seront des vierges, les *houris*, aux regards modestes, aux grands yeux noirs, et dont le teint aura la couleur des œufs de l'autruche. »

Il y a même un moyen, plus rapide et plus sûr que tous autres, de gagner ces joies éternelles, c'est le *djihad*, la guerre sainte. Ceux qui combattent contre les infidèles, dans « le sentier de Dieu », qu'ils triomphent ou qu'ils succombent, obtiendront les plus belles récompenses. « Ne dites pas que ceux qui sont tués dans la voie de Dieu sont morts ; non, ils sont vivants éternellement. »

C'est sans doute une explication suffisante du zèle belliqueux que les Arabes mirent au service de l'Islam, et de leurs étonnants triomphes. En moins d'un siècle ils parcoururent et soumirent tous les pays compris entre l'Inde et l'Espagne : la propagande chrétienne n'avait pas eu cette rapidité ; mais elle ne pratiquait pas le même apostolat.

En quelques années, les conquérants arabes parcoururent tous les pays qui sont au sud de la Méditerranée ; ils prirent d'abord l'Égypte, la Syrie et la Palestine à l'Empire grec dont les généraux se montrèrent inférieurs aux nécessités de la résistance. Mais l'Empire grec ne fut que mutilé ; il garda la barrière du Taurus. L'Empire perse fut détruit en une seule bataille, dès 643, et la conquête arabe gagna les frontières



L'étendue de la conquête arabe.

de l'Inde. D'autre côté, presque aussi vite elle traversa d'un trait les pays du nord de l'Afrique, atteignit le Maroc, franchit le détroit de Gibraltar<sup>1</sup>, renversa le royaume des Wisigoths, traversa les Pyrénées, pénétra en Gaule. Ce fut un grave moment de l'histoire que celui de la rencontre, à Poitiers, en 732, des tourbillons de la légère armée des Arabes, les grands burnous blancs flottant sur la croupe des chevaux, et des lourds bataillons des guerriers francs vêtus de peaux de bêtes, coiffés de mufles de bêtes. Ce fut le terme de la chevauchée arabe. Les Empires fondés par la conquête

<sup>1</sup> On connaît l'étymologie de Gibraltar, qui remplaça le nom de Colonnes d'Hercule : Djebel al Tarik, la montagne de Tarik, du nom du chef arabe qui entra par là en Espagne.

n'eurent pas de durée ; ils se démembèrent presque aussitôt dans des querelles sanglantes, à cause de la grande diversité des peuples vaincus. Ainsi la civilisation des Arabes brilla dans plusieurs foyers différents, en donnant à tous les pays sur lesquels elle s'étendit une unité morale qu'ils ont conservée depuis.

Les Arabes assurèrent à tout le domaine dont ils furent les maîtres la plus merveilleuse prospérité. Ils ont laissé dans certaines régions des travaux d'irrigation dont les ingénieurs modernes ne sauraient dépasser la perfection ; par exemple les huertas de Valence, d'Alicante ou de Murcie, en Espagne, leur doivent toute leur beauté ; ils surent acclimater dans l'Occident les fruits de l'Orient, le riz, le mûrier, le safran ; la plupart des arbres fruitiers, cerisiers, abricotiers. Ils ont changé et amélioré considérablement les conditions de l'agriculture dans la région de la Méditerranée.

Ils furent aussi des ouvriers patients et habiles. Leurs ateliers de Damas, Mossoul, Tolède, Bagdad, eurent les artisans les plus remarquables de ce temps. Ils travaillaient très curieusement le cuir, surtout pour les harnais de chevaux. A Damas ou à Tolède, on savait tremper l'acier, finement ciseler les armes, épées, cimenterres et poignards damasquinés ou incrustés d'or, d'argent, même de pierres précieuses. Les damas ou étoffes à fleurs, les gazes, les mousselines ou tissus de Mossoul, les tapis de Perse furent pendant plusieurs siècles le monopole de l'industrie des Arabes, et l'objet d'un commerce actif, surtout par l'intermédiaire de Venise. On trouvait dans les *bazars* de l'Orient toutes les marchandises nécessaires à la vie de ce temps, les vases et objets d'art de l'industrie byzantine, les fruits de l'Asie Centrale, les esclaves noirs, les tissus de l'Inde, les épices de l'Extrême-Orient. Toute l'Europe fut tributaire du commerce arabe ; on rencontrait les monnaies des califes jusque sur les bords de la mer Baltique.

La contribution des Arabes au mouvement intellectuel de l'humanité ne fut pas moins remarquable, quoiqu'ils aient été surtout des imitateurs curieux. Ils eurent d'illustres philosophes, Avicenne, Averroès, qui furent des disciples

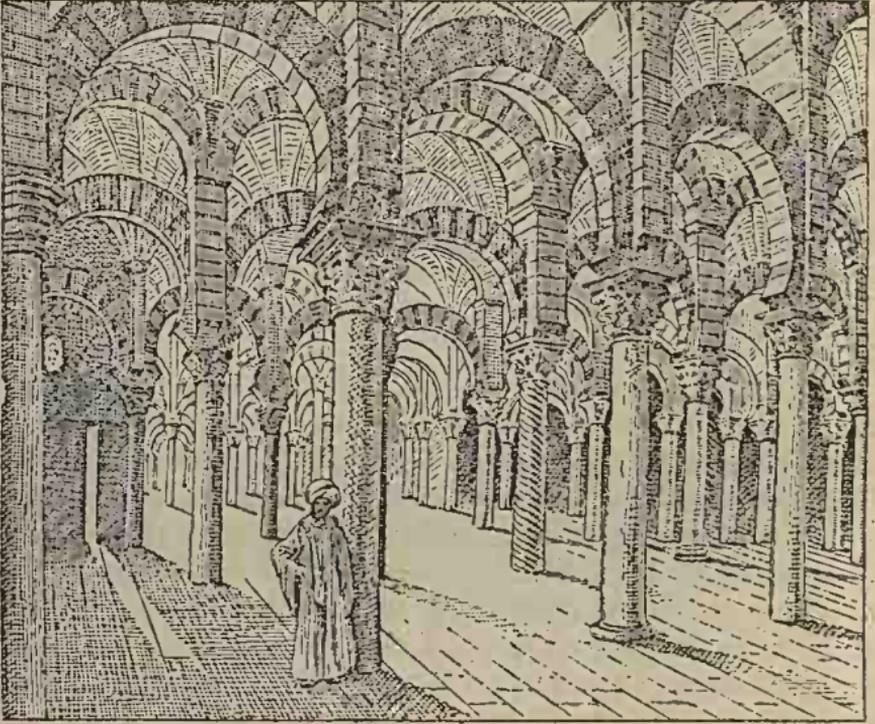
des doctrines d'Aristote. Ils excellèrent dans les œuvres d'imagination. Les *Contes des Mille et une Nuits* témoignent d'une étonnante fertilité d'invention, parmi les aventures d'Ali-Baba et de ses quarante voleurs, d'Aladin et de sa lampe merveilleuse, parmi les déguisements où se complaisait le calife Haroun le Juste pour connaître mieux ses sujets; ces contes néanmoins sont marqués d'un grand nombre de réminiscences hindoues et persanes. Les Arabes eurent d'habiles médecins, les plus savants de ce temps, experts dans l'art d'écourter la vie de l'homme par les poisons ou de la prolonger par le suc des plantes bienfaisantes. Ils inventèrent les chiffres arabes, autrement commodes à la numération que les chiffres romains; ils sont peut-être aussi les inventeurs de l'algèbre. Tout cela se perd dans l'ensemble du trésor scientifique de l'humanité que du moins ils eurent le mérite d'avoir grandement accru.

Les monuments de leur architecture sont restés une manifestation moins discutable de leur génie bien que l'art arabe comme la poésie arabe doive aux Persans ses modèles et ses inspirations. Les Arabes n'ont pas cultivé la peinture, ni la sculpture; car le Coran interdit à l'homme de représenter la créature de Dieu; il considère comme un sacrilège de prétendre reproduire l'œuvre de la création, fût-ce en une matière inerte. Mais ils ont laissé de vrais chefs-d'œuvre d'architecture qui sont restés le plus bel ornement de leurs capitales.

Ce sont surtout des mosquées et des palais. En Asie et en Afrique, il n'en reste plus guère que des mosquées, qui ne datent pas toutes de la belle période de l'art arabe, qui sont pour la plupart de construction moderne. Elles affectent les formes les plus variées, coupoles surbaissées, ou au contraire renflées et bulbeuses, minarets coniques ou carrés; elles sont toutes remarquables par la richesse de leur ornementation, faïences peintes de toutes couleurs, sculptures en relief, dessins de lettres arabes ou d'arabesques capricieuses, inscriptions du Coran. Il y a de belles mosquées à Bagdad, à Damas, à Jérusalem (la mosquée d'Omar), au Caire, à Kairoan en Tunisie, à Fez. Dans l'Inde, les palais et les mos-

quées d'Agra sont parmi les productions les plus parfaites de l'art musulman.

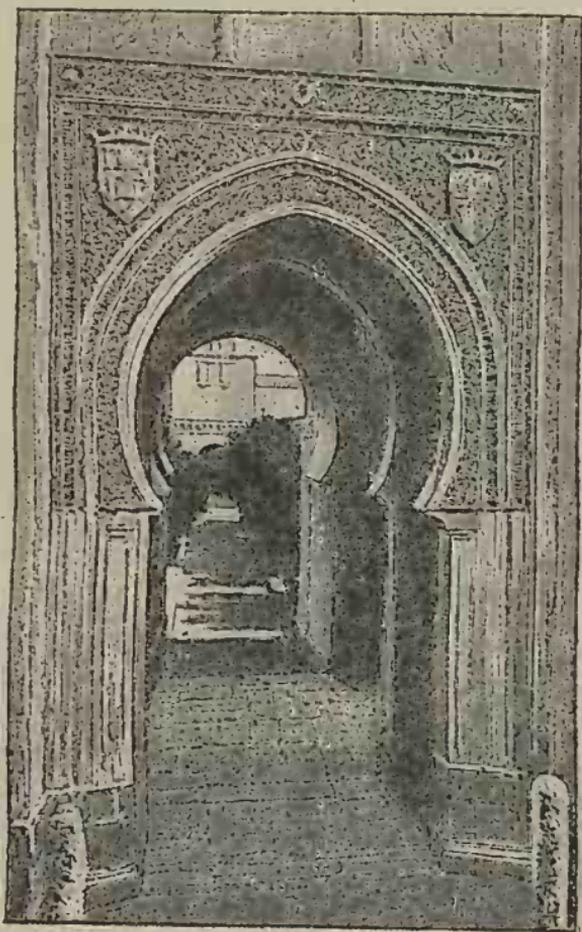
Il semble bien que l'art arabe, continué par l'art mauresque, a laissé ses chefs-d'œuvre en Espagne. *Cordoue* fut sous les Omméiades une admirable capitale; c'était une ville savante, où vinrent quelques étudiants chrétiens qui,



La mosquée de Cordoue.

rentrés dans leur pays, passaient souvent pour sorciers, comme Gerbert qui devint le pape Sylvestre II; c'était une ville industrielle, dont les cuirs surtout étaient renommés; sa mosquée fut une des plus belles du monde musulman; elle compta jusqu'à 500 000 habitants, et s'étendit en palais, villas, jardins et bosquets, sur les deux rives du Guadalquivir. Séville aussi dut sa première splendeur aux Arabes; elle en a conservé des souvenirs de pierre, la Giralda, l'Alcazar, une ancienne mosquée devenue la cathédrale; avec leurs arcs en ogive, leurs mosaïques en faïence, leurs bro-

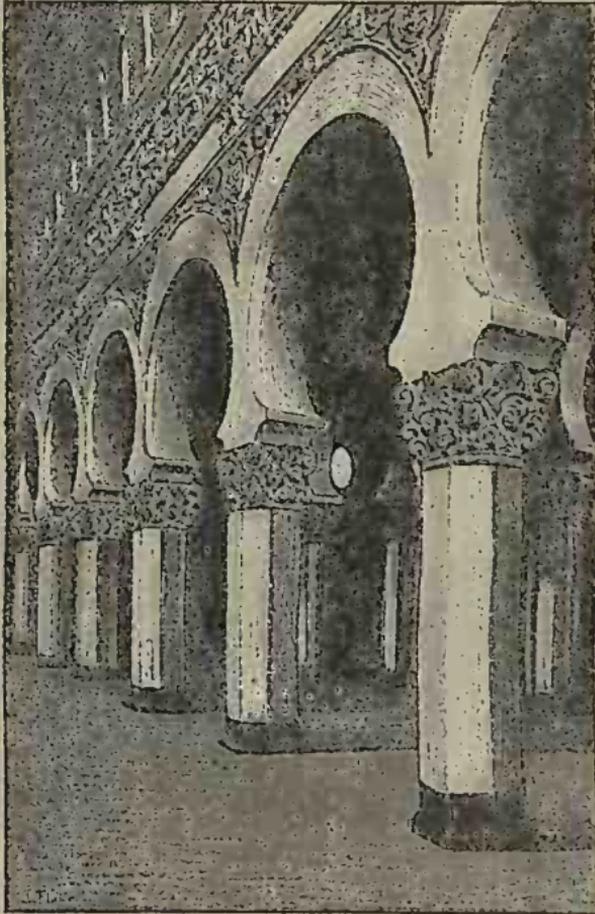
deries capricieusement sculptées, leurs riches inscriptions. Plus tard, devant le retour offensif des chrétiens, les Maures se retirèrent dans la montagne et Grenade fut longtemps



Architecture musulmane : la porte de la cathédrale à Cordoue.

leur capitale. Ils eurent le temps d'y construire un chef-d'œuvre, l'*Alhambra*. L'extérieur en est simple ; l'entrée n'est qu'un arc immense décoré de quelques emblèmes ; cela est conforme aux habitudes des Orientaux qui fuient les regards de l'étranger. L'intérieur fait contraste avec cette simplicité voulue ; de vastes galeries peintes et dorées,

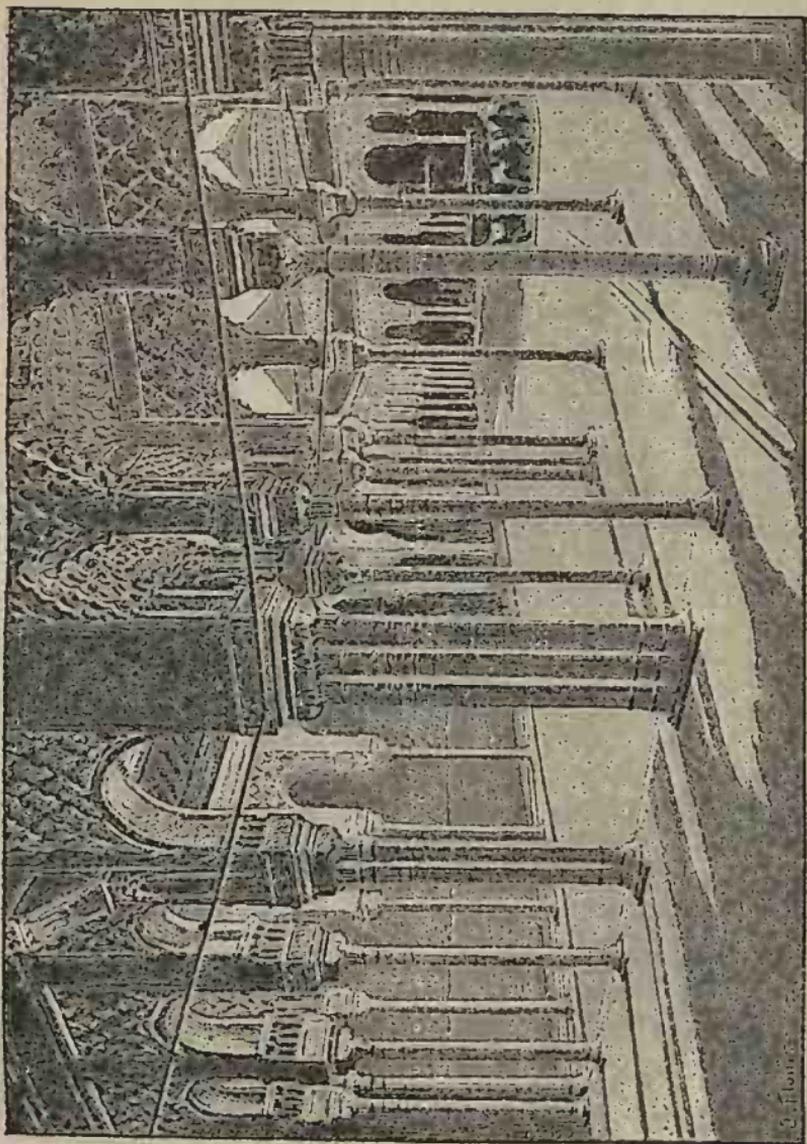
ornées d'arcades de toutes formes, se découpent en festons, en stalactites, se chargent de dentelles de pierre, se distribuent et se perdent en un labyrinthe d'appartements fermés, de fenêtres à claire-voie, salle des Ambassadeurs,



Architecture musulmane, aujourd'hui Sainte-Marie la Blanche,  
à Tolède.

salle des Deux-Sœurs, cabinet des Infantes, cour de Comarès, cour et fontaine des Lions, cour et bains de l'Alberca. L'eau jaillit à travers les colonnettes fines, ou se répand en rigoles de marbre, murmure en cascades au milieu des arbustes et des fleurs. Le tout, sous le grand soleil presque africain qui a doré la pierre, resplendit et tranche en lignes nettes et

étincelantes : merveilleux asile de fraîcheur, dans un cadre grandiose, sous un ciel de feu.



La cour des Lions, à l'Alhambra de Grenade.

Damas et Bagdad, les grandes capitales asiatiques de l'Islam, n'ont rien de plus beau. Damas offre au regard, au milieu du désert, un ensemble imposant de minarets et de

coupoles, encadrés de quelque verdure. Bagdad fut sans doute une magnifique capitale des plus puissants califes et surtout d'HAROUN-AL-RASCHID; et certes les fermes où vivait dans le même temps la cour de Charlemagne étaient comme le symbole de la barbarie par contraste avec la brillante civilisation des Arabes. Mais Bagdad n'a conservé toute sa grandeur que dans l'imagination qui s'efforce de reconstituer les scènes de la vie des califes.

Depuis l'époque de Mahomet et des premiers califes, qu'on avait appelés les « califes parfaits » à cause de leurs vertus, ils étaient tombés d'imperfections en imperfections. Ils n'avaient plus de simplicité, à peine assez de pratiques pieuses pour mériter d'être considérés comme les successeurs du Prophète et pour en imposer ainsi davantage aux fidèles. Ils aimaient le luxe et la débauche; ils étaient capricieux et cruels; leur vie était d'or et de sang; comme la situation géographique de leur capitale les y disposait, ils étaient devenus semblables aux Grands Rois de l'ancienne Perse. Ils avaient dans leurs palais des salles entièrement remplies d'or; ils avaient des arbres dont les troncs et les branches étaient d'or et d'argent, chargés d'oiseaux de pierres précieuses; ils couvraient de richesses incalculables leurs serviteurs favoris, et tout d'un coup sans raison les faisaient étrangler, non pas par crainte, ni jalousie, seulement pour s'affirmer à eux-mêmes leur toute-puissance et s'empêcher d'être dominés par l'affection. Ils avaient alors des caprices d'une cruauté folle; ils récompensaient magnifiquement les bourreaux qui savaient inventer des supplices inédits, comme celui qui imagina de désosser un condamné, en commençant par les extrémités, phalange par phalange, os par os, avec de longs intervalles entre les opérations pour que la douleur ne tuât pas trop tôt le patient. Alors Bagdad vit ensemble s'accumuler les trésors les plus étonnants et se multiplier les drames les plus horribles. Les califes s'y perdirent. Le califat succomba dans la débauche et dans le sang.

Ainsi c'était toujours le même spectacle que dans l'antiquité : les civilisations de l'Orient, sous le grand soleil et le climat aimable, sont naturellement brillantes, mais facilement

amollies dans les jouissances ; elles sont capables du plus magnifique éclat, mais non pas de progrès moral. L'Orient offre par là de curieuses alternatives de splendeur et de ruine, souvent plus séduisant que l'Occident, mais toujours inférieur parce qu'il n'a pas su comme l'Occident travailler avec un constant effort au véritable perfectionnement de l'humanité.

---

## CHAPITRE XVI

### CHARLEMAGNE ET LA CIVILISATION CAROLINGIENNE

1. — La fondation de l'Empire carolingien.
2. — La civilisation carolingienne.
3. — La fin de l'Empire carolingien.

#### I

Pendant qu'en Orient la civilisation byzantine et musulmane brillait d'un magnifique éclat, l'Occident s'organisait lentement dans un régime politique régulier. L'Église avait peine à faire cesser le désordre issu des invasions barbares. Elle y avait le plus grand intérêt, pour achever de se rendre indépendante des empereurs de Constantinople, et aussi pour défendre la chrétienté contre les infidèles et contre les païens. Elle ne pouvait plus compter sur les Mérovingiens affaiblis. Comme au temps de saint Rémi, elle chercha l'appui solide de quelque puissante famille. Car son influence était grande ; mais elle ne pouvait encore rien sans une alliance temporelle. Elle savait déjà se forger les armes nécessaires. Ainsi son alliance avec les Carolingiens allait avoir les conséquences les plus importantes et les plus lointaines ; elle fut un des événements les plus considérables de l'histoire générale.

Cependant la condition même de l'Église avait changé depuis les invasions ; la papauté avait grandi, soutenue par les moines Bénédictins, et elle avait pris partout la direction de la lutte contre les hérétiques et les païens. L'épiscopat, notamment en Gaule, avait été comme absorbé par la barbarie ; il se mêlait aux intrigues et aux dissensions où achevaient de périr les Mérovingiens, et il oubliait les

grands intérêts de la chrétienté et de la civilisation. Ce fut donc la papauté qui institua la combinaison politique que les circonstances exigeaient. Elle y montra une clairvoyance et une constance extraordinaire : ce fut sa très remarquable entrée dans l'activité politique des États.

On put croire d'abord que la papauté fonderait sa grandeur sur l'alliance des Lombards, et la correspondance de Grégoire le Grand avec leur reine Théodelinde pouvait en effet la préparer; mais il apparut bientôt que les Lombards, comme les Italiens de nos jours, ne pouvaient être que les plus redoutables ennemis de la papauté. Il fut aussi question un moment d'une entente entre Rome et les Bavaois, déjà alors de très fervents catholiques; mais bientôt ils ne parurent pas aussi forts que les Francs Austrasiens, et saint Boniface contribua à montrer aux papes que leur intérêt était dans une alliance avec ceux-ci.

Car sur les ruines de la famille mérovingienne avait grandi très vite la famille de Peppin d'Héristal qui s'était emparée, à titre héréditaire, de la mairie du palais et avait réduit les rois à un vain titre; faute d'impôts, les rois payaient leurs serviteurs et fonctionnaires avec des terres, et ils n'avaient pas tardé à n'avoir plus rien. Peppin d'Héristal, par sa victoire à Tertry en 687, avait imposé son autorité même aux Francs de la Neustrie et avait uni toute la Gaule sous son pouvoir. La victoire de Charles Martel à Poitiers sur les Arabes en 732 acheva de fonder solidement la puissance et le prestige des Pippinides : maîtres de toute la Gaule et de quelques pays de la rive droite du Rhin, leur alliance était désirable; la papauté la rechercha.

Les Pippinides s'y prêtèrent parce qu'ils avaient eux-mêmes besoin d'une consécration religieuse pour enlever la couronne royale aux Mérovingiens. Ce furent les bases mêmes de l'alliance : le pape Zacharie consulté déclara qu'il était juste de donner le titre de roi à celui qui exerçait la royauté; le dernier Mérovingien se laissa tondre et enfermer dans un couvent; en 751, saint Boniface donna la couronne à PEPPIN LE BREF; en 754 le pape Etienne II vint lui-même sacrer le nouveau roi. En récompense, Peppin le Bref fut le défenseur de la papauté contre les ambitions des Lombards; il passa en

Italie et obligea leur roi Astaulph à céder au Saint-Siège l'exarchat de Ravenne et la Pentapole ou pays de Rimini et d'Ancone. Evénements considérables, non pas seulement parce qu'ils fondent en France une nouvelle dynastie, mais plus encore parce qu'ils établissent sur l'alliance de la France et de la papauté la domination du Saint-Siège sur ce que l'on appela désormais les États de l'Église.

Ainsi la nouvelle royauté carolingienne était d'institution pontificale. Elle ne fit que confirmer ce caractère sous Charlemagne ; il fut toujours le soldat de l'Église, et l'Église sut encore l'en récompenser.

Dès les premières années de son règne, il eut à refaire l'expédition de son père Peppin contre les Lombards ; car leur nouveau roi Didier, successeur d'Astaulph, renouvelait les inquiétudes de la papauté. Ce fut une expédition importante, si l'on en juge par les récits qu'en ont laissés les moines de ce temps et des temps postérieurs ; sans doute ils n'ont pas manqué d'amplifier par la légende la valeur d'une campagne entreprise pour le service de l'Église. La vérité est que Didier ne fut pas si épouvanté que l'assurent les chroniques, qu'il résista fort longtemps dans Pavie, et qu'il fallut tout l'effort des Francs pour en finir avec lui. Il fut pris, et mourut dans sa captivité. Charlemagne alla à Rome, confirma la donation que son père avait faite au Saint-Siège : le pouvoir temporel de la papauté fut définitivement constitué. Il est impossible de dire dans quelles conditions précises ; on discutera sans doute toujours pour savoir si Charlemagne garda pour lui la suzeraineté des États de l'Église ou s'il en abandonna la souveraineté absolue aux papes. Il prit pour lui-même la « couronne de fer » des rois lombards, et fut ainsi à portée de toujours protéger le Saint-Siège, voisinage qui eût pu être inquiétant s'il lui avait été moins dévoué.

Ce fut une vraie Croisade que l'expédition contre les Arabes d'Espagne, et la légende multiplia ensuite les preuves de l'intervention divine en cette occasion. Il est vrai qu'elle n'expliqua point comment la protection de Dieu tout-puissant n'avait pas conjuré le désastre de Roncévaux ; mais dans ce désastre même, que de traits merveilleux ! Les exploits de

l'archevêque Turpin, et, quand il eut été blessé mortellement, la bénédiction suprême donnée par lui aux morts et aux mourants, puis les derniers efforts de Roland, sa mort, sous la sauvegarde de l'archange Gabriel qui emporte aussitôt son âme au paradis ! D'ailleurs le désastre fut vengé, l'Infidèle fut finalement vaincu, et perdit tout le pays jusqu'à l'Èbre.

Ce fut une vraie mission évangélique que la longue guerre contre les Saxons, la suite de l'apostolat de saint Boniface, la conquête d'une nouvelle province à l'obédience du Saint-Siège. Certes la prédication fut un peu rude, mais elle fut singulièrement efficace. Presque tous les épisodes en ont un caractère religieux. Dès le début, l'un des premiers succès de Charlemagne fut, au cœur de la forêt germanique, la destruction du sanctuaire de l'Irminsul, consacré, paraît-il, au souvenir d'Arminius et à la gloire d'Odin, en sorte que Charlemagne apparaît ici tout ensemble comme un successeur des Empereurs romains et comme un apôtre du christianisme. Rien de plus pittoresque ensuite et de plus expressif que le baptême de plusieurs milliers de Saxons dans les eaux du Weser à Paderborn ; riche moisson de néophytes, de foi pourtant encore douteuse : ils sont debout au bord de la rivière, les diacres et les prêtres y prennent l'eau lustrale dans des coupes et la versent sur la tête des barbares parmi les prières consacrées, pendant que Charlemagne, couronne en tête, préside à la cérémonie et que les évêques à ses côtés répandent leurs bénédictions sur ces nouveaux chrétiens et sur toute la terre saxonne ; prise de possession de la Germanie par l'Église. C'est pourquoi les Saxons, qui n'étaient pas encore vaincus, avaient surtout de la haine pour l'Église, et, lorsque sous la conduite de WITIKIND ils reprirent un moment l'offensive, ils signalèrent leurs succès momentanés par des massacres de prêtres, des incendies de couvents et d'églises : c'était le duel de Dieu et d'Odin. Duel à mort : la vengeance de Charlemagne fut effroyable ; 4500 Saxons furent décapités à Verden, la terreur régna dans toute la Saxe ; un grand nombre de ses familles furent transplantées ailleurs et remplacées par des familles franques. Six évêchés furent fondés dans le pays, Munster et Osnabrück, Paderborn et

Minden, Verden et Brême, qui tous devaient avoir la plus brillante fortune. Witikind se soumit et fut baptisé à Attigny-sur-Aisne. Les lois de l'Église furent imposées à tous les Saxons, sous peine de mort. La Saxe fut désormais chrétienne, et même elle fut à son tour un précieux séminaire d'apôtres armés ou mitrés qui entreprirent plus loin vers l'Est la conquête et la conversion des pays slaves.

L'Empire de Charlemagne s'étendait alors de l'Èbre à l'Elbe ; il comprenait aussi la Bavière jusqu'au Danube moyen et une partie de l'Italie. Il allait moins loin que l'Empire romain vers le Sud, plus loin vers le Nord ; c'était une sorte de déplacement de l'ancien Empire d'Occident dans la direction de la Germanie. Il marquait une réaction décisive contre les invasions barbares refoulées à leur tour vers l'Est, du Rhin à l'Elbe, avec contre-coup prochain sur les Slaves, de l'Elbe à l'Oder et à la Vistule. Il clôt donc la période des invasions, et c'est l'Église qui conduit ou qui inspire cette offensive nouvelle de la civilisation.

Le succès était déjà grand et le domaine conquis était assez vaste pour autoriser une constitution nouvelle, nécessaire à la consécration des avantages acquis, avant de nouvelles entreprises. Or dans les monastères et aussi dans les évêchés s'était conservée la tradition de l'Empire romain, qui symbolisait l'ordre politique et social en contraste avec l'anarchie de l'invasion, qui avait été en somme le cadre dans lequel l'Église avait grandi et s'était organisée. Puisque l'Empire de Charlemagne représentait par son étendue l'ancien Empire d'Occident, il était naturel d'en rétablir le titre ; l'Église ne pourrait que gagner à la création d'un Empire qui serait d'institution ecclésiastique : ce serait la confirmation de l'autorité qu'elle avait conquise sur les peuples barbares, ce serait la proclamation de sa puissance politique. La veille de Noël de l'an 800, comme Charlemagne dans la basilique de Saint-Pierre était agenouillé en prières devant l'autel, le pape Léon III vint près de lui, et, parmi les acclamations populaires, il lui mit sur la tête la couronne impériale. Combien jadis les chefs barbares étaient fiers d'avoir quelque titre, de patrice ou de consul, dans la hiérarchie impériale ! Quelle gloire pour le roi des Francs d'être lui-

même un Empereur ! C'est le signe de l'absorption définitive de la barbarie germanique dans la société romaine. Mais aussi jadis l'Empereur était l'élu et le représentant de la souveraineté populaire, et le pape recevait de lui son investiture officielle ; voici maintenant que c'est le pape qui fait l'Empereur. Ce sont les invasions barbares qui ont fondé la puissance de l'Église ; elles conduisent à la théocratie du moyen âge.

## II

Le gouvernement de Charlemagne tout en gardant le fond des institutions germaniques des rois mérovingiens affecte les apparences du gouvernement des Empereurs romains, auxquelles il joint des caractères qui lui sont propres et qui tiennent en partie à son alliance avec l'Église. Il ne se plaisait qu'en son rude costume de roi franc ; mais dans les occasions exceptionnelles, il portait les attributs de la puissance impériale, le grand manteau enrichi de broderies d'or, le globe d'or, surmonté d'une croix ; il avait sur la tête la couronne d'or, portant haut sur le front la croix. Il était bien l'Empereur, mais l'Empereur institué par l'Église pour faire triompher la chrétienté à travers le monde. Sa gloire ainsi était grande ; il recevait les hommages des rois d'Angleterre ; il échangeait des présents avec le puissant calife de Bagdad, Haroun al Raschid ; le calife lui avait envoyé une horloge merveilleuse qui indiquait et chantait les heures par un mécanisme ingénieux ; il lui offrit en remerciements deux grands chiens de la Germanie, aussi forts et farouches que des lions : c'est comme un symbole de la différence des deux civilisations.

Comme les Empereurs romains, Charlemagne gouvernait avec des ministres et quelques grands officiers qui constituaient son palais, *Palatium*, comme à Rome ; ce palatium l'accompagnait dans toutes ses résidences, quelquefois même à la guerre, notamment pendant les longues campagnes de Saxe. S'il en faut juger d'après un traité contemporain, composé par l'abbé de Corbie, Adalhard, le gouvernement comprenait deux divisions, la première assurant l'organisation

du palais du roi, la seconde assurant l'administration du royaume. Au palais, le roi et la reine, avec leur très noble famille, étaient placés au-dessus de tous; quant aux affaires spirituelles et séculières et aux soins matériels, des officiers en avaient la direction. En premier lieu venait l'apocrisiaire ou archichapelain qui avait sous ses ordres tout le clergé du palais. L'archichancelier lui était uni, préposé à des officiers qu'on choisissait sages, intelligents et dévoués, tels qu'ils rédigeassent les décrets royaux sans se laisser aller à la vénalité et à l'amour du gain et capables de garder fidèlement les secrets qu'on leur confiait. Le palais sacré comprenait bien d'autres fonctionnaires : le comte du palais, parmi ses attributions presque innombrables, n'en avait pas de plus importante que de terminer, selon la justice et la raison, tous les procès légaux qui, nés ailleurs, étaient apportés au palais pour y recevoir une solution conforme à l'équité, et aussi de réformer les jugements mal prononcés, de manière à plaire à tous, à Dieu par sa justice, aux hommes par son respect des lois. L'économie intérieure du palais, à l'exception de la boisson, de la nourriture, et aussi de l'entretien des chevaux, et spécialement la pompe royale et encore la réception des dons annuels des vassaux, appartenaient à la reine d'abord, et sous ses ordres au chambrier; selon les circonstances, tous deux avaient soin de prévoir à temps l'avenir de façon à ce que quelque chose ne vint pas à manquer au moment opportun et quand on en avait besoin. Il y avait encore le sénéchal qui s'occupait de la table, le connétable qui dirigeait les écuries, le bouteiller, le maître des logis, qui avaient mission d'informer d'avance et au plus vite tous les agents royaux du lieu où le Roi ferait résidence, de l'époque de son arrivée et de la durée de son séjour, pour permettre d'amener et de préparer ce qui était nécessaire. Ces officiers du palais étaient en même temps des chefs militaires et à l'occasion des ambassadeurs. L'administration des provinces était confiée à des comtes, qui réunissaient dans leurs mains tous les pouvoirs, financiers, militaires et judiciaires; ils avaient au-dessous d'eux des centeniers et étaient annuellement surveillés et contrôlés par des envoyés de l'Empereur, *missi dominici*, laïques et ecclésiastiques, qui fai-

saient sentir partout la vigilance et l'autorité du souverain, du moins tant que vécut Charlemagne.

Mais le fait caractéristique de cette organisation administrative est dans la grande place que le clergé y tenait. Il faisait partie du gouvernement. L'Empereur désignait les évêques et les abbés, les appelait près de lui pour délibérer sur les lois, les chargeait de gouverner les provinces de bon accord avec les comtes : « Nous voulons, disait-il, que les évêques aident les comtes et que les comtes aident les évêques, afin que chacun puisse remplir pleinement sa fonction. » Evêques et abbés sont dotés de grands domaines et se distinguent mal des fonctionnaires laïques; plus tard, au temps féodal, ils seront indépendants et puissants comme les comtes.

Malgré ce caractère ecclésiastique que n'avait pas le gouvernement des Empereurs romains, même au temps de Constantin ou de Théodose, on notera encore d'autres points de ressemblance entre l'ancien gouvernement romain et celui de Charlemagne. Les *Capitulaires* rappelaient le souvenir des ordonnances impériales, qui émanaient de la volonté de l'Empereur, étaient rédigées en son conseil, et s'appliquaient à toute l'étendue de l'Empire. Sans doute les grandes assemblées d'hommes libres et de guerriers, que Charlemagne avait l'habitude de convoquer au printemps, avant la campagne de guerre, où l'on discutait les mesures législatives que l'Empereur publiait sous forme de *Capitulaires* et où il prenait plaisir à s'entretenir avec les plus humbles pour connaître leurs vœux, étaient la suite des anciens *malls* germaniques, où les guerriers s'assemblaient pour délibérer avec le Roi sur les intérêts de la tribu; mais Charlemagne y exerçait une autorité presque aussi absolue que celle d'un Empereur de Rome. Charlemagne aussi réunissait régulièrement l'assemblée d'automne, composée seulement des principaux officiers de son gouvernement, les *majores*, des fonctionnaires du palais, des évêques, des comtes, ceux-ci à la veille de partir pour leurs provinces : on y prenait ensemble les résolutions urgentes, on donnait aux gouverneurs des divers degrés de la hiérarchie les instructions dont ils avaient besoin; c'était comme un Sénat, où l'administration géné-

rale de l'Empire prenait quelques-uns des principes d'ordre et d'unité qui étaient utiles au bien commun.

Ainsi, sous des caractères particuliers qui viennent surtout des origines germaniques dont il est encore mal dégagé et aussi de la place considérable qu'y tient le clergé, le gouvernement carolingien a des traits remarquables d'imitation romaine; il est bien une tentative de restauration de l'Empire d'Occident.

Les contemporains étaient fiers que l'Empire de Charlemagne eût des ressemblances avec l'Empire romain et ils étaient portés à les exagérer. Ils en étaient excusables : ils avaient honte de leur récente barbarie, l'envie louable de s'élever vers la civilisation. Ils connaissaient mal la civilisation; et croyaient qu'elle consistait essentiellement dans une certaine pratique de la langue latine; ils en avaient une enfantine admiration, qui contribua d'ailleurs à une Renaissance assez curieuse, non pas des lettres, mais des études classiques. Charlemagne, un ignorant, tout juste capable d'écrire son nom, avait une vénération d'autant plus touchante pour les mystères de la culture antique. Il contribua puissamment à la renaissance intellectuelle dont son temps demeura marqué, et si l'on compare ce qu'était la société franque au début de son règne et à la fin, son œuvre paraît admirable.

Il institua près de lui l'école du Palais, dont les maîtres les plus illustres furent l'Italien Pierre de Pise et l'Anglo-Saxon Alcuin. Elle était comme une petite Académie où chacun prenait un nom savant, par un pédantisme plus amusant que prétentieux; Charlemagne s'appelait David, Alcuin Flaccus ou Horace, Angilbert Homère : on n'avait pas peur de l'anachronisme. C'était comme un jeu d'enfants encore embarrassés de leur science nouvelle; quelques-uns devinrent de bons élèves en latin, Einhard, qui écrivit une biographie de Charlemagne, Angilbert à qui son admiration pour l'Empereur inspira un poème latin en son honneur, Raban Maur le savant abbé de Fulda. Einhard était ébloui d'un tel éclat; il ne doutait point que les Gaulois et les Francs ne fussent capables d'égaliser les Romains et les Athéniens de l'antiquité. En vérité on ne fut capable à l'Académie du Palais que de

quelques exercices d'école du degré le plus élémentaire, sauf quelques manifestations d'un fin bon sens qui est la chose du monde la plus répandue en toute société barbare ou cultivée. — « Qu'est-ce que la mort? » dit Peppin, second fils de Charlemagne, âgé de seize ans, à son maître Alcuin [car ici c'est l'élève qui interroge le maître]. — Alcuin répond : « Un événement inévitable, un voyage incertain, un sujet de pleurs pour les vivants, la confirmation des testaments, le larron des hommes. — Comment l'homme est-il placé? demande encore le jeune Peppin. — Comme une lanterne exposée au vent. — Où est-il placé? — Entre six paroiss. — Lesquelles? — Le dessus, le dessous, le devant, le derrière, la droite, la gauche. — Qu'est-ce qu'un vaisseau? — C'est une maison errante, une auberge partout, un voyageur qui ne laisse pas de traces. — Qu'est-ce que l'herbe? — Le vêtement de la terre. — Et les légumes? — Les amis des médecins, la gloire des cuisiniers. — Qu'est-ce qui rend douces les choses amères? — La faim. — De quoi les hommes ne se lassent-ils point? — Du pain. »

Il ne conviendrait pas de se moquer de ces premiers balbutiements de la société carolingienne. Les « savants » de l'entourage de Charlemagne avaient déjà une véritable culture intellectuelle, leurs lettres et leurs vers en font foi et ils commençaient à penser par eux-mêmes. Il sortit de l'école du Palais un grand nombre de moines et de prêtres instruits, qui, dispersés dans les provinces, y ouvrirent beaucoup d'écoles, y admirèrent des enfants de toutes les conditions; on possède un capitulaire de l'évêque d'Orléans, Théodulf, qui organise dans son diocèse une sorte d'instruction gratuite par les écoles abbatiales ou paroissiales; on y devait enseigner la prière, le chant religieux, la grammaire, le calcul. A l'école épiscopale, sorte d'école secondaire, on enseignait en outre la géométrie, la musique et l'astronomie, la rhétorique et la logique. Évidemment cela ne put pas donner alors de sérieux résultats, mais l'idée était générale.

De cet effort en somme remarquable vers un peu plus de lumière, il ne reste presque aucun monument de pierre. On attribue à l'évêque Théodulf la construction de la petite église

de Germigny-des-Prés, qui est notre plus ancien spécimen de l'architecture romane; on a conservé la chapelle d'Aix-la-Chapelle qui n'avait rien d'original, que des peintures célébrant dans le plus large éclectisme Ninus et Cyrus, Alexandre et Annibal, Constantin et Théodose. Les seuls monuments véritables de ce temps, quelques-uns d'ailleurs fort beaux, sont des travaux d'orfèvrerie ou des ivoires sculptés, et surtout des manuscrits, copiés dans les monastères, enluminés parfois de la façon la plus artistique, et qui sont au moins comme un hommage pieux à l'antiquité, profane ou chrétienne, par exemple l'évangélaire de Charlemagne, ou la Bible qui fut offerte plus tard à Charles le Chauve par les moines de Saint-Martin de Tours. Beaucoup de manuscrits copiés sur des œuvres anciennes les ont sauvées de la destruction, jouant un peu le rôle de l'imprimerie dans les temps modernes. D'autres manuscrits contiennent des notes chronologiques, des annales sur les événements du temps, qui sont une source précieuse pour l'histoire. Ce fut la récompense de Charlemagne; les chroniques des moines célébrèrent en des termes déjà épiques la grandeur de ce règne et lui firent une renommée universelle.

Ce ne fut pourtant qu'une lueur bien faible de civilisation, à peine capable d'éclairer un court moment, comme disait un contemporain, « les ténèbres de la barbarie ». Charlemagne ne portait pas volontiers le lourd manteau impérial; il avait de préférence le simple et rude costume des Francs, le manteau de laine brune commode contre la pluie et le froid, le justaucorps de cuir ou de peau serré par un large ceinturon, l'épée suspendue aux épaules par un baudrier de cuir, les hauts-de-chausses et les brodequins serrés autour de la jambe par de longues courroies disposées devant et derrière en forme de croix. C'était à peu près le costume des anciens Germains. Les mœurs de même étaient peu changées: Charlemagne aimait surtout la guerre et la faisait avec rudesse; les Saxons éprouvèrent la violence de sa colère. Il aimait la chasse aussi, et la plus dangereuse, la chasse aux sangliers dans la forêt des Ardennes. Ses goûts n'étaient pas essentiellement différents de ceux des rois mérovingiens; il n'eut pas de vraie capitale bien qu'il résidât de préférence

à Aix-la-Chapelle dans les quinze dernières années de son règne. Jusque-là il se transportait de ville en ville, suivant les hasards de la guerre ou de la chasse. Il fut un roi franc, élevé par les armes et par l'Église à la dignité d'Empereur.

Mais il ne fut pas un Empereur politique; il ne donna point à son Empire les institutions capables de le faire durer. Il ne changea rien au régime politique de la Gaule mérovingienne. Il organisa avec un soin particulier l'inspection de ses comtes ou ducs, gouverneurs des provinces de son Empire; Mais le système des *missi* ne dura qu'autant que lui; ces *missi* n'avaient pas d'autorité par eux-mêmes; ils furent écoutés tant que Charlemagne fut derrière eux pour la sanction de leurs rapports; ils disparurent peu après sa mort.

Comme les Mérovingiens, Charlemagne n'eut pas de régime financier régulier; il ne sut pas faire cet emprunt aux empereurs romains. Il ne songea ni à un cadastre, ni à un impôt sur les ventes ou successions. Il n'eut d'autres ressources que les revenus de ses domaines, les dons de ses sujets et le butin de ses guerres; son budget, par trop primitif, a pour principal document explicatif le célèbre capitulaire *de Villis* ou des fermes, où il prend tant de soins pour faire produire le plus possible à ses domaines. Comme les rois francs ses prédécesseurs, il confia l'administration de ses provinces à des comtes qui étaient pris le plus souvent parmi les riches propriétaires du pays et à qui en outre, comme ils n'avaient pas de traitement, on confiait des terres en usufruit ou en *bénéfice*, pour subvenir aux frais du gouvernement; l'Empereur se dépouillait ainsi de ses domaines, et cette évolution ne cessa point; l'Empereur, comme autrefois les Mérovingiens, perdit peu à peu sa terre au profit des comtes et de ses autres serviteurs; les revenus diminuèrent vite et les Carolingiens ne tardèrent pas aussi à être ruinés.

Leur prestige en fut atteint. Les héritiers du grand Charles n'eurent qu'un vain titre impérial, et n'eurent pas d'autorité réelle, parce qu'il ne leur laissa point les moyens de l'affirmer, parce qu'il ne fonda point de solides institutions impériales. Son règne fut glorieux; son nom domine tout le moyen âge; mais il n'arrêta pas le développement d'un phénomène social qui datait des invasions et se poursuivait fatalement vers son

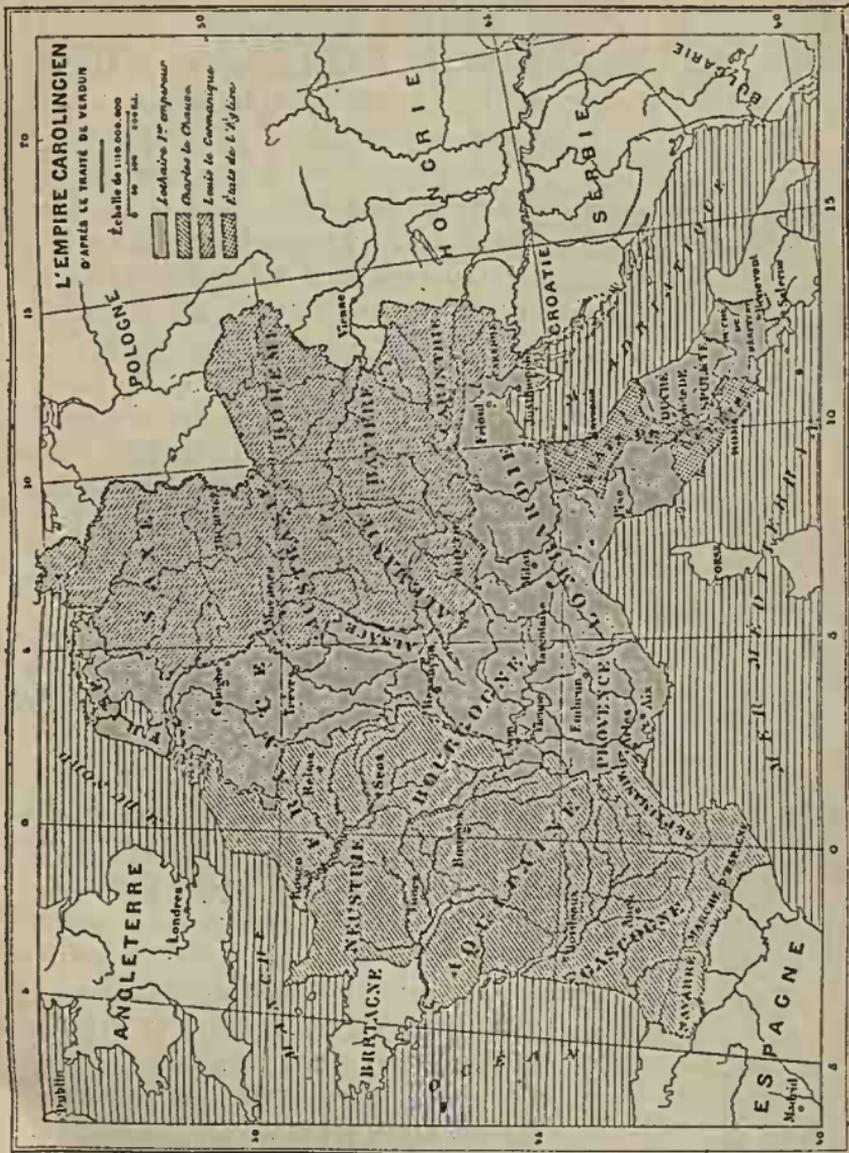
terme : victimes des circonstances et de leur ignorance, les rois francs, Mérovingiens et Carolingiens, partagèrent le domaine conquis avec leurs plus vaillants guerriers, leudes ou comtes, aliénèrent entre leurs mains leurs terres et leur autorité et préparèrent inconsciemment le morcellement féodal, c'est-à-dire le régime social qui est le trait caractéristique du moyen âge.

### III

C'est pourquoi l'Empire carolingien ne pouvait être qu'éphémère; en vérité, il ne survécut pas à son fondateur. Sans doute il y eut des empereurs dans sa famille pendant plusieurs générations; mais ils n'eurent que la couronne impériale, sans aucune réalité de pouvoir. On sait bien que le fils même du grand Empereur, LOUIS LE PIEUX, mérita par sa faiblesse d'être plus tard surnommé *le Débonnaire*, que ses fils n'eurent aucun respect pour sa dignité, qu'ils l'humilièrent odieusement en l'église Saint-Médard de Soissons en l'obligeant à confesser publiquement ses fautes; qu'ils lui enlevèrent sa couronne et le vêtirent de l'habit monastique. Il est vrai que les vieux guerriers de Charlemagne ne purent souffrir ce scandale, et qu'ils rendirent au Débonnaire sa couronne, mais ils ne purent lui donner de l'énergie : en fait, ce successeur de Charlemagne ne régna point vraiment.

Il convient surtout de rappeler à ce sujet le rôle que joua la papauté. Sans doute, ayant fait l'Empire, elle en redoutait pour elle-même la puissance; peut-être eut-elle à se plaindre de l'autorité de Charlemagne qui paraît avoir fait à Rome même acte de suzerain et qui fit de l'un de ses fils un roi d'Italie. Quoi qu'il en soit, la papauté fut heureuse de la faiblesse du Débonnaire et elle en profita; dès 816, deux ans après la mort de Charlemagne, le nouveau pape Étienne IV ne se préoccupa point de faire connaître son élection à l'Empereur, pour ne point avoir l'air de lui en demander la confirmation. Plus tard le pape Grégoire IV soutint les fils révoltés contre leur père, se rendit dans leur camp, employa

son autorité morale à débaucher les guerriers de l'Empereur, souffla dans leurs rangs la trahison, et lui ôta tous moyens



de résistance; c'est alors que le malheureux prince dut se livrer aux mains de ses enfants. La papauté ne gagna rien à cette conduite; en abaissant l'Empire, elle affaiblit son pro-

tecteur naturel; elle fut bientôt victime de l'anarchie féodale qu'un puissant Empereur seul pouvait contenir.

L'Empire donc ne dura point; il ne tarda pas à être démembré. On en a attribué la cause principale à la diversité des peuples qui le composaient et qui devaient tendre à se séparer dès la première occasion. Cette cause a évidemment de l'importance. Mais l'Empire romain de l'antiquité était aussi formé de peuples très différents, et il a duré, et il a donné à ces peuples une longue période d'ordre et de paix. Il convient par conséquent d'observer aussi que l'Empire carolingien n'avait pas reçu une organisation capable de le faire vivre, que Charlemagne ne lui avait pas donné les institutions nécessaires; Charlemagne fut un Empereur, il ne fut pas un fondateur d'Empire; l'Empire carolingien n'eut qu'un moment et qu'une apparence d'unité politique.

Moins de trente ans après la mort de Charlemagne, en 843, le traité de Verdun consacra déjà la ruine de cet organisme mal constitué. L'Empire fut divisé en trois royaumes qui désormais eurent des destinées presque toujours séparées, la France, l'Allemagne et l'Italie. La Lotharingie, entre la France et l'Allemagne, allait être par sa situation l'objet de querelles plusieurs fois séculaires. Cette division en trois royaumes répondait à la différence des langues dès lors en voie de formation, la langue italienne demeurée proche du latin et ainsi capable de s'élever vite à une grande valeur



Une barque normande, trouvée en Normandie dans le tumulus d'un « Roi de mer ».

littéraire, la langue romane et la langue germanique qui apparaissaient, encore informes, aux serments de Strasbourg. Comment la civilisation carolingienne, si fruste, se fût-elle imposée à la barbarie germanique dont elle se distinguait à peine ? En dernière analyse, l'Empire carolingien avait donc eu pour rôle essentiel celui de convertir les Germains au christianisme. La conversion assurée, son rôle était fini ; il pouvait disparaître.

Les royaumes sortis ainsi de cet Empire auraient peut-être cherché dès ce moment à se donner des institutions nationales ; mais les invasions normandes y apportèrent de nouveaux désordres et une recrudescence d'influence germanique tout à fait contraire à la reconstitution de l'État.

L'Allemagne occidentale, la Grande-Bretagne, la France, même les côtes de l'Italie furent le domaine des invasions normandes. Nulle part les pirates ne rencontrèrent d'organisation méthodique de résistance. Les Carolingiens n'accomplirent même pas ce devoir élémentaire de leur charge qui eût été de défendre leurs sujets ; ils ne furent le plus souvent occupés que de vaines querelles autour de la couronne impériale ; ils laissèrent aux seigneurs le soin de défendre, au hasard des circonstances, chaque petite parcelle du territoire ; ainsi comtes et ducs sur leurs domaines firent déjà fonctions de rois. Cependant, faute d'un régime financier conforme aux nécessités politiques, les Carolingiens récompensaient leurs serviteurs avec des *bénéfices* ou terres, qui diminuaient sans cesse leurs revenus, selon la funeste coutume inaugurée par les Mérovingiens et entretenue par Charlemagne, et ainsi dans le temps même où ils réclamaient avec plus de vanité la couronne impériale, ils avaient toujours moins d'autorité réelle. Ils furent victimes du même système où s'étaient ruinés les Mérovingiens ; quelques familles seigneuriales grandirent, et parmi elles surtout les Robertiens, qui défendirent plus courageusement le pays contre les Normands, par exemple sur les bords de la Loire et au siège de Paris, qui trouvèrent dans leur héroïsme l'occasion d'acquisitions territoriales de plus en plus grandes, qui furent bientôt plus puissants que les Carolingiens : la décadence

de la famille de Charlemagne fut lente, sa ruine était fatale.

Et dans cette dissolution générale de toute autorité impériale et même royale, dans cette apparition, sur l'ancienne unité de l'Empire carolingien et même dans les grands compartiments des trois royaumes qui en étaient issus, d'une mosaïque de fiefs, ce furent encore les Normands qui appliquèrent pour la première fois dans un acte formel la doctrine féodale, toute germanique d'origine, toute contraire au système de l'État romain, que le régime politique consiste non dans l'autorité de l'État souverain sur des sujets, mais dans les relations d'homme libre à homme libre, de seigneur à seigneur, caractérisées par l'hommage, qui comporte de la part du vassal la reconnaissance d'une suzeraineté, mais qui lui reconnaît toute autorité politique sur son *fief*, c'est-à-dire sur la terre qu'il tient de son seigneur.

C'est en effet en 911, au traité de *Saint-Clair-sur-Epte*, que ROLLOX, le puissant chef des Normands de Neustrie, fut reconnu par le roi CHARLES LE SIMPLE, *duc de Normandie*, sous des conditions d'hommage et de services qu'on voudrait connaître avec plus de précision, mais qui ne paraissent pas avoir été différentes des conditions établies par la tradition dans les autres domaines féodaux du royaume.

Ainsi les Carolingiens, pas plus que les Mérovingiens, n'avaient su reconstituer le gouvernement romain; ils avaient laissé dissoudre l'État. Le régime politique essentiel du moyen âge allait être la *féodalité*. Il faudra des siècles pour refaire, d'abord sur un petit terrain, puis sur de plus grandes étendues, les institutions monarchiques. Ce devait être le caractère politique des temps modernes.

---

## CHAPITRE XVII

### LA SOCIÉTÉ FÉODALE (X-XI<sup>e</sup> SIÈCLE)

1. — Le pape et l'empereur.
2. — Les clercs.
3. — Les nobles.
4. — Le peuple.

#### I

A travers les temps mérovingiens et carolingiens, dans toute l'Europe occidentale, la société s'était organisée en une hiérarchie très rigoureuse, en de profondes distinctions de classes, qui caractérisent essentiellement la civilisation du moyen âge. La cité antique en effet distinguait seulement les hommes libres et les esclaves; les premiers eurent parfois des privilèges particuliers proportionnés à leur fortune, mais ils formèrent l'ensemble des citoyens; les seconds comptaient peu dans la famille, ne comptaient pas dans la cité, dont ils étaient pourtant la base fondamentale. L'État romain se superposa à la cité; il y changea peu de chose d'abord au point de vue social : cependant la « sacro-sainte hiérarchie » des fonctionnaires, organisée de plus en plus étroitement dans les derniers siècles de l'Empire, prépara d'importants changements dans les rapports des classes, en se séparant décidément de la masse des hommes libres, et en se couvrant de titres pompeux et de costumes étincelants. L'Église s'introduisit dans cette société en état de transformation; ses prêtres célibataires formèrent une classe à part. L'invasion changea le personnel des fonctionnaires, qui, selon les coutumes germaniques, ignora l'État, s'empara des terres et devint presque la seule classe possédante. Les esclaves dis-

parurent devant les enseignements chrétiens ; ils ne furent pas très différents des autres colons ou travailleurs de la terre ; les anciens cultivateurs libres et les serfs s'unifièrent presque absolument dans une condition misérable. La société féodale se trouva constituée.



Saint Pierre remettant l'étole au pape et l'étendard à Charlemagne. (Mosaïque de Saint-Jean de Latran.)

Elle pourrait être représentée en une sorte de hiérarchie très régulière et imposante : au sommet Dieu et près de lui saint Pierre ; aux pieds de saint Pierre, représentant de Dieu, comme il apparaît dans la célèbre mosaïque du Latran, le Pape et l'Empereur, en une rivalité capable de querelles, qui remplirent en effet tout le moyen âge ; au-dessous, les classes dirigeantes, les clercs et les nobles ; enfin tout en bas, dans un chaos informe de misères, les roturiers, vilains et serfs, la foule des humbles.

La papauté et l'Empire, ensemble grandis, furent d'abord ensemble victimes

de l'anarchie féodale du ix<sup>e</sup> et du x<sup>e</sup> siècle. L'Empire carolingien y disparut ; la papauté faillit y périr aussi et fut maintes fois la proie des intrigants.

L'Empire se tira le premier de ce désordre. La Germanie, fraîchement convertie, fut d'abord le plus robuste royaume né de la ruine des Carolingiens. OTTON I<sup>er</sup> fut assez fort pour assurer l'ordre dans ses États, et même aussi en Italie ; il y vint avec des troupes ; il vainquit les seigneurs qui s'étaient fait un jouet de la couronne de fer des anciens rois lombards ; il la prit pour lui, et, comme si la couronne d'Italie n'était que la promesse d'une plus belle couronne, il alla à Rome, mit sur sa tête la couronne impériale (962). Ce fut le Saint-

Empire Romain Germanique. Ce fut un puissant Empire, et sa grandeur traversa tout le moyen âge et même les temps modernes jusqu'au commencement du xix<sup>e</sup> siècle. Otton, son fondateur, fut comme un autre Charlemagne ; il fut aussi un soldat de l'Église et porta l'Évangile toujours plus loin vers l'Est, à travers les tribus slaves. Ce fut pendant longtemps le principal intérêt de l'histoire du Saint-Empire ; au siècle suivant, Albert l'Ours et Henri le Lion fondèrent la marche de Brandebourg et le duché de Mecklembourg, donc refoulèrent les Slaves de l'Elbe à l'Oder. Plus tard les Chevaliers Teutoniques entreprirent la soumission du pays borusse ou prussien, au-delà même des bouches de la Vistule. Ce fut comme une gigantesque croisade de plusieurs siècles à travers la plaine allemande ; l'Allemagne prit la place territoriale qu'elle devait garder depuis. Ce fut la glorieuse période de sa croissance première, qui se personnifia dans le grand nom de FRÉDÉRIC BARBEROUSSE. Les rois alors en vérité ne comptaient pas ; théoriquement et parfois réellement, ils étaient considérés par l'Empereur comme ses vassaux, et les deux premiers Ottons, à la fin du x<sup>e</sup> siècle, exercèrent sur la France un protectorat très effectif. Toutefois les Carolingiens de France, Lothaire par exemple, cherchaient à secouer le joug, et dès le xi<sup>e</sup> siècle les rois capétiens entrèrent en lutte avec l'Empire, et prétendirent ne relever que de Dieu et de leur épée.

La papauté aussi, affaiblie par de longues querelles, dut subir un moment la tutelle impériale. Elle applaudit et aida à la fondation du Saint-Empire dans la pensée d'y trouver une protection, comme au temps de Charlemagne. Et en effet d'abord un touchant accord réunit à Rome même le Pape et l'Empereur. Le savant Gerbert, qui fut le pape Silvestre II, avait été le précepteur du fils d'Otton II, qui fut l'empereur Otton III. Le maître et l'élève s'entendirent le mieux du monde ; ils ne voulurent point se séparer ; ils conçurent la chrétienté comme une grande nation dont ils devaient être ensemble la tête et le bras, dans une même capitale, Rome. Et le même empereur Otton III eut sa résidence à Rome, sur l'Aventin, pendant que le pape habitait au Vatican ; ils conduisaient ensemble au Capitole de magni-

fiques triomphes, qui symbolisaient la domination qu'ils exerçaient tous deux sur le monde. Ce dualisme ne pouvait pas durer ; l'un ou l'autre devait l'emporter. Ce fut d'abord l'Empereur, à la faveur de la protection dont l'Église avait besoin dans le grand désordre féodal. Les papes furent défendus pendant près d'un siècle par les Empereurs qui descendirent souvent en Italie à travers les défilés des Alpes, et qui par une conséquence naturelle exercèrent la plus grande influence sur les élections pontificales ; un moment, au commencement du xi<sup>e</sup> siècle, les papes parurent n'être plus que les chapelains de l'Empereur. L'Église à cet égard retournait à la condition des premiers siècles, lorsque Constantin et Théodose étaient appelés les empereurs-sacerdotes, c'est-à-dire les vrais chefs de la chrétienté.

Les papes n'y consentirent pas ; ils estimèrent que la papauté devait l'emporter sur l'Empire, parce qu'elle tient plus directement ses pouvoirs de saint Pierre et de Dieu. Cette doctrine trouva au milieu du xi<sup>e</sup> siècle sa personnification remarquable en GRÉGOIRE VII (1073-1085). Avec une audace et une énergie extraordinaires, il dégagea la papauté de l'autorité impériale. En 1059, le décret du Latran avait établi qu'à l'avenir les papes seraient élus par les principaux prêtres et diacres des églises de Rome et par les évêques suburbicaires, appelés désormais les *cardinaux*, c'est-à-dire ceux sur qui repose l'Église, comme une porte sur son gond (*cardo*), en dehors de toute action impériale, indépendamment de toute pression sur les masses populaires. Plus tard en 1274, pour assurer mieux encore la liberté de l'élection, il fut décidé que les cardinaux se réuniraient en *conclave*, ou assemblée fermée, à l'abri de toute influence extérieure.

Naturellement les Empereurs voulurent retenir la papauté sous leur suzeraineté. HENRI IV se crut de force à renverser Grégoire VII et à mettre un autre pape à sa place. Ce fut l'origine d'une querelle de deux siècles, où la papauté infligea aux Empereurs les coups les plus redoutables. Dès le début cette querelle eut les caractères les plus dramatiques : Henri IV prononça la déposition de Grégoire VII. Grégoire VII réunit en 1076 le concile de Rome et y fit voter des formules singulièrement hardies : que le pontife romain seul

est universel, qu'il peut porter les insignes impériaux, qu'au pape seul tous les princes de la terre doivent baiser les pieds, qu'il a le droit de déposer les Empereurs et que personne ne peut le déposer, qu'il peut délier les sujets du serment de fidélité. Il n'y avait pas tout cela dans l'Évangile.

Grégoire VII prononça la déposition d'Henri IV ; il l'excommunia, il délia ses sujets du serment de fidélité, et par ces temps de foi profonde, ces attaques se montrèrent irrésistibles ; les sujets de l'Empereur lui refusèrent obéissance ; il ne trouva plus même de serviteurs ; tout d'un coup il ne fut plus rien. Il dut demander son pardon, il se rendit en pénitent à *Canossa*, en Toscane, auprès du pape (1077). Il y comparut comme devant son juge ; en chemise et pieds nus, il se prosterna misérablement devant le Saint-Père ; il fut pardonné, après trois jours de supplications, et remis par la volonté pontificale en possession de son autorité impériale.

La papauté eut bien d'autres triomphes ; elle l'emporta presque toujours sur les Empereurs. En 1154, à la diète de Besançon, un légat pontifical, Rolando Bandinelli, alla saluer le puissant empereur Frédéric-Barberousse, et lui présenta des lettres du pape félicitant l'Empereur de porter si glorieusement la couronne impériale qu'il tenait en bénéfice du Saint-Siège, « magno nostro beneficio ». L'Empereur humilié protesta contre cette prétention, s'emporta contre le légat, qui lui tint tête, et s'écria, parmi les cris de colère des assistants : « Et de qui donc l'Empereur tient-il sa couronne, sinon de Notre Saint-Père le Pape ? » Les cardinaux firent bientôt de ce légat un pape, sous le nom d'Alexandre III : ce fut lui qui fonda Alexandrie, près du Pô supérieur, pour garder les passages des Alpes contre l'Empereur ; ce fut lui qui souleva les Lombards contre Frédéric-Barberousse et lui valut son écrasante défaite de *Legnano* ; ce fut lui qui le reçut à Venise en 1177 en réconciliation, et au sortir de l'église Saint-Marc on vit l'Empereur aider le pape à se mettre en selle et écarté devant lui la foule, « comme un bon fils devant son père vénéré ». INNOCENT III fut le vrai maître des rois, obligea Philippe-Auguste à reprendre la femme qu'il avait répudiée, reçut l'hommage du roi d'Angleterre Jean sans Terre, fit et défit des empereurs. Innocent IV, battu un moment par

l'empereur Frédéric II, petit-fils de Barberousse, chassé de Rome, s'enfuit à Lyon, y convoqua un concile, déposa son ennemi, leva des troupes, le battit, le dépouilla de tous ses domaines, eut la joie de ruiner toute sa famille, d'étouffer « cette nichée de vipères » (1250). Le Saint-Empire Romain Germanique n'y survécut pas; il ne fut plus dès lors qu'un Empire germanique. Rodolphe de Habsbourg, empereur quelques années après en 1273, déclarait renoncer à toute intervention en Italie : « Je vois bien, disait-il, comme on y entre; je ne vois pas comme on en sort. »

La papauté demeura donc victorieuse; elle fut la grande puissance du moyen âge. Elle fut au sommet de la hiérarchie féodale; elle en exerça hautement le gouvernement; elle prêcha et organisa les croisades, régna un moment sur Jérusalem, puis sur Constantinople. Elle sévit violemment contre toute hérésie; elle conduisit contre les Albigeois, au commencement du XIII<sup>e</sup> siècle, une effroyable guerre de répression; elle disposa maintes fois des armées des rois, de toutes les forces guerrières du monde féodal. Elle jouit de tout son triomphe; les papes disaient qu'il y avait entre eux et les empereurs autant de différence qu'entre le soleil et la lune; car la lune tient sa lumière du soleil, et l'empereur tient tout son pouvoir de la papauté. En l'an 1300, le pape Boniface VIII célébra magnifiquement les fêtes de son jubilé; il y eut à Rome, dit-on, plus de 100 000 pèlerins, dévotement inclinés sous la bénédiction pontificale; le Saint-Père parut à cheval, dans les rues de Rome, revêtu du manteau impérial, le globe impérial dans la main, en tête la double couronne de la tiare<sup>1</sup>, tandis qu'à pied le roi de Hongrie et le roi des Deux-Sicules étaient ses gardes du corps.

Mais il n'y avait pas le roi de France dans ce cortège. C'était alors Philippe le Bel, qui ne devait pas se conduire,

<sup>1</sup> La tiare pontificale est aujourd'hui une triple couronne; c'est Boniface VIII qui ajouta la seconde; plus tard, au XIV<sup>e</sup> siècle, elle se compléta d'une troisième. Elle est le signe de la triple royauté du pape qui est à la fois le roi de Rome et des États de l'Église, le prince ou le souverain de tous les rois de la terre au temporel, et le chef spirituel ou le Père de tous les Chrétiens. Quand le pape est couronné, au nom de l'Église un cardinal lui dit : « Sache que tu es le Père, le Prince et le Roi ! »

à l'égard du Saint-Père, comme un bon fils. C'est que les victoires de la papauté, en ruinant la puissance impériale, avaient indirectement émancipé les rois. Les temps peu à peu avaient changé; la foi était moins vive, l'excommunication avait perdu de sa valeur; les intérêts politiques et économiques apparaissaient à côté des intérêts religieux. Les royaumes commençaient à se distinguer dans la grande unité chrétienne.

## II

En dehors des questions de haute politique où se débattait le gouvernement du monde, la société du moyen âge était toute pénétrée par les influences religieuses; elle vivait dans les cadres du clergé et de la noblesse, sous la tutelle parfois lourde, parfois bienfaisante, des clercs et des seigneurs. Un proverbe du temps disait : Le clerc sert Dieu de ses prières, le noble de son épée. En France le clergé était appelé le premier ordre de l'État, et la noblesse le second.

Le clergé était le premier par la dignité, le premier aussi par la richesse. Il devait sa fortune aux donations des rois, des seigneurs, d'autant plus abondantes que la foi était ardente et pressante la terreur de l'au-delà. Les évêques et les abbés étaient d'ailleurs parmi les plus grands bénéficiaires; ils avaient conquis sur leurs terres la même indépendance, la même souveraineté que les seigneurs laïques; ils avaient souvent une autorité plus grande par le prestige moral et religieux qui s'ajoutait à leur autorité temporelle; ils disposaient à l'égard des plus puissants, même des rois, d'une arme redoutable, l'excommunication.

Cependant ils étaient trop mêlés au siècle pour y conserver toutes les vertus ecclésiastiques. Ils avaient souvent les goûts et les mœurs des laïques les moins vertueux; ils aimaient souvent la chasse et la bonne chère; à travers tout le moyen âge l'épiscopat fut maintes fois compromis, et ensemble le clergé, par les vices et les désordres de la société même, et il y fallut de profondes réformes. La source du mal était dans le système de recrutement des clercs; évêques et abbés étaient

souvent institués par les seigneurs les plus puissants de la région, par les rois ou les empereurs, qui portaient généralement leurs choix sur les plus dociles plutôt que sur les plus dignes ; on vit des rois porter aux plus hautes dignités ecclésiastiques leurs compagnons de jeunesse, ce qui n'était pas toujours une garantie de vertu ; et ainsi l'Église, notamment au xi<sup>e</sup> siècle, fut gagnée par des vices où elle faillit périr. On les résume en deux mots : la *simonie* et le *nicolaïsme*. La simonie doit son nom à Simon le Magicien, qui, dit-on, voulut acheter à saint Pierre le droit de conférer le Saint-Esprit ; c'est en effet la pratique de l'acquisition des bénéfices ecclésiastiques à prix d'argent et au prix d'avantages temporels ; ce scandale s'était répandu au xi<sup>e</sup> siècle sur toute l'Église. Quant au nicolaïsme, du nom d'un autre hérésiarque, il était plus grave encore ; il autorisait prêtres et évêques au mariage ; il avait pour conséquence la fondation de familles de clercs, qui naturellement accessibles aux sentiments domestiques, ne cherchaient qu'à garder leurs bénéfices, qu'à rendre héréditaires cures et évêchés, qui n'auraient pas tardé de la sorte à ressembler à tous les bénéfices laïques, à se confondre avec eux, ruinant toute la fortune de l'Église. Ce n'eût pas été sans doute en contradiction avec l'enseignement du Christ : « Mon royaume n'est pas de ce monde. » Mais c'eût été la fin du rôle politique que l'Église prétendait jouer. Ainsi il y avait, au moment de l'avènement de Grégoire VII au souverain pontificat, tout un clergé simoniaque ou nicolaïte qui commençait d'oublier déjà tout caractère ecclésiastique.

Grégoire VII sauva l'Église de ce danger et son règne est au moins aussi grand par là que par le souvenir de Canossa. Il avait été, au commencement de sa carrière, prieur de l'abbaye de Cluny, et s'était dès ce moment préoccupé de la condition où il voyait le clergé. Il avait travaillé à la réforme nécessaire ; il en avait prêché l'idée parmi ses frères de Cluny ; il avait envoyé des moines de son abbaye dans d'autres couvents pour y poursuivre la propagande dans le même sens, il avait créé à travers les monastères de l'Europe occidentale un profond mouvement de réaction contre les vices du temps. Naturellement ce fut surtout le clergé

régulier qui adopta les idées de réforme, par un sentiment d'opposition contre le clergé et par une docilité plus grande à l'égard des instructions pontificales : maintes fois à travers les siècles la papauté a trouvé chez les moines les plus dévoués agents de son autorité. Ce furent en particulier les moines de Cluny qui exécutèrent la réforme de Grégoire VII.

Le pape d'abord défendit aux laïques de donner l'investiture des bénéfices ecclésiastiques; c'était le même principe que celui du décret du Latran qui avait assuré l'indépendance des élections pontificales; de même les élections des évêques et des abbés furent arrachées aux influences laïques, elles furent confiées aux chanoines des églises cathédrales et aux moines des couvents. C'était restaurer la liberté de l'Eglise. D'autres décrets non moins solennels condamnèrent la simonie et le nicolaïsme; tous les évêques ou abbés qui devaient leurs bénéfices à quelque combinaison plus ou moins vénale, à quelque favoritisme profane, sans mérite ecclésiastique, tous ceux qui étaient mariés, furent dépossédés, condamnés, avec une sévérité qui fut souvent brutale; les légats du pontife, moines aussi rudes que lui-même pour la plupart, s'en allaient à travers les diocèses de l'Italie, de l'Allemagne ou de la France, prononçaient publiquement la déposition des évêques ou des abbés coupables, soutenaient parfois

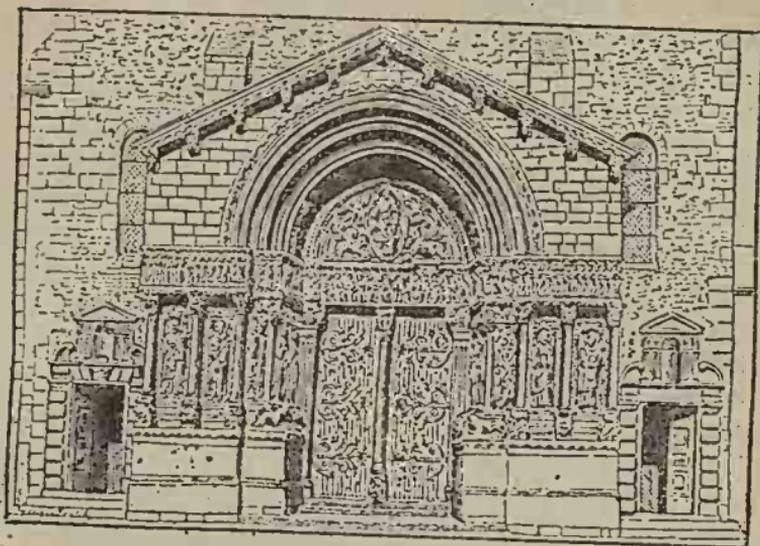


Un archevêque et un diacre,  
costumes du moyen âge.  
[Statues de la cathédrale  
de Chartres.]

contre eux des luttes dramatiques, même sanglantes, le plus souvent triomphaient par la vigueur de leur action, l'infériorité morale de leurs adversaires et le concours des populations pieuses. Ce fut un terrible combat qui ne fut pas achevé du vivant de Grégoire VII, qui se continua encore quelque temps après lui, mais qui se termina par la victoire complète de la réforme ; il y eut bien encore dans les siècles postérieurs des exemples plus ou moins scandaleux de simonie ; le mariage des prêtres fut définitivement condamné ; l'Église fut arrachée à l'esprit du siècle où elle avait failli se dissoudre. Un peu plus tard des ordres nouveaux, plus rigoureux encore que celui des Bénédictins, les ordres mendiants, comme on les appela, à cause de leur vœu de pauvreté, surtout les *Dominicains* et les *Franciscains*, ramenèrent l'Église à la pratique des vertus les plus austères ; ils s'en allaient parmi la chrétienté ; ils gourmandaient les faibles, ils flagellaient les vicieux, ils tonnaient contre les molleses de la société, ils annonçaient la vengeance de Dieu. Ils jetaient l'épouvante partout sur leur passage.

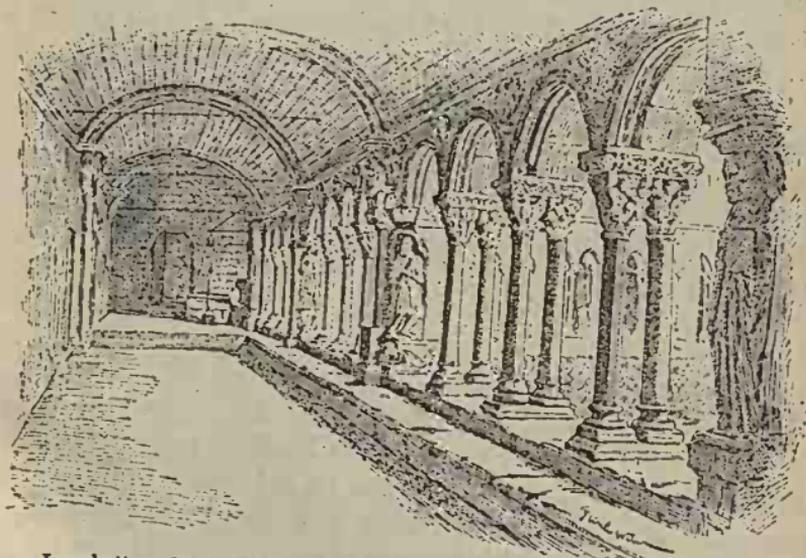
Car ils ne représentèrent pas une religion toute de douceur et de charité, mais aussi une religion de sévérité et de châtimement ; et ce fut le caractère de la foi du xi<sup>e</sup> siècle. Toute la société est courbée, écrasée dans la crainte de l'enfer éternel. Le chrétien de ce temps vit dans l'incessant cauchemar du diable ; il le voit au coin du bois, dans l'ombre des rideaux du lit ; il l'entend dans les craquements de la charpente, dans les sifflements du vent, dans les crépitements de la flamme du foyer ; il s'arme contre lui d'eau bénite et le met en fuite en l'aspergeant. Il redoute presque autant sorciers et sorcières ; il les croit investis d'une puissance diabolique ; il tâche d'éviter leur animosité, et dès qu'il le peut, il les dénonce, les livre aux tribunaux d'Église, n'éprouve un peu de soulagement que quand il les a vus périr sur le bûcher. Au x<sup>e</sup> et au xi<sup>e</sup> siècle on croit sans cesse que la fin du monde est proche, que toute l'humanité, appelée au jugement dernier, va être partagée pour jamais entre l'enfer et le paradis ; c'est en bien des endroits un délire d'effroi qui précipite les foules aux confessions et aux invocations prosternées dans les églises, une panique que le clergé même n'aurait pu contenir ; il n'y

a rien d'aussi tenace et terrible qu'une croyance absurde.



Le portail de l'église Saint-Trophime d'Arles.

Cependant le chrétien d'alors s'arme contre tous ses ennemis



Le cloître de Saint-Trophime d'Arles (architecture romane).

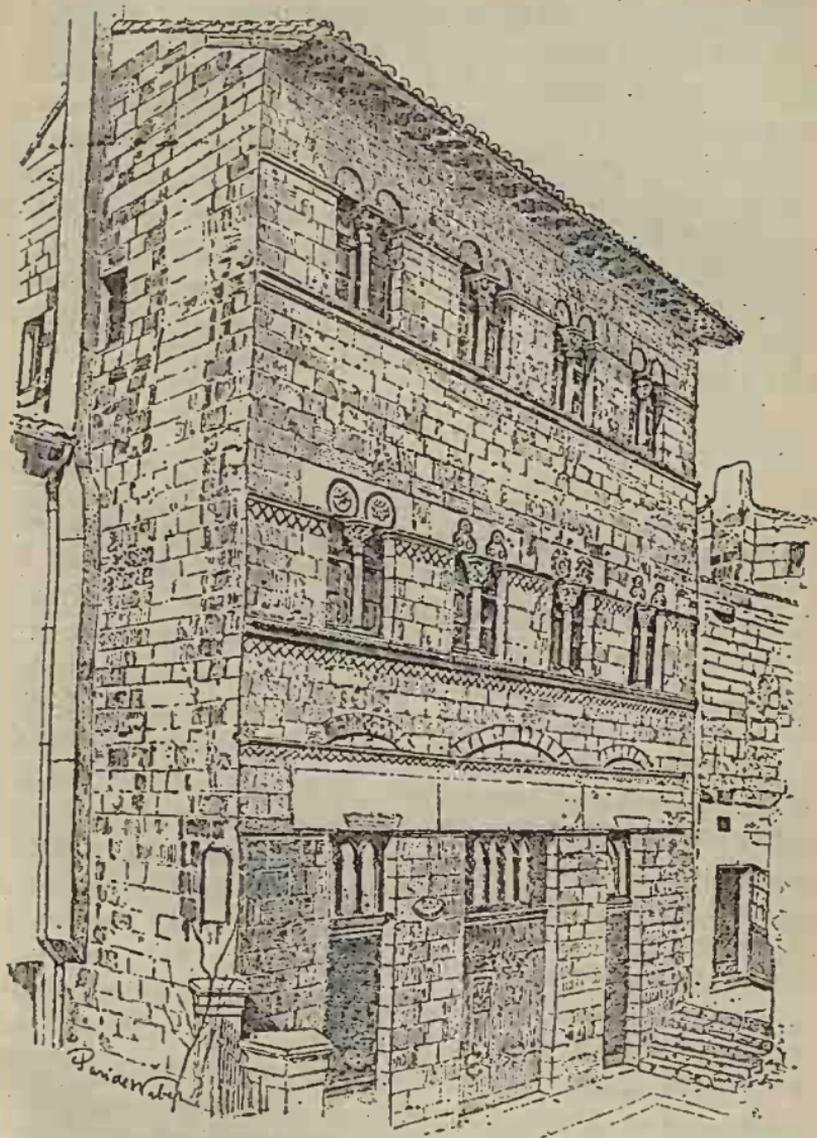
de la protection de la Sainte-Vierge et de tous les saints du

paradis ; son imagination multiplie les talismans sauveurs, il entoure d'une vénération particulière les reliques des Saints, ossements plus ou moins authentiques, qui ont la propriété d'apprendre à marcher aux petits enfants, ou de leur délier la langue, ou de préserver les champs de la gelée ; les châsses de ces reliques réunissent autour d'elles à certaines dates des pèlerins par milliers, selon la puissance du saint ; il y a des pèlerinages qui sont plus bienfaisants que d'autres, par exemple celui de saint Jacques de Compostelle en Espagne, mais surtout le pèlerinage de Jérusalem, qui fut en somme l'origine des Croisades. Le mérite aussi est grand d'aller combattre les infidèles en Orient, ou même seulement les hérétiques en Occident ; et cette Église du moyen âge, farouche et implacable, sévit sans charité, contre les uns et contre les autres, les poursuit avec une âpreté effroyable. Et ceux qui ne sont pas tués sont soumis aux lentes tortures des tribunaux d'Inquisition et meurent longuement.

Mais à côté de ce fanatisme et de ces superstitions, il y a au moyen âge un magnifique épanouissement de l'esprit religieux, de la foi et de l'enthousiasme chrétien qui se manifeste surtout dans l'art monumental. Au xi<sup>e</sup> siècle il y eut une sorte de réveil, de soulagement, de joie nouvelle, d'espérance dans le pardon divin : « La France, dit le moine Raoul Glaber, se vêtit de la robe blanche des églises. » A cette date en effet correspond ce qu'on appelle l'architecture romane ; ce nom est expressif ; il marque ses affinités avec l'architecture romaine ; cela n'empêche point d'ailleurs qu'elle ait la plus remarquable originalité.

La basilique, qui avait été la première église chrétienne, était un long bâtiment régulier, de même largeur dans toute la longueur, de plafonds droits charpentés en bois. L'église romane prend décidément la forme de la croix ; la grande nef est coupée aux deux tiers de sa longueur par un transept perpendiculaire, qui marque sur le sol même l'image de la croix du Christ. Les ouvertures des fenêtres et des entre-colonnements, et aussi bientôt les voûtes sont en plein cintre, c'est-à-dire en demi-cercle exact. Le clocher s'élève déjà haut vers le ciel et y porte la prière des fidèles. L'architec-

ture n'avait pas encore eu des caractères aussi profondément chrétiens.



Maison d'architecture romane à Saint-Gilles (Gard).

Le plein cintre en est d'abord la marque essentielle; il apparaît extérieurement dans tous les détails de la construction, dans les ouvertures du portail qui annoncent la forme

de la nef, dans les fenêtres, dans les embrasures du clocher ; c'est le signe distinctif de quelques parties de l'église Saint-Germain-des-Prés à Paris, de Notre-Dame la Grande à Poitiers, de Notre-Dame du Port à Clermont d'Auvergne, de Saint-Pierre d'Angoulême. Souvent le tympan du portail, sculpté aussi en plein cintre, reproduit encore lourdement des scènes de l'Évangile, comme à l'abbaye de Moissac.

Mais aussi l'élévation et le poids des voûtes de pierre nécessitent de lourdes et épaisses murailles ; il ne faut pas les affaiblir par des fenêtres trop larges ; toutes les ouvertures sont étroites et laissent passer seulement une lumière insuffisante. Ces églises sont majestueuses, tristes, sombres ; elles sont le symbole de temps encore rudes.

### III

L'organisation du régime féodal au point de vue social avait été le résultat même des invasions barbares. Elles avaient ruiné le système administratif et financier de l'Empire romain ; elles avaient livré la terre aux plus vaillants guerriers ou aux principaux fonctionnaires du gouvernement impérial dissous ; les rois mérovingiens ou carolingiens, faute de ressources régulières, avaient dû confier l'exercice de l'autorité aux leudes et aux comtes et avaient aliéné peu à peu entre leurs mains toute autorité : lente élaboration du régime nouveau ; elle avait rempli les quatre ou cinq siècles qui avaient suivi la grande invasion ; ses étapes successives sont difficiles à saisir, elles ne se manifestent point par des dates nettes. Le Capitulaire de Quierzy-sur-Oise (877) nous permet cependant de saisir le progrès qui avait déjà été accompli au ix<sup>e</sup> siècle dans le sens de l'organisation du système féodal : Charles le Chauve, roi de France depuis le traité de Verdun, voulait aller prendre à Rome la couronne impériale ; les comtes et ducs de son royaume refusèrent en grand nombre de l'accompagner, ce qui montre les limites étroites de son autorité ; il promit solennellement, par le capitulaire de Quierzy, de laisser à leurs fils, s'ils mouraient pendant l'expédition, les bénéfices et fonctions dont ils jouissaient. La

plupart, ainsi sûrs de l'avenir de leurs maisons, se décidèrent à le suivre en Italie; le roi mourut au retour, et dans le désarroi qui en suivit, parmi les troubles des invasions normandes, sous des rois incapables comme Charles le Gros, l'autorité des seigneurs acheva de se constituer sur toutes leurs terres, en Allemagne comme en France ou en Italie. Une confusion se produisit entre l'autorité que les ducs, les comtes et leurs subordonnés exerçaient au nom du roi sur les territoires qui leur étaient confiés et celle qu'ils avaient comme propriétaires ou bénéficiaires sur leurs terres. La féodalité naquit ainsi, comme on l'a dit, de la confusion de la souveraineté et de la propriété. Un siècle plus tard, lorsque Otton le Grand, en 962, fonda le Saint-Empire, il n'agit point autrement que Charlemagne ou les Carolingiens; pour donner de l'autorité à ses fonctionnaires, chargés de l'administration locale, les *comtes palatins*, il leur donna des terres, et ce fut en particulier l'origine de la grande puissance des comtes palatins du Rhin, c'est-à-dire du Palatinat. Même, pour se consacrer mieux à sa fonction impériale, Otton aliéna ses domaines patrimoniaux, et il fut lui-même sans terre; ses héritiers ne tardèrent pas à être sans pouvoir, et sa maison disparut bientôt.

Ainsi se constituèrent, dans toute l'Europe occidentale, de grands fiefs sur lesquels l'autorité impériale ou royale fut longtemps vaine; il fallut des siècles pour restaurer les institutions monarchiques en France, plus longtemps encore en Allemagne, où l'action de Rome avait beaucoup moins pénétré. L'Allemagne demeura partagée en duchés puissants, la Saxe, la Bavière, la Franconie, la Souabe, les terres des comtes palatins, en attendant la constitution d'autres grands fiefs conquis sur les Slaves dans les régions de l'Elbe et de l'Oder. La France eut aussi des fiefs très étendus, la Bourgogne, la Normandie, la Bretagne, la Flandre, le Poitou, l'Anjou, l'Auvergne, la Guyenne; et chacun de ces fiefs se subdivisa presque à l'infini en fiefs secondaires, dont les seigneurs furent liés les uns aux autres par une sorte de hiérarchie d'apparence régulière, des rois aux ducs et aux comtes, aux vicomtes et aux barons ou aux simples che-

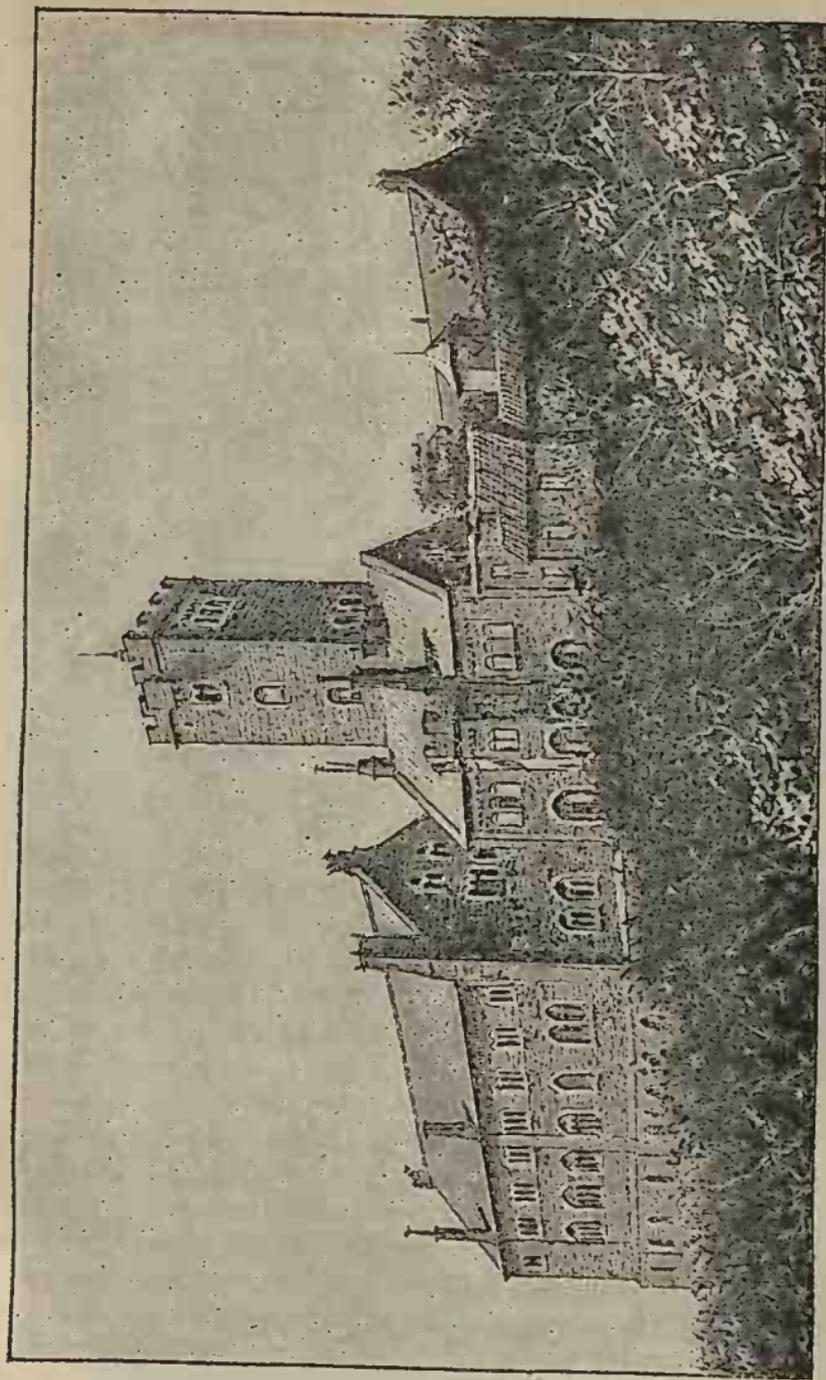




valiers, maîtres d'un seul château. Quelle que soit d'ailleurs l'étendue de leur puissance territoriale, tous ces seigneurs grands et petits se reconnaissent entre eux comme appartenant à une même classe sociale, c'est la classe *noble*, étymologiquement la classe qui est connue dans ses ancêtres, qui a un nom, et qui se distingue essentiellement de la tourbe sans nom, de ceux qui n'ont rien, les roturiers. C'est un peu la différence qui séparait à Rome les patriciens et les plébéiens ; mais il faudra plus de temps à la roture qu'à la plèbe romaine pour entrer dans la cité : c'est que les plébéiens à Rome étaient enfermés avec les patriciens dans les murs d'une même ville, et que leur action défensive ou offensive y pouvait mieux se concerter ; les serfs de nos villes ont été moins longtemps serfs que ceux des campagnes.

Les conditions sociales et les mœurs de cette société noble étaient le fruit des circonstances historiques où elle s'était formée. Elle était essentiellement fondée sur la confusion de la propriété et de la souveraineté ; le propriétaire sur sa terre avait tous les droits politiques d'un véritable roi : il en percevait les revenus, selon des règles établies par lui seul ; en vérité tous les revenus étaient à lui, il n'en abandonnait que ce qu'il voulait à ceux qui dépendaient de lui ; il y levait des troupes, qu'il équipait et armait à sa fantaisie ; il organisait librement la défense de sa terre ; il y rendait la justice souverainement, et la potence qu'il dressait sur son fief était le signe qu'il pouvait même condamner à mort ; « sa justice » était même une de ses principales ressources, car il s'arrangeait pour que les amendes fussent nombreuses et profitables ; il construisait sur son domaine routes et ponts ; la prospérité ou la ruine de tout le pays ne dépendaient que de lui.

Le suzerain n'intervenait pas dans l'administration du fief de son vassal ; ils n'étaient liés l'un à l'autre que par des engagements d'homme à homme, comme au temps du compagnonnage germanique, par une sorte de contrat entre personnes d'égale condition noble ; c'était le caractère de l'*hommage*, où le vassal se déclarait l'*homme* du suzerain : il recevait de lui la terre et la promesse d'une protection sûre ; moyennant quoi, il s'engageait à l'assister en son conseil,



Le château de la Wartburg, architecture gothique allemande. (Restauré au XIX<sup>e</sup> siècle.)

à lui fournir un nombre déterminé de combattants en cas de guerre, à l'aider d'une part de ses revenus dans de cer-

taines circonstances, notamment pour sa rançon s'il était fait prisonnier : relations d'autant plus courtoises en général que chaque seigneur le plus souvent était à la fois suzerain et vassal, suzerain de l'un, vassal d'un autre, et qu'ainsi les services féodaux étaient généralement des services échangés, conditions sociales qui ne s'étaient pas encore rencontrées dans l'histoire ; elles étaient la négation même de l'État, une remarquable manifestation d'individualisme.

Elles n'assurèrent pas la paix aux royaumes de l'Europe occidentale ; elles encouragèrent toutes les manifestations d'indépendance individuelle, c'est-à-dire avec la passion de la gloire et le sentiment de l'honneur, les ambitions belliqueuses, les violences, les abus de la force. Ce fut le temps des grandes aventures guerrières et surtout des croisades, des guerres privées, d'inspiration moins honorable, le plus souvent brutales et grossières mortelles surtout aux petits : l'Église, malgré sa puissance, eut grand'peine à en limiter les ravages ; ce n'est qu'en 1041 qu'elle commença d'imposer la trêve de Dieu, du vendredi matin au dimanche soir ; il restait encore quatre grands jours pour se bien battre ; l'Église rendit un plus grand service à la société en détournant sur l'Orient cette exubérance batailleuse. Ce fut le temps aussi des brigandages, où il est impossible de retrouver aucun élément louable ; les sires de Coucy ou du Puiset, la plupart des burgraves du Rhin, furent de



Un costume de chevalier, statue de la cathédrale de Chartres.

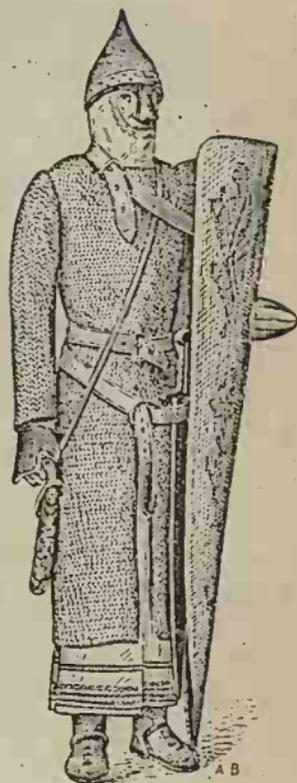
purs bandits; l'Église elle-même souffrit de leurs pillages et chercha plus tard une protection dans la royauté.

L'homme en qui se personnifiait un tel régime était donc essentiellement un homme de guerre; nous le connaissons par les statues funéraires, par les sculptures des églises romanes, par les miniatures de quelques manuscrits. C'est le « fervestu » des Chansons de Gestes, en effet tout de fer habillé, sur sa tunique de



Un chevalier du XI<sup>e</sup> siècle, vêtu de la broigne. (Musée d'artillerie.)

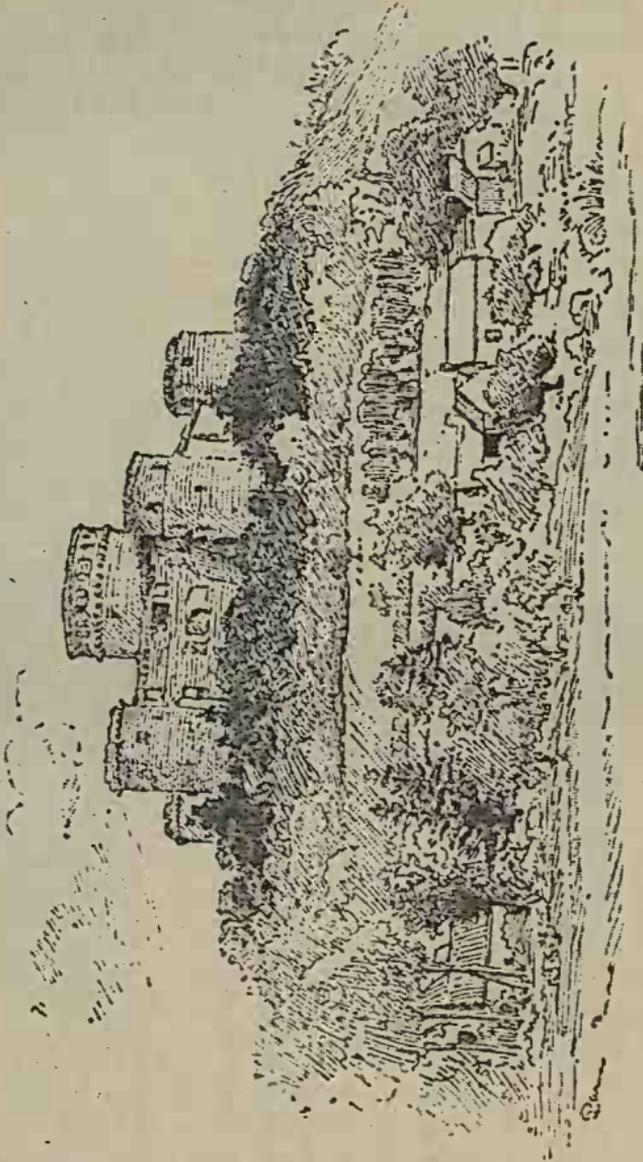
laine ou parfois de cuir qui dépasse souvent par en bas sous l'armure, il a la *broigne*, une tunique recouverte de lourdes plaques de fer qui y sont fixées sans élégance; au XII<sup>e</sup> siècle la broigne fut remplacée par le haubert, fait de mailles de fer, parfois artistement disposées; ce n'est que beaucoup plus tard que la cotte de mailles sera remplacée par l'armure en fer battu. Sa tête est protégée par le heaume qui se prolonge par une



Un chevalier du XII<sup>e</sup> siècle, vêtu du haubert. (Musée d'artillerie.)

plaque de fer ou nasal. Les armes essentielles sont la lourde lance, l'épée à deux tranchants, parfois aussi haute que l'homme et maniée des deux mains, l'écu ou bouclier triangulaire, le poignard ou miséricorde. Le cheval aussi est

couvert de fer, sur la tête, sur les cuisses, sur le dos; quand il est lancé dans la mêlée, avec son cavalier, il est comme une forteresse vivante, au poids irrésistible; mais quand



Le château de Coucy, état actuel.

ils tombent, il leur est impossible de se relever sans aide, et il est assez facile de les faire prisonniers. Il y a des vertus guerrières sous la rude enveloppe du chevalier du moyen âge, une admirable bravoure, un délicat point d'honneur;

parfois d'autres mérites encore, de la galanterie, de poétiques dévouements à de grandes causes, un vaillant esprit de sacrifice, quelques belles qualités qui sont demeurées la parure de ces temps barbares.

Il n'en reste cependant que des monuments redoutables. On ne trouve plus aujourd'hui, dans les ruines des châteaux féodaux, comme ceux du Rhin, ou de Coucy, ou de Château-Gaillard, ou des pics les plus abrupts de l'Auvergne, que les traces de la grand'salle où le maître du lieu et sa dame écoutaient le jongleur et le trouvère de passage et lassaient dans les devis aimables l'ennui de la saison mauvaise; il faut quelque imagination et la lecture des Chansons de Gestes pour comprendre le charme qui parfois se cachait en ces sombres pierres. Par elles-mêmes les épaisses murailles des donjons seigneuriaux, leurs ponts-levis, herses, créneaux et machicoulis, l'ombre encore formidable qu'elles projettent sur la vallée, évoquent des siècles de batailles entre les grands, des siècles capables parfois de grâces chevaleresques dans une petite élite sociale, mais singulièrement durs aux pauvres gens. Le château enseignait la crainte, l'Église enseignait la résignation et l'espérance d'une autre vie : pendant longtemps encore on s'en contenta.

#### IV

Les villes, au x<sup>e</sup> et au xi<sup>e</sup> siècle, n'avaient pas encore une grande importance; comme les anciens Germains, les Mérovingiens et les Carolingiens vivaient de préférence dans de grandes fermes, à la lisière des bois. Cependant l'invasion normande, en ravageant les campagnes, avait refoulé un grand nombre d'habitants dans des bourgs fortifiés, à l'ombre des châteaux, des monastères ou des églises, où la vie urbaine commença de s'organiser; il en reste quelques morceaux de rues étroites, quelques vieilles maisons aux pignons sur la rue, aux boutiques et fenêtres en plein cintre. Mais la grande activité des villes est un peu postérieure; elle date surtout du mouvement communal.

Des villages du moyen âge il ne reste presque rien; il en est

peu en France qui ne possède quelque ruine plus ou moins intéressante, d'une tour ou d'un château, d'une église ou d'un couvent; mais on n'a pour ainsi dire rien conservé des maisons des villageois, et cela même est comme le signe extérieur du peu de place qu'ils tenaient dans la société féodale; on n'a quelques renseignements sur eux que par quelques vitraux d'églises, des miniatures de manuscrits, quelques rares et rapides allusions des chroniqueurs; on en sait assez pour mesurer leur misère.

La demeure du villageois ou du vilain était le plus souvent couverte de chaume; elle se composait d'une seule pièce, construite à côté de l'étable, en communication directe avec elle, d'ailleurs ouverte à tous les animaux de la basse-cour, volailles et porcs; elle prenait jour par des fenêtres sans vitres, fermées le soir, ainsi que la porte, par des volets de bois; elle s'ornait surtout d'une vaste cheminée dans laquelle il était possible de prendre place, un peu à l'abri des intempéries dont les fenêtres et la porte ne suffisaient pas à protéger l'intérieur; elle avait peu de meubles, une vaste table, des bancs ou des escabeaux, une grande huche où l'on faisait la pâte du pain et où l'on serrait les vêtements. Nous avons encore au fond de nos campagnes des chaumières qui peuvent donner une suffisante idée de celles du moyen âge; mais elles ne sont plus aujourd'hui que des exceptions qui excitent la curiosité.

Le costume de nos paysans a changé davantage. Il consistait surtout au moyen âge en une blouse ou bliaut à manche, formée le plus souvent d'une peau de bêtes, à peine apprêtée, le poil en dedans, avec une seule ouverture dans le haut pour y passer la tête, un peu à la façon d'une chemise; elle descendait jusqu'aux genoux, elle était serrée par une ceinture de cuir où l'homme attachait un petit sac de cuir, un long couteau de chasse, et une corne de bélier pour appeler les chiens ou les troupeaux. Les jambes étaient couvertes de chausses ou braies; les pieds étaient protégés par des sandales liées par des courroies de cuir qui se croisaient jusqu'à mi-jambe et rejoignaient le bas des chausses. La tête était nue ou enveloppée d'un béguin noué sous le cou, qui laissait passer le derrière des cheveux souvent décolorés

par le soleil et la pluie. Beaucoup de paysans portaient des colliers, comme des chiens, avec leur nom ; le maître ainsi les reconnaissait mieux.

Car il n'y avait plus d'hommes pleinement libres, en dehors des seigneurs. Les successeurs de Charlemagne s'étaient eux-mêmes déclarés incapables de protéger leurs sujets contre les envahisseurs normands, et ils avaient ordonné, par capitulaires, à tous les hommes libres de « se recommander », c'est-à-dire de se confier, à quelque seigneur de leur pays. D'autre part, il n'y avait plus d'esclavage depuis l'invasion barbare ; c'était le résultat des enseignements chrétiens ; le servage assurément était une condition supérieure à l'esclavage ; il sauvegardait du moins la personne humaine, et, en fait, les serfs vécurent avec leurs familles, dans leurs chaumières, sur des champs qui leur appartenaient en quelque manière par le travail des générations successives. Ainsi il n'y avait pas de considérables différences entre l'ancien colon libre obligé de se recommander au seigneur et l'ancien esclave devenu le serf de ce même seigneur ; il y a là une sorte de nivellement social qui constitue au bas de la hiérarchie féodale la classe à peu près uniforme des roturiers.

Sans doute, tandis que le serf ne possède rien en propre, domestique qui porte au grenier du seigneur toute sa moisson, le tenancier libre possède tout ce qui lui reste lorsqu'il a acquitté à l'égard du seigneur ou de l'abbé les droits auxquels il est engagé par la loi féodale. Mais ces droits sont si nombreux et si lourds que le plus souvent il ne paraît pas être d'une autre condition que le serf.

On connaît toutes les « coutumes » dont fut accablé pendant des siècles le malheureux paysan, serf ou libre, les tailles et les corvées, les banalités et les péages, les champarts et les prestations ; on sait aussi que ses pires souffrances lui vinrent des mœurs mêmes du temps féodal, du droit de chasse et du droit de garenne ou de colombier dont s'enorgueillissaient les seigneurs, des guerres privées qui étaient une autre forme de leur indépendance ; on sait que les seigneurs souffraient peu de ces guerres, rarement tués sous leur épaisse armure, le plus souvent prisonniers en cas de défaite ; c'était le paysan qui en portait le poids le

plus lourd, pillage de sa moisson, incendie de sa maison, enlèvement de ses troupeaux, puis augmentation des tailles pour payer la rançon du seigneur captif, des corvées pour réparer le château. C'était tout le régime social qui écrasait les travailleurs de la terre.

D'ailleurs les conditions économiques étaient lamentables; il n'y avait presque aucune circulation de marchandises; elle n'eût pas été sûre parmi le brigandage ordinaire. Mais surtout les péages continuels — il y avait sur la Loire entre Roanne et Angers 72 péages, — les lourds droits que les seigneurs percevaient sur les marchés pour grossir leurs revenus, et d'ailleurs le fait seul de la division du territoire en petits fiefs indépendants, rendaient impossibles toutes transactions importantes. Par suite, chaque canton était obligé de produire de tout, du blé et de la vigne, du chanvre et des prairies; il ne pouvait pas compter sur le voisin. Si la récolte était mauvaise, ce qui était fréquent, tout terrain n'étant pas également propice à toutes cultures, si elle était compromise par les gelées, les guerres privées, il n'y avait pas de remède contre la disette ou même contre la famine.

La disette était ordinaire; il n'y a peut-être pas une seule année, dans les siècles du moyen âge, où elle n'ait régné quelque part; elle fut un des phénomènes ordinaires de la vie féodale; les seigneurs eux-mêmes en souffraient. La famine était plus rare, mais singulièrement plus meurtrière. On cite, par exemple, la grande famine de 1033-1036; des pluies torrentielles et persistantes avaient empêché, dans toute la France centrale, de cultiver la terre et noyé les semences; il y eut des victimes par milliers, par centaines de milliers peut-être; les survivants mangeaient de l'herbe, l'écorce des arbres, une sorte de pain d'argile tant bien que mal détrempé, déterraient les morts; les loups sortaient des bois par troupes et dépeçaient aux portes des chaumières les corps des enfants morts de faim. On pense bien aussi que les nécessités de l'hygiène étaient mal observées; la peste faisait des ravages aussi considérables que la famine; il y avait partout des lépreux que plus tard seulement on enferma dans des léproseries.

L'humanité souffrait alors des maux que l'antiquité même

n'avait pas connus au même degré et qui ont depuis presque totalement disparu. Ils sont comme la marque du moyen âge. L'Église enseignait qu'ils étaient la punition des péchés des hommes et qu'il fallait donc s'efforcer davantage à mériter l'éternité bienheureuse. Pauvres serfs ! Ils s'inclinaient sous ces peines imméritées ; ils se résignaient à la souffrance et à la mort, tâchant de gagner le paradis par l'humilité. Ils ne se révoltaient pas alors contre les injustices du régime social, qui était le vrai coupable ; les Jacqueries sont postérieures ; ils souffraient en silence et mouraient dans le sillon, courbés sous les préjugés et la misère : il faudra des siècles pour les instruire et les relever.

---

## CHAPITRE XVIII

### LES CROISADES

1. — L'Orient et l'Occident.
2. — Les Croisades.
3. — Le commerce de la Méditerranée.

#### I

Les Croisades mirent la barbarie féodale en contact avec l'éclatante civilisation de l'Orient; elles contribuèrent à l'éducation de l'Occident. Elles furent le fruit des circonstances : l'Orient, livré aux travaux de la paix et aux arts de la civilisation, avait perdu l'habitude des armes et s'endormait dans le luxe; il excitait l'admiration et les convoitises. Or l'Occident avait d'abondantes réserves de force et de foi; il était à l'égard de l'Orient dans une situation semblable à celle de la Germanie à l'égard de Rome à la veille des invasions barbares : aussi, dans l'histoire générale de la civilisation, les Croisades furent-elles comme la suite des invasions se portant sur l'Orient après avoir parcouru l'Occident.

On a vu la parenté qui n'avait pas cessé d'unir l'Orient byzantin et l'Orient musulman, malgré les différences religieuses. Ils allaient être ensemble victimes des Croisades.

Au lendemain du règne de Justinien, l'Empire byzantin occupait encore la plus grande partie du bassin de la Méditerranée, puisqu'il comprenait la côte orientale de l'Espagne, presque toute l'Italie, le nord de l'Afrique et l'Asie occidentale jusqu'aux confins de la Perse. Il ne tarda pas à se démembler sous les coups de nombreux ennemis; les Lombards lui prirent de bonne heure tout le nord de l'Italie et

même Ravenne, et cela fut précieux à l'indépendance de la papauté dans Rome. Pendant des siècles, il disputa les régions de l'Arménie et du Taurus aux rois de la Perse, et il y subit de nombreuses et graves défaites. Du côté des Balkans, les tribus slaves pesaient de plus en plus lourdement sur la frontière et la faisaient reculer jusqu'aux environs même de Constantinople; les Bulgares en particulier fondèrent bientôt dans ces régions un établissement durable. Mais surtout la conquête arabe mutila l'Empire byzantin de ses plus riches provinces d'Asie et d'Afrique; il ne garda guère que la partie occidentale de l'Asie Mineure, et ne fut vraiment plus qu'un Empire grec, autour des côtes de la mer Egée, dans la place occupée jadis par l'Empire athénien : ce fut à peu près sa situation jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs. La civilisation grecque, après avoir rayonné tout autour de la Méditerranée, allait finir aux lieux mêmes de sa naissance.

Dès 717, Constantinople fut assiégée par les Arabes : ils l'attaquèrent par terre et par mer. Elle fut défendue et sauvée par un vaillant soldat, Léon l'Isaurien, qui devint bientôt après empereur. Ainsi, quelques années avant la bataille de Poitiers, il arrêtait en Orient, comme Charles-Martel en Occident, le flot de l'invasion musulmane, qui longtemps fut contenu au sud de la Méditerranée. Lorsqu'il fut empereur, Léon l'Isaurien fut l'instigateur de l'hérésie des Iconoclastes ; il fut aussi un ennemi des moines qu'il trouvait trop nombreux. Il engagea de la sorte avec la papauté une querelle qui contribua beaucoup à la séparation des Églises d'Occident et d'Orient : les catholiques de l'Occident commencèrent de voir dans les orthodoxes d'Orient des ennemis presque aussi détestés que les infidèles ; la chrétienté cessa dans ce grand schisme de former un tout redoutable ; divisée contre elle-même, elle devait être impuissante contre l'invasion turque. En attendant, les Croisés allaient batailler avec la même ardeur contre les Grecs et contre les Arabes ; l'Empire grec, d'ailleurs, après la dynastie des Isauriens, s'affaiblit de plus en plus ; il eut parfois de bons empereurs, qui seulement retardèrent sa ruine ; il ne cessa d'être déchiré par des révolutions de palais, par des querelles religieuses. A la fin

du XI<sup>e</sup> siècle, une nouvelle dynastie, celle des Comnènes, monta sur le trône de Byzance; elle y fut d'abord peu solide; Alexis Commène, menacé par des rivaux, eut l'idée de solliciter le secours de la papauté; il en eut bientôt regret; ce fut un des prétextes de la première Croisade.

Les Arabes n'avaient pas mieux résisté aux séductions de la prospérité; ils s'étaient laissés aller à la mollesse, et leur décadence politique et militaire fut aussi rapide que leur conquête. Dès 750, le califat de Cordoue fut séparé du califat de Bagdad; il y eut d'autres démembrements; des dynasties indépendantes se constituèrent à Kairoan, au Caire; l'Arabie elle-même rentra dans son isolement d'autrefois, son grand rôle historique achevé. Des querelles de sectes religieuses affaiblirent l'Islam, notamment la querelle encore passionnée aujourd'hui entre les Sunnites et les Chiïtes; les premiers, qui sont les plus nombreux, observent avec la même foi les préceptes du Coran et ceux de la Sunna, c'est-à-dire des commentaires qui ont été ajoutés au Coran par les premiers califes. Les Chiïtes ne connaissent que la lettre du Coran, considèrent les écrits postérieurs comme apocryphes et hérétiques, s'enferment dans la pure doctrine de Mahomet. Il y a encore aujourd'hui sur ce point de violentes haines entre les Persans chiïtes et les Turcs sunnites. Dès le moyen âge ces dissensions et d'autres de même nature produisirent quelquefois parmi les Musulmans de sanglants conflits.

Le califat de Bagdad eut son plus brillant éclat sous le règne d'Haroun-al-Raschid, un contemporain de Charlemagne. Ce calife ne fut pas un conquérant, il fut seulement un juge, préoccupé, selon la légende, de réparer les iniquités de la société, de punir les méchants, de récompenser les bons, sorte de divinité tutélaire, dans la légende des Mille et une Nuits, qui parcourt son Empire en redressant les torts. Il fut d'ailleurs capable en même temps de terribles caprices et prit un atroce plaisir, par exemple, à disgracier et à faire périr les Barmécides, ses ministres, qui ne lui avaient rendu que de grands services; ces changements d'humeur sont ordinaires aux souverains orientaux; ils sont au moins la marque de la décadence morale du califat.

Bientôt après, les califes renoncèrent tout à fait aux soins

du gouvernement et même de la défense de leur Empire ; ils s'enfermèrent dans le harem. Les Arabes suivirent cet exemple et cessèrent d'être de bons soldats. Les califes durent chercher parmi des populations plus énergiques les gardes de leur palais, les éléments solides de leur armée ; ils achetèrent des mercenaires ; ils prirent au XI<sup>e</sup> siècle à leur service une tribu de Turcs, appelée la tribu des Seldjoucides, du nom de son chef Seldjouk. Elle fut bientôt toute-puissante à Bagdad ; elle disposa fréquemment du pouvoir, et, comme les prétoriens à Rome, porta au trône ses protégés ; elle en profita pour se faire donner de riches domaines ; elle devint maîtresse, vers le temps des Croisades, de la plus grande partie de l'Asie Mineure et de la Syrie. Convertie dès lors à l'Islam, elle le pratiqua et le défendit avec une ardeur toute nouvelle ; elle fut un redoutable obstacle pour les Croisés.

Elle était comme l'avant-garde des innombrables tribus mongoliques qui alors se poussaient de l'Est vers l'Ouest, comme au temps des Huns, en une formidable migration. On connaissait mal en Occident ces Mongols ; on en avait une peur terrible ; on les enveloppait tous dans une vague dénomination, celle de Tartares, et on sait le naïf jeu de mots de saint Louis qui, partant pour la Croisade, pensait être assez heureux pour les rejeter dans le Tartare d'où ils venaient ; il devait lui-même avoir avec eux des relations plus aimables.

Cependant, parmi tous ces signes de décadence politique, l'Orient tout entier resplendissait d'une merveilleuse civilisation. Il n'y avait en Occident que des châteaux forts, des églises et des couvents ; il n'y avait que batailles, et la foi même s'avilissait en superstition ; il n'y avait qu'une organisation politique et sociale rudimentaire, à peine quelques promesses d'un régime mieux ordonné et d'une société mieux réglée. Il y avait en Orient des villes splendides, Byzance, Damas, Bagdad, Le Caire, couvertes de palais, de mosquées et d'églises de la plus grande richesse ; il y avait, à Bagdad et à Byzance des cours impériales d'un luxe extraordinaire, qui renouvelait le souvenir des anciens grands rois de la Perse ; il y avait dans les campagnes des jardins admirables, d'immenses plaines habilement culti-

vées, comme en Espagne ; il y avait dans les villes des boutiques d'artisans ingénieux, des bazars de commerçants actifs, un constant tumulte de populations affairées venues de toutes les régions de l'Orient, à la recherche du plaisir et de la fortune. Il y avait là quelques-uns des plus radieux foyers de l'histoire de la civilisation ; ils attiraient naturellement les désirs des barbares de l'Occident, comme autrefois la Rome impériale attirait les Germains, comme plus tard l'Italie de la Renaissance attirera les Français et les Allemands.

La foi religieuse était toujours vive parmi les chrétiens de l'Occident, entretenue par une croisade ininterrompue contre les infidèles maîtres de l'Espagne ou contre les païens de la Germanie. Elle s'exprimait encore en des pèlerinages à des sanctuaires particulièrement vénérés ; aucun ne l'était plus que le Saint-Sépulcre de Jérusalem, qu'il parut nécessaire de reprendre aux infidèles. La chrétienté fut capable de cet effort, lorsque la papauté, toute-puissante au *xi*<sup>e</sup> siècle, lui eut donné dans la théocratie une unité politique qu'elle n'avait pas encore eue, fut devenue assez forte pour lever des armées et pour leur ordonner la délivrance de la Terre Sainte. Aussi bien y rencontrait-elle des dispositions favorables ; on a dit avec raison l'immense ennui des féodaux dans leurs châteaux ; la guerre privée elle-même était monotone, et elle devint moins facile à mesure que l'Église eut assez de prestige pour imposer la trêve de Dieu et que la royauté fut de taille à réprimer le brigandage. Les seigneurs durent chercher ailleurs la satisfaction de leur tempérament belliqueux, de leur goût des aventures, et, il faut dire aussi, de leur amour du gain et de la gloire. La guerre féodale rapportait peu, en somme : le plaisir est médiocre de brûler quelques villages et de pendre quelques vilains. Il y avait des champs bien plus vastes et bien plus riches à exploiter en Orient : vers le milieu du *xi*<sup>e</sup> siècle, 200 ou 300 Normands, revenant d'un pèlerinage en Palestine, se prirent de querelle avec les habitants de la Sicile ; ils se battirent si bien qu'en quelques semaines ils furent les maîtres de tout le pays et de Naples en même temps ; leurs chefs, deux frères, Robert Guiscard et Roger, devinrent rois, l'un de Naples, l'autre de

la Sicile. Cette merveilleuse aventure fut racontée dans tout l'Occident et excita d'ardentes ambitions : la Croisade y donna carrière.

La Croisade remplit les derniers siècles du moyen âge ; elle s'étendit de l'Espagne à la Prusse où les Chevaliers Teutoniques poursuivaient la conversion des païens ; mais, en Espagne comme en Prusse, elle fut une affaire particulière, où la chrétienté ne fut point mêlée tout entière. Aussi la vraie Croisade est-elle la Croisade d'Orient ; elle jeta sur ces merveilleux pays toutes les forces guerrières de l'Occident.

## II

La première Croisade fut une preuve de la puissance pontificale et de la foi très vive des contemporains. C'était au lendemain de Canossa ; la querelle entre le pape et l'empereur était toujours très ardente : il plut au pape URBAIN II de prouver au monde chrétien la supériorité de son autorité, et le concile de Clermont, dans l'automne de 1097, en fut l'éclatante manifestation. Mais aussi l'appel du pape aux chrétiens pour la délivrance du tombeau du Christ répondait aux profonds sentiments religieux de ce temps ; on y souffrait vraiment plus que jamais d'apprendre par les pèlerins que le tombeau du Sauveur était aux mains des infidèles, et le pape à Clermont ne fit que donner l'expression attendue à l'inconsciente poussée des âmes vers Jérusalem : d'où le magnifique enthousiasme des cris : Dieu le veut ! Dieu le veut ! D'où la hâte avec laquelle beaucoup prirent, avec la croix sur leur manteau, l'engagement de se battre pour le Christ. Et Pierre l'Ermite, poursuivant sa prédication du Berry à la Lorraine et aux pays du Rhin, y passa partout pour un envoyé de Dieu ; on crut qu'il avait été à Jérusalem visité par Jésus lui-même et qu'il avait reçu alors l'ordre d'appeler aux armes toute la chrétienté ; on le suivait avec vénération ; la foule se pressait autour de son âne dont elle arrachait les poils pour en faire des reliques.

Toute la chrétienté répondit en effet aux appels du pape et du grand pèlerin. Des milliers de pauvres gens, 100 000,

dit-on, partirent d'abord ; la famine sévissait dans tout l'Occident depuis 1095 et elle contribua à faire partir beaucoup de malheureux qui n'y pouvaient plus vivre. Ils s'en allèrent vers l'Orient, sous la conduite de Gautier sans Avoir et de Pierre l'Ermite, pillant pour manger ; ils furent décimés sur la route par les fatigues et les privations ; les derniers furent massacrés en Asie Mineure. Derrière eux partirent, mieux organisés, quelques-uns des plus puissants seigneurs de l'Europe occidentale, inspirés surtout comme GODEFROI DE BOULLON par le pieux dessein d'enlever la Terre Sainte aux Musulmans, mais aussi chez quelques autres par l'ambition de quelque glorieux butin. Ce fut une Croisade purement féodale ; elle conserva ce caractère dans ses résultats.

L'ambition de quelques-uns apparut dans quelques intrigues qui gâtent le bel aspect de désintéressement qu'avait d'abord l'entreprise : on ne s'entendit pas à Constantinople avec l'empereur Alexis Commène, et ce fut la première expérience, entre l'Occident et l'Orient byzantin, de dissensions qui devaient avoir un siècle plus tard les plus graves conséquences. Au siège d'Antioche, Bohémond de Tarente, ayant reçu les propositions d'un traître qui voulait lui livrer la place, n'en fit profiter les Croisés que quand il fut sûr qu'on la lui laisserait en toute souveraineté. Le zèle pieux de tous éclata en de sanglants massacres : à Antioche la plus grande partie des guerriers musulmans furent passés au fil de l'épée ; quant aux femmes, dit à ce sujet le chapelain du comte de Toulouse, les Croisés ne leur firent pas d'autre mal que de leur plonger leurs épées dans le ventre. A Jérusalem, il y eut des scènes épouvantables ; lorsqu'un assaut vigoureux eut livré aux chrétiens les murailles de la ville, ils commencèrent de tuer tous les infidèles qui tombèrent entre leurs mains ; la population terrifiée s'entassa dans le quartier du Temple, dans le Temple même ; les vainqueurs tuèrent plusieurs heures sans se lasser, et le bon archevêque Guillaume de Tyr nota les détails de l'exécution, les troncs décapités, les membres épars, 10 000 victimes dans la seule enceinte du Temple, du sang jusqu'au poitrail des chevaux, jusqu'aux genoux de leurs cavaliers. « Ainsi, conclut-il, les Croisés accomplissaient les justes décrets de Dieu. »

Les vainqueurs donnèrent à leur conquête une constitution féodale; les *Assises de Jérusalem*, où elle est renfermée, sont même le document le plus complet que nous ayons sur ce régime; c'est que dans l'Occident il s'était établi lentement par une longue tradition plusieurs fois séculaire et qu'au contraire dans le Levant il fut institué tout d'une pièce. A cause du voisinage des Musulmans et de la lutte à continuer contre eux, le régime politique du pays conquis eut des caractères ecclésiastiques particuliers, dans la fondation des ordres religieux militaires, des *Templiers*, des *Chevaliers de Saint-Jean* et des *Chevaliers Teutoniques*: ils se réservèrent quelques-unes des plus importantes forteresses de la région; ils furent enrichis par des donations pieuses; ils devinrent une des institutions essentielles de la dernière partie du moyen âge; les chevaliers de Saint-Jean, même, plus tard appelés chevaliers de Rhodes et de Malte, prolongèrent leur fortune jusque dans les temps modernes.

Les Croisés fondèrent le *royaume de Jérusalem*, mais ils le conçurent à la façon féodale, sans réelle puissance; ils en donnèrent la plus haute dignité, celle de baron du Saint-Sépulchre, à GODEFROI DE BOUILLOX, parce qu'il avait été le meilleur soldat de la Croisade et qu'il n'avait pas assez de puissance pour imposer son autorité; son frère BAUDOIN DE FLANDRE, qui prit ensuite le titre de roi, ne fut pas plus redoutable aux autres seigneurs. A cause de l'orgueil de BOHÉMOND, la *principauté d'Antioche* fut totalement indépendante du royaume; mais le *comté de Tripoli*, le *comté d'Edesse*, la *principauté d'Arménie* ne lui furent pas beaucoup plus soumis. Ce fut tout à fait l'image du monde féodal de l'Occident;



Un croisé (Musée d'artillerie).

ce ne fut pas une cause de force pour les nouveaux États chrétiens du Levant; ils restèrent divisés contre un ennemi toujours redoutable, et ils ne tardèrent pas à perdre les Lieux Saints.

Ils eurent pourtant le temps d'y laisser des traces remarquables, des monuments qui marquent l'étroite parenté de ces principautés franques éphémères avec la France même dont ils étaient comme une colonie féodale. Il y a là-bas des ruines imposantes du passage des Francs du moyen âge, comme le château de Tancrède à Tibériade; il y a au-dessus de Tripoli de Syrie, tout près de la côte, un étonnant ensemble de constructions militaires, qu'on appelle le *Krak* des chevaliers; c'est en effet un ancien château fort des chevaliers de Saint-Jean, pendant longtemps leur principale résidence; la construction est encore presque entière, et il n'y a rien de plus formidable dans tout l'Occident. L'église même du *Saint-Sépulcre* a les caractères de la première époque de l'architecture gothique, qui commençait de donner en France ses premiers chefs-d'œuvre. Ainsi l'action des Francs de la Croisade a laissé une profonde empreinte dans les pays du Levant.

Après les seigneurs, les rois et les empereurs prirent part à leur tour à la Croisade : Louis VII de France vint échouer devant Damas et le principal résultat de son expédition fut son divorce avec Alienor d'Aquitaine. Dès 1187, Jérusalem retomba aux mains des Musulmans, et la chrétienté fit de grands efforts pour venger cette injure. L'empereur allemand Frédéric-Barberousse n'alla pas plus loin que l'Asie Mineure, se noya dans le Sélef. Le roi de France Philippe-Auguste, le roi d'Angleterre Richard Cœur de Lion, partirent ensemble; ils se brouillèrent dès la Sicile; après la prise de Saint-Jean d'Acre, Philippe-Auguste revint en France pour tâcher de profiter de l'absence de son rival; Richard Cœur de Lion se couvrit de gloire en Palestine, mais ne reprit pas Jérusalem, revint péniblement défendre son royaume à travers les aventures les plus romanesques. Ces rois mirent peu de zèle à ces entreprises pieuses; ils s'en acquittaient au plus vite, comme d'un devoir de conscience; elles les distrayaient de soins plus pressants; ils n'y voyaient pas d'avantages positifs; ils n'avaient pas encore assez solidement établi leur autorité

dans leurs royaumes pour concevoir l'intérêt d'une politique



Principautés franques dans le Levant.

coloniale. L'esprit de la Croisade déjà faisait place à des calculs purement temporels.

Il en était de même chez les seigneurs ; ils ne furent bientôt plus préoccupés que de butin. Le pape Innocent III, au commencement du XIII<sup>e</sup> siècle, eut encore assez d'autorité sur la chrétienté pour lever, comme Urbain II, une grande armée féodale. Les seigneurs résolurent de passer par mer, et se réunirent à Venise pour lui emprunter des vaisseaux. Ce fut l'occasion d'un marché très pratiquement débattu. Les Vénitiens, en bons marchands, prêtèrent des vaisseaux, mais exigèrent un prix de location, et, comme les Croisés n'avaient pas d'argent, ils louèrent leurs services à Venise et prirent pour elle Zara. Puis la Croisade dévia de sa direction première, et l'on vogua sur Constantinople, où il y avait un bon butin à faire, meilleur que dans le Levant, déjà occupé, et notamment par des ennemis très redoutables ; on se promit en conscience de continuer ensuite l'expédition au-delà de Constantinople : il n'y eut pas à cet égard de scrupules exagérés.

Ainsi la Croisade devint une guerre entre chrétiens : pourquoi lui a-t-on laissé son nom de Croisade ? Villehardouin a raconté naïvement et sincèrement cette histoire, l'admiration des Croisés quand ils se trouvèrent devant Constantinople, leur joie à la pensée des richesses dont ils allaient jouir ; sentiments comparables à ceux que durent éprouver les Wisigoths ou les Vandales quand ils se trouvèrent pour la première fois devant Rome. Constantinople se défendit mal ; elle fut prise au bout de quelques jours de siège, en avril 1204. Les Croisés s'y livrèrent aussitôt à une orgie horrible de meurtre et de pillage, comme s'il ne s'était pas agi d'une ville chrétienne, de la capitale de Constantin ; ils ne respectèrent pas même Sainte-Sophie, l'un des plus merveilleux sanctuaires du christianisme ; elle fut traitée presque aussi cruellement que le Temple de Jérusalem. Après les débauches de l'assaut, lorsque la première fureur fut un peu tombée, le pillage continua, plus méthodique ; on chercha partout et on expédia vers l'Occident, à l'adresse de ses sanctuaires et de ses églises, les vases précieux des églises grecques, les ornements sacrés, des reliques, des fragments de la vraie croix ; l'Église romaine s'enrichit d'un seul coup : il est vrai que ce furent autant de trésors qui ainsi échappèrent à la pro-

chaîne conquête turque, observation qui n'a pas pour but d'excuser les Croisés. Enfin lorsque le nouvel *Empire latin de Constantinople* fut à peu près organisé, il eut des souverains fréquemment besoigneux; ils mirent en vente beaucoup des richesses qui leur restaient, de la vaisselle d'or et d'argent, des bijoux, des tissus, dont Venise en particulier se para; c'est ainsi qu'en 1239 saint Louis acheta la couronne d'épines pour laquelle il fit construire à Paris la Sainte-Chapelle.

Cependant l'Empire latin d'Orient, sorte de complément éphémère de l'Empire d'Occident, s'organisait, comme les principautés franques du Levant, dans des cadres féodaux. Le titre impérial fut attribué à BAUDOIN DE FLANDRE; en vérité, ces Flamands firent de bonnes affaires à la Croisade; il y eut aussi un *royaume de Salonique*, pour Boniface de Montferrat; il y eut un *duché de l'Archipel* ou de *Naxos*, un *comté de Céphalonie*, une *baronnie d'Athènes*, une *principauté de Morée* ou d'*Achaïe* qui fut comme une nouvelle France et où l'on parla quelque temps français comme à Paris. Ainsi Constantinople rentra dans l'obéissance de la papauté, et l'unité de la chrétienté fut rétablie. Toute l'Europe eut aussi une même organisation féodale, et ce fut en ce sens un moment important de l'histoire du moyen âge. Il fut court, environ cinquante ans: en 1261, l'Empire byzantin fut restauré; il n'en fut pas beaucoup plus fort; moins d'un siècle plus tard, les Turcs mettaient le pied en Europe en s'emparant de Gallipoli.

En vérité la Croisade avait été terminée dès le temps où elle avait été déviée sur Constantinople. Saint Louis eut de la peine à emmener avec lui ses serviteurs les plus dévoués, comme Joinville; il dut procéder par ruse, et ils le suivirent seulement par affection pour lui; la pensée de Joinville, quand il naviguait sur la grande mer, fut bien plus souvent tournée vers son château de Champagne où il avait laissé sa femme et ses enfants, que vers Jérusalem toujours aux mains des Musulmans. L'expédition de saint Louis dans le Levant ne fut que le pèlerinage d'un saint roi; car les opérations militaires dans le delta du Nil furent des plus malheureuses; on s'empara de Damiette qu'il fallut rendre pour la rançon

du roi pris à La Mansourah, et ils'en alla vers la Terre-Sainte, de château en château, de sanctuaire en sanctuaire, tout autour de cette Jérusalem qu'il eût voulu délivrer et qu'il ne voulut point voir, sous la domination des infidèles. Trois ans il s'attarda à ce pèlerinage mélancolique, auquel il ne fut arraché que par la nouvelle de la mort de sa mère. Sa vertu avait achevé de consacrer la suprématie morale des Francs dans le Levant. Lui-même pourtant, il fut un instrument de combinaisons purement politiques : lorsque son frère Charles d'Anjou, devenu roi de Naples, le poussait à la croisade de Tunis, c'était dans une intention plus temporelle que pieuse ; il rêvait d'en faire la première étape d'une nouvelle entreprise sur Constantinople, par la reconstitution définitive d'un Empire latin d'Orient. Saint Louis mourut dès Tunis : ainsi il resta le dernier et le plus pur héros des Croisades (1270).

### III

Les Croisades tiennent une place considérable dans l'histoire de la civilisation ; car elles ont contribué beaucoup à l'éducation de l'Occident par l'Orient. Les chrétiens emportèrent du Levant une foule de connaissances nouvelles : on a raconté que le premier oignon de safran qui ait été planté en Europe avait été apporté dans un bâton creux par un pèlerin de la Palestine ; l'abricot vient de Damas, on l'appelle encore en Italie *damasco* ; la pêche (*versica*) vient de Perse ; l'échalote, c'est l'ail d'Ascalon ; le maïs, le riz furent cultivés dans l'Europe méridionale à partir des Croisades. L'industrie des Orientaux était singulièrement supérieure à celle de l'Occident, qui dès lors en acheta un grand nombre de produits ; le coton est un mot arabe ; les armes et les étoffes de Damas, les mousselines (de Mossoul), les soieries, quelques-unes venues de la Chine, furent l'objet d'un commerce actif ; on appelait alors *camelot* une étoffe en poil de chameau. Nous n'avons pas cessé d'acheter dans le Levant et en Perse de grandes quantités de tapis ; au moyen âge ces tissus précieux et ces tapis commencèrent de

donner aux Occidentaux le goût du luxe et de corriger la simplicité un peu fruste que les salles des châteaux seigneuriaux avaient gardée jusque-là. Ainsi les Croisades donnèrent plus de grâce, plus de charme à la vie de société, plus de confort du moins aux classes riches ; elles rendirent aux habitations un peu du luxe qu'elles avaient perdu depuis les derniers temps de l'Empire romain.

Ce fut aussitôt une affaire de mode. Le fard entra dans les habitudes des belles dames de l'Occident, il n'en sortit plus. Les miroirs ou glaces de Venise se rencontrèrent partout. Les hommes se mirent à porter la barbe, comme les Arabes ; ils leur empruntèrent aussi l'institution des armoiries, dont la plupart des termes sont d'origine orientale : *azur* pour bleu, *gueul* pour rouge, *sinople* pour vert, etc. Le chapelet fut un emprunt fait aux chrétiens d'Orient ; ils le tenaient des dévots bouddhistes de l'Inde, qui en avaient besoin pour leurs interminables récitation de prières. Le costume tout entier se modifia ; avec ou sans le harnais de guerre, les hommes se couvrirent de longs vêtements légers et souples, parfois d'une grande beauté, serrés à la taille par de riches ceintures, ornés de larges manches pendantes peu pratiques, mais fort élégantes, costume qui ne convenait plus aux violences de la guerre, mais aux paisibles entretiens dans la grand'salle des châteaux. Beaucoup de seigneurs se firent troubadours et rivalisèrent de talent à chanter devant les dames les exploits et la galanterie des chevaliers d'autrefois. Ils eurent d'autres goûts que de se battre. La barbarie recula.

Les Croisades furent même pour quelque chose dans la ruine politique de la féodalité : comme si son extrême extension jusqu'aux pays du Levant l'avait affaiblie, elle ne survécut pas aux Croisades. Beaucoup de seigneurs y périrent, parmi les plus puissants et les plus aventureux ; beaucoup de fiefs ainsi tombèrent en déshérence ou en des mains trop faibles pour les défendre contre les prétentions de la royauté : Philippe I<sup>er</sup> de France, lors de la première Croisade, refusa de partir, il préférait travailler à garantir et fortifier son autorité. Par contre on vit plus tard les rois se servir de la Croisade comme d'une pénitence infligée aux seigneurs

rebelles ; on vit Blanche de Castille envoyer en Terre-Sainte Pierre Mauclerc et Thibaut de Champagne qui avaient pris les armes contre elle. La Croisade ne fut pas moins avantageuse aux petites gens ; les seigneurs vendaient à leurs sujets des libertés pour se procurer l'argent dont ils avaient besoin ; l'absence de seigneurs parfois rudes et turbulents était par elle-même profitable aux intérêts des roturiers qui recevaient les coups que se portaient les grands batailleurs féodaux ; mais aussi pour une aussi longue expédition les Croisés eurent besoin de harnais pour leurs chevaux, de vêtements, de caisses et de chariots ; ils firent travailler les artisans qui commencèrent de gagner quelque argent ; au retour de la Terre-Sainte, quand ils revinrent, les seigneurs eurent des goûts de luxe pour leurs demeures, pour leurs costumes ; l'industrie en reçut une impulsion décisive. Les bourgeois des villes s'enrichirent, exigèrent la garantie de leurs biens, s'émancipèrent ; l'éloignement ou les mœurs nouvelles des seigneurs assurèrent le relèvement d'une partie au moins de la classe inférieure. C'est pourquoi les Croisades, qui sont la plus remarquable manifestation de l'esprit féodal, en préparent aussi la fin et annoncent une évolution nouvelle dans l'histoire du moyen âge.

Surtout, les relations établies entre l'Orient et l'Occident ne cessèrent pas pendant plusieurs siècles ; et ce furent le plus souvent des relations pacifiques. Le contact des Turcs commença de faire connaître les autres peuples « tartares » ; saint Louis lui-même ne fut pas tant préoccupé de les refouler dans l'enfer que d'entrer en rapports avec eux. En 1253, il envoya GUILLAUME DE RUBRUQUIS en ambassade auprès du grand Khan de Mongolie à Karakoroum. Le pape lui-même envoyait un autre ambassadeur, JEAN DU PLAN DE CARPIN, auprès du même illustre personnage. Evidemment le pieux roi et le pontife avaient en cette circonstance d'autres sentiments que la curiosité ; ils nourrissaient l'espoir de convertir d'un seul coup tous les Mongols au christianisme : leurs ambassades n'eurent pas ce succès. C'est seulement un peu plus tard, à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, que le Vénitien MARCO POLO accomplit son grand voyage en Chine ; à travers la Perse et le Turkestan il atteignit Péking ; il y fut honora-

blement reçu par l'empereur mongol Khoubilaï ; il fut employé par lui dans un gouvernement du Sud pendant plus de vingt ans ; il fut ensuite chargé de conduire en Perse une jeune princesse chinoise fiancée à un prince de ce pays ; il passa par mer, par Ceylan et la mer d'Oman ; le voyage fut long, et quand on arriva en Perse le fiancé était mort ; on trouva sur place un autre mari à la princesse de Chine qu'on ne pouvait déceimment pas renvoyer dans son pays, et Marco Polo put rentrer à Venise avec des diamants dans toutes les doublures de son habit.

Son voyage est l'épisode le plus remarquable des relations qui s'engagèrent alors entre l'Occident et l'Orient et même l'Extrême-Orient. Elles ne gardèrent pas une telle étendue, et l'Extrême-Orient n'entra pas encore définitivement dans le commerce de l'Europe. Mais du moins dans le cadre du bassin méditerranéen, elles furent désormais pour trois ou quatre siècles très régulières et très étroites. Il n'y fut plus beaucoup question de guerre religieuse ou de Croisade, sauf la poussée des Turcs qui commença bientôt de se faire sentir ; on avait appris à estimer les Musulmans, à reconnaître leur grande valeur militaire et leur supériorité intellectuelle ; on s'éleva même à la conception d'une sorte de parenté morale unissant le christianisme, le judaïsme et l'islam, trois branches de la grande famille monothéiste. On racontait là-dessus une jolie parabole : Un père avait un anneau, signe de sa puissance ; mais il eut trois fils également aimés ; pour assurer à chacun une même part de son héritage, il fit faire deux autres anneaux semblables au premier ; quand il mourut, il fut impossible de distinguer les anneaux neufs de l'ancien, et le juge décida donc qu'il fallait partager la puissance du père entre ses trois enfants. Les chrétiens prétendaient bien qu'ils avaient le véritable anneau, mais les autres en pouvaient dire autant. En somme, c'était tout bénéfice pour l'esprit de tolérance.

Il était d'ailleurs incontestable que l'Occident avait beaucoup à apprendre et à acheter à l'Orient ; après avoir goûté au luxe du pays de la Croisade, les chrétiens ne purent plus s'en passer ; ils ne furent pas aussitôt capables d'imiter les ouvrages parfois fort délicats des artisans arabes. Ce fut

l'occasion d'un commerce très actif à travers la Méditerranée ; Pise, Gênes, Venise se disputèrent longtemps les bénéfices de ce trafic ; Pise fut vaincue de bonne heure par Gênes ; Gênes et Venise demeurèrent rivales, Gênes plus puissante dans les pays de la mer Noire, et Venise en Grèce et en Syrie. Elles trouvaient dans les ports du Levant les riches produits de l'industrie arabe, de Bagdad, de Mossoul, de Damas, et aussi les soieries de la Chine et les épices de l'Inde. Ce fut la reprise et la prolongation vers l'Ouest de la grande route commerciale ouverte par Alexandre le Grand.

Ainsi se trouva réparée pour un temps la rupture que les invasions barbares avaient produite entre les pays de l'Occident et ceux de l'Orient. Autour de Venise et de Gênes comme centres et capitales, la Méditerranée reprit une sorte d'unité économique ; après les troubles des premiers siècles du moyen âge, après les pirateries des Sarrasins, elle fut rendue au commerce régulier comme aux temps des Phéniciens ou d'Athènes ou des empereurs romains. Ce fut pour elle de nouveau un moment de brillante civilisation, d'actif commerce de produits et d'idées ; cela dura jusqu'au xv<sup>e</sup> siècle : alors la conquête turque et la découverte de l'Amérique devaient briser encore les relations de l'Occident avec l'Orient, détourner l'activité commerciale vers l'Atlantique, ruiner Venise et Gênes, ramener pour trois siècles le silence dans la Méditerranée.

---

## CHAPITRE XIX

### LES VILLES. — LA ROYAUTÉ EN FRANCE. — LE PARLEMENT EN ANGLETERRE

1. — Les villes. — Le mouvement communal.
2. — La monarchie en France.
3. — Formation du Parlement en Angleterre.

#### I

Au temps des Croisades il y avait de grandes villes dans les pays musulmans ou byzantins, en Espagne et en Orient; la société en Occident était presque toute rurale, car elle était essentiellement représentée par la vie des châteaux. Cependant les bourgs fortifiés grossissaient peu à peu; par le développement de l'industrie, auquel les Croisades contribuèrent elles-mêmes puissamment, les divers métiers se constituaient, s'enrichissaient; les villes se formaient, à l'imitation encore imparfaite de celles du Levant, occupées désormais, non plus des travaux de la guerre ou de la chasse, mais des soins d'un luxe plus exigeant, du souci plus éclairé de l'art. C'était un progrès sur la barbarie féodale; en vérité c'était comme une nouvelle forme de civilisation; ce fut pour beaucoup une amélioration notable des conditions de l'existence.

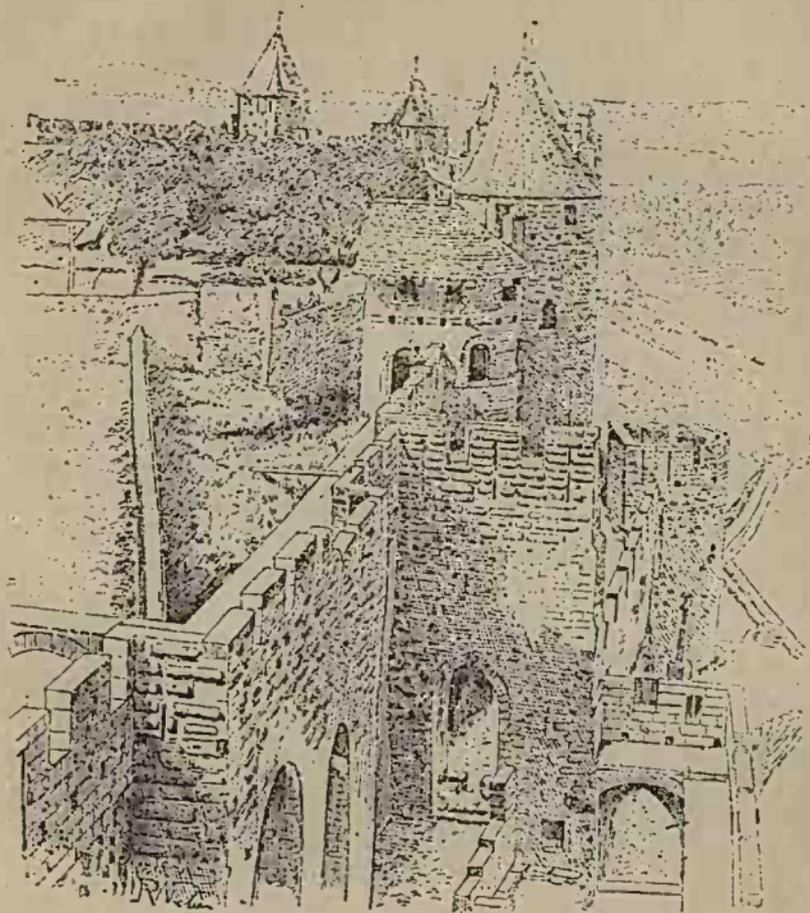
Les campagnes n'en profitèrent pas sensiblement; les affranchissements de serfs se multiplièrent; ce fut souvent pour les maîtres un moyen de profit, car ils faisaient généralement payer cette émancipation fort cher. Ainsi lorsque Louis le Hutin, le fils aîné de Philippe le Bel, libéra tous les serfs du domaine royal, ce fut surtout une mesure fiscale. C'était du moins le signe que, malgré les rigueurs du régime social,

les plus misérables roturiers pouvaient parfois économiser quelque argent, arracher aux droits féodaux, par quels efforts! un peu plus que le pain de chaque jour, conquérir la liberté par le travail. C'était le commencement du labeur du paysan français qui devait produire à travers les siècles tant de merveilles. Il y eut bien aussi, dès le XII<sup>e</sup> siècle, quelques rares « communes » rurales, par exemple dans le Ponthieu et le pays de Laon, émancipées comme les communes urbaines. A mesure que la bourgeoisie s'enrichit dans les villes, elle acheta des terres, où sa domination fut moins lourde que celle des féodaux, car elle n'y disposait pas des mêmes droits, et ce fut une transition vers l'émancipation des paysans. Mais combien lente! Parmi les Jacqueries, de siècle en siècle, le paysan de France ne devait être véritablement libéré que par la Révolution de 1789.

Du moins, c'est des villes que sortit la bourgeoisie qui devait faire cette Révolution même, dont le mouvement communal fut ainsi comme une lointaine préparation.

On se rappelle la beauté des villes de l'époque romaine; la Gaule notamment s'était couverte d'un grand nombre de villes riches et actives, de plus en plus prospères pendant les siècles de la « paix impériale ». Elles furent détruites par l'invasion barbare. Les Mérovingiens et les Carolingiens conservèrent dans le pays conquis les habitudes de la Germanie; ils aimaient passionnément la chasse, comme leurs ancêtres; ils vécurent dans de grandes villas ou fermes, comme celle des Mérovingiens à Clichy ou celle des Carolingiens à Attigny; ils se tinrent près des bois; ils goûtèrent la liberté des vastes espaces. Chaque villa d'abord se suffisait à elle-même; elle avait parmi ses serfs des ouvriers de tous métiers, des forgerons, des charpentiers, comme elle avait des pâtres et des laboureurs. Pourtant, par le progrès naturel des temps, il fallut ensuite des ouvriers plus industrieux, des spécialistes, comme nous dirions, qui, uniquement occupés de leur art, le perfectionnaient chaque jour et s'y attribuaient une sorte de monopole. Ainsi il se fonda autour des fermes mérovingiennes ou carolingiennes des villages, habités par des gens de divers métiers en même temps que par des travailleurs de la terre. Il y en eut aussi, et pour les mêmes

raisons, auprès des monastères, et ils portèrent souvent le nom d'un saint patron. Il y en eut encore au pied des châteaux, comme à Etampes, par exemple.



Un coin des murs de Carcassonne. (État actuel, restauration.)

Mais ces temps étaient rudes ; les villages ouverts excitaient les convoitises des brigands ou des pirates, des seigneurs féodaux ou des Normands en quête de butin. Maintes fois au IX<sup>e</sup> siècle, aux bords de la Loire ou de la Seine, les villages furent détruits, incendiés. Ils se rapprochèrent des châteaux ; ou ils s'enfermèrent eux-mêmes entre des murailles épaisses comme celles des châteaux ; ils devinrent des

bourgs, du mot *burg*, qui signifie en allemand château, forteresse ; ils prirent l'aspect qu'ils devaient garder à travers tout le moyen âge ; car ce n'est que dans les temps modernes que les villes ont commencé de renverser leurs murailles et de se donner de l'air. Les murs de Paris, construits par Philippe-Auguste au commencement du XIII<sup>e</sup> siècle, avaient 8 mètres d'épaisseur et étaient garnis de 500 tours. L'aspect des villes fut donc guerrier pendant des siècles ; du dehors à peine apercevait-on, en s'en approchant, la pointe des clochers ; la route qui y conduisait y pénétrait par une porte étroite et massive enserrée entre deux grosses tours ; derrière les créneaux de la muraille on ne voyait que quelques bourgeois guettant le voisinage la pique à l'épaule.

Et au dedans l'espace enveloppé par les murs était généralement trop petit pour la population qui d'ailleurs ne cessa pas de grandir ; les rues étaient très étroites, les maisons hautes se rejoignaient presque au-dessus de la rue par leurs étages supérieurs ; la place manquant, le linge séchait aux fenêtres des divers étages ; les ordures, le sang des bêtes tuées à la boucherie, séjournèrent devant les maisons ; les boutiques s'enfonçaient sous des galeries couvertes et sombres, ou sous des auvents qui abritaient l'acheteur ; le soir, dès la chute du jour, les rues tombaient dans le silence et l'obscurité ; les cloches sonnaient le couvre-feu ; les gardes tendaient les chaînes, et la nuit n'était plus troublée généralement que par le chant grave des heures à la tour de l'église.

L'activité d'ailleurs était grande. D'un siècle à l'autre, après les invasions normandes, après les Croisades, il y eut plus de sécurité et une prospérité croissante ; la condition des *bourgeois* s'améliora considérablement.

Ils sentirent alors davantage la misère du régime féodal : à l'abri du château ou du monastère, ils étaient, selon la coutume, des serfs ; ainsi nul bien ne leur était garanti : le seigneur, l'abbé ou l'évêque, pouvait lever sur eux toutes les impositions les plus arbitraires ; plus ils furent riches, plus ils excitèrent de convoitises, plus aussi ils voulurent s'assurer le bénéfice de leur travail. Ils ne le purent que par l'association.

De bonne heure, il y eut dans les villes des corporations de métiers, ou *gildes*, — on retrouve ce mot dans le Guildhall, ou hôtel de ville de Londres, hôtel de la commune ; — il y eut surtout d'abord des associations de marchands, comme la très ancienne corporation des nautes parisiens. Il semble même que ce sont les associations de marchands qui par les privilèges obtenus en faveur des marchés établis dans les faubourgs des villes furent les premiers fondateurs des libertés urbaines. Il y eut aussi des corporations de bouchers, de tisserands, de maçons, etc. Lorsqu'elles voulaient se défendre contre l'oppression féodale, elles s'associaient toutes en une *commune* ; elles rédigeaient ensemble la *charte* de leurs revendications, qui fixaient les redevances contre tout arbitraire et limitaient l'exploitation seigneuriale. La phrase fameuse du moine Guibert de Nogent en donne une idée très précise : « Commune ! dit-il, nom nouveau ! Nom détestable ! Par elle les censitaires (c'est-à-dire ceux qui tenaient la terre à cens du seigneur) sont affranchis de tout servage moyennant une simple redevance annuelle ; par elle ils ne sont condamnés, pour l'infraction aux lois, qu'à une amende légalement déterminée ; par elle ils cessent d'être soumis aux autres charges pécuniaires dont les serfs sont accablés. » Cette indignation du bon moine est elle-même instructive.

Dans le midi de la France et en Italie, les chartes de communes furent acceptées des seigneurs sans beaucoup de difficultés ; c'était comme une renaissance des souvenirs municipaux de l'époque romaine, une réparation des ruines de l'invasion barbare. Dans le Nord il y eut plus d'obstacles à renverser ; à Amiens, à Laon, il y eut de sanglantes batailles entre le seigneur ou l'évêque et les gens de la commune. Cependant il ne faudrait pas généraliser ces cas ; la vérité est que le plus souvent, même dans les pays du Nord, la paix ne fut point sérieusement troublée, et le régime nouveau s'étendit sans beaucoup de luttes ; il n'y eut pas une révolution communale, il y eut en général une simple évolution caractérisée par l'octroi de franchises plus ou moins larges aux habitants des villes.

Les *Chartes* en effet n'étaient pas semblables, car elles ne sont pas le produit de la classe bourgeoise dans son ensemble,

mais des corporations des diverses villes. Il n'est pas possible de prendre une charte pour exemple, à cause des nombreuses différences qu'elles comportent. Il en est seulement quelques-unes qui ont été prises pour modèles d'une ville à l'autre; ainsi les *Établissements* de Rouen ont été empruntés par de nombreuses villes jusque dans la région de la Charente. Les coutumes de Lorris sont comme le type des garanties purement civiles et économiques accordées par les rois dans leur domaine : les habitants de Lorris ne pouvaient être emmenés en expédition à plus d'une demi-journée de marche; ils ne payaient pas péage jusqu'à Melun, Etampes ou Orléans; en fait de corvée, ils ne devaient que le transport du vin du roi à Orléans; ils ne devaient que quinze jours par an de gîte et aliments au roi et à la reine; ils pouvaient prendre du bois mort dans la forêt pour leur usage. Ailleurs les seigneurs ou les abbés attiraient par des garanties spéciales des gens de tous pays pour fonder des villes neuves, des villes franches; ce furent des noms dès lors très répandus.

Mais ces villes à franchises et à chartes n'étaient pas toutes des communes. La commune véritable, outre les garanties qu'elle s'assurait contre l'exploitation arbitraire des féodaux, se faisait reconnaître surtout le droit de s'administrer elle-même; elle se détachait de l'autorité de son seigneur, et, moyennant l'observance des devoirs féodaux, elle était entièrement libre; en somme, elle n'était plus servie dans la hiérarchie sociale, elle était vassale; elle entraînait dans la société féodale.

En effet la commune ne fut pas un démembrement du monde féodal, elle en fut au contraire un organe nouveau; elle fut une « seigneurie bourgeoise », une seigneurie collective. Elle eut ses magistrats, maires et échevins; le plus souvent, ils appartenirent à l'aristocratie des marchands, semblables ainsi aux curiales, qui étaient les plus riches habitants des cités romaines; parfois ces riches marchands excitèrent l'opposition et la haine des classes inférieures, et il y eut de sanglantes querelles sociales dans beaucoup de ces villes: ce devait être, en France notamment, un prétexte à l'intervention du pouvoir royal. Ces magistrats avaient dans la

ville l'autorité du seigneur dans son château, si ce n'est qu'ils étaient élus ; ils rendaient la justice, ils levaient des contributions, des milices ; ils percevaient les droits féodaux sur les serfs du domaine municipal. Comme le seigneur, la ville avait son sceau, signe de son indépendance : les attributs en étaient le plus souvent guerriers, le maire à pied ou même à cheval, l'épée au poing : la ville n'était-elle pas essentiellement une forteresse, armée contre de redoutables ennemis ? Souvent le clergé refusait l'emploi des cloches de



Sceau de la « marchandise de l'eau » ou des marchands de Paris, au moyen âge.



Sceau de la commune d'Abbeville.

l'Église pour des usages non religieux ; les bourgeois eurent leurs cloches dans le beffroi ; ce fut d'abord une tour isolée, avec une simple salle de gardes au bas ; plus tard il s'ajouta à l'hôtel de ville comme un élément caractéristique ; il fut comme le donjon municipal ; quand on supprimait la commune, on démolissait son beffroi, de même que dans le monde féodal le suzerain rasait le donjon du vassal félon. La commune acquittait les droits féodaux à l'égard du seigneur suzerain ; elle lui devait un certain nombre d'hommes d'armes pour le cas de guerre ; ses magistrats pouvaient être appelés au conseil du suzerain, et les rois consultèrent souvent les bourgeois de leurs bonnes villes ; elle devait les aides féodales ordinaires, pour la rançon du suzerain captif ou pour

tous les autres cas que fixait le droit coutumier ; ses magistrats accomplissaient la cérémonie de l'hommage au moment de leur investiture. Institution donc extrêmement curieuse : une ville libre vassale d'un suzerain, une République féodale.

Mais elle n'était pas comme le château organisée pour la guerre ; ses murailles étaient seulement une défense derrière laquelle elle était occupée aux travaux de la paix.

La commune avait dû sa liberté à l'application du principe d'association ; elle se conserva pendant plusieurs générations et elle organisa le travail selon le même principe. Le travail en effet y demeura fondé sur le système des corporations. Chacune avait le monopole de son métier : les fripiers avaient le monopole de la vente des habits d'occasion et les tailleurs de celle des habits neufs ; ils eurent des procès interminables avec les fripiers qui prétendaient remettre à neuf les vieux habits, et aussi avec les boutonniers qui leur refusaient le droit de fabriquer eux-mêmes les boutons d'étoffe. Pour des raisons semblables, les drapiers eurent de longues querelles avec les foulons et avec les teinturiers. La liberté du travail n'exista jamais en France avant la Révolution.

La corporation était elle-même étroitement régie ; elle était administrée par des jurés ou prud'hommes élus par l'ensemble de ses patrons ; ils veillaient à la bonne fabrication des produits, qui importait sans doute à l'honneur de la corporation : ainsi dans la corporation des merciers on ne devait pas faire des aumônières où il y eût mélange de fil ou coton avec la soie « pour ce que l'on ne doit pas mettre fil ni coton avec soie, pour ce que c'est décevance à ceux qui ne s'y connaissent ». De même on ne devait pas fabriquer d'objet d'argent creux ou d'argent allié de fer, « pour ce que c'est fausse œuvre et décevant, et doit être dépeçée et coupée ». Tous objets étaient examinés par les jurés avant la mise en vente. Dans le même intérêt, les ouvriers devaient travailler sous les yeux et, pour ainsi dire, sous le contrôle du public, l'orfèvre derrière sa devanture, le tailleur les jambes croisées sur son établi. Les volets de bois qui fermaient la boutique s'ouvraient généralement en deux parties, l'une se relevant faisait une sorte d'abri, l'autre abaissée et tenue horizontale

recevait l'étalage des marchandises, la vente ayant lieu le plus souvent du dehors.



Le beffroi de Bruges.

Evidemment il n'y avait alors que de la petite industrie ; c'était le temps de la boutique et non de la manufacture. Il n'y a pas entre le patron et l'ouvrier de ce temps divergence,

mais accord d'intérêts ; le patron est un artisan, comme son ouvrier ; il n'est pas capitaliste. On n'est pas préoccupé de produire beaucoup, pour des débouchés de plus en plus étendus ; on n'a souci que de conserver la corporation en son état de prospérité ; car il ne s'agit pas de grand commerce, mais seulement de commerce local, de clientèle limitée, qu'il convient de se partager aussi harmonieusement que possible, de façon à conserver la corporation le plus longtemps possible dans sa composition et dans sa prospérité.

Il est donc défendu de trop produire, de produire plus, ce qui est juste le contraire de nos idées contemporaines ; une production excessive eût avili la marchandise et compromis la situation de quelques membres de la corporation ; on ne pouvait pas avoir plus de trois apprentis, dans certaines corporations pas plus de six ; parfois les jurés permettaient un apprenti supplémentaire, quelques mois avant que l'un des apprentis normaux ne devint ouvrier, dans la perspective de son remplacement. Les heures de travail étaient fixées selon les saisons ; le travail de nuit était défendu. Moyennant ces précautions, le droit au travail était assuré ; il était même garanti par les règlements : il était interdit d'embaucher un étranger, un forain, comme on disait, tant que tous les membres de la corporation n'étaient pas occupés.

On parvenait ainsi à conserver la corporation dans un état d'aisance et de concorde, qui en effet put se maintenir pendant de longues générations. On arrivait lentement à la condition de valet ou ouvrier ; on était peu payé ; mais on était nourri et logé dans la maison du patron ; on travaillait avec lui, au même établi ; on vivait de la même vie ; il était d'ailleurs facile alors de devenir patron, et il n'était pas rare qu'un patron redevint ouvrier, si ses affaires n'avaient pas réussi ; il trouvait dans la condition d'ouvrier une sorte de sécurité plus grande. Le patron et l'ouvrier étaient bien de la même classe sociale ; ils formaient une même famille ; ils faisaient partie d'une même corporation, d'une même confrérie sous l'invocation d'un saint patron ; ils avaient les mêmes fêtes, très nombreuses, car on se reposait souvent, n'ayant pas la fièvre d'une production intense ; ils entraient dans les mêmes sociétés de secours mutuels.

Ce régime ne permettait pas la formation de grandes fortunes industrielles ; il limitait les ambitions et indirectement modérait les goûts ; il arrêta le progrès, il contenait l'industrie dans les errements établis, et la prospérité des marchands dans une aisance honnête ; il n'était pas fait pour donner un rapide essor à la civilisation ; il la fixa plutôt à un stade où elle ne changea guère pendant longtemps. Mais aussi il y a un charme réel dans cette société harmonieuse et modeste ; elle fait un contraste remarquable avec les rudesses et les injustices du pur régime féodal, non pas qu'il faille oublier les misères où continuaient de vivre la plupart des habitants de la France ; la vie communale était pourtant la preuve d'une organisation pacifique et relativement perfectionnée ; elle était une expérience de gouvernement ; elle exigeait des vertus politiques, qui devaient être précieuses ensuite à toute la nation.

Cela est vrai de la plus grande partie de l'Europe occidentale, de l'Allemagne et de l'Italie ; on pourrait appeler le XII<sup>e</sup> siècle le siècle des communes ou des villes libres.

Les grandes villes de Flandre, Gand, Bruges, Ypres, soutinrent des luttes sanglantes contre leurs comtes, souvent aidés des rois de France ; plusieurs fois, pendant plusieurs siècles, de Louis VI le Gros à Charles VI, les rois de France conduisirent des expéditions contre les bourgeois de Flandre, et ils n'y furent pas toujours vainqueurs ; la bataille de Courtray sous Philippe le Bel fut une éclatante victoire des milices flamandes, qui suspendirent dans la cathédrale de la ville un trophée de plusieurs milliers d'éperons d'or des chevaliers français ; Philippe le Bel s'en vengea par la victoire de Mons-en-Pevèle et annexa à la France la Flandre wallonne dont Lille est la principale ville. Mais sauf cette mutilation du pays flamand, les autres grandes villes formèrent à travers la plus grande partie du moyen âge de véritables Républiques, gouvernées par leurs puissantes corporations de marchands, et surtout de drapiers. Car elles fabriquaient la plus grande partie du drap qui se vendait dans l'Europe occidentale ; l'Angleterre, qui alors n'était pas industrielle, leur envoyait les laines de ses moutons. Il en résultait, entre

l'Angleterre et les villes flamandes, des relations très étroites, qui aidèrent à l'indépendance de celles-ci, par exemple pendant la guerre de Cent ans; même sous le gouvernement des ducs de Bourgogne, elles conservèrent une sorte d'autonomie, qui leur assura une éclatante prospérité. Elles ne commencèrent à perdre leur grande activité commerciale que sous la domination espagnole et pendant les guerres de religion.

En Allemagne, la féodalité était plus rude encore qu'en France; les seigneurs y demeurèrent longtemps de terribles batailleurs; ils ne cessèrent de lutter pour la reconquête de la Germanie contre les Slaves, dans la haute Saxe, le Brandebourg ou le Mecklembourg, jusqu'à l'Oder, plus loin même, au-delà de la Vistule, chez les Borusses, avec les Chevaliers Teutoniques ou Porte-Glaive. Ce sont ces longues croisades contre les Slaves de la plaine allemande qui les empêchèrent de jouer un plus grand rôle dans les croisades de la Terre-Sainte, où d'abord se distinguèrent aussi quelques chevaliers de la Maison allemande. D'autres avaient des occupations moins louables; le Rhin était une artère commerciale déjà importante; de nombreux marchands en descendaient les deux rives: il était facile, mais non pas très chevaleresque, de les rançonner; il y avait sur les rochers les plus abrupts qui par endroits plongent à pic dans les eaux du fleuve, des burgs farouches, vrais repaires de bandits; les burgraves en descendaient pour arrêter la caravane des marchands et faire à ses dépens un butin sans péril et sans gloire. Leurs exploits en ce genre ne sont pas tous légendaires, et Frédéric-Barberousse est le plus grand empereur de l'Allemagne du moyen âge pour l'avoir délivrée à peu près du brigandage féodal. Cependant, par une sorte de progrès naturel des temps, leurs mœurs aussi s'adoucirent; la chevalerie assouplit leurs rudes tempéraments; ils se pénétrèrent de délicatesse et de galanterie; ils imitèrent les troubadours de la France; parfois même ils leur empruntèrent leurs sujets, comme la légende de Tristan et Yseult; ils eurent aussi leurs poèmes nationaux, autour des drames des Niebelungen; ils eurent d'exquis *Minnesänger*, ou chantres d'amour.

Ils furent induits par là à quelque pitié pour les faibles, à

quelque respect du bien d'autrui ; ils permirent les transactions commerciales sur les routes et sur les fleuves ; ils eurent le goût du luxe et connurent que leurs anciennes habitudes n'étaient pas un encouragement à l'industrie. Les bourgeois des villes eurent une existence supportable. Les villes allemandes se formèrent généralement autour des évêchés ; elles y trouvaient une sorte de protection contre les féodaux ; c'est là surtout que le proverbe était vrai qu'il fait bon vivre sous la crosse. Mayence, Nuremberg, Augsbourg, Cologne, Paderborn, Munster, sont toutes des villes épiscopales. Quelques-unes demeurèrent soumises à leurs évêques, dont elles obtinrent des garanties suffisantes, par exemple Mayence et Cologne ; d'autres, la plupart, se détachèrent de toute autorité réelle, ne reconnurent plus que la lointaine et vague suzeraineté de l'Empereur, s'organisèrent en villes libres et impériales, qui dès le XIII<sup>e</sup> siècle, commencèrent de figurer dans la hiérarchie politique de l'Empire à côté des princes laïques et ecclésiastiques ; situation semblable à celle des communes de France dans la hiérarchie féodale ; mais tandis que les villes de France allaient bientôt tomber sous l'autorité royale, les villes libres et impériales de l'Allemagne profitèrent de l'anarchie générale où les querelles des empereurs et des papes réduisirent l'Empire pour s'habituer à une complète indépendance et former de véritables Républiques municipales qui durèrent et prospérèrent jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle ; il y en a encore des traces sur la carte politique de l'Allemagne contemporaine. Pour se mieux défendre contre leurs ennemis, contre les princes et au besoin contre les empereurs, elles s'élevèrent à un degré d'organisation que n'eurent pas le temps d'atteindre les communes de France ; elles s'accordèrent en de puissantes ligues ; il y eut au XIII<sup>e</sup> siècle dans la région du Rhin une Confédération de plus de cinquante villes. Les grands ports de la mer du Nord et de la mer Baltique formèrent la puissante *Hanse*, dont les vaisseaux furent les maîtres de tout le commerce sur les côtes de la Germanie, de la Prusse à la Grande-Bretagne, de la Flandre à la Norvège ; elle ne craignait pas les rois, elle était parfois plus forte qu'eux ; elle vainquit maintes fois les rois de Danemark. Ainsi les villes sont demeurées à travers les siècles un des

organes les plus caractéristiques et les plus intéressants de la vie politique de l'Allemagne.

Les villes d'Italie eurent d'abord une aussi éclatante fortune, mais elle ne fut pas aussi durable, parce que l'Italie elle-même n'échappait point comme l'Allemagne à la domination étrangère. Il n'est pas possible d'établir une filiation continue entre les anciens municipes romains et les villes italiennes du moyen âge ; cependant on peut dire que la vie municipale s'était conservée en Italie mieux qu'ailleurs ; Pavie, Milan, Venise, Ravenne, Florence, d'autres encore, eurent à travers les temps mêmes de l'invasion barbare une existence plus ou moins prospère. Elles grandirent ensuite sous le gouvernement de leurs évêques ; puis elles s'en délivrèrent, et, comme en France, parfois par des efforts dramatiques, le plus souvent par des transactions amiables, elles s'organisèrent en Républiques libres. La Lombardie en particulier, à la fin du XI<sup>e</sup> siècle et au XII<sup>e</sup> siècle, fut composée d'une poussière de petites républiques municipales. Même Rome, à la même époque, échappa un moment à la domination pontificale, et fonda en 1143, sur le Capitole, une commune nouvelle, dont le plus illustre personnage fut ARNAUD DE BRESCIA ; ce fut une sorte de renaissance de la République antique, « une rénovation du sacré Sénat », comme on disait. Le pape errait à travers l'Italie, la France et l'Allemagne. Comme ses prédécesseurs dans des situations analogues, il appela l'Empereur à son secours ; Frédéric-Barberousse vint à Rome, détruisit la Commune et fit périr Arnaud de Brescia (1155). Il profita de son séjour en Italie pour imposer l'autorité impériale aux villes lombardes, pour instituer dans chacune d'elle un podestat. Milan refusa d'obéir, fut assiégée, prise, et ses voisines, Lodi, Crémone, Novare, Pavie, jalouses de sa grandeur et heureuses de sa ruine, demandèrent à travailler à la démolition de ses murailles. Mais comme ses prédécesseurs encore, le pape Alexandre III travailla à la destruction de l'autorité impériale, qui lui donnait de l'ombre ; il encouragea les villes lombardes à se défaire des podestats impériaux ; il parvint, malgré leurs rivalités, à reconstruire Milan ; il bâtit Alexandrie, pour fermer les routes des Alpes Occidentales ; il forma de toutes les villes

de l'Italie du Nord la Ligue Lombarde; pour un moment, elles oublièrent leurs querelles; elles eurent une seule armée, elles réunirent leurs bannières sur un seul char de bataille, le fameux *carroccio* de Milan; elles osèrent soutenir le choc des armées impériales; elles remportèrent sur Frédéric-Barberousse l'éclatante victoire de Legnano en 1176, elles reconquirent leur liberté; elles échappèrent à peu près à la tutelle impériale.

Mais elles retombèrent dans leurs dissensions passées; elles ne furent pas seulement déchirées de guerres entre elles; dans chacune d'elles les partis se décimèrent pendant des siècles en des luttes sanglantes. Ce fut la suite même des guerres des Empereurs contre les papes; il y eut ensuite encore en Italie des Gibelins et des Guelfes, c'est-à-dire des partisans de l'Empereur et des Républicains; on se battit longtemps ville contre ville, ou, dans la même ville, rue contre rue, maison contre maison; les maisons se hérissèrent de tours, s'épaissirent en forteresses, prirent dans beaucoup de villes l'aspect le plus belliqueux; les intrigues s'entrecroisèrent; les crimes se vengèrent en crimes, de générations en générations. DANTE vécut à Florence, au commencement du XIII<sup>e</sup> siècle, parmi ces scènes terribles; il en fut victime et fut exilé avec tout le parti gibelin; il sut se venger autrement de ses ennemis. Plus tard les partis pour vaincre se confièrent à des chefs de guerre, à des condottieri, qui en profitèrent pour établir leur autorité sur la plupart des Républiques, et ce devait être la fin de la liberté italienne.

Du moins pendant plusieurs siècles, jusqu'au XV<sup>e</sup>, les Républiques de l'Italie usèrent et abusèrent de la liberté; ce fut l'époque d'une première Renaissance artistique, qui fut comme la fleur de cette liberté turbulente. Un moment donc, à la fin du XII<sup>e</sup> siècle, presque toute l'Europe occidentale fut couverte d'un grand nombre de villes libres ou de communes; c'était comme une dissolution de la féodalité. Mais bientôt, cette sorte d'unité politique de l'Europe disparut; des nations commencèrent à se distinguer, sous des gouvernements où s'associèrent diversement les éléments de la société féodale.

## II

La France et l'Angleterre allaient être, à travers les temps modernes, les deux champs d'expériences politiques les plus intéressants : la France donna à la monarchie absolue sa forme la plus parfaite, elle reprit l'enseignement de Rome sur un terrain et dans des conditions nouvelles; l'Angleterre fonda un régime plus original, elle institua et développa les libertés parlementaires qui devaient s'imposer ensuite à toutes les nations comme un exemple. Les derniers siècles du moyen âge, et notamment le XIII<sup>e</sup> siècle, ne virent que les origines de cette double évolution; mais les origines d'événements aussi importants ne peuvent être que très instructives.

Le premier des rois capétiens, HUGUES CAPET, fut élu par ses égaux; ainsi en principe la couronne royale était élective et la royauté dépendait des seigneurs féodaux, qui avaient tout intérêt à la tenir faible. Comment s'arracha-t-elle à cette indépendance? Comment se fortifia-t-elle malgré cette faiblesse première?

D'abord le domaine des Capétiens était bien situé; il comprenait essentiellement l'Ile-de-France et l'Orléanais, il tenait ainsi tout le centre du bassin de Paris, il dominait les routes de la vallée de la Seine et de celle de la Loire; il avait de tous côtés des ouvertures.

Ensuite le roi avait au moins le prestige moral de sa suzeraineté sur tous les autres seigneurs; il était, par le droit féodal même, au-dessus d'eux tous, et si cette suprématie fut d'abord illusoire, elle s'affirma peu à peu d'une façon positive; c'est des aides féodales que les rois firent sortir plus tard leurs premiers impôts; les institutions féodales devaient servir dès saint Louis et Philippe le Bel à refaire la monarchie romaine.

C'est qu'enfin l'idée de la monarchie romaine n'était pas perdue, elle avait été conservée par le clergé; il y voyait sa propre sauvegarde contre les brigandages féodaux; comme saint Rémi au temps de Clovis, comme les papes du temps de Peppin le Bref et de Charlemagne, il *sacra* la royauté;

il lui conféra une sorte de droit divin, et la cérémonie de Reims fut de règne en règne le gage de la protection de Dieu assurée à la nouvelle dynastie. Dès Hugues Capet, l'habitude s'établit de sacrer le fils aîné du roi dès le vivant de son père ; ainsi les changements de règne se firent sans incident ; on disait sous Hugues Capet : « Hugues et Robert régnants » ; il fut aussi facile de dire après la mort de Hugues : « Robert régnant », en attendant que l'on dise, après le sacre du fils de Robert, Henri : « Robert et Henri régnants ». Les transitions furent ainsi fort ingénieusement adoucies. Aussi bien les premiers Capétiens eurent-ils la chance, pendant plus de trois siècles, de se succéder de père en fils ; il n'y eut même pas de minorité avant celle de saint Louis. Le principe de l'élection féodale fut oubliée, la monarchie fut héréditaire dans la maison de Hugues-Capet ; à la fin du règne des Capétiens directs, les représentants des *trois ordres* organisèrent définitivement la succession au trône, exclurent les femmes, fondèrent le système de l'hérédité par ordre de primogéniture parmi les mâles. Ce fut ce qu'au xv<sup>e</sup> siècle on appela la *loi salique* parce qu'on prétendit rattacher à l'ancienne loi des Franks ce principe de primogéniture. Même à Rome il n'y avait pas eu un régime dynastique aussi rigoureux : c'est qu'à Rome la monarchie impériale ne fut pas fondée d'abord sur le droit divin, mais sur le droit populaire.

Dès lors l'avenir de la monarchie capétienne se développa, non pas sans luttes assurément, mais du moins avec une régularité qui fut sa plus grande force.

Les premiers rois, Hugues, Robert, Henri, inspirèrent peu de respect aux seigneurs féodaux ; ils furent contents qu'on les laissât régner. PHILIPPE I<sup>er</sup> refusa de prendre part à la première Croisade, ce qui était le signe d'un sens politique assez ferme ; il fit au domaine royal de petites, mais heureuses annexions : le Gâtinais vers l'Est, Bourges vers le Sud, le Vexin à l'Ouest, le Vermandois au Nord ; c'étaient des routes préparées pour une politique plus étendue.

Son fils LOTIS VI le Gros ou l'Eveillé lui succéda (1108-1137), et déjà la royauté se dégagea du monde féodal et reprit avec autorité sa fonction suprême de haute police sur tout le

royaume. Louis VI batailla pendant tout son règne contre les seigneurs pillards, pendit Thomas de Marle à la plus haute tour de son château de Coucy, enleva d'assaut les murailles du Puiset ; il fut le défenseur des villes et du clergé. Il fut dur à la commune de Laon et soutint contre elle la cause de son évêque Gaudry ; il finit pourtant par lui garantir son « Institution de paix » ; hors du domaine royal, il encouragea la formation des communes contre les seigneurs dont elles diminuaient l'autorité. Il fut surtout l'ami du clergé ; menacé par une invasion germanique, il alla prendre l'oriflamme à l'abbaye de Saint-Denis, et ce fut dès lors le signe extérieur de l'alliance de l'Église et de la royauté ; il reçut en France parmi de grands honneurs le pape Innocent II, chassé de Rome par un antipape, et il fut récompensé par le titre de « fils aîné de l'Église » ; il le transmit à ses héritiers ; il eut pour ami l'abbé de Saint-Denis, Suger, et lui confia l'éducation de son fils. Il ne s'agit plus d'une alliance de la royauté française avec la papauté, mais avec le clergé national, représenté au sacre par l'archevêque de Reims, dans les conseils du roi par l'abbé de Saint-Denis. La royauté capétienne a de moindres ambitions que l'Empire carolingien ; elle a plus d'avenir. Elle se soutient de plus en plus par la croissance même du sentiment national. Cependant elle agrandit aussi sa puissance territoriale, et le mariage de Louis VII avec Aliénor d'Aquitaine étend un moment son pouvoir jusqu'aux Pyrénées.

Aliénor répudiée porta sa riche dot au roi d'Angleterre, HENRI II PLANTAGENET. La lutte qui en résulta pendant une centaine d'années entre les rois de France et d'Angleterre eut tous les caractères d'une lutte féodale, et maintes fois les rois de France tirèrent profit de leur position de suzerains : ainsi Henri II assiégeant Toulouse, Louis VII s'y jeta et le roi d'Angleterre n'osa poursuivre son attaque ; ainsi PHILIPPE-AUGUSTE put convoquer devant la Cour des Pairs, comme duc de Normandie et comte d'Anjou, le roi Jean sans Terre, accusé de félonie, et l'on sait les avantages qu'il se réserva du jugement prononcé. Mais aussi, parce que cette lutte féodale était particulièrement grave et divisait la France entière entre les deux partis, surtout parce que le roi d'Angleterre

portait une couronne étrangère, la querelle des Plantagenets et des Capétiens éveilla déjà en France du moins des sentiments nationaux, et ce fut peut-être la plus grande force de Philippe-Auguste. Lors de la grande invasion de 1214, lorsque le roi d'Angleterre, l'empereur d'Allemagne étaient armés contre la France, soutenus par quelques féodaux rebelles, le comte de Boulogne, le comte de Flandre, Philippe-Auguste conduisit à *Bouvines*, non pas seulement ses vassaux, mais les milices communales; elles ne jouèrent peut-être pas un rôle décisif dans la bataille, qui, semble-t-il, fut gagnée par les hommes d'armes; mais elles prirent part à la victoire, et, sur le chemin triomphal du retour, les populations riaient du comte de Flandre prisonnier, puni de sa trahison, et se réjouissaient de la délivrance de la patrie. La cause du roi dès lors était la cause de la nation.

D'ailleurs les avantages territoriaux confirmaient ces avantages moraux très sensibles; l'annexion des dépouilles de Jean sans Terre, Normandie, Maine, Anjou, Touraine, Poitou, porta le domaine royal jusqu'à la Manche, et, en en triplant l'étendue, lui donna une supériorité évidente sur toute autre seigneurie. Aussitôt après, les conquêtes de Louis VIII dans le Midi, l'annexion des pays de Beaucaire et de Carcassonne ou du Bas Languedoc, puis le traité de Meaux de 1229 par lequel Blanche de Castille prépara l'annexion du comté de Toulouse, portèrent définitivement le domaine royal aux Pyrénées et aux côtes de la Méditerranée. De la Manche à la Méditerranée, c'était dès lors la France entière qui était embrassée dans l'action de la royauté.

C'étaient là surtout des résultats matériels, où le roi apparaissait comme le plus puissant des seigneurs féodaux, le vainqueur de tous ses rivaux d'autrefois. Mais les vrais fondateurs de la monarchie capétienne, après cette grande œuvre guerrière, furent saint Louis et Philippe le Bel.

SAINT LOUIS fut un bon chevalier; il le fit voir à Saintes et à La Mansourah. Il fut aussi le bon justicier, et par là il éleva l'institution monarchique au-dessus des injustices de la société féodale; mais il ne pouvait les combattre sans porter atteinte à quelques-uns des principes sur lesquels elle

était fondée. Il prêcha d'abord d'exemple : il donna au domaine royal lui-même une administration remarquable ; la grande étendue de ce domaine obligeait le roi à le partager en provinces ou bailliages et à s'y faire représenter par des fonctionnaires ; l'ordonnance de 1254 sur les pouvoirs des baillis est un des actes les plus importants de l'histoire de la fondation de la monarchie ; bien différents des leudes



Buste de saint Louis, servant de reliquaire.

mérovingiens ou des comtes carolingiens, ces baillis ne doivent rien posséder dans le bailliage qu'ils gouvernent ; ils ne doivent y tenir par aucun lien de parenté ; ils ne dépendent que du roi ; ils sont révocables à tout instant ; ils ne sont que fonctionnaires, ils ressemblent aux préfets et aux gouverneurs de province dans l'empire romain ; il n'est pas à craindre qu'ils se rendent indépendants ou qu'ils deviennent puissants ; ils sont surveillés en outre par quatre grands-baillis, par des enquêteurs royaux, qui veillent au loin à

l'exécution des volontés royales. Ce fut comme une renaissance de l'administration romaine.

Une autre œuvre de saint Louis devait avoir encore de plus importantes conséquences. Il supprima les épreuves et le duel judiciaire; il n'admit que la justice par enquêtes, disant, en plein moyen âge : « Bataille n'est pas droit. » On ne saurait trop louer cette largeur d'esprit et cette haute conception de la justice. Mais il y fallut des magistrats éclairés; ce furent les légistes : ils s'instruisirent dans la loi romaine, dans le Code Justinien; ils y trouvèrent la notion de la souveraineté monarchique et commencèrent de l'enseigner aux Français; les affaires étant nombreuses, ils siégèrent deux fois par an; avec les vassaux du roi accomplissant à la cour du roi le service féodal du plaid, ils formèrent le *Parlement de Paris*. Mais ce Parlement, émanation et extension



Seau de saint Louis (1236).

de l'ancienne cour du roi, eut comme elle autorité suzeraine sur tous les fiefs vassaux; à ce titre saint Louis évoqua à son Parlement tous les appels des cours féodales, lui réserva même des *cas royaux* qui furent de plus en plus nombreux et importants. Ainsi, par la voie de la justice, la puissance royale pénétra dans toutes les parties du royaume; la monarchie se reconstitua.

Toujours par scrupule d'honnêteté, saint Louis n'eut qu'une monnaie sans reproche, et, après avoir consulté quelques bourgeois des principales villes du royaume, il ordonna que la monnaie royale eût cours dans tout le royaume: c'était le symbole matériel de l'extension de son pouvoir.

Enfin il eut assez de prestige moral pour rattacher les anciennes communes à son autorité. Elles avaient été parfois déchirées par des querelles intestines, et saint Louis lui-

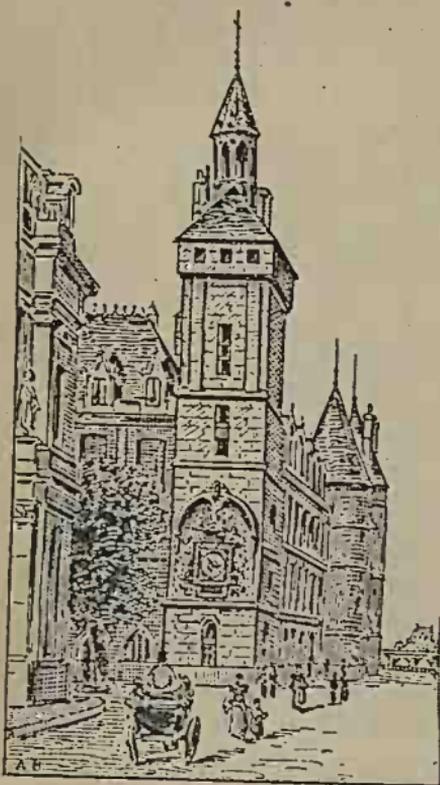
même eut à intervenir à Beauvais pour y rétablir l'ordre. Elles risquaient aussi souvent de retomber sous la domination de quelque puissant seigneur féodal et elles excitèrent en effet par leur fortune croissante de redoutables convoi-

tises. Elles eurent plus de confiance dans la royauté et se laissèrent absorber par elle; l'ordonnance de 1259 institua dans toutes « les bonnes villes » du royaume des magistrats royaux, appelés prévôts, chargés de contrôler les élections des officiers municipaux, de surveiller leur gestion financière, de commander les milices, en un mot d'exercer toute la réalité du pouvoir. Ce fut la fin du régime communal, après moins de deux siècles d'indépendance.

Toutes les classes de la société étaient ramenées à l'obéissance envers le roi. En même temps, les grandes vertus de saint Louis, son rôle aux croisades, l'arbitrage qu'il exerçait sur toute la chrétienté, fondaient en vérité la religion

de la royauté, enseignaient aux populations pour des siècles le sentiment monarchique.

PHILIPPE LE BEL, le petit-fils de ce grand roi, n'eut qu'à achever son œuvre. Il n'y mit pas les mêmes scrupules de conscience. Il compléta l'organisation du Parlement, par sa division en trois chambres et le distingua définitivement du *Grand Conseil* ou *Conseil d'État*. Il donna surtout à la royauté les moyens financiers de son action. Il se procura



La Tour de l'Horloge au palais de Justice de Paris (ancien palais de saint Louis).

toutes sortes de ressources, décimes levés sur le clergé, malgré la défense de Rome, confiscation des biens des Templiers, confiscations sur les Juifs ou sur les lépreux, institution de la gabelle du sel. Il tira parti même du système féodal; il dispensa ses vassaux du service d'ost, moyennant une indemnité pécuniaire proportionnée; il eut ainsi de l'argent pour acheter des mercenaires, beaucoup plus sûrs que les troupes féodales; c'est en partie avec des mercenaires qu'il fit la conquête de la Flandre, après la bataille de *Mons-en-Pevèle*. Le roi dès lors eut un trésor, des ressources à peu près régulières; on se souvient que la question financière avait été pour beaucoup dans la ruine des Mérovingiens et des Carolingiens. En cela encore, la monarchie capétienne prenait sa force dans la restauration des institutions romaines; il lui restait d'ailleurs encore des progrès à faire.

Dans le temps même où la royauté anglaise était obligée d'accepter le contrôle d'une sorte de représentation nationale, la royauté française était assez heureuse pour s'assurer le concours et éviter le contrôle des trois ordres de la nation, clergé, noblesse et tiers état. C'est qu'elle eut la chance que la question se posât sur le terrain patriotique, et déjà le sentiment national était assez développé pour se prononcer avec une grande assurance. Lorsqu'en 1303 le pape Boniface VIII prétendit traduire le roi de France devant son tribunal, juger ses actes de roi, le menacer de déposition, les *États généraux* du clergé, de la noblesse et de la bourgeoisie, des trois classes de la société féodale dans sa forme dernière, protestèrent vigoureusement que le roi de France n'avait de souverain en terre que Dieu, et Philippe le Bel put se permettre sans risques le scandaleux attentat d'Anagni. L'événement est de la plus grande importance; ce n'est pas seulement l'abaissement de la puissance pontificale et par là un signe éclatant de la fin du moyen âge; c'est encore le couronnement de l'œuvre monarchique des rois capétiens de la dynastie directe; c'est ensemble la reconnaissance de la souveraineté royale par les trois ordres, et la proclamation de l'indépendance de la nation. La nation et la monarchie se sont formées et ont grandi de la même croissance: France et royauté désormais, et pour des siècles, ne font qu'un.

## III

Rome n'avait pas régné longtemps sur la Grande-Bretagne, qui ainsi n'avait pas reçu une aussi forte discipline politique que la Gaule. Elle se trouva composée surtout d'éléments germaniques. Les Angles et les Saxons d'abord refoulèrent les Celtes dans les montagnes de l'Ouest, dans le pays de Galles et l'Irlande ; leur conversion au christianisme par Augustin de Cantorbéry leur donna une première organisation régulière. L'invasion danoise les troubla encore ; au commencement du XI<sup>e</sup> siècle, un puissant roi de Danemark, KNUT LE GRAND, régna à la fois sur la Scandinavie et sur la Grande-Bretagne, fit de la mer du Nord un lac danois, déposa pour un temps la dynastie anglo-saxonne : le roi ÉDOUARD LE CONFESSEUR se réfugia au pays de sa mère Emma de Normandie. Ce fut l'origine des rapports de la Normandie et de l'Angleterre. Rétabli sur son trône après la mort de Knut le Grand, Édouard le Confesseur mourut sans enfants ; son beau-frère HAROLD s'empara du pouvoir ; c'est lui qui fut détrôné par le duc Guillaume de Normandie, ou GUILLAUME LE CONQUÉRANT, après la bataille d'*Hastings*, en 1066. Les Normands furent le dernier élément de population dont devait se composer désormais le peuple anglais ; ce fut encore un élément germanique, encore très peu transformé par son court séjour sur le continent. Par eux et plus tard par la dynastie des *Plantagenets* d'Anjou, l'Angleterre demeura pour longtemps en relations avec le continent ; la nation anglaise n'acheva de se former qu'après de très longs et dramatiques conflits avec la France.

Elle parut d'abord destinée à instituer la monarchie absolue plus vite et plus fortement qu'en France même. Car à la faveur de la conquête, Guillaume de Normandie y fonda son autorité sur des bases qui semblaient inébranlables. Au départ de son expédition il avait reçu de Rome l'investiture du royaume d'Angleterre, représentée par un étendard et par un anneau contenant un cheveu de saint Pierre : à cette époque en effet la papauté disposait des couronnes. La royauté normande en Angleterre revêtit ainsi dès le début

un caractère sacré ; elle devait même avoir plus tard de la peine à se défaire de la tutelle et de la suzeraineté pontificale. Elle eut d'autres instruments d'action : l'invasion normande en Angleterre fut le signal d'une expropriation méthodique et à peu près complète des terres saxonnes ; les Saxons dépouillés s'enfuirent dans les bois et les marais et y vécurent hors la loi, en *outlaws*, pendant de longues générations, que la légende célébra dans le personnage de Robin Hood ; prêtres et chevaliers de Normandie s'enrichirent des évêchés, des abbayes, des plus riches fiefs du pays conquis ; ils y firent de beaux bénéfices. Mais nul autant que le roi lui-même : Guillaume fut doublement conquérant, car, outre la belle couronne royale qu'il mit sur sa tête, il s'attribua pour sa part personnelle la part du lion, les plus vastes forêts, les plus puissants châteaux, à travers toute la surface du pays. Lorsque la spoliation fut complètement achevée, le roi fit faire le cadastre, que les Saxons appelèrent le livre du jugement dernier, *doom's day-book*, de toutes les terres du royaume avec leurs nouveaux possesseurs, qui ainsi parurent tenir de la royauté la confirmation définitive de leurs biens. Des officiers royaux, les *sherifs*, établis dans les principaux châteaux des domaines de la couronne, représentaient l'autorité du souverain et la faisaient parfois lourdement sentir. Il n'y avait pas encore en Europe une aussi forte monarchie.

Mais ainsi elle eut plus d'ennemis que la fragile royauté capétienne en France. Elle les eût sans doute vaincus si elle ne s'était pas affaiblie d'elle-même par des querelles dynastiques. D'ailleurs le temps n'était pas encore venu d'une forte organisation monarchique ; la monarchie normande était le résultat accidentel de la conquête, les principes féodaux ne tardèrent pas à l'emporter de nouveau, et avec d'autant plus de force qu'ils avaient paru un moment comprimés.

Guillaume le Conquérant avait eu pour successeur son fils GUILLAUME II, qui fut tué par un outlaw, puis son autre fils HENRI I<sup>er</sup>. BEAUCLEUC qui eut à lutter contre son frère Robert Courte-Heuse. Henri I<sup>er</sup> perdit ses fils dans le naufrage de la *Blanche-Nef* et ne laissa qu'une fille pour lui succéder ; la couronne lui fut disputée par un petit-fils du Conquérant, ÉTIENNE DE BLOIS. Parmi ces dissensions domestiques, l'auto-

rité royale ne manqua pas de se relâcher. Henri I<sup>er</sup>, puis Etienne, pour lutter contre leurs rivaux, sollicitèrent le concours des plus puissants seigneurs qui se le firent payer; ainsi Étienne leur abandonna la plupart des châteaux royaux, ce qui était en vérité le désarmement même de la royauté. Cependant la nation anglaise se formait peu à peu; les Saxons sortaient des forêts, reprenaient une place plus ou moins importante dans la société, et plus nombreux que les Normands dans les petits domaines, ils rentraient en possession d'une part du territoire; on ne tarda pas à ne plus distinguer dans l'ensemble du peuple anglais les vainqueurs des vaincus. Ce furent surtout les hauts barons, les plus proches de la royauté, qui bénéficièrent des guerres entre les prétendants à la couronne et ils constituèrent une classe supérieure singulièrement puissante. Il ne se forma pas encore une classe bourgeoise; car l'Angleterre au moyen âge ne fut pas surtout industrielle, commerçante; elle s'occupa presque exclusivement de culture et d'élevage; elle vendit longtemps ses laines aux Flamands au lieu de les travailler elle-même. Mais il se forma — et ce fut le caractère le plus original de l'évolution sociale en Angleterre — une classe de gentilshommes terriens, de chevaliers qui par goût et par nécessité faisaient valoir eux-mêmes leurs domaines agricoles, s'y rapprochaient des Saxons revenus à l'exploitation du sol, et constituaient avec eux une classe sociale, la classe des chevaliers des comtés, une forte classe rurale, de naissance noble, indépendante par caractère et par situation. Elle joua de bonne heure un rôle essentiel dans le gouvernement local de l'Angleterre, elle devait avoir à travers l'histoire de ce pays une longue fortune. La royauté ne fut pas capable de la soumettre.

Etienne de Blois, mort sans enfant, laissa le trône au fils de sa rivale, HENRI II PLANTAGENET. Immensément riche par sa mère la fille d'Henri I<sup>er</sup>, par son père Geoffroi Plantagenet d'Anjou, par sa femme Aliénor d'Aquitaine, maître d'un véritable empire, il se crut tout-puissant et crut pouvoir imposer à l'Angleterre la monarchie absolue; il reprenait l'œuvre de Guillaume le Conquérant compromise par ses premiers héritiers. Dès le début et par lui l'histoire des Plantagenets comme

plus tard celle des Stuarts, fut exceptionnellement dramatique. Il voulut régner sur le clergé; l'archevêque de Cantorbéry, Thomas Becket, lui résista, au nom de la supériorité du pouvoir spirituel sur le pouvoir temporel, entre lesquels il y avait, disait-il, la même différence qu'entre l'or pur et le plomb vil. Becket fut exilé, puis assassiné par des officiers du roi; mais Henri II eut son Canossa; en pénitence du crime, agenouillé sur la pierre du tombeau de sa victime, il fut flagellé par les moines de l'abbaye de Cantorbéry. Puis il se sépara de sa femme Aliénor, décidément difficile de caractère; elle souleva contre lui tous ses fils l'un après l'autre, Henri, puis Geoffroi, puis Richard, enfin Jean sans Terre lui-même, le plus aimé du père. Henri II était en guerre en France contre son fils Richard lorsqu'il apprit la trahison de son dernier-né; il y succomba; une hémorragie le tua sur le coup. Son cadavre, à peine refroidi, fut abandonné, dépouillé, outragé par ses serviteurs. Richard accourut près de son père; la légende raconte qu'à l'arrivée du fils rebelle, le sang coula tout à coup des narines et de tous les pores du roi défunt, comme par un signe de malédiction. On ensevelit le malheureux roi dans l'abbaye de Fontevrault. Toutes ces scènes sont comme le symbole de la misérable destinée des Plantagenets.

RICHARD COEUR DE LION fut un très vaillant croisé; mais au retour de la Terre Sainte, il tomba aux mains de son ennemi Léopold d'Autriche et il passa quelque temps en prison, ce qui permit à Philippe-Auguste de conspirer sa ruine. Revenu dans son royaume, il se battit contre le roi de France, contre ses vassaux rebelles; il fut tué d'une flèche au siège du château de Chalus. Jean sans Terre, son frère, qui lui succéda en 1199, usurpa la couronne de son neveu Arthur de Bretagne, fils d'un frère aîné; le trône de l'usurpateur en fut moins solide, et Philippe-Auguste en profita. Alors toutes ces circonstances nuisibles aux Plantagenets furent exploitées par leurs ennemis; toutes les épreuves subies par eux depuis Henri II affaiblirent l'autorité monarchique, et le xiii<sup>e</sup> siècle, qui par saint Louis fut en France le siècle de l'organisation de la royauté, fut en Angleterre le siècle de l'organisation du régime parlementaire.

Comme son père Henri II, JEAN SANS TERRE entra en lutte avec l'archevêque de Cantorbéry, Etienne Langton ; il fut plus facilement vaincu ; le pape l'excommunia, et l'on vit le roi Jean profondément humilié aux pieds du légat et se reconnaissant « l'homme » du pape. Vaincu à La Roche aux Moines et à Bouvines, il n'eut plus de force pour s'opposer aux prétentions des barons anglais, qui, en armes dans la plaine de Windsor, lui présentèrent *la Grande Charte des libertés anglaises*, le 15 juin 1215.

La Grande Charte affirme deux principes qui vont être désormais les fondements du régime politique de l'Angleterre. C'est d'abord la proclamation de la liberté individuelle : nul ne peut être arrêté, détenu, inquiété dans sa personne ou dans ses biens, sauf par le jugement de ses pairs et conformément à la loi. C'est ensuite la garantie contre toute levée arbitraire d'impôts ou même d'aides féodales ; le roi ne peut lever aucune aide sans le consentement du « commun conseil du royaume », c'est-à-dire de l'assemblée des prélats et des barons. C'était, par le refus de tous subsides, le moyen de contrôler toujours les actes de l'autorité royale.

Jean sans Terre, après avoir signé la Grande Charte, essaya d'en éluder les engagements ; il mourut, en pleine guerre contre ses barons, d'une indigestion, dit-on, de pêches et de cidre doux (1216).

Son fils HENRI III n'avait que dix ans. Pendant son enfance les barons anglais gouvernèrent en son nom. Quand il fut majeur, il épousa Éléonore de Provence, et il eut des favoris qui, originaires de la France, n'eurent aucun respect pour la Grande Charte et se plurent à en violer les prescriptions qui les gênaient. Ils ne tardèrent pas à susciter contre eux une opposition semblable à celle devant laquelle Jean sans Terre avait dû céder. Les barons formèrent une redoutable armée, se mirent sous le commandement de SIMON DE MONTFORT, comte de Leicester, troisième fils du vainqueur des Albigeois et beau-frère du roi. Henri III effrayé signa les *statuts d'Oxford* (1258) : il confirma la Grande Charte, il s'engagea à prendre un conseil de quinze barons désignés par tous les barons du royaume, et à réunir trois fois par an un *Parlement*, des barons et des chevaliers.

Comme son père, après avoir signé, Henri III pensa pouvoir rompre ses engagements ; il leva des troupes. Il fut battu et fait prisonnier à *Lewes* (1264). Montfort s'empara du pouvoir, et en 1265, il convoqua un *grand Parlement*, où il appela, outre les prélats, les barons et les chevaliers, deux bourgeois par ville. Ce devaient être les quatre éléments définitifs du Parlement anglais.

La dictature de Simon de Montfort fut courte. Le fils aîné du roi, le prince Édouard, réunit ses partisans et des chevaliers venus de France ; Simon fut vaincu et tué à la bataille d'*Evesham* (1265) et Henri III fut rétabli sur son trône ; mais il eut la sagesse de comprendre qu'il était désormais impossible de fonder la monarchie absolue en Angleterre. Il s'accorda avec les barons, et sous ses successeurs EDOUARD I<sup>er</sup>, EDOUARD II et EDOUARD III, le régime parlementaire acheva de se constituer en Angleterre.

Il consista dans le contrôle incessant du Parlement sur l'administration royale ; il s'exprima par l'approbation ou le refus des subsides demandés chaque année par le roi. Ce n'est pas à dire que ce soit un gouvernement démocratique ; jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle le peuple ne fut pas intéressé aux affaires du gouvernement. Le Parlement demeura composé des prélats, des hauts barons, des chevaliers élus par leurs égaux, et des bourgeois des villes, élus aussi. En 1295, Édouard I<sup>er</sup> convoqua à Westminster un Parlement composé de ces quatre éléments, unis en un seul corps politique.

Mais ils avaient des intérêts particuliers. En 1308, le clergé délibéra à part, les barons et les chevaliers se réunirent, les bourgeois formèrent un troisième ordre, et ce fut une représentation nationale assez semblable à celle des États généraux de la France.

En 1341, au début de la guerre de Cent ans, les prélats et les barons formèrent une seule Chambre qui fut appelée la Chambre des Lords ; les chevaliers et les bourgeois, élus les uns et les autres, représentants des campagnes et des villes, siégèrent ensemble dans une seconde Chambre, qui fut la Chambre des Communes : les chevaliers devaient y jouer très longtemps le principal rôle. La *Chambre des Communes*, ce qui signifie non la Chambre des députés des villes, mais la

Chambre des députés de la nation, fut la vraie représentation nationale, tandis que la Chambre des Lords fut comme un conseil aristocratique de la royauté réservé héréditairement à un nombre restreint de prélats et de barons.

Dès lors l'Angleterre, en face de la France monarchique, donna l'exemple du *self-government*, et elle put faire un apprentissage très remarquable des libertés politiques. Elle n'y fut point gênée par la tradition de l'État romain centralisé; elle avait peu subi l'influence de l'Empire; elle était restée attachée et elle le resta de plus en plus passionnément à la doctrine de la liberté individuelle. C'est le souvenir, conservé à travers les siècles, des tribus germaniques d'autrefois qui ne concevaient, en fait d'organisation politique, que l'engagement d'homme à homme, qui savaient blâmer leur chef par des cris ou l'approuver bruyamment en frappant à grands coups de leurs armes sur leurs boucliers.

Ainsi, à la fin du moyen âge, deux formes politiques différentes étaient établies, au moins en germe, en France et en Angleterre : la monarchie, issue de la tradition romaine d'ailleurs adaptée à un milieu et à des circonstances nouvelles; le régime parlementaire, tentative originale pour ordonner le chaos des institutions primitives de la Germanie, pour conserver les libertés individuelles dans le cadre d'un État régulier. L'antiquité n'avait pas connu le régime représentatif; il apparaît pour la première fois au Parlement d'Angleterre. Il devait être la forme libérale des gouvernements modernes qui peu à peu concilieront, en des termes naturellement plus complexes que ceux de la cité antique, les droits de l'homme et les exigences de l'État, double tendance qu'on retrouverait dans les modes les plus récents de l'évolution des sociétés.

---

## CHAPITRE XX

### LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE AU XIII<sup>e</sup> SIÈCLE

1. — Les Chansons de Gestes et la Chevalerie.
2. — L'Église. — Les Cathédrales.
3. — L'enseignement. — L'Université de Paris.
4. — Les Villes. — Le peuple.

#### I

La France atteignit plus tôt que l'Angleterre un haut degré de civilisation, parce qu'elle tenait de Rome une éducation plus ancienne, et que par sa race et sa situation géographique elle avait pu recevoir de bonne heure une culture plus développée. Elle exerça encore pendant quelque temps sur l'Angleterre même une influence intellectuelle et sociale remarquable. Elle eut en effet déjà au XIII<sup>e</sup> siècle une éclatante civilisation, illustrée de brillants chefs-d'œuvre, riche aussi de promesses plus belles, si bien qu'il faut appeler ce siècle le premier des grands siècles de la civilisation française.

Les caractères nous en sont révélés par des œuvres littéraires ou artistiques importantes, les Chansons de Gestes ou les grandes Chroniques, où se reflètent l'image et les exploits de la chevalerie féodale, les cathédrales gothiques qui sont bien les plus magnifiques et les plus instructifs monuments du moyen âge, les fabliaux et les premiers « romans » où commence à s'exprimer l'esprit français le plus sensé et le plus malin.

Les Chansons de Gestes, en effet, même celle du cycle dit carolingien, sont inspirées de la vie féodale. On raconte que la Chanson de Roland était chantée par un trouvère

devant les guerriers de Guillaume le Conquérant, à la bataille d'Ilstings, en 1066, ce qui correspond à l'apogée de la puissance des seigneurs féodaux. Les autres épopées du même cycle sont contemporaines ou postérieures ; leurs titres seuls indiquent qu'il s'agit de poèmes à la gloire de vaillants chevaliers : *Raoul de Cambrai*, *Fierabras*, *Ogier le Danois*, *Garin le Loherain*, *Gérard de Roussillon*. Il arrive que la dignité du grand empereur Charles n'y soit pas tout à fait respectée, et, dans la Chanson de Roland elle-même, les « preux », Roland et Olivier, ou l'archevêque Turpin, sont bien par la vaillance et la piété les modèles des premiers Croisés ; en vérité Roland, mort victime des Sarrasins, au passage des Pyrénées, n'était-il pas comme le premier héros de la Croisade ? Cependant la chevalerie a pris, depuis le x<sup>e</sup> et le xi<sup>e</sup> siècle, des caractères nouveaux ; elle s'est adoucie sous l'influence de l'Église ; « l'adoubement », qui n'avait été d'abord qu'une cérémonie militaire, est devenu une sorte de sacrement. Le futur chevalier désormais dépose sur l'autel ses armes pour qu'elles soient bénies ; la veille de la fête, il passe toute la nuit en prières, c'est la « veillée des armes », dans l'attente d'un second baptême. Le grand jour venu, il entre solennellement dans l'église, parmi un grand concours de population ; il a passé par les sacrements de la pénitence et de l'Eucharistie ; il a pris le bain symbolique, signe de pureté ; il a revêtu des habits blancs comme les néophytes d'autrefois ; le prêtre ne lui dit pas simplement comme le rude parrain du ix<sup>e</sup> siècle : « Sois preux » ; mais : « Aime Dieu, sois un preux chevalier de Jésus-Christ. » Il ne lui donne pas sur la nuque la vigoureuse « colée » des trois coup de plat d'épée ; il en fait seulement le simulacre qu'il complète par une « accolade » : tout s'est adouci. Enfin le jeune chevalier revêt ses armes bénies, sort de l'église, monte à cheval, et caracole avec élégance sous les yeux des dames. C'est aussi le temps des tournois, des courtoises passes d'armes, parmi les tours des jongleurs et les récitations des trouvères. On y peut noter quelque mollesse, mais c'est la fin de la barbarie des premiers siècles féodaux : en ce sens, c'est un progrès.

Le cycle breton représente d'autres changements : il intro-

duit dans la poésie des Chansons de Gestes, selon la disposition même des esprits, des préoccupations pieuses et mystiques qui n'existaient pas dans l'âge précédent et aussi des romans d'amour. Il demeure purement féodal, et autour de la « Table Ronde » du roi Artur, tous les chevaliers sont égaux ; la majestueuse figure de l'Empereur « à la barbe florie » a disparu ; dans Perceval le Gallois, ou Lancelot du Lac, il n'est plus question que de preux chevaliers, et le principal thème du trouvère CHRESTIEN de Troyes est fondé sur la recherche du saint Graal, c'est-à-dire du vase sacré, talisman suprême, dans lequel Joseph d'Arimatee avait recueilli le sang du Christ crucifié. Puis la légende s'attendrit en un grand charme de passion et de mélancolie dans les doux propos et les subtiles souffrances de Tristan et Yseult, les deux amants qui meurent d'amour.

C'est que toute la société chevaleresque se pénètre et se complique de courtoisie et de galanterie. Encore un signe du progrès des mœurs que les entretiens même raffinés des « cours d'amour » après les violences de la pure barbarie des générations précédentes. Voici qu'à la fin du XII<sup>e</sup> siècle et au commencement du XIII<sup>e</sup> nous trouvons à côté des trouvères, qui avaient « pour femme la pauvreté et pour fils le rire », les seigneurs troubadours. Bertrand de Born, un seigneur du Midi, ami de Richard Cœur de Lion, pour qui il se battit parmi les plus vaillants, Richard Cœur de Lion lui-même, furent d'habiles poètes de sirventes et de tensons, d'ingénieux inventeurs de formes poétiques ; on sait la complainte que chantait Richard Cœur de Lion dans sa prison d'Autriche et à laquelle, dit la légende, répondait au pied de la tour son fidèle écuyer Blondel. Car il n'y avait plus désormais de parfait chevalier sans une fleur de poésie. Un seigneur poète, Thibaut de Champagne, pendant la minorité de saint Louis, prit part à la première coalition féodale contre Blanche de Castille ; mais il eut l'occasion de la voir, il fut tout ébloui de sa grande beauté, il en oublia ses engagements avec ses alliés. Elle lui fut cruelle et l'envoya en Terre Sainte pour l'expiation de ses péchés. Un chevalier de la grande époque féodale n'eût sans doute pas été désarmé par des yeux de femme.

Les chansons d'amour et de guerre succèdent au nord comme au midi aux grandes épopées.

C'est à la même génération qu'appartient Guillaume de Lorris et son Roman de la Rose.

« Où l'art d'amour est toute enclose. »

L'amant veut entrer au jardin de Déduit ou plaisir ; mais il y a des murs à franchir, Haine, Avarice, Envie, Pauvreté. Bel-Accueil lui ouvre une porte ; il lui faut écouter les sermons toujours longs de Dame Raison. Malgré Dangier, Honte et Malebouche, il approche de la Rose, toute fortifiée de ses épines ; il reçoit mille blessures ; il se plaint, il désespère, il espère de nouveau, et le poète l'abandonne en cet état lamentable. Cette stratégie amoureuse est déjà comme une première forme de la Carte du Tendre. D'ailleurs l'imagination de chacun variait à loisir le sens de ce symbolisme raffiné : le mystique voyait en la Rose la Vierge Marie, le savant y voyait la pierre philosophale : jeux d'esprit qui sont du moins l'indice d'une société aimable. La poésie didactique, où la satire se mêle à la morale, prend une grande place dans la littérature poétique de la France du Nord.

Le Midi surtout eut dès le <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle une très brillante civilisation : Toulouse, Narbonne, Carcassonne, Montpellier, Arles furent merveilleusement riches et gaies, rappelant les plus heureux temps de l'époque gallo-romaine. Elles excitèrent même les convoitises des gens du Nord, et ce sentiment fut pour quelque chose dans la Croisade dite des Albigeois. Elle fut atroce, digne des épisodes les plus barbares de l'époque des invasions. Béziers fut prise, tous ses habitants passés au fil de l'épée. Carcassonne se rendit : malgré la promesse de la vie sauve, toute sa population fut massacrée. Le Bas Languedoc, l'Albigeois, le comté de Toulouse furent pendant plusieurs années cruellement ravagés, châteaux rasés, villes et villages brûlés. C'est que sous un léger vernis de galanterie, les seigneurs, surtout au Nord, demeuraient rudes et grossiers, et l'Église demeurait terriblement sévère aux moindres dissidences. Dans le même temps la Croisade de Constantinople donnait carrière aux pires instincts de brigandage : Villehardouin raconta plus tard avec naïveté les

splendeurs de la ville impériale ; il prit part comme les autres au pillage et au partage du butin ; du reste, un homme de tête et de cœur, non pas un méchant homme, non pas vraiment coupable de ces défauts, qui sont la marque de son temps. Joinville est plus jeune que lui de plusieurs générations ; contemporain de saint Louis, il n'a plus rien du tempérament des croisés ; ni leur amour du butin, ni leur piété vigoureuse ; il n'a d'affection que pour son bon roi et pour son « beau châtel » de Champagne, où il eut la joie de vivre une longue vieillesse, écrivant pour la reine, femme de Philippe le Bel, d'un langage piquant et aimable les beaux traits de la vie de son maître, survivant de cette grande époque où saint Louis lui-même avait survécu à l'esprit des Croisades.

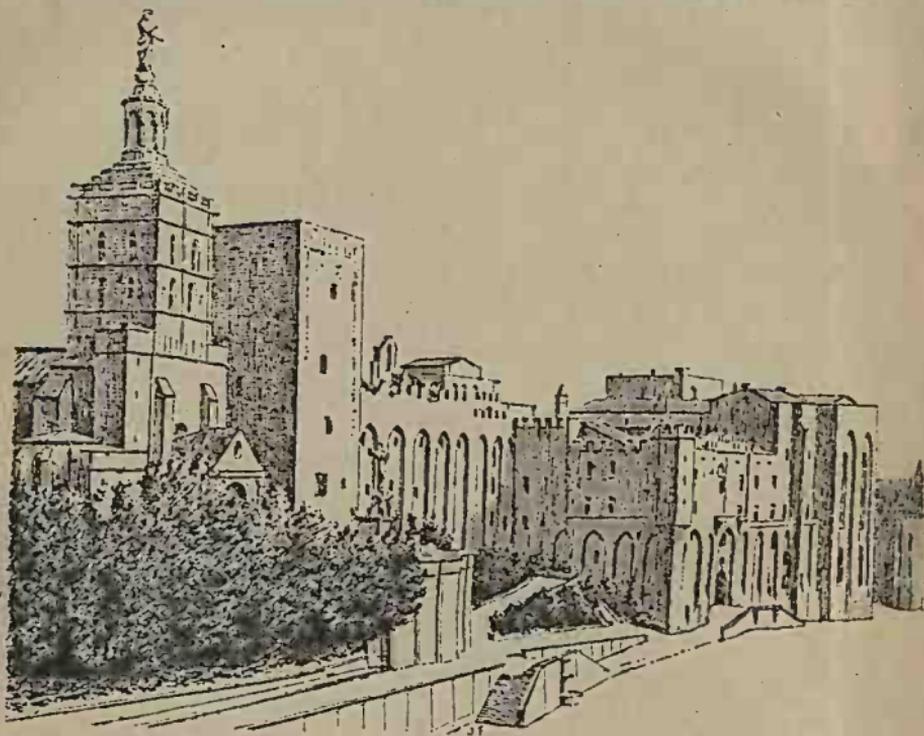
Ainsi la chevalerie se retirait au manoir ; elle était lasse des guerres privées d'autrefois, lasse même des aventures pieuses à la conquête du Saint-Sépulcre ; elle se chantait ou se racontait, soins pacifiques qui annoncent une fin de carrière. Il y a encore, il y aura encore longtemps des seigneurs bandits, des chevaliers truands, détrousseurs des marchands ; mais déjà les fabliaux commençaient à les larder d'épigrammes, comme le populaire à les huer sur le chemin quand ils n'étaient pas en force. Mieux même, les roturiers étaient armés en milices parfois redoutables. Ce fut à cet égard un événement considérable que la bataille de Courtrai en 1302, lorsque l'armée des Flamands détruisit l'armée féodale envoyée contre eux, et suspendit dans la cathédrale un trophée de 4 000 éperons dorés de chevaliers. C'est comme l'annonce de Crécy, de Poitiers, d'Azincourt ; c'est la décadence, même militaire, des féodaux ; bardés de fer ils se font battre ; c'est la fin d'une période historique.

## II

L'Église avait connu la même période de grandeur que les féodaux ; elle connut la même décadence. La papauté avait compromis son autorité dans ses luttes séculaires avec l'Empire ; la foi diminuant, l'excommunication avait cessé d'être redoutable ; l'arme la plus efficace de Rome avait été brisée. Aussi toutes les menaces de Boniface VIII ne purent-

elles rien contre Philippe le Bel, et le scandale d'Anagni fut, sinon la cause, du moins le signe de la ruine du Saint-Siège ; il eut bientôt pour conséquence la « captivité d'Avignon », puis le grand schisme d'Occident, où l'on put croire que l'Église allait périr.

De si graves événements ne pouvaient pas manquer d'avoir



Le château des Papes, à Avignon.

leur répercussion dans toute la hiérarchie ecclésiastique. Dès le XIII<sup>e</sup> siècle, il était facile déjà de noter une réelle décadence morale dans le clergé, aussi bien séculier que régulier. Les effets de la réforme de Grégoire VII avaient presque totalement disparu ; même les pères blancs de l'ordre de Cluny avaient oublié leurs vertus d'autrefois. En bien des couvents alors il y avait de violentes querelles intestines ou de sérieux oublis de la règle bénédictine. Le moine sortait souvent de l'abbaye, non pas toujours par préoccupation du service de Dieu, et pendant plusieurs générations quelques-

uns des ordres jusque-là les plus vénérés cessèrent d'en être dignes.

Cependant il y eut au commencement du XIII<sup>e</sup> siècle une tentative au moins en partie heureuse de renaissance monastique. Elle fut produite par une réaction assez naturelle contre les vices des anciens ordres, contre le luxe et la mollesse, contre l'amour des richesses. Elle fut l'œuvre des « ordres mendiants », surtout des Dominicains et des Franciscains, institués par l'Espagnol DOMINIQUE D'OSMA et l'Italien FRANÇOIS D'ASSISE. Ils furent mêlés au mouvement scientifique et nous les retrouverons parfois turbulents dans la vie des Universités. Mais ils furent surtout destinés à la réforme de l'Église et à la lutte contre l'hérésie ; il ne semble pas qu'ils aient réussi à contenir même un moment la décadence de l'Église. Les Dominicains menèrent pourtant un vigoureux combat contre l'hérésie ; ils avaient particulièrement en vue la destruction de l'hérésie albigeoise, et ils conduisirent les opérations de l'Inquisition avec une impitoyable sévérité ; ils vainquirent : l'hérésie fut totalement déracinée du midi de la France.

Le caractère de François d'Assise fut marqué d'une sorte de mysticisme très tendre et pénétrant, qui a quelque parenté avec l'œuvre de Guillaume de Lorris et certains traits de la poésie des troubadours : quand il avait à dire « Bethléem », il le disait par des bêlements qui étaient en l'honneur du Bon Pasteur ; s'il lui arrivait de prononcer le doux nom de Jésus, il le faisait en se passant la langue sur les lèvres et en les léchant comme s'il eût mangé du miel. Il avait soif de douleur ; il se flagellait cruellement s'il avait mangé un peu de viande pour se soutenir ; il vivait parmi les privations les plus dures ; il se refusait tout ce qui lui était agréable, il voyait dans la souffrance la vraie voie du salut. C'était un souvenir aussi des épreuves que s'infligeaient les solitaires des premiers siècles du christianisme. Il avait, disait-on, épousé la Pauvreté et se qualifiait *il Poverello*, le petit pauvre de Dieu. La tradition de saint François a traversé les temps modernes, mais seulement dans quelques âmes délicates et scrupuleuses.

Le clergé séculier ne donna pas alors d'exemples aussi remarquables. Les prêtres vivaient doucement parmi le

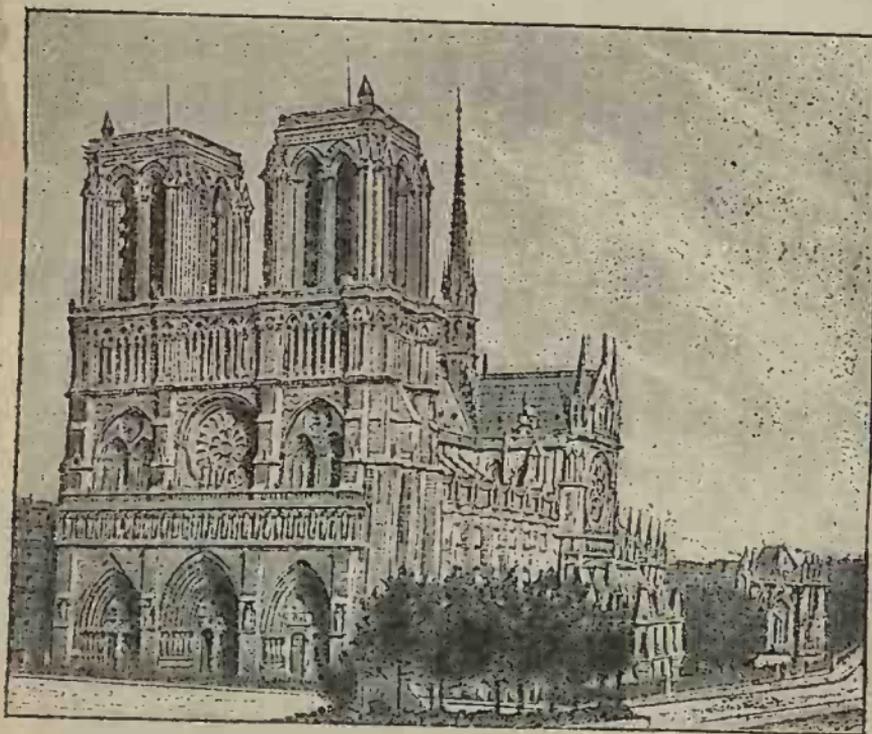
monde, sans s'obliger le plus souvent à aucune supériorité morale ; depuis la réforme de Grégoire VII, le mariage des prêtres demeurait condamné par l'Église ; il y avait cependant un peu partout des ménages de prêtres qui n'étaient nullement clandestins, qui n'excitaient nul scandale, et dans beaucoup de villages on connaissait et on estimait spécialement « la femme au prêtre », qui se distinguait en général par des manières respectables et une vertu parfaite. C'est peut-être encore un signe de l'adoucissement des mœurs.

Les évêques de même, élus dès lors par les chanoines de leur cathédrale et présentés ensuite au peuple, n'en étaient pas toujours dignes. Certes il y en eut beaucoup, au temps de saint Louis, et dans les générations suivantes, qui continuèrent par leurs mérites la tradition de leurs illustres prédécesseurs. Mais leur élection par les chanoines n'était pas forcément une garantie morale suffisante, car beaucoup de chanoines avaient perdu les vertus de leur état, et nous avons beaucoup de sermons de ce temps, sermons de Dominicains ou de Franciscains, qui attaquent avec une grande virulence les chanoines qui ne vont à la messe que quand il y a à toucher des jetons de présence, les prélats qui mènent « une vie monstrueuse et déshonnête ». Il paraît incontestable que le clergé du XIII<sup>e</sup> siècle, à plus forte raison celui du XIV<sup>e</sup> et du XV<sup>e</sup>, n'avait pas la valeur morale de celui du XI<sup>e</sup> ou du XII<sup>e</sup> ; il y a là une des lointaines causes de la Réforme protestante.

Il y eut du moins des évêques qui firent de leur fortune et de leur puissance le plus magnifique emploi, les bâtisseurs de cathédrales. A part MAURICE DE SULLY, évêque de Paris, qui fut bien le principal auteur de Notre-Dame, il est rare que l'on puisse attacher à la construction d'une cathédrale le nom d'un évêque unique, l'œuvre a été généralement longue, même inachevée, et parfois plusieurs générations de prélats y ont consacré leurs soins. D'ailleurs il y a là un effort de toutes les classes de la société, une manifestation de l'esprit de toute une époque, une des époques à cet égard les plus remarquables de toute l'histoire de la civilisation.

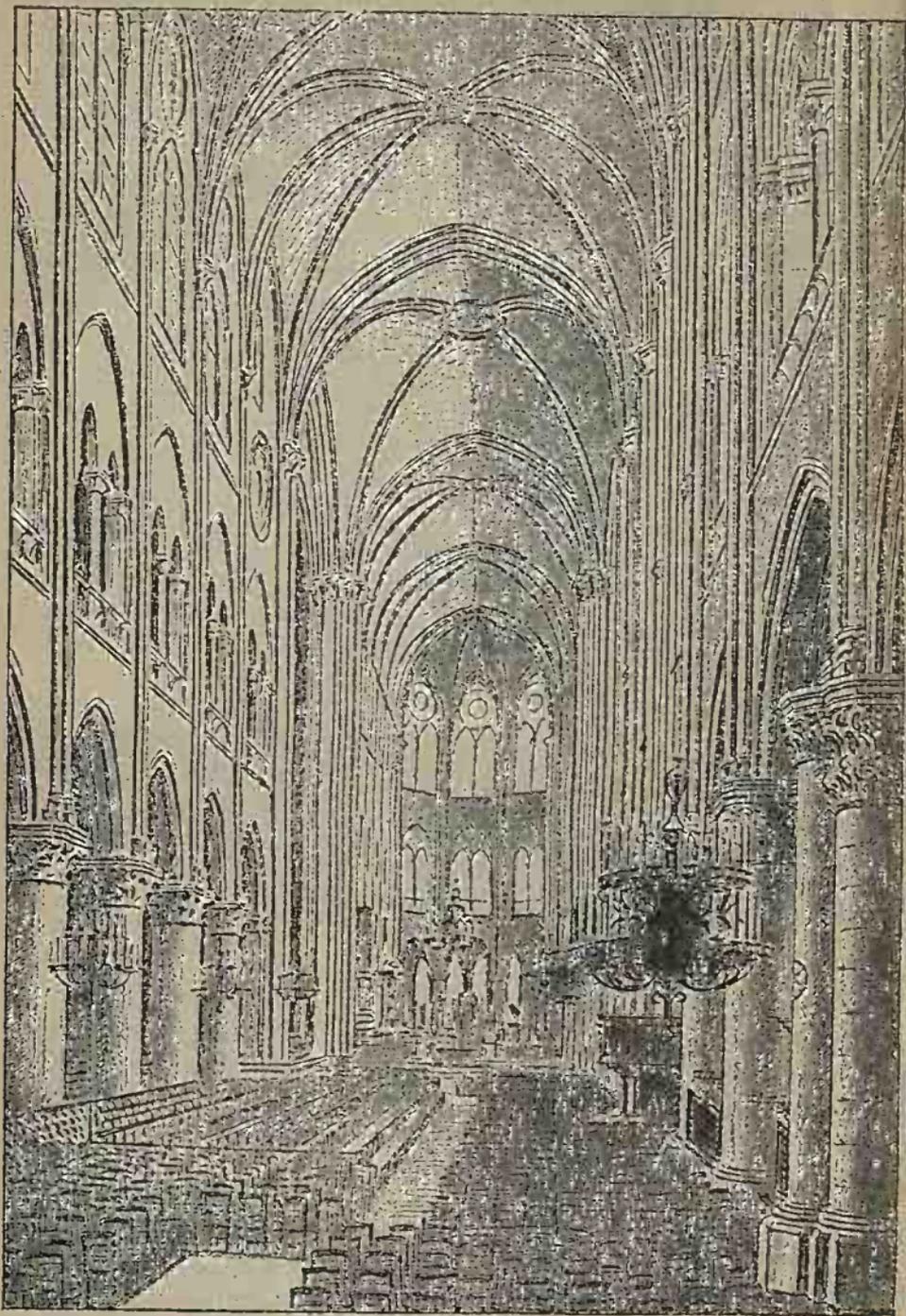
Les cathédrales dites *gothiques* devraient être dites *françaises*. Elles sont même presque particulières à l'Ile-de-France ; celles qui se sont construites en dehors ont imité la

construction française, par exemple à Strasbourg, à Cologne, même à Milan, et les plus belles sont toujours celles de Paris, Bourges, Reims, Chartres, Amiens, Beauvais ; on y peut ajouter comme un morceau particulièrement élégant la Sainte-Chapelle que saint Louis construisit pour la couronne d'épines.



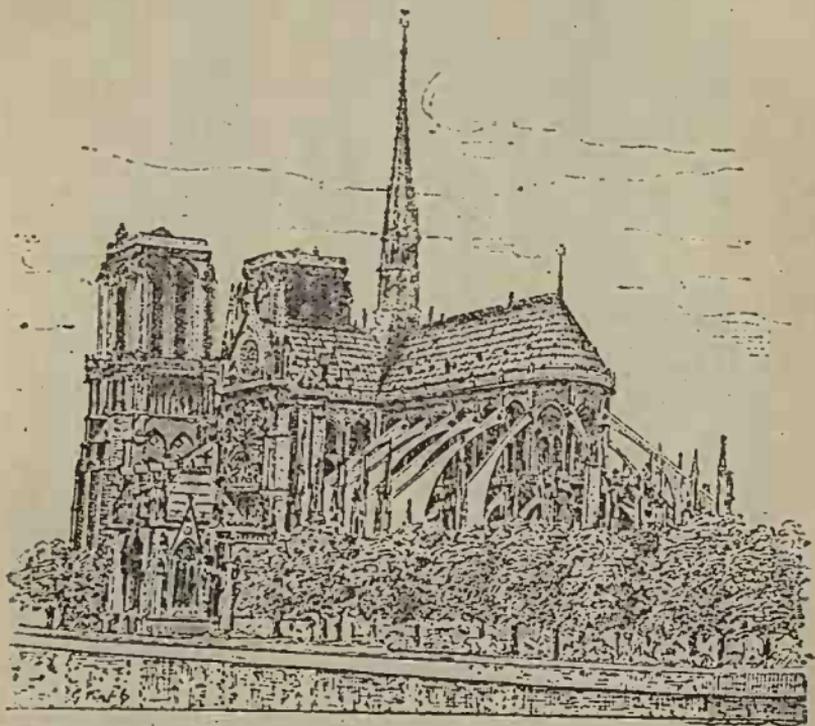
L'église Notre-Dame de Paris : la façade.

L'architecture romane était caractérisée surtout par le plein cintre ; l'architecture gothique l'est par l'arc, improprement appelé ogival, c'est-à-dire par l'arc brisé, dont l'élévation varie selon les périodes ; dans la belle période, celle de saint Louis, l'arc gothique s'inscrit dans un triangle équilatéral, c'est-à-dire que la hauteur de chacun de ses deux côtés est égale à la base ; on l'appelle l'arc en tiers-point. Plus tard, la hauteur sera beaucoup plus grande que la base, et la figure en prendra un caractère regrettable de maigreur et de fragilité. L'arc gothique fournit aussi le dessin des voûtes, de la nef prin-



Notre-Dame de Paris : la grande nef.

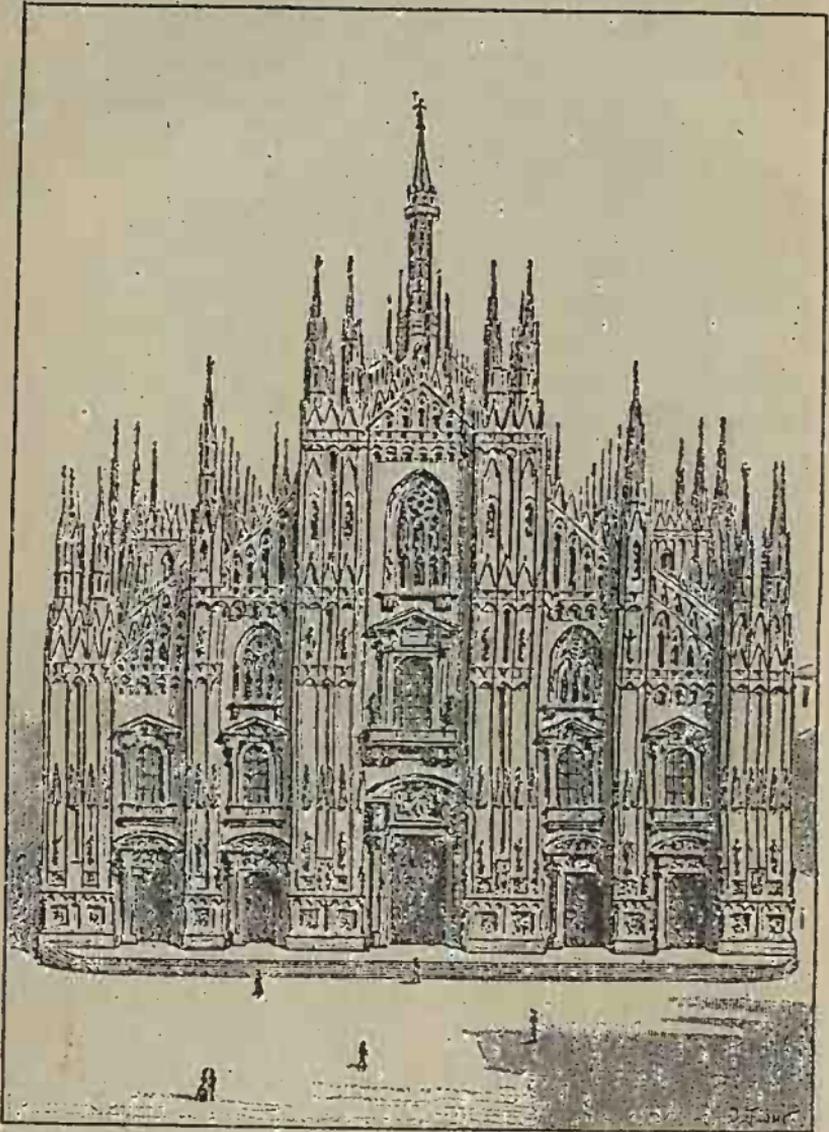
cipale et des basses nefs et de toutes les chapelles. D'autres traits distinctifs de l'architecture gothique sont d'une part dans les arcs qui se coupent en travers de chaque section des voûtes et qui sont dits arcs *augifs* (augmentant la force des voûtes, d'où le mot *ogive*); et de l'autre, dans les contreforts : les murailles extérieures, paraissant incapables à



Notre-Dame de Paris : le chevet et les contreforts.

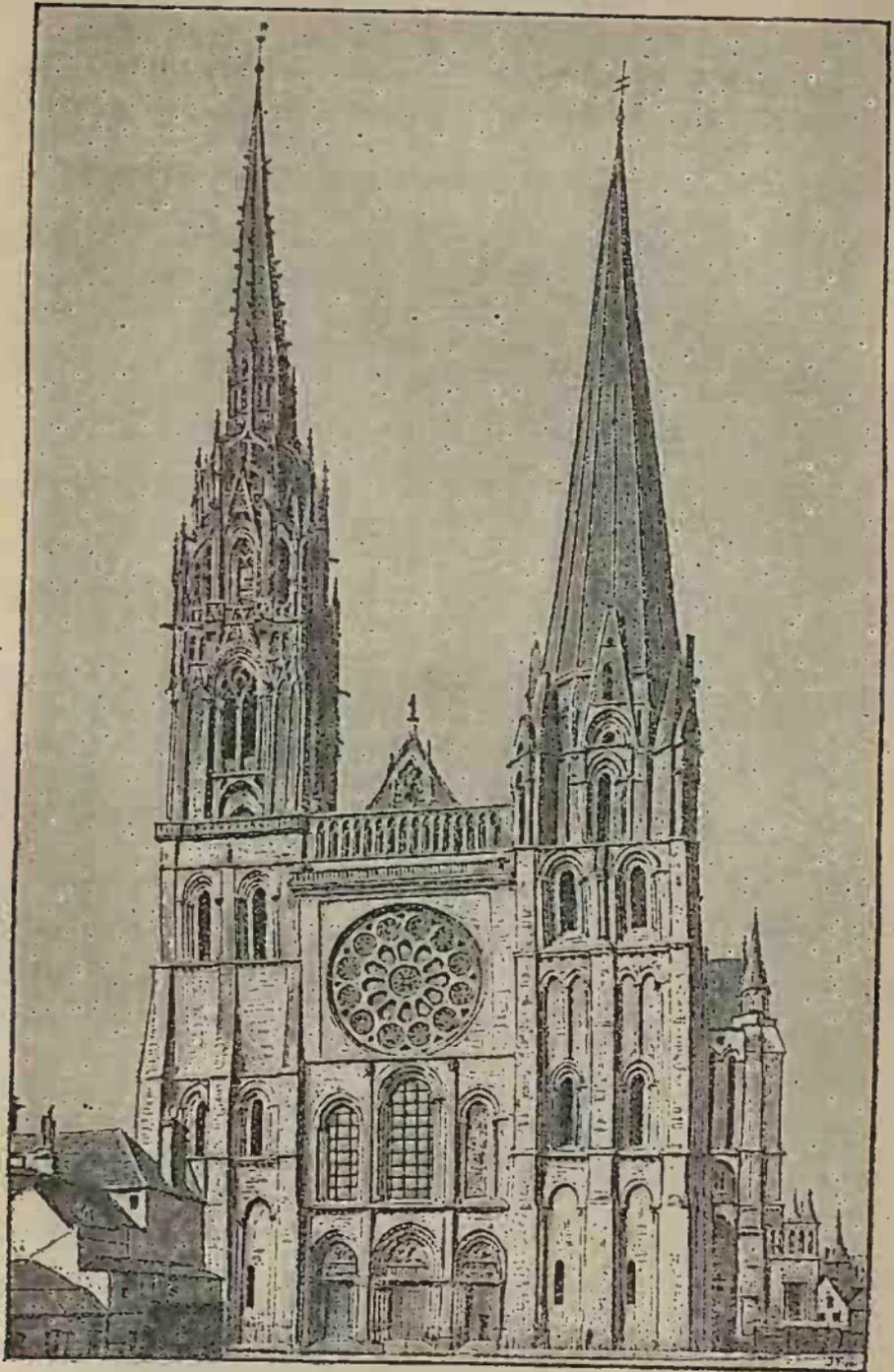
elles seules de supporter le poids des voûtes surélevées, sont soutenues tout autour de l'église par des contreforts, des arcs-boutants fortement appuyés sur le sol à la distance nécessaire pour faire contrepoids exact à l'écartement des murailles. Ceux qui n'aiment pas le gothique se moquent de ce système compliqué, où il voit des espèces de « béquilles ». Mais aussi les murs, ainsi tenus, ont pu être percés de larges baies vitrées et de rosaces qui éclairent magnifiquement les nefs. D'ailleurs les intervalles des contreforts sont remplis.

par des chapelles secondaires qui complètent harmonieusement et richement la splendeur de l'édifice.



Le Dôme ou église Sainte-Ambroise, cathédrale de Milan.

L'église romane, en plein cintre, toute proche des constructions romaines, avait ses voûtes lourdes, surbaissées,



La cathédrale de Chartres.

semblables à l'âme tassée, accablée par l'humilité et la peur; elle était sombre et froide, elle donne toujours une

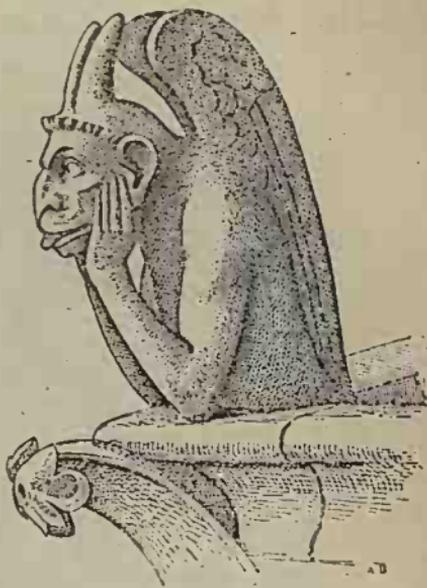


Saints et anges, sculptures de Notre-Dame de Paris, portail Nord.

impression de mélancolie. La cathédrale gothique est comme un symbole de l'Église triomphante, d'un élanement de la prière vers Dieu; ses innombrables piliers et clochetons

sont comme autant d'oraisons qui se pressent vers le ciel; ses trois nefs rappellent la sainte Trinité; les nombreuses chapelles qui en font le tour, consacrées aux saints, et notamment à la Sainte Vierge et à saint Joseph, sont comme le cortège des saints, des anges et des archanges autour du trône de Dieu dans son paradis, et la cathédrale tout entière est en effet comme une image du Ciel lorsque les derniers feux du couchant, entrant par la grande rosace de l'Ouest, habillent de flammes éclatantes les divins personnages des vitraux.

Mais les cathédrales ne sont pas seulement des monuments chrétiens; elles ont des caractères nettement français; aussi bien la France alors était-elle la nation chrétienne par excellence. Il n'est pas sûr que l'idée de l'arc brisé ait été inspirée aux architectes du moyen âge par les voûtes élancées de nos grandes forêts de chênes dont les branches se rejoignent sous le ciel en arcs élancés; du moins il convient de remarquer qu'un tel spectacle ne se pourrait rencontrer dans les pays de la Méditerranée. De même les énormes piliers qui portent ces voûtes, où les temples de l'antiquité seraient noyés, ne sont pas d'inspiration antique; ils sont le plus souvent en forme de faisceaux de colonnes pour indiquer la force qu'il leur faut à soutenir de telles masses de pierre, et ils sont ornés d'attributs français, des chapiteaux garnis de houx, de gui, de lierre, de pampre; on admire à Reims un chapiteau des vendanges. Mais surtout dans toutes les sculptures des portails, dans les peintures des vitraux, notamment aux vitraux de Bourges et de Chartres, ce sont tous les métiers de France qui revivent, c'est toute une œuvre popu-



Un diablo cornu. sculpture des tours de Notre-Dame de Paris.

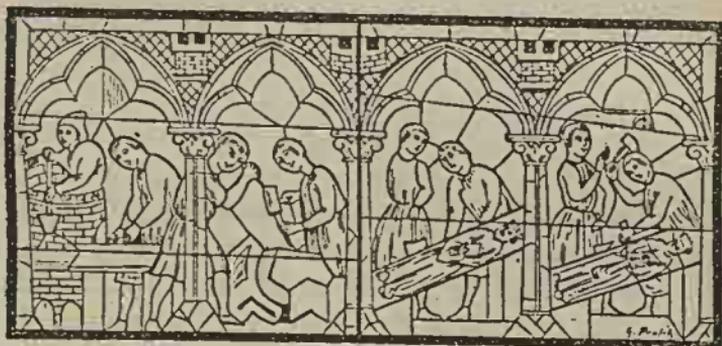
laire qui reparait ; les corporations de francs-maçons qui bâtirent la plupart de ces églises ont même souvent gravé dans la pierre leurs propos irrévérencieux contre les moines et les prêtres, et il y a par exemple au portail de Bourges



La châsse de saint Loup, à Troyes.

des sculptures singulièrement audacieuses. A côté des représentations de la vie, les vitraux et les sculptures des cathédrales reproduisent les faits principaux de l'histoire sacrée et de l'histoire profane, et une série d'allégories nouvelles. Ce sont bien des « pierres vivantes », une admirable reproduction de la vie du moyen âge : il n'y a que les tombeaux

ou les palais égyptiens qui fournissent des documents aussi curieux. D'ailleurs les cathédrales immenses étaient faites pour recevoir tout le peuple; le sanctuaire et le chœur qui



Maçons, tailleurs de pierre et imagiers (sculpteurs).  
(Vitrail de la cathédrale de Bourges.)

étaient réservés aux mystères du culte étaient parfois ensemble enfermés par la haute balustrade du jubé, et dans le



Orgue et carillon. (Vitrail de la cathédrale de Bourges.)

reste de l'Église souvent le peuple s'assemblait même pour des occupations profanes : il s'y tenait parfois des marchés ; les gens des communes y étaient convoqués pour entendre la Charte et débattre les garanties à réclamer. Est-ce qu'en 1789

à Versailles, lorsque le roi eut fermé la salle de l'Assemblée Nationale, elle ne se réunit pas un moment le 22 juin pour délibérer dans l'église Saint-Louis?

En vérité, la cathédrale fut bien la maison du peuple, dans le temps où la foi chrétienne était la seule unité morale des Français.

### III

C'est même aussi de l'Église que se détacha l'école; mais cela annonçait de grands changements dans l'évolution de la société. L'événement le plus caractéristique du XIII<sup>e</sup> siècle à cet égard fut la fondation de l'Université de Paris.

Depuis longtemps il y avait à Paris des écoles ecclésiastiques, annexées à l'évêché ou à des couvents, et naturellement dominées et dirigées par le clergé régulier ou séculier; il y avait en particulier l'école épiscopale, dans l'île de la Cité; on y trouvait le cycle complet des études de ce temps, l'ensemble des sept arts libéraux, c'est-à-dire le *trivium* [grammaire, rhétorique, logique], et le *quadrivium* [arithmétique, géométrie, musique, astronomie]. Mais les principales études étaient surtout de théologie; le plus grand nombre des étudiants s'y préparaient au Sacerdoce, et le mot clerc était synonyme d'étudiant et de savant; il n'a pas perdu tout ce sens.

Il y avait aussi sur la rive gauche de la Seine plusieurs écoles monastiques, Saint-Victor, Sainte-Geneviève, Saint-Germain des Prés.

Mais le commencement du XII<sup>e</sup> siècle vit une véritable révolution dans ce monde de la science. En 1101, ABAILARD, un maître aimé de l'école épiscopale, à la suite d'une assez vive polémique avec son ancien maître et son collègue Guillaume de Champeaux, emmena ses élèves sur la montagne Sainte-Geneviève, sans se soucier de demeurer attaché à aucune institution ecclésiastique; c'était arracher à l'église le monopole de l'enseignement qu'elle s'était réservé; c'était préparer l'émancipation, la laïcisation de la science. L'événement était d'importance capitale. Abailard attira auprès de lui un grand nombre d'auditeurs par la grâce et la force de

son enseignement ; il fut l'idole de la foule. Il essaya de fonder sur la raison les croyances chrétiennes, afin de les rendre indestructibles par l'évidence. Mais il rencontra la redoutable hostilité de saint Bernard, affirmant que la vérité chrétienne, d'origine divine, n'a pas besoin d'être prouvée par la raison et qu'il n'y aurait aucun mérite pieux à croire des choses évidentes. C'était le conflit séculaire de la raison éclairée et de la foi aveugle.

Abailard fut condamné par le concile de Sens en 1134, dut renoncer à son enseignement et vécut désormais dans une retraite profonde au monastère de Cluny. Il n'en fut pas moins comme le précurseur des maîtres de l'Université de Paris.

En effet l'ancienne école cathédrale, celles de la rive gauche, de Sainte-Geneviève, de Saint-Victor, et les écoles indépendantes issues de l'enseignement d'Abailard, avaient pris

une telle importance, qu'en 1200 Philippe-Auguste constitua tous ces établissements en une corporation autonome qui fut appelée l'*Université*. Mais l'Église ayant toujours une influence prépondérante sur les études, ce fut la papauté qui donna au nouvel établissement sa Charte définitive, par la Bulle *Parvus scientiarum*, sous Grégoire IX, en 1231. Car elle ne fut pas aussitôt laïque, l'évêque de Paris conservait sur elle un droit de surveillance ; le chancelier de Notre-Dame délivra longtemps les diplômes conférant la *licence* d'enseigner ; la faculté de théologie resta pendant des siècles la première par la dignité et par le nombre des étudiants. Toutefois ce sont les quatre nations constituant la Faculté des Arts (c'est-à-dire des sciences et lettres) qui avaient, par leur *Recteur*, la direction de l'Université. Les études y furent de bonne heure très brillantes, et dès le XIII<sup>e</sup> siècle des milliers d'étrangers y accoururent, avides de science après tant de siècles d'ignorance et de barbarie : Paris fut alors le ren-



Sceau de l'Université de Paris, au XIII<sup>e</sup> siècle.

dez-vous intellectuel de l'Europe, du moins de l'Europe occidentale.

Les étudiants s'y groupèrent naturellement selon leur origine, et formèrent quatre principales nations, celles de France, Normandie, Picardie, Angleterre, celle-ci remplacée au <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle par celle d'Allemagne. Beaucoup étaient pauvres; ils trouvèrent des collèges d'abord assez mal organisés; en 1275, la fondation de la Sorbonne par ROBERT DE SORBOX, pour être d'abord un collège d'étudiants pauvres, fut un grand bienfait pour un grand nombre de jeunes gens laborieux.

Riches ou non, ils n'étaient pas toujours très sages; ils étaient jeunes, ils étaient gais. Le gouvernement leur accorda de grands privilèges, les enleva à la juridiction du Parlement, réserva leurs délits aux tribunaux spéciaux de l'Université, donna de la sorte à celle-ci une sorte d'indépendance, en fit une corporation enseignante et étudiante aussi libre et aussi puissante que les plus importantes corporations de métiers. Les étudiants souvent en abusèrent, prirent plaisir la nuit à troubler le repos des bons bourgeois, à rosser le guet, à commettre les pires fredaines qui n'étaient pas toujours de simples enfantillages.

Mais la plupart d'entre eux travaillaient plus sérieusement, pour conquérir au plus tôt le *baccalauréat*, puis la *licence*, enfin le grand honneur d'être *agrégé* parmi les maîtres de l'Université, parmi ses plus illustres docteurs. Ils se groupaient dans les quatre facultés de Théologie, des Arts, de Médecine, de Droit. Ils entendaient dès le <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle les leçons savantes ou éloquentes de maître Albert le Grand, qui a laissé son nom à la place *Maubert*, de saint Thomas d'Aquin et d'autres illustres maîtres qui firent dès l'origine la gloire de l'Université de Paris. Il y eut dès ce moment d'autres Universités fameuses dans l'Europe occidentale; celle de *Bologne*, célèbre surtout dans l'enseignement du droit romain, est même un peu plus ancienne que celle de Paris; celle de *Montpellier*, renommée dans l'enseignement de la médecine et de la magie, celle d'*Oxford* et de *Cambridge* sont à peu près contemporaines; celle de *Naples* fut fondée par Frédéric II en 1234. Mais il semble que l'Université de Paris

ait été alors la première de toutes par le nombre des étudiants et l'éclat des études. « La main du Très-Haut, dit un acte officiel de 1254 qui précise les privilèges de l'Université, a planté à Paris ce paradis de volupté, d'où les quatre facultés coulent comme les quatre fleuves de l'Eden pour arroser les quatre nations du monde et se répandre de là sur toute la terre. »

Mais il faut dire aussi quel était l'enseignement dans ces écoles qui demeuraient sous la tutelle de l'Église. En dehors des exercices de grammaire, de rhétorique, ou des études spéciales de droit et de médecine, l'inspiration qui régnait parmi les maîtres était celle de saint Augustin : c'était une sorte d'idéalisme platonicien, fondé sur le sentiment, sur la foi enthousiaste, sur le mépris de la raison ; l'enseignement augustinien s'exprimait par l'apologie des apôtres, les commentaires des textes sacrés, l'admiration des Pères de l'Église des premiers siècles. C'était un perfectionnement, un embellissement de la foi. Pendant des siècles, l'école ne connut pas d'autre philosophie.

Le XII<sup>e</sup> et surtout le XIII<sup>e</sup> siècle marquèrent à cet égard une véritable révolution dans les idées ; on connut vers l'an 1200, par les Arabes et l'Espagne, quelques-uns des principaux ouvrages d'Aristote, sa *Physique*, sa *Métaphysique*. Ils excitèrent la plus vive admiration dans beaucoup d'esprits qui se jetèrent sur cette philosophie rationaliste avec une avidité comparable à celle que témoignèrent plus tard les humanistes à la recherche de toutes les œuvres antiques.

L'émotion fut considérable dans les écoles et dans la société ecclésiastique. Les livres d'Aristote furent d'abord excommuniés, comme incompatibles avec la religion révélée. Puis l'excommunication fut levée, l'Église se contentant d'expurger soigneusement le texte du philosophe, d'ailleurs fort défiguré déjà par la traduction. Dès lors parmi les étudiants et les maîtres, les uns se firent les disciples résolus d'Aristote, sans souci de concilier sa doctrine avec la foi, usant à l'excès même du principe rationaliste, déclarant, par exemple, que la théologie n'apprend rien, que la profession de christianisme est un obstacle à la science, que la foi chrétienne a ses erreurs et ses fictions comme les autres, que tout est fini

après la mort, que toute religion est indifférente, qu'il n'y a pas d'obligation morale; cette hardiesse d'ailleurs coûta cher à quelques-uns. D'autres, parmi les mystiques surtout, restèrent obstinément augustinien et s'estimèrent seuls vraiment chrétiens. D'autres enfin, surtout Albert le Grand, puis son illustre disciple, saint Thomas d'Aquin, le « docteur universel », étudièrent Aristote, et trouvèrent moyen, non seulement de concilier la foi chrétienne avec la doctrine du philosophe, mais de constituer une doctrine chrétienne inspirée d'aristotélisme, fortifiée par l'autorité du maître grec, enveloppée ainsi dans un remarquable appareil scientifique. La *Somme* de SAINT-THOMAS, la compilation de ses importants travaux; est demeurée jusqu'à nos jours le fond de l'enseignement des séminaires catholiques.

Mais, qu'il s'agit du commentaire et de l'apologie des Écritures, ou de la doctrine d'Aristote adaptée aux enseignements de l'Église, toutes ces études étaient purement livresques, comme on dira plus tard; elles n'étaient fondées que sur l'autorité d'un maître et sur le raisonnement appliqué à ses formules. La *scolastique*, ou la science de l'école, demeura pendant tout le moyen âge servilement attachée à la théologie; elle se perdit dans des abstractions sur l'*Être*, sur la *Forme*, sur le *Nombre*, qui tombèrent en de véritables divagations, en des thèses comme celle-ci : Dieu peut-il savoir plus de choses qu'il n'en sait? — Le corps du Christ ressuscité avait-il des cicatrices? — Quel était l'âge d'Adam à sa naissance? — Un paysan conduisant son porc à la foire, est-ce le paysan ou est-ce la corde qui tient l'animal? — Un moine du commencement du xiv<sup>e</sup> siècle, Raymond Lulle, entreprenait de construire une machine qui permettrait de raisonner sans se servir de son intelligence : c'était une entreprise assez naturelle en ce temps. Toutefois la philosophie scolastique discutait, sous une forme il est vrai pédantesque et par des raisonnements de pure logique, des plus hautes questions de la métaphysique, comme celle de l'origine des idées.

Il y eut d'ailleurs quelques remarquables protestations contre cette scolastique qui n'avait que les apparences de la science. ROGER BACON, un moine franciscain que Renan a pu

appeler « le prince de la pensée au moyen âge », fut dès le XIII<sup>e</sup> siècle un esprit d'une rare vigueur et d'une étonnante clairvoyance. « La science, déclarait-il hautement, n'est pas dans les livres; il n'y a qu'une seule méthode pour connaître, c'est l'expérience; elle seule est capable de révéler des vérités nouvelles, et elle produira par là, affirmait-il, des inventions merveilleuses qui changeront la face du monde. par exemple, des machines propres à faire marcher les plus grands navires plus rapidement que ne le ferait toute une troupe de rameurs, des voitures courant avec une vitesse incroyable, sans le secours d'aucun animal, des instruments qui permettraient de voler dans l'air, à la manière des oiseaux. » Il proclamait d'ailleurs que les limites de la science expérimentale ne seraient jamais atteintes, qu'un homme pourrait vivre pendant des milliers de siècles sans arriver jamais à la perfection de la science. Et il s'indignait contre « les docteurs présomptueux qui croient la philosophie achevée ». On ne sera pas étonné que Roger Bacon ait été fréquemment enfermé dans le cachot de son couvent. Mais la science ne devait pas être toujours contenue par la foi ni par aucune autorité : les idées de Roger Bacon sont comme de pénétrantes ouvertures sur l'avenir : ne pourrait-on pas y voir une lointaine prophétie des inventions les plus contemporaines, ou mieux encore un signe des temps modernes, la foi en la puissance de la science ?

## IV

Par comparaison avec la pure époque féodale, il n'y a pas au XIII<sup>e</sup> siècle un changement radical dans la condition matérielle des campagnes et des villes. Les campagnes sont encore ravagées par le brigandage; il y a partout des routiers auxquels la paix dont jouit l'Europe fait des loisirs qu'ils emploient mal; le régime économique est encore très imparfait, et quand les récoltes sont mauvaises en quelque endroit, la famine est difficile à éviter. Les villes, trop petites pour leur population, aux rues trop étroites, sans air, sans hygiène municipale, sont généralement malpropres. La plupart des

maisons étant en bois, elles sont souvent ravagées par l'incendie; la peste, la lèpre, d'autres maladies aussi affreuses trouvent dans leurs bas quartiers un milieu trop favorable. Le peuple des villes, surtout des campagnes, est toujours aussi superstitieux, attache de l'importance au vol de la corneille ou de la pie, se précipite avec une sorte d'idolâtrie au culte des reliques. Il semble qu'il ne soit pas beaucoup plus éclairé que dans les générations précédentes.

Cependant il y a de part et d'autre quelques changements appréciables et le règne de saint Louis nous apparaît comme une période de prospérité et de bonheur relatifs. Dans les campagnes, un grand nombre de villages se sont groupés sous l'invocation d'un saint, ont obtenu des garanties, comme celles qui font l'objet de la Charte de Beaumont en Argonne; il y a plus d'aisance dans leurs maisons, plus d'activité même agricole, un effort d'amélioration matérielle; si petit que soit le progrès, il faut le noter, le germe se développera. Les villes et les bourgs surtout travaillent; les bourgeois ont quelques exigences de luxe et de bien-être; les artisans sont devenus plus habiles; l'art industriel est né. Le commerce grandit, grâce à la sécurité des routes. Paris depuis Philippe-Auguste prend les caractères d'une véritable capitale; ce roi l'a entouré d'une forte muraille continue, et on y distingue au centre la Cité, dans l'île, — c'est le centre de l'administration royale, là est le Palais, Notre-Dame, la Sainte-Chapelle; — au Sud, sur la rive gauche de la Seine, l'Université, elle est déjà bruyante, bourdonnante de labeur et de gaieté folle; — au Nord, sur la rive droite, la Ville: c'est le centre des affaires déjà, autour de la Maison aux Piliers, qui est le siège du corps municipal, la résidence du prévôt des marchands. La Cité ne pourra pas grandir, et sera même trop petite pour contenir la résidence royale; mais les deux autres quartiers ont autour d'eux de l'espace pour croître, image des progrès même de l'industrie et de la science.

Et à travers toute l'Europe occidentale, on peut observer le même effort laborieux. Les villes flamandes travaillent les laines anglaises et vendent partout leurs draps. Les foires de Champagne, à Provins, Troyes, ou de Beaucaire dans le

Midi, sont toutes tumultueuses d'affaires. Il y a des villes lombardes aux villes allemandes, le long du Rhin, une voie commerciale très suivie, où les chariots sont lourds de marchandises; ils prennent à Venise les tapis et les vases d'Orient, ils les répandent dans la région du Rhin, en Flandre, dans les ports de la Hanse. La ligne de ce commerce a peu changé, mais la direction de nos jours est inverse : ce sont les marchandises de l'Allemagne et de l'Angleterre qui, par les cols des Alpes, s'en vont à la Méditerranée; c'est comme le symbole du développement de la civilisation occidentale.

Dans cette prospérité, l'esprit se libère de ses inquiétudes enfantines. Les bourgeois de ce temps se permettent déjà des propos qui sentent le fagot. La raillerie populaire, souvent grossière, parfois très amusante, donne naissance au XIII<sup>e</sup> siècle à la littérature si originale et si française des fableaux ou fabliaux. Elle met en scène le chevalier truand, le bourgeois avare, les compagnes des curés changées en juments noirs et chevauchées éternellement par le diable, le vilain mire ou le médecin malgré lui, le vilain mécréant, comme celui qui conquiert le paradis par plaide, ayant réduit au silence toute la dialectique de saint Pierre et même de Dieu le Père. La fête des fous, où la populace a le droit de singer les prélats et les prêtres, produit d'audacieuses variations sur la conduite des uns et des autres, sur les saints les plus vénérés, sur tout le cortège des diables et des diabolins au front cornu, aux pieds de bouc.

Renart, en ses vingt-six branches, traite si cruellement le pauvre Ysengrin qu'il le rendrait pitoyable; c'est l'esprit qui a raison de la force brutale et c'est encore un signe du temps; c'est une source d'inspiration bien française qui traversera les siècles. Mais surtout quel changement du premier au second roman de la Rose, de Guillaume de Lorris à Jean de Meung ou Jean Clopinel : l'Amant, qui n'a pas encore pu cueillir la rose, appelle à son secours Vénus et dame Nature et finit par réussir en son dessein. Mais Clopinel se soucie peu de cette légère intrigue; elle ne lui est que l'occasion de jolies descriptions comme celles de l'oisillon en cage, des brebis aux champs, de la statue de Pygmalion; il s'attarde davantage aux tirades philosophiques de dame Raison

et de dame Nature, pour l'égalité de tous les hommes, contre les rois, contre les moines, contre toute autorité établie : « universelle satire qui n'est que le premier pas de l'universelle curiosité des temps nouveaux. » [Ch-V. Langlois.]

Même hardiesse sur les planches ; il y a bien aux portes des églises des représentations religieuses, des *mystères* ou des *miracles*, ou d'assez pénibles *moralités*. Mais il y a aussi d'autres « jeux », comme ceux d'ADAM DE LA HALLE, par exemple le joli jeu de *Robin et Marion*, qui n'est qu'une sorte d'opérette pastorale, ou le *jeu de la Feuillée*, qui est une sorte de kermesse exubérante, une vigoureuse satire des bourgeois d'Arras.

En tout cela, comme aux vers de RUTEBOEUF, se dessine une des formes originales de l'esprit français, peut-être la plus caractéristique. Elle n'apparaît pas beaucoup plus tôt que le XIII<sup>e</sup> siècle, et la langue française pour l'exprimer en prend des qualités nouvelles : naïve et chantante aux chansons de Gestes, encore aimable et courtoise aux chroniques de Villehardouin et de Joinville, la voici désormais toute légère, vive et piquante ; toujours « délectable, elle court parmi le monde », elle arrache la société aux terreurs du moyen âge, elle donne l'assaut contre toute autorité ; elle enseigne déjà la liberté, prépare le progrès, car la libre critique est l'instrument de la science.

La prose française nous apparaît au XIII<sup>e</sup> siècle déjà en possession de ses qualités essentielles : la clarté, la logique, la force, la souplesse. C'est par elle désormais et non par les vers, que l'esprit français exercera son action sur le monde.

Il est possible de mesurer le développement de la civilisation depuis les origines jusqu'à la fin du moyen âge. L'Amérique demeurait, pour un temps encore, inconnue aux Européens ; des civilisations originales s'y développaient que l'Europe allait bientôt connaître et détruire, et dont il ne devait rien rester comme contribution à la civilisation générale. L'Afrique n'était connue que dans ses régions méditerranéennes, où elle était directement mêlée, on l'a vu, à l'activité politique et sociale de l'Europe.

En Asie, l'Inde et la Chine s'étaient trouvées de bonne heure

presque complètement à l'écart de la civilisation européenne. Elles avaient elles-mêmes une très brillante culture, représentée sous nos yeux encore par d'admirables monuments. Elles n'étaient pas pourtant totalement étrangères à l'Europe; elles lui restaient liées par les convoitises qu'excitaient leurs trésors en partie légendaires et sans cesse recherchés de l'Occident avec une sorte de passion : ainsi parfois les conquérants de l'Occident, les Darius ou les Alexandre, pénétrèrent jusque dans l'Inde, jamais jusqu'en Chine. Au contraire, l'Empire romain s'étendit plutôt vers l'Ouest, vers la Gaule et l'Océan Atlantique. Dans le temps où la civilisation romaine s'imposait aux barbares germains maîtres de l'Empire romain, la civilisation chinoise s'imposait aux Tartares maîtres de l'Empire chinois; la Chine et l'Europe demeuraient séparés par le champ immense des invasions parcouru pendant des siècles par les Mongols de diverses tribus.

Cependant dans le domaine méditerranéen achevaient de se rapprocher les éléments dont devait être faite la civilisation moderne. Sans parler des sociétés primitives du Nil ou de l'Euphrate, écrasées par les éléments incompris et par la crainte des dieux qui semblaient en disposer, sans parler du despotisme des Pharaons ou des rois de Babylone et de Suse, la Grèce formait l'homme libre dans la cité et portait aussitôt à une sorte de perfection la culture individuelle; mais elle restait incapable d'organiser les cités en État. Plus politique et moins humaine, la cité romaine s'élargissait de siècle en siècle, se constituait par l'union des patriciens et des plébéiens, s'ouvrait aux Italiens, puis aux provinciaux, et devenait l'Empire, dont la tradition devait traverser même les siècles modernes. Mais l'esclavage était demeuré le fondement de l'édifice social de l'antiquité. Le christianisme, terme à la fois de la théologie juive et de la philosophie grecque, proclama, en principe, l'égalité de tous les hommes, détruisit pour un temps l'esclavage, brisa la cité antique et même l'État romain, en distinguant le domaine de la conscience de celui de la vie publique, ce qui est dû à César de ce qui est dû à Dieu. Toute l'Europe barbare alors se précipita vers cette éducation nouvelle; elle fut initiée à la civilisation gréco-latine par le christianisme, qui fit que l'invasion

ne fut pas une pure destruction. Il fallut des siècles à cette assimilation d'ailleurs imparfaite : ce fut l'œuvre du moyen âge, que l'on pourrait définir, en étendant un mot de Mignet sur la Germanie carolingienne, le temps où l'Europe barbare fut introduite par l'Église dans la société civilisée.

Peu à peu cette éducation porta ses fruits ; vers le <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle l'esprit des peuples nouveaux s'arracha à l'imitation servile que lui enseignaient ses maîtres, et commença d'extraire de l'expérience du passé, de la civilisation méditerranéenne, une nouvelle évolution politique et sociale qui allait s'étendre sur l'univers entier, une culture intellectuelle et morale où devaient participer tous les hommes sans distinction de classes ou de races.

---

# TABLE DES MATIÈRES

---

## LIVRE PREMIER

### CIVILISATION ANCIENNE DE L'ORIENT

CHAPITRE PREMIER. — La Chine et l'Inde antiques . . . . .	1
1. — La Chine. Confucius, 1.	
2. — L'Inde. Le brahmanisme, 6.	
3. — Le bouddhisme, 11.	
CHAPITRE II. — Les Egyptiens . . . . .	15
1. — Le Nil, 15.	
2. — Memphis, 19	
3. — Thèbes, 25.	
4. — Le culte des morts, 34.	
CHAPITRE III. — Assyrie, Chaldée, Perse . . . . .	40
1. — Ninive, 40.	
2. — Babylone. Le culte sidéral, 50.	
3. — Susé et Persépolis, 54.	
CHAPITRE IV. — Les Juifs et les Phéniciens . . . . .	61
1. — Juifs. L'unité de Dieu, 61.	
2. — Phéniciens. Le commerce de la Méditerranée. L'alphabet, 70.	

## LIVRE II

### CIVILISATION GRECQUE

CHAPITRE V. — La Grèce héroïque . . . . .	75
1. — Les Hellènes. Leurs établissements, 75.	
2. — Les Dieux et les Héros, 83.	
3. — Athènes et Sparte. L'oracle de Delphes, 91.	

CHAPITRE VI. — Les guerres médiques. — Athènes au temps de Périclès (V <sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ) . . . . .	99
1. — Les guerres médiques, 99.	
2. — La grandeur d'Athènes, 103.	
3. — Le siècle de Périclès, 110.	
4. — La vie d'un Grec au temps de Périclès, 122.	
CHAPITRE VII. — Alexandre et l'hellénisme. . . . .	130
1. — Philippe et Démosthène, 130.	
2. — Alexandre. La conquête de l'Asie, 134.	
3. — L'hellénisme en Orient et en Occident, 140.	
 <b>LIVRE III</b> <b>CIVILISATION ROMAINE</b>  	
CHAPITRE VIII. — La République romaine . . . . .	151
1. — La fondation de Rome (754 avant Jésus-Christ), 151.	
2. — La famille et la religion, 156.	
3. — Les patriciens et les plébéiens, 163.	
4. — Les comices et le Sénat. L'Etat, 171.	
CHAPITRE IX. — La conquête romaine . . . . .	174
1. — L'armée romaine. La légion, 174.	
2. — Conquête et organisation de l'Italie, 181.	
3. — Guerres puniques et conquête de la Méditerranée, 185.	
4. — L'Empire romain au n <sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ, 192.	
CHAPITRE X. — Jules César. . . . .	199
1. — La Révolution à Rome, 199.	
2. — César Impérateur, 206.	
3. — Organisation du gouvernement impérial, 212.	
CHAPITRE XI. — Auguste . . . . .	217
1. — Octave-Auguste, 217.	
2. — La société romaine au temps d'Auguste, 223.	
3. — Le siècle d'Auguste, 228.	
CHAPITRE XII. — Le siècle des Antonins . . . . .	240
1. — Etendue de l'Empire au n <sup>e</sup> siècle après Jésus-Christ, 240.	
2. — Le gouvernement des Antonins, 245.	
3. — L'âge d'or de l'Empire. Les monuments, 249.	
CHAPITRE XIII. — Le Christianisme. Constantin . . . . .	259
1. — Jésus. La prédication, 259.	
2. — Les persécutions. La doctrine, 265.	
3. — Constantin. L'organisation de l'Église, 270.	
Conclusion sur l'antiquité . . . . .	277

## LIVRE IV

## LE MOYEN AGE

- CHAPITRE XIV. — Le Christianisme et les Barbares . . . . . 279
1. — La Gaule romaine, 279.
  2. — La Gaule chrétienne et franque, 288.
  3. — Extension du christianisme en Europe, 295.
- CHAPITRE XV. — L'Orient. Civilisation byzantine et arabe . . . 307
1. — L'art byzantin. Sainte-Sophie, 308.
  2. — L'Islam. La civilisation arabe, 320.
- CHAPITRE XVI. — Charlemagne et la civilisation carolingienne. 334
1. — La fondation de l'Empire carolingien, 334.
  2. — La civilisation carolingienne, 339.
  3. — La fin de l'Empire carolingien, 346.
- CHAPITRE XVII. — La société féodale (X<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècle) . . . . . 351
1. — Le pape et l'empereur, 352.
  2. — Les clercs, 358.
  3. — Les nobles, 365.
  4. — Le peuple, 375.
- CHAPITRE XVIII. — Les Croisades . . . . . 378
1. — L'Orient et l'Occident, 379.
  2. — Les Croisades, 384.
  3. — Le commerce de la Méditerranée, 391.
- CHAPITRE XIX. — Les villes. — La royauté en France. — Le  
Parlement en Angleterre. . . . . 395
1. — Les villes. Le mouvement communal, 397.
  2. — La monarchie en France, 412.
  3. — Formation du Parlement en Angleterre, 420.
- CHAPITRE XX. — La société française au XIII<sup>e</sup> siècle . . . . . 423
1. — Les chansons de Gestes et la Chevalerie, 428.
  2. — L'Église. Les cathédrales, 432.
  3. — L'enseignement. L'Université de Paris, 445.
  4. — Les villes. Le peuple. 451.
-

## TABLE DES GRAVURES

---

<i>L'Égypte ancienne</i> . . . . .	17
Le Sphinx . . . . .	21
Obélisques et pylône de la façade du temple de Louqsor . . . . .	29
Colonnes de la grande salle hypostyle de Karnak . . . . .	30
Statue de Ramsès II. . . . .	32
Joueuses d'instruments, d'après les peintures des tombeaux . . . . .	33
Taille des pierres d'après les peintures des tombeaux . . . . .	33
Une momie égyptienne telle qu'on la plaçait dans le cercueil . . . . .	35
Sarcophage en basalte taillé en forme de momie . . . . .	36
Statue chaldéenne trouvée à Tello . . . . .	41
Ecriture cunéiforme des Assyriens . . . . .	43
<i>Empires assyrien et perse</i> . . . . .	44-45
La tour à étages ou zigurat de Khorsabad . . . . .	46
Vue cavalière du palais de Sargon à Khorsabad . . . . .	47
Taureau ailé à figure humaine de Khorsabad . . . . .	48
Hercule assyrien . . . . .	49
Guerrier assyrien . . . . .	49
La frise des archers scythes . . . . .	56
Une partie de la frise des lions . . . . .	57
Chapiteau susien restauré . . . . .	58
<i>Phénicie et Palestine</i> . . . . .	64
Le colosse d'Amathonte . . . . .	72
Le sarcophage d'Eschmunazar . . . . .	73
L'alphabet phénicien . . . . .	74
Porte des lions à Mycènes . . . . .	76
Masque d'or trouvé à Mycènes . . . . .	77
Les fouilles de M. Schlieman à Hissarlik (Troie) . . . . .	77
<i>La Grèce ancienne</i> . . . . .	78-79
Guerrier grec armé . . . . .	93
Navire bas de bord à 50 rameurs . . . . .	102
Périclès . . . . .	106
Plan d'Athènes ancienne . . . . .	114
L'Acropole d'Athènes et les Propylées (état actuel) . . . . .	115
Athènes actuelle avec les ruines du temple de Thésée . . . . .	116
L'Acropole ou citadelle d'Athènes (restitution par M. Lambert) . . . . .	117

Colonnes dorique, ionique corinthienne . . . . .	118
Le Parthénon (reconstitution) . . . . .	119
Le Parthénon (état actuel) . . . . .	120
Statues du fronton du Parthénon . . . . .	121
Cariatide de l'Erchthéion à Athènes . . . . .	122
Le Discobole de Myron . . . . .	123
Maison grecque . . . . .	125
Femmes grecques faisant de la musique . . . . .	126
Lampe grecque . . . . .	126
Poterie grecque . . . . .	127
Buste d'Alexandre . . . . .	135
<i>L'Expédition d'Alexandre</i> . . . . .	137
Gaulois mourant . . . . .	142
Apollon du Belvédère . . . . .	143
Laocoon et ses fils . . . . .	144
Diane de Gabies . . . . .	145
Vénus de Milo . . . . .	146
La victoire de Samothrace . . . . .	147
Mur pélasgique en Italie . . . . .	152
<i>L'Italie ancienne</i> . . . . .	154-155
Vestale . . . . .	160
Rome sous la République . . . . .	165
Suovetaurile . . . . .	172
Légionnaire romain . . . . .	175
Cavalier romain . . . . .	177
Camp romain . . . . .	178
Voie romaine (la voie Appienne) . . . . .	184
<i>Bassin de la Méditerranée</i> . . . . .	190-191
Proconsul romain vêtu du paludamentum . . . . .	195
Esclave enchaîné . . . . .	200
Esclave suspendu à une fourche . . . . .	200
Gladiateurs . . . . .	201
Mithridate . . . . .	204
Marius . . . . .	205
Sylla . . . . .	205
Cicéron . . . . .	207
Pompée . . . . .	208
Théâtre de Pompée (restitution) . . . . .	209
Jules César . . . . .	213
Brutus . . . . .	216
Octave . . . . .	217
Auguste . . . . .	220
Préteurs (bas-relief) . . . . .	221
Plan de Rome sous l'Empire . . . . .	231
Plan d'une maison de Pompéi . . . . .	232
Triclinium . . . . .	233
Rue de Pompéi . . . . .	234
Cave canem (mosaïque) . . . . .	235
Décoration d'une maison pompéienne . . . . .	236

Alexandre à la bataille d'Arbèles . . . . .	237
Agrippa . . . . .	238
Le Panthéon d'Agrippa . . . . .	239
Agrippine, femme de Germanicus . . . . .	241
Néron . . . . .	242
Trajan . . . . .	245
L'empereur Antonin . . . . .	246
Marc-Aurèle . . . . .	250
Marc-Aurèle sacrifiant . . . . .	251
Pont et château Saint-Ange . . . . .	253
Le Colisée . . . . .	254
Plan du Forum romain sous l'Empire . . . . .	255
Le Forum (état actuel) . . . . .	256
Colonne de Marc-Aurèle à Rome . . . . .	257
Catacombes . . . . .	269
Arc de triomphe de Constantin à Rome . . . . .	272
Basilique de Saint-Clément à Rome . . . . .	273
Une salle du palais des Thermes . . . . .	276
Le dolmen de Crucuno, à Carnac . . . . .	281
Un chef gaulois (Musée d'artillerie) . . . . .	282
<i>La Gaule divisée en provinces romaines</i> . . . . .	283
Le Pont du Gard, aqueduc de l'époque gallo-romaine . . . . .	284
La Maison Carrée à Nîmes (restauration) . . . . .	285
Le Théâtre d'Orange (avant les restaurations) . . . . .	287
Le tombeau de Théodoric à Ravenne . . . . .	291
Armes franques . . . . .	293
<i>Europe romaine et barbare au IV<sup>e</sup> siècle</i> . . . . .	296-297
L'église de Sainte-Sophie, de Constantinople . . . . .	316
L'intérieur de l'église Sainte-Sophie . . . . .	317
La mosaïque de Ravenne : portrait de Justinien . . . . .	318
— L'impératrice Théodora et ses suivantes . . . . .	319
<i>L'étendue de la conquête arabe</i> . . . . .	325
La mosquée de Cordoue . . . . .	328
La porte de la Cathédrale, à Cordoue . . . . .	329
Sainte-Marie-la-Blanche, à Tolède . . . . .	330
La cour des Lions à l'Alhambra de Grenade . . . . .	331
<i>L'Empire carolingien, d'après le traité de Verdun</i> . . . . .	347
Une barque normande . . . . .	348
La mosaïque de Saint-Jean de Latran : Saint-Pierre, Léon III et Charlemagne . . . . .	352
Un archevêque et un diacre, costumés du moyen âge . . . . .	359
Le portail et le cloître de Saint-Trophime d'Arles . . . . .	361
Maison d'architecture romane à Saint-Gilles (Gard) . . . . .	363
<i>La France du IX<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle</i> . . . . .	366-367
Le château de la Wartburg . . . . .	369
Un costume de chevalier . . . . .	370
Un chevalier du XI <sup>e</sup> siècle (Musée d'artillerie) . . . . .	371
Un chevalier du XII <sup>e</sup> siècle . . . . .	371
Le château de Coucy, état actuel . . . . .	372

Un croisé (Musée d'artillerie) . . . . .	385
<i>Principautés franques dans le Levant</i> . . . . .	387
Un coin des murs de Carcassonne . . . . .	397
Sceau de la « marchandise de l'eau » à Paris . . . . .	401
Sceau de la commune d'Abbeville . . . . .	401
Le beffroi de Bruges . . . . .	403
Buste de saint Louis servant de reliquaire . . . . .	414
Sceau de saint Louis . . . . .	415
La tour de l'Horloge au palais de Justice . . . . .	416
Le château des papes à Avignon . . . . .	430
L'Église Notre-Dame : la façade . . . . .	433
— la grande nef . . . . .	434
— le chevet et les contreforts . . . . .	435
Le Dôme ou cathédrale de Milan . . . . .	436
La cathédrale de Chartres . . . . .	439
Saints et anges, sculptures de N.-D. de Paris . . . . .	438
Un diable cornu — — . . . . .	439
La chasse de saint Loup, à Troyes . . . . .	440
Maçons et tailleurs de pierre : vitrail de Bourges . . . . .	441
Orgue et carillon — — . . . . .	441
Sceau de l'Université de Paris au xiii <sup>e</sup> siècle . . . . .	443

VERIFICAT  
2017

VERIFICAT  
2007



VERIFICAT  
1987